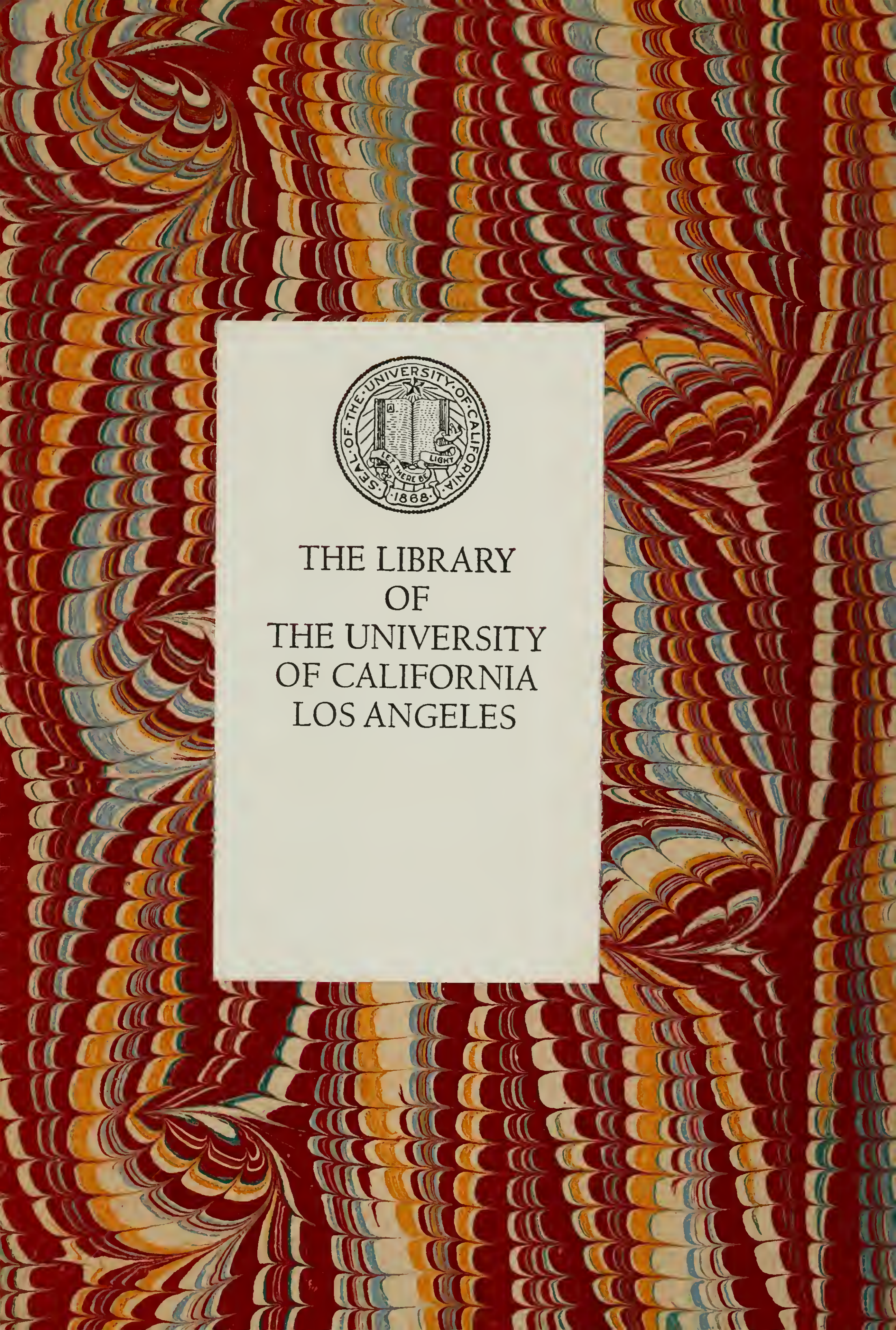

SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868



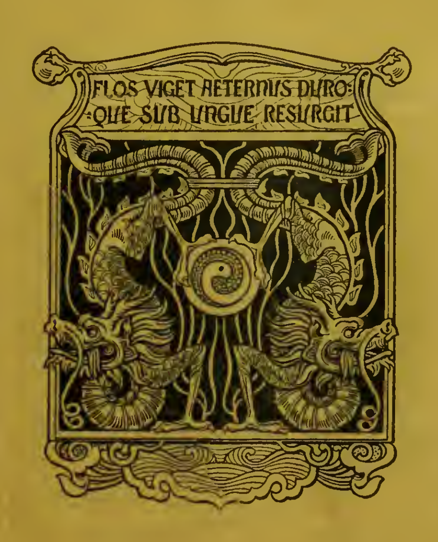
Élisée et Onésime Reclus

—

# L'EMPIRE DU MILIEU

LE CLIMAT, LE SOL, LES RACES
LA RICHESSE DE LA CHINE

OUVRAGE CONTENANT VINGT-CINQ CARTES EN NOIR DANS LE TEXTE ET TROIS CARTES EN COULEURS SPÉCIALEMENT DRESSÉES POUR CETTE PUBLICATION




LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

79, B[d] Saint-Germain, Paris, 1902.

# L'EMPIRE DU MILIEU



UNE ROUTE DANS LA « TERRE JAUNE »

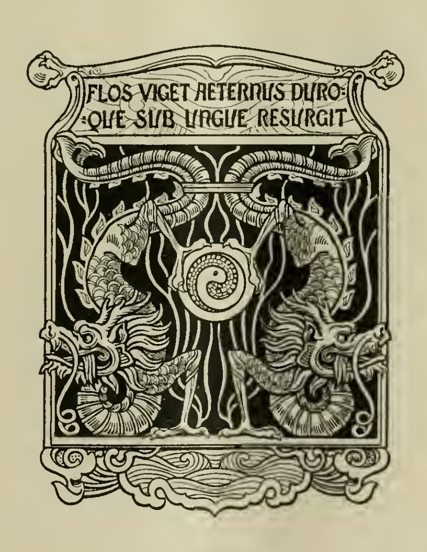
Élisée et Onésime Reclus

---

# L'EMPIRE DU MILIEU

LE CLIMAT, LE SOL, LES RACES
LA RICHESSE DE LA CHINE

OUVRAGE CONTENANT VINGT-CINQ CARTES EN NOIR
DANS LE TEXTE ET TROIS CARTES EN COULEURS
SPÉCIALEMENT DRESSÉES POUR CETTE PUBLICATION




LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, Bd Saint-Germain, Paris, 1902.

## NOTE SUR LA TRANSCRIPTION

# DES NOMS CHINOIS

Il est très difficile de transcrire les noms chinois d'une manière satisfaisante, non seulement parce que la prononciation des Chinois diffère de la nôtre, mais aussi parce que, suivant le langage de leur nation, les voyageurs et les géographes de chaque pays ont une orthographe différente.

L'Européen étant naturellement porté à écrire les noms chinois de manière à reproduire dans sa langue les sons tels qu'il les a entendus, il faut tenir compte de la nationalité des auteurs qui parlent de la Chine, et maintenir ou modifier en conséquence les mots qu'ils ont cités.

Aussi longtemps que pour les noms géographiques on n'emploiera pas une méthode uniforme de transcription reproduisant tous les sons par des signes correspondants, il conviendra d'écrire à la française les noms qui doivent être prononcés par des Français, tout en indiquant d'une manière spéciale les sons qui n'appartiennent pas à notre langue.

Les aspirations gutturales du chinois, comme celles du russe, du turc et du mongol, peuvent être rendues par les deux lettres kh; les aspirations moins fortes par un h, tandis que les simples arrêts dans l'émission de la voix sont indiqués par une apostrophe, comme dans Fo'kien. La lettre ñ, empruntée à l'espagnol, représente le même son en chinois, tandis que les deux lettres ng figurent le son nasal qui termine un grand nombre de mots. Afin d'éviter les confusions qui proviendraient peut-être de l'emploi de l'eu avec sa prononciation française,

*il a paru convenable de le remplacer par* ö. *Quant à la lettre* w, *elle est adoptée par Rémusat et par la plupart des sinologues français pour représenter un son qui, en tête des mots, se prononce en consonne comme dans l'anglais et le wallon (Winchester, Waremme); mais le son de cette consonne, très net dans le nord de la Chine, se change en celui du* v *français dans les provinces du sud. D'ailleurs, il est impossible d'établir des règles précises pour la prononciation des mots, puisqu'elle varie de province à province. Un grand nombre de noms géographiques chinois ne nous sont connus que sous la forme qui leur est donnée par le dialecte mandarin; mais, si l'on voulait transcrire tous les noms conformément à cette orthographe, il faudrait écrire Betzing au lieu de Peking, Mangou au lieu de Macao, Hiamoun au lieu d'Amoï ou Amoy, Hiangkiang au lieu de Hongkong.*

*Nous écrivons en un seul mot les noms propres chinois composés de plusieurs syllabes, quelle que soit la signification primitive de ces éléments, dont le sens est oublié dans la conversation : c'est ainsi que Peking, Changhaï ont pris un sens purement géographique et qu'on emploie ces termes sans se rappeler que l'un signifie « Résidence du Nord » et l'autre « Mer supérieure » ou « Haute mer ». Quant aux noms communs qui suivent la plupart des noms propres et qui ont encore gardé leur sens précis, tels que* ho *ou* kiang *(rivière, fleuve)*, chañ *(montagne)*, miao *(tombeau)*, kiao *(pont)*, fou, hien *et autres termes administratifs, il convient de les écrire séparément.*



Élisée et Onésime Reclus

—

# L'EMPIRE DU MILIEU

## LE CLIMAT, LE SOL, LES RACES
## LA RICHESSE DE LA CHINE

OUVRAGE CONTENANT VINGT-CINQ CARTES EN NOIR DANS LE TEXTE ET TROIS CARTES EN COULEURS SPÉCIALEMENT DRESSÉES POUR CETTE PUBLICATION




LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, Bd Saint-Germain, Paris, 1902.

(Voir au dos les Conditions de la Publication.)

# L'EMPIRE DU MILIEU

## LE CLIMAT, LE SOL, LES RACES
## LA RICHESSE DE LA CHINE

Il y a vingt ans, dans son volume de la « Géographie Universelle » *l'Asie Orientale*, Elisée Reclus n'avait pu consacrer que trois cents et quelques pages à la description de la Chine.

Depuis, l'Europe et le Céleste Empire sont entrés en lutte, l'Asie jaune est ouverte à notre activité.

Quelle conséquence aura pour l'humanité la création de ce marché gros de quatre cents millions d'hommes?

En publiant *l'Empire du Milieu*, MM. Elisée et Onésime Reclus ont montré la grandeur du problème.

En près de 700 pages, avec vingt-cinq Cartes en noir et trois grandes Cartes en couleurs dressées d'après les derniers documents ethno-démographiques, industriels et commerciaux, cet ouvrage nouveau présente une Chine inconnue.

Procédés de culture, sources des mouvements économiques, relations de l'Empire avec l'extérieur, rouages administratifs savants et surannés, esprit politique, budget, décrépitude d'une civilisation raffinée, tous les aspects de la plus vieille nation du monde sont successivement fixés dans cette belle étude, en même temps que des tableaux statistiques nombreux fournissent au négociant, à l'ingénieur, au diplomate, la précision des chiffres.

Depuis l'ouverture des « *ports à traité* » accessibles au trafic international, l'ensemble du commerce entre « Jaunes et Blancs » a presque trois fois décuplé; dans moins de deux ans les wagons du Transsibérien rouleront sur 10 000 kilomètres de rails de la frontière d'Allemagne à l'Océan chinois, liant l'Orient à l'Occident.

« *L'Empire du Milieu* » nous avertit de tout ce que la France peut attendre de cette rénovation de l'Asie.



*CONDITIONS DE LA PUBLICATION :*

*Cet ouvrage formera 23 livraisons. Chaque livraison protégée par une couverture comprendra soit 32 pages de texte, soit 16 pages de texte et 1 Carte en couleurs. Il paraîtra une livraison par semaine à partir du 15 Mars 1902.*

**Prix de la Livraison : 50 Centimes.**

○ ○ ○

Imp. P. Brodard.

# *LA CHINE*

La dernière année du XIX^e^ siècle et la première année du XX^e^ ont vu l'Europe et la Chine, l'Occident et l'Orient, qui est ici l'Orient extrême, se heurter avec violence, en attendant une pénétration pacifique où la justice et la tolérance auront part, quand les jours luiront où l'homme aura cessé d'être pour l'homme un loup.

C'est le moment d'étudier avec sincérité, avec la sympathie qu'il mérite, ce grand pays dont le grand peuple entretient une civilisation qui a prouvé sa force par sa durée.

D'Escayrac de Lauture a dit : « Les Chinois et nous, nous ne possédons chacuns qu'une moitié de l'histoire, ou de ce qu'on veut bien décorer de ce nom. »

Et Eugène Simon a dit : « Tandis que nos nations modernes n'ont hérité des anciens qu'en ligne collatérale, la Chine a hérité en ligne directe des générations qui l'ont formée. Chez elle les phénomènes de l'hérédité se sont manifestés régulièrement.... Là est sa profonde originalité, et peut-être aussi le secret de son éternelle durée. »



# *LIVRE PREMIER*

# *VUE D'ENSEMBLE*

---

## *CHAPITRE PREMIER*

## *L'EXTRÊME ORIENT*

I. L'EXTRÊME ORIENT. ‖ II. L'EXTRÊME ORIENT COMPARÉ A L'EXTRÊME OCCIDENT. ‖ III. ISOLEMENT GRADUEL DE CES DEUX PÔLES DU VIEUX MONDE. ‖ IV. RELATIONS AVEC L'INDE. ‖ V. RELATIONS AVEC LES EUROPÉENS. ‖ VI. LA RUSSIE ET LA CHINE. ‖ VII. ANTAGONISME DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT.

*I*
*L'EXTRÊME ORIENT*

L'ASIE est la plus vaste des cinq parties du monde, même quand on en extrait l'Europe, qui s'y rattache en appendice.

Elle se divise nettement en grands compartiments géographiques isolés les uns des autres par de puissantes barrières.

L'immense territoire russe, Sibérie, Turkestan, Steppes, comprend les dépressions aralo-caspiennes et le versant septentrional des systèmes de montagnes qui se prolongent de l'Alaï et des monts Célestes aux chaînes côtières de la Mandchourie.

Au sud et à l'ouest du continent, les deux péninsules des Indes, le plateau d'Iran, l'Asie antérieure ne sont pas moins bien limités par des remparts de monts neigeux, par des golfes et par des mers.

Enfin, tout au bout de l'orient, avec la Corée et les archipels voisins, parmi lesquels on admire le superbe Japon, la Chine forme comme un monde à part qu'enserre un amphithéâtre de plateaux et de montagnes d'un pourtour de 10 000 kilomètres.

De la Mandchourie au nord-nord-est, sous les latitudes de la France et des Pays-Bas, jusqu'à la tropicale Indo-Chine au sud-sud-ouest, le Chanyan alin, le Dousse alin, le Khingan, le Kenteï, le Tannou ola et l'Ektag Altaï, le Thian chañ, le Tsoung ling, l'Himalaya, les monts sauvages que traversent les fleuves de la péninsule Transgangétique, toutes les hautes saillies du relief continental se succèdent en demi-cercle autour de ce quart du continent d'Asie qui est devenu l'empire des Chinois.

Sans doute la voisine de la Mandchourie, la presqu'île de Corée, se nomme réellement Tchaosien ou « la Sérénité du Matin », c'est-à-dire le Côté de l'Aurore, et un archipel, le Japon, a pris le nom de « Pays du Soleil Levant »; mais, relativement à l'ensemble de l'Ancien Monde, la Chine aussi regarde vers l'Orient; sa pente générale, indiquée par le cours des fleuves, est tournée vers l'océan Pacifique. La Chine et le Japon ont reçu à bon droit des Occidentaux le nom d'Extrême Orient, qui s'étend aussi à l'Indo-Chine, aux Philippines et à « l'égrènement » des îles de la Sonde.

*II*
*L'EXTRÊME ORIENT COMPARÉ A L'EXTRÊME OCCIDENT*

Si beau qu'il soit, l'Extrême Orient n'est pas parfait. Il y a du « contre » à son désavantage, comme du « pour » à son profit, quand on le compare impartialement aux pays de sa « contre-histoire », à l'ensemble des régions qu'on peut appeler « l'Extrême Occident », c'est-à-dire à l'ensemble de presqu'îles et d'îles qui se détachent nettement de la masse continentale au bout de l'interminable plaine russe, continuant elle-même la plaine sibérienne à l'ouest : ensemble péninsulaire auquel on peut joindre l'Asie antérieure ou Asie Occidentale, qui a tant contribué à la civilisation de l'Europe, et probablement quelque peu, sinon beaucoup, à la civilisation de l'Asie.

Entre cet Occident et cet Orient, le contraste le plus frappant est celui que présentent les rivages maritimes. Du côté de l'Asie Mineure et de l'Europe, les terres sont découpées en de nombreuses presqu'îles se ramifiant en articulations secondaires dans les eaux de la Méditerranée et dans celles de l'océan Atlantique; en outre, de grandes îles et des archipels prolongent les péninsules ou sont parsemés au devant des côtes; tellement que l'Europe a pu être comparée par Carl Ritter et d'autres éminents géographes à un corps organisé bien pourvu de membres. Le continent semble se mouvoir, pour

ainsi dire, s'agiter en dehors de la lourde masse de l'Ancien Monde.

Il s'en faut que la nature ait doué la Chine de cette étonnante variété de contours.

Du septentrion au midi, des côtes de la Mandchourie russe à celles de la Cochinchine, une seule péninsule d'étendue considérable, la Corée, se détache du tronc continental, et un seul golfe méritant à peu près le nom de mer pénètre dans l'intérieur des terres : c'est le Hoang haï, notre Mer Jaune, continuée par le golfe du Petchili, comme celui-ci par le golfe de Liaotoung.

Il convient d'ajouter que deux vastes îles, Formose, Haïnan, et le magnifique archipel du Japon animent les eaux du Pacifique au large de la côte chinoise.

Mais que sont donc cette presqu'île et ces îles de l'Orient asiatique, les Philippines et la « Sonde » à part, en comparaison des Cyclades et des Sporades, de la Grèce et de l'Italie, de la péninsule Ibérique, de l'Armorique, des îles Britanniques, de la Scandinavie, et, à vrai dire, de toute l'Europe ellemême vaste péninsule où pénètre partout le souffle de la mer apportant ses pluies et son atmosphère tiède?

La haute civilisation à laquelle le peuple chinois s'est élevé ne s'explique donc pas par la richesse de son territoire en articulations extérieures : elle est due principalement à ses fleuves.

Si l'ensemble de la Chine proprement dite est d'un pourtour peu dentelé, les grands cours d'eau navigables qui l'arrosent et la divisent en îles et en presqu'îles intérieures par leurs ramifications et leurs canaux, lui donnent quelques-uns des avantages que possède l'Europe pour la facilité des communications : le Hoang ho, notre Fleuve Jaune, le Yangtze kiang, notre Fleuve Bleu, ont remplacé la mer Egée, la mer Tyrrhénienne, et l'on peut dire jusqu'à un certain point la Méditerranée pour le transport des denrées, des hommes et ont servi, comme notre « mer entre les terres », au rapprochement, à la civilisation réciproque des peuples. Et, dès une haute antiquité, un réseau touffu de canaux de navigation a sillonné l'orient du pays, les grandes plaines, « l'immense polder », et relié le nord de la Chine à son centre, et, à un degré moindre, à son midi.

Jadis, par un autre et magnifique privilège, la Chine possédait le plus vaste territoire de culture qui existât en un seul tenant sous un climat tempéré; l'Amérique du Nord et l'Europe, qui ont actuellement une aussi grande surface de terres en rapport, étaient encore à une époque récente cou-

vertes de forêts qu'il a fallu péniblement abattre. Il est certain qu'elle a maintenant un peu partout de redoutables rivales, le Terreau Noir des Russes, le pays des Grands Lacs et du Mississippi, la Pampa platéenne, toutes régions plus amples que la plaine chinoise, mais aussi, dans leur ensemble, moins douées par la nature.

Car on ne peut qu'envier au Grand Empire l'immense étendue, la fécondité de sa « Terre Jaune » qui est la région par excellence pour l'agriculture et où devaient se développer naturellement les habitudes paisibles que donne le travail des champs. A cette région se rattachent d'autres territoires agricoles ayant un autre sol, un climat différent, des formes animales et végétales distinctes, et c'est ainsi que de proche en proche la vie civilisée a pris possession du vaste domaine qui s'étend des solitudes de la Mongolie aux rivages du golfe du Tonkin. Une grande variété a pu s'introduire dans les cultures; les échanges se sont faits de province à province; toutes les améliorations partielles ont profité à l'ensemble du pays; de conquête locale en conquête locale, la civilisation de tous s'est accrue facilement chez les Chinois eux-mêmes et dans les régions limitrophes.

En comparant l'Asie Orientale au monde occidental, on voit sur-le-champ combien la Chine proprement dite se distingue de l'Europe par l'unité géographique; des terres jaunes du nord aux plaines que le Yangtze traverse, et de ces plaines aux frontières de l'Indo-Chine, les populations ont un centre de gravité commun. Leur civilisation ne pouvait donc manquer de se développer largement dans cette « Fleur du Milieu » d'où elle a été portée plus tard par mer au Japon et à Formose, tandis que, par terre, elle s'infiltrait au nord vers la Corée et la Mandchourie, au sud vers des pays qu'elle a transformés assez pour qu'on les réunisse sous le nom commun d'Indo-Chine, nom équitable, faisant égale part à deux grandes influences historiques.

En opposition, combien plus distinctes, plus individuellement constituées les diverses régions de notre monde occidental, de l'Asie Mineure à l'Angleterre et à l'Irlande! La Grèce, que des montagnes longtemps restées presque inconnues séparent du reste de l'Europe; l'Italie, si bien limitée par le rempart des Alpes; la péninsule Ibérique, encore mieux close au nord par la barrière des Pyrénées; la France, au double versant atlantique et méditerranéen; la Grande-Bretagne, qu'entourent les flots tièdes et les brouillards, ne sont-ce pas là autant d'individualités géographiques ayant dû chacune

élaborer sa civilisation spéciale avant que pût se former une culture supérieure à laquelle ont collaboré toutes les nations européennes?

Sans être presque insurmontables comme des Himalayas, des Kouenlun, des Karakorum, les obstacles naturels sont plus grands entre les divers pays de l'Europe, qu'ils ne le sont entre les territoires de la Chine orientale, et ce sont, pour une bonne part, ces obstacles mêmes qui, en empêchant la centralisation politique, tout en permettant les relations de pays à pays, ont maintenu l'initiative des peuples de l'Occident et en ont fait les instructeurs des autres races. C'est ainsi, par exemple, que le morcellement extrême de la Grèce y fit naître une foule de républiques turbulentes, passionnées, dont une, Athènes, influa « prodigieusement » sur l'avenir des hommes.

*III ISOLEMENT GRADUEL DE CES DEUX POLES DU VIEUX MONDE*

Mais si, dans la zone du littoral, à l'est des monts Tsingling, les communications étaient faciles de la Chine du nord à celle du centre — et l'on peut dire que la nature mena ici l'homme comme par la main, à travers la Terre jaune — faciles aussi, mais moins, du centre au midi, — et si les populations de la grande terre pouvaient cingler sans trop de peine vers Formose et le Japon par les étroites avant-mers du Pacifique, en revanche le monde de l'Asie Orientale apparaît presque entièrement fermé du côté de l'ouest; fermé présentement, mais il ne semble pas qu'il en ait toujours été de même aux siècles antérieurs.

Il n'est pas douteux que, dans l'antiquité préhistorique, les ancêtres des Chinois, des Hindous, des Chaldéens, des Arabes durent être les voisins les uns des autres et se trouver en relations fréquentes, puisque ces divers peuples ont hérité des mêmes conceptions astronomiques et que la coïncidence des observations et des vues se poursuit jusque dans les détails. Mais ces rapports de voisinage, impliquant une civilisation commune, ne peuvent avoir eu lieu qu'à une époque de plus grande humidité dans l'Ancien Monde, quand les régions actuellement desséchées et désertes de l'Asie centrale permettaient aux populations des versants opposés de se rapprocher davantage, quand le bassin du Tarim, qu'assiègent maintenant les sables et dont les oasis ne renferment qu'une faible population, appartenait encore au monde aryen et que la civilisation de ses habitants se rattachait à celle de l'Inde, tandis qu'au delà des

monts où ce Tarim commence, les plaines de la Bactriane faisaient partie du monde occidental.

Depuis ces temps vraiment antiques, les nations groupées sur les deux pentes des Pamir, « Toit du monde », ont dû, par force, leur climat devenu plus sec, leur ciel plus aride de siècle en siècle, descendre toujours plus avant dans les plaines, celles-ci vers le Levant, celles-là vers le Couchant.

Alors se sont élargies, de l'une à l'autre, des unes aux autres de ces nations, les zones désertes, les steppes que traversent seulement les pasteurs; les foyers de civilisation se sont écartés; le centre vital de la Chine s'est graduellement rapproché du Pacifique, tandis qu'un mouvement analogue s'accomplissait en sens inverse vers l'occident de la Babylonie, vers l'Asie Mineure et la Grèce.

De la sorte, très lentement sans doute, l'isolement se fit des deux côtés, et, pendant de longs siècles, les relations de commerce se firent plus rares, il y eut dès lors très peu d'échanges d'idées entre le versant oriental et le versant méditerranéen du grand continent d'Asie.

Seulement, de temps à autre, de lointaines rumeurs apprenaient aux populations des deux extrémités de l'Ancien Monde que d'autres nations habitaient par delà les fleuves et les lacs, les plateaux, les montagnes, les forêts et les déserts, et l'imagination transformait les hommes de ces pays si éloignés en monstres bizarres ou terribles à affronter.

Et, par une conséquence naturelle, les deux civilisations se développaient des deux côtés du continent, sans se connaître, sans avoir d'influence réciproque, suivant des évolutions parallèles et pourtant aussi distinctes l'une de l'autre que si elles étaient nées sur deux planètes différentes.

Tellement qu'il y eut peut-être une époque où la Chine méridionale eut plus de rapports avec certaines îles éparses de la mer du Sud qu'avec les régions de l'Occident auxquelles elle est réunie par une masse continentale : des traits de race prouvent que, du côté du midi, il y eut certains mélanges entre les Chinois et les tribus, malaises ou non-malaises, qui peuplent des terres dispersées dans l'océan des Indes.

Cependant le rempart de plateaux et de montagnes qui entoure le monde chinois n'est pas tellement continu qu'il n'offre de larges brèches; les unes s'ouvrent vers les contrées du midi, les autres dans la direction du nord; en outre, les chaînes de monts neigeux ne sont point inaccessibles. Altaï, Thian chañ, Tsoung ling, Kouenlun, Nan ling, sont tous traversés de sentiers où se hasardent les marchands, bravant les

fatigues, les froids altitudinaires, les neiges, les vents glacés des cols de difficile ascension.

Les pentes de ces hauteurs et même les plateaux, jusqu'à 3 000, voire 4 500 mètres d'élévation, ont aussi leurs habitants et l'on peut se rendre de l'un à l'autre versant en retrouvant partout soit des hommes, soit des traces de leur séjour ou de leur passage. Mais les populations des montagnes ajoutent, par la barbarie de leurs mœurs et leur état politique, un nouvel obstacle à celui que les aspérités du sol opposent aux relations de peuple à peuple.

C'est pourquoi, quand les Occidentaux n'étaient pas encore entrés directement en rapport par la navigation avec les riverains des mers orientales, pour constituer ainsi de façon définitive l'unité de l'Ancien Monde, c'est à de rares époques seulement, lors des grands ébranlements de l'humanité asiatique ou bien lorsque la puissance de l'État chinois était dans toute sa force d'expansion, que des relations directes purent s'établir entre le bassin du Yangtze et celui de l'Amou Daria, l'antique Oxus, à travers les populations barbares qui vivent sur les plateaux intermédiaires. C'est ainsi que, par l'effet d'une forte tension, l'étincelle peut s'élancer du métal vers le métal, malgré l'épaisse couche d'air qui l'en sépare. Mais combien rares ont été jadis ces jets de lumière, qui ont révélé les peuples les uns aux autres!

Ils n'ont eu qu'une bien faible influence sur la vie de la nation chinoise. Pendant des milliers d'années, elle s'est développée seule, ne puisant que dans son propre fonds, complètement isolée du reste de l'humanité, trop repliée, trop « accroupie » sur elle-même pour ne pas s'ankyloser un peu, et ne profitant jamais des expériences des autres : d'où de singuliers retards de civilisation, justement après qu'elle eut acquis, il y a mille et deux mille ans, sur tous les autres peuples du monde, une avance qui aurait pu sembler définitive.

*IV*
*RELATIONS AVEC L'INDE*

La première grande révolution intérieure de la Chine à nous connue qui ait eu son centre de vibration en dehors des frontières de l' « Empire jaune » se manifesta lors de l'introduction des religions hindoues.

Si peu commode qu'il soit d'interpréter l'ancienne doctrine de Lao-tze, l'un des grands philosophes du « Milieu », l'on ne peut guère douter qu'elle ne renferme des emprunts faits à l'Hindoustan. Quelques-uns de ses préceptes

sont identiques par la forme à ceux des livres sacrés des Hindous, et tous sont pénétrés du même sentiment d'humanité et de mansuétude universelle. D'ailleurs Lao-tze ne cite jamais de personnages de l'histoire chinoise comme des modèles de vertus ou comme des exemples à suivre : en contradiction flagrante avec les leçons de Confucius, autre grand sage, l'ensemble de ses doctrines ne tient au passé de son pays par aucun lien traditionnel. La légende unanime, à une époque où l'on ne peut guère encore parler d'histoire positive, fait voyager Lao-tze dans les régions situées à l'occident de la Chine, et c'est des montagnes du pays de Khotan que ses disciples le virent emporté vers le ciel.

Une influence bien autrement large et bien autrement profonde que celle du brahmanisme de l'Inde, ce fut celle du bouddhisme, religion partie également de la terre du Gange.

La barrière que les montagnes, les plateaux et les populations barbares élevaient entre la Chine et l'Hindoustan était si difficile à franchir, que les communications de l'un à l'autre pays se faisaient par un détour dans le bassin de l'Oxus. La religion bouddhique ne se propagea pas par la voie directe, c'est par les frontières de l'ouest, et non par celles du sud, qu'elle pénétra dans l'Empire. Dans ses périodes de puissance et de domination paisible, la Chine comprenait le bassin du Tarim et commerçait librement avec le bassin de l'Oxus par les passages des Pamir. Les négociants suivaient alors la fameuse « route de la Soie » que connurent aussi des marchands grecs, et c'est par cette voie, de même que par la route « du Jade », au sud des Pamir, ou d'autres chemins du plateau que s'introduisaient quelques-unes des précieuses denrées de l'Asie méridionale et que se transmettaient en même temps des récits, des légendes de la merveilleuse contrée du Gange. C'est aussi par là qu'entrèrent les pèlerins apportant les rites du culte de Bouddha. Après trois siècles de propagande religieuse, la nouvelle foi s'établit définitivement dans la patrie de Confucius et reçut, en l'an 65 de l'ère vulgaire, l'approbation officielle émanant de l'empereur, chef de la famille, père de la patrie, gardien des traditions et des rites.

Le bouddhisme plut au peuple chinois par la pompe de ses cérémonies, les riches ornements de ses temples, la poésie de cette fleur symbolique du lotus s'épanouissant au milieu des eaux; il plut aussi parce qu'il ouvrait au monde chinois une perspective vers ces beaux pays du Midi que leur avaient cachés jusqu'alors les crêtes des montagnes neigeuses et les plateaux intermédiaires.

Mais, au fond, le culte de Bouddha ou le *fo-kiao* changea

peu de chose à la vie des Chinois. Si le cérémonial fut modifié, le fond resta le même : quelles que soient les images sacrées, la religion qui s'est maintenue dans la « Fleur du Milieu », c'est toujours celle des rites en l'honneur des ancêtres; c'est aussi la conjuration des esprits malveillants, et par-dessus tout la rigoureuse observance des formules, traditionnelles de siècle en siècle chez les « Enfants de Han », ainsi qu'on désigne souvent le peuple innombrable des Chinois.

Du moins les relations qui s'étaient établies entre la Chine et l'Hindoustan pendant la période de conversion au bouddhisme ne furent-elles jamais complètement interrompues, et, depuis cette époque, la Chine n'est plus tout à fait pour les Européens en dehors des bornes du monde. Des communications s'établirent par mer entre l'Inde et la Chine méridionale, surtout par le golfe du Tonkin. Déjà, deux siècles avant l'ère vulgaire, un empereur avait envoyé toute une flotte pour aller dans les îles du Sud, cueillir la « fleur de l'immortalité ». Plus tard, d'autres navires, équipés pour de moindres conquêtes, allèrent chercher à Ceylan des reliques, des livres sacrés, des statues de Bouddha et en rapportèrent de riches étoffes, des bijoux, des pierres précieuses, qu'ils payaient avec leurs soieries, leurs porcelaines, leurs vases émaillés. Ce chemin était également suivi par les ambassades, entre autres celle que les annales chinoises disent être venue du Grand Thsin, c'est-à-dire de Rome; ambassade envoyée par l'empereur An-toun, deux syllabes où transparaît Aurelius Antoninus, en l'an 166 de l'ère des chrétiens.

Au VIIe siècle, lorsque l'Empire Chinois, après une série de désastres et de révolutions intestines, reprenait sa puissance, sa force d'expansion et brillait de toute sa gloire, précisément à l'époque où l'Europe, devenue barbare, était dans sa période de plus grand abaissement, les voyages d'exploration devinrent nombreux, et c'est à la Chine qu'appartint alors l'initiative dont elle s'est singulièrement désaccoutumée dans la suite.

Le pèlerin Hiouen-thsang, dont l'itinéraire dans l'Asie centrale n'a été égalé depuis que par celui de Marco Polo, était un véritable explorateur, dans le sens moderne de ce mot, et ses récits, incorporés dans les annales de la dynastie Thang, ont pour la géographie de l'Asie centrale et de l'Inde au Moyen âge une très grande valeur, d'ailleurs bien appréciée par les savants européens. Ceux-ci, grâce aux documents chinois, ont pu retrouver d'une manière à peu près certaine tout son itinéraire, même dans ces « Montagnes des Glaces » où les voyageurs sont exposés aux attaques des « dragons », animaux

mystiques dans lesquels il faut voir peut-être les tourmentes de neige. De même que les autres pèlerins bouddhistes de cette époque, Hiouen-thsang contourna les plateaux du Tibet, où la religion bouddhique venait à peine de s'introduire, et il pénétra dans l'Inde par les plaines de l'Oxus et les sauvages défilés de l'Afghanistan.

Vingt ans seulement après le retour d'Hiouen-thsang dans ses foyers, en 667 et 668, des armées chinoises traversaient déjà le Tibet et le Nepal, pour descendre directement dans l'Inde, où elles s'emparaient de plus de six cents villes. A cette époque, l'Empire Chinois comprenait, avec les pays tributaires, non seulement toute la dépression de l'Asie orientale, mais aussi tous les versants extérieurs des monts et des plateaux qui l'entourent, jusqu'à la Caspienne : c'est alors que la Chine fut en relation avec la « Grande Grèce », la « Javanie » ou Ionie de la Bactriane.

Fait à noter : c'est aussi pendant cette période de l'histoire du « Milieu » que des missionnaires nestoriens introduisirent le christianisme dans l'Empire.

*V*
*RELATIONS AVEC LES EUROPÉENS*

Les progrès de l'Islam à l'ouest de l'Asie et sur les rivages de la Méditerranée durent nécessairement isoler la Chine et rendre pour longtemps impossible toute communication avec l'Europe; mais, dans les régions du nord, au milieu des steppes de la Mongolie, des tribus guerrières, véritables centaures, partaient pour de vastes conquêtes, pour d'immenses razzias qui les conduisirent jusqu'au fleuve du Dniepr, et même au delà. Ces Mongols et ces Turcs ouvrirent ainsi, du fait même de leurs violences, des routes aux voyageurs d'Orient en Occident, et d'Occident en Orient, à travers tout l'ancien monde non latin, grec, méditerranéen.

Fait connu de presque tous, c'est afin de se protéger contre les peuplades des frontières septentrionales que les empereurs de Chine avaient dressé, puis reconstruit et doublé d'autres murs parallèles le prodigieux rempart de la « Grande Muraille » qui se prolonge entre la steppe et la région des cultures sur des milliers de kilomètres de distance. Retenus par cette barrière érigée entre deux natures différentes et deux sociétés hostiles, les nomades s'étaient portés vers l'ouest, où l'espace s'ouvrait largement devant eux, et de proche en proche toutes les populations avaient fini par s'ébranler en marche tumultueuse à

travers les grandes plaines de la steppe, dans la direction du soleil couchant.

Déjà, au IVe et au Ve siècle, un ébranlement général avait poussé vers l'Occident ces hordes conquérantes auxquelles on a donné le nom de Huns; au XIIe siècle, un mouvement analogue entraîna des « bannières » de Mongols commandés par un nouvel Attila.

Ayant en son pouvoir les brèches de la Dzoungarie, par lesquelles on passe si facilement du versant oriental de l'Asie dans le versant occidental, Djenghiz khan aurait pu s'élancer tout d'abord vers les contrées de l'ouest; mais il ne voulut point laisser d'obstacle derrière lui, et ce n'est qu'après avoir franchi la Grande Muraille et s'être emparé de Peking qu'il entraîna ses armées à l'assaut des royaumes de l'Occident. Lorsque l'Empire mongol, le plus grand qui ait jamais existé d'un seul tenant, avant l'empire russe actuel, comprenait à la fois toutes ses rapides conquêtes, il s'étendait des rivages du Pacifique jusqu'aux steppes de la Russie.

Les Européens apprirent à connaître l'existence du monde chinois grâce à ces nouveaux venus de l'Orient, avec lesquels ils entrèrent en relations, non seulement par les conflits armés, mais aussi par les ambassades, les traités et les alliances contre l'ennemi commun, qui était alors l'Islam. C'est même sous le nom tartare de Cathay, encore employé par les Russes sous la forme de Kitaï, qu'ils désignèrent longtemps l'Empire de l'Asie orientale. Des envoyés du pape et du roi de France se mirent en route pour aller visiter le Grand Khan dans sa cour de Karakoroum, en Mongolie, et Plan de Carpin, Longjumel, Rubruk, d'autres encore, racontèrent les choses merveilleuses qu'ils avaient vues dans ces pays lointains. Des ouvriers d'Europe, des marchands avaient précédé ces ambassadeurs à la cour des khans mongols, et Rubruk en rencontra plus d'un, notamment le jardinier Guillaume. Puis l' « immortel Vénitien », un négociant animé de l'esprit d'aventure si commun à cette époque, Marco Polo, devint pour l'Europe le véritable révélateur de la Chine. Ce qu'il raconta des villes immenses de ce pays, de sa richesse, de sa politesse, de ses mœurs, parut incroyable aux Européens, alors peu nombreux et pauvres — exactement comme aujourd'hui le Chinois ne croit pas à ce qu'on lui dit des merveilles de l'Europe, — mais tout ce que nous savons aujourd'hui du « Milieu » montre combien le grand voyageur italien respecta la vérité. Avec lui s'ouvre une ère nouvelle : la Chine entre définitivement dans le monde connu et commence à faire partie du concert de l'humanité.

Marco Polo avait atteint et parcouru la Chine par la voie de l'Occident, en suivant d'abord les routes battues qui partent des bords de la Méditerranée. Colomb, plus hardi, voulut toucher les rivages de Cathay, aborder aux mines d'or de Zipango, en cinglant sur la rondeur du globe, en sens inverse du chemin suivi par le Vénitien; mais, arrêté dans sa route par les côtes du Nouveau Monde, il n'atteignit ni le Japon, ni la Chine, quoique jusqu'à sa mort il voulût croire et faire croire au succès de son voyage vers l'Asie orientale. Puis d'autres continuèrent l'entreprise de circumnavigation commencée : del Cano, le compagnon de Magellan, revint à son point de départ, à Sanlúcar de Barrameda, en laissant après lui le sillage de son navire sur la circonférence du globe. Toutes les mers étaient conquises, et, du cap Hoorn aussi bien que du cap de Bonne-Espérance, les navigateurs pouvaient se donner rendez-vous dans les ports de la Chine.

Dès lors, et quels que pussent être les efforts de résistance du gouvernement de Peking contre l'intrusion des étrangers, la Chine était virtuellement ouverte aux entreprises, disons plutôt aux « excès, sévices et injures graves » des Occidentaux.

La première tentative, celle que les Hollandais, alors dominateurs des ports de Formose, se permirent, en 1622, sur la côte du Fo'kien peut être considérée comme non avenue : le petit peuple audacieux n'était pas encore en mesure de faire grand mal au vaste empire de l'Extrême-Orient. Mais au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, moins de deux cent cinquante ans après la conquête définitive de l'Océan par la grande navigation, à voiles d'abord, puis à vapeur, la Chine et le Japon, qui d'ailleurs n'ont cessé d'être régulièrement visités par des marchands d'Europe, sont obligés d'ouvrir largement leurs ports de commerce, de concéder même sur leurs rivages des lambeaux de terrain où les nations d'Europe plantent leurs pavillons et bâtissent des cités d'architecture occidentale. On peut dire que les concessions — c'est le nom de ces établissements des Européens sur le littoral — ont commencé la conquête du « Grand et Pur Empire ».

Déjà la puissance des Européens sur le territoire de la Chine s'est clairement manifestée à tous les yeux : une première fois par une expédition anglo-française, l'occupation temporaire de la capitale et le pillage des palais impériaux que les Chinois révèrent comme des lieux sacrés, presque divins; puis, et plus visiblement encore, par l'appui que les deux gouvernements confédérés, surtout les aventuriers d'Eu-

rope et d'Amérique, fournirent à la dynastie « jaune » contre la formidable ébullition des Taïping.

Tandis que les Européens renversaient les forts du Peï ho, occupaient Tientsin, obligeaient l'empereur de Chine à s'enfuir de Peking, d'autres Européens repoussaient les rebelles Taïping des portes de Changhaï et leur fermaient toute issue vers la mer. En même temps les Russes mettaient garnison dans Ourga pour contenir les Dounganes. C'est peut-être grâce à l'appui des puissances de l'Occident que fut sauvée la dynastie des Tsing, qui d'ailleurs n'est point nationale, en tant que dynastie, non de Chinois, mais de Mandchoux.

L'unité de l'Empire a donc été maintenue, mais parce que les Européens y trouvaient leur intérêt : ils n'avaient qu'à se croiser les bras pour que la Chine se brisât en deux, peut-être en trois ou quatre fragments, Chine du midi, du centre, du nord et de l'ouest.

Depuis lors, des événements se sont passés qui ont singulièrement accru l'antagonisme entre l'Europe et l'Orient, et les Chinois, de plus en plus conscients d'eux-mêmes, disent et surtout pensent plus que jamais : « l'Européen, c'est l'ennemi ! »

*VI*
*LA RUSSIE*
*ET*
*LA CHINE*

Enfin, et non moins clairement, la coalition des Blancs contre les Jaunes, en l'année 1900, a prouvé que la Chine, en eût-elle encore plus le désir et la volonté, ne peut plus « s'abstenir » de l'Europe.

Car maintenant, avec le siècle finissant et le siècle commençant, l'Europe affirme une troisième fois, et plus violemment encore, la force, juste ou injuste, de sa prépondérance. Une coalition, bien plus puissante que celle des Français et des Anglais, dicte ses lois à la Chine, de Péking même, conquise de nouveau; elle comprend, on peut dire, toute la race blanche, moins les nations faibles et les latins de l'Amérique du Sud; quoique poursuivant en secret sa politique propre, le Russe prend part à cette coalition avec l'Anglais, le Yankee avec l'Italien, l'Allemand avec le Japonais. En effet, le Japon, qui récemment encore ébranlait la Chine à la faire crouler, s'est uni à l'Europe pour dépouiller « Jean le Chinois » ; mais il ne le dépouillera pas autant que les Blancs, et sans doute il regrette amèrement ses victoires passées, car il n'en a tiré d'autre profit que l'île de Formose et il a certainement hâté l'avènement de la suzeraineté des Russes.

Quoi que prétendent les diplomates des nations qui visent à

hériter du Grand et Pur Empire, l'intégrité du « Milieu » pourrait bien n'être avant longtemps qu'une chose du passé; et surtout la puissance qui grandit au nord de la Chine propre comme de la Chine tributaire, pèse visiblement d'un poids de plus en plus lourd sur les frontières du Nord et de l'Ouest.

La Russie est limitrophe du territoire chinois sur une longueur développée d'environ 8 000 kilomètres, et plus de la moitié de cette ligne est tracée en des contrées soumises autrefois au « Fils du Ciel ». Tout ce que le Tsar blanc, ainsi que les nomades appellent l'empereur de toutes les Russies, s'est annexé temporairement dans le pays de Kouldja appartenait à la Chine, il y a quelques années, et ce n'est pas sans en garder un fragment que la Russie a bien voulu consentir à rendre le dépôt confié.

La Transbaïkalie fut également territoire chinois, ainsi que toute la vallée de l'Amour jusqu'aux pâturages où les Toungouses du nord paissent leurs troupeaux de rennes. Maintenant tout le territoire de la rive gauche, plus grand que la France, fait partie intégrante de la Sibérie, depuis tantôt quarante ans, et la rive droite également, à partir de la rencontre de l'Oussouri. Ainsi, la côte de la Mandchourie jusqu'aux frontières de la Corée est devenue russe, et ses ports méridionaux, d'où les flottes à vapeur peuvent atteindre en deux jours les rivages du Japon, ont reçu le nom de « golfe de Pierre le Grand », comme pour rappeler à l'Europe que du côté de l'Orient l'Empire des tsars songe à s'agrandir aussi bien que du côté de l'Occident.

Bien plus encore : à la suite de la brusque intervention des Allemands dans les affaires de la Chine et de la prise de possession par eux d'un précieux rivage de la province du Chañtoung, la Russie s'est assuré pour quatre-vingt-dix-neuf ans, ce qui veut dire : pour toujours, dans le langage diplomatique de 1900, le magnifique Port-Arthur, au bout de la presqu'île de Liao toung, à l'entrée du golfe du Petchili; et personne, bien sûr, ne les en délogera, pas même les Anglais, qui se sont installés, en vertu de la même fiction diplomatique, à Wei haï Weï, sur la rive opposée, dans une baie méridionale de la très large passe qui de la Mer Jaune mène les navires à ce même golfe de Petchili.

Ce n'est pas tout, ce n'est même rien que tous ces avantages, ces acquisitions de domaines, ce port voisin de Péking dans une mer libre de glaces, à côté de la force irrésistible que va donner, dans deux ans au plus, le chemin de fer transsibérien à la nation dont les vagons rouleront jour et nuit, sur

10 000 kilomètres de rails entre la frontière de l'Allemagne et l'Océan de Chine et Japon.

Ce transsibérien, puissant « *instrumentum regni* », sera, probablement à brève échéance, suivi d'un « transasiatique » ou d'un « grand central » également russe : autre organe de domination qui mènera de la « Terre Noire » à la « Terre Jaune » par le chemin que prirent en sens contraire les antiques invasions des « Barbares », des Huns, des Mongols, celui qui conduit sur l'argile durcie des steppes, du pied de l'Oural au haut de l'Irtîch ou dans le val de l'Ili : l'Irtîch, l'un des deux constituants du « vaste » Ob', fleuve sibérien; l'Ili, tributaire du Balkach, lac sans déversoir. De l'un comme de l'autre des brèches de la montagne, des « portes dzoungares » s'ouvrent comme à deux battants entre l'Asie occidentale et l'Asie centrale : l'une d'elles, celle de l'Ili, n'est même pas à 250 mètres d'altitude. Arrivée sur les plateaux turcs et mongols la route, se déroulant vers le sud-est, atteint le Kansou mongol, d'où elle descend dans le Kansou chinois à Lantcheou, capitale de la province; et de là rien de plus aisé que de gagner Singanfou, l'ancienne métropole de la Chine et la résidence actuelle de l'empereur (1901). S'il est une voie ferrée facile à tracer de l'Europe au cœur du « Noble Empire », c'est bien ce « Grand central » de Moscou à Hañkoou par la Steppe, l'une des portes de la Dzoungarie, Lantcheou et Singan.

Bientôt, « et qui qu'en grogne », suivant la rude expression du vieux français, ce que la Russie voudra, sera : tout au moins dans la Chine du nord et sur les immenses plateaux de l'Asie intérieure. Turkestan, Mongolie, Mandchourie, même Tibet, Corée, tout lui semble dévolu; et ce n'est ni le Japonais, ni l'Anglais qui pourra mettre le holà! telles sont les probabilités du très prochain avenir.

Et plus tard, ce poids terrible, qui manque d'écraser le nord de l'Empire, pourrait bien fatiguer, et finalement aplatir le reste de la Chine.

Sans prévoir trop à l'avance, il est et reste certain que dès aujourd'hui, lorsque la Russie, son transsibérien étant achevé, son Port-Arthur devenu un Sébastopol imprenable, jugera le moment venu d'en finir avec la résistance de la Chine septentrionale et d'annexer les steppes sans bornes à l'occident de la Grande Muraille, personne ne sera de force à la contraindre au recul; ou si elle recule une fois, elle ne battra pas deux fois en retraite!

Les Russes n'ont pas seulement pour eux cette ligne de Pétersbourg à Port-Arthur, et une puissance militaire terrible doublée de l'impénétrabilité de leur énorme Empire, leur force

de colonisation est immense, et c'est par des paysans slaves et des allophyles russifiés, Turkmènes, Kalmouks, Bouriates, autant que par des escadrons de Cosaques, de Turcomans, de Kirghiz qu'elle confrontera quelque jour avec les masses profondes de la Chine rurale.

Bien que la Russie ne soit pas riche, que la foule des Russes vive dans une misère profonde et que certaines provinces subissent périodiquement la disette ou la famine, cependant les ressources de l'État sont employées de manière à lui donner une grande force offensive. Sa puissance militaire, même à 8 000 kilomètres de la capitale, est bien supérieure à celle de la Chine dans ses propres mers et sur son propre territoire.

Peking n'est pas moins à la merci future des Russes qu'elle ne le fut, dans le passé, à celle des Anglo-Français, surtout, s'il est vrai, comme il est probable, que les ingénieurs militaires de la Russie aient déjà fortifié au profit de leur empire les défilés de Kalgan, à la descente du plateau mongol dans la Chine proprement dite.

La position de Peking est des plus exposées : tant que cette capitale avait à craindre seulement les incursions des Mongols ou les soulèvements de la population chinoise, elle occupait une excellente situation stratégique, dans le voisinage des montagnes fortifiées qui la protègent au nord-ouest, près du Grand Canal, qui lui apportait ses approvisionnements, et non loin des tribus mandchoues qu'un signal faisait accourir au secours de leurs compatriotes menacés.

Mais aujourd'hui, les Mandchoux, les Mongols, les Taïping, les Musulmans révoltés, qu'est-ce que tout cela en comparaison du danger « slave » et, pour employer un mot plus compréhensif, du danger européen ?

Peut-être avant qu'il soit bien longtemps, le nom de Chine deviendra-t-il une simple expression géographique, comme récemment encore le nom d'Italie, et présentement le nom de l'Inde.

Ce qui préservera peut-être l'Empire pendant de longues années, ce sera, comme dans le cas du Maroc, par exemple, les jalousies et les ambitions des gouvernements européens, jusqu'au jour où les forces russes seront devenues insurmontables.

Quant à dénationaliser l'Empire aux trois ou quatre cents millions d'hommes, il n'y faut pas songer. Pour longtemps encore ou pour toujours la Chine est incompressible ; ou plutôt elle le serait sans l'immutabilité relative de sa langue et de son

écriture qu'elle sacrifiera peut-être un jour, à tort ou à raison, sur l'autel des intérêts matériels.

Quelles que soient les destinées politiques et militaires de la Chine et du Japon dans leurs rapports avec les puissances européennes, une chose est certaine, c'est que les nations de l'Orient et de l'Occident sont désormais solidaires, et qu'elles le seront de plus en plus, avec une intensité croissante, comme la boule de neige, qui, de simple flocon, devient avalanche.

Par les échanges des denrées et des marchandises, par les voyages des blancs civilisés dans l'Asie mongole, des Chinois et des Japonais en Europe et en Amérique, par les émigrations et les immigrations permanentes, les civilisations se pénètrent mutuellement. Ce que le canon n'a pas fait, la liberté des échanges commence à le faire d'une manière plus efficace.

Si des quartiers européens se construisent dans les cités de la Chine et du Japon, des villages chinois s'élèvent en Amérique, au Pérou, en Australie, et des comptoirs chinois s'ouvrent à New-York et à Londres. A ces changements extérieurs correspondent des modifications profondes : les idées s'échangent aussi bien que les marchandises; Orientaux et Occidentaux arrivent à se comprendre, et par conséquent à savoir ce qu'ils ont de commun. Le monde est devenu trop étroit pour que les civilisations puissent se développer isolément, en des bassins géographiques distincts, sans se mêler en une civilisation supérieure.

Les peuples de l'Europe et de l'Asie orientale vivaient autrefois comme des mondes séparés. Maintenant les États-Unis d'Amérique se sont peuplés d'émigrants qui en ont fait une autre Europe, et c'est entre deux Europes, celle de l'ancien continent et celle du nouveau, que se trouve enserrée la nation chinoise; un courant continu se meut, de peuple à peuple, sur toute la rondeur de la planète, à travers tous les continents et toutes les mers.

*VII ANTAGONISME DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT*

La période historique dans laquelle vient d'entrer l'humanité, période définitive, — s'il y a du définitif au monde — nous menace d'événements formidables.

De même que la surface de l'eau, par l'effet de la pesanteur, cherche à se niveler, de même les conditions tendent à s'égaliser en toutes les contrées possibles.

En réalité, l'homme considéré comme simple possesseur

de ses bras, est lui-même une marchandise, ni plus ni moins que les produits de son labeur. Les industries de tous les pays, entraînées de plus en plus dans la lutte de la concurrence vitale, doivent produire à bon marché en achetant au plus bas prix qu'il se peut la matière première et les « bras » qui la transformeront.

Mais où donc, malgré Canadiens-Français, Irlandais, Italiens, Allemands, Polonais, les puissantes manufactures comme celles de la Nouvelle-Angleterre trouveraient-elles des travailleurs plus dociles, plus habiles, et plus sobres, c'est-à-dire moins coûteux, que ceux de l'Extrême Orient? Où les grandes fermes agricoles, comme celles du Minnesota et du Wisconsin, véritables usines pour la production du blé ou de la viande, trouveraient-elles des chiourmes d'ouvriers plus soumises, plus soigneuses, moins exigeantes que celles des bords du Si kiang ou du Yangtze? Où les constructeurs de chemins de fer des terrassiers, piocheurs, brouetteurs, tâcherons plus exacts et plus diligents?

Les ouvriers de la Chine, comme ceux du Japon, ne cessent d'émerveiller les voyageurs européens par leur activité, leur compréhension rapide, leur esprit d'ordre et d'économie. Dans les usines et les arsenaux des ports, on peut confier aux ouvriers chinois les travaux les plus délicats, ils s'en tirent toujours à leur honneur. Quant aux paysans de l'empire du Milieu, ils sont, d'après le témoignage unanime de ceux qui les voient à l'œuvre, plus intelligents, plus instruits, moins routiniers que les campagnards des contrées de l'Europe où règne le dur régime de la grande propriété. Et si, dans le voisinage des factoreries du littoral, les jardiniers chinois n'ont point modifié leurs cultures, c'est que l'étranger ne pourrait leur enseigner à faire mieux : un atavisme de plusieurs milliers d'années en a fait des ruraux perfectionnés.

La lutte entre le travail des Jaunes et celui des Blancs, ce conflit industriel qui menace de mettre aux prises les deux moitiés du monde, a déjà commencé sur quelques points de la Terre, en des contrées nouvelles où se rencontrent des émigrants d'Europe et d'Asie. En Californie, dans les colonies australiennes de la Nouvelle-Galles du Sud, de Queensland et de Victoria, les travailleurs blancs ont dû disputer la plupart de leurs métiers aux ouvriers chinois, et les rues, les boutiques, les fermes, les mines ont été fréquemment ensanglantées par des meurtres, ayant pour cause, moins la haine de race que la rivalité des salaires. Pourtant les « Anglo-Saxons » ne sont pas des plus accommodants et par la force des préjugés les

Chinois sont antipathiques aux blancs, et les blancs aux Chinois. Il y a des exceptions, bien entendu; ainsi les « enfants de Han » et les Irlandais fraternisent volontiers et de l'un à l'autre peuple se concluent parfois des mariages, soit d'amour, soit d'intérêt.

Poursuivie depuis deux générations bientôt, cette guerre des « travailleurs » entre eux a coûté plus de vies humaines qu'une bataille rangée; elle devient même de plus en plus acharnée, en proportion du péril que courent les ouvriers blancs. Jusqu'à maintenant, ceux-ci ont eu le dessus en Californie et dans les colonies australiennes. En grande partie maîtres des législatures, les grands industriels, les employeurs moyens ou petits ont tout intérêt à ne payer que de faibles salaires, et ils ont imposé des lois qui rendent l'immigration des coolies chinois très difficile et en font une classe à part, opprimée et sans droits.

Mais la guerre a ses alternatives. Vaincus sur un point, les ouvriers chinois peuvent vaincre sur un autre, grâce à l'appui de capitalistes et des corps délibérants. Et que signifierait l'entrée des ouvriers jaunes dans les usines à la place des ouvriers blancs, si ce n'est pour ceux-ci la misère et la mort, jusqu'au jour où par l'effet du nivellement général les salaires se seront équilibrés dans le monde, ou jusqu'à ce qu'il y règne un ordre nouveau que nous ne pouvons guère prévoir, étant de nature courts de vue et mauvais prophètes?

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire que les émigrants chinois trouvent place dans les manufactures d'Europe et d'Amérique pour qu'ils abaissent la rémunération des ouvriers blancs : il suffit que des industries similaires à celles des lainages et des cotons, par exemple, se fondent dans tout l'Extrême Orient, ce qui est déjà grandement le cas, et que les produits chinois (ou japonais) se vendent en Europe même à meilleur marché que les objets de production locale. La concurrence peut se faire de pays à pays à travers les mers, et n'a-t-elle pas commencé déjà pour certains produits au détriment de l'Europe?

Économiquement parlant, le rapprochement définitif entre les deux groupes de nations est donc un fait d'importance capitale. Sans doute l'équilibre se produira tôt ou tard, et l'humanité saura s'accommoder aux nouvelles destinées que lui assure la prise de possession en commun de toute la planète; mais, pendant la période de conflit, de grands désastres sont à prévoir. Il s'agit d'une lutte où plus d'un milliard d'hommes sont directement engagés. Par le nombre des combattants, le monde civilisé de l'Europe et de l'Amérique et celui de l'Asie

orientale sont à peu près égaux; ou plutôt ils l'étaient, mais ils ne le sont plus depuis le développement puissant de la double Amérique, et (à un bien moindre degré) depuis l'accession de l'Afrique tempérée à la civilisation de l'Europe. Maintenant le nombre des Européens dans les deux mondes croît bien plus « impétueusement » que celui des Chinois, Japonais, Coréens et Indo-Chinois.

Mais c'est en vain que le monde oriental lève un nombre d'ouvriers de plus en plus inférieur à celui que suscite contre lui le monde occidental, il n'en reste pas moins ceci que, des deux côtés, des centaines de millions d'individus se dressent en face les uns des autres, poussés par des intérêts opposés et bien éloignés de comprendre encore les bontés et les beautés de la solidarité commune.

C'est que l'opposition de l'Orient et de l'Occident n'a pas son unique raison d'être dans l'antagonisme des intérêts immédiats, elle provient aussi, et pour beaucoup, du contraste des idées et des mœurs. Entre ceux des Chinois et des Européens qui ont les uns et les autres le respect de leur personne, l'idéal n'est pas le même : ils ont chacun leur conception du devoir, sinon contraire, du moins différente, et ce contraste moral se retrouve sous une forme plus ou moins consciente dans les deux nations elles-mêmes, la blanche et la jaune. Leur alliance, devenue plus intime par les échanges, par l'instruction, et çà et là par les croisements, neutralisera partiellement ce contraste; les civilisations s'influenceront mutuellement, non par leurs seuls côtés extérieurs, mais aussi par leurs tendances et par les idées qui en sont le véritable mobile.

On a, combien de fois! dit et répété que les Occidentaux regardent en avant, tandis que les Chinois regardent en arrière.

C'est là certainement une affirmation trop générale, car dans tous les pays du monde la société se décompose en deux groupes, l'un qui se renouvelle sans cesse en travaillant pour améliorer sa destinée, l'autre qui, par crainte de l'avenir, se réfugie dans la tradition.

Les nombreuses et vraiment plus que terribles guerres civiles de la Chine, notamment la récente insurrection des Taïping ou « Grands Pacificateurs », prouvent qu'au-dessous du monde officiel, fidèle observateur des pratiques anciennes, et cherchant son âge d'or dans les siècles passés, se meut une société ardente qui ne craint pas de se lancer dans les aventures de l'inconnu. La révolte des Musulmans, non moins « pacificatrice » et qui a coûté des millions d'hommes, elle

aussi, n'a pas été seulement affaire de religion, mais surtout conflit d'idées et d'idéal.

Si le gouvernement chinois a réussi depuis des siècles à se maintenir dans les formes traditionnelles, si les désastres amenés par les conquêtes tartares et les rébellions intérieures n'ont changé que peu de chose au cadre extérieur de la société, il n'en est pas moins vrai que pour les masses profondes des peuples orientaux il s'agit maintenant d'apprendre de la civilisation européenne, non seulement des formules et des pratiques industrielles, mais surtout une conception nouvelle de la culture humaine; il faut qu'elles s'orientent autrement : leur existence même est à ce prix.

L'idéal des civilisés de race blanche ne se déplacera-t-il pas en même temps? Quand deux éléments se rapprochent, l'un et l'autre sont modifiés à la fois. Lorsque deux fleuves unissent leurs courants, celui qui roule de l'eau pure se salit aux boues qu'entraîne l'autre fleuve, et les deux flots mélangés coulent ensemble sans jamais recouvrer leur couleur primitive : au-dessous de Genève, l'Arve n'est plus l'Arve, et le Rhône est encore moins le Rhône. Sans décider ici, question dure à résoudre, lequel vaut le mieux de l'esprit chinois ou de l'esprit européen, leur rencontre, leur pénétration ne pourra point ne pas les modifier tous les deux.

Le contact des deux civilisations aura-t-il pour résultat d'élever les uns pour abaisser les autres? Sera-t-il progrès à l'Orient et à l'Occident? Les générations qui viennent sont-elles destinées à subir une période semblable à celle du Moyen âge, qui vit s'obscurcir la civilisation du monde romain, tandis que les barbares naissaient à une lumière nouvelle?

Des prophètes de malheur ont déjà poussé le cri d'alarme. Après avoir parcouru pendant des années les provinces de la Chine, après avoir traversé partout des foules humaines, se refermant autour d'eux comme les flots de l'Océan, des voyageurs tels que Richthofen, Armand David, Vasilyev, se sont effrayés de ces formidables multitudes foisonnant dans l'immense Empire.

Les derniers événements ont encore augmenté le pessimisme des Européens qui redoutent le « guêpier du Céleste Empire ».

La guerre sino-japonaise ne les a certes pas enthousiasmés pour la puissance militaire des Chinois, mais ils ont été violemment stupéfaits et comme épouvantés par la précision, la rapidité de mouvements, la discipline, les victoires terrestres et navales des Japonais, qu'on range aussi dans la race « jaune »

et qui sont sinon des frères, au moins des cousins « charnels » des « Enfants de Han » en même temps qu'ils en sont intellectuellement les fils.

A voir ce peuple de petits hommes glabres tailler de pareilles croupières à l'ennemi, suivant les meilleures méthodes européennes, on a cru assister à la naissance d'une nouvelle doctrine de Monroe : « L'Asie aux Asiatiques », et vraiment les Japonais, dans l'ivresse de la victoire, ont entonné un pœan où des menaces contre l'Europe se mêlaient au chant de triomphe; ils se sont promis de régénérer la Chine, de la discipliner, de l'encadrer, de la ranger, front contre front, devant l'Occident pour toutes luttes d'influence, de commerce, d'industrie, de civilisation, et même au besoin, pour toutes batailles de terre et de mer.

En prévision de cette grande alliance « extrême-orientale » de 450 millions d'hommes, on s'est demandé avec crainte ce que feront ces foules quand des conquérants les auront disciplinées et s'en serviront contre le monde européen. Ne recommenceront-elles pas sous une autre forme les invasions mongoles quand, munies des mêmes armes que les nations européennes, et plus unies, elles obéiront à la main de fer d'un autre Djenghiz-khan?

C'est trop d'effroi, semble-t-il. Une nouvelle invasion des « Barbares » n'aurait pas raison de l'Occident, si formidablement armé, quand même nos instructeurs et nos ingénieurs disciplineraient tout l'Orient de la Chine et des grands plateaux. L'avance prise par le monde blanc est telle que le monde jaune doit se résigner pour un très long temps à l'infériorité guerrière. Il est plus que probable que la Russie seule, avec sa formidable expansion et ses millions de « baïonnettes », est de force à contenir la Chine, voire à la soumettre, autant qu'on peut conquérir trois cent cinquante à quatre cent millions d'hommes ayant mêmes idées, mêmes lois, même grammaire, même orientation d'esprit, même histoire depuis quatre ou cinq dizaines de siècles.

D'autres, plus craintifs encore, et logiques dans leur crainte, demandent que pour éviter la défaite dans la « lutte pour l'existence » les Européens désertent dès maintenant le champ de bataille et que les puissances occidentales s'entendent au plus tôt pour revenir sur l'œuvre accomplie, qu'elles referment les ports ouverts et tâchent de repousser les Chinois dans leur ancien isolement et leur sereine ignorance du reste des nations.

D'autres s'applaudissent que l'opium endorme la nation chinoise et l'empêche de connaître sa force. « N'était l'opium,

dit Vasilyev, la Chine envahirait tôt ou tard le monde entier, elle étoufferait l'Europe et l'Amérique dans ses embrassements. » Mais l'opium n'assoupit que la moindre partie des « Enfants de Han » ; de même la tabagie ne narcotise et n'épuise qu'une minorité d'Européens.

Il est trop tard maintenant pour essayer de séparer de nouveau l'Orient et l'Occident. A l'exception du Tibet, de la Corée et de quelques régions écartées des montagnes, l'Asie orientale fait désormais partie du monde ouvert. Quels seront pour l'humanité tout entière les résultats de cette annexion d'un demi-milliard d'hommes au mouvement général de l'histoire?

Il n'est pas de question plus grave : on ne saurait donc accorder trop d'importance à l'étude de l'Orient asiatique et de ces peuples « jaunes », si utiles et même indispensables à la civilisation future.



# *CHAPITRE DEUXIÈME*

## *DONNÉES GÉNÉRALES*

I. NOM DU PAYS ET DES HABITANTS || II. ÉTENDUE. || III. NOMBRE D'HABITANTS. || IV. DENSITÉ DE POPULATION.

*I*
*NOM DU PAYS ET DES HABITANTS*

LES Chinois n'emploient pas et n'ont jamais employé le nom que les Occidentaux donnent à la Chine, et la dynastie des Tsin, à laquelle l'appellation hindoue de Tchina a été probablement empruntée, a cessé, depuis plus de quatorze siècles et demi, de régner sur les plaines du Hoang ho et du Yangtze kiang comme dans les vallées des Tsing ling et des Nan ling.

Les Chinois ont en effet ou avaient l'habitude de nommer leur patrie d'après la famille régnante, comme si la France, par exemple, s'était successivement appelée la Mérovingie, la Carolingie, la Capétie, la Bourbonie et, il y a trente ou quarante ans, la Napoléonie.

Cette dynastie des Tsin avait d'ailleurs quelques droits à donner son nom au pays, car c'est elle qui en réalisa l'unité un quart de millénaire environ avant notre ère, à peu près quand Rome et Carthage entrèrent en lutte. La Chine était divisée auparavant en un certain nombre de principautés et royaumes féodaux : l'un d'eux finit par prévaloir, comme chez nous l'Ile-de-France sur Normandie, Bourgogne, Aquitaine et Languedoc. Ce royaume conquérant et centralisateur fut justement celui que gouvernait la famille des Tsin, sur le moyen Hoang ho, là où s'étend aujourd'hui le Kansou; il empiéta d'abord sur ce qui est aujourd'hui le Chensi, et peu à peu il devint la Chine.

Pas plus que le nom de Chine, les Chinois ne connaissent

l'épithète de « Céleste » que nous attribuons bénévolement à leur empire : les mots de Tien hia ou « Sous le ciel », dont se sont servis leurs poètes, s'appliquent au monde « sublunaire » en général, aussi bien qu'à la Chine en particulier.

Dans la langue courante, les Chinois appellent leur patrie Tchoung kouo', c'est-à-dire le « Royaume du Milieu » ou « l'Empire Central », dénomination qui provient peut-être de la prépondérance que prirent peu à peu les plaines centrales sur les États environnants, sinon de l'ère, contemporaine du siège de Troie, où la dynastie des Tchéou avait le siège de sa puissance dans le Honan, pays en effet central dont la masse est au midi du Fleuve Jaune. Mais peut-être aussi ce nom vient-il de cette idée, commune à tous les peuples du monde, que leur pays est vraiment le milieu des terres habitables. Les Chinois ne se bornent pas, comme les nations de l'Occident, à compter les quatre points cardinaux de l'horizon : ils y ajoutent un cinquième, le milieu, et ce milieu, c'est la Chine.

D'après Albert de Pouvourville, l'origine de cette expression est la plus simple du monde. Le domaine impérial dans son sens restreint, le bien personnel de l'empereur et maître, l'apanage territorial de sa famille était naturellement considéré comme le milieu de l'Empire; et en effet, « les cartes schématiques dressées par l'empereur Yu, de la dynastie des Hia, partagent la Chine suivant des circonférences concentriques autour du domaine impérial » cercle central. De ce « milieu de l'Empire » on a fort naturellement passé à l' « Empire du Milieu ».

Depuis la conquête mandchoue, l'appellation officielle du royaume Central est Tatsing kouo', le « Grand et Pur Empire », ou peut-être Ta Tsing kouo', le « Grand Empire des Tsing ou des Purs ». Le peuple chinois désigne également sa patrie par le nom de Se haï ou « les Quatre mers », synonyme d'Univers; il emploie aussi, parmi tant d'autres, l'expression de Noui ti ou « la Terre Intérieure » et celle de Chipa chang ou « les Dix-huit provinces ». Un terme de prédilection est Hoa kouo', — « l'Empire Fleuri » ou « la Terre des Fleurs », — synonyme poétique de « Pays de la culture et de la politesse ». On nomme aussi quelquefois périphrastiquement la Chine : l'élégant empire de la dynastie du grand Ching.

Quant aux Chinois ils s'appellent eux-mêmes Hanjin ou gens, hommes de Han, et Hantze ou fils de Han — expression qui signifie aussi « brave homme » dans la langue de l'Empire, abondante et surabondante en sons de sens différent. Dans les provinces du sud ils se reconnaissent aussi très souvent sous le nom de Tsangjin ou hommes de Tsang (comme aussi « le terme de Tsangchân ou Monts de Tsang désigne toute la

contrée »). Han et Tsang sont deux noms de dynastie. Ils se disent également Limin, mot énigmatique traduit d'ordinaire par « Race aux cheveux noirs », sans compter d'autres dénominations encore.

L'absence d'un terme national précis, employé d'une manière universelle et constante pour désigner la Chine et ses peuples, provient de ce que chacun des noms devenus usuels à différentes époques a gardé sa signification première et peut être ainsi remplacé par des synonymes : aucun ne s'est encore transformé par l'usage en une appellation géographique pure et simple.

Il en est de même pour les noms de montagnes, de fleuves, de provinces, de lieux habités : ce ne sont que des épithètes descriptives, historiques, militaires, administratives ou poétiques, changeant avec chaque régime et toutes remplacées au besoin par d'autres épithètes qui ne sont pas d'une application plus rigoureuse.

Nul fleuve, nulle chaîne de monts du Grand Empire ne gardent la même dénomination sur tout leur parcours; nulle ville ne maintient son nom primitif de dynastie en dynastie : il faut en poursuivre les changements à travers les siècles dans les chroniques, les dictionnaires et les quinze mille autres ouvrages géographiques de la Chine, travail prodigieux et souvent fastidieux qui explique la vie de labeur des Abel Rémusat et des Stanislas Julien.

*II*
*ÉTENDUE*
*DE*
*LA CHINE*

Les limites naturelles du Royaume du Milieu ou de la Chine proprement dite sont assez précises. A l'ouest, les hautes terres qui prolongent le plateau du Tibet et que les fleuves séparent en chaînes divergentes, forment une frontière visible entre les Chinois et les Si fan, les Lolo et autres populations réputées sauvages. Au nord, la Muraille des Dix mille li — ce qui veut dire à peu près les 5 000 kilomètres — marque, sur la plus grande partie de son parcours, la ligne de séparation entre le désert ou la steppe et les territoires de culture. A l'est et au sud-est, l'océan Pacifique baigne la côte, qui s'arrondit en un demi-cercle d'environ 3 500 kilomètres de développement. Au sud, des chaînes de montagnes, des terrasses de plateaux, et surtout des marécages, des gorges fluviales d'accès difficile séparent la Chine de la péninsule Transgangétique. Cependant cette frontière est en maints endroits purement conventionnelle, et de part et d'autre la

nature, les habitants, les civilisations se ressemblent : ce côté de la Chine est de beaucoup celui par lequel la transition géographique avec les autres contrées de pourtour se fait de la manière la plus graduelle.

Tous pays réellement ou nominalement tributaires compris, l'Empire chinois s'étend sur un peu plus de 11 millions de kilomètres carrés, quelque chose comme le douzième de toutes les terres émergées, un quart de plus que l'Europe et de vingt à vingt et une fois la France. Comparativement à l'Asie, c'est assez exactement le quart de cette partie du monde. Sur tout le globe il n'y a de plus vastes que l'empire anglais et l'empire russe. Viennent ensuite les États-Unis augmentés de l'Alaska et des colonies récentes, Cuba et Puerto Rico, les Sandwich, Guam, une part des Samoa et les Philippines ; puis l'empire français, toutes colonies comprises et même le Sahara, et en sixième lieu le Brésil.

Mais, à vrai dire, le lien qui rattache les contrées tributaires à la Chine réelle est de plus en plus lâche et ténu, et l'on peut croire qu'il ne tardera pas à se dénouer de lui-même ou se rompre, au profit presque exclusif de la Russie, héritière présomptive de la Mandchourie et de « l'immensité » des hauts plateaux de l'Asie.

Ne considérant donc que la Chine proprement dite, « les Dix-huit provinces », le Grand et Pur empire se réduit à quelque peu moins de 4 millions de kilomètres carrés, l'île de Formose non comprise, que le traité de Simonoseki a dévolu en 1895 aux Japonais victorieux.

Les savants, les géographes, les calculateurs « planimétriques » ne sont aucunement d'accord. Strelbitsky conclut à 3 953 597 kilomètres carrés; Trognitz en a trouvé 3 989 350; Wagner donne comme résultat de ses calculs 3 970 100 kilomètres carrés, soit environ le trente-quatrième du monde, le onzième de l'Asie, à peu près les deux cinquièmes de l'Europe, et sept à huit fois l'étendue de la France.

*III*
*NOMBRE D'HABITANTS*

Dans son ensemble, le royaume du Milieu, sans ses possessions extérieures, occupe à l'orient de l'Asie un espace à peu près circulaire dont une moitié de circonférence est tracée sur la terre ferme, et dont l'autre moitié est le rivage de l'Océan.

Ainsi circonscrit, et merveilleusement favorisé de la

nature, il donne asile au quart des humains — probablement, car on ne le sait pas bien au juste, pas même à des dizaines de millions près.

Les uns croient à 350 millions, les autres à 400, d'autres à 450, voire 500 millions, même 550. Le savant qui peut-être connaît le mieux la Chine, F. von Richthofen admettait 430 millions en 1875, alors que sept ans plus tard, en 1882, Popof n'évaluait le « peuple grouillant » qu'à moins de 419 millions, soit 11 millions au-dessous du nombre admis deux décades auparavant par le grand géographe allemand. En 1900, celui-ci maintient pour la population de la Chine le chiffre d'au moins 400 millions, vu l'accroissement considérable de population qui, avant 1900, s'était produit dans les trente dernières années du XIX^e^ siècle.

Louis de Lóczy, le plus modeste encore de tous les voyageurs familiers avec le Milieu, vante « l'assiduité infinie, les sentiments éthiques, l'aptitude physique de cette compacte nationalité de 300 millions d'hommes ».

Mais Eugène Simon nous parle de 537 millions de Chinois, pays feudataires compris, il est vrai. « C'est, dit-il, plus du tiers de la population totale de la planète. »

Sans doute les empereurs ont fait souvent recenser le nombre de leurs « fidèles sujets ». On possède même un dénombrement du IX^e^ siècle avant l'ère chrétienne : il donna près de 22 millions d'habitants pour les pays au nord du Fleuve Bleu, qui étaient alors toute la Chine. Mais ces nombreux cens ne sont pas comparables entre eux : ou ils ne portent pas sur une même étendue de territoire, ou ils ne contiennent pas exactement les éléments de population et tantôt comptent, tantôt ne comptent pas les femmes, les enfants au-dessous d'un certain âge, les vieillards au-dessus d'un certain autre, les esclaves. — Ainsi, nos recensements algériens admettent ou omettent l'armée et la « population en bloc » dans le total des Français et des Européens. — Tel recensement est purement fiscal : il n'énumère que les gens soumis à l'impôt; tel autre ne porte que le nombre des familles, sans dire quelle est la moyenne générale du nombre de membres de ces familles. Les meilleurs critiques ont renoncé à s'y reconnaître : c'est un problème à trop d'inconnues.

Ce qui frappe le plus dans ces recensements successifs, c'est l'incroyable différence de leurs résultats, à brefs intervalles. Pour plusieurs de ces dénombrements la chose s'explique à peu près, par l'activité inouïe de la mort quand un grand fléau s'abat sur une pareille fourmilière : sécheresse

et absence de récoltes en un pays où il y a deux récoltes par an, inondations couvrant des étendues immenses, tels les débordements du Hoang ho, famines, épidémies, brigandages, guerres civiles : celles-ci surtout, et tous ceux qui ont vu les provinces ravagées par les Taïping admettent sans peine qu'il n'y ait plus qu'un désert là où l'on vivait à centaines de milliers et à millions quelques années, même seulement quelques mois auparavant.

Et réciproquement il ne faut pas s'étonner trop si dans quelque récente solitude on trouve dix ou vingt ans après tout un peuple grouillant : les deux récoltes, le sol jamais las, l'exorbitante fertilité de la « terre jaune », l'émigration venue des régions qu'ont épargnées la famine, la guerre ou l'épidémie et qui sont des réserves inépuisables de colons, la fécondité de la race, son esprit de famille, sa cohésion, ses jeunes ménages, tout cela a bientôt fait de faire fleurir le bouton de vie dans la solitude.

L'impression de la plupart des voyageurs les plus récents, c'est, somme toute, que la population de la Chine a été exagérée par les explorateurs; surtout celle des villes, dont l'encombrement incessant tient moins au nombre des citadins qu'à l'étroitesse extrême des rues.

En attendant un recensement précis, qui mette à leur place les estimations « à vue de nez », et en admettant *grosso modo* 400 millions d'hommes pour 400 millions d'hectares, on obtient 100 personnes au kilomètre carré, densité supérieure de plus d'un quart à la moyenne de la France, qui n'est guère que de 73.

En serrant de plus près le calcul et en s'en tenant, avec Wagner à 3 970 100 kilomètres carrés, on obtient, comme population « kilométrique », 89 à 90 personnes sur 100 hectares, si l'on ne croit pas à plus de 350 millions de Chinois. A 450 millions d'âmes, ce serait 113 à 114 individus au kilomètre carré; et à 500 millions, 125 à 126 : mais les 450, les 500 millions de fils de Han sont très probablement, voire sûrement, du domaine de la fable.

Il va sans dire que ces 89 à 90, ces 100, ces 104, ces 107, ces 113, ces 125 ou 126 personnes au kilomètre carré ne sont pas et ne peuvent pas être également réparties dans un pays si divers de latitudes, d'altitudes, de sol, de climat, et si vaste que divisé comme la France, il n'aurait pas moins de 644 départements.

En adoptant les estimations de la population des provinces qui ont amené Popof à son total de près de 420 millions de

Chinois, on voit que la « densité » chinoise va de 16 personnes seulement par 100 hectares, dans la province de Yunnan, dépeuplée par la guerre civile, à 28 dans celle du Koëitcheou, qui a souffert des mêmes malheurs que le Yunnan; à 30 dans celle de Kansou, qui est de climat trop sec; à 43 dans celle de Kouangsi, que des troubles sanglants ont aussi ravagée, etc., etc.; à 114 dans le Kouangtoung, qui a sa grande ville de Canton et sa riche vallée du bas Si kiang; à 220 dans le Kiangsou, possesseur des plaines opulentes du Yangtze inférieur; à 239 dans le Chañtoung, magnifique littoral et val du fleuve Jaune, et jusqu'à 256 dans le Nganhoeï, « infini » jardin que traverse le fleuve Bleu.

Toujours d'après ces mêmes « estimés » de Popof, six des dix-huit provinces restent au-dessous des 73 habitants au kilomètre carré qui sont la moyenne française; deux ont de 73 à 100 personnes par 100 hectares; sept, de 100 à 200; trois, plus de 200.

Or il se trouve justement que ces trois pays ont été le plus parcourus par les Européens qui, concluant, comme il est habituel, du particulier au général, ont cru la Chine bien plus peuplée qu'elle ne l'est en réalité.

Avec la précision habituelle de leurs études statistiques, les éditeurs des *Petermann's Mitteilungen* ont calculé dans la dernière livraison de la *Bevölkerung der Erde* (1901) quelle serait la population de la Chine proprement dite, c'est-à-dire des dix-huit provinces, contrôlée par le mouvement de croissance ou de décroissance des habitants, tel qu'il ressort de la série des recensements. D'après eux le nombre probable des Chinois atteindrait seulement 346 millions; toutefois, si ingénieux que soient leurs calculs, ils ont pour points d'appui des recensements dépourvus de toute autorité scientifique, puisque le caprice de tel ou tel haut mandarin peut y avoir ajouté ou en avoir soustrait quelques millions. Le recensement de 1776 indique dans toutes les provinces, à l'exception du Chañtoung, un accroissement uniforme de 5 pour 100 dans la population : or cette poussée soudaine n'était en réalité qu'une réponse des mandarins à un édit de l'empereur ordonnant une soigneuse énumération des résidents de l'empire, parce que les résultats qu'on lui avait soumis jusqu'alors ne répondaient pas à son attente.

Quoi qu'il en soit, tous les chiffres concordent pour établir que le Setchouen est, de toutes les provinces de l'empire, celle

qui, de beaucoup, a le plus augmenté en population : peut-être aurait-elle décuplé depuis un siècle, ce qui s'expliquerait non seulement par le croît naturel des familles à forte natalité, mais aussi par l'immigration. Les habitants de cette féconde province ont vécu en paix, tandis que les guerres mahométanes sévissaient au nord, chez les Dounganes, au sud chez les Panthé, et que la révolte des Taïping dévastait les provinces orientales.

A la Chine proprement dite appartiennent aussi les colonies et « terres en location » des diverses puissances européennes qui figurent dans le tableau suivant, d'après Supan :

| COLONIES ET TERRES EN LOCATION | SUPERFICIE en k. c. | POPULATION | PAR KIL. CARRÉ |
|---|---|---|---|
| Terre en location anglaise de Weï haï weï. | 700 | 118 000 | 168 |
| — — allemande, Kiaotcheou. . | 501 | 84 000 | 168 |
| Colonie anglaise de Hongkong. . . . . . | 79 | 260 000 | 3290 |
| Terre en location — . . . . . . . | 1000 | 100 000 | 100 |
| Colonie portugaise de Macao. . . . . . | 12 | 78 000 | 6550 |
| Terre en location française à Kouangtcheou. | 700 | 60 000 | 90 |
| Ensemble. . . . . . . . . . . . | 2992 | 700 000 | 233 |



*CHAPITRE TROISIÈME*

# *EXPLORATIONS DE LA CHINE*

I. EXPLORATIONS ANCIENNES. || II. RECONNAISSANCES RÉCENTES.

*I*
*EXPLORATIONS*
*ANCIENNES*

IL y a des milliers d'années déjà — car les Chinois comptent par milliers d'ans comme nous par centaines — que les « fils de Han » se sont rendu compte de la forme et du relief de leur pays, du moins dans ses traits généraux.

Le Chouking ou « Livre des Annales » raconte que, vingt-deux siècles avant l'ère vulgaire des Occidentaux, l'empereur Yu avait fait dresser la statistique de la Chine et graver les cartes des neuf provinces sur neuf vases d'airain : déposées dans un temple, ces cartes, cette statistique furent considérées par le peuple comme devant assurer la couronne à celui qui en deviendrait possesseur. Au milieu du IIIe siècle de l'ère ancienne, un souverain les fit jeter dans le fleuve, pour qu'elles ne pussent profiter à ses vainqueurs : espoir candide, et qui fut aussitôt détrompé.

La série des travaux énumérés dans le Yukoung, comme publiés sous la direction de Yu pour l'aménagement du royaume, constitue ainsi une véritable topographie, que l'on put croire la plus ancienne du monde avant la découverte des antiques « bibliothèques » de la Chaldée : montagnes et promontoires, fleuves et lacs, qualités du terroir, produits du sol, tout est indiqué dans cette description de l'Empire. Il n'avait alors, comme on l'a dit ci-dessus, que neuf provinces, au lieu des dix-huit de maintenant : il dépassait à peine le Yangtze kiang, il lui manquait un peu de la Chine centrale et toute la

Chine méridionale; en somme il comprenait surtout la Terre Jaune et le bassin du Fleuve Jaune.

Des légions de commentateurs chinois et européens ont pâli sur cette géographie de la Chine pour en identifier les noms : œuvre des plus malaisées, car ayant cherché partout une ordonnance mystique, afin de trouver les nombres sacrés de « neuf montagnes », de « neuf fleuves », de « neuf branches fluviales », de « neuf marais » et de « neuf remparts naturels », correspondant aux neuf provinces, l'auteur inconnu du Yukoung ne pouvait nous léguer une idée nette du relief dans toute sa précision. Mais il n'en est pas moins vrai que la géographie de la Chine, de la mer aux sables mouvants du Gobi, était jusqu'à un certain point connue en détail à cette époque éloignée.

Elle l'était même, paraît-il, mieux qu'aux siècles suivants. Fidèles à leur coutume, les commentateurs ne manquèrent pas d'obscurcir le texte du Yukoung en présentant comme un prodige le moindre fait géographique énoncé dans cet ouvrage et en essayant d'opposer, parmi les objets de la nature chinoise, des « séries de cinq » aux « séries de neuf » signalées par le livre dévotement disséqué. C'est de nos jours seulement, par la critique des sinologues européens, que l'antique document a repris enfin son sens véritable.

Sous la dynastie des Han, au IIe siècle de l'ère vulgaire, il existait un véritable bureau topographique, le *tchifang chi*, chargé de mesurer le pays et d'en dresser la carte : les Chinois, ces « prédécesseurs en tout », ont donc inventorié et cartographié de propos délibéré bien avant les Occidentaux.

Depuis ce temps reculé, les études géographiques n'ont jamais été perdues de vue dans la patrie des « fils de Han », mais, dans tous les ouvrages chinois relatifs à la géographie du Royaume Central, on remarque un manque absolu du sentiment des proportions, analogue à celui que présentent leurs peintures.

Un pic isolé, une chaîne de montagnes, même tout un système orographique, ont dans leurs descriptions précisément la même importance et se désignent par le même nom; une source, un fleuve, un lac, une mer sont indiqués sur les cartes par des coups de pinceau ou des traits de gravure également vigoureux; les côtes ne sont pas tracées en une ligne continue; tout se confond dans le tableau, rivières et routes, villes et montagnes.

De plus, les mesures indiquées manquent de précision et n'ont qu'une valeur générale; l'unité de mesure, le *li*, change

suivant les temps et les lieux. D'ordinaire, les Européens en font un tiers de mille ou un dixième de lieue; mais on sait que ces mesures de distance n'ont elles-mêmes rien de précis. Tantôt on compte 185 li au degré, tantôt 192, 200 ou 250, ce qui correspond pour chaque li à 600, 578, 556 ou 445 mètres de longueur. Ainsi la moyenne du li serait à peu près d'un demi-kilomètre; mais les écarts d'évaluation sont assez grands pour qu'il soit impossible de marquer avec exactitude la distance respective des lieux énumérés par les documents chinois. Quant au li officiel actuel, celui des grandes routes, des routes impériales, il vaut 553 mètres, 232 millimètres et il se divise en 360 kong; 20 li font donc presque exactement 11 kilomètres. En moyenne le li des régions accidentées, difficiles, a plus de longueur que celui des contrées de parcours aisé. C'est comme auparavant en France, où la lieue variait singulièrement suivant les pays.

Les premiers voyageurs européens, qui pénétrèrent dans l'Empire du Milieu et qui en racontèrent les merveilles au monde occidental, ne purent faire naturellement que le travail préliminaire de la découverte, et même les itinéraires de ces explorateurs sont-ils, en beaucoup d'endroits, tracés d'une manière incertaine. D'ailleurs, un bien petit nombre des premiers visiteurs européens de la Chine ont laissé une place dans l'histoire. Après « l'exemplaire » Marco Polo, qui parcourut la Chine pendant dix-sept années, d'autres marchands, d'autres missionnaires, Pegolotti, Montecorvino, Odorico di Pordenone, Marignolli, virent les grandes cités de l'Empire du Milieu. Dans sa description des splendeurs de Quinsay, — le Hang-tcheou moderne, — Odoric invoque le témoignage de nombreux Vénitiens qui, ayant également visité l'admirable cité chinoise, pouvaient confirmer ses paroles. Mais l'œuvre d'exploration proprement dite et le contrôle ou l'amélioration des cartes indigènes ne commencèrent qu'avec les missionnaires. Au XVII[e] siècle, le Trentin Martino Martini rédigea son ouvrage, dans lequel il reproduisit les cartes chinoises, modifiées par lui d'après ses propres observations de voyage et accompagnées de documents critiques.

Devenus, à la fin du même siècle, astronomes et mathématiciens officiels de l'Empire, les missionnaires jésuites, qui restaient en relations avec les géographes de l'Occident, purent s'occuper avec fruit de l'exploration de la Chine, relever avec soin leurs itinéraires, établir des points fixes sur leurs cartes par l'observation des astres. En 1688 et 1689, Gerbillon fut même chargé de collaborer au tracé de la nouvelle frontière

entre la Russie et l'Empire Chinois, et jusqu'aux dernières expéditions russes, ses mémoires restèrent l'œuvre capitale pour quelques régions de la Chine septentrionale. Mais c'est en 1708 que Bouvet, Régis et Jartoux commencèrent, sur l'ordre de Kanghi, la construction de la carte de Chine, qui est encore, pour une grande partie de l'intérieur de l'Empire, le fond sur lequel les voyageurs modernes ont à reporter leurs corrections. En dix années, cette refonte générale des cartes chinoises était achevée, et d'Anville put s'en emparer pour rédiger l'atlas dont presque toutes les autres cartes de Chine publiées depuis ne sont que des reproductions plus ou moins fidèles.

*II*
*RECONNAISSANCES RÉCENTES*

Des travaux d'exploration scientifique entrepris en diverses parties de l'Empire permettent d'espérer, dans un avenir prochain, une carte générale de la Chine plus exacte pour la position des villes et le cours des fleuves, et surtout plus précise quant au figuré du relief. Les éléments qui serviront à la construction de cette nouvelle carte s'accroissent d'année en année.

Les hydrographes anglais, français, américains, allemands, russes, japonais, ont relevé avec soin presque toutes les côtes, les entrées des ports, les abords des îles, les archipels, les bancs de sable. Blakiston, d'autres marins, et surtout le missionnaire Chevalier, ont tracé le cours du Yangtze kiang avec tous ses méandres et ont ainsi fourni aux travaux ultérieurs de cartographie une ligne de base à travers l'Empire.

Fritsche, Sosnovskiy et d'autres voyageurs russes, enfin Richthofen, ont rattaché leurs itinéraires de l'Empire du Milieu à ceux de la Sibérie et aux routes de l'Europe par une série de points astronomiques, et le réseau de ces itinéraires forme déjà, dans tout le royaume du Milieu, de grands triangles dont les sommets vont rejoindre l'observatoire de Peking et les stations européennes dans les ports de la côte. Les Chinois prennent aussi part à ce travail géographique, et quelques-unes des cartes publiées récemment prouvent que, dans la représentation des formes, la fantaisie et l'esprit mystique ont fait place chez eux à une scrupuleuse observation des traits de la nature.

C'est tout récemment que se sont multipliés les voyages, les explorations scientifiques, les observations astronomiques, les levés positifs, à la suite des victoires du Japon, de la brusque intervention de l'Allemagne à Kiaotcheou en Chañ-

toung, de la mainmise de diverses nations européennes sur des lambeaux de littoral, surtout de la « course au clocher » de ces mêmes nations pour la concession de mines, de chemins de fer dans toutes les régions de la Chine, tant sur le rivage qu'aux lieux reculés de l'intérieur. A peine les concessions obtenues, les ingénieurs se sont mis à l'œuvre et, chacun dans son coin, ils ont étudié sérieusement le tracé de leur ligne et même établi déjà de nombreux kilomètres. Ainsi se débrouille rapidement l'énigme topographique du Milieu.

Parmi tous ces nouveaux travaux de reconnaissance exacte du relief de la Chine, les plus considérables sont évidemment ceux de la Mission Lyonnaise envoyée dans le midi de l'Empire par la Chambre de commerce de Lyon, assistée de celles de Marseille, de Bordeaux, de Lille, de Roubaix et de Roanne : elle avait pour but de s'enquérir des ressources offertes à l'industrie et au commerce de la France, spécialement de la ville de Lyon, par cette Chine méridionale qui s'ajuste à l'Indo-Chine française sur 2 300 kilomètres de frontières, ni plus ni moins. Partie en 1895, au lendemain du traité de Simonoseki, imposé par le Japon à la Chine, elle a parcouru 20 000 kilomètres, dont 7 000 dans le Setchouen et est revenue, au bout de deux ans d'exploration, avec tout un trésor de documents accompagnés de cartes du Yunnan, du Kouangtoung, du Kouangsi, du Koeïtcheou, et du Setchouen.



*CHAPITRE QUATRIÈME*

## *RELIEF DE LA CHINE*

I. MONTAGNES. || II. HOANG HO ET YANGTZE KIANG. || III. CHINE MÉRIDIONALE.

*I*
*MONTAGNES*

ABSTRACTION faite des contrées tributaires, de ce qui est en réalité son poids mort, la Chine se présente aux regards avec une grande unité géographique.

D'une manière générale on peut dire que ses montagnes s'abaissent et se ramifient de l'ouest à l'est, en ouvrant partout des chemins faciles aux populations qui remontent de la mer vers l'intérieur. Des brèches, des seuils peu élevés ou du moins des cols très accessibles font communiquer les campagnes des versants opposés, et nulle part les petits mondes séparés que forment les plateaux n'ont assez d'importance pour rompre la cohésion des populations environnantes.

Les montagnes de la Chine sont très inégalement connues et la structure géologique n'en a pas été révélée dans son ensemble. Mais depuis Richthofen, Pumpelly, Loczy, Futterer, les membres de la Mission Lyonnaise et beaucoup d'autres encore, les explorateurs sérieux se sont succédé en assez grand nombre pour que l'on puisse déterminer les allures des chaînes et classer les arêtes suivant l'importance des obstacles qu'elles présentent aux communications générales entre les diverses contrées du « Milieu ».

Dans son ensemble, le système orographique chinois peut être considéré comme une dépendance du Kouenlun, et en partie comme son prolongement direct. Quant aux plissements

parallèles du Thian chañ qui se continuent et réapparaissent dans la Mongolie, ils ne pénètrent pas dans la Chine proprement dite.

Le Nan chañ, dont les masses de grès forment à son extrémité nord-orientale l'ourlet extérieur du Kouenlun, aboutit au grand coude du Hoang ho, en aval de Lantcheou, et traversé par le fleuve en une série de défilés parallèles, entre dans la péninsule des Ordos, où il se perd dans les hauteurs du plateau. Mais les principales chaînes de la Chine appartenant au système du Kouenlun continuent les saillies des hautes terres tibétaines, telles que les monts Bourkhan-Bouddha et Odountala. La crête la plus régulière de ce Kouenlun chinois constitue la chaîne des Tsing ling ou « Montagnes Bleues », qui alignent leurs pointes neigeuses de l'est à l'ouest, au sud de la profonde vallée du Weïho et de Singan fou. Cette muraille de granit et de schistes, haute et pénible à traverser, marque bien la limite naturelle entre la Chine septentrionale et la Chine méridionale. Le contraste le plus saisissant de la « Fleur du Milieu » est celui que présentent les deux versants des Tsing-ling. Au nord s'étendent les contrées uniformes couvertes de la terre poussiéreuse du lœss qui produit le froment, au sud se profilent les collines ravinées et boisées où l'on récolte le riz, le thé, les feuilles de mûrier. A l'est, ce diaphragme semble brusquement interrompu au sud-ouest de Kaï foung, et les alluvions des plaines recouvrent toutes les roches profondes. Pourtant, sur le prolongement de l'axe des Tsing ling, l'arête des Hoaï paraît appartenir au même système orographique, et Loczy se demande si le géologue ne doit pas chercher jusque dans l'archipel du Japon la continuation de l'axe du Kouenlun.

Quant aux autres montagnes de la Chine, elles se rattachent à l'axe général du continent d'une manière beaucoup plus indistincte.

C'est ainsi que les Alpes du Tibet oriental et du Setchouen, qui s'alignent pour la plupart dans la direction du nord au sud, ont une allure transversale aux saillies parallèles du Kouenlun et des plateaux tibétains ; elles forment des chaînes séparées les unes des autres par les vallées des fleuves qui s'écoulent vers l'Indo-Chine et celles des affluents du haut Yangtze. Il est certain que les érosions eurent une grande part dans le modelage de ces massifs : peut-être n'étaient-ils autrefois que le prolongement des hautes plaines du Tibet, et les vents chargés de pluie qui soufflent de la mer du Bengale ont-ils été les principaux agents dans le travail de sculpture qui a donné leur forme actuelle à ces montagnes. Celles-ci ne seraient alors que le squelette de l'ancien plateau.

Les montagnes de Peking, qui servent de degrés extérieurs aux terres hautes de la Mongolie, et celles du Fo'kien constituent des massifs complètement isolés ayant une direction générale dans le sens du sud-ouest au nord-est. Le Yangtze, dans la partie inférieure de son cours entre Kiukiang et Nanking, s'aligne suivant le même axe, limitant au nord-ouest l'ancien massif, insulaire ou péninsulaire, du Fo'kien.

Le plateau méridional, qui comprend le Yunnan et Koeïtcheou, se compose de schistes argileux, de grès et de calcaires. Ces dernières roches ont seules résisté, avec les massifs d'éruption, aux agents de désagrégation qui ont été fort actifs, et il en est résulté la formation de vallées très encaissées et profondes, où l'on descend par des escaliers de 1000 mètres et davantage. Toutes les rivières de la contrée coulent au fond de tranchées insalubres et d'accès difficile.

*II*
*HOANG HO ET YANGTZE KIANG*

Les deux grands cours d'eau de la Chine, le fleuve Jaune et le fleuve Bleu, sont disposés de manière à faciliter singulièrement l'unité nationale des riverains. L'un et l'autre ont une orientation générale parallèle à l'équateur, de sorte que les migrations peuvent se faire de proche en proche le long des deux fleuves, sans que les colons aient à souffrir d'un changement de climat autre que celui qu'amène insensiblement, dans le sens d'une plus grande égalité, l'abaissement gradué du pays à mesure que, de l'occident à l'orient, on s'approche de la mer de Chine.

Quoique les deux courants se développent à de très grandes distances l'un de l'autre dans leur partie moyenne et que de nombreuses chaînes de montagnes, prolongement oriental du Kouenlun, s'élèvent entre le Hoang ho et le Yangtze kiang, cependant des passages très fréquentés s'ouvrent entre les deux cours moyens, de la vallée du nord, celle du Jaune, à la vallée du sud, celle du Bleu.

Dans la haute région, la vallée transversale que parcourt le Min pour s'unir au Yangtze offre, entre les deux fleuves, une première voie fort pénible, mais cependant pratiquée depuis un temps immémorial; celle qui emprunte la vallée du Kialing est moins difficile et plus suivie. A l'est, le Hañ kiang parcourt aussi un large sillon ouvert obliquement d'un fleuve à l'autre dans les parties les plus importantes de leurs cours. Enfin, dans la région inférieure, les plaines alluviales des deux grands cours d'eau se confondent, et parfois même les flots errants du Hoang

ho sont-ils allés se jeter dans un estuaire communiquant par des branches latérales avec ceux du Hoaï et du Yangtze.

On peut dire qu'en réalité les deux bassins fluviaux, comprenant ensemble, dans le Tibet, le Koukou nor, la Mongolie et la Chine, une superficie de 2 775 000 kilomètres carrés, dont 1 775 000 pour le Yangtze, appartiennent à un même système hydrographique. La moitié de cet espace qui se trouve au sud des steppes mongoles et à l'est des plateaux tibétains est devenue naturellement le domaine agricole d'une seule et même nation.

On s'occupera plus loin de ces deux grands dispensateurs de la vie chinoise; on en contera les bienfaits, les méfaits, les longues aventures entre la montagne et l'océan.

Il suffira de dire ici que si le « Bleu » l'emporte sur son rival en longueur de voyage, dire de drainage, puissance de flot, fécondité des plaines, fourmillement des hommes; le « Jaune » a créé la nation du « Milieu ».

C'est dans les pays du « Jaune » que les Chinois devinrent des paysans parfaits, de vigoureux équilibre moral, de patience pour ainsi dire éternelle.

Le « Bleu » n'influa que secondairement : la nation était déjà faite quand la région du Yangtze se peupla des émigrants de la contrée du Hoang ho, et la nouvelle patrie ne put que modifier en surface une personnalité déjà arrêtée en substance : ainsi à des armes solidement trempées on ajoute l'éclat et le poli.

Plus riches, plus industrieux, groupés en de plus grandes villes, les Chinois du fleuve Bleu, originaire du fleuve Jaune, ont acquis des qualités extérieures qui ne sont point à dédaigner; ils sont devenus plus policés, plus fleuris, plus artistes.

Mais tout ce qu'ils ont de fort, de durable, d'inexpugnable, c'est dans les régions du Nord que la nature le leur a donné.

*III*
*CHINE*
*MÉRIDIONALE*

La partie méridionale de la Chine, au midi de ces deux fleuves jumeaux qui entourent la vraie « Fleur du Milieu », est moins solidement unie au reste de l'Empire. Dans cette région, les montagnes sont plus hautes qu'au centre du pays et se succèdent en un plus grand nombre de chaînes, orientées parallèlement du sud-ouest au nord-est. Le principal fleuve de la contrée, le Si kiang, n'est pas comparable par son développement aux deux rivières maîtresses de

la Chine et ses vallées latérales n'ouvrent pas aux populations d'aussi larges voies vers l'intérieur.

Cette partie de l'Empire, qui constitue un territoire distinct du reste de la Chine et qui, d'autre part, se rattache aux régions de l'Indo-Chine par les hautes vallées du fleuve Rouge et du Mekong, contraste assez avec la région des grands fleuves par son climat, par ses productions naturelles et par ses populations.

Les Chinois méridionaux diffèrent beaucoup des Chinois du nord par le langage et les mœurs, et pendant le cours de l'histoire, ils ont fréquemment fait partie d'autres agglomérations politiques. Et ils sont encore bien loin d'y avoir complètement assimilé les anciens possesseurs du sol, races encore vigoureuses, nombreux clans toujours presque indépendants dans les lieux montagneux, les cantons reculés. En réalité le midi de la Chine est un pays dont la conquête est achevée, sauf les cas de soulèvement, mais où la colonisation et l'assimilation ne le sont pas encore.



## CHAPITRE CINQUIÈME

# CLIMAT DE LA CHINE

I. CLIMAT DE LA CHINE COMPARÉ A CELUI DE L'EUROPE OCCIDENTALE : SA NON-TROPICALITÉ. || II. PLUIES.

*I — Climat de la Chine comparé à celui de l'Europe occidentale : sa non-tropicalité*

DANS l'ancien monde, la Chine correspond à l'Europe occidentale par son climat, par ses productions et en conséquence par son « développement historique ». C'est là ce que démontrent les observations faites en divers endroits sur la côte orientale et dans la vallée du Yangtze. Néanmoins, du golfe de Liaotoung à l'île Haïnan, la Chine est dans son ensemble beaucoup plus rapprochée de l'équateur que l'Europe, puisque la région la plus septentrionale du royaume proprement dit, c'est-à-dire l'extrémité maritime de de la Grande Muraille, se trouve sous le 40e degré de latitude, comme le mont Athos, Minorque et Coïmbre, et qu'au sud de l'estuaire de Canton tout le littoral chinois est dans la zone tropicale.

En vertu des latitudes, la Chine devrait être donc plus ou moins torride.

Mais, par un phénomène d'équilibration, la courbure des lignes isothermiques ramène, pour ainsi dire, le territoire chinois au nord et lui vaut un climat plus froid que ne le comporteraient sans cela les altitudes.

Ainsi, la ligne isothermique du point de glace dans le mois le plus froid, qui embrasse les Fär-Öer, les côtes de la Norvège méridionale et toutes les îles Britanniques, se

recourbe de 2 500 à 3 000 kilomètres plus au sud pour suivre la basse vallée du Hoangho, prendre l'axe de la péninsule du Chañtoung et traverser la Corée vers son milieu. « La température moyenne de l'Angleterre et de l'Irlande méridionale est à peu de chose près celle de Peking et de la vallée du Peïho. La moyenne constatée des îles Scilly est de 11°,5, presque identique à la moyenne de Takou, qui est de 11°,7. Changhaï, pour la moyenne du climat, répond aux courbes qui passent entre Marseille et Nice, entre Florence et Livourne ; dans cette dernière ville, située à 12°,21 plus au nord que Changhaï, la température annuelle est légèrement plus haute. Quant à l'isotherme de 20 degrés centigrades, qui passe au sud du Yangtze, il coupe l'Afrique nord-occidentale, en suivant approximativement la direction de l'Atlas et de ses prolongements jusqu'au midi de Tunis.

Ainsi donc d'Europe occidentale en Chine, les isothermes divergent singulièrement dans la direction du sud. Il est vrai que les moyennes d'oscillation de la température indiquent seulement l'axe des oscillations annuelles du climat, et qu'il faut tenir compte surtout des extrêmes de la froidure et de la chaleur.

A cet égard, on peut dire que la Chine est un pays à la fois plus septentrional et plus méridional que l'Europe tempérée. En été, les chaleurs y sont plus fortes ; en hiver, les froids y sont plus rigoureux et le mercure y gèle fréquemment. Par un phénomène qui semble contradictoire, les températures d'hiver s'élèvent le long du Yangtze, à mesure que l'on s'avance plus loin dans l'intérieur vers le confluent du Min ; même dans les gorges d'Itchang il fait moins froid qu'à Changhaï. Ce fait s'explique par l'abri que présentent les collines riveraines du fleuve contre les froids, tandis que le long du littoral, les vents glacés du pôle peuvent librement suivre les rivages et se faire sentir jusqu'à Singapour : on a vu dans le port de Souataou des pendentifs de glace se former aux feuilles des cocotiers (Hann).

Sur la côte chinoise les amplitudes annuelles de température augmentent du sud au nord, de 13 à 23 degrés. A Hongkong, l'écart est de 13°,4 entre les températures de l'été et celles de l'hiver ; les chiffres correspondants sont de 15°,6 à Canton, de 24°,3 à Changhaï, de 31°,3 à Takou.

Ci-dessous le tableau succinct des températures moyennes du littoral européen et du littoral chinois, à latitude égale :

| EUROPE-AFRIQUE | | | MANDCHOURIE-CHINE | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Edinburgh . . | (55°,56′) | 8°,2 | Niutchouang. . | (40°,41′) | 8°,4 |
| Brest . . . . . | (48°,23′) | 11°,7 | Peking . . . . | (39°,57′) | 11°,8 |
| Bordeaux . . . | (44°,51′) | 12°,8 | Fousan (pointe mérid. de la Corée). . . . | (35°,5′) | 15°,5 |
| Livourne . . . | (43°,33′) | 15°,4 | Changhaï . . . | (31°,12′) | 15° |
| Lisbonne . . . | (38°,43′) | 15°,6 | Canton . . . . | (23° ) | 21°,3 |
| Gibraltar . . . | (36°,6′ ) | 17°,3 | | | |
| Biskra. . . . . | (34°,51′) | 20°,3 | | | |

*II*

*PLUIES*

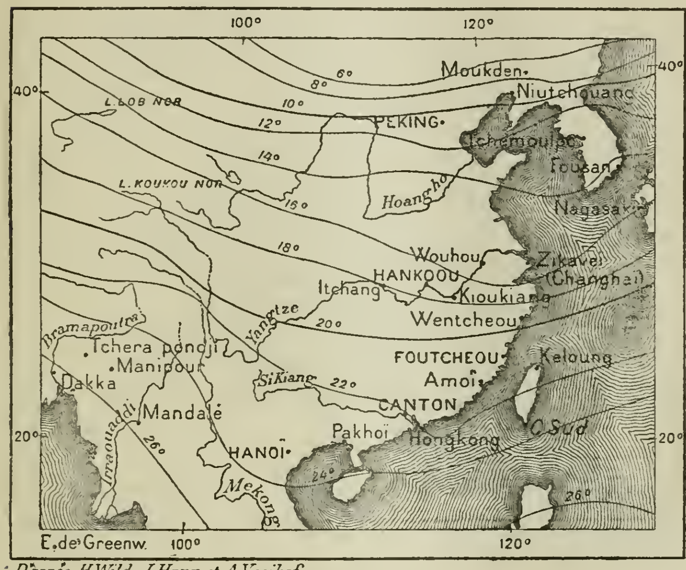
En Europe, les courants atmosphériques luttant pour la prépondérance sont les vents réguliers du pôle, que le mouvement de la terre change en vents du nord-est, et les contre-alizés, que la rotation terrestre transforme en vents du sud.

Sur les côtes orientales de l'Asie, le foyer d'appel que forme l'immense bassin du Pacifique détourne les airs de leur direction normale. En hiver, les vents sibériens, émanant du Baïkal, sont toujours violents, secs, froids, et dévient au sud et au sud-est pour remplacer la tiède atmosphère qui, des mers tropicales, s'est épanchée vers le pôle. En été, quand dominent les basses pressions du continent, les « Terres Jaunes » du Hoang ho, les argiles et les sables de la Mongolie attirent au contraire les vents marins, et souvent les nappes aériennes qui reposent sur l'océan Pacifique sont infléchies en moussons du sud-est vers l'intérieur de la Chine. Cette déviation des courants atmosphériques se produit surtout au nord du Yangtze kiang; pour les contrées plus méridionales, le foyer d'appel du Gobi, caché d'ailleurs par les chaînes de montagnes qui se succèdent parallèlement au rivage, est trop éloigné pour détourner les vents alizés de leur marche normale du sud-ouest au nord-est, et ceux-ci continuent de souffler du golfe du Bengale vers les plateaux du Yunnan et de la Cochinchine à Formose. Mais, dans ces parages, l'air, sollicité par deux forces différentes, est en état d'équilibre instable, et c'est là que, sous le double effort, se produisent, lors du renversement des moussons, et surtout en juillet, août et septembre, les *tafoung* ou « grands vents », ces « typhons » si redoutés, dont un calembour géographique confond le nom avec celui des « typhons » (τυφών) des marins grecs. Ces *tafoung* des Chinois sont les *baguios* des navigateurs philippins.

La courbe normale des *tafoung* commence à l'ouest des

Carolines et se dirige vers l'île de Luzon, pour se développer ensuite à l'est du Japon, dans le même sens que le Kouro-Sivo; mais nombre de typhons bouleversent également l'atmosphère et l'Océan dans les mers à demi fermées qui séparent l'Indo-Chine, les Philippines et Formose. On en compte en moyenne

Fig. 1. — Isothermes de la Chine.



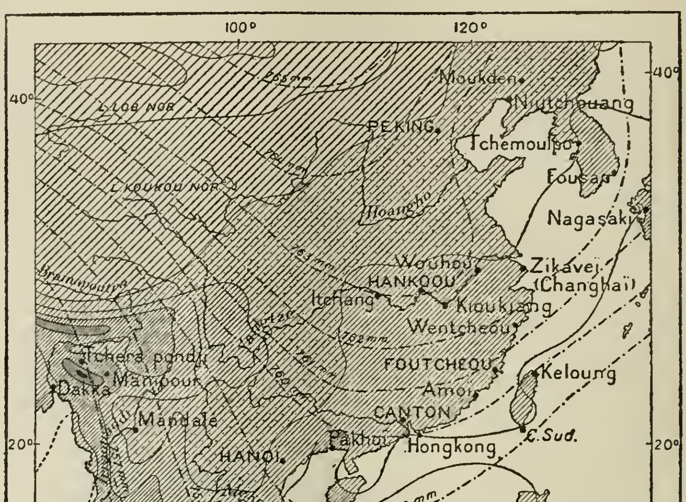

19 par an. Ils sont d'autant plus violents qu'ils se produisent sous des latitudes plus rapprochées de l'équateur; jamais le pivot du tourbillon ne pénètre bien au loin dans l'intérieur des terres.

Cinq stations météorologiques situées dans Formose et les Pescadores coordonnent maintenant leurs observations avec celles de la Chine, de la Corée et du Japon, de manière à signaler l'approche du danger.

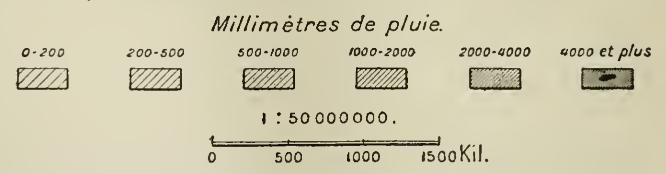
Grâce aux vents réguliers du sud-ouest et aux moussons

qui se portent de la mer vers l'intérieur du continent, les terres littorales reçoivent en Chine une quantité d'humidité moyenne aussi considérable que celle de l'Europe occidentale, et les fleuves, après avoir suffi à l'arrosement de vastes régions agri-

Fig. 2. — Isobares et Isohyètes de la Chine.




*Isohyètes d'après H. Wild, A. Supan et J. Hann*
*Isobares d'après A. Froc et A. Tillo.*




coles et rempli de grands lacs à droite et à gauche de leur cours, emportent encore à la mer un excédent qui s'élève à des dizaines de milliers de mètres cubes par seconde.

C'est à 1 mètre qu'on peut évaluer la chute annuelle de pluie dans la région du littoral. Mais cette précipitation, qui se produit surtout en été, c'est-à-dire dans la saison où les pluies sont désirables, n'est pas uniforme, tant s'en faut, tout

au long de la côte; elle augmente singulièrement dans la direction du midi. Ainsi, Peking ne recevant en moyenne que 616 millimètres par an, Changhaï en voit tomber 1 067, Canton 1 182, le rivage des provinces du Fo'kien et du Kouang toung 1 750 en moyenne. A Pakhoï la chute annuelle est de 2 mètres, et il tombe encore plus d'eau du ciel sur le versant méridional de l'île d'Haïnan. Sur les sommets qui arrêtent les vents humides les averses augmentent fort l'humidité moyenne; celle-ci est, par exemple, de 2 m. 653 millimètres sur le pic de Victoria, dans l'île Hongkong. De même, au cap Sud de Formose, la tranche de pluie atteint 2 m. 229 millimètres.

Dans l'ensemble, et toutes influences locales à part, altitude, exposition, versant pluvieux ou impluvieux, etc., la précipitation diminue du sud-est au nord-ouest. Au sud-est on arrive à 1 500-1 800 millimètres par an; dans la vallée du Yangtze à 1 180, puis c'est 1 000, 800, 600, 500, et quand on atteint le nord-ouest du Kansou, qui confronte aux steppes sèches et glacées de l'Asie Centrale, 200, et même moins, aridité de ciel qu'on peut sans injustice qualifier de saharienne.

Presque toute l'humidité s'abat sous forme de pluie, car les vents froids de l'hiver proviennent des régions continentales, et les vents humides sont, pour la plupart, des courants tièdes venus du sud. Une bourrasque ayant apporté quelques flocons de neige à Canton, les habitants étonnés y virent une sorte de coton volant, et quelques-uns le ramassaient, espérant pouvoir s'en servir comme de fébrifuge.

La nébulosité du ciel est en rapport proportionnel avec les pluies : elle est la plus forte dans les mois d'été, et le ciel est plus clair pendant les froidures. Au mois de juin, plus des sept dixièmes du ciel disparaissent sous les nuages ou les nuelles, sur tout le littoral de Chine, à l'exception du golfe de Petchili.



## *CHAPITRE SIXIÈME*

# *FLORE ET FAUNE DE LA CHINE*

I. FLORE DE LA CHINE. || II. FAUNE DE LA CHINE.

*I*
*FLORE*
*DE*
*LA CHINE*

LA régularité des saisons — toutes exceptions possibles à part — est l'une des causes qui ont le plus favorisé les progrès de l'agriculture en Chine. Alors qu'en Europe les variations annuelles, parfois si considérables, des phénomènes atmosphériques enlèvent toute sécurité à l'agriculteur et font varier d'année en année la valeur de ses récoltes, les écarts de production sont beaucoup moindres en Chine, et le paysan y jette avec moins d'anxiété son grain dans le sillon.

Mais, pour ne rien celer, il arrive, entre temps, que de grandes catastrophes, telles que les inondations, surtout celles du Fleuve Jaune, qui sont « inouïes », et quelquefois aussi le manque absolu de pluies, peuvent priver les populations de la récolte attendue. La famine devient alors inévitable, une de ces famines semblables à celles de l'Inde avec « fin finale » de centaines de milliers, et il se peut même, de millions d'habitants.

Jouissant d'un climat tempéré qui dans les régions du sud se rapproche du climat tropical, la Chine possède une flore très riche, où les formes de la région hindoue viennent se mêler à des plantes d'aspect européen. Dans les districts du sud, intermédiaires entre la nature de l'Inde et celle du « Milieu », le même champ peut entretenir la canne à sucre et la pomme de terre; le chêne et le bambou croissent dans le même bos-

quet. Il y a transition graduelle de la flore indienne à la flore mandchourienne dans la direction du sud au nord.

L'immigration des plantes tropicales est facilitée par l'inclinaison de nombreuses vallées chinoises vers la péninsule malaise : le passage de l'un à l'autre climat n'est brusqué du côté de l'Indo-Chine par aucune barrière de montagnes, de déserts, de steppes ou de mers, comme au sud de l'Europe, dans l'Asie occidentale et dans l'Amérique du Nord. Un grand nombre de plantes appartenant à la flore hindoue se voient encore à Canton et à Hongkong, d'autres remontent plus loin vers le nord ; c'est dans le voisinage d'Amoï, sous le 24e degré de latitude, que les plantes tropicales trouvent leur limite dans la direction du pôle. Les espèces du midi qui se propagent le plus loin vers le nord sont celles qui ont le plus besoin d'une grande quantité d'eau pour leur croissance, et qui demandent par conséquent, sinon des chaleurs tropicales, du moins des pluies aussi abondantes et fréquentes que celles de la région des tropiques.

De toutes les plantes la plus précieuse est certainement « l'universel » bambou. Le grand botaniste Bretschneider le loue en ces termes : « on le trouve dans toutes les provinces de la Chine ; il sert à tout et à autre chose encore. On en fait des souliers et des boucliers pour la troupe, des ombrelles, des montants d'échafaudage, des mesures, des paniers, des cordes, des manches de pinceau, des balais, des chaises à porteur, des pipes, des tuteurs pour fleurs et des treillis de jardins. De ses feuilles on remplit des coussins et des oreillers, on tisse une sorte de manteau pour les jours de pluie, un *soï* ou « habit de feuilles » et l'on en fait des cordes à haler les bateaux, des tentes pour couvrir ces bateaux, des cannes à pèche, des paniers à poissons, divers ustensiles de pêcheurs, des catamarans, espèces de bateaux, ou plutôt de radeaux, tiges de bambous solidement liées ensemble, et des aqueducs pour amener les filets d'eau dans les champs. Et il contribue aux roues élévatoires pour l'irrigation, et il est part intégrante de la charrue, de la herse, de maints instruments de jardinage et labourage..... On sculpte ses racines et l'on en tire aussi des figures grotesques, des brûle-parfums devant les autels des dieux. Les meubles de Ningpo, les plus beaux de la Chine, sont souvent ornés ainsi de figures, maisons, temples, pagodes de bambou. Les jeunes pousses, au moment même où elles sortent de terre, sont un excellent régal estimé d'un chacun, on les mange bouillies ou en sucreries et bonbons. Une substance qu'on trouve dans les nœuds est employée comme remède.

Enfin, dernier, non moindre bienfait, il donne les *chop sticks*, si fameux en Chine, l'objet le plus important de la vie domestique, d'un usage universel à la maison et aux champs, sur terre et sur l'eau ; et l'on en obtient du papier à tous les degrés de qualité, de celui sur lequel on écrit jusqu'à celui qu'on mêle au mortier de maçonnerie. Bref, il est tout, il sert à tout. »

Le principal contraste de la flore sinique avec l'européenne consiste dans le grand nombre de ses espèces ligneuses, lianes, arbustes et arbres : encore à cet égard, la Chine rappelle les régions tropicales, quoiqu'elle ne possède, pour ainsi dire, pas de forêts. A Hongkong, où la végétation arborescente a été refoulée par la culture dans quelques étroites vallées et sur les pentes supérieures des collines, les arbres représentent le tiers des espèces, tandis que dans une île de la Méditerranée, Ischia, qui, par sa situation, peut être comparée à Hongkong, les végétaux ligneux ne constituent que le douzième de la flore, soit quatre fois moins que dans l'île anglo-chinoise.

Même à Peking et dans le nord de la Chine, où pourtant le climat est déjà presque sibérien pendant une partie de l'année, les formes arborescentes sont évaluées au cinquième des espèces.

Parmi ces plantes ligneuses il en est beaucoup dont les feuilles ou les aiguilles persistent tout au long de l'année; surtout les essences résineuses, des types les plus variés, et même la Chine l'emporte à cet égard sur l'Amérique du Nord.

Les lauriers appartiennent également à la physionomie normale d'un paysage chinois. De même les formes arborescentes de la Méditerranée ont toutes des espèces correspondantes dans l'aire chinoise, et la plupart des arbres à feuilles caduques, tels que les tilleuls, les frênes, les sycomores, les érables, se retrouvent en Chine, appartenant aux mêmes genres que ceux de l'Europe. Enfin, dans la série des arbustes, le laurier-rose et le myrte rappellent aussi la flore des régions méditerranéennes.

Une curiosité de la flore chinoise, les arbres nains, donnent un aspect original à certains bouts de paysage : tel, aux environs de Hongkong, un lycopodium tout à fait charmant, le mannintchang, que les Chinois montrent aux étrangers comme un pin resté à l'état d'enfance.

Autre et précieuse supériorité de la flore chinoise sur l'européenne, le « Noble Empire » possède un grand nombre d'espèces remarquables par l'éclat de leurs fleurs ou l'élégance de leur feuillage.

Ainsi, dans l'archipel de Tchousan, Fortune parcourut une petite île boisée dont le sous-bois était composé de camélias, s'élevant à la hauteur de 6 à 9 mètres. C'est du « Royaume Fleuri » que nous viennent ces fleurs admirables, de même que le jasmin, l'azalée, la glycine. C'est aussi la Chine qui nous a donné la soie, la plus précieuse de nos fibres textiles.

*II FAUNE DE LA CHINE*

Quoique des zoologistes instruits, persévérants, aient parcouru la Chine dans tous les sens, sa faune est encore loin d'être connue dans son entier, et chaque nouvel explorateur y découvre des espèces ignorées. Il est probable que beaucoup d'autres ont cessé d'exister pendant l'époque historique : les empiétements continuels de l'agriculture ont fini par les priver de tout refuge. Ainsi, les anciennes descriptions nous parlent du rhinocéros, de l'éléphant, du tapir, comme d'animaux vivant dans l'Empire; on ne sait à quelles époques ils ont disparu.

La faune chinoise, telle qu'elle a pu se maintenir dans les régions montagneuses et dans les forêts des plateaux de l'ouest, est très riche, beaucoup plus que celle de l'Europe; mais dans l'intérieur même de la Chine on ne trouve plus que de rares espèces sauvages. De même que pour la flore, la transition graduelle se fait, pour la faune, des espèces hindoues à celles de la Mandchourie. Les singes, que l'on peut considérer comme des représentants du monde tropical dans la région tempérée de la Chine, vivent en petit nombre dans les fourrés et dans les cavernes des montagnes jusqu'aux alentours de Peking. D'après Swinhoe et Armand David, au moins neuf espèces de quadrumanes se rencontrent en territoire chinois et tibétain. Une douzaine d'espèces de félins, parmi lesquels le tigre, la panthère, et d'autres carnassiers que l'on s'attendrait à trouver seulement dans les forêts tropicales, parcourent aussi, mais en petit nombre, les régions les moins populeuses de la Chine proprement dite.

Dans son ensemble, la faune chinoise diffère beaucoup de celle de l'Europe occidentale. Ainsi, sur deux cents espèces de mammifères, on n'en compte qu'une dizaine qui soient à la fois européennes et chinoises; encore quelques petites différences entre ces animaux de l'Orient et de l'Occident sont-elles considérées par certains naturalistes comme des caractères spécifiques.

*La Chine.*

Les oiseaux européens sont plus nombreux en proportion dans la faune chinoise, puisqu'on en trouve un cinquième, soit 146 sur 764, presque tous oiseaux de proie et des espèces aquatiques; une soixantaine appartiennent aussi à la faune du Nouveau Monde.

Parmi les tortues, les sauriens, les ophidiens, les salamandres, aucun des nombreux représentants que possède la Chine n'existe en Europe. A l'exception de l'anguille, tous les poissons des fleuves et des lacs chinois diffèrent de ceux de l'Occident; ils ont plus de ressemblance générale avec les espèces de l'Amérique du Nord. La cause de ce phénomène est la convergence des eaux fluviales de l'Ancien et du Nouveau Monde vers le vaste bassin de l'océan Pacifique, où les communications ont été plus faciles que d'une extrémité à l'autre de la masse continentale.



## *CHAPITRE SEPTIÈME*

# *LES CHINOIS*

I. DIVERSITÉ DES CHINOIS. ‖ II. ORIGINE DES CHINOIS. ‖ III. LES CENT FAMILLES OU FAMILLES DES BAK. ‖ IV. ANTIQUITÉ DES CHINOIS.

*I DIVERSITÉ DES CHINOIS*

Ce peuple chinois, tellement différent des Occidentaux, cette nation singulière, si remarquable en tout, celle qui, parmi toutes les autres, a su le mieux modifier sa flore et sa faune, forme, nous ne dirons pas une race, mais un groupe absolument distinct.

On en faisait auparavant le représentant essentiel de la race dite « mongole », bien qu'il contraste suffisamment avec les tribus nomades de ce nom; mais cette expression, à laquelle on attachait autrefois une valeur précise, n'indique plus aujourd'hui que les rapports de voisinage entre les nations de l'Asie orientale.

La population chinoise est évidemment très mélangée, et les types les plus divers se rencontrent dans l'immense étendue de l'Empire, de Canton à Moukden et du Chañtoung au Setchouen ; mais c'est précisément le type envisagé sous le nom de mongol que l'on trouve le moins souvent représenté parmi les « Enfants de Han ».

En essayant de reconnaître dans les immenses foules du Royaume Central quels sont les Chinois moyens, considérés comme types de la prétendue race, on voit apparaître des individus de taille médiocre, assez gracieux de formes et grêles de membres, portés quelquefois à l'obésité, surtout dans les provinces du Nord.

Ces Chinois « typiques » ont le visage rond, les os maxillaires élevés; la saillie des pommettes semble s'être développée aux dépens des os propres du nez, qui sont larges et aplatis, de manière à ramener vers le bas l'angle interne des paupières : de là ces yeux obliques et petits, qui sont un des traits caractéristiques des Chinois. Disons ici que, d'après Imbault Huart, les « fils de Han » naissent avec un nez qui ne diffère pas de l'européen; mais « il faut souffrir pour être beau » : on comprime donc, on presse, on écrase patiemment, des mois durant, les os et cartilages tendres jusqu'à parfaite « beauté » de ce trait principal du visage. « Quand elles ne sont pas surveillées de près, les nourrices chinoises font la même chose aux enfants des étrangers : aussi y a-t-il beaucoup de blancs nés en Chine de parents européens ou américains, qui ont le nez lègèrement aplati. » Les cheveux, de même que les yeux de Jean le « Chinois », sont toujours noirs, mais grossiers et rudes; la barbe est rare, surtout parce qu'il est d'usage de s'épiler jusqu'à l'âge de trente ans, et l'on entrevoit à travers les poils le fond blanc, jaune ou brun de la peau, suivant les climats. La forme générale du crâne est allongée, principalement chez les citadins, tandis que les Mongols ont d'ordinaire la tête beaucoup plus arrondie. La plupart des Chinoises sont petites et menues; celles qui s'occupent aux travaux les plus pénibles gardent la délicatesse de leurs formes. Différentes à cet égard des femmes d'Europe surmenées de travail, elles ne perdent ni la souplesse du corps ni la grâce des allures; seulement leur teint se brunit par le soleil et le grand air.

Déjà dans les anciens livres et dans les discours de Confucius il est question des contrastes qu'offrent les traits physiques et les caractères moraux entre les différentes populations de la Chine : celles du nord seraient composées de braves; les hommes du midi auraient la sagesse et la prudence en partage; ceux de l'est se distingueraient par la bienveillance et l'humanité; ceux de l'ouest se recommanderaient par les mœurs fidèles et sincères.

Les voyageurs, observateurs, auteurs de ce temps-ci notent également, de province à province, les différences qui les frappent dans le type et le caractère des habitants.

Au-dessus des divergences locales, il paraît bien démontré que les Chinois septentrionaux ont plus de calme, de douceur, de politesse, de tenue, qu'ils font moins grise mine aux étrangers; que les Chinois méridionaux, surtout les Cantonais, l'emportent en énergie, en audace, en rudesse, comme ils l'ont toujours prouvé, comme ils le prouvent encore dans la guerre

et dans la paix qui, pour beaucoup d'entre eux, les pirates, était ou est encore la guerre.

On s'accorde à donner la palme aux gens du Chañtoung pour la valeur physique et morale. Les hommes du Chañtoung, dit à peu près Archibald Colquhoun, dans sa *China in transformation*, les hommes du Chañtoung l'emportent sur le reste des Chinois. La marine de l'Empire en tire ses meilleurs matelots, et sur terre ils ont diversement montré leur prouesse comme pionniers plus ou moins brigands et comme colons dans le Liaotoung et la Mandchourie. A la subordination de la Mandchourie la Russie ne gagne pas seulement des territoires précieux, mais surtout le peuple guerrier, industrieux, intelligent, assimilable des émigrés du Chañtoung.

Quelles que soient toutes leurs vertus, et aussi leurs défauts, il est et demeure donc certain que les Chinois des diverses provinces contrastent nettement les uns avec les autres. Ce qui fait le lien national, c'est la civilisation commune et non la race, car les éléments aborigènes du peuple se sont mêlés diversement avec des Tibétains, des Turcs, des Mongols, des Mandchoux, des Barmans, des Malais, et de nombreuses peuplades encore à demi sauvages, Si fan et Miaotze, qui n'ont pas même de désignation ethnique.

Mais voici déjà quatre ou cinq dizaines de siècles que les cultivateurs de toute origine vivant dans la vaste région naturelle du Hoang ho et du Yangtze kiang ont les mêmes destinées historiques, parlent les dialectes d'une même langue et sont devenus une même nation. Peu à peu, par l'effet du temps, maint contraste s'est effacé entre les races primitives. Mais l'opposition subsiste encore avec une singulière vigueur dans quelques provinces du midi, notamment dans le Fo'kien et le Kouang toung : les habitants de ces pays forment, pour ainsi dire, comme deux nations plus ou moins entremêlées suivant la vallée ou la montagne.

*II*
*ORIGINE*
*DES*
*CHINOIS*

Où naquit cette civilisation première qui, d'éléments nombreux, finit par constituer, d'une part, la grande nation chinoise, tandis que, d'autre part, d'après maints anciens auteurs dont l'erreur est désormais démontrée, elle aurait fourni à la race blanche même ses premiers éléments de culture?

A cette question le Chinois peut répondre en toute vrai-

semblance que c'est du nord-ouest que lui vint la lumière, à travers le désert du Gobi, « qui, à ce moment-là, peut-être, n'était pas un désert ».

Il est très probable en effet que cette vaste région de la « terre jaune », située principalement au nord du Hoang ho, exerça une influence capitale dans l'histoire de la civilisation des peuples de la Chine. Nulle part dans le monde il n'existe en un seul tenant une aussi grande étendue de terres d'une culture facile : sur un espace égalant en superficie une fois et demie la France, le sol est partout léger, friable, propre à la culture des plantes nourricières; seulement les sommets de quelques montagnes apparaissent au-dessus de cette terre jaune, que la charrue pourrait transformer entièrement en un champ de céréales tel qu'il n'y en aurait pas de pareil au monde.

Ainsi des millions, et encore des millions de paysans ont trouvé facilement leur subsistance dans cette ample contrée, où de plus ils avaient l'avantage d'être protégés contre les nomades des alentours par les ravins et les défilés d'érosion, qui font de la contrée un labyrinthe inaccessible aux étrangers. Cette région de la terre jaune, Hoang tou en chinois, était donc des plus favorablement situées pour une société se développant normalement en paix.

A mesure que se desséchaient les lacs de l'Asie centrale et que le désert empiétait sur les cultures, les populations, refoulées des pays de l'ouest, où elles s'étaient trouvées en rapports continus avec des Chaldéens, des Hindous, des Persans, descendaient vers le Hoang tou, portant avec elles leurs connaissances et leurs industries. Chaque vallée fluviale devenait un chemin pour la civilisation du peuple d'agriculteurs; de proche en proche, la culture, le langage, les mœurs, les arts se propagèrent du nord au sud dans toute la contrée qui est devenue la terre chinoise.

Si, parmi les points cardinaux, les Chinois donnent la prééminence au sud, si leurs chars d'honneur sont tournés vers le midi et s'ils cherchent leur méridien magnétique en regardant vers le pôle austral de leurs boussoles, la raison en est peut-être à ce que le mouvement de migration et la marche de la civilisation chinoise se sont faits principalement dans ce sens.

C'est ainsi qu'aux États-Unis les progrès incessants de la colonisation à l'occident des Alleghanies avaient donné à l'horizon du couchant une sorte de supériorité mystique : « C'est à l'ouest que nous guide l'étoile de l'Empire ! » répétèrent longtemps les Américains du Nord.

III PROVENANCE OCCIDENTALE DE LA CIVILISATION CHINOISE : LES CENT FAMILLES

La science vient de le démontrer, sans contestation possible : non seulement la civilisation chinoise n'a pas fourni le germe de la civilisation occidentale; mais tout au contraire c'est l'Occident, en ce cas spécial, l'Occident de l'Asie, notre « Asie Mineure », qui donna le levain de fermentation à la communauté du Hoang ho destinée à devenir le Grand et Pur Empire.

Le nom de Bak Sing, que les Chinois attribuent aux fondateurs de leur Royaume Fleuri, se traduit unanimement chez eux par « les Cent Familles », mais il signifie tout aussi bien « les Familles des Bak ».

Et ici nous touchons au vif des origines de la civilisation chinoise, dont Terrien de la Couperie a définitivement démontré la provenance occidentale dans des ouvrages d'une science sûre, d'une pénétration merveilleuse — œuvres d'ailleurs de forme incohérente, de style diffus et confus.

Les chroniques de la Chine, dans leur partie semi-historique, semi-mythique, ne remontent guère au delà de quarante siècles, à l'époque de l'empereur Yu, auquel on attribua naturellement, comme à un Hercule, toutes les actions héroïques, tous les faits mémorables, et toutes les inventions, comme à un Dieu ou demi-Dieu. Ce dut être à peu près à cette époque-là que les émigrants occidentaux, porteurs de l'avenir, firent leur entrée dans le Royaume Fleuri par les frontières du nord-ouest. Ils y trouvèrent probablement des villes, des tribus, des nations, des richesses, tout comme les Romains en Gaule.

Donc, Bak Sing, les Cent Familles ou les Familles des Bak, les Chinois appellent ainsi les fondateurs de leur histoire, de leur société. « Cent Familles » peut-être, parce que les nouveaux venus se groupèrent en communes analogues aux *Hundreds* des Anglo-Saxons.

Mais, d'après Terrien de la Couperie, le nom des Bak est vraiment un nom propre. Il représente un peuple des Bak, qui vivait autrefois en Chaldée, sur le bas du fleuve de l'Euphrate, et qui, dans ses diverses stations sur la route de l'Orient, aurait laissé son ethnique à un grand nombre de villes et de lieux. Tels Bag-dad, Bag-istoun ou Bisoutoun, le lieu de la fameuse inscription trilingue de Darius, fils d'Histaspas, Baktyari, Bac-tros, Bac-triane. Les Bak seraient le même peuple que les Sag-gigya ou les « Hommes à tête noire » dont parlent aussi les annales chaldéennes, et dont le nom se retrouve en Chine dans celui de Limin, « race à cheveux noirs » que les Chinois s'appliquent volontiers.

Suivons l'itinéraire que Terrien de la Couperie trace aux Bak de la plaine potamique de Chaldée.

Ils seraient, ou ils sont d'abord montés dans la Susiane, où ils seraient ou sont restés longtemps sous la puissance de rois portant le titre de Nakhonte.

Puis ils auraient ou ont émigré plus à l'est, dans le pays qui aurait ou a reçu d'après eux le nom de Bactriane.

Ensuite et enfin, par petits groupes ils auraient ou ils ont franchi les Pamir pour redescendre dans le pays des Cinq Fleuves, la Kachgarie de nos jours, et gagner peu à peu la contrée qui est maintenant la province du Kansou : la nature du climat, vraisemblablement plus humide alors qu'aujourd'hui, aurait ou a facilité le mouvement de migration.

Le nom du chef Nakhonte sous lequel se serait ou s'est accompli cet exode se retrouve en chinois sous la forme de Naï Hoangti. Et c'est quarante-deux siècles exactement qui se seraient ou se sont écoulés depuis que le peuple de la Mésopotamie occidentale aurait ou a pénétré dans le bassin de la Mésopotamie orientale.

Il est certain que les savants peuvent contester les détails et les dates précises, l'itinéraire du voyage et le sens des mots transcrits par Terrien de la Couperie; mais ce que l'on ne saurait contredire, c'est le fait même de l'immigration de nombreux colons venus des bords de l'Euphrate à ceux du Hoang ho et portant avec eux une civilisation qui se greffa victorieusement sur la civilisation nationale. A cet égard les preuves recueillies ne peuvent laisser aucun doute : c'est par centaines que Terrien les énumère. En voici quelques-unes.

L'écriture chinoise dont on se servait à cette époque n'était autre que l'écriture cunéiforme telle qu'on la retrouve sur les monuments de Ninive et sur la haute paroi de Bisoutoun. L'expression dont on fit usage dans le Royaume Fleuri pour désigner ces caractères est le terme de « griffes d'oiseau ». Les signes furent d'abord identiques, mais la différence des matériaux employés leur fit bientôt changer de forme : au lieu de graver sur la pierre, les Chinois apprirent à peindre sur des fragments de bambous, et peu à peu les lettres eurent à subir une évolution qui les transforma entièrement; mais on a constaté toute la série des transitions, aussi bien dans la forme que dans le sens des lettres.

Les apports les plus évidents, où l'on ne saurait voir l'effet d'une simple coïncidence dans l'évolution générale, se retrouvent dans les connaissances mathématiques et astronomiques des Chinois. Les anciens Bak avaient appris des

Chaldéens à préciser la longueur de l'année solaire; ils la divisèrent comme eux en douze mois et en quatre saisons, auxquels ils donnèrent des noms d'un symbolisme analogue. Ils partagèrent ainsi qu'eux les mois en subdivisions de sept jours et de cinq jours et leurs heures firent aussi quotidiennement deux fois le tour du cadran. Ils connurent également la période astronomique du nombre d'or, des dix-neuf ans, période indiquant le retour d'une coïncidence de marche entre le soleil et la lune, et que l'on crut longtemps avoir été découverte par les Grecs — mais que l'on sait maintenant être du fait des Chaldéens.

Et que d'autres ressemblances intimes! Les Chinois observèrent les étoiles à leur passage méridien au moyen d'instruments analogues à ceux des astronomes de Chaldée, et ils professèrent les mêmes théories au sujet des planètes qu'ils symbolisèrent par les mêmes couleurs; ils surent calculer le retour des éclipses et leurs annales astronomiques signalent une éclipse de soleil qui eut lieu il y a quatre mille cinquante ans. Les uns et les autres désignèrent par des synonymes les Pléiades, l'Étoile Polaire, la plupart des signes du Zodiaque. Ils usèrent des mêmes poids et mesures, ils eurent la même échelle de musique, les mêmes systèmes décimal et duo-décimal, les mêmes nombres sacrés pour les calculs de magie et les cycles d'années, enfin les mêmes points cardinaux, mais disposés d'une autre manière, comme si l'on avait fait tourner la rose des vents, le nord se trouvant toujours placé à l'endroit où nous avons l'habitude d'indiquer l'ouest : or, les découvertes récentes des assyriologues ont montré que diverses populations de la Mésopotamie déplaçaient de la même façon leur table des points cardinaux.

En admettant donc, ce dont il ne convient plus de douter, que les Bak modifièrent le peuple du Hoang ho comme les Grecs l'Italie, et les Romains la Gaule, les dits Bak n'apportèrent pas avec eux l'écriture et les sciences seulement, mais aussi les arts et les métiers. Ils connaissaient les métaux nobles et savaient les fondre; ils fabriquaient des bateaux de cuir, ils harnachaient deux chevaux de front à leurs chariots de guerre, ils reproduisaient des figures sur leurs poteries et leurs vases de métal. Tout cela ils l'apprirent aux Chinois.

Ils leur apportèrent aussi, naturellement, des légendes que les « fils de Han » accommodèrent à leur manière, notamment celle du déluge.

Enfin ils arrivèrent avec le plus précieux des grains, avec le froment nourricier.

Ainsi l'histoire du monde est redevable à des savants péné-

trants, et à Terrien de la Couperie plus qu'à n'importe lequel d'entre eux, de ce fait capital dans les annales de l'humanité : les deux plus grandes civilisations des hommes, si diverses, et même à un certain point contradictoires entre elles, ont toutes deux une même origine, au pays des Chaldéens contemplateurs du ciel étoilé.

*IV*
*ANTIQUITÉ*
*DES*
*CHINOIS*

Comme celles de l'Europe, les populations de la Chine ont eu leurs âges de pierre, de bronze, de fer, et les collections de l'Extrême Orient renferment des instruments et des objets de toute espèce, semblables à ceux des périodes paléolithique et néolithique de l'Occident. Sladen a rapporté du Yunnan plusieurs haches en jade. Comme en Europe, ces armes d'autrefois sont des « pierres de foudre », des traits lancés par le dieu du tonnerre. Les Chinois ont divisé les âges antérieurs à la civilisation actuelle en trois époques correspondant à celles de nos archéologues : « Fu hi, disent-ils, fabriquait des armes en bois; celles de Thin ming étaient en pierre, et celles de Chi yu en métal »; mais lorsque les armes de fer étaient déjà connues, les flèches de pierre étaient encore considérées comme ayant une vertu symbolique, et dans les mains du souverain elles étaient tenues pour un insigne de la royauté. Jusqu'au XII[e] siècle de l'ère ancienne, les empereurs de Chine recevaient en tribut des têtes de flèches en pierre, et longtemps encore après cette époque, les tribus sauvages qui vivent à l'occident de l'Empire se servaient d'armes de cette espèce. Les Chinois ont encore dans leur écriture un caractère particulier qui signifie « pierre à fabriquer des pointes de traits ».

La nation chinoise a passé par une série de progrès correspondant à ceux des nations civilisées des autres parties du monde; seulement, ces premières évolutions ont été terminées plus tôt dans le « Royaume Fleuri », après qu'il eut reçu du peuple errant des Bak le principal ferment de sa civilisation.

Ces habitants de l'Europe occidentale, aujourd'hui très outrecuidante, et comme folle d'elle-même, étaient encore en pleine sauvagerie lorsque les Chinois, il y a quatre mille ans, écrivaient déjà leur histoire.

En dépit des pauvretés de style et de pensée, malgré le fatras des redites, le corps des annales chinoises est le monument d'histoire le plus authentique et le plus complet que possède l'humanité. Pour l'ancienneté des chroniques et la cer-

titude des faits qu'on y rapporte, aucun peuple ne possède un trésor comparable à celui que les historiographes ont légué au peuple chinois, encore que jadis l'empereur Tsin-chi Hoangti, « voulant que le monde commençât avec lui, que tout le passé fût enveloppé dans un oubli éternel », ait condamné au feu tous les livres gravés jusqu'à son avènement, sauf, dit-on, ceux qui traitaient de la divination, de l'agriculture et de la médecine. Mais l'ordre du souverain ne put être exécuté *ex æquo* dans tout l'Empire, et nombre de volumes, d'une manière ou de l'autre, échappèrent à la proscription.

Vicissitudes politiques, phénomènes de la nature, événements de toute espèce sont également enregistrés dans ces chroniques du temps passé de la Chine, et la science doit utiliser avec d'autant plus de confiance ces annales régulières et précises que des observations astronomiques, faites à diverses époques et racontées dans ces documents, permettent d'en contrôler les dates sous les vingt-deux dynasties auxquelles a obéi ce grand pays durant les quatre mille années de son histoire à nous connues.



# CHAPITRE HUITIÈME

## LA LANGUE CHINOISE

I. MONOSYLLABISME ET PAUVRETÉ DU CHINOIS : LE CHING. ‖ II. ÉCRITURE IDÉOGRAPHIQUE. ‖ III. LENTE TRANSFORMATION DU CHINOIS. ‖ IV. LITTÉRATURE CHINOISE. ‖ V. PATOIS CHINOIS.

*I MONOSYLLABISME ET PAUVRETÉ DU CHINOIS : LE CHING*

QUOIQUE policés depuis tant de siècles, bien avant l'époque où les Occidentaux commencèrent à émerger de la barbarie, les Chinois se distinguent parmi tous les peuples civilisés par la forme encore rudimentaire de leur langage : ils sont restés à cet égard dans une période de développement qui, chez les Aryens et les Sémites, appartient à la période préhistorique.

Qu'il soit faux ou vrai qu'on reconnaisse dans certains monosyllabes chinois d'antiques polysyllabes réduits par la contraction, les fils de Han ne possèdent, peu importe quel dialecte ils parlent, au midi comme au nord, qu'un petit nombre de mots, tous unisyllabiques, n'exprimant qu'une idée générale et ne prenant de sens déterminé que dans la phrase : c'est le discours qui, en les rangeant à la suite les uns des autres, suivant certaines règles de position déterminée, en fait des noms, des adjectifs, des verbes ou des particules. La grammaire se réduit à une syntaxe, ce dont les gens du Royaume Fleuri ne sauraient trop se féliciter, si, comme le croit Guillaume de Humboldt, l'absence de grammaire augmente la sagacité de la nation chinoise, parce que là où il n'y a pas de règle, il faut raisonner chaque cas. En réalité la règle de position des mots est bien une règle; mais il est certain que l'éducation néces-

saire pour arriver à la science parfaite du placement des mots dans le discours donne à l'esprit une singulière finesse, et contribue à faire des lettrés d'admirables diplomates (Pouvourville).

Il se trouve que de tous les dialectes parlés et écrits en Chine, le plus pauvre est celui dont on use dans la capitale du Milieu, à Peking, le langage dit « mandarin », le *Kouan hoa* : il ne dispose, d'après Wade, que de 420 monosyllabes différents, de 460 d'après Wells Williams. Les dialectes de Changhaï et de Ningpo se rapprochent du langage mandarin et ne comprennent guère plus de mots; mais le dialecte de Souatoou, que l'on parle dans la partie sud-orientale de Kouangtoung, a 674 monosyllabes, d'après Goddard, et celui de Canton même en possède 707. Le dictionnaire de Maclay et Baldwin en énumère à Foutchsou 928, dont quelques-uns sont très rarement employés. Le dialecte le plus riche de la langue chinoise est celui de Tchangtcheou, près d'Amoï; d'après Medhurst et Douglas, ses 846 mots en forment plus de 2500, grâce à la diversité des intonations, qui sont, en parole chinoise une sorte d'accent tonique bien plus compliqué que celui qui régit nos langues occidentales.

En effet, la pauvreté de leur idiome en mots de prononciation différente oblige les Chinois, de même que tous les autres peuples parlant une langue monosyllabique, à changer le sens du mot, suivant l'intonation avec laquelle ils le prononcent. Le *ching*, c'est-à-dire la modulation en ton neutre, majeur ou mineur, décide de la signification précise du monosyllabe dans la conversation : c'est certainement le trait le plus caractéristique de ces idiomes singuliers.

Cette prononciation avec modulation chantante a toujours pour les Européens quelque chose de vague, d'indécis, et varie singulièrement de province à province, même en des villes rapprochées les unes des autres. Ainsi, le caractère qui se traduit en français par le mot « enfant » et qui se rencontre dans un grand nombre de noms géographiques, se prononce *ts* dans la Chine du nord; à Canton, il devient *tz* ou *dz*; à Macao, il se change en *tchi*. Le sens de « deux » est exprimé par un seul caractère; mais, sans aller jusqu'en Corée, au Japon, en Cochinchine, où la prononciation est encore différente, on entend pour ce mot les sons divers de *öl*, *orl*, *oul*, *ourh*, *'rh*, *lur* *nge*, *ngi*, *je*, *ji*, *e*, *i*. De même, la plupart des mots homophones subissent des changements analogues de sons. C'est principalement dans le dialecte de Fo'kien que les sons semblent se confondre, au désespoir de l'étranger surpris à chaque mot : il cherche vainement à distinguer entre *l*, *m* et *b*, entre *h* et *p*, entre *ien* et *ian*, *an* et *in*.

La variété de prononciations, ajoutée à la pénurie des mots, donne au ching une valeur prépondérante pour la différenciation des idées : de là vient que le Chinois attache beaucoup plus d'importance à la tonalité qu'à la prononciation alphabétique des sons.

C'est ainsi, par exemple, que le caractère qui signifie « eau » peut se dire *sui*, *chui*, *ch'ui*, *ch'oui*, ou même *tchvui*, et tout le monde le comprendra, pourvu qu'on sache le prononcer avec le ton ascendant qui lui est propre, tandis que le mot *sui*, prononcé dans un ton descendant, n'est compris de personne.

La gamme des mots ne comprend pas seulement la tonalité montante et la tonalité descendante : Morrison et Rémusat énumèrent quatre tons ; de Guignes en reconnaît cinq ; Medhurst en trouve sept, et, si l'on comprend l'ensemble des dialectes, il faut admettre l'existence de huit tons, une octave complète, puisque chacun des ching que marque Rémusat a ses deux variantes. En tenant compte de toutes les nuances délicates du langage, on pourrait porter à douze, et même au delà, le nombre des intonations employées dans la conversation des gens du Fo'kien. Les syllabes ne sont pas seulement longues ou brèves : on les distingue en longues sourdes, longues montantes, brèves interrogatives et brèves tombantes.

Chaque mot a sa modulation propre ; il faut appliquer la gamme à la conversation, comme le fait un musicien en chantant des syllabes. M. Léon de Rosny voit dans le parler chinois l'indice de l'origine commune du langage et du chant. La prière, qui rappelle dans le Royaume Central, comme partout ailleurs, les formes archaïques du langage, est toujours une cantilène. Et de même les enfants étudient à haute voix en chantant.

Phénomène qui paraît inexplicable au premier abord, et qui pourtant s'explique de lui-même fort aisément, cette langue concise en théorie à l'extrême limite du possible, ne l'est aucunement en pratique. L'abbé Jean Carreau nous déduit fort clairement le cas :

« En Chine, la langue du peuple est courante et facile, mais forcément prolixe et verbeuse sous peine d'être incompréhensible. Pour exprimer les besoins ordinaires de la vie, ce sont toujours les mêmes phrases stéréotypées dans la bouche de tout le monde, une série de clichés, de vraies ritournelles que toute la nation sait par cœur. Mais sortez de ce cercle ordinaire d'idées familières, c'est une langue ennuyeuse à parler, surtout pour un étranger, car très souvent, en parlant avec les Chinois, il lui arrive à l'esprit une idée simple, représentée dans sa langue maternelle par un seul mot, mais qui, pour être plus ou

moins bien comprise par des auditeurs chinois, même intelligents, a besoin d'être délayée en une ou même plusieurs phrases. Cela arrête tout l'élan du discours. On dirait une suite de parenthèses sans cesse fermées et sans cesse ouvertes. Ce qui rend la langue chinoise parlée forcément prolixe, c'est le grand nombre de mots homophones qu'elle possède. Pour rendre toutes les idées qui peuvent hanter le cerveau humain, elle n'a que 480 sons à son service; d'où il résulte qu'une multitude innombrable d'idées sont exprimées par des mots ayant à l'oreille un son parfaitement identique. Pour les différencier les uns des autres, il a donc fallu les spécifier en accolant à chacun d'eux un autre mot, ou synonyme ou explicatif. Ce défaut de la langue parlée disparaît dans la langue écrite, parce que quarante caractères qui, je suppose, offriront à l'oreille le même son, offriront cependant aux yeux quarante images différentes. Mais ici on n'évite Charybde que pour tomber en Scylla. La langue parlée était ennuyeuse à force d'être prolixe : la langue écrite est ennuyeuse à force d'être concise : on dirait que les Chinois ont voulu faire payer à celle-ci le verbiage excessif que leur imposait celle-là; ou plutôt on dirait qu'en formant leur langue écrite, tout l'effort de leur esprit s'est porté sur un seul point, à savoir de pouvoir offrir à l'œil une image différente pour exprimer une idée différente; et que, tout entiers au bonheur de l'avoir trouvée, ils l'ont jetée là brutalement dans une colonne au-dessus ou au-dessous d'autres images de même genre, sans se préoccuper de les relier étroitement les unes aux autres par ces petits nœuds que nous appelons, nous, Européens, préfixes ou suffixes; nœuds qui par eux-mêmes ne sont rien, mais qui cependant répandent une si grande clarté dans la phrase, en indiquant les genres, les nombres, les temps et l'influence mutuelle des mots les uns sur les autres. Certes, pour exprimer des idées morales, la langue chinoise est belle dans sa majestueuse simplicité : tout y est muscle et nerfs; chaque phrase est comme un bloc de granit au grain tellement serré que le ciseau ne saurait y mordre pour en détacher le moindre éclat. Mais elle a les défauts de ses qualités; elle est d'un vague et d'une obscurité effroyable,... en tout et pour tout, mais principalement quand on veut la faire entrer dans le cercle des principes abstraits, dans le monde des sciences exactes.... »

Il est bien certain que la langue chinoise mérite le nom d'imparfaite à un rare degré.

La « concurrence vitale » la menace de rudes épreuves.

II
ÉCRITURE
IDÉOGRAPHIQUE

Ainsi, grâce aux intonations diverses, les habitants du « Grand et Pur Empire » peuvent obtenir des milliers de significations avec les centaines de mots qu'ils possèdent, mais le langage n'en reste pas moins insuffisant à exprimer l'ensemble des idées, et la civilisation chinoise a dû appeler l'écriture à son aide, une écriture synthétique, ne désossant pas les mots, comme le fait la nôtre.

Le dictionnaire de Kanghi, qui est classique, contient 44 449 caractères différents représentant chacun un groupe de significations distinctes : c'est ainsi que plus de 150 signes, figurant chacun une série particulière d'idées, se lisent également *i*. Les mémoires philosophiques, les ouvrages de haute littérature ne sont compris que par des lettrés, et lorsque la conversation s'élève au-dessus des banalités ordinaires, les interlocuteurs doivent recourir au pinceau pour figurer les signes correspondant à leurs idées.

En réalité les Chinois n'écrivent pas, ils peignent. Le verbe qu'on applique parfois aux calligraphes, quand, peinture à part, on dit d'un homme qu'il « peint bien » a chez le Chinois une valeur littérale.

Leur représentation de la pensée est donc idéographique, ou pour mieux dire hiéroglyphique, après avoir été purement représentative, et ce n'est pas chez eux qu'il faut chercher l'écriture phonétique, encore moins l'écriture commode, rapide, et, comme on dit, cursive.

On ignore la date de l'invention de cette écriture, certainement très ancienne. Les Chinois la font remonter au temps de leurs plus antiques empereurs, c'est-à-dire à l'ère mythique, à 2 700 ou 3 000 avant notre ère.

Quand l'écriture apparut, disent les historiens de Chine, « les cieux, la terre et les dieux, tout s'agita; les habitants de l'Enfer pleurèrent toute la nuit, et les cieux, en signe de joie, firent pleuvoir du grain mûr. Dès l'invention des signes, le cœur humain commença ses machinations, les histoires fausses, les mensonges augmentèrent de jour en jour, les procès et les emprisonnements « fleurirent », le langage spécieux et artificiel amena la confusion dans le monde : c'est pourquoi les ombres des morts pleurèrent durant la nuit. Mais aussi, de l'invention de l'écriture procédèrent la politesse des relations sociales et la musique; la raison et la justice se manifestèrent, la sociabilité régna, la loi fut fixée. Les gouverneurs eurent des textes pour les guider, les lettrés eurent des autorités à vénérer : c'est pourquoi les cieux charmés laissèrent tomber des grains mûrs.

Ni l'étudiant des classiques, ni l'historien, ni le mathématicien, ni l'astronome n'auraient pu faire quoi que ce fût sans l'écriture. Et s'il n'y avait pas un langage écrit pour tenir compte des événements, alors les ombres pourraient pleurer en plein midi, et des cieux il pleuvrait du sang. »

En somme, à peu près ce qu'Ésope disait de la langue.

Et c'est bien le cas en Chine plus que partout ailleurs, car, sans nul doute, cette écriture si compliquée, qu'il faut des années pour acquérir à peu près, ce justaucorps qui étouffe la langue et l'empêche de se développer librement, a fait le plus grand tort à l'indépendance et au développement de la pensée chinoise, il l'a figée, comme les bandelettes arrêtent la croissance des pieds des « filles de Han ».

Mais sans nul doute aussi c'est bien ce dictionnaire aux 45 000 signes qui a le plus agi pour la durée de la nation.

Au-dessus des idiomes et patois, il a maintenu la langue nationale, parce qu'il représente, non pas des sons, qui peuvent varier et varient de province à province, de canton à canton, de montagne à vallée, mais des mots dont le son n'importe guère, puisque la représentation s'en impose à l'œil et non pas à l'oreille.

Dans la langue ainsi fixée, il n'a pas pu se produire à la longue de décomposition, comme le passage du latin aux langues romanes, ni de contradiction entre la langue parlée et la langue écrite, comme il appert à l'orthographe du français, de l'anglais, du russe. Les sons peuvent varier, du tout au tout; il en est des mots écrits, des caractères chinois comme des chiffres sous lesquels tout homme au monde comprend la valeur même dans les langues les plus différentes. Un Cantonais, un homme du Fo'kien lit un caractère de la langue officielle, et sous ce caractère il range docilement l'idée qui s'en dégage et qu'il exprime, lui, par un autre son que l'homme de Peking.

« Chaque caractère chinois, dit F. Farjenel, est un petit dessin qui a la prétention (ajoutons : non justifiée) de peindre les objets et de représenter le mieux possible les idées, au moyen de plusieurs espèces de caractères : les figuratifs, les indicatifs, les inverses, les idéo-phonétiques et les métaphoriques... ; les figuratifs ne sont que la reproduction graphique des objets eux-mêmes. Dans l'écriture hiéroglyphique primitive, le dessin était assez fidèle : un cercle représentait le soleil; une langue, la bouche; deux jambes, un homme, etc. Avec les transformations nécessitées par le besoin d'une écri-

ture rapide, ces dessins ont perdu de leur exactitude, les images sont devenues des signes conventionnels. Pour exprimer des idées non susceptibles de représentation graphique, ce sont également des figures conventionnelles qui composent les caractères ; mais dans les caractères d'origine la plus pure, l'écriture chinoise se rapproche le plus possible du symbolisme figuratif. Ainsi, par exemple, le caractère *tsiou*, qui exprime l'idée de tristesse, de mélancolie, se compose de deux éléments : l'image de l'automne et celle du cœur; la tristesse mélancolique est ainsi dépeinte par une très poétique image, l'automne du cœur. »

Bien peu de caractères chinois éveillent d'eux-mêmes l'idée de ce qu'ils sont censés peindre.

Qui reconnaîtrait, par exemple, à la simple vue, une image aussi peu fidèle que celle qui a la prétention de représenter les dents, *tchi*? on peut la comparer à une cage carrée surmontée d'un toit avec deux « cheminées, garnie de barreaux sur lesquels deux oiseaux sont perchés ».

Qui devinerait une flûte, *go*, dans les dix-sept traits, pas moins, qui nous mettent sous les regards « une maison avec quatre petites fenêtres, et au-dessous quatre colonnes de support »?

On n'est donc pas aidé, dans l'étude de l'écriture chinoise, par une conformité visible entre le mot et l'objet. On est comme dans une forêt obscure, « alambiquée », en labyrinthes, où l'on ne se reconnaît qu'à force de temps et d'erreurs.

Il y a du vrai dans cette observation d'Eugène Simon que : « l'écriture chinoise étant idéographique, et chacun des signes de cette écriture ne représentant pas seulement une lettre, comme dans les alphabets phonétiques, ni même un mot, mais une idée, un Chinois qui apprend à lire ou à écrire ne remplit pas sa mémoire de mots seulement, mais d'idées qu'il doit expliquer, commenter ou comparer : ce qui ne peut que hâter le développement de son intelligence ». Grand avantage, peut-être, mais trop chèrement acheté !

Les caractères se chiffrent par dizaines de milliers ; le dictionnaire dit *Tzen wei* en contient 33 000 environ, celui de l'empereur Kang-hi près de 44 500, a-t-on dit plus haut, et il ne les contient pas tous. Il peut y en avoir en tout 50 000, quelques-uns des plus compliqués, ayant jusqu'à quatorze traits, sinon dix-sept, dont un certain nombre appartiennent à l'un quelconque des 214 signes fondamentaux qu'on appelle des clés, les autres servant à modifier dans un certain sens l'idée générale comprise dans ladite clé.

Sur ce total extrême de 50 000 signes, beaucoup ne sont

plus en usage; ils ont plus ou moins passé de mode et l'on n'en a cure; ils font partie de l'histoire plus que de la réalité courante.

On estime que 5 000 signes suffisent très amplement dans la pratique ordinaire; avec 4 500 on réussit à imprimer, disons à graver, une bible complète. L'imprimerie chinoise du gouvernement allemand, considérée comme pourvue au delà du besoin, possède 10 000 caractères. C'est beaucoup plus que n'en connaît en moyenne un bon compositeur chinois, qui ne les prend pas à la volée dans sa casse : chacun d'eux « représentant à la fois une idée, une syllabe, un son et un ton, on les lui désigne oralement ».

Tout cela est déplorablement compliqué, à l'inverse sinon de la raison, tout au moins de la commodité, et « colossalement » éloigné de l'idéal moderne, qui est celui d'une sténographie intensive. Et c'est par des « trucs » seulement que l'on peut se servir de cette « idéographie » en certaines choses civilisées, télégraphiquement par exemple.

D'où vient l'extrême pauvreté de l'appareil phonétique des Chinois, comparé à la multitude des choses qu'il importe d'exprimer dans une langue civilisée? D'aucuns l'attribuent à la culture hâtive de la nation, dont la langue aurait été fixée trop tôt par les scribes du gouvernement et les puristes des académies. Peuple de laboureurs pacifiques et faciles à discipliner, les Chinois n'ont pas su rompre les barrières que le parler officiel opposait aux libres transformations de la langue. Par l'idiome ils sont restés dans l'enfance, et combien la pensée elle-même a-t-elle dû souffrir de cet arrêt de développement imposé par le respect du beau langage, et jusqu'à un certain point comparable à l'atrophiement des pieds des Chinoises par la compression des douloureuses bandelettes!

Les missionnaires bouddhistes qui convertirent les Chinois à leur religion, tentèrent à plusieurs reprises d'introduire dans le pays l'une ou l'autre des écritures phonétiques de l'Hindoustan, dérivées de l'alphabet sanscrit.

Ces diverses tentatives n'eurent aucun résultat sérieux. De même, des missionnaires ont employé l'alphabet latin pour écrire des chants, des prières ou des versets pieux que les convertis apprennent par cœur et dont le sens leur a été expliqué d'avance. Mais, à moins d'être surchargés de points, de traits, de barres, d'accents et de signes de toute espèce, et d'être en conséquence plus difficiles à comprendre que les caractères actuels, les lettres des alphabets phonétiques, très utiles pour le langage usuel, ne peuvent servir à la langue vraiment littéraire.

Les Chinois entendent les sons autrement que les Européens; ceux-ci n'ont pas non plus l'oreille faite aux intonations chinoises et les reproduisent d'une manière certainement erronée.

Les Chinois du centre et ceux de l'est, qui adoucissent tous les sons et ne possèdent pas, comme leurs compatriotes du nord et comme les gens du Yunnan, le son *r* aspiré, sont obligés de prononcer *Folansi* ou *Folansaï* pour « Français », *Tekue* pour *Deutscher* « Allemand » et *Belihien*, *Milihien* ou *Milikien* pour « Américain », et les étrangers établis dans le pays leur rendent la pareille avec usure pour la prononciation des mots indigènes. Il faut ajouter que dans le langage courant les Chinois simplifient ces longs mots étrangers difficiles à prononcer : pour eux les Français sont des *Fa*, les Anglais des *Ying*, les Allemands des *Pous* et les Russes des *Ou*. (A. Ular.)

*III*
*LENTE TRANSFORMATION DU CHINOIS*

Du reste, ces noms mêmes de Folansi et de Belihien, entrés désormais dans la langue chinoise, sont une preuve qu'une transformation s'accomplit graduellement et que l'idiome s'enrichit sans cesse de mots polysyllabiques, termes abhorrés des puristes, mais qui n'en ont pas moins acquis le droit d'usage et qui réagissent sur la manière de penser des Chinois en la rapprochant de celle des Occidentaux. Déjà de nouveaux composés se forment, non seulement pour les substantifs, mais aussi pour les verbes, par l'union de deux monosyllabes, dont le sens se trouve ainsi précisé : c'est ainsi que « proche-éloigné » prend la signification d' « éloignement » et que « parents » naît des mots ayant le sens de « père-mère ». De même, les termes qui naissent par centaines dans toutes les villes ouvertes au commerce d'Europe afin d'indiquer les objets ou d'exprimer les idées d'importation étrangère prennent peu à peu droit de cité : tels sont les polysyllabes de « vapeur-air-voiture », ayant le sens invariable de locomotive, de « vapeur-air-bateau », « air-natation-vapeur », « discussion-douceur-gouvernement », signifiant respectivement « bateau à vapeur », « ballon », « république ». Il suffit que les assembleurs de ces mots aient dans l'esprit une bonne définition de l'objet ou de l'idée à nommer en ce nouveau chinois non monosyllabique et, comme tel, tranchant très vivement sur l'ancien.

D'après les lois et les rites, l'empereur de Chine, il est vrai, a droit de vie et de mort sur les « caractères », en ce sens qu'il

décide souverainement comment, de quels traits, et de combien doit se composer tel ou tel d'entre eux, et qu'en certains cas il a pu défendre d'écrire certains monosyllabes de telle ou telle manière. Mais il ne peut rien et de moins en moins pourra-t-il quelque chose contre le torrent qui entraîne la langue vers la création de nouveaux mots pour la légitime expression de nouvelles idées.

Mal accueillis par les admirateurs du bon vieux temps, ces mots composés sont employés dans le langage oral et même dans les ouvrages populaires : ils font partie du *sô-ouen*, style usuel qui transforme le noble idiome monosyllabique de Confucius et qui se prête mieux que les autres dialectes aux poésies populaires, aux contes, aux comédies. Les changements qui s'accomplirent dans nos langues aryennes pendant la période préhistorique, s'opèrent maintenant sous nos yeux dans la langue chinoise, et ce phénomène, dans lequel maint Chinois morose, loueur du temps jadis, doit voir un indice de décadence irrémédiable, qu'est-il, sinon le témoignage d'un renouvellement continuel?

Sans la contrainte de l'étroite prison où l'écriture idéographique a muré la langue chinoise, l'idiome des hommes du Grand et Pur Empire se serait bien certainement développé avec une tout autre opulence, en tout cas il ne serait plus uniformément monosyllabique. Bien avant l'arrivée des Européens qui les a forcés à créer des mots composés, faits en apparence de deux, de trois mots, mais n'en formant réellement qu'un (toute écriture à part, s'entend), les Chinois avaient déjà nombre de termes réellement polysyllabiques sous apparence monosyllabique.

En quoi diffère, par exemple, de tel de nos longs mots français, espagnols ou allemands une expression telle que celle de *tséou-tao-ti-jen*? Qu'on oublie qu'il faut quatre caractères indépendants pour l'écrire, qu'on supprime les traits d'union et l'on aura, dans la vérité des choses, un quadrisyllabe tout pareil aux nôtres. « La première syllabe, dit Farjenel, correspond à l'idée de marche, la seconde à l'idée de chemin, la troisième est un signe de rapport, la quatrième signifie homme, et le tout représente immédiatement à l'esprit le mot de voyageur. »

On dit que l'acquisition de l'anglais est très facile parce que l'anglais n'a pas de grammaire : très aisé alors le chinois parce qu'il en a bien moins encore; qu'il n'a ni genre, ni nombre, ni parties du discours, ni déclinaisons, ni conjugaisons, ni modes, ni temps, bref rien; que le même mot y est

substantif, adjectif, verbe, adverbe suivant sa position dans la phrase.

Savoir ces règles de position et ce minimum de syntaxe, arriver à déterminer quel son, quel caractère de la phrase ou du membre de phrase représente l'action ou l'état, autrement dit, quel est le verbe, c'est être maître de la langue du « peuple aux cheveux noirs », qu'on parle assez aisément au bout d'un temps assez court. L'écrire couramment c'est autre chose : toutefois, malgré tant de difficultés, parfois plus apparentes que réelles, il suffit, en moyenne, de « quatre ans d'études à raison de deux à trois heures par jour » pour apprendre à peu près la somme d'écriture vraiment nécessaire.

*IV*
*LITTÉRATURE*
*CHINOISE*

Telle se montre à nous cette langue si curieuse, si manifestement imparfaite, qui est pourtant l'expression d'une grande littérature ayant déjà cinq millénaires de durée, à partir de trois mille ans avant l'ère chrétienne, et trois grandes périodes de développement.

L'âge antéclassique va des premiers balbutiements connus de la langue jusqu'aux deux maîtres de la philosophie chinoise, Laotze et Confucius, vingt cinq siècles avant les temps actuels, âge dont il nous reste deux grands témoins littéraires : le Chou-king ou livre des Annales; le Si-king ou Recueil de vers, jadis 3 000 morceaux, réduits par la suite à 311 : tous morceaux d'une authenticité incontestable, qui, dit Léon de Rosny, « sont parvenus vierges et immaculés jusqu'à nous, grâce à leur forme inimitable, à leurs rimes, à leur mesure; c'est le plus beau monument de l'antiquité chinoise, la plus ancienne anthologie du monde : la Chine seule sur la terre nous a conservé une tradition non interrompue depuis les premiers âges du monde ». — Rimes et mesures : la poésie chinoise a donc en ceci grande supériorité sur la poésie « sœur » du Japon, qui ne s'appuie ni sur la quantité, ni sur la rime, et se borne à l'alternance du vers de sept syllabes et du vers de cinq, avec préférence pour la strophe de 31 syllabes en cinq vers.

L'âge classique comprend environ les cinq siècles à partir de l'époque illustrée par ces deux grands sages; il est caractérisé par des œuvres de philosophie et d'histoire; la langue a déjà beaucoup perdu de sa flexibilité première (flexibilité qui ne ressemble guère à celle du grec, par exemple), mais elle a gagné en force, en concision.

Divers connaisseurs de la littérature chinoise prolongent

l'âge classique commencé avec ces deux grands sages jusqu'à l'intronisation de la dynastie mongole (1206).

On pourrait y ajouter l'âge récent, commençant au XIXe siècle avec la première pression un peu forte du monde européen sur le monde chinois, qui ne pourra manquer d'influer très profondément sur l'idiome du Milieu.

Même parmi les plus déterminés sinologues, il n'en est guère ou il n'en est pas qui fasse grand état de la littérature chinoise.

Wells Williams, l'auteur du *Royaume du Milieu* (Middle Kingdom), qui a donné un Dictionnaire tonique et un Dictionnaire syllabique de la langue chinoise et longtemps professé la langue et la littérature chinoise à l'Université de Yale, s'exprime ainsi sur le Trésor littéraire de l'élégant Empire de la dynastie du Grand Ching :

« La littérature dont le chinois est l'organe est très vaste et très didactique, mais elle manque de précision, de variété, de verve. Les ouvrages publiés dans cette langue ont d'abord formé, puis confirmé le goût national, en lui imprimant une monotonie fatigante. De l'admiration sans bornes pour les livres classiques et pour l'absolue perfection de leurs auteurs, — admiration maintenue et fortifiée par tout un système d'examens — est résultée pour ces œuvres une influence incomparable, et à son tour cette influence les a rendus plus fameux encore. Aussi l'étudiant de la civilisation chinoise ne peut-il pas ne pas fouiller avec le plus grand intérêt cette littérature « immensément » amoncelée pendant une quarantaine de siècles. Si le nombre et l'entassement étaient les principaux mérites d'une littérature, il y aurait lieu d'approfondir celle de la Chine; mais elle a tout de même mieux que cela : à la parcourir avec soin, on peut y trouver aussi, en nous servant des termes de Rémusat, de l'éloquence, de la poésie, un langage pittoresque gardant à l'imagination toutes ses couleurs. »

N'empêche qu'il y a du fatras par monceaux, de l'inutile à l'infini, dans les 78 000 volumes (et au-delà) indiqués par le « Catalogue de tous les livres des quatre librairies » et dans les 93 000 autres volumes (et plus) que mentionnent les catalogues des bibliothèques impériales. Nos centaines de millions d'ouvrages, à nous Européens, contiennent sans doute autant d'inepties et de vanités, mais avec combien plus de variété, de contradictions, de systèmes, de pensées, de génie primesautier, de puissance.

Ceci pour les belles-lettres. Quant au trésor scientifique de la Chine, il ne consiste guère qu'en erreurs et en enfantillages.

Et ici la comparaison entre les Chinois et nous n'est plus possible, tandis qu'on peut discuter du mérite de leur poésie mise en regard de celle des Grecs, Latins, Néo-latins, Germains et autres peuples d'Europe.

Pourtant il faut bien reconnaître que si les poètes chinois n'ont jamais offensé la morale de la nation du Milieu, ils n'ont pas non plus exalté son imagination. « Ils n'ont rien d'épique, même rien d'amplement et longuement narratif, et peu de passion profonde; leurs métaphores sont parfois affectées, puériles, même ridicules; le principal titre de ces poèmes à l'attention c'est leur antiquité, leur caractère religieux, le jour qu'ils jettent sur les idées et les coutumes des Chinois de l'ère antique. »

*V*
*PATOIS CHINOIS*

Les habitants des diverses provinces auraient depuis longtemps cessé de se comprendre les uns les autres, s ils ne possédaient, comme intermédiaires, les signes communs de la langue écrite que les lettrés lisent dans leurs dialectes et leurs langues propres, non seulement en Chine, mais aussi en Corée, au Japon, au Tonkin, en Cochinchine, à Siam. Ce dialecte recourt moins que ceux du midi à la gamme des intonations : aussi est-il d'une extraordinaire monotonie.

Les patois du nord règnent dans la région de Peking, dans le Chañtoung, dans les provinces du Hoang ho et sur le moyen Yangtze jusque vers le lac de Toungting.

Le langage de Nanking, que les Chinois du nord désignent eux-mêmes sous le nom de *ching yin* ou « prononciation correcte », est un dialecte du « mandarin » qui se rapproche de ceux du Tchekiang, représentant, d'après Edkins, les restes les mieux conservés de l'ancien chinois.

Les autres dialectes principaux sont celui du Setchouen, qui se rattache de près à la langue du nord, au mandarin ou Kwanhoa; le dialecte du Koeïtcheou, qui se rapporte à celui du Tchekiang; le dialecte du Fo' kien, en plusieurs patois; le dialecte du Kouangtoung ou cantonais, également fractionné en patois divers. Dans le sud-est et dans le sud de l'Empire, les lettrés seuls comprennent les Chinois du nord.

Ce sont ces divers dialectes, plus que des traits de race ou même que les contrastes dus au climat, qui distinguent les populations des provinces. Patois à part, les Chinois sont un peuple sinon encore centralisé, du moins très homogène par l'éducation, les mœurs et les pensées.

## *CHAPITRE NEUVIÈME*

# *RELIGION DES CHINOIS*

I. LE CONFUCIANISME. ‖ II. LE FENG-CHOUI. ‖ III. LE TAOÏSME. ‖ IV. LE BOUDDHISME. ‖ V. LE JUDAÏSME. ‖ VI. L'ISLAM. ‖ VII. LE CHRISTIANISME ET SES MISSIONNAIRES.

*I LE CONFUCIANISME*

POUR les religions, il n'y a point, comme pour les dialectes, de différences marquées entre les habitants du nord et ceux du sud de l'Empire. Dans chaque province, dans chaque district se pratiquent divers cultes, qui se confondent de bien des manières, sans qu'il soit possible de tracer entre eux une ligne de démarcation précise; les mêmes individus peuvent être à la fois bouddhistes, taoïstes, disciples de Confucius. En vertu même de son rang, l'empereur appartient aux trois religions et en accomplit ponctuellement les rites.

De ces trois philosophies, de ces trois cultes, le bouddhisme l'emporte très notablement sur les deux autres pour le nombre de ses fidèles, mais sans influer le moins du monde sur le fond de la conscience chinoise, qui est en réalité presque uniquement confucianiste, par la raison que Confucius appuya sa doctrine sur la divinisation des ancêtres.

Il y a d'ailleurs bien plus de ressemblance entre ces trois cultes différents qu'on ne le supposerait à la vue des cérémonies et surtout à la lecture des ouvrages de doctrine.

Le *ju kiao*, religion des Chinois policés, que l'on a pris l'habitude de désigner sous le nom de doctrine de Confucius, est issu de l'ancien culte national; de son côté, le taoïsme ou *tao kiao*, complètement oublieux de la doctrine élevée de son

fondateur, a fait retour aux superstitions antiques, et s'est presque partout transformé en magie; enfin, l'origine étrangère du bouddhisme ou *fou kiao* ne l'empêche pas de s'être complètement pénétré des idées nationales et d'en avoir accepté les rites.

Aux commencements de l'histoire, il y a plus de quatre mille ans, la religion des Chinois consistait dans l'adoration des objets de la nature : ce en quoi ils ont débuté comme tous les peuples possibles et imaginables, de n'importe quel pays, quel climat, quelle couleur de peau, quel développement ultérieur de philosophie et de science.

On n'a pas pu ne pas remarquer, avant toute autre ressemblance, celle de l'antique Rome et de la Chine dans leurs idées religieuses et sociales : vénération éblouie des forces naturelles, culte des génies topiques, des dieux domestiques, des pénates; autorité absolue du père de famille; prédominance « définitive et sans remise » de l'agriculture sur toute autre forme de l'activité. D'un côté le « feng choui », qui n'est au fond que le Génie du lieu, qu'il faut apaiser ou flatter; de l'autre les superstitions, aruspices, augures et présages; et dans les deux civilisations un même « large courant laïque ». Seulement — et la différence est grande — les Romains, au centre d'un remous de peuples et de langues, dans un monde où il fallait vaincre ou mourir, dévorer ou être dévoré, tournèrent au militaire, au conquérant, à l'impérial; la Chine, tranquille en son large bout des terres, et n'ayant autour d'elle que des ennemis impuissants, demeura purement agricole, civile, pacifique, et persuasive en Extrême Orient par la supériorité de sa civilisation.

Tous les phénomènes de la vie ambiante paraissaient aux hommes les actes de génies, les uns bienveillants, les autres mauvais, dont il fallait s'assurer les bonnes grâces par des prières et des sacrifices. Arbres, rochers, cours d'eau, tout avait son esprit caché; la montagne, la contrée tout entière, l'Océan, la Terre, étaient également animés par quelque divinité spéciale, et par-dessus cette nature d'en bas, peuplée d'êtres s'agitant en secret, s'arrondissaient en sphère immense les espaces du ciel, non moins remplis de génies bienfaisants ou redoutables.

L'homme, produit de toutes les forces naturelles qui le sollicitent, était aussi un dieu, mais l'un des plus faibles et des plus menacés; c'est par les évocations, les conjurations, qu'il

parvenait à sauvegarder sa vie au milieu de tant d'autres existences liguées contre lui.

Peu à peu une certaine hiérarchie s'établit dans la multitude des génies : Tien ou le « Ciel », celui qui entoure la Terre, qui embrasse l'ensemble de la nature, qui l'éclaire et le réchauffe de ses rayons, devint le Changti ou le « Seigneur suprême », le principe agissant de la création universelle, tandis que Ti ou « la Terre » se chargeait de recevoir et d'élaborer les germes.

Depuis trois siècles, les sinologues européens ont discuté à perte de vue sur le véritable sens qu'il faut donner à ce nom de Seigneur suprême, attribué au Ciel, et demandent s'ils peuvent le traduire par « Dieu », terme qui d'ailleurs est encore moins abstrait, puisque le sens primitif en est celui de « Jour ».

Des missionnaires chrétiens, entraînés par le zèle de leur foi, ont voulu reconnaître dans le Changti le dieu personnel des Sémites; en interprétant des textes obscurs dont les termes s'expliquent surtout par l'imagination, ils ont retrouvé tous les dogmes de leur culte, catholique ou protestant. Abel Rémusat pensait même avoir découvert le nom de Jéhovah dans le Taote' king ou « Livre de la Voie et de la Vertu »; les trois syllabes, *I, Hi, Wei*, prises chacune dans un membre de phrase différent, représenteraient le nom sacré du Dieu des Juifs. Ce serait une nouvelle preuve des communications qui existaient entre la Chine et le monde occidental, non seulement il y a quatre ou cinq mille ans, mais aussi vingt-cinq siècles avant que l'accès du territoire chinois fût ouvert par les canons des Européens.

Mais, somme toute, la plupart des critiques modernes qui ont scruté à fond cette matière difficile ne reconnaissent pas de rapports de parenté entre les religions de l'Orient et celles de l'Occident. Avant l'introduction du bouddhisme, l'évolution des idées religieuses en Chine paraît avoir été spontanée; leur origine première se retrouve dans le culte des esprits et des éléments, ce qui devint le feng-choui.

Se croyant entouré de tous côtés par les génies, le Chinois n'avait qu'à s'assurer leur faveur comme il se fût assuré celles d'hommes plus puissants que lui; pour ses prières, point n'était besoin ni de prêtres ni de liturgie régulière. D'ordinaire, c'était le chef de la famille patriarcale qui offrait aux êtres redoutés des aliments et des parfums au nom de tous les siens; de même, le chef de la commune ou du clan officiait en qualité d'intercesseur pour ceux qui se groupaient autour de lui. Mais dans tous ces rites il n'y a point de place pour une caste sacer-

dotale, et même les prêtres sont formellement exclus des fêtes religieuses où se montre l'empereur ; aucune révélation n'ayant été faite au peuple par des dieux ou des envoyés d'en haut, il n'est aucunement nécessaire d'avoir des interprètes de la parole divine.

Parmi les hommes il s'établit naturellement une hiérarchie correspondant à celle des esprits eux-mêmes. L'empereur eut le privilège de présenter ses offrandes au Ciel, à la Terre, aux neuf ou cinq grandes montagnes, suivant les époques, et aux fleuves principaux de la Chine. Les seigneurs féodaux ne purent offrir de sacrifices qu'aux divinités secondaires et aux génies locaux; enfin les simples particuliers durent rétrécir le domaine de leurs prières et de leurs offrandes, adorer les arbres, les rochers et les fontaines : le culte étant devenu l'une des attributions de l'État, les moindres détails en furent réglés par des « recueils de cérémonies ». Entre la langue et la religion des Chinois, on remarque un singulier parallélisme : l'une et l'autre se sont raffinées à l'extrême,mais elles représentent encore toutes les deux une des premières étapes de l'humanité : la langue est monosyllabique, et la religion est le plus savant des fétichismes.

Les sacrifices de propitiation se retrouvent dans la religion chinoise, mais on attribue l'origine de cette pratique bien plus aux populations limitrophes qu'aux Chinois eux-mêmes : ce sont les tribus mongoles avec lesquelles les riverains du Fleuve Jaune en son cours supérieur se trouvaient en relations, au nord et à l'ouest de l'Empire, qui auraient enseigné aux « enfants de Han » à se défendre de la funeste influence des esprits, non par de simples offrandes, mais par des sacrifices sanglants. Les allophyles des montagnes du sud, Lolo et Miaotze, versent aussi le sang des boucs sur les pierres sacrées.

En vertu de ces idées de propitiation, qu'elles fussent tirées du fond de la conscience chinoise ou d'ailleurs, on vit des centaines de courtisans se donner la mort ou s'enterrer vivants pour accompagner leur maître. Lorsque Hoangti mourut, environ deux siècles avant l'ère chrétienne, plusieurs de ses femmes et de ses gardes le suivirent dans la tombe, et dix mille ouvriers furent ensevelis vivants autour du monticule funéraire.

Encore quelques restes de ces usages barbares se sont maintenus dans les districts reculés, et l'on a vu fréquemment des parents chercher à se délivrer de sortilèges en précipitant des nouveau-nés dans les eaux du fleuve. Un mandarin, voulant mettre un terme à ces abominations, fit saisir tous les malheureux coupables de ces infanticides et les noya dans le Kiang, en les chargeant de porter ses lettres et ses vœux au génie des

eaux. Il ne subsiste maintenant d'autre trace des sacrifices sanglants que l'habitude de brûler des effigies d'hommes et d'animaux, lors des enterrements.

C'est à Confucius et à ses disciples que l'on attribue d'ordinaire la disparition des rites sanglants dans la religion chinoise; cependant les sacrifices religieux ne se faisaient plus dans la Chine policée bien avant Confucius, et longtemps après lui, en plein Moyen âge, des cérémonies de ce genre se sont encore exceptionnellement pratiquées.

Confucius n'en a pas moins mérité, par l'importance de son rôle historique, d'être considéré comme le véritable fondateur de cette religion nationale des Chinois, si bien réglée par le livre des Cérémonies.

Ce philosophe se préoccupa surtout de faire respecter les usages qui avaient été en honneur chez les anciens pour le culte des morts. Le maintien, le respect fidèle des coutumes, c'était pour lui la religion tout entière : continuer le passé, tel que le racontait la tradition, c'était, d'après lui, le moyen d'assurer à jamais la prospérité de l'Empire, à moins toutefois que cette constante glorification d'un « âge d'or » ne s'appliquât à un état imaginaire devant se réaliser un jour. La suite des temps lui a donné raison, la « cohésion » chinoise ayant duré beaucoup plus que toute autre à notre connaissance depuis que les hommes écrivent l'histoire.

Le surnaturel, qui tient une si grande place dans les autres religions, se montre à peine dans le culte de Confucius : « Comment, disait-il, prétendrais-je savoir quelque chose du Ciel, puisqu'il est déjà si difficile de nous faire une idée nette de ce qui se passe sur la Terre? » « Tu n'as pas encore appris à vivre, disait-il à l'un de ses disciples, et déjà tu songes à ce qui t'arrivera après la mort? » Quels sont les devoirs de l'homme envers ses ascendants, envers son prochain, envers l'État souverain, telles étaient les questions qu'il essayait de résoudre; la religion proprement dite y trouvait place seulement comme partie intégrante d'un système général de gouvernement.

Homme de toute mesure, s'il en fut jamais, Confucius est devenu pour cela même le modèle de sa nation. Modérés par nature et par habitude, sans ferveur religieuse, essayant de se maintenir sans cesse dans le juste milieu, les Chinois se sont reconnus dans le sage du Chañtoung, et peu à peu celui-ci a pris le premier rang dans la mémoire de son peuple, qui lui

rend encore, d'un bout à l'autre de l'Empire, des honneurs qu'on peut qualifier de surhumains.

La précision des documents historiques laissés par ses disciples et son genre de vie lui-même n'ont pas permis qu'on entourât son existence de mythes et de miracles : on n'en a point fait un dieu; mais d'âge en âge son autorité morale s'est accrue.

Quatre cents ans après sa mort, il n'avait encore reçu que le nom de *koung* ou « duc »; huit siècles plus tard, sous les Tang, il est nommé le « premier saint », puis sa statue est revêtue d'une robe royale et couronnée du diadème. Sous les Ming, la dernière dynastie nationale, en tant que d'origine chinoise, Confucius est déclaré « le plus saint, le plus sage, le plus vertueux des instituteurs des hommes ». Après la mort du philosophe, une colonie de disciples s'établit autour de son tombeau et se déclare vassale de la famille; d'autres fidèles, ne pouvant faire le pèlerinage lointain jusqu'au lieu sacré, élèvent dans leurs villes des tombeaux symboliques; seize cents temples se bâtissent en son honneur, et Confucius est enfin solennellement reconnu pour « maître de la nation ».

Jamais homme, parmi ceux qui ne sont pas montés au rang des dieux, n'a été l'objet d'un pareil respect : lorsque l'empereur Hoangti, jaloux de la gloire des souverains d'autrefois, ordonna la destruction des anciens livres et surtout du fameux Chouking ou « livre des Annales » compilé par Confucius, quatre cent soixante lettrés suivirent dans les flammes les ouvrages vénérés du maître ; d'autres furent enterrés vivants, beaucoup envoyés aux confins mongols, à la Grande Muraille, comme terrassiers, gâcheurs et maçons.

Celui qui « protégea les Jésuites comme astronomes et les toléra d'abord comme chrétiens » et qui régnait en Chine à peu près à la même époque que Louis XIV en France, Kanghi, expose comme suit la quintessence de la morale sociale, politique et gouvernementale du Sage entre les sages, en seize préceptes, qu'à l'imitation des commandements de Dieu et des commandements de l'Église, on pourrait nommer les commandements de Confucius, « revus, corrigés, estampillés » par l'empereur :

1° Estimez surtout la piété filiale et le support fraternel : ce que faisant, vous donnerez aux relations sociales l'importance qui convient;

2° Soyez généreux envers toutes les ramifications de votre famille, et vous mettrez en plein jour l'harmonie et la bonté;

3° Soyez en paix et concorde avec vos voisins, et vous préviendrez querelles et procès;

4° Reconnaissez l'importance de l'agriculture et des soins à donner au mûrier, et il y aura de quoi se nourrir et de quoi se vêtir;

5° Appréciez la tempérance et l'économie : ainsi ne gaspillerez-vous pas vos ressources;

6° Faites le plus grand cas des collèges, des écoles : alors les travaux des lettrés seront ce qu'ils doivent être;

7° Découragez, proscrivez les doctrines étrangères : ainsi l'emportera la doctrine correcte;

8° Exposez, expliquez les lois : ainsi seront avertis les ignorants et les obstinés;

9° Soyez convenables, courtois, prévenants : ainsi vous perfectionnerez les manières et les mœurs;

10° Travaillez avec diligence, chacun dans votre profession : ainsi le peuple sera satisfait;

11° Instruisez vos fils, vos frères plus jeunes : ainsi les détournerez-vous du mal;

12° Opposez-vous aux calomnies : ainsi vous protégerez les gens honnêtes, les hommes bons;

13° Prévenez du danger de cacher les déserteurs : ainsi ne partagerez-vous pas leur châtiment;

14° Payez vos impôts intégralement et de suite : et vous échapperez aux réquisitions et poursuites :

15° Unissez-vous par troupes de 100, de 101; ainsi vous arrêterez vol et brigandage;

16° Bridez vos ressentiments, votre colère, et l'on verra que vous reconnaissez l'importance due aux hommes et à leur vie.

Ce « catéchisme » nous semble un peu vulgaire et terre à terre, parfois même entaché d'immoralité, comme lorsqu'il recommande la délation et la trahison, dans le cas des déserteurs.

Suivant l'expression de Ch. Letourneau, la morale des Chinois est une morale en grisaille, tout aussi décolorée que leur littérature proprement dite. Mais en somme elle recommande la politesse, les bonnes relations, les bonnes mœurs, la correction, l'exactitude envers le fisc, le dévouement à la puissance établie : en quoi c'est un rudiment nettement gouvernemental.

On ne peut nier que la doctrine de Confucius, dont il se doit dire sans l'outrager qu'elle manque d'« envolée » sublime, a grandement contribué et contribue encore à la durée de la civilisation chinoise.

*II LE FENG-CHOUI*

Toutefois un culte aussi bien réglé que celui des cérémonies officielles ne pouvait comprendre l'ensemble des superstitions populaires, conjurer tous les génies qui, tourbillonnant autour des hommes, mettent leur bien-être et leur existence en danger. Il s'est donc formé en dehors des rites officiels un résidu considérable de pratiques non réglementées : c'est le *feng-choui*, qui, pour n'être pas un culte régulier, n'en a pas moins une très grande importance dans la vie de la nation chinoise.

Le feng-choui, c'est-à-dire « vent et eau », est, d'après un jeu de mots des indigènes, « invisible comme le vent, insaisissable comme l'eau »; mais on peut cependant le définir comme l'ensemble des cérémonies par lesquelles l'homme se rend favorables les esprits des airs et des eaux, c'est-à-dire la nature tout entière, depuis les astres qui cheminent dans les espaces jusqu'aux âmes errantes des morts.

Suivant les grands docteurs chinois deux principes gouvernent le monde.

Le *yang*, ou principe mâle, correspond au soleil et préside à l'année pendant la période des chaleurs : c'est le principe des présages heureux, celui qui fait croître les plantes, les animaux et les hommes.

Le *yin*, ou principe femelle, est celui que la lune représente dans les cieux, et qui règne sur la terre pendant la saison des froids : c'est le principe des mauvais présages, il annonce la mort.

Séparés, mais non pas ennemis, ce *yang* et ce *yin* : rien ne pourrait exister sans ce mélange du principe de la mort avec celui de la vie; c'est par leur union que tout naît et grandit, et celui qui les comprendrait parfaitement deviendrait par cela même immortel.

Dans la maison de tout Chinois on voit l'image d'un tigre portant le *taïki* ou tableau qui représente le yang et le yin s'unissant et se pénétrant l'un l'autre dans un cercle magique, entourés de traits de diverses grandeurs qui figurent les points cardinaux et la nature entière. Ces traits sont les fameux diagrammes qui ont servi à écrire le Yiking ou « Livre des Transformations », œuvre qu'on attribue à Fohi et dont tant d'érudits chinois et européens ont vainement cherché le sens. La bibliothèque de Peking comprenait des milliers de commentaires de cet ouvrage, non moins incompréhensible que les « Fanfreluches antidotes de maître Alcofribas Nasier, l'abstracteur de quintessence ». Nous ne savons pas ce qu'en ont fait les envahisseurs.

Dans le cours de leur existence, les fidèles observateurs du

feng-choui doivent se diriger en toutes choses par des pratiques de conjuration, d'ailleurs semblables, du moins en principe, sinon par les détails, à celles que l'on observe encore dans tous les autres pays du monde.

Les mânes des ancêtres sont parmi ces êtres qui remplissent la Terre et les espaces aériens autour de la demeure du Chinois, et qui peuvent influer soit en bien, soit en mal, sur la destinée des vivants. Ainsi que d'autres peuples, les enfants de Han reconnaissent dans l'individu l'existence de trois âmes distinctes : l'âme rationnelle, qui réside dans la tête; l'âme passionnelle, qui a son siège dans la poitrine; l'âme matérielle, qui vit dans le bas-ventre. De ces trois âmes ou *houen*, les deux premières peuvent être fixées après la mort, l'une dans les tablettes commémoratives, l'autre dans le tombeau, mais la troisième s'enfuit dans l'espace, cherchant à pénétrer dans un autre corps, et son influence peut devenir redoutable si les parents négligent d'accomplir leurs devoirs de piété. Les houen des enfants sont les plus à craindre, parce qu'ils étaient encore imparfaits au moment de la mort, et qu'on n'a pu les apaiser par un culte régulier. Les bâtons d'odeur qui brûlent à l'entrée des maisons et des boutiques ont pour fonction d'empêcher l'entrée de ces mânes redoutables et des esprits malfaisants de toute nature.

C'est principalement pour le choix d'un tombeau qu'il importe de se conformer aux règles du feng-choui. Si l'âme du défunt, malgré la piété des siens, se trouve exposée aux influences néfastes, elle cherchera certainement à se venger, et son courroux se manifestera par des calamités sans nombre, qui viendront frapper la famille imprudente.

Les esprits, bons ou mauvais, qui « viennent en nuages et s'en vont en brouillards », voyagent incessamment en rasant le sol, et l'art essentiel de tous ceux qui remanient la surface terrestre est de savoir élever les tombeaux, bâtir les maisons, tracer les chemins et les canaux, entamer les carrières, creuser les puits, de manière à gêner le vol des génies malfaisants et à favoriser celui des bons.

La connaissance de tous les procédés à suivre pour la bonne direction de ce monde infini des génies est d'une acquisition difficile, et dès qu'il arrive un désastre, on ne manque pas de l'attribuer à l'incurie ou à l'ignorance des professeurs de feng-choui. Par toute la Chine, on remarque des mines et des carrières que les autorités locales ont fait combler, parce que le peuple les accusait véhémentement d'avoir porté tort aux récoltes en laissant passer les influences mauvaises, et souvent des procès surgissent entre des voisins qui s'accusent

réciproquement d'avoir fait sur leurs terres des changements imprudents qui ont détourné de la route indiquée la théorie des esprits bienveillants.

Il importe donc, et il importe essentiellement de se nantir, soi et les siens, d'un sage interprète des indices mystérieux de la nature, sachant déterminer les conditions favorables des vents et des eaux et transformer en avantages les influences funestes. Il suffit parfois de planter un arbre ou de bâtir sur une éminence une tour à toitures latérales et à clochetons, pour que toute la contrée environnante soit placée sous une heureuse conjonction des éléments.

Le nord, d'où proviennent les vents polaires, est aussi le côté des mauvais génies, tandis que les bons sont appelés par le souffle du midi. En général, les courbes sinueuses des rivières, les contours mollement arrondis des collines favorisent la prospérité de la contrée, tandis que les brusques tournants, les roches verticales mettent en danger la population des alentours.

Il faut également redouter la ligne droite, qui est celle des esprits méchants : tout doit se mouvoir en douces sinuosités comme « les vents et les eaux ». C'est pour cela que les toitures des maisons chinoises sont toujours relevées à leurs extrémités : ainsi les mauvaises influences, étant détournées de la maison, vont se perdre dans l'espace, à des distances inoffensives.

Il arrive maintes fois que les prescriptions du feng-choui s'accordent avec les règles de l'hygiène : les Chinois de Hongkong approuvèrent fort les médecins anglais d'avoir fait élever un rideau d'arbres entre une caserne et des terrains insalubres, et reconnurent que la plantation s'était faite conformément aux préceptes « des vents et des eaux ».

En envisageant le feng-choui en dehors de ce qu'il a d'enfantin, en même temps que de fantaisiste, on peut dire qu'il constitue les rudiments de la science naturelle en Chine : d'après les professeurs, il comprend l'étude de l'ordre général des choses, de leurs proportions numériques, de leur vie intime, de leur forme extérieure.

Quand l'ingénieur européen vient brutalement éventrer le sol par ses tranchées rectilignes ou construire des ponts biais sur les torrents, percer obliquement les montagnes, poser d'inflexibles rails d'acier à travers les allées de tombeaux, le peuple ne peut se défendre d'une véritable terreur. La grande opposition faite par les Chinois aux étrangers qui ont entre

pris la construction de chemins de fer dans le royaume du Milieu ne provient pas seulement de la crainte qu'a le gouvernement de voir les Européens s'établir peu à peu en maîtres dans l'intérieur du pays, elle s'explique aussi par le respect traditionnel des indigènes pour la Terre qui les a faits ce qu'ils sont; on ne leur a pas laissé le temps de s'accommoder aux procédés irrespectueux des ingénieurs étrangers qui ne se soucient que de courbes, pentes, distances majorées, passages opportuns des rivières, lieux convenables pour les tunnels.

De tous les génies de puissance mondiale, plus que cela cosmique, révérés en Chine, le dragon est celui dont on parle le plus. Mais tout le monde ne s'en fait pas la même idée. Les descriptions varient.

Suivant les renseignements de Wells Williams, il n'y aurait qu'un seul « dragon authentique », ainsi décrit par les auteurs les mieux renseignés : il a les cornes du cerf, les yeux du lapin, les oreilles de la vache, le cou du serpent, le ventre du crapaud, les écailles de la carpe, les griffes du faucon, les pattes du tigre; de chaque côté de sa gueule il porte moustache et sa barbe renferme une perle rare; son souffle se transforme tantôt en eau, tantôt en feu, et sa voix est comme le bruit des cymbales. Dragon volant, quoiqu'il n'ait pas d'ailes, et crocodile, non pas raide, cuirassé, mais qui se déroule aussi aisément qu'un serpent, sa tête est plus ou moins humaine et ses quatre pattes ont chacune cinq griffes. « Il ne paraît jamais en entier, dit Matignon, aux mortels assez heureux pour l'apercevoir; sa tête, sa queue ou une partie de son corps sont toujours cachés dans les nuages. Il personnifie tout ce que les mots « haut », « s'élever », peuvent représenter de sens et d'idées : ainsi, par exemple, les montagnes, les grands arbres, l'Empereur, fils du ciel, la puissance : il est essentiellement polymorphe. »

Comme le « bon Fridolin et le méchant Thierry » il y a le bon dragon, et surtout le méchant, qui préside aux grands désastres, aux inondations des fleuves, aux tremblements de terre, aux pluies violentes, aussi bien qu'aux sécheresses de longue durée, aux ravages de la foudre; aux typhons, aux épidémies meurtrières.

Il est partout, et se trouve bien partout, mais il aime surtout l'eau, et de préférence les rencontres de fleuves ou de rivières, les « becs d'Ambès ».

Il ne vit pas seulement dans l'air, dans l'eau, sur terre, mais encore sous terre, et, dit aussi Matignon, « ce sont les sinuosités de son corps qui font les ondulations du terrain

dans les plaines et les dentelures des montagnes. Certaines cartes géographiques indiquent même des lieux où se trouvent des dragons; elles signalent les endroits où il ne faut pas creuser le sol, si l'on se soucie de ne pas déchaîner toutes sortes de calamités ».

*III*
*LE*
*TAOISME*

La religion chinoise qui reconnaît Laotze pour son fondateur, et qui dans les premiers temps contrastait d'une manière absolue avec la religion nationale représentée par Confucius, a fini par revenir aux superstitions antiques et par s'accorder ou même par se confondre tout simplement avec les pratiques du feng-choui.

Laotze, né en l'an 604 avant l'ère vulgaire, précéda d'une cinquantaine d'années Confucius, qui vint au monde en 551. Son nom veut dire : « le vieux maître ».

Contrairement à Confucius, Laotze ne regardait point vers le passé de la nation chinoise pour y découvrir un modèle de conduite dans l'avenir. Il ne cherchait que la vérité pure, sans se préoccuper de trouver des précédents dans l'histoire des empereurs, et même en les méprisant comme sans valeur. Confucius ayant visité le vieux maître, celui-ci dit brusquement : « Je ne comprends pas que vous alliez à la cour. Le sage ne recherche pas ces endroits; il les fuit... Je vous prie de m'excuser : je sais que l'usage en Chine est d'offrir un cadeau à celui qui vous fait visite, mais comme je suis très pauvre, je ne puis que vous donner un conseil. Profitez-en » (Guimet).

Insoucieux des esprits soit bons, soit méchants, et des mânes des ancêtres, il essaya de reconnaître la raison première des choses, et son langage, autant du moins qu'on parvient à le deviner sous le texte obscur du Taote' king, rappelle celui des philosophes de l'Occident : c'est le Platon, le Zénon de l'Extrême Orient. Son enseignement nous a été conservé dans un ouvrage qu'on dit sublime, en tout cas très difficile à comprendre et que la tourbe des commentateurs a encore plus embrouillé : c'est le Taote' king, composé de 5 320 caractères seulement.

Pour Laotze, « la matière et le monde visible ne sont que des manifestations d'un principe sublime, éternel, inconcevable », qu'il appelle *Tao*, c'est-à-dire « la voie, le chemin du salut »; l'homme qui sait commander à ses passions peut éviter après sa mort le châtiment des métempsycoses successives et, dès sa première vie, entrer par la contemplation dans l'immortalité bienheureuse.

Telle fut, dans sa simplicité, la doctrine de ce grand mystique et de ses continuateurs immédiats; mais bientôt les prédicateurs et dogmatistes du *tao*, les moines taoïstes prétendirent à la découverte de l'immortalité sur cette terre même, et c'est par la préparation des élixirs et des breuvages qu'ils surent obtenir les bonnes grâces des empereurs. Peu à peu la religion du Tao se confondit avec la magie, et de toute la doctrine de Laotze il ne resta plus qu'un vain nom, des incantations, des pratiques.

Aujourd'hui les révérends prêtres taoïstes, dont la plupart se vouent au célibat, comme les lamas bouddhistes, sont les nécromanciens de la Chine, ceux qui font tourner les tables et qui conjurent ou évoquent les esprits. Sans dogme précis qui les unisse en corps religieux distinct, les uns sont de véritables chanoines comme ceux des Toungouses, les autres sont plutôt astrologues ou diseurs de bonne aventure. En général, les lettrés affectent de mépriser le taoïsme; cependant certaines pratiques de ce culte sont imposées aux mandarins, et même quelques cérémonies taoïstes se mêlent au culte national en présence de l'Empereur.

Le grand prêtre du taoïsme ou « docteur céleste », qui prétend descendre en ligne directe de Laotze, reçoit un traitement de l'État en échange des amulettes, des objets de sainteté et des mandements sur papier rouge ou vert qu'il fait distribuer dans toute la Chine.

*IV*
*LE*
*BOUDDHISME*

La religion bouddhiste, moins infidèle à son ancienne doctrine que le culte du Tao, a su mieux se maintenir; la très grande majorité des enfants de Han se range parmi les sectateurs de Fo, et presque tous les Chinois, sinon tous, sont comme empoisonnés des superstitions que cette doctrine a semées libéralement dans le Royaume des fleurs.

Bien que d'origine étrangère, le bouddhisme est devenu, du moins en apparence, la religion de la nation chinoise, mais sous une forme qui le rapproche singulièrement du culte primitif des génies et des mânes.

Les véritables commencements du bouddhisme chinois, l'introduction réelle de la doctrine dans l'Empire du Milieu sont relativement modernes : relativement, parce qu'il s'agit de la Chine; en France ce serait du haut Moyen âge, sinon du gallo-romain.

Sans doute les premières conversions au bouddhisme datent d'il y a vingt-deux siècles, et trois siècles plus tard un empereur donnait au nouveau culte son approbation officielle; mais ce n'est pas sans avoir eu à lutter contre les disciples de Confucius et les taoïstes qu'il put s'établir. Il ne se propagea qu'au VI[e] siècle au sud du Yangtze : à cette époque, les prêtres bouddhistes avaient élevé déjà 13 000 temples dans l'Empire. Déjà aussi l'alliance était conclue entre le culte national et la religion bouddhique; les missionnaires venus de la patrie de Bouddha, de l'Inde, avaient su faire habilement une place dans leur doctrine aux croyances populaires du peuple qu'ils voulaient convertir. Les génies des vents et des eaux, les mânes des grands hommes, tous les habitants du panthéon chinois purent être facilement introduits dans la foule des poussahs (*boddhisatvas*) et autres incarnations plus ou moins incomplètes de Bouddha; afin de donner accès à tous, de nouveaux degrés de sanctification et de béatitude furent ajoutés à ceux qui existaient déjà. Les dieux domestiques restèrent, sous d'autres noms, à côté de ceux que vénérait la communauté. Enfin le nombre des cérémonies s'accrut sans que le peuple eût à s'enquérir de leurs origines diverses.

Le bouddhisme ne pouvait manquer de plaire à un très grand nombre, sinon au plus grand nombre. Aux gens cultivés, aux lettrés, aux esprits fureteurs, il offrait les subtilités de sa métaphysique; aux esprits artistes ou aux esprits vains, les pompes de son culte; aux malheureux et déshérités, aux imaginatifs pessimistes la fin de leurs souffrances par l'anéantissement dans la tombe, sans l'indéfinie série des transmigrations posthumes.

La principale difficulté qu'il rencontra lors de son établissement en Chine, ce fut, nous raconte Eugène Simon, la presque impossibilité de trouver des desservants. Il n'y avait pas de prêtres dans le « Milieu » et nul besoin d'en avoir : le père de famille est le prêtre et grand prêtre-né de sa famille, l'évêque de son culte. D'après une légende plus que douteuse et singulièrement ironique, pas un seul des « fils de Han », ou presque pas un seul d'entre eux n'ayant voulu entrer dans les « ordres » bouddhistes, le gouvernement aurait dû retirer du *carcere duro* le nombre voulu des servants de la nouvelle religion : de fait, « les bonzes n'auraient jamais cessé de s'appeler eux-mêmes les « condamnés à mort », ni de porter le bonnet et la robe jaune du bagne (?) »

De tous les ouvrages bouddhiques, celui qui est le plus répandu en Chine et que l'on trouve sur tous les autels de Bouddha n'est pas un livre de métaphysique comme ceux des

temples du Tibet et de la Mongolie, c'est le « Nénuphar blanc », recueil de paroles d'amour, de consolation et de promesses, comme une manière d'*Imitation de Jésus-Christ.*

Parmi les sectes diverses, la plus populaire est celle qui vénère Kouanyin — c'est la Kannon des Japonais, — la seule femme qui ait été parmi les disciples de Bouddha. Devenue déesse de la Miséricorde, elle est la patronne des mères sans enfants, celle des marins que menacent les tempêtes; on la représente souvent avec un enfant dans les bras. Mainte image de Kouanyin est absolument semblable à celles de la vierge Marie, dont le culte se développait, en même temps, à l'autre extrémité de l'Ancien Monde.

La grande période de prospérité pour la religion bouddhique en Chine est comprise entre le VI[e] et le XI[e] siècle : c'est alors que les moines, entraînés par l'ardeur de la propagande, parcouraient la Chine et les pays voisins, et que se firent ces importants récits de voyages, dont quelques-uns attendent encore des traducteurs. Alors aussi s'écrivirent les traductions chinoises de près de quinze cents ouvrages sanscrits, dont la plupart n'existent plus dans l'original, et qui renferment les documents les plus précieux sur l'histoire du bouddhisme.

Pendant cette époque de ferveur fanatique, la contrée se couvrit, d'un bout à l'autre de l'Empire, de ces *ta'* ou pagodes et de ces pagodons ou petites pagodes sans lesquels les Européens ne sauraient s'imaginer un paysage véritablement chinois.

En quoi ils ont raison jusqu'à un certain point. Sans doute le style primitif et le nom même de ces « maisons sacrées » ont été empruntés à l'Hindoustan, mais ces édifices ont été accommodés au goût des Chinois : les tours, à cinq, sept, neuf, onze ou treize étages, — car en Orient comme en Occident les Dieux aiment le nombre impair, — sont à chaque division ornées de toitures à tuiles bleues ou blanches, qui se relèvent en cornes aux angles de l'édifice, et garnies de nombreuses clochettes, dont la voix argentine est l'hommage rendu par les airs à la gloire de Bouddha.

A peu près tous les monastères bouddhiques de la Chine sont disposés de la même manière. La façade principale est tournée vers le midi, si ce n'est dans les montagnes ou sur le bord des eaux, où l'orientation est indiquée par les lignes mêmes du paysage. Derrière le parvis s'élève le corps d'édifice principal, séparé des autres par des cours de moindre importance : sur les pentes des collines, toutes ces constructions

s'étagent en terrasses; autour du couvent, de grands arbres ombragent un étang où flottent les larges feuilles du nelumbium.

Les cérémonies consistent en offrandes, en hymnes, en prosternements et en lentes processions autour du temple, pendant lesquels on répète constamment les syllabes *O mi to fo*, transcription phonétique chinoise d'Amitabha, l'un des noms hindous de Bouddha.

Les moulins à prières bouddhistes ne manquent pas en Chine; on en use surtout dans les régions voisines du Tibet, notamment dans le nord-ouest du Setchouen. La Mission Lyonnaise décrit ainsi cet ustensile religieux, si répandu chez les Tibétains, les Mongols, les Mandchoux et autres bouddhistes : Le moulin à prières est une sorte de boîte cylindrique dans laquelle sont enfermées les prières. Celui qui est portatif est fixé au bout d'un manche, comme un bilboquet; une masse pesante est attachée au cylindre et permet de le faire tourner en agitant l'appareil. A chaque tour, les prières sont dites. On peut s'éviter cette fatigue, en plaçant le moulin près d'un torrent et en le faisant marcher par une roue hydraulique. Il y a aussi les étendards, les cordes à prières, longues et étroites bandes de toile blanche (plutôt grise) couvertes de prières écrites en caractères tibétains et fixées le long d'une perche verticale qui sert de hampe. Il y a, en plus, au-dessus du mur de la cour, une corde tendue à laquelle sont attachés de petits lambeaux d'étoffe couverts aussi de prières. Ces cordes tendues sont très nombreuses au-dessus des torrents; il y en a qui traversent toute une vallée et qui vont d'une montagne à l'autre. Chaque fois que le vent agite ces inscriptions, on peut considérer les prières comme dites et l'effet bienfaisant s'en répand sur toute la vallée.

La multitude des monastères témoigne de l'influence prépondérante qu'avait autrefois la religion de Fo; mais, de même que les belles pagodes, la plupart des couvents de vastes proportions datent d'un millier ou du moins de plusieurs centaines d'années. Actuellement, presque tous ces édifices sont à demi ruinés et des touffes d'arbustes croissent dans les lézardes des murs et sur les toits. Le déclin de la religion bouddhique est évident; en mainte contrée de la Chine, elle n'est plus qu'un rituel abandonné aux moines. On remarque un peu partout que si les pèlerinages aux sanctuaires consacrés sont très fréquentés encore, les hommes y prennent très peu de part, et l'on ne rencontre plus guère, en fait de pèlerins, que des femmes, voire que des vieilles femmes, le bâton à la

main, « et qui vont péniblement, sur leurs petits pieds, comme si elles étaient hissées sur des échasses ». Les trois sanctuaires bouddhistes les plus vénérés, les plus « concourus » sont celui du mont Outaï, dans la province du Chañsi, celui de Poutou, dans l'une des îles de l'archipel des Tchousan, et celui du mont Omi, dans la province du Setchouen, à la frontière du Tibet.

Souvent les empereurs et les hauts fonctionnaires ont lancé des édits, publié des circulaires pour détourner le peuple des superstitions non prévues par le recueil des cérémonies et le mettre en garde contre tous les prêtres, « frêlons imposteurs qui viennent piller la ruche de l'abeille ». En effet, le peuple se détourne de plus en plus des bonzes; mais, quoi qu'on en dise, il n'en est pas moins toujours occupé de pratiques religieuses. L'incrédulité qu'affichent les lettrés a fait illusion sur les sentiments réels du pays; le soin qu'ont les Chinois de leurs images domestiques, l'ensemble de leurs superstitions, leurs génuflexions, leurs pèlerinages, témoignent de la persistance de leur foi.

Bien plus, ils ne se contentent même pas d'une seule religion, ils pratiquent les trois religions nationales. Avec Confucius ils vénèrent les ancêtres; en suivant le Tao, ils apprennent à conjurer les génies; par la doctrine de Bouddha, ils vivent avec les saints.

Et les trois cultes s'accordent parfaitement entre eux : le premier s'adresse au côté moral de l'homme, le deuxième fait appel au sentiment de la conservation; le troisième enfin élève le fidèle dans le monde supérieur de l'imagination et de la pensée.

Ainsi que le disent les Chinois eux-mêmes, « les trois religions n'en font qu'une ». Lors de maintes funérailles, les prêtres des divers cultes officient en même temps, dans un « touchant » accord.

*V*
*LE*
*JUDAISME*

Mais parmi les religions qui se sont introduites dans le Grand et Pur Empire, il en est qui ne s'accommodent point du partage : elles sont au nombre de trois, exactement comme les religions nationales.

L'une d'elles est le culte de Jéhovah, qui d'ailleurs ne compte qu'un bien petit nombre d'adhérents. Les juifs, que l'on appelle souvent les « mahométans bleus » parce que leurs rabbins portent un bonnet et des souliers de

cette couleur, sont en effet considérés par maint Chinois comme formant une secte de l'Islam : on leur donne aussi les noms de Lehtze-kin ou « Coupeurs de veines », et de Taoukid-ked ou « Extracteurs de nerfs », à cause de leur manière d'égorger et de préparer les animaux qui doivent servir à leur nourriture.

Réduits de nos jours à quelques centaines d'individus seulement, vivant dans la capitale du Honan, à Kaïfoung (et quelques-uns dans des ports ouverts au commerce des nations), ils étaient jadis beaucoup plus nombreux, et plusieurs s'élevèrent à des postes éminents.

Les colonies juives de Nanking, de Peking, de Ningpo, ont cessé d'exister : les conversions au mahométisme et aux religions nationales de la Chine ont réduit de siècle en siècle la petite colonie sémitique. Ceux qui restent ne parlent que le chinois, et leurs derniers rabbins, les Aronistes ou Aaonites, ne lisent plus que difficilement l'hébreu, en le prononçant à la chinoise : à tel degré que pour eux, le nom d'Israël est devenu Ye se lo ni.

D'après le témoignage unanime des Juifs de Kaïfoung fou, ils appartiennent à la tribu d'Aser et sont venus en Chine pendant le règne de la dynastie de Han, c'est-à-dire dans la période de quatre siècles et demi qui s'étend de 202 de l'ère ancienne à 264 de l'ère vulgaire. Les missionnaires qui découvrirent la colonie juive de la Chine en ont conclu qu'elle se composait de fugitifs immigrés dans le pays après la destruction de Jérusalem; les Israélites du « Milieu » donnent eux-mêmes à leur patrie le nom de Tientcheou, qui est celui par lequel les Chinois désignent Ceylan.

Ainsi donc la postérité d'Abraham se serait maintenue pendant dix-huit cents années au milieu de ce monde chinois si différent de son pays d'origine. Mais lorsque les Juifs européens réussirent dernièrement à se mettre en relation avec ces coreligionnaires, ceux-ci avaient presque entièrement perdu leur cohésion de race : la synagogue était ruinée, aucun fidèle ne savait plus lire le Pentateuque, et des récompenses étaient offertes par la communauté et par le gouvernement à ceux qui seraient parvenus à le déchiffrer. Invitation avait été faite à tous les Juifs d'attendre, avant de changer définitivement de religion, que l'impossibilité de lire les livres saints eût été bien constatée ; mais ils considéraient déjà la Mecque et Médine comme leurs villes saintes.

*VI*
*L'ISLAM*

Les Mahométans, eux, n'ont pas la moindre tendance à disparaître, et ils forment un élément nombreux, important, remuant, très difficile à vivre en ce sens qu'ils tiennent plus à leurs doctrines qu'à leur Chine ; en somme, un État dans l'État.

Skatchkov les évalue à vingt millions, nombre qui semble beaucoup trop faible à d'autres historiens de la Chine; la plupart optent pour trente millions.

On prétend qu'ils ont la majorité dans la province du haut Hoang ho, dans le Kansou, et qu'ils comptent pour un tiers dans tels et tels districts des autres provinces septentrionales de la Chine.

Puis, si l'on veut bien se faire une idée complète de la somme de leur puissance, non dans la « Fleur du Milieu » proprement dite, mais dans l'ensemble de l'Empire chinois, il faut ajouter aux Musulmans des « dix-huit provinces » les Dounganes et autres Musulmans de la Dzoungarie, du pays de Kouldja et du Turkestan Oriental.

On embrasse d'habitude tous les Mahométans chinois sous le nom de Hoï-hoï (Hoeï-Hoeï), qui s'appliquait autrefois aux Ouïgour; eux-mêmes prennent soin de s'appeler Kiao-mun ou « Gens de religion », pour se distinguer des autres Chinois, considérés par eux comme des impies. Quant à l'appellation de Dounganes, de provenance mongole, on sait qu'elle s'explique d'ordinaire par le sens de « Traînards » ou « Déclassés »; elle n'est employée d'ailleurs que pour les Musulmans du nord et du nord-ouest de la Chine; et quant à celle de Panthé, mot d'origine barmane, de sens inconnu, elle s'applique uniquement aux Islamites du Yunnan, qui sont fort nombreux et à peu près sans communications avec leurs coreligionnaires du Nord et du Centre.

Il ne paraît pas que les Mahométans de Chine forment un groupe ethnologique homogène. Descendants d'Ouïgour, de Tangoutes et de Tartares, ils se mêlent dans l'ouest et dans le nord à des prosélytes vraiment chinois, tandis que dans le Yunnan les éléments turc et mongol manquent parmi les sectateurs de l'Islam ou ne peuvent être représentés que par les descendants des soldats qui accompagnaient Koublaï-khan dans les razzias de conquête.

Depuis le commencement de la dynastie mandchoue, les Mahométans sont astreints comme les autres Chinois à porter la queue, et au cours du XIXe siècle le gouvernement a eu la barbarie d'obliger les mères musulmanes à se conformer à la mode chinoise en mutilant les pieds de leurs filles. Mais, malgré

la ressemblance des traits et l'identité du costume, on peut distinguer à première vue les Musulmans des autres Chinois, grâce à la fierté de leur maintien, à la franchise de leur regard, et, dans les provinces de l'ouest, à l'habitude qu'ils ont de porter des armes.

Ne buvant pas de boissons fermentées, ne fumant ni tabac ni opium, ils jouissent en général d'une meilleure santé que leurs voisins d'autres religions; l'initiative et l'esprit de solidarité qui les animent leur assurent une prospérité matérielle bien supérieure à celle du commun des Chinois. Aussi, par décision des mollahs, les riches marchands musulmans des provinces de Kansou et de Chensi sont-ils tenus au payement d'un impôt progressif, qui s'élève parfois aux deux cinquièmes du revenu, et dont le produit est employé au bénéfice de la communauté des Mahométans chinois.

D'après la tradition unanime des Musulmans du pays, la première apparition de l'Islam dans les provinces septentrionales du Royaume du Milieu date du XIIe siècle, sous le règne de Taïtsoung, alors qu'un parent du prophète, Ibn Hamsa, vint s'établir avec 3 000 immigrants dans la Chine septentrionale, là où elle tend sur la Chine Centrale, à Changan, qui est aujourd'hui Singan fou, sur un tributaire du fleuve Jaune. Fort bien accueillis dans l'Empire, les Mahométans purent établir en paix leurs mosquées, et leurs prêtres, imam, khabib, muedzin, furent investis par le gouvernement d'une certaine autorité civile sur les coreligionnaires de leur ressort.

C'est vers la même époque à peu près que fut entamée la Chine méridionale, quand des Musulmans arrivèrent jusqu'en Yunnan, probablement par la voie de mer. Dès 758, les annales chinoises parlent de pirates arabes qui mirent à sac les faubourgs de Canton et pillèrent les greniers impériaux. De tout temps, les communications entre les Musulmans du Yunnan et le reste de l'Islam ont été maintenues, soit par la voie de Canton, soit par celle de Bhamo et de la Barmanie inférieure. Dans toutes les communautés musulmanes de la province de Yunnan, où le niveau de l'instruction est plus élevé que dans le pays du nord, se trouvent des indigènes capables d'interpréter et de commenter en chinois le Coran et les prières récitées en arabe dans les mosquées. Ma Tehsing, un des principaux chefs des Mahométans révoltés, avait visité la Mecque, Stamboul, Alexandrie, et il y avait étudié les sciences de l'Occident.

Actuellement, c'est par la Dzoungarie, là où l'Empire chi-

nois s'ajuste à la province russe de Sémiretchié, que les Hoï-hoï du nord de la Chine sont en rapport avec les Mahométans de l'Occident. Les Ouïgour et les Tangoutes du Kansou, autrefois nestoriens ou lamaïtes, se convertirent à l'islamisme lorsque cette religion devint celle de tous leurs compatriotes du nord et de l'ouest dans l'État de Djagataï. Leur nombre s'accrut d'immigrants du Turkestan oriental, des Mongols musulmans laissés en Dzoungarie par Tamerlan, et peu à peu ils conquirent la prépondérance dans cette partie de l'Empire. C'est là que se trouvent les deux villes de Salar (Hotcheou, Houtcheou) et Kinkipao, où viennent s'instruire les jeunes gens dans la connaissance des livres sacrés et dans la pratique des cérémonies : ces villes représentent la Mecque et Médine dans l'Empire Chinois. Quelques-unes des cités du Kansou ont des centaines de mosquées, et tout le commerce a fini par tomber entre les mains des Musulmans. Ils ont le monopole des achats de bétail : c'est d'eux par conséquent que dépendait l'approvisionnement de Peking et des autres villes du littoral, au nord du Yangtze.

Comparés à leurs coreligionnaires des autres pays, les Hoï-hoï n'ont pas le fanatisme si commun en Occident chez les adorateurs d'Allah. Un grand nombre d'entre eux subissent les examens, conformément aux préceptes de Confucius, et pratiquent les rites de la religion d'État. Devenus mandarins, ils ne se refusent point à offrir les sacrifices publics en l'honneur des génies tutélaires de la contrée.

Il ne faudrait pourtant pas croire que l'esprit de prosélytisme ait absolument abandonné les Mahométans chinois. Très loin de là : les Hoï-hoï se maintiennent soigneusement distincts de la population païenne, et leurs mollahs s'opposent énergiquement au mariage des filles musulmanes avec les Mandchoux ou les Chinois, tandis qu'ils favorisent l'achat de femmes chinoises par les Mahométans. Tous Sunnites, les Hoï-hoï se divisent en deux sectes, les Chafié et les Azemi ; mais en face des païens ils sont unis : lors de la dernière insurrection, tout différend fut oublié, pauvres ou riches des deux sectes apportant également leurs offrandes aux imam des deux rites. De même, dans le Yunnan, les Panthé firent cause commune avec plusieurs tribus des Miaotze de la montagne : la haine des Mandchoux avait confédéré Mahométans et païens.

Le premier soulèvement eut lieu dans le Yunnan, à la suite de rivalités d'intérêts dans un district minier, où Chinois et Mahométans travaillaient en groupes séparés. Des combats eurent lieu dans lesquels l'avantage resta d'ordinaire aux

sectateurs du Prophète, et, pour en finir, les mandarins, désespérant de vaincre, fomentèrent un plan d'extermination générale.

Un jour de mai 1856 fut choisi pour le massacre, mais les mesures d'exécution avaient été mal combinées et les Musulmans se tenaient sur leurs gardes. Dans les endroits où ils étaient le moins nombreux, la plupart furent égorgés; mais ailleurs ils résistèrent avec succès, et même ils réussirent à s'emparer de la riche cité de Tali fou, place militaire de premier ordre, qu'ils s'empressèrent de mettre en rapports de commerce avec la Barmanie pour se procurer des armes et des munitions. En 1860, après quatre années de luttes, ils occupaient même Yunnan fou, la capitale de la province; mais les chefs, devenus des personnages importants, se laissèrent acheter par le gouvernement chinois et se retournèrent contre leurs coreligionnaires. La guerre civile dura pendant treize années encore et se termina par le massacre de trente mille Musulmans dans les rues de Tali fou : à peine quelques centaines de Panthé purent-ils trouver un refuge dans la Barmanie, contiguë à leur Yunnan.

Dans la Chine septentrionale, l'insurrection n'éclata qu'en l'année 1860, par le massacre des Chinois de Hoatcheou, à l'est de Singan fou; cette capitale résista, grâce à ses murailles, aux attaques des Hoï-hoï. Mais ailleurs, partout où les rebelles se présentaient, Chinois et Mongols, saisis de terreur, fuyaient dans les montagnes ou dans le désert, ou même se laissaient égorger comme des moutons sans essayer de résistance. Dans les provinces de Chensi et de Kansou, l'œuvre de destruction fut poursuivie par les Mahométans avec une impitoyable fureur : on vit des chefs de famille tuer leurs femmes et leurs enfants pour se donner tout entiers à la guerre sainte. Dans le bassin du Weï, il ne resta plus un village, tout fut démoli; même les demeures souterraines des grottes furent changées en ruines par des abatis de rochers. A l'exception des Chrétiens, tous les habitants de la campagne qui n'eurent pas le temps de s'enfuir furent massacrés; les prisonniers étaient brûlés; on égorgea même les vieillards et les enfants en bas âge : c'est à des millions qu'il faut évaluer le nombre des morts. En certains districts, on s'étonne de voir çà et là une habitation qui n'ait pas été renversée; si quelques grandes cités n'avaient eu leurs fortes murailles, imprenables sans l'aide du canon, les provinces du nord et du nord-ouest eussent été complètement dépeuplées de leurs habitants chinois, et les Musulmans auraient pu célébrer cette extermination radicale comme la plus belle de toutes les « djehad » ou guerres saintes de l'Islam.

La partie semblait définitivement perdue pour l'Empire, mais le manque de plan et de cohésion chez les insurgés dounganes leur devint fatal. Après quinze années de luttes, la victoire appartint à ceux qui disposaient des forces les plus disciplinées.

Les généraux chinois reconquirent d'abord le Chensi, puis le Kansou, et, reprenant les postes militaires du Thian chañ, purent disperser les derniers rebelles dans les solitudes de la Dzoungarie. Ainsi la longue insurrection des Mahométans s'était terminée de la même manière aux deux extrémités de la Chine; force était restée aux armées impériales, dont pourtant on ne peut guère dire qu'elles furent bien menées par des chefs à stratégie consciente.

Cette guerre fut conduite à la chinoise, par des capitaines imbus de la doctrine militaire du « Milieu » qui préfère la temporisation à l'action de vive force, le bon hasard à la combinaison savante, le long temps à la rapidité, la corruption des généraux à la bataille rangée et à l'assaut des places. De l'argent, des titres, des faveurs, des boutons vissés à des chapeaux « mandarinaux », valurent souvent plus qu'une victoire au généralissime des troupes anti-musulmanes. Presque toujours les morts innombrables que coûtent les guerres civiles de la Chine ne viennent pas du choc des armées, mais de la barbarie des « poliorcètes » qui mettent à feu et à sang les cités surprises ou conquises, et de celle des partisans qui ravagent la campagne.

En 1896, nouvelle et moindre rébellion des Musulmans du Kansou, avec les cruautés obligées, l'incohésion des révoltés agissant par bandes, le décousu des opérations de l'armée impériale, et derechef les trahisons de chefs, les achats de conscience, les égorgements de prisonniers, l'incendie, les ruines. Cette fois-ci le soulèvement ne dura pas longtemps, la saignée ne fut pas à blanc, et le malheureux Kansou recouvra la paix, alors que l'Empire allait pâtir de la grande guerre contre les huit coalisés.

D'ailleurs, quand même ils eussent été plus vaincus, les adorateurs d'Allah constituent encore une grande puissance dans le Royaume du Milieu, et des écrivains prédisent, un peu hâtivement si l'on en juge par l'absence de ferveur religieuse chez les Chinois, que les Mahométans deviendront un jour, grâce à leur esprit de solidarité, à leur forte organisation communale, à leur énergie supérieure, les arbitres des peuples dans l'Extrême Orient.

En attendant ce triomphe assez improbable de Mahomet

sur Confucius, Laotze et Bouddha, la révolte des Musulmans a fait un mal incalculable à la Chine; pas à toutes les dix-huit provinces, heureusement : le bas du Hoang-ho à partir de Kaï-foung, le moyen et le bas Yangtze, le bassin du Si-kiang ou fleuve de Canton, et tout le littoral, autrement dit la grande moitié orientale du Milieu, siège de ses populations les plus denses, ont été préservées, tandis que le reste était saccagé, ravagé, « raclé jusqu'à l'os ».

*VII*
*LE CHRISTIANISME ET SES MISSIONNAIRES*

Établis en même temps que les Musulmans sur le territoire chinois, les Chrétiens sont beaucoup moins nombreux, et, par comparaison, leur influence peut être considérée comme nulle. Entendons-nous bien : celle des Chrétiens chinois — car, que la Chine le veuille ou non, celle des Chrétiens exotiques est pour l'instant absolument prépondérante.

Jadis il en était autrement qu'aujourd'hui : les Nestoriens de la Mésopotamie et de la Bactriane avaient fondé en Chine des communautés florissantes. Outre les témoignages épars çà et là dans les annales chinoises et dans les chroniques du Moyen âge, il existait encore récemment une inscription racontant l'entrée des missionnaires chrétiens dans l'Empire du Milieu. Cette pierre, découverte près de Singan fou en 1628, et fréquemment visitée par les missionnaires catholiques, fut probablement brisée pendant la guerre des Taïping, car si Williamson la vit en 1867, Richthofen ne la trouva plus lors de son voyage dans le Chensi, en 1872. On ne peut avoir aucun doute sur l'authenticité de l'inscription, que les sinologues ont souvent reproduite, à cause de l'importance du texte et de la beauté des caractères; une belle copie de ce monument est exposée à la Bibliothèque nationale et tous les mots en ont été discutés par les commentateurs.

D'après cette pierre, c'est en 636 que le missionnaire syrien Olopönn pénétra dans la Chine du nord-ouest, par la route qu'avaient prise les familles des Bak, à l'aurore de l'histoire du « Milieu »; trois années après, il obtint la permission de bâtir une église à Singan. C'était donc un peu plus de cent ans avant l'arrivée des premiers disciples de Mahomet en ces mêmes cantons du Glorieux Empire.

La nouvelle religion se propagea rapidement et quoiqu'elle ait eu à souffrir des persécutions, au milieu du IXe siècle et surtout en 870, époque à laquelle la foule massacra 120 000 étrangers,

Arabes et Nestoriens, le christianisme existait encore dans toutes les provinces de la Chine, et principalement dans les régions septentrionales, lorsque Marco Polo parcourut la contrée.

C'est assez probablement à l'existence de ces communautés chrétiennes de l'Orient qu'il faut attribuer l'origine de la légende du « prêtre Jean » qui hanta tellement les imaginations des Occidentaux au Moyen âge. Les vagues récits apportés en Europe faisaient apparaître successivement tel ou tel souverain d'Asie comme ce prêtre-roi, que l'on croyait être Jean de l'Apocalypse, jouissant de l'immortalité et de la connaissance de l'avenir. Le fondateur du royaume de Karakitaï est un de ceux que la légende désigne le plus nettement. Plus tard, Marco Polo parle d'Ount khan, l'un des ennemis de Djenghiz khan, comme du véritable prêtre Jean, puis on se demanda si Djenghiz Khan lui-même n'était pas le mystérieux potentat. Enfin, quand on eut vainement cherché en Asie la position du grand royaume chrétien, la légende se reporta vers d'autres « Indes », c'est-à-dire vers les sources du Nil, et l'empereur d'Éthiopie devint à son tour le prêtre Jean de la légende. On le retrouve, ce prêtre protéique, jusque dans l'Afrique australe, sur un portulan espagnol du commencement du XVI^e^ siècle. Il a erré sur le vieux continent comme plus tard la Fontaine de Jouvence et l'Eldorado sur le Nouveau monde.

Les chrétiens ne sont plus représentés en Chine par la secte nestorienne. Les Ouïgour, les Tartares et les diverses populations du nord qui professaient la religion occidentale se convertirent à l'islamisme, probablement à l'époque de Tamerlan, et ce sont précisément les descendants des Nestoriens qui, sous le nom de Dounganes, ont récemment mis en péril l'intégrité du Grand Empire.

Le renouveau du christianisme en Chine fut l'œuvre des missionnaires catholiques, qui succédèrent aux Nestoriens pour prêcher la religion de l'Occident dans le pays de Confucius. Dès la fin du XIII^e^ siècle, Montecorvino fondait des églises parmi les Chinois et il devenait évêque de Peking; mais, au XVI^e^ siècle, les prêtres chrétiens ne furent pas accueillis avec la même bienveillance. C'est après de nombreuses tentatives qu'ils réussirent à pénétrer dans le Royaume du Milieu : ils étaient repoussés par leurs propres compatriotes, les marchands européens de Macao, qui craignaient d'être expulsés du pays s'ils favorisaient des essais de conversion. Enfin, le jésuite italien Ruggiero, déguisé en Chinois, se glissait en 1581 dans la ville de Canton, et l'année suivante il était suivi par le célèbre Ricci, homme du monde et fin diplomate, qui sut utiliser ses

vastes connaissances pour plaire aux grands, et qui finit par résider à la cour comme pensionnaire de l'empereur.

Les missionnaires jésuites, non moins intelligents et souples que leurs prédécesseurs italiens, continuèrent leur œuvre; ils surent presque tous obtenir comme lui les bonnes grâces du souverain, firent de nombreux prosélytes parmi les hauts personnages de l'Empire et devinrent grands personnages eux-mêmes. D'ailleurs, ils s'étaient bien gardés de condamner d'une manière absolue les rites que les Chinois tenaient pour sacrés, notamment ceux du culte des ancêtres; ils admettaient même les offrandes de fruits et de fleurs, les sacrifices en l'honneur des mânes; ils ne voyaient ou ne voulaient voir dans ces cérémonies que des témoignages de respect filial.

Bien moins tolérants qu'eux, et plus strictement liés au dogme catholique, furent les prédicateurs dominicains. Leurs premiers missionnaires arrivèrent en Chine au milieu du XVII[e] siècle. Ils flétrirent ces rites comme idolâtres et, de même que dans l'Amérique du Sud, la divergence d'idées, la rivalité d'ambitions amenèrent l'hostilité déclarée entre ces deux ordres religieux, qui, tour à tour, l'emportaient dans les conseils de Rome.

En 1715, après une série d'enquêtes et de contre-enquêtes, qui n'avait pas duré moins de soixante-dix années, une bulle du pape Clément XI donna tort aux Jésuites et porta le coup mortel à la christianisation de la Chine — à supposer que cette christianisation fût une des possibilités de l'avenir. Mais déjà Khanghi avait publié le « saint décret », dont le septième commandement condamnait « toute secte étrangère », et son fils Yong-tcheng avait ajouté à cet édit le commentaire suivant : « Quant à la religion catholique, elle est contraire aux doctrines correctes, et c'est uniquement parce que ses prêtres connaissent les sciences que la cour les emploie, mais toutes ces fausses doctrines qui trompent le peuple tombent sous le coup des lois, et pour punir ces artifices, l'État a des châtiments prévus. »

La persécution fut efficace, et pendant plus d'un siècle, la religion chrétienne disparut presque entièrement de l'empire, jusqu'à l'intervention armée des puissances européennes.

Depuis cette époque, les néophytes chinois ont non seulement à confesser la foi catholique, mais encore à renier les usages traditionnels de leur pays. Aussi les conversions sont-elles devenues relativement rares; la plupart se font dans les classes que la pauvreté dispense de la célébration des cérémonies funéraires; en outre, des enfants recueillis par les prêtres en temps de guerre ou de famine, ou bien achetés à

des parents misérables, sont élevés dans la pratique du culte catholique; c'est ainsi que se recrutent les « chrétientés » de l'Empire. « Avec cent francs donnés à nos baptiseurs, dit l'évêque Perrocheau, nous pouvons régénérer au moins trois ou quatre cents enfants, dont les deux tiers vont presque aussitôt au ciel. »

En 1876, les missionnaires français, italiens, espagnols, belges, étaient au nombre d'environ trois cents, et se faisaient aider dans leur œuvre par des centaines de prêtres et de catéchistes indigènes. Ils évaluaient le nombre de leurs adhérents à 400 000 ou 500 000 personnes, s'accroissant d'environ deux mille chaque année.

En 1891, on admettait le chiffre de 525 000 chrétiens, sinon 600 000, prêchés et catéchisés par 530 missionnaires; et en 1900, environ 700 000, groupés en 577 « chrétientés », avec 3 980 églises ou chapelles et 2 912 écoles.

Ces missionnaires appartiennent à des congrégations diverses, françaises, italiennes, espagnoles, plus une congrégation belge, et une congrégation allemande. On évalue qu'ils étaient 900, assistés de quelques centaines de vicaires indigènes, quand a sonné la fin du siècle, ou plutôt quand ont commencé les troubles et massacres de la guerre dite des Boxeurs : sur ces 900, les plus nombreux de beaucoup sont des Français.

Diplomatiquement, leur tutrice et protectrice générale est la France, depuis les conventions faites avec le gouvernement chinois en 1844 et en 1860, sous l'agrément de la papauté; toutefois l'Allemagne et l'Italie protègent directement leurs missionnaires nationaux. Au début c'est le Portugal qui avait été le « tuteur et protecteur ». Prennent part à l'évangélisation : les Missions Étrangères de Paris, dont le champ de propagande est, et de beaucoup, le plus vaste; les Lazaristes, les Jésuites — c'est le lot de la France; les Franciscains, les Missions Étrangères de Milan, les missionnaires de S. Pierre et S. Paul de Rome, lot italien; les Augustins et les Dominicains, lot de l'Espagne; les missionnaires de la congrégation de Scheut, qui sont belges; les missionnaires du Collège de Steyl (dans le Chañtoung), qui sont allemands et relèvent maintenant de l'Allemagne. En tout 36 vicariats et 2 préfectures apostoliques.

Les missionnaires catholiques — les protestants aussi — ont été dès longtemps et sont toujours un brandon de discorde entre la Chine et l'Europe malgré la simplicité naïve et la bonté, l'esprit de justice et le dévouement de beaucoup d'entre eux. L'influence qu'ils prennent dans les familles; les affaires épineuses où les entraînent des convertis en qui ils ont toute

confiance et qui ne sont pas toujours bien scrupuleux; leur intervention en des conflits qui ne les regardent pas; les appels fréquents qu'ils font aux consuls européens, représentants du prestige et de la force étrangère; la discordance aiguë entre les idées, les mœurs, coutumes et formules des « jeunes chrétiens », et les idées, les habitudes, les rites des Chinois restés fidèles au culte des ancêtres : tout cet ensemble de nouveautés fait des convertisseurs et des convertis un véritable État dans l'État, et, comme on l'a dit avec un grand bonheur d'expression, « un État rebelle dans un État impuissant ».

Les missions protestantes, d'origine récente, n'ont vraiment commencé qu'en 1842, après le traité de Nanking, et seulement dans les cinq ports que le gouvernement ouvrit au commerce. Cependant, dès 1807, un missionnaire anglais, Morrison, avait évangélisé les Chinois et l'on avait inscrit un premier converti en 1814.

Depuis 1860, les missionnaires se sont graduellement répandus dans toutes les parties de l'Empire, excepté dans le Tibet et le Turkestan oriental; ils ont même pénétré en Mongolie et en Mandchourie.

Bien plus nombreux que les prêtres catholiques, le double peut-être, les missionnaires protestants, qui étaient déjà près de 1 300 en 1891, ne s'attribuent eux-mêmes qu'environ 50 000 convertis; il faut dire aussi que le chiffre de 1 300 « apôtres de l'Évangile » comprend les femmes des prédicants, et ceux-ci ne sont en réalité que 589, plus 316 « prédicantes »; plus les aides-missionnaires.

Les principaux « troupeaux » protestants se trouvent dans la province de Fo'kien. Dans le district de Ningp'o, les sectes bouddhistes qui s'abstiennent de manger de la viande fournissent aux protestants la plupart de leurs convertis.

Il est assez probable que la « guerre de l'opium », — et nul n'ignore que l'Angleterre l'a « commise » pour imposer aux Chinois la consommation de l'opium de l'Inde, — fut dans les premières années une des causes principales de l'insuccès visible des missionnaires protestants dans le Royaume du Milieu : les habitants se demandaient si la nation qui les empoisonnait par ses drogues pouvait les améliorer par ses doctrines. Mais actuellement, quelle est la puissance européenne de laquelle ils n'aient pas la même raison de se défier? Toutes prétendent également à civiliser la Chine à coups de canon.

On a cru remarquer que si les missionnaires protestants sont moins entiers que les catholiques et, pour tout dire,

moins convaincus, moins fanatiques, tel n'est pas le cas pour les prédicantes, qui font preuve d'un zèle très inconsidéré et blessent profondément les Chinois et Chinoises dans leurs coutumes, dans leurs idées les plus chères.

Il est certain que sans chercher peut-être à créer, comme on l'a dit ci-dessus, un État dans l'État, les missionnaires, tant catholiques que protestants, cherchent à isoler le plus qu'il se peut du contact des blancs, les troupeaux dont ils sont les pasteurs. La raison, peu flatteuse pour la prétendue supériorité des Occidentaux, c'est l'immoralité flagrante de ces « pionniers de civilisation »; ce sont les déplorables exemples que donnent aux Chinois les Européens des concessions et ports ouverts au trafic, gens de commerce, de spéculation, d'ambition, de plaisir, pas toujours, ni même souvent, justes et modérés dans leurs rapports avec les fils de Han.

Les missionnaires catholiques n'enseignent guère à leurs fidèles que le latin d'église, afin qu'ils ne soient pas tentés de lire les ouvrages impies, et les missionnaires protestants se gardent bien de leur faire apprendre l'anglais, de peur de les voir bientôt s'enfuir pour aller gagner leur vie comme interprètes dans les ports ouverts au commerce d'Europe.

Comme le disait un édit impérial dans la *Gazette de Peking* : « Deux sortes d'étrangers prétendent régénérer la Chine. Pendant que les uns nous disent d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, les autres nous apprennent à le tuer à de grandes distances, sans danger pour nous, et nous font acheter leurs fusils pleins de perfections homicides. »

Tout dernièrement le gouvernement chinois, désireux d'aplanir dans la mesure du possible les conflits entre les évêques catholiques et les autorités du « Milieu », a donné aux dits évêques un rang des plus honorables dans la hiérarchie du mandarinat.

Par décret du 15 mars 1899, il a établi des équivalences sociales des plus avantageuses pour les missionnaires : en rang, en dignité, les évêques catholiques sont assimilés aux gouverneurs et vice-rois; les vicaires généraux sont assimilés aux intendants, trésoriers, juges provinciaux; et ainsi de suite jusqu'aux simples catéchistes, car tout est savamment hiérarchisé en Chine,

Par surcroît, le gouvernement de Peking s'engage à ne pas limiter au simple paiement d'une indemnité la « revendication pour le meurtre d'un missionnaire (plus exactement : d'un Européen); il y aura aussi jugement criminel et sanction pénale; de même pour le pillage, la destruction, l'incendie d'un établissement de missionnaire (ou plutôt, comme ci-dessus,

d'Européen), les vrais coupables seront punis, « quel que puisse être leur rang social ».

Tout cela confirme et élargit singulièrement la convention de 1860 assurant la liberté de la profession du culte catholique en Chine, et la convention de 1865 qui reconnaît aux missionnaires la faculté d'acquérir en toute propriété des immeubles et biens-fonds dans toute la longueur et la largeur du « Milieu ».

Tout compte fait, la propagande chrétienne réussit très peu en Chine, comme d'ailleurs très peu dans le monde : bouddhistes, brahmanistes surtout musulmans lui tiennent tête sans peine; elle n'a guère de succès que chez des païens, des Africains noirs, des Malgaches, des Polynésiens et des Canaques.

A son échec en Chine il y a bien des raisons.

D'abord, à côté et au-dessus du bouddhisme et du taoïsme, ce culte des ancêtres devenu « les os et la moelle » de la nation chinoise. Quelle force de caractère ou quelle conviction profonde ne faut-il pas à un « Enfant de Han » pour se retrancher tout à coup de la liste sacrée des mâles de la famille et briser brusquement une continuité de plus de cent générations! Et, douleur plus aiguë, péril plus instant, en sortant de la famille on s'expose à une sorte d'excommunication; on sort en même temps de la communauté, de la société, de la nation; on est un peu comme le « Fils de l'homme ne sachant où reposer sa tête ».

Puis, il y a la haine de l'étranger ou, si l'on veut, les Chinois n'étant pas spécialement haineux, la défiance de ses idées, de ses propos, de ses inventions, de ses coutumes, d'après le proverbe commun à tous les peuples du monde : « Nos pères faisaient ainsi, pourquoi ne ferions-nous pas comme eux? »

Ensuite, plus haut que le populaire, c'est l'hostilité des lettrés : ils se sont fait un oreiller commode, ils dorment sur les préceptes de Confucius, le sage des sages. Et cette sagesse, une autre sagesse vient la contredire. Faut-il donc s'abreuver à d'autres sources, changer sa doctrine et sa vie? Haine et honte à la nouveauté !

Plus grande encore l'hostilité des mandarins : si le christianisme triomphe, la vieille Chine est morte ! Déjà les Chrétiens font un peuple à part, qui, soutenu par ses chefs, tend à s'abstraire de la vie commune, des charges, de tels ou tels impôts; et, méfait plus grand, danger plus instant, ils finissent toujours, pour peu ou pour beaucoup, par amener des interventions de l'Europe, des guerres, des défaites, tout au moins des désagréments conclus par de dures indemnités.

Et, de fait, la qualité des convertis laisse souvent à désirer. Beaucoup d'entre eux ne sont pas « le sel de la terre »; un grand nombre est allé à la nouvelle doctrine parce qu'il n'avait rien à perdre parmi les siens, et qu'il espérait gagner chez les autres; même plus d'un n'a laissé derrière lui que des souvenirs d'improbité. Ce n'est pas pour rehausser le prestige de l'Évangile européen, prêché d'ailleurs par des apôtres qui ne s'accordent pas entre eux et le font trop voir : catholiques, anglicans, luthériens, grecs, méthodistes, presbytériens, baptistes, congrégationnistes, et tant d'autres, sans compter les rivalités nationales.

Anglais et Yankees du côté protestant, Français et Belges, Italiens, Espagnols du côté des catholiques, 2 500 à 3 000 missionnaires s'occupent ainsi du « salut éternel » des Chinois.

Les chrétiens grecs, représentés ici par la Russie, ont une mission à Peking sous la direction d'un archimandrite. Mais ce n'est pas sur les missions que la Russie compte pour développer son influence dans le monde chinois : sa frontière commune sur plusieurs milliers de kilomètres, sa patiente audace, son transsibérien et, plus tard, son transmongol lui suffisent.

Tellement qu'Archibald Colquhoun, un Anglais très convaincu du bon droit et de la supériorité des Anglo-Saxons et des Allemands, ce qu'il nomme la « race teutonique », appelle de tous ses vœux une alliance pan-germano-japonaise comme le seul contrepoids possible contre les Russes, qu'il suppose alliés aux Latins. D'un côté le monde teutonique, de l'autre le monde slavo-latin, ainsi se représente-t-il l'avenir :

« La marche en avant de la Russie ne peut être arrêtée, même par les dynastes russes, que si elle rencontre sur sa route un aussi solide obstacle, faute duquel il semble bien que l'hégémonie du monde lui sera dévolue. »



## *CHAPITRE DIXIÈME*

## *MŒURS DES CHINOIS*

I. MEILLEURS QUE NOUS OU PIRES? ‖ II. CONTRARIÉTÉ DE NOS USAGES ET DES LEURS. ‖ III. BONNE TENUE, POLITESSE, BIENVEILLANCE. ‖ IV. ABSENCE D'INITIATIVE ET FATALISME; ESPRIT ULTRA-PACIFIQUE.

*I*
*MEILLEURS QUE NOUS OU PIRES?*

IL est bien difficile de porter un jugement équitable sur les mœurs des Chinois et d'assigner aux « enfants de Han » leur vraie place parmi les nations civilisées.

Chez nous, beaucoup d'observateurs impartiaux ou s'estimant tels, préfèrent leur civilisation à la nôtre; beaucoup aussi, voire le plus grand nombre, la nôtre à la leur.

Chez eux, c'est autre chose, et l'on ne trouverait peut-être pas un Chinois capable d'estimer l'Occident plus que la Chine et de préférer les idées, la « morale » des Occidentaux à celle des Chinois.

On conte qu'un ambassadeur chinois, rencontrant en Angleterre le missionnaire Legge, revenu récemment de Chine, lui dit à brûle-pourpoint : « Vous qui connaissez ma Chine aussi bien que votre Angleterre, lequel de ces deux pays préférez-vous?

— L'Angleterre, bien sûr, répondit en bon Anglais, l'Anglais Legge.

— Bien! reprit l'ambassadeur, visiblement surpris, quoique toujours poli. Votre patrie vous plaît mieux, et c'est bien naturel! Mais je vous parle au point de vue moral : des Anglais ou des Chinois, lequel des deux peuples est le meilleur de

cœur, le plus droit, lequel sent le mieux et observe le mieux les convenances? »

Et l'Anglais répondit encore, toujours en parfait Anglais : « L'Angleterre! » sur quoi, « l'ambassadeur devint blême d'étonnement et se leva pour reprendre haleine. C'est qu'en effet cette question peut laisser un chacun perplexe, et que de fois une foule chinoise donne le bon exemple aux multitudes européennes! »

Pourtant la plupart des voyageurs ont pris l'habitude de tourner les Chinois en dérision. Il est presque convenu qu'on ne saurait parler des « Célestes » — ainsi qu'on les nomme par ignorance — sans les présenter sous leurs côtés ridicules, ou même sans exagérer leurs travers.

Telle est même la force de ce préjugé, que la plupart des Occidentaux ne peuvent se représenter l'habitant des bords du fleuve Bleu que sous la forme du « Chinois de paravent », aux mouvements compassés, à l'éternel sourire, à la tête rasée, à la longue natte de cheveux qui pend dans le dos, natte que les Mandchoux imposèrent à la « race aux cheveux noirs » et qui, par une dérision du sort, est devenue pour nous la meilleure caractéristique du grand peuple pour lequel elle fut d'abord la marque de la servitude. Néanmoins les peuplades du Sud, Lolo, Miaotze, Mantze, conservent encore tous leurs cheveux (Pouvourville).

Quatre cents millions de Chinois, cela fait bien des centaines de milliers de tondeurs, et les barbiers sont innombrables qui, « dès le matin, courent les rues à toutes jambes, portant sur les épaules tout l'attirail de leur métier aux deux extrémités d'un long bambou, terminé par la figure d'un animal chimérique ».

La natte tombant en arrière d'un crâne artificiellement nu a fait le plus grand tort aux gens du Grand et Pur Empire, dans l'esprit badaud des Européens, pourtant aussi soumis que n'importe quelle espèce d'hommes aux stupidités de la mode. Il nous est devenu difficile d'isoler le Chinois de sa mèche occipitale. « Elle rend à John Chinaman, disait un humoriste, les services les plus imprévus : le domestique en use pour essuyer les meubles, le maître d'école pour donner la férule à ses « cancres », l'ânier pour émoustiller son âne, l'homme las du monde pour s'étrangler, le barbier pour maintenir le barbifié dans l'axe imposé par le rasoir, le bourreau pour incliner au mieux le cou du condamné; elle ne gêne que le paysan ou l'ouvrier, qui s'en débarrasse momentanément en l'enroulant autour de la tête, comme le turban de l'Arabe ou de l'Osmanli. »

Quant aux missionnaires, évidemment bien disposés pour ceux qu'ils viennent arracher « aux ténèbres de l'ombre de la mort », il leur arrive ceci, que les dangers qu'ils ont parfois à courir et les relations de tous les jours qu'ils ont avec le peuple les obligent à le prendre au sérieux; mais, aussi que, se présentant en convertisseurs, ils voient partout le péché et décrivent généralement les Chinois, qui « n'ont pas encore fléchi les genoux devant la grâce » comme des êtres dégradés, enclins au mal et perdus de vices.

Tandis que d'autres, et ce sont les plus nombreux, s'accoutument peu à peu à leur nouveau milieu et se naturalisent Chinois. Ainsi que le dit Garnier, « le Royaume Central compte en eux des citoyens de plus ». D'autres encore, tout en gardant leur civilisation occidentale, s'éprennent de la nation au milieu de laquelle ils vivent et sont tentés de lui reconnaître une sorte de supériorité morale.

C'est ainsi qu'au siècle dernier les descriptions enthousiastes de l'Empire du Milieu envoyées en Europe par les missionnaires jésuites avaient donné aux Chinois un renom de sagesse et de vertu que leur histoire ne justifie point. Les auteurs aimaient à choisir leurs exemples dans ce monde nouveau pour eux de l'Asie orientale, et se plaisaient à comparer les Chinois, pris comme modèles, aux prétendus civilisés de l'Occident.

*II*
*CONTRARIÉTÉ DE NOS USAGES ET DES LEURS.*

Ce qui a nui le plus aux Chinois dans l'esprit des Européens, c'est l' « énorme » surprise que causent aux gens de l'Occident la différence, on peut dire justement la contrariété, de leurs habitudes courantes et des nôtres. De surprise en surprise est arrivé le dédain, puis une sorte de colère.

Eux, ils nous ont rendu la pareille.

Que peut-il y avoir de commun, pense la foule, entre deux espèces d'hommes dont l'une, la nôtre, montre son savoir-vivre en ôtant son chapeau, et l'autre, la leur, en s'en couvrant la tête?

Ils s'habillent de blanc pour témoigner leur douleur, nous, nous allons alors tout de noir habillés.

Nous montrons notre qualité de petits maîtres en tenant nos ongles courts au possible; eux en les laissant croître autant qu'ils peuvent, jusqu'à trois et quatre pouces, et pour que ces précieuses griffes — car ce sont des griffes — ne se brisent pas aux chocs imprévus, ils les protègent d'un long étui d'argent

ciselé : à ces ongles démesurés on reconnaît le loisir, la fortune, la supériorité sociale de leur propriétaire.

Ceci pour la main. Pour le visage il n'en est pas autrement : l'ovale de la figure, le nez fin, droit ou busqué, noble en un mot, nous enchante; le Chinois préfère le nez écrasé, « dans un visage rond, ayant la forme d'une graine de pastèque ».

Puis, que penser d'un peuple où maman et bonne maman flairent l'enfant, le poupon à plein nez, tandis que nous l'embrassons à pleines lèvres?

Et ils finissent le dîner par le potage, alors que nous, nous le commençons par la soupe!

De même, ils boivent chaud en mangeant, et nous nous buvons frais — en quoi nous avons tort, et sommes moins désaltérés.

Et leurs livres comparés aux nôtres : où nous avons la première page ils ont la dernière; nous lisons de gauche à droite, eux de droite à gauche; nos lignes sont horizontales, verticales, les leurs; nous imprimons sur deux pages, recto et verso, eux sur le recto seulement; nous inscrivons en haut le titre du volume, du chapitre, ou du sous-chapitre; eux en bas; donc, où nous mettons les notes, ils mettent, eux, les titres ou sous-titres.

Quand l'écolier répète la leçon qu'il vient d'apprendre dans un livre ainsi constitué, il ne regarde pas le maître en face : au contraire, il lui tourne « casaque »; *peï*, réciter, c'est, littéralement, « tourner le dos ».

Vraiment, l'on n'en finirait pas de conter ces contre-parties étonnantes dans les mœurs respectives de l'Extrême Occident et de l'Extrême Orient.

*III*
*BONNE TENUE, POLITESSE, BIENVEILLANCE, PASSION DU TRAVAIL*

Il est tout naturel, vraiment, qu'en se comparant aux « barbares occidentaux », les Chinois s'attribuent la supériorité, sinon pour l'industrie, du moins pour la véritable civilisation, et si l'on en juge par l'apparence extérieure du peuple, on serait en effet tenté de lui concéder ce premier rang qu'il réclame. Nulle part au monde la politesse des manières et la cordialité ne sont plus générales qu'en Chine; nulle part la foule ne se laisse plus facilement diriger par un appel fait à la dignité humaine. On l'a fait remarquer bien des fois : quand des charretiers, des cochers européens s'embarrassent en un remous de charrettes, de fiacres, ils s'injurient à coups de

fouets; lorsque des charretiers chinois se gênent au passage, dans l'étroite piste, dallée ou non, ils se saluent et s'entr'aident.

Cette politesse passe même les bornes raisonnables; elle s'est empêtrée de tant de superfluités, d'un tel cérémonial qu'elle en est devenue encombrante au possible et souverainement ridicule. C'est une étiquette pénible et puérile comme celle des cours; étiquette presque innée, à force d'atavisme, et qu'en tout cas on apprend à fond dans les écoles, même les plus enfantines, au plus « provincial » de la province.

« Les formules de la conversation sont les plus amusantes du monde, dit E. Bard, dans *les Chinois chez eux*. Il est de règle absolue que l'on doit parler de soi et de tout ce qu'on possède dans les termes les plus humbles, tandis que tout ce qui touche l'interlocuteur n'est mentionné qu'avec les épithètes les plus pompeuses. Que deux mandarins ou deux mendiants se rencontrent :

« Quel est votre honorable titre?

— Le nom insignifiant de votre petit frère est Ouang.

— Quel cours a suivi votre illustre carrière?

— Très bref : seulement une misérable durée de soixante-dix ans.

— Où est votre noble demeure?

— La tanière où je me cache est à tel ou tel endroit.

— Combien de précieux fils avez-vous?

— Seulement cinq stupides petits porcs. »

Et ainsi de suite.

De même, quand un père a reçu la demande en mariage d'une de ses filles, il répond, et ne pourrait guère répondre autrement :

« Le choix que vous avez bien voulu faire de ma fille comme femme de votre fils m'apprend que vous honorez ma pauvre et froide famille bien plus qu'elle ne le mérite. Ma fille est grossière et n'a pas le moindre esprit; je n'ai pas eu le talent de l'élever comme il faut. Mais je me fais gloire de vous obéir en cette occasion », etc.

Où l'on voit cette politesse outrée au comble du risible, c'est dans l'histoire du rat qui a fait tomber une lampe d'huile sur le somptueux vêtement d'un mandarin : « Comme j'entrais dans votre honorable appartement, dit l'infortunée victime du rat au maître de maison auquel appartient ce rat malencontreux, j'ai, par inadvertance, effrayé votre honorable rat, qui, dans sa fuite, a renversé votre honorable huile sur mon piètre et misérable vêtement : c'est ce qui vous explique le méprisable aspect dans lequel je me trouve en votre honorable présence. »

Les « tietse », ou cartes de visite officielles, finissent par la formule : « Votre imbécile de frère cadet courbe la tête et vous salue! »

« Et, lit-on dans le Rapport de la Mission Lyonnaise, pour mieux indiquer la déférence, d'ailleurs toute conventionnelle, dont est pénétré le titulaire de la carte de visite, le caractère qui signifie *tête* est inscrit sur le papier vermillon en traits beaucoup plus petits que les autres. Puis, quand la carte de visite ayant eu son effet, on est introduit dans l'appartement, après une foule de « je vous invite, je vous invite » adressés par le maître de maison, et autant de « j'en suis indigne, j'en suis indigne » renvoyés en réponse, c'est la kyrielle des phrases cérémonieuses entremêlées de courbettes, et avant tout :

« Ko hia hao (la personne qui se trouve) sous le pavillon (se porte-t-elle) bien? »

C'est un peu indirect comme style, mais l'étiquette l'exige; et c'est d'une belle concision; on finit par s'y habituer. On répond : Hao, bien, très bien! Et pour ne pas être en reste de politesse, ni de beau langage, ni d' « indirection », on demande : « Vos dents vénérables sont-elles en bon état? »

De nature, les Chinois sont des hommes réservés, attentifs, bienveillants; ils se sentent solidaires les uns des autres. « Les hommes des quatre Mers sont tous frères », disent-ils, et ceux qui sont du même âge aiment à se donner ce nom « fraternel ».

Des voyageurs européens ont pu traverser d'une extrémité à l'autre les provinces les plus populeuses de l'empire, le Houpé, le Setchouen, sans avoir jamais eu à se plaindre d'un acte de grossièreté ou seulement d'un geste malséant. Il est vrai qu'en d'autres provinces, comme le Yunnan, le Hounan, le Kiangsi, la curiosité de la foule est trop souvent indiscrète; mais pour se faire respecter il suffit de se mettre sous la protection d'un vieillard. Presque toujours d'ailleurs, ou du moins très souvent, ce sont les polissonneries des enfants qui amènent les bagarres et parfois, d'excitation en excitation, d'attaque à défense, du tic au tac, les échauffourées et les massacres. Les enfants, considérés en Chine comme irresponsables, ce qui exprime à peu près la vérité, donc comme intangibles, ne doivent pas être frappés. L'Européen, le blanc, le « barbare aux cheveux roux » est insulté, blessé d'un coup de caillou par un gamin de la « race aux cheveux noirs », qu'il se laisse aller à une correction, même légère, la chose peut tourner au pire; on lit dans la *Mission Lyonnaise*, qu'une taloche bien méritée peut devenir l'occasion

d'une émeute. Un des emplois les plus désagréables de cet instrument de troubles, quand les Chinois, comme cela arrive quelquefois, veulent absolument provoquer une affaire, consiste à vous lancer littéralement les enfants dans les jambes. Mais presque partout, et surtout dans le Nord, où les gens, depuis plus longtemps policés, ont moins de sauvagerie que dans le Midi, ce qui arrive de pis au voyageur c'est d'être ironiquement traité de « Koueïdzou », autrement dit de « Diable ».

C'est bien rarement qu'on rencontre un ivrogne parmi des foules énormes qui se pressent dans les rues étroites des grandes villes du Grand Empire; pour en trouver un il faut aller dans les « concessions » européennes, et c'est là aussi qu'on assiste, dans les ports ouverts par traité au commerce avec l'étranger, à des scènes de violence, et là encore, ce n'est pas le Chinois qui est en cause, ou tout au moins presque jamais.

Bref, ce peuple est naturellement très doux, en dehors des troubles, guerres civiles, mouvements d'exaspération locale ou nationale. On raconte qu'il ne s'est commis qu'un meurtre en trente-quatre ans dans la grande ville d'Hañkoou, qui nombre ses habitants par centaines de milliers.

Le Chinois s'est admirablement adapté à son milieu, et cette adaptation lui assure une vitalité « bien faite pour effrayer l'inconstant Européen » (Ular). Insensible d'une manière stupéfiante pour toutes les douleurs, le Chinois éprouve en revanche une sensibilité extraordinaire pour toutes les voluptés : il est d'une résignation inlassable dans la soumission aux choses qu'il ne peut changer, d'une persévérance sans bornes dans les entreprises dont le résultat dépend de son intelligence et de son labeur. Qu'il n'ait pour dormir qu'une marche d'escalier ou un tas de pierres, cela lui suffit, mais il saura prendre une joie extrême à voir de belles lignes et des couleurs vives; il goûtera délicieusement des allusions ingénieuses, des associations d'idées imprévues; il saura jouir de la vie sans redouter la mort.

Dans les écoles surtout, le caractère chinois se montre à son grand avantage. Jamais, pour ainsi dire, les élèves ne se permettent de troubler l'ordre quasi religieux des classes ou de négliger le travail qui leur a été demandé. Ils se montrent tels qu'ils seront pendant toute leur vie, dociles, avisés, laborieux, infatigables; d'une gravité au-dessus de leur âge, ils n'en sont pas moins gais et dispos. Ils ne rient pas aux éclats comme l'enfant mongol; comme lui, ils ne se laissent pas emporter par la colère : ils ont déjà pleine conscience de leur dignité d'hommes civilisés.

Un des traits charmants de leur caractère, un de ceux qui montrent le mieux leur douceur, leur tranquillité, leur gaîté naturelle, l'amour des fleurs est devenu chez eux une passion profonde. Ils ont pour elles, dit à peu près Hervey de Saint-Denis, un véritable culte, une sorte d'amour mystique, avec extases poétiques, effusions et contemplations. Ce qui ne les empêche pas de préférer dans leurs jardins l'art à la nature.

Voilà de bien grandes qualités. Il en est une autre extraordinairement développée chez eux, celle qui fait leur force indestructible : l'amour, plus que cela, la passion du travail.

Le Chinois est un laborieux et un infatigable.

Laborieux comme pas un, avec une persévérance infinie. On l'a fort justement comparé à la fourmi qui traîne un fétu trois fois plus gros qu'elle, et ce fétu, rien ne force la fourmi à l'abandonner, ni les inégalités du sol, les ressauts, les ornières, qui sont pour elle des monts et des précipices; ni le filet d'eau qui est un Rhin ou un Rhône pour le moins; ni la mare, Léman ou Caspienne, qu'elle contourne; la fatigue, l'énervement, le désespoir n'ont sur elle aucune prise. Ainsi du Chinois : quoi qu'il ait entrepris, il y travaille jusqu'à la fin.

Suivant une remarque fort exacte, l'Européen ne porte qu'à ses mains « les saintes cicatrices du travail », le Chinois les porte à l'épaule aussi. Pas tous les Chinois, parce que tous ne tiennent pas de fardeaux en équilibre aux deux extrémités du bambou qui se balance sur leurs omoplates, mais un très grand nombre, on dit même les sept dixièmes d'entre eux! — Et ces marques, à jamais ineffaçables, sont « deux protubérances énormes sur les deux épaules et, entre ces bourrelets, deux larges sillons rouges creusés dans la chair par le bâton transversal ».

Or, quel est donc l'homme qui porte deux lourds fardeaux en équilibre aux pointes de ce bambou? Presque toujours un maigrelet, un gringalet, qui ne paie pas de mine : on ne le croirait pas capable de porter quarante kilos en plaine pendant une heure et il en charge quatre-vingts, voire cent, par monts et par vaux, au soleil cuisant, ou sous la pluie, toute la journée et, s'il le faut, pendant des semaines et des mois, sans manger autre chose que du riz. « Les gens à gages, même au milieu des travaux les plus pénibles, comme de haler les barques ou labourer les rizières, ne mangent de la viande et ne boivent du vin qu'une fois par mois; et la ration par homme, tant pour la viande que pour le vin, n'est que d'une demi-livre. »

Donc aussi, gens infatigables comme pas un; et sobres plus que personne; et les moins exigeants des hommes, cou-

chant sur la dure, indifférents aux intempéries, tantôt grelottant de froid, tantôt inondés de sueur, insoucieux de tout ce qui n'est pas leur besogne; joyeux quand même (ou plutôt résignés, le Chinois étant intimement rêveur et mélancolique); bien portants; et pas fatigués d'une continuité d'efforts qui mettrait à bout en quinze jours le plus alerte de nos acrobates, le plus musclé de nos hercules de foire.

C'est pourquoi tant de pays désireraient les faire travailler à leur profit, et pourquoi tant de concurrents, anglo-saxons ou non, les redoutent.

*IV*
*ABSENCE D'INITIATIVE ET FATALISME; ESPRIT ULTRA-PACIFIQUE*

La faiblesse de l'initiative individuelle tel est le trait principal par lequel le Chinois semble réellement inférieur à l'Européen.

Poussée au degré « chinois », elle peut justifier jusqu'à un certain point les paroles de Herder : « L'Empire de Chine, disait-il, est une momie embaumée sur laquelle on a peint des hiéroghyphes et que l'on a entourée de soie; sa circulation est comme la vie des animaux hibernants pendant qu'ils dorment. »

Sans doute, en présence des difficultés et des contrariétés de la vie, le Chinois saura s'ingénier aussi bien que le Français, l'Allemand, l'Anglais, pour conquérir le bien-être; mais dans sa lutte il se conformera davantage aux habitudes routinières. C'est sur la résistance passive plus que sur l'audace, qu'il compte pour triompher de la destinée; sur elle également qu'il s'appuie pour tenir tête à son gouvernement; ou plutôt, dans ses relations avec l'autorité à tous les degrés, sauf au degré « communal », il s'abstient. Marcel Monnier l'a dit excellemment en quelques lignes, qui valent d'être reproduites :

« En dépit des innombrables rites, édits et ordonnances qui sont censés régir les moindres manifestations de la vie sociale, le mécanisme administratif est, en réalité, des plus simples, ou, pour mieux dire, la machine existe, mais est rarement mise en branle. L'autorité s'efface, n'intervient qu'à son corps défendant. Le Chinois est le plus indépendant des hommes; la grande majorité de la nation, ceux qui vaquent sans tapage à leurs petites affaires, ou s'arrangent pour régler entre eux leurs différends, évitant d'appeler à leur aide le magistrat dont la justice est encombrante et ruineuse; ceux-là vivent dans une insouciance absolue du gouvernement et des lois. Ces mots mêmes n'ont chez eux aucune signification pré-

cise. La liberté avec tous ses excès, une souveraine indifférence, le laisser-faire érigé en système, telles semblent être en substance les bases du régime, les relations de gouvernants à gouvernés. Ainsi (pour s'en tenir à l'ordre administratif) la rue à Peking, c'est l'image de l'anarchie triomphante. Chacun bâtit comme il lui plaît, où il lui plaît, sans souci aucun de l'alignement, empiète le plus qu'il peut et impunément sur la voie publique. Les gens se mettent à l'aise, satisfont leurs besoins les plus intimes en plein air au vu et au su de tout le monde avec une impudeur suprême »; et certes, les règlements d'administration ne tolèrent aucune de ces libertés grandes.

Le Chinois est légèrement fataliste, il se sent surveillé par les Génies de la terre, de l'air, de l'eau; il se borne à son petit destin, « et dans la crainte de déplaire aux génies destructeurs, il ne porte jamais secours à qui que ce soit, ni dans quelque circonstance que ce soit » : circonstance grave, s'entend, car il n'en est pas ainsi dans les menus incidents de la vie courante. A cette abstention formellement délibérée contribue sans doute pour une part décisive la crainte que le Chinois a des procès, qui sont longs, et Dame Justice ne badine pas, elle a des idées très arrêtées sur la responsabilité, sur la solidarité sociale. On nous apprend que dans un bourg où un fils avait tué son père, le gouverneur fit abattre toutes les maisons voisines du lieu de l'infâme forfait, « pour punir les habitants de ces demeures de n'avoir pas influé sur le criminel par la vertu de leur bon exemple ». Aucun Chinois ne consent donc volontiers à se trouver comme témoin, comme aide ou autrement, dans un accident quelconque : une fois dans les mains du juge, il pourrait lui en coûter gros.

Un exemple extraordinaire de ce fatalisme latent, c'est la facilité avec laquelle un lépreux, un malade, un endetté, un misérable à charge à sa famille, se laisse enterrer vivant pour débarrasser les siens de sa présence. Le malheureux se soumet dès les premières remontrances, surtout si les « remontreurs » lui ont fait la promesse d'un beau cercueil : il se couche lui-même, sans mot dire, au fond de son sarcophage, et l'on cloue, l'on ferme aussitôt son dernier asile. Le missionnaire Ch. Piton cite plusieurs cas de ce courage, ou plutôt de cette inertie.

D'ordinaire les Chinois n'ont pas de hautes ambitions, ainsi qu'en témoignent les dictons populaires et les préceptes de la morale commune. Les aventures, les brusques alternatives de la vie leur déplaisent. Aucun peuple n'a moins de chants guerriers, comme sans doute aucun n'a celui-ci parmi ses proverbes favoris : « On ne fait pas de clous avec de bon

fer, ni de soldats avec des honnêtes gens. » Nul non plus ne célèbre avec autant de constance les arts de la paix, surtout celui du laboureur cheminant tranquillement dans le sillon. « Quand nous sommes partis, — les plantes germaient déjà; — quand nous sommes revenus, — elles étaient desséchées. — Le voyage est long, maigres les repas! — Que de malheurs immérités, — Depuis que j'ai dû porter les armes, — Cessant de suivre la charrue! » Telles sont les paroles que chante mélancoliquement le paysan chinois au lieu des strophes véhémentes que répètent en chœur les hommes de l'Occident.

Reste à savoir si cette aversion de la guerre « détestée des mères », cet amour de la paix, cette haine, ou plutôt ce mépris tranquille du militarisme, ne vaudront pas à ce grand peuple d'être houspillé plus violemment que jamais dans le cours de ce XX^e siècle où nous venons d'entrer. « Il n'est bon d'être seul », encore moins d'être faible, avec des forts, des injustes et des grincheux à l'entour.

C'est un bien curieux phénomène que celui d'une poésie nationale célébrant surtout le calme, la modération, le travail régulier, les affections paisibles. Cette poésie ne manque point de noblesse ni de profondeur, et quelques vers résument un sentiment ou une pensée de la manière la plus saisissante. Mais il est rare que l'élan personnel s'y retrouve en entier : les mille exigences de la forme, les comparaisons convenues, l'emploi des maximes, la discrétion soigneuse du langage déguisent si bien l'idée, qu'il faut tout l'art des commentateurs pour la retrouver. Par l'évolution naturelle de leur esprit, les écrivains chinois en sont même venus à confondre la poésie avec la morale rimée, le vers se change en adage, et tel poème mériterait plutôt d'être considéré comme un traité d'éthique. Le poète chinois manque d'idéal personnel : on dirait qu'il parle toujours au nom d'une famille ou d'un peuple : c'est un professeur et un prêcheur plus qu'un voyant.

Il semblerait que la nature s'est ingéniée à procurer aux Chinois tous les éléments du bonheur, et pourtant il n'est guère de contrée où il y ait plus de malheureux que dans certaines provinces du littoral. La surpopulation d'une foule de districts y a créé et y entretient une foule incroyable de miséreux, loqueteux et mendiants, aptes à se transformer aisément en bandits; et cette misère excessive les ramasse en eux-mêmes et elle en fait souvent des égoïstes du meilleur aloi.

La passion de l'opium n'y est pas moins exigeante et funeste que chez nous celle de l'alcool; le jeu ne leur est pas moins fatal; ils l'ont dans le sang, comme on dit; enfin un tel réseau

de superstitions les emprisonne qu'ils ne peuvent, pour ainsi dire, bouger ni pieds ni pattes, et que leur vie en est comme empoisonnée.

L'opium, le jeu, l'indigence toute nue, le point d'honneur, très éveillé, très susceptible chez eux, la nécessité de « sauver la face » à tout prix, c'est-à-dire de ne « pas être ridicule selon l'opinion et coupable selon les rites », y provoquent et y multiplient les suicides.

Mais le Chinois de bonne souche, qui prend la vie comme elle vient, ne craint pas du tout la mort : pas plus le dernier des ouvriers ou des paysans que le prêtre bouddhiste qui allume lui-même le bûcher où il va flamber.



*CHAPITRE ONZIÈME*

# *LA FAMILLE CHINOISE*

I. LA FAMILLE CHINOISE. ‖ II. PIÉTÉ FILIALE ET PIÉTÉ FUNÉRAIRE. ‖ III. LES GARÇONS ET LES FILLES; INFANTICIDE, ESCLAVAGE. ‖ IV. LA FEMME, SON INFÉRIORITÉ LÉGALE ET SOCIALE.

*I*
*LA FAMILLE CHINOISE*

C'EST un fait connu de tous que dans la société chinoise, le groupe familial est beaucoup plus solidement constitué que dans les contrées de l'Occident.

La nation tout entière, que la légende nous dit avoir constitué jadis le Ba-Hô ou la synarchie des « Cent Familles », est considérée comme formant elle-même une famille, où les devoirs sociaux ne sont en réalité que les devoirs du fils envers le père. Toute la morale chinoise découle du respect filial, et le gouvernement de la Chine n'est que l'extension, l'exaltation de l'autorité paternelle dans la personne de l'empereur; il représente en quelque sorte un reste paléontologique de l'ancienne conception patriarcale de la société.

Ainsi que l'établit le Hiaoking, ouvrage testamentaire de Confucius, la piété filiale est le fondement de la société. Les « cinq règles immuables » sont les rapports du père et des enfants, du roi et des sujets, du mari et de la femme, des vieillards et des jeunes gens, de l'ami et de l'ami, entre lesquels il existe aussi une subordination réciproque. Tout dérive de l'autorité naturelle du père et de l'obéissance du fils, consolidées et sanctifiées par les traditions, les lois et les rites.

Confucius a dit aussi, et quand Confucius parle, toute la Chine écoute :

« Le mariage est l'union par amour de deux personnes de

familles de nom différent, dans le but de continuer la lignée des anciens sages, de pourvoir de sacrificateurs le Ciel et la Terre, le temple des ancêtres, les autels des Génies, des Terres et des Moissons. On doit le respect à sa femme et à son fils, car la femme est l'hôtesse des Ancêtres, et le fils est leur descendant. Servir ses parents, voilà toute la loi. »

Tel a été le principe de la cohésion, de la force, et de la durée du Grand et Pur Empire; c'est bien là ce qui l'a fondé, ce qui le maintient depuis plusieurs milliers d'années, quand tant de nations jadis retentissantes ne font plus, comme dit un de ses poètes, « autant de bruit que fait sur la terre l'ombre du feuillage balancé par le vent ». Mais c'est aussi ce même principe qui rend les transformations sociales si difficiles à réaliser en Chine, malgré les luttes les plus sanglantes.

Les « Cent Familles » primitives — au cas où ce nom-là ne se traduirait pas réellement par « Familles de Bak » — ne sont guère aujourd'hui plus de quatre cents, dans l'acception de *gens*, en chinois *Sin* : sur 400 millions d'hommes, c'est une moyenne d'un million d'individus par famille ou « souche ».

Il n'y a donc pas plus de 400 noms de famille en Chine.

A son nom de souche, le Chinois ajoute subséquemment, celui de la génération à laquelle il appartient dans cette famille-là; puis vient un nom particulier : d'où trois noms pour la désignation complète du personnage.

Mais trois noms, ce n'est pas assez : d'après l'âge, les circonstances, la suite des temps, on peut en porter plusieurs autres.

D'abord, quand, à l'âge de quatre semaines, l'enfant reçoit le baptême, sous forme de rasement de la tête, on lui donne un nom qui n'est, fort souvent, qu' « un numéro d'ordre », et l'usage en paraît assez général pour les filles. On se rappelle que le roi de France Louis XV en faisait autant pour les siennes. Nous ajouterons que récemment encore, en France, quand les familles étaient nombreuses, on y trouvait des Second, Troisième, Cinquième, Dixième, jusqu'à des Douzième et des Quinzième, très rares, et cela se comprend. Quand le « môme » chinois entre en classe, vers ses six ans, il est affublé d'un nom fastueux, tel que : « Olive qui va mûrir », « Écritoire élégante », « Pinceau habile », « Mérite naissant », « Encre parfaite ».

Lorsque le jeune homme se marie ou quand il est initié au culte des ancêtres, encore un nom.

Et, accidentellement, un autre pour qui devient commerçant ou pour qui devient mandarin.

Et, à la mort, un nom définitif sous lequel on « vit » désor-

mais, inscrit sur la tablette des ancêtres. Définitif, pas même, puisque tant ou tant de siècles après, l'empereur a le droit de changer le nom d'un personnage historique quelconque, en manière d'anoblissement rétrospectif.

Enfin, souvent, un nom secret, entre amis, et comme qui dirait entre conjurés, connu de quelques-uns seulement et employé d'eux seuls.

Quant aux filles, elles portent de charmants petits noms d'amitié, comme « Petite Sœur », « Pierre précieuse »; et les femmes s'appellent « Parfum suave », « Fleur de jasmin », « Lune argentée », etc.

*II*
*PIÉTÉ FILIALE ET PIÉTÉ FUNÉRAIRE*

Le « fils de Han » comprend bien moins que le « barbare d'Occident » ce qu'on peut appeler la morale de la liberté, celle que donne à chaque individu sa valeur propre, indépendante, dans la société qui l'entoure. Seule la famille est considérée comme possédant une puissance politique dans l'État; jadis, lorsque le peuple était consulté, les suffrages se comptaient par familles, et maintenant encore, quand il s'agit de questions municipales, le chef de famille va seul au scrutin. Tout autre mode de votation paraîtrait un crime, car le père, empereur de sa famille, est censé le dépositaire des pensées et des sentiments de tous les siens : il peut s'enorgueillir de leurs vertus, en demander la récompense, mais il est aussi responsable de leurs fautes, et doit en être puni. « Aime ton prochain comme toi-même », dit le précepte chrétien. « Aime ton prochain comme ton fils », disent les Chinois. Les grandes actions du fils anoblissent le père et toute la lignée des ancêtres; en revanche, les crimes de la descendance dégradent toutes les générations antérieures. En quoi la Chine est essentiellement le pays des effets rétroactifs.

Ces mœurs patriarcales, qui confèrent aux parents une autorité absolue et qui obligent les enfants à un dévouement sans bornes, ont une telle puissance en Chine, qu'elles donnent naissance à des pratiques inconnues en tout autre pays. Un simple coup porté par le fils contre son père ou sa mère est assimilé au parricide et puni de mort. Dans les contrées où la misère est grande, on a vu souvent des jeunes gens s'offrir à la peine capitale comme remplaçants de riches condamnés : ils gagnent ainsi quelques milliers de francs qui leur permettent d'enrichir leur famille. La loi ne demandant qu'une chose, l'expiation du crime, peu importe le nom de la victime; pourvu

qu'une tête tombe, la justice est satisfaite. Les bons fils qui meurent ainsi sous la main du bourreau, bénis par leurs parents, sont pleins de l'ineffable bonheur d'avoir accompli leur devoir filial dans toute sa sublimité, à l'éternel honneur de la famille.

Dans les cérémonies funéraires des parents, et principalement du père, la coutume exige des enfants le témoignage public de leur douleur. Le fils aîné, principal héritier et chef de la famille, ou bien à défaut de celui-ci, son premier-né ou son fils adoptif, doit fixer l'une des âmes du mort dans la tablette commémorative de ses vertus, brûler l'encens devant ses mânes, et tuer un poulet suivant les rites le 1er et le 15 de chaque mois. Il facilite la route au défunt en lui fournissant en abondance des monnaies en papier et des simulacres de lingots, ainsi que des habits, des chevaux, des serviteurs, des barques, également en papier, représentation de tout ce que le mort pourra désirer dans l'autre monde.

Il y a matière à discussion dans cette cérémonie du culte des ancêtres. Sans nul doute la plupart des Chinois s'imaginent que l'ancêtre est là, devant les bâtons odorants qui fument en dégageant leurs parfums, mais d'autres n'y voient qu'un symbole. L'empereur Kanghi disait au légat du pape, le cardinal de Tournon : « On sait bien que les âmes des ancêtres ne peuvent venir habiter les tablettes ou les cartouches qui portent leur nom ; mais on tâche de se persuader qu'on est en leur présence. »

Quoi qu'il en soit de ces idées, le deuil est de trois années, de vingt-sept mois seulement pour les personnages officiels, et pendant cette partie notable de la vie, on a vu des fils garder chez eux le cadavre de leur père, s'asseyant le jour sur un escabeau et couchant la nuit sur une natte de jonc à côté du cercueil. Durant la période du deuil, les Chinois doivent s'abstenir de manger de la viande et de boire du vin ; il leur est également interdit de paraître dans aucune assemblée publique : la vie officielle est suspendue pour eux. Si le défunt ne s'était pas déjà procuré le cercueil en forme de tronc d'arbre qui orne la plupart des maisons chinoises, le fils aîné doit en acheter un aussi riche que lui permet son état de fortune, et l'on cite comme dignes d'éloges de vertueux jeunes gens qui se sont vendus en esclavage pour acheter un beau cercueil à leur père.

La coutume exige aussi que les ossements des morts soient portés au pays d'origine ; mais il serait difficile de faire ces expéditions une à une : alors presque toujours on attend que

le nombre des cercueils permette de former de grands convois. Outre les cimetières et les allées de tombeaux permanents, on voit en maints endroits et principalement sur les hauteurs, des nécropoles d'attente, villages mortuaires ne renfermant que des urnes funéraires ou des cercueils, tous gracieusement décorés de peintures emblématiques représentant des fleurs, des oiseaux, des instruments de musique.

C'est un fait connu de tous que les Chinois morts à l'étranger demandent également le retour de leur corps dans la patrie, et que des navires sont frétés pour les cadavres par les soins des sociétés de secours mutuels auxquelles appartenaient les trépassés. Ainsi des vaisseaux ayant des cercueils pour tout fret, ou pour fret principal, partent entre temps de San Francisco, de Singapore ou d'ailleurs et vont débarquer leurs rapatriés morts dans quelque port du grand pays natal.

Il arrive, et bien trop souvent, la Chine étant en de nombreux districts surpeuplée jusqu'à l'extrême limite, il arrive que meurent dans les rues, sur une place, un terrain vague ou au long des routes, ici un mendiant, là un fumeur d'opium, un malade, un estropié faisant argent, c'est le lieu de dire faisant sapèques de ses plaies, mais très peu de sapèques. Des sociétés de cercueils gratuits, ayant, comme nos compagnies des Pompes funèbres, des cercueils « convenables » en magasin et un personnel de fossoyeurs, de croquemorts, se chargent de ramasser, ensevelir et enterrer les pauvres hères.

Des temples spéciaux se sont élevés pour recevoir les tablettes commémoratives des ancêtres et celles des malheureux morts sans que des enfants puissent leur rendre les honneurs suprêmes. Chaque année, au mois de mai, les visiteurs vêtus de blanc, la couleur du grand deuil, vont porter sur les tombes et dans les temples mortuaires des fleurs, des fruits et d'autres offrandes, sur lesquelles s'abattent aussitôt les oiseaux nichés dans les arbres environnants.

Dans ces lieux sacrés, où se rencontrent parfois des milliers d'individus appartenant à toutes les classes de la société, il n'y a point de distinction de rangs, d'acception de personnes, et c'est l'âge seul qui règle la préséance.

La cérémonie du culte des ancêtres, compliquée de rites, allocutions, prières, repas en commun, que les vivants mangent, mais que les morts sont censés déguster aussi, comporte une lecture du « livre de famille », cahier ou suite de cahiers où sont écrits plus ou moins brièvement les archives et chroniques de la famille, les dates des mariages, des naissances, des décès, le « cursus honorum » des aïeux illustres, la vie de tels et tels d'entre eux, les testaments, pièces importantes,

jugements des juges familiaux — puisque le chef de la famille en est aussi le juge.

Ces « livres de famille » font foi en justice, le cas échéant. On peut les considérer comme constituant l'état civil des Chinois, l'administration s'étant de tout temps dispensée d'inscrire sur des registres cotés et paraphés les unions, les morts, les naissances et adoptions, les dates majeures de l'existence d'un chacun.

A force d'entendre dans le cours des cérémonies « ancestrales » les dates familiales, ces jugements, ces biographies, et aussi ce qui s'y lit en dehors du cercle étroit de la « dynastie », vies des hommes illustres, des sages recommandables, des lettrés et mandarins à divers boutons, le moindre prolétaire finit par s'assimiler les faits et dits mémorables des siens pendant une longue série d'années, alors que les Européens du « commun » remontent très rarement au delà de leur grand-père.

Si donc les derniers des paysans, les journaliers, connaissent la plupart l'histoire de leur famille, de génération en génération jusqu'à des siècles en arrière, s'ils peuvent non seulement dire les noms des leurs, mais encore les faits qui les recommandent au souvenir de leur postérité, c'est en regardant derrière eux, vers la lignée de leurs ancêtres, qu'ils se sentent immortels.

Aussi les malheureux exclus de la famille sont-ils par cela même presque en dehors de la société. La principale cause du mépris que les Chinois éprouvent pour les bonzes provient de ce que ceux-ci ont renié les liens de la parenté ou ont été vendus en bas âge aux couvents : à peine peut-on les compter encore parmi les hommes.

Le très éminent panégyriste des Chinois, Eugène Simon, s'est livré à des considérations profondes sur le culte des ancêtres : là où presque tous voient le principe d'apathie et de caducité du Royaume Fleuri, ce qu'il y trouve, lui, c'est la raison de sa force, de sa durée, et la promesse de son avenir indéfini.

Il vaut certes qu'on l'écoute, encore que sa passion pour la Chine paraisse quelquefois excessive :

« Après avoir établi, dit-il, par la solidarité éternelle des générations l'éternité de l'âme, les Chinois considéreraient comme contradictoire que sa séparation d'avec le corps lui fasse perdre aucun de ses attributs. L'âme se souvient; elle aime. Réunie aux autres âmes de la maison, en attendant qu'elle réapparaisse sur la terre, elle plane avec elles au-dessus de la famille, souffre de ses douleurs, est heureuse de ses joies. Si

on l'oublie, elle est triste; elle se plaint, et ses plaintes sont des avertissements. Malheur à qui néglige son souvenir. Celui qui ne fait pas hommage à l'âme de son père ne saurait songer à la sienne; et qu'on y pense bien, d'une âme que l'on cesse de cultiver, la justice disparaît. Sans justice pas de prospérité. Il ne faut pas oublier les âmes des ancêtres; il ne faut pas qu'elles puissent être oubliées; il ne faut pas que leur souvenir disparaisse; et qui l'entretiendra si la famille vient à s'éteindre? Le mariage est un devoir sacré, le premier de tous.

Ainsi, loin de river, comme on l'a dit souvent, les vivants aux morts, cette religion des ancêtres est, au contraire, la source même du progrès et son plus vif stimulant, puisque la préparation du futur en est l'obligation la plus immédiate. Le passé qui n'est plus entre nos mains, le présent qui s'enfuit, l'avenir qui n'est pas, unis ici dans la même pensée, deviennent la plus merveilleuse et la plus vivifiante des réalités. De quelque côté qu'il se tourne, l'homme entend la même instante et touchante prière : « Fais que notre mémoire ne meure pas; fais que nous vivions un jour pour que nous puissions honorer ton âme, bénir ton souvenir. » La tombe impose le berceau. De l'une et de l'autre s'élève vers la vie une invocation incessante. Dans quelle religion, dans quelle civilisation pourrait-on trouver de plus puissantes sollicitations au progrès, à l'effort? Ce n'est plus l'aspiration vague d'une conscience aveugle, ce n'est plus le rêve... du salut de tous par un seul, ce n'est plus le mythe du dieu mort et ressuscité des religions de l'Inde, de l'Égypte et de la Syrie, c'est la virile affirmation de l'homme responsable de son salut et le faisant lui-même, de l'homme victorieux de la mort et de l'oubli; c'est la perpétuelle résurrection de l'humanité elle-même, consciente de ses efforts et de ses destinées. Et, pour l'esprit, quel calme et quel repos! Voilà comment l'institution familiale devient une véritable religion qui, pour n'avoir que la terre en vue, n'est assurément pas sans grandeur...

Pour le Chinois, il importe que nous ne l'ignorions pas, il n'y a pas de pénalité plus terrible que l'exclusion de sa communauté familiale; aucune ne frappe autant son imagination. Que deviendrait son âme si son nom était maudit des siens? Pour se délivrer d'un tel cauchemar, il est prêt à tous les sacrifices, même à celui de la vie. J'insiste sur ce point. Chassé du foyer domestique, il ira, confondu dans les foules des ports de mer, se livrer aux travaux les plus pénibles, vivre comme il pourra, se soumettre volontairement aux privations les plus extrêmes. Il engagera sa liberté et on le verra sur les plages les plus lointaines, âme errante dès cette vie, subir toutes les injures, tous les traitements, toutes les souffrances de l'exil;

indifférent à tout, si ce n'est, au moins chez la plupart des immigrants qui arrivent en Amérique ou en Europe, si ce n'est, dis-je, à la pensée fixe d'obtenir sa réhabilitation par le travail. C'est parmi ces excommuniés que se recrute, en effet, la presque totalité de l'immigration chinoise dans toute la portion du globe qui n'est pas comprise entre le Tibet, la mer et la Grande Muraille. On estime à 130 000 le nombre des Chinois qui quittent annuellement la Chine ainsi limitée, et à 50 000 le nombre de ceux qui y rentrent. En admettant ces chiffres, on voit que la proportion des réhabilités serait assez grande. Beaucoup meurent cependant sans avoir obtenu leur réintégration, beaucoup peut-être sans l'avoir méritée; mais il en est qui, convaincus du pardon des leurs, et trop malheureux à l'étranger, se donnent la mort pour rentrer plus vite au sein de leur famille éternelle. »

Voilà de sérieuses paroles appuyées sur des faits positifs. Les Chinois ont ce que nous n'avons plus guère, le sentiment de l'atavisme, le sens de la continuité, la foi dans l'immortalité passagère de la race des hommes.

Il n'en est pas moins vrai que s'ils ont raison de regarder attentivement en arrière, il leur arrive de dures déconvenues parce qu'ils ne regardent pas assez en avant.

On a fait un grand reproche, qui semble juste, au culte des ancêtres.

On peut bien croire que cette dévotion exclusive à sa famille personnelle, cet hymne indiscontinu en l'honneur de sa « maison », dans le sens de dynastie, concentre trop la puissance d'affection sur ce seul lambeau de la patrie et de l'humanité.

De là proviendrait alors la rare insensibilité du Chinois, son impassibilité devant la souffrance, les misères et la mort du prochain : « Il n'est pas de la famille! » — Ainsi le prône du frère prêcheur n'émouvait mie un brave auditeur, parce qu'« il n'était pas de la paroisse ».

On s'accorde à dire que l'homme du Royaume Fleuri ne vibre aucunement au spectacle du malheur des autres : on se tord de douleur, on tremble de fièvre, on s'évanouit de faim, on grelotte de froid, on meurt, on est supplicié du supplice le plus atroce sans qu'il sorte de son indifférence.

Il est impassible aussi pour lui-même et s'accommode bien mieux que nous des incommodités, gênes, manquements, douleurs, et jusqu'aux tortures de la cangue, de la question, même du champ d'exécution avec son bourreau sabre en l'air. Bien moins nerveux que nous, disent les physiologistes, plus rapproché que nous des animaux à sang froid, et doué de plus de tranquillité, de patience et prudence.

*III*
*LES GARÇONS ET LES FILLES; INFANTICIDE, ESCLAVAGE*

On a remarqué, à de nombreux exemples, qu'en fait de piété filiale chinoise, ici aussi l'esprit vivifie, mais la lettre tue. Les fils et les filles sont serrés et comme étouffés par les rites nombreux, minutieux, fatigants qui consacrent les rapports d'affection, de subordination, de révérence entre descendants et ascendants. Souvent ils accomplissent des prescriptions plus qu'ils n'obéissent à un mouvement du cœur, et l'amour n'est plus l'amour; ils ont l'habitude de suivre un formulaire, avec la crainte de ce père à qui la loi reconnaît tous les droits sur ses enfants, même celui de les vendre en esclavage, voire celui de les tuer : ce qu'il peut faire quelquefois de ses filles, mais très rarement ou jamais de ses fils.

Car ses fils lui sont utiles dans la vie, et surtout indispensables pour ses rites funéraires, à lui, père de famille : les filles ne peuvent pas immoler le poulet et brûler le bâtonnet d'encens devant l'autel des mânes; le fils seul a ce droit, ce devoir, ce privilège; et avant tous le fils aîné.

C'est pourquoi la naissance d'un fils est toujours accueillie avec joie par le père, celle d'une fille avec indifférence, parfois avec colère. « Qu'avez-vous reçu aujourd'hui, demande-t-on au chef de la maison où vient de naître un enfant? est-ce un diamant, est-ce une tuile? » Autrement dit : « Est-ce un garçon, est-ce une fille? »

Comme il faut absolument un mâle pour la pratique du culte des ancêtres, le mari qui n'a pas de garçon de sa femme, ou qui n'en a que des filles, « convole » avec une seconde épouse, puis une troisième, et la liste peut s'allonger, jusqu'au garçon nécessaire, dont l'heureuse mère reçoit alors le rang de première dame du logis, avec obéissance reconnue de l'autre ou des autres femmes, quel qu'en puisse être le nombre. Un homme ayant un garçon vivant de sa première épouse reste invariablement monogame.

Il n'est pas habituel en Chine de faire de longues cérémonies mortuaires pour les enfants, les adultes non mariés, les femmes illégitimes ou les esclaves. Souvent même les parents pauvres abandonnent les cadavres de leurs enfants au courant du fleuve, les jettent dans les charniers ou les exposent devant la porte de leur cabane, où des fossoyeurs viennent les relever. Il arrive aussi, et le fait n'est pas rare, que l'enfant est mis dehors, tout nu, avant sa mort, dès que la maladie paraît tendre vers le trépas. Autant ses « auteurs » l'ont bien soigné jusque-là, autant ils sont dès lors durs pour lui, car ils le considèrent, par une abominable superstition, comme n'étant plus

les os de leurs os, et la chair de leur sang, mais dit Holcombe, dans son *Real Chinaman*, « comme un esprit malin cherchant à s'introduire dans la maison pour leur malheur et leur ruine; pour rien au monde ils ne voudraient l'enterrer dans le cimetière de famille ». A la rue donc, et comme qui dirait : à la voirie! Mais si par chance il guérit, nu comme un ver, sur la terre, la dalle ou la brique, aux quatre vents, à la nuit, au soleil, à la pluie, il redevient leur fils, puisque l'événement l'a démontré.

C'est à la vue de tant de corps abandonnés, que nombre de voyageurs occidentaux ont cru pouvoir attribuer à la nation chinoise la pratique générale de l'infanticide, surtout du meurtre des filles.

Que l'infanticide se pratique en Chine, que parfois il y sévisse, en certains lieux, en certains cas, à cela nul doute, mais jamais l'opinion publique n'autorisa ce crime, jamais le gouvernement ne l'encouragea, ainsi qu'on l'a souvent prétendu.

Tout au contraire, l'empereur, les vice-rois, les grands mandarins qualifiés n'ont jamais cessé de protester contre lui, bien que le code du « Milieu » soit d'une singulière bienveillance pour le meurtre du fils par le père et la mise à mort de la fille par sa mère. L'un et l'autre ne reçoivent pour châtiment que 60 coups de latte de bambou suivis de l'exil à 500 li, soit à 250 kilomètres plus ou moins ; encore cette double peine peut-elle se racheter pécuniairement. Or la « revendication sociale » est plus sévère pour la vente en contrebande des cartes à jouer. Quant au meurtre de la fille par le père, le code n'en parle point, paraît-il.

En réalité, si l'infanticide est presque inconnu dans les provinces du Nord, on n'en peut dire autant de celles du Centre et du Sud. Dans le monde à demi patriarcal de la Chine, de nombreux enfants sont considérés, avec l'aisance et une longue vie, comme assurant au père de famille les « trois félicités ». Toutefois il est certain que l'exposition des enfants devant les hospices est une pratique fréquente chez les Chinois pauvres de certaines provinces; l'infanticide des filles est commun dans le Fo'kien, et notamment dans plusieurs des districts surpeuplés des environs d'Amoï et de Foutcheou; dans quelques-uns des villages de ce pays-là ces cas de mise à mort auraient lieu dans la moitié des familles. Les étrangers y sont frappés de la supériorité numérique des hommes sur les femmes, et les indigènes ne font point un mystère de la cause à laquelle doit être attribuée cette différence.

Le procédé de ce massacre des innocents ne varie guère : les parents prennent eux-mêmes l'enfant nouveau-né pour l'étouffer en le plongeant dans un baquet d'eau froide.

A quoi donc, encore une fois, faire remonter cette abomination, sinon à l'excès de la pauvreté? Les mandarins ferment les yeux, ou ils se bornent à flétrir le crime par des proclamations et des placards que personne ne lit.

L'impossibilité prévue de fournir une dot aux filles les voue à une existence de privations ou de déshonneur, et les parents leur donnent la mort comme le seul moyen de leur épargner les infortunes de la vie, lorsqu'ils n'ont pas réussi à les vendre comme esclaves ou comme femmes futures de quelques garçons du voisinage : dans ce cas, le prix de vente s'élève en moyenne à une dizaine de francs par année d'âge.

C'est un fait connu de tous, à la suite de tant de collectes de sous destinés aux petits Chinois, que les missionnaires catholiques et protestants recueillent un assez grand nombre d'enfants destinés à augmenter l'importance de leurs congrégations; mais la proportion de ces rachetés est relativement faible : la cause première n'en subsiste pas moins, et la misère prend toujours ses victimes.

Si l'infanticide, tout en étant sévèrement blâmé par les moralistes, est toléré dans certains districts, le droit absolu du père à vendre ses enfants comme esclaves est pleinement reconnu par la loi. Il est très rare pourtant que les parents vendent leurs fils; mais un très grand nombre de filles sont destinées à la servitude. De riches familles en possèdent jusqu'à plusieurs dizaines, et la plupart des ménages chinois qui vivent dans l'aisance ont au moins une domestique en propriété. Les contrats de vente se font d'une manière solennelle et généralement en plein air, sous le « regard du ciel ».

D'ailleurs l'esclavage n'est que temporaire pour les femmes, puisque le propriétaire est tenu de leur trouver un mari et qu'elles passent alors sous d'autres lois. Les esclaves mâles peuvent exiger aussi, avant trente ans d'âge, que le maître leur procure une femme, et, devenus chefs de famille, ils ne transmettent la servitude qu'à une partie de leurs enfants : les filles sont mises en liberté, tandis que l'esclavage persiste sur les mâles jusqu'à la quatrième génération. Néanmoins les esclaves sont presque toujours traités comme les autres domestiques, et les étrangers ne font point de différence entre eux et les hommes libres. Ils ont le droit de s'instruire dans les écoles,

de concourir pour les examens, d'entrer dans les fonctions publiques, et le propriétaire doit alors leur permettre de se racheter, eux et leur famille. Quant aux femmes mariées, les époux ne peuvent les vendre que comme épouses, non comme esclaves.

*IV*
*LA FEMME, SON INFÉRIORITÉ LÉGALE ET SOCIALE*

L'écriture idéographique jette souvent un jour très vif sur la conception de la vie par les Chinois. Le caractère que cette écriture consacre à la femme, le caractère *niu*, en serait une preuve excellente, en montrant avec clarté en quelle pauvre estime ils tiennent la compagne de l'homme. D'après Douglas, sinologue anglais, le redoublement de ce caractère répond au verbe *se quereller*; quand on le triple, on représente l'idée d'intrigue; l'idée de *ruse* se traduit par la juxtaposition du caractère *femme* et du caractère *arme*, tandis que, par un heureux contraste, l'idée de paix et tranquillité s'exprime par les deux caractères de *femme* et de *maison*.

Et généralement parlant, c'est le signe « homme » qui est à la base, à la clé des passions généreuses; le signe « femme » à la clé des défauts et des vices. « Ce n'est pas la gueule du serpent vert, l'aiguillon de la guêpe qui darde le poison; c'est le cœur de la femme. »

A côté des lois, des coutumes, qui sont en moyenne peu favorables à la femme, à côté des histoires qui la maltraitent, des proverbes qui l'injurient, il est un fait matériel qui, d'après certains sociologues, témoignerait avec éloquence du mauvais vouloir des Chinois pour les Chinoises. A supposer que cette interprétation soit juste, la marque évidente de la cruelle éthique de l'homme serait la mutilation des pieds, que doivent subir des millions de filles, même parmi celles qui sont destinées à une vie de travail.

Lockhart indique l'année 925 comme l'époque à laquelle cette pratique commença; mais elle ne se répandit que lentement, puisque Marco Polo et les autres voyageurs du Moyen âge n'en font pas mention. Maintenant elle est devenue si impérieuse dans certaines parties de la Chine, que dans les provinces du nord, sauf à Peking, presque toutes les femmes s'y soumettent, même celles qui bêchent la terre et qui portent des fardeaux.

Dans le Setchouen et dans la Chine méridionale, les paysannes sont complètement affranchies de cette coutume, et

dans les villes on peut évaluer au tiers des femmes celles qui ne mutilent point leurs pieds; mais récemment la mode augmenterait d'année en année le nombre de ses victimes; non seulement la mode, mais aussi un juste souci de l'avenir chez la fillette et chez ses parents. Ceux-ci se disent : « Je ne trouverai jamais d'époux pour ma fille, si je ne lui fais pas de petits pieds »; et l'enfant, qui sait déjà combien l'on apprécie cette « beauté » consent, demande même qu'on la supplicie, sûre qu'elle est d'être vouée au célibat, si elle reste telle que la fit la bonne mère Nature. Cependant Pouvourville, dont l'opinion, généralement si juste, importe fort, nous dit que la mutilation des pieds tombe de plus en plus en désuétude parmi les Chinoises.

Les dames mandchoues devaient à la dignité de leur race de ne pas se conformer aux mœurs de la nation vaincue; maintenant elles imitent, elles aussi, ces mœurs de l'engeance « inférieure », en prenant des chaussures qui les forcent à marcher sur la pointe du pied et qui sont la cause d'accidents nombreux, de maladies graves : c'est une mutilation mitigée.

Naguère la mutilation du pied féminin était devenue pour les Chinois le signe distinctif de la « bonne société »; nulle jeune fille ne pouvait espérer entrer dans cette caste supérieure si elle ne s'était soumise à la torture exigée par les juges de la beauté féminine pour transformer son pied en un « lis d'or ».

Même, par une singulière perversion de la pudeur féminine, les Chinoises cachent avec soin leurs pieds nus. Les missionnaires nous apprennent « qu'ils ont parfois toutes les peines du monde à « extrémiser » les nouvelles converties, l'onction des pieds étant considérée comme scandaleuse ».

C'est généralement vers l'âge de cinq ou six ans que l'on entoure de bandelettes les pieds des fillettes pour en replier les orteils, relever en arc le cou-de-pied, arrêter le développement des muscles.

Il faut que le soulier, disposé en sorte que le moignon y paraisse encore plus petit qu'il n'est réellement, atteigne seulement sept centimètres et demi de longueur ; la jambe même participe à l'arrêt de développement provoqué dès l'enfance, et forme avec le pied un fuseau droit sans mollet. D'ailleurs on emploie des méthodes très différentes dans les diverses parties de l'Empire : l'essentiel ici, c'est le but à atteindre, et ce but est une horrible et malfaisante atrophie.

Définitivement estropiée, la femme de bonne compagnie ne peut plus soulever de fardeau ni même se livrer à aucun

travail pénible; la marche régulière lui est devenue impossible; elle est obligée de s'avancer à petits pas rapides et chancelants, en s'aidant des bras comme d'un balancier : c'est la démarche que les poètes comparent aux ondulations du saule agité par le zéphyr. On comprend combien cette infirmité augmente la dépendance de la femme dans le ménage; cependant les femmes mutilées de la campagne travaillent sans fatigue apparente à côté de leurs maris.

De lointaines traditions rappellent l'existence du matriarcat dans la Chine antique : « Avant l'époque de Fohi, disent les anciens livres, les hommes connaissaient leur mère et ils ignoraient qui était leur père. » Mais depuis la constitution de la famille chinoise, les lois et la coutume établissent avec précision l'infériorité absolue de la femme comme fille et comme épouse.

Après avoir adoré son père et sa mère, elle doit adorer son mari. « Si j'épouse un oiseau, dit le proverbe, il faut que je vole après lui; si j'épouse un chien, je dois le suivre à la course; si j'épouse une motte de terre abandonnée, il faut m'asseoir à côté d'elle et la garder. »

Tous les actes symboliques des fiançailles et du mariage rappellent à la femme que la soumission est pour elle la vertu par excellence. Quelle que soit la conduite de l'époux envers elle, il lui convient de se résigner sans murmure : elle obéit donc en silence; elle ne peut recourir ni à ses parents ni aux magistrats pour se faire rendre justice; tout au plus peut-elle se rendre dans le temple pour y suspendre, la tête en bas, une figurine en papier représentant son mari, et demander à la « déesse de la Miséricorde » de changer le cœur de l'époux, puisqu'il a cessé de battre à sa vraie place.

La plus illustre des lettrées chinoises, Panhoeïpan, qui vivait au Ier siècle de l'ère vulgaire, a tracé le devoir des femmes dans le mémoire classique des *Sept articles*. Elle nous raconte que l'ancien usage était d'offrir au père, lors de la naissance d'une fille, des briques et des tuiles, « des briques, parce qu'elles sont foulées aux pieds, et des tuiles parce qu'elles sont exposées aux injures de l'air ». « L'épouse ne doit être qu'une pure ombre et qu'un simple écho. »

Lorsque le mari fait choix, généralement parmi ses esclaves, d'une ou de plusieurs femmes supplémentaires, la première épouse est tenue de les accueillir avec bienveillance et de vivre en paix avec elles.

Le mari seul est possesseur du droit de divorcer : sans en référer aux juges, il peut renvoyer sa femme, même lorsqu'il ne lui reproche que son état de maladie ou ses habitudes de

bavardage; mais quand sa femme lui déplaît, il préfère presque toujours s'en débarrasser par la vente, et, dans ce cas, il lui suffit de faire avec l'acheteur un contrat en due forme, la société n'ayant rien à voir dans les transactions entre « l'offre » et la « demande ».

A quel degré la femme était inférieure à l'homme, l'épouse à l'époux dans l'esprit des Chinois, l' « ancienne et vénérable coutume » du suicide de la veuve sur la tombe du mari le montre avec abondance et surabondance.

Ce suicide des inconsolées, qu'elles le soient vraiment ou qu'elles doivent seulement paraître telles, n'a pas tout à fait disparu des mœurs. Mais il n'y a pas d'exemple que la victime volontaire fasse choix du bûcher comme les veuves hindoues : c'est par l'opium ou tout autre poison, par la faim, par la noyade, surtout par la corde, que les épouses chinoises vont rejoindre leur mari dans la mort. D'avance elles annoncent leur résolution; et alors, de toutes parts, viennent les parents, les amis et les curieux pour les encourager et les applaudir; quand même elles ne sont point soutenues par l'approbation publique, nombre d'entre elles meurent, soit pour suivre leur mari dans la tombe, soit pour rester dignes de lui.

Ainsi, la femme se considère comme n'ayant d'existence que par la personne de l'époux, et si elle jouit d'une certaine liberté, si le mari abuse rarement de ses droits de maître absolu, elle n'en est redevable qu'à la mansuétude générale des mœurs. C'est en l'honneur des vierges et des veuves vertueuses que, par une sorte de galanterie nationale, on élève en dehors des villes le plus d'arches triomphales; en échange de leur liberté, on leur accorde des monuments.

Pendant les deux expéditions des troupes européennes, en 1860 et en 1900, quand les alliés pénétrèrent dans la province de Petchili, des milliers de femmes se suicidèrent pour ne pas tomber au pouvoir des étrangers : couchées dans le cercueil pour y attendre la mort, elles y mouraient en effet.

En conformité avec l'infériorité reconnue de la femme, les Chinois, en cela semblables aux Musulmans (mais moins outrés qu'eux), ne parlent guère de leurs compagnes et n'aiment pas qu'on les en entretienne. Dans la conversation ils la désignent souvent par une périphrase dédaigneuse, « la pauvre sotte du dedans », et si quelqu'un demande à quelqu'autre des nouvelles de madame son épouse, il se sert, encore plus périphrastiquement, d'une expression « tirée de longueur, » comme par exemple : « Veuillez présenter tous mes hommages à la

salle de la Respectable Longévité ; en quel état se trouve-t-elle? » La salle de la Respectable Longévité, c'est-à-dire : la personne qui habite dans la salle de la Longévité Respectable, la dame du logis, la mère de famille, au bout du compte, la femme; et, pour se conformer une fois de plus au style de la politesse chinoise, la personne des appartements d'Excellente Odeur : on désigne ainsi le gynécée. Encore n'ose-t-on guère s'entretenir de la sorte avec le mari, à moins d'une amitié qui excuse les infractions à la règle; c'est aux enfants de la maison qu'on s'adresse.

Rien donc d'étonnant si le Chinois qui vous invite ne vous présente pas à sa femme : ce n'est même pas chez lui que vous goûterez aux merveilles de la cuisine du « Milieu », mais n'importe où, dans un lieu convenable, villa, pagode, restaurant, hôtel au nom fleuri, court en chinois, non moins que long en français : « Hôtellerie de la Commune Ascension vers les Honneurs, de la Félicité Parfaite, des Cent mille Parfums, de la Félicité sans Nuages, ou de la Céleste Harmonie. »

Dans la réalité des choses, les femmes chinoises sont donc plus ou moins cloîtrées; bien que non murées dans le gynécée, elles ne participent guère à la vie sociale générale. On en voit très peu dans la foule qui se presse en remous dans les rues et les ruelles, et celles qu'on y rencontre allant à pied n'appartiennent pas aux classes dites inférieures, sinon à celle des prostituées; les dames distinguées par le rang, la fortune ou les prétentions passent en chaise à porteurs ou en charrette à l'intérieur clos aux regards.

La compagne du Chinois, sa mère, ses filles sont si bien exilées en théorie et en pratique de la communion avec l'homme que, pour complaire aux idées chinoises, les missionnaires ont séparé leurs églises et chapelles en deux par une haute cloison longitudinale en planches : d'un côté les « Messieurs » et de l'autre les « Dames ».

On ne peut pas ne pas admettre que cette séparation des sexes a fait beaucoup de tort à la Chine, comme aux pays fiers de leur Islam ; elle a contribué à la priver de poésie, d'idéal; elle lui refuse la « fleur de la vie » ; elle mène l'homme à l'ennui, et l'ennui pousse l'homme aux plaisirs dégradants, par exemple à la fumerie d'opium. Mais quoi ! chez nous la femme est partout visible, en bien des sens honorée; et les cafés, les tabagies ne désemplissent pas.

Une autre des infériorités imposées à la femme dans le Grand et Pur Empire, c'est le peu de soin qu'on prend de son instruction; il n'y a presque pas d'écoles pour elle; elle croupit bon gré, mal gré dans une ignorance « transcendante ».

Presque aucune qui sache lire couramment; encore moins écrire.

Comme contre-partie, il est certain que la mère de famille est respectée, aimée dans l'étroit intérieur de son petit royaume ; qu'elle jouit de l'affection de ses fils et filles ; que la veuve est spécialement favorisée par les lois et par la coutume, en ce qu'elle a droit à un certain ensemble de libertés qui choqueraient fort le code des bienséances si la mort de l'époux ne l'avait émancipée, et en ce que l'usufruit des biens de la communauté lui revient : « Elle peut, dit le proverbe, manger les feuilles, mais non le tronc de l'arbre. »



*CHAPITRE DOUZIÈME*

# *AURORE DES TEMPS NOUVEAUX*

I. LE FORMALISME ET SON ANTIDOTE. || II. SYNDICATS ET SOCIÉTÉS SECRÈTES. || III. GUERRE DES TAÏPING. || IV. ENTRÉE EN SCÈNE DE L'EUROPE.

*I*
*LE FORMALISME ET SON ANTIDOTE*

DANS la société polie de la Chine, tous les actes importants de la vie, mariage, naissance, mort, et beaucoup de menues actions (l'on peut dire presque toutes) s'accompagnent d'innombrables cérémonies dont le sens symbolique reste généralement incompris, mais qui n'en sont pas moins considérées comme indispensables. « C'est le ciel lui-même qui a fait la distinction des cérémonies, dit le Chouking, et ces cérémonies sont pour nous des lois immuables. »

L'ensemble de ces cérémonies, c'est le *li*, c'est le formulaire, qui range sous son despotisme les mœurs et tout ce qui distingue du barbare l'homme policé.

Le Chinois qui respecte la tradition a son devoir tout tracé dans chaque fête religieuse ou civile, dans chacune de ses visites ou de ses réceptions; il connaît le nombre de saluts ou de génuflexions auquel il est tenu; il mesure d'avance la longueur de ses pas, les inclinaisons de sa tête, les battements de sa paupière, le timbre de sa parole, la douceur de son sourire : le formulaire a prévu tous les cas « et d'autres encore ».

Confucius, le grand Chinois qui sert de modèle à toute la nation, n'avait pas de plus grand divertissement dans sa plus tendre enfance que de saluer ses petits camarades avec le cérémonial des personnages les plus graves, de les inviter à s'asseoir en leur cédant respectueusement la première place,

de se prosterner et d'imiter les rites que l'on célèbre en faisant un sacrifice aux ancêtres. Un Chinois n'a droit au titre de « sage » que s'il ajoute à ses connaissances celle du cérémonial religieux et civil. « Toutes les vertus ont leur source dans l'étiquette », est une parole attribuée à Confucius; il ne l'a peut-être pas prononcée, mais sauf ce qu'elle peut avoir d'exagéré, elle répond bien à la doctrine du maître.

Heureusement, ce n'est point l'intervention de l'étiquette qui donne aux sociétés l'impulsion nécessaire. Les révolutions si nombreuses qui ont bouleversé la Chine, prouvent qu'au-dessous de ce monde formaliste des lettrés, qui met sa joie à répéter des maximes et à les peindre sur les murs de ses appartements, s'agite une foule qui s'occupe des intérêts pressants de la vie au jour le jour et à laquelle l'accomplissement de cérémonies symboliques est devenu tout ce qu'il y a de plus indifférent au monde.

La lutte pour l'existence, si terrible dans les régions surpeuplées du « Milieu », la nécessité du travail journalier et, pour tout dire, la convenance de ne pas mourir de faim, ne permettent point à l'homme du peuple de chercher, comme le veut la morale officielle, la sanction de tous ses actes dans la conduite des trois empereurs Yao, Chun et Yu, qui furent les modèles de la politesse et du savoir-vivre.

Comme le dit si bien le proverbe chinois, « le fils ressemble plus à son siècle qu'à son propre père et à sa mère »; et ce siècle apporte des changements continuels, sinon dans les préceptes classiques, du moins dans la vie réelle de la nation.

Quand on prétend communément de la Chine que « la précocité a usé sa force », c'est là une parole injuste, car on ne trouverait pas facilement une race qui se relève toujours plus jeune et plus vigoureuse des infortunes qui semblaient devoir l'accabler à jamais. Le formalisme, père de l'inertie, de la médiocrité, du « gâtisme » intellectuel, a trouvé son antidote dans la pullulence des « syndicats ».

*II*
*SYNDICATS ET SOCIÉTÉS SECRÈTES*

La facilité de se grouper en syndicats de longue durée, en « fraternités adoptives », est un des traits distinctifs du Chinois, en même temps que le levain de transformations profondes.

Si, dans la vieille Europe, l'action prépondérante vient des individus temporairement unis pour un but bien défini, dans la vieille Chine, le « remue-

ménage » a sa principale cause dans l'influence des *houi*. On nomme ainsi des sociétés qui se maintiennent *ad multos annos*; bien mieux, de génération en génération, *ad sæcula*.

Et, fait de la plus haute portée, tandis que, dans l'Occident, les associations, si nombreuses qu'elles soient, embrassent seulement une faible partie de la population, dans l'Extrême Orient chinois elles ont entraîné presque tous les hommes de la nation dans leur cercle d'activité, sournoise ici, là dévorante. Les villes de la Chine n'ont peut-être pas un seul habitant, riche ou pauvre, bourgeois ou travailleur, qui n'appartienne à quelque groupe sociétaire, constitué publiquement ou fonctionnant en secret. Même les mendiants, les « enfants des fleurs », sont unis en associations ayant leurs statuts, leur code spécial, leurs fêtes et leurs banquets.

On peut dire sans exagérer que les fils de Han sont une fourmilière de sociétés secrètes, de loges et ventes, un agrégat de *carbonari*, la plupart moins rébarbatifs que les *carbonari* classiques et moins prompts à jouer du stylet; mais aussi nombre de leurs houi sont extrêmement puissants et dangereux avec théories très subversives.

Il en est aussi qui ne comprennent qu'un fort petit nombre d'individus : telles ces « fraternités adoptives » où l'on se lie à deux, à plusieurs, par un serment comme celui-ci :

« Par le Ciel et par la Terre, par leur père et par leur mère, en présence de la Lune et en présence du Soleil, A. et B. se jurent une amitié inébranlable!

Et désormais, quand A., monté sur un char (c'est-à-dire : élevé aux honneurs), rencontrera B. coiffé d'un grossier chapeau de paille, il descendra de son char pour aller au devant de B.!

Et aussi, lorsqu'il arrivera à B., paradant sur un beau cheval, de rencontrer A, courbant l'échine sous un ballot de colporteur, il descendra de cheval, comme A. était descendu de son char! »

*III*
*GUERRE*
*DES*
*TAIPING*

La guerre qui a si terriblement ravagé les provinces centrales du « Royaume Fleuri » a prouvé tout récemment comment, combien les houi sont capables d'ébranler l'Empire : il en a été secoué jusque dans ses fondations.

Elle a montré aussi que des modifications se sont accomplies « chez les enfants de Han » et qu'ils ne

constituent pas, comme on le répète souvent, une nation immobile, pétrifiée dans l'adoration du passé, comme si Confucius lui-même n'avait pas proclamé que « la Loi de la Grande Étude est de renouveler les hommes ».

L'erreur vulgaire qui confond le Chinois et le mandarin a reçu de ces événements tragiques un singulier démenti. Erreur égale à celle qui assimilerait la France, l'Espagne ou l'Allemagne à leurs dirigeants.

Ces Taïping présentaient une évolution nouvelle dans le développement national, et s'ils n'ont pas été soutenus jusqu'au bout par l'opinion publique, c'est probablement parce qu'ils s'étaient lancés avec trop de hardiesse dans une nouvelle voie religieuse et politique. Trop peu soucieux de l'antique dynastie nationale des Ming, ils n'avaient pas cherché dans l'histoire antérieure de la Chine un point d'appui contre les envahisseurs mandchoux. Or, cette dynastie a laissé, paraît-il, des souvenirs très vivants, et d'aucuns pensent qu'on pourrait soulever la Chine en son nom.

C'est en l'an 1848, époque du grand ébranlement des nations occidentales, que commença la révolte, d'abord simple querelle de culte, suscitée par un maître d'école, et bientôt après guerre générale, dans laquelle les passions religieuses, les intérêts et les haines de classes, les Chinois chinoisants et les tribus encore indépendantes à demi, tous les éléments opposés de la nation entrèrent dans une lutte « inexpiable ». Son lieu d'origine fut le Kouangsi ou Kouang Occidental, province méridionale traversée par le fleuve de Canton. Elle se propagea peu à peu dans les diverses contrées du sud, où se font vis-à-vis des éléments nationaux non encore entièrement conciliés : les Hakka, qui sont des conquérants chinois, et les Pounti, qui sont des aborigènes conquis.

Puis la rébellion gagna les pays du Yangtze par les grandes routes du commerce et se répandit au nord jusqu'aux portes de Tientsin. Dès l'année 1851, le royaume de la « Grande Paix » (Taïping) était fondé, et en 1853 Nanking reprenait son antique rang de capitale de l'Empire, sous le nom de Tienking ou « Résidence céleste ».

Maîtresse des contrées les plus fertiles de la Fleur du Milieu, de tout le cours inférieur du Yangtze, même de Ningpo et d'autres ports de mer, partageant en deux zones distinctes les régions encore fidèles à l'empereur mandchou, l'insurrection avait toute chance, sinon de triompher, du moins de donner à l'ensemble de l'Empire une orientation politique toute différente de celle qu'il a de nos jours, et probablement plus nationale.

Mais quand la Chine officielle paraissait définitivement vaincue par les insurgés, les Européens, lésés dans leurs trafics par la guerre civile, et se souciant fort peu du juste ou de l'injuste de l'une ou l'autre des deux causes, prirent en main les intérêts de la dynastie mandchoue, la France et l'Angleterre aidèrent doublement cette lignée étrangère : par des troupes régulières, françaises ou anglaises, et par des corps francs que commandaient des officiers occidentaux.

Quoique les Taïping, plus souvent appelés les « Longs Cheveux », les Tchangmao, mêlassent à leur culte des cérémonies chrétiennes et se servissent dans leurs édits d'un langage emprunté aux missionnaires, quoiqu'ils eussent mis la Bible au rang de leurs livres sacrés, et même offert une place dans leur gouvernement aux chrétiens étrangers, les Occidentaux résidant en Chine firent passer les intérêts de leur commerce avant ceux de leur religion, et grâce à eux le souverain mandchou put reconquérir son domaine. En 1862, ils empêchèrent les Taïping d'occuper Changhaï, et leur reprirent rapidement tous les points stratégiques : il ne resta plus aux soldats chinois qu'à brûler les villes et à massacrer les habitants, puis à pourchasser les affamés qui, sous le nom de Nienfeï, s'étaient faits brigands pour vivre, et, sans but politique, ravageaient çà et là les campagnes. Et Taïping comme Nienfeï s'occupèrent en conscience de leur œuvre de mort et de dilapidation.

Le soulèvement des Taïping, si menaçant par lui-même, se compliqua de la révolte de plusieurs populations plus ou moins autochtones de la Chine méridionale, jalouses de se venger enfin, après des siècles d'humiliation et une longue suite d'avanies, pillages et « fiscalités » du fait des vice-rois et des mandarins.

Ce que les Taïping coûtèrent à la Chine est positivement incalculable. On estime qu'en quinze ou dix-huit années la guerre civile consomma de douze à quinze millions d'existences dans l'ensemble des trois provinces de Kouangsi, de Yunnan, de Koeïtchéou. Et que penser de la perte de vie dans les régions bien plus peuplées du grand fleuve Yangtze, où la dévastation fut encore pire? Des missionnaires connaissant bien le pays admettent que le Koeïtchéou, par exemple, fut privé d'au moins les deux cinquièmes de son peuple; de telle ville de 30 000 âmes il ne resta que dix familles!

Ce nombre de douze à quinze millions de « disparus » rien qu'en trois provinces est sans doute plus ou moins majoré, par la raison qu'ayant tendance à surestimer le peuple de

la Chine, on a surestimé sa dépopulation : si une ville évaluée à 100 000 habitants n'en avait plus que 50 000 après la guerre des Taïping la perte est de 50 000; mais si cette même cité n'avait que 70 000 habitants ou 60 000 seulement, la « saignée » n'est plus que de 20 000, de 10 000.

*IV*
*ENTRÉE EN SCÈNE DE L'EUROPE*

L'unité de l'Empire fut rétablie, mais la restauration de l'ancien ordre de choses n'est qu'apparente. Les diverses sociétés qui se cachent dans les profondeurs de la nation, la ligue du « Nénuphar », celle du « Thé pur », l'alliance des « Trois Précieux », le « Ciel, la Terre et l'Homme », et tant d'autres associations aux noms nouveaux, dont l'une a été fondée par le missionnaire luthérien Gutzlaff, et qui ont pour but le renouvellement politique et social de la Chine, l'ensemble des houi n'a pas cessé de se remuer, de travailler dans l'ombre.

L'équilibre actuel de l'Empire est tout ce qu'il y a de plus instable. L'appareil antique des lois, des formules, des pratiques officielles est en désaccord croissant avec les exigences d'une société rajeunie; la contrée entre en relations de plus en plus fréquentes avec les étrangers, dont les idées, même repoussées avec haine, exercent une influence profonde et précipitent la ruine d'institutions en décadence.

Les petites colonies d'Européens établies sur le littoral et sur les bords du Yangtze semblent peu de chose, et, comparées aux multitudes des « enfants de Han », elles ne forment qu'un nombre bien faible d'individus; mais une nouvelle période de la vie nationale chinoise n'en commence pas moins avec elles. Leur propagande de tous les jours agit autour d'elles, en cercles concentriques de plus en plus élargis; et surtout chacune d'elles se réclame des grandes puissances navales et militaires dont dépendent les habitants des « concessions », suivant leurs diverses nationalités.

Désormais l'Orient et l'Occident sont unis par les grands mouvements de l'histoire; au point de vue géographique, la Chine se rattache aussi de plus en plus au monde déjà bien connu de l'Europe et de l'Asie méridionale. Des voyageurs européens ont parcouru le Royaume Central dans tous les sens; chaque année, de nouveaux itinéraires s'ajoutent aux précédents et les mailles du réseau se resserrent. Il ne reste plus qu'à procéder avec méthode à l'exploration détaillée du pays.

# *LIVRE DEUXIÈME*

## *LA CHINE DU NORD : LE HOANG HO*

---

### *CHAPITRE PREMIER*

### *BASSIN DU PEI HO : LE PETCHILI, PEKING*

I. RAISONS DE LA PRÉÉMINENCE DU PETCHILI. || II. RIVAGES, MONTS, FLEUVES DU PETCHILI. || III. LE PEÏ HO. || IV. PEKING. || V. LES ENVIRONS DE PEKING. || VI. LE CLIMAT DE PEKING. || VII. TIENTSIN. || VIII. AUTRES VILLES DU PETCHILI.

*I RAISONS DE LA PRÉÉMINENCE DU PETCHILI*

EN trois monosyllabes, Petchili signifie la « Dépendance immédiate du Nord » : telle est l' « incommensurable » brièveté du chinois. En retranchant du trisyllabe la syllabe initiale, Pé, ce qui se fait communément, il reste Tchili, c'est-à-dire la « Dépendance immédiate, la Possession directe ».

C'est la plus septentrionale des dix-huit provinces de la Chine propre, et elle a le privilège de posséder la capitale de l'Empire, à mille kilomètres environ du centre du « Milieu », qui se trouve dans le pays intermédiaire entre le fleuve dit justement le Jaune et le fleuve dont le nom de Bleu est particulièrement injuste.

Comment se fait-il que le chef-lieu de la Chine soit là et

non pas sur le Yangtze ou près du Yangtze, là où ce courant, l'un des plus puissants du monde, écarte ses rives comme un estuaire, dont une rive est presque invisible à l'autre, ou même, plus bas, comme une sorte de mer? En voici la raison.

Durant les longues époques de paix la capitale fut en effet beaucoup plus au sud-ouest ou au sud, à Singan, voisine du fleuve Jaune, ou à Nanking, sur ce Yangtze, le courant central du pays.

Mais, quand il fallut faire front aux étrangers, soit aux Mongols, soit aux Mandchoux, barbares du nord-ouest ou du nord, c'est vers l'endroit directement menacé que devait se porter la force de résistance représentée par le gouvernement, ses fonctionnaires et ses armées. Or, c'est par le Petchili, par les campagnes du fleuve Peï ho, que Mongols et Mandchoux descendaient vers la Chine, et sur les bords de ce fleuve se livraient les batailles décisives. Victorieux, les envahisseurs restaient volontiers dans cette région voisine de leur patrie, d'où il leur était facile de recevoir des secours et où ils pouvaient se réfugier en cas de désastre. Peking, dans le bassin inférieur dudit fleuve, devint donc, depuis le milieu du xe siècle, et sauf de courtes interruptions, la résidence des empereurs « fils du Ciel », et le bastion septentrional de l'Empire.

D'ailleurs, il convient de le remarquer en sa faveur, cette ville est située dans la même région naturelle que les cités du sud. Dans la contrée des plaines, au sud-est des chaînes bordières qui limitent le plateau mongol, elle n'est séparée des campagnes qu'arrose le fleuve Jaune par aucun seuil de montagnes ou de collines; du Petchili aux provinces de Honan, de Kiangsou, de Nganhoeï, les changements du climat, des cultures, de la population, se font par transitions tout à fait insensibles, à travers le pays de la Terre Jaune, puis à travers des campagnes à peine moins fertiles et encore plus profondément arrosées.

A noter aussi que par le grouillement de sa population, le Petchili est une terre éminemment chinoise : le recensement officiel, qui précéda l'invasion des Taïping, le changement de cours du Hoang ho et la grande famine, énumérait près de trente-sept millions d'habitants dans la province, guère moins que le nombre des habitants de la France en 1900. Cette énumération, à quel point exacte, nous l'ignorons, date de 1842; en la supposant vraie, les 300 000 kilomètres carrés de la province entretenaient donc chacun 123 ou 124 personnes, contre les 73 de la région française.

Popof admet 29 400 000 habitants en 1894, soit pas tout à fait cent individus pour cent hectares, et la plus modeste de

toutes les estimations se contente de 19 350 000 « Petchiliens », ou 64 seulement au kilomètre carré. C'est encore la population d'un beau royaume, et plus que le nombre des Espagnols de toutes les Espagnes d'Ibérie.

*Ab uno disce omnes!* Les estimes du nombre de résidents vont donc ici presque du simple au double; or, le Petchili se déroule autour de la capitale de l'Empire. Que croire alors des recensements ou évaluations des provinces excentriques et presque imparcourables par les Européens?

*II*
*RIVAGES,*
*MONTS,*
*FLEUVES*
*DU PETCHILI*

Le Petchili confronte au golfe homonyme, lequel s'ouvre sur la mer Jaune par le détroit de Petchili, qui a 100 kilomètres de largeur, et s'avance au loin vers le nord-est, entre des rives mandchoues, sous le nom de golfe de Liaotoung. Le Port-Arthur des Russes commande à la fois, au sud l'entrée du golfe de Petchili, à l'ouest l'entrée du golfe de Liaotoung, à l'est l'immense baie de Corée : on aurait pu choisir plus mal.

Du détroit du Petchili à l'embouchure du Peï ho, d'est en ouest, il y a 300 kilomètres, et autant, de sud en nord, jusqu'au fond du golfe de Liaotoung. Le pourtour, à grands traits, sans les indentations secondaires, est de 1 200 kilomètres, côtes élevées, pittoresques, au sud-est, le long de la province de Chañtoung, et sur presque tout le contour du Liaotoung, mais essentiellement basses, plates, vaseuses sur le « délinéament » du Petchili.

A ce golfe accourent, dans le Chañtoung, le terrible Hoang ho, dans le Liaotoung (Mandchourie) le Liao ho, dans le Tchili le Lan ho et le Peï ho : tous ces fleuves lui apportent tant de boues que ses fonds sont tapissés de vase et que les profondeurs de 200 mètres ou un peu plus y sont rares.

Baignée, donc, à l'orient, par les eaux de la mer, la province du Tchili ne cesse de s'accroître aux dépens des eaux marines. La côte qui se développe sur une longueur d'environ 500 kilomètres, de la bouche du fleuve mandchou, le Liao ho, au fleuve de Peking, le Peï ho, suivait jadis une direction parallèle à celle des saillies montagneuses de la contrée, mais les alluvions fluviales ont modifié ce tracé primitif. Ainsi le Lan ho ou Laomou ho, qui reçoit tous les torrents venus du sud-est de la Mongolie par Karakoten et Djehol, a formé en pleine mer un vaste demi-cercle de terres nouvelles. A la vue des plages qui terminent à l'ouest le golfe de Petchili, l'on

reconnaît aussi que les apports du Peï ho et du San ho ou Petang ho ont fait notablement avancer la ligne du littoral dans cette mer peu profonde et rattaché à la côte d'anciennes îles, buttes de lave dressées au-dessus de la mer avant la période historique. Toute la plaine basse du Petchili est un fond marin que les torrents, apportant les débris menuisés des montagnes riveraines, ont graduellement comblé. Des lacs, des marécages, occupent toujours une partie de la contrée, et çà et là les eaux cheminent incertaines, ne trouvant pas de pente suffisante pour s'écouler vers le golfe.

La province est assez bien limitée au nord et à l'ouest par les escarpements des montagnes d'où descendent Liao ho et Peï ho, et qui servent de contreforts à la masse des plateaux mongols. Vus de la plaine les monts s'escarpent hardiment; ils sont pour beaucoup dans la beauté des horizons de Peking, au bout de la plaine immense.

En leur ensemble, ces arêtes du sol sont orientées dans le sens du sud-ouest au nord-est, parallèlement à l'arête de la péninsule du Liaotoung et aux montagnes du Chañtoung; les rivières qui s'en échappent en suivent d'abord les hautes vallées, puis, trouvant une fissure latérale, elles s'y engagent brusquement pour entrer dans la plaine. A peine un sommet dépasse-t-il la hauteur de 2 000 mètres dans les parties des chaînes comprises entre les cluses du Peï ho et celle du Wen ho, les deux rivières qui baignent la campagne de Peking. Mais au sud du Wen ho les crêtes se redressent en sommets de 2 500 mètres et peut-être de 3 000; même, dans ce remous de montagnes, le Siao Outaï Chañ ou le « Petit mont des Cinq Pics » atteint 3 494 mètres, mais il ne s'élève pas dans le Tchili, il appartient au Chañsi, à l'ouest et non loin de la province. Tout au nord du territoire, aux frontières de la Mongolie, vers les sources du Liao ho des Mandchoux et du Lan ho des Chinois, le Pa tcha Chañ culmine à 1 800 mètres.

Ainsi le Petchili élève des monts qui vont de la hauteur des Cévennes à celle des Pyrénées.

### *III LE PEI HO*

Au tronc du Peï ho, — Paï ho, Pe ho, — c'est-à-dire « fleuve du Nord », s'ajuste une vaste ramure d'affluents et sous-affluents tellement étalée du nord au sud, dans les provinces de Tchili, et surtout de Chañsi, qu'il y a bien 650 à 700 kilomètres entre les sources de ces rivières dont les noms chinois se gravent aussi difficilement dans la mémoire

de ceux qui ne connaissent pas la langue, que facilement dans l'esprit de ceux qui la connaissent.

C'est pourquoi, le fleuve du Nord étant court, 500 kilomètres environ, il n'en rassemble pas moins les eaux de 142 400 kilomètres carrés, soit plus du quart de la France. On évalue diversement sa portée à 219 ou 255 mètres par seconde, et à 2 265 000 mètres cubes le volume des alluvions qu'il convoie annuellement dans le golfe de Petchili. Le Peï ho, tout entier petchilien, n'est ni la plus longue, ni la plus abondante rivière du bassin — ce serait plutôt le Weï ho (750 kilomètres), branche la plus méridionale, — mais il passe dans la banlieue orientale de la capitale de l'Empire, et c'est par lui que le fameux canal Impérial s'approche de Peking, puis y arrive par un embranchement : d'où la prééminenue que lui accorde la nomenclature.

Nommé donc à tort Peï ho plutôt que Wen ho, il passe devant Tientsin, digne du nom de fleuve à l'heure de la marée haute seulement, et le reste du temps ornière boueuse où l'on ne s'explique pas qu'il soit possible de faire évoluer un bateau; il coule dans une plaine vaguement cultivée où les champs spongieux alternent avec de vastes étendues bossuées de tertres funéraires » (Marcel Monnier).

Lui et les siens font le malheur de la grande et riche plaine du Tchili. Il advient souvent, et parfois plusieurs années de suite, que les campagnes de Tientsin et de tout le centre de la province sont grâce à lui, grâce à eux, « malgrâce », devrait-on dire plutôt, changés en un déplorable lac de boue.

On a vu leur inondation commune recouvrir un espace d'environ 15 000 kilomètres carrés d'une couche d'eau variant d'un demi-mètre d'épaisseur à un mètre et demi; les villes et les villages, bâtis sur les buttes et sur les terres élevées, émergent seuls de l'immense déluge. L'eau de crue qu'apportent en amont de Tientsin toutes les rivières qui se rencontrent en cet endroit, le Peï ho supérieur, le Wen ho, le Tsou ho, le Houto ho, le Weï ho, ne trouve pas un écoulement assez rapide par le cours inférieur du Peï ho, et s'étale au loin dans les campagnes. Les récoltes sont détruites et les habitants du pays condamnés à la famine; la navigation est compromise; les berges fluviales s'écroulent; les lits changent de place; les canaux deviennent des coulées incertaines. Ainsi le Weï ho, qui formait jadis la partie septentrionale du Grand Canal, entre Tientsin et le Yangtze, avait récemment cessé d'être navigable.

Aussi presque tous les villages du pays, ainsi que le remarquait déjà l'un des voyageurs européens du siècle dernier, Ellis, ont-ils des noms qui témoignent du déplacement continuel des rivières dans la plaine.

Les malheureux paysans de cette région du Petchili expliquent les inondations par le courroux d'un dragon noir et vert qu'il faut apaiser par des offrandes, — ainsi sont-ils fidèles à leur croyance au feng-choui, — tandis que des Européens ont parlé d'un affaissement du sol; mais cette hypothèse ne repose sur aucune observation précise, et la plupart des faits justifient plutôt la supposition contraire, celle d'un soulèvement local, par lequel des savants chinois expliquent l'empiétement si rapide des rivages sur les eaux du golfe de Petchili.

Quoi qu'on puisse penser des oscillations du sol dans cette région de la Chine septentrionale, les causes immédiates des inondations si fréquentes du bas Petchili central sont de toute évidence.

De même que dans la plupart des contrées de l'Europe et du Nouveau Monde, les pentes des montagnes où les torrents prennent leur source ont été déboisées; les pluies, très abondantes en été, n'étant plus retenues par les racines des arbres, glissent rapidement sur le sol en entraînant la terre végétale, et toutes les eaux torrentielles, mêlées à la vase, se précipitent vers la dépression de Tientsin, d'où elles ne peuvent s'échapper aussi vite qu'elles sont venues. Et par une conséquence malheureuse, ce déboisement n'a pas manqué d'accroître la violence des *koua foung* ou « tourbillons de poussière », si redoutés des habitants de la plaine à cause du tort qu'ils font aux récoltes et des maladies qui les suivent trop fréquemment.

Pour remédier à la détérioration générale du sol et du climat, il serait nécessaire de reboiser les pentes et d'élever des barrages aux portes des cluses, afin d'utiliser pour les irrigations régulières les eaux qui ne servent maintenant qu'à dévaster le sol; il serait également fort utile de déplacer le confluent des diverses rivières qui s'unissent dans la même cavité de cette plaine singulièrement basse où Tientsin, à 50 kilomètres du rivage de la mer, ne la domine que de 2 mètres, et Peking que de 37, à 130 kilomètres de distance en droite ligne.

Les désastres causés par ces inondations ont contraint à émigrer nombre d'habitants du bas Petchili, région d'où sont partis, par centaines de milliers, les colons devenus les pion-

niers de la Chine en Mongolie et en Mandchourie. C'est une des raisons du dépeuplement de telles et telles villes de la province, et Peking même en a souffert.

*IV*
*PEKING*

Comme on ne l'ignore pas, le nom de Peking, généralement prononcé Peting ou encore Betzing dans le dialecte mandarin, a le sens de « Résidence du nord », par opposition à la ville de Yinhtien, Kiangning ou Nanking, qui est la « Résidence du sud ». Peking fut ainsi désignée, au commencement du XV^e^ siècle, par un empereur de la dynastie des Ming. Mais ce nom, employé par tous les Européens, n'est connu en Chine que des personnes instruites; le peuple ne donne à la cité d'autre appellation que celle de Kingtcheng ou de « Résidence »; le terme officiel, qui a le même sens, est celui de Kingtou; sur les cartes chinoises, la ville est désignée par le nom de Chountien.

D'ailleurs peu de cités ont plus fréquemment changé de nom. Lorsqu'elle apparaît pour la première fois dans l'histoire, en 1121 avant notre ère, elle s'appelait Ki; plus tard, elle devint la capitale d'une principauté sous le nom de Yen, c'est-à-dire « Hirondelle », et les lettrés aiment encore à la désigner par ce terme gracieux.

Puis, sous la dynastie des Tang, qui correspond comme époque à nos derniers Mérovingiens et premiers Carolingiens, elle se nomma Yeou tcheou.

Prise et supprimée par les Leao, en 986, ils la reconstruisirent et elle fut Yen king; en 1135, intronisation des Kin, famille tartare, et Yenking devient Tchoungtou.

Sous les Yuen, à partir de 1271, elle prit le nom chinois de Tatou « ou Grande capitale », en même temps que de Khanbalik (Cambaluk) ou « Cité des khans », que lui donnèrent en turc ses conquérants venus du nord, des Mongols, et que Marco Polo redit à ses compatriotes.

Enfin l'an 1368 vit la défaite de ces intrus, la victoire des Ming, famille chinoise, Khanbalik devint d'abord Peping fou, et peu après Peking.

Ainsi la ville si souvent dévastée, dut changer maintes fois d'emplacement, chaque fois à de toutes petites distances et presque sur le même site : aussi voit-on dans les environs de la capitale, notamment au nord, çà et là, des restes de tours, de murailles. Le souvenir le plus ancien qu'y ait laissé l'antiquité reculée, c'est une inscription en vers gravée sur des blocs de granit devant le péristyle du temple de Confucius; elle rappelle une grande partie de chasse à courre offerte par un

roi, l'an 827 avant l'ère vulgaire, donc avant même la fondation de Rome.

De même qu'elle a porté plusieurs noms dans le décours de sa tragique histoire, on la nomme présentement de diverses façons, grâce à la fécondité du style administratif et mandarinique : outre Peking, Pekin, Beïtzin; Chountien, c'est aussi Kingtou, Kingtcheng.

Le grand rectangle de Peking s'élève au milieu d'une plaine, à 37 mètres d'altitude seulement, à une faible distance au sud-est de hautes collines, derniers contreforts des montagnes qui tombent au sud, du plateau de la Mongolie par une descente précipitielle.

Ce voisinage des steppes du nord et de l'ouest, à si faible éloignement de la mer, est, à n'en pas douter, un grand malheur pour l'Empire.

Extérieurement, la proximité des grandes plaines dont ces monts sont le rebord l'exposa de tout temps aux incursions des nomades, qui ne se sont pas fait faute de profiter des occasions et de la facilité.

Et dans l'ère présente, avons-nous déjà dit, elle sert les desseins de la Russie qui, le transsibérien et le transmongol finis, tiendra dans sa main la capitale du Grand et Pur Empire. De même la proximité de la mer a mis Peking à portée des sévices, justices ou injustices des puissances maritimes : un débarquement et la marche d'un corps d'armée à travers une plaine, et la « Cour du Nord » est perdue, comme on l'a vu lors de l'expédition anglo-française de 1860 et de la guerre européenne de 1900.

Intérieurement, dans un pays resté jusqu'à ce jour sans grandes routes « impériales », sans chemins de fer, avec toutes sortes de difficultés de parcours, hautes montagnes, grandes rivières, coulées, marais dans la plaine, Peking n'a jamais pu transmettre ses volontés aux autres extrémités de la Chine qu'après des semaines, des mois de délais, qui eussent été diminués de moitié si la capitale avait été quelque part ailleurs sur le bas ou le moyen Yangtze kiang, dans les provinces les plus riches de toutes, en Kiangsou, en Nganhoeï, en Houpé, en Hounan : à Hañkoou, par exemple.

A ce point de vue, deux des anciennes capitales de l'Empire, Singan et Nanking, étaient bien mieux situées, quoiqu'excentriques aussi : Nanking par rapport à l'ouest, Singan par rapport à l'ouest et au nord.

Mais l'excentricité de Peking est tout à fait extraordinaire. C'est à peu près celle de Saint-Pétersbourg, rejetée au nord-

ouest de l'immense Empire. La capitale des « Jaunes » est non moins au nord-est du « Milieu, » la Mandchourie à part, qui n'est point dans la Chine proprement dite, parmi les dix-huit provinces, et qui est un pays de nouvelle colonisation, ayant déjà passé, semble-t-il, dans d'autres mains que celles du « Fils du Ciel ». Et de même Saint-Pétersbourg est moins « exorbitant » dans l'ensemble de toutes les Russies depuis l'annexion du Grand duché de Finlande.

Située tout près du 40ᵉ degré de latitude nord, sous 39° 54′ 50″, la métropole chinoise est, en latitude, à près de 22 degrés au nord de l'extrémité méridionale de l'île d'Haïnan, son territoire le plus avancé au midi, tandis qu'il n'y a guère qu'un degré, un seul, jusqu'à la frontière septentrionale de l'Empire. En longitude, elle est trois fois plus près du parallèle le plus oriental que du parallèle le plus occidental de la « Fleur du Milieu. » Et s'il n'y a pas beaucoup plus de 100 kilomètres entre ses palais et les frontières des Mandchoux, il faut en parcourir 2 500 en droite ligne pour atteindre les bornes sud-occidentales de la province de Yunnan !

Néanmoins l'existence, la grandeur, la primauté de Peking s'expliquent fort bien.

La capitale de la Chine moderne occupe un lieu de croisement de grandes voies historiques et « économiques ». Ainsi qu'il a été dit plus haut, elle s'est développée à l'une des extrémités mêmes de la Chine ; comme tant d'autres « cités mères » qui ont surgi au côté dangereux, près du point faible de telle ou telle nation. Paris, centre de résistance de la vieille France non encore méditerranéenne et africaine, s'est établie (comme Peking) dans la région septentrionale du pays, au point de convergence des routes qui viennent des ports où débarquait l'Anglais, et des frontières que menace l'Allemand. De même Londres s'est installée, comme sur le bossoir d'un navire amarré en face du continent d'Europe ; Vienne s'est constituée et fortifiée à l'aboutissant occidental et septentrional de la chevauchée des Hongrois et des Turcs d'autrefois ; de même encore Saint-Pétersbourg tient tête à l'Europe.

Il ne faut donc pas s'étonner que Peking se soit élevée à la jonction de routes venant de la Mongolie et de la Manchourie, puisque c'est de là que toujours descendirent les ennemis les plus redoutables du Royaume du Milieu, tandis que la Chine est mieux garée de l'ouest, où ne vivent que de rares et pacifiques montagnards ; et du sud, par de multiples parapets de monts malaisés à franchir. C'est à ce point ultra-sensible que dut se bâtir la « Cour du Nord », comme point d'appui de tout l'organisme politique de l'Empire.

Maintenant, il est vrai, le Royaume des Fleurs n'a plus à craindre les Mandchoux, puisque la dynastie appartient à cette race aujourd'hui presque entièrement « sinifiée »; de même les Mongols, assouplis, assujettis, corrompus, ne sont plus à redouter. Mais ce qui n'est plus, a été. Et si la Chine avait puissance militaire et politique, la capitale serait à la vraie place, vis-à-vis de ces Russes, si forts que les « Fils de Han » ne peuvent les braver, heureux s'ils peuvent retarder quelque temps le destin.

Deux ruisseaux traversent Peking, mais aucune rivière ne passe actuellement à côté des murailles ou dans la cité. Le Peï ho, chemin de commerce et d'approvisionnement de la capitale, serpente à 18 kilomètres à l'est des remparts, tandis que le Wen ho, nommé plus haut, dans la montagne, le Youngtsing ho, qui est le plus abondant des deux cours d'eau, quoique le moins utilisé par la navigation, se détourne à une quinzaine de kilomètres vers l'ouest.

Il fut un temps où ce Wen ho coulait non loin des murs. Des digues puissantes bordent sa rive gauche pour empêcher le courant de se porter sur la plaine de Peking : à l'issue de la région des collines, l'effigie en fer d'une vache se dresse sur la berge, chargée, dit la légende locale, de pousser des beuglements quand l'eau commence à monter d'une manière inquiétante. Par deux fois des empereurs firent creuser un canal dérivé du Wen ho en amont de la colline isolée de Chiking (Chiking chañ), afin de remplir les conduites de Peking et de fournir à ses canaux de navigation; mais, par deux fois, il fallut fermer ce lit où les eaux débordées se précipitaient sur la ville : on voit encore les restes des gigantesques écluses construites jadis à la tête du canal. Le Wen ho a très fréquemment changé de lit en aval des collines, et partout dans la plaine se rencontrent des ponts de marbre traversant d'anciennes coulées abandonnées par les eaux, si ce n'est dans la saison des pluies.

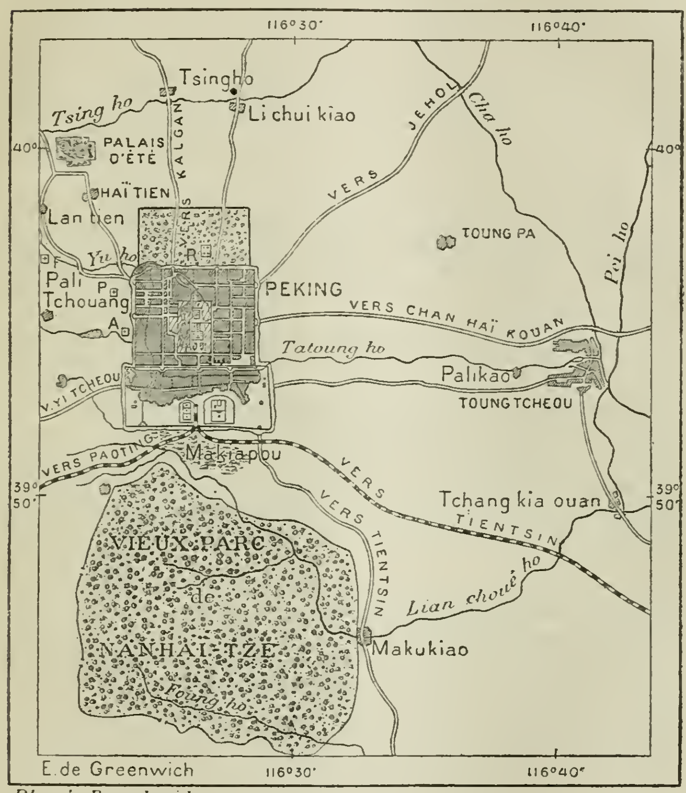
La superficie de Peking est de 6 341 hectares, d'après les calculs de Wäber, soit un peu plus des quatre cinquièmes de l'étendue de Paris, qui est de 7 802 dans un périmètre de 36 kilomètres, Peking n'ayant que 33 kilomètres de tour, avec une longueur de 8 493 mètres du nord au sud, et 7 000 de largeur moyenne d'est en ouest.

Relativement à Paris, Peking devrait donc compter environ 2 millions de Pekingois, ou un peu plus.

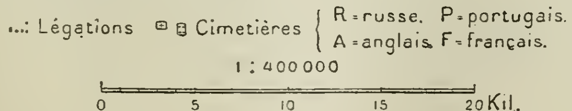
Mais il s'en faut de beaucoup que tout cet espace soit

habité. Le quartier impérial et les résidences princières sont occupés en grande partie par des jardins, des kiosques, des

Fig. 3 — Peking et ses environs.




*D'après Bretschneider et autres.*




palais déserts. Le quartier chinois n'est empli de maisons que sur une largeur d'environ 1 600 mètres, de l'est à l'ouest, et dans le reste de l'espace qu'enferment les murailles s'étendent

de vastes terrains sans culture, entremêlés de mares, d'anciens cimetières et de champs : c'est là que se trouvent aussi les parcs des temples du Ciel et de l'Agriculture; enfin, des bâtiments en ruine occupent une partie considérable du sol. On pense qu'un grand tiers de la capitale est en jardins, parcs, espaces vagues inutilisés.

Il est donc impossible, absolument, que Peking ait autant d'habitants que mainte autre ville chinoise, encore moins qu'elle soit, comme on l'a cru longtemps, la cité la plus peuplée du monde. On nous en avait beaucoup conté là-dessus : de bonne foi ou non, car, « à qui vient de loin il fait bon mentir ».

Ainsi l'un des missionnaires du XVII^e siècle, le jésuite Grimaldi, lui attribuait 16 millions d'âmes; d'autres voyageurs allaient jusqu'à 20 millions! Et les sceptiques, les pessimistes et les flegmatiques lui en reconnaissaient dix, huit ou tout au moins quatre.

Au XVIII^e siècle on en vint à des estimations bien plus modérées, donc bien plus exactes, et en 1765, un autre missionnaire, le P. Gaubil, conclut à 2 millions au maximum, tous faubourgs compris; d'autres évaluateurs « en gros », lord Macartney, du Halde, concluaient, eux, à 3 millions.

Au XIX^e siècle, on serre de plus près la vérité, ou, si l'on veut, la vraisemblance; on s'en tient à 1 600 000, à 1 500 000, à 1 200 000, à 1 000 000, à 800 000, à 750 000, ou même à 500 000 seulement, voire encore un peu au-dessous, comme Wade et Bretschneider.

Elle surpasse, elle égale si peu Londres, à laquelle on la comparait autrefois, à son avantage, qu'elle oppose à peine un Pekingois à neuf ou dix Londoniens.

Ni première ville du monde, ni première ville de la Chine, ni même première ville de son Petchili, elle est moins peuplée que Tientsin, le marché du bas Peï ho!

Mais il faut convenir que si Peking atteint aujourd'hui 500 000 habitants tout au plus d'ailleurs, il fut autrefois plus peuplé. C'est une ville en décadence.

Quant au nombre absolument exact de ses résidents, il est inconnu jusqu'à ce jour, le gouvernement chinois s'étant toujours refusé à publier la statistique urbaine, dont il possède d'ailleurs tous les éléments, car il tient un compte exact de la mortalité, puisque tous les corps sont ensevelis en dehors de la ville, et que la liste des convois est dressée à chacune des portes sous lesquelles ils doivent passer.

Soit donc 500 000 habitants. Combien d'Européens là-dessus? Extrêmement peu.

Avant les derniers événements, Peking n'était pas une ville librement ouverte aux Barbares de l'Occident comme les « ports à traité »; et, d'autre part, ce n'est ni un port, ni, à proprement dire, une place de commerce. Il ne s'y trouvait donc que des personnages officiels, leur famille et leur suite : ambassadeurs et diplomates; des professeurs de divers collèges, Anglais, Russes, Français, et vingt Anglais de l'administration centrale des Douanes, laquelle est dans les mains de l'Angleterre; plus des missionnaires catholiques, surtout français, et des missionnaires protestants, surtout anglais, la plupart en famille; en tout, 240 personnes au plus.

Il n'est pas douteux que ce nombre s'accroisse maintenant très vite. Que Peking soit ou non contrainte à recevoir une garnison européenne mixte, elle devra souffrir tout au moins que les légations soient gardées par des marins et des soldats, chacune suivant sa nationalité; puis elle sera désormais ouverte sans réserve aux Occidentaux, et ceux-ci n'oublieront pas d'y envoyer beaucoup des leurs, dont un grand nombre d'hommes d'affaires et d'aventuriers.

La « Résidence du nord » se compose de deux cités juxtaposées, qu'une haute muraille intérieure sépare l'une de l'autre. La cité septentrionale, qui forme un carré régulier, est la ville « tartare » ou « mandchoue », dite aussi « intérieure »; la cité méridionale, plus large de l'ouest à l'est, mais de moindre dimension du nord au sud, est la ville « chinoise » ou la ville « extérieure ».

Aujourd'hui cerclées de murs, ces deux cités ne sont plus l'intérieure et l'extérieure : elles l'étaient, quand la ville tartare était murée, la ville chinoise non. Elles ne sont pas réellement non plus, l'une tartare et l'autre chinoise : elles le furent; mais la race grouillante et pullulante des « fils de Han » s'est répandue, irrésistible, dans tout Peking. Cette division de la capitale répondait à des différences très tranchées, mais le temps a fini par les égaliser à peu près et l'on peut dire maintenant de la Chine que sa capitale est chinoise.

La ville chinoise se nomme Nantcheng ou Cité du sud, et, tout au long, Nanouaèlouotcheng, c'est-à-dire « Ville ajoutée en dehors, au sud » — bel exemple de la concision monosyllabique!

C'était jadis un simple faubourg que l'on entoura, vers le milieu du XVIe siècle, d'un mur de 15 900 mètres de tour, en imitation de la ville tartare que ses maîtres avaient close de remparts au siècle précédent.

Cette muraille encore assez bien conservée est percée de

sept portes; elle a 6 à 7 mètres d'épaisseur à la base, 4 à 5 au sommet, et 8 mètres de hauteur, « avec hautes constructions aux quatre angles sous forme de quatre pavillons en briques, et, de chaque côté des portes, quatre mâts pour suspendre des étendards ». En outre, des centaines, des « milliers » de temples, de kiosques et d'oratoires couronnaient les murs en un pittoresque désordre; mais, « comme, d'après la croyance chinoise, les bons esprits traversent l'espace à cent pieds de haut, aucun monument ne doit atteindre cette hauteur, pour ne pas les gêner; aussi les édifices les plus élevés ont-ils tous 99 pieds, soit environ 30 mètres »: et c'est ici la hauteur des pavillons qui surmontent les sept portes.

Des deux villes unies dans un même rectangle, en même temps que divisées par un mur, la cité chinoise est, non pas la plus populeuse des deux; mais en tant que plus chinoise que la tartare, c'est la plus active et la plus exubérante, avec plus d'industrie, plus de commerce.

Elle ressemble mieux à un grand campement de foire qu'à une ville proprement dite; et à un champ de foire très mal entretenu où l'on s'empêtre dans la boue pendant la saison pluvieuse, où la poussière vole en nuages pendant la saison sereine et vous prend à la fois aux yeux, au nez, à la gorge, où les rues sont des fondrières et des cloaques, où l'ordure est le « cinquième élément ». Théoriquement la « Cour du Nord » devrait être propre, pimpante, puisque l'État consacre annuellement des millions à sa toilette, mais ces millions s'évaporent en route. Tout le monde à Peking connaît l'histoire d'un don de 80 000 francs fait par l'empereur à l'édilité pour réparations à la rue des Légations européennes, alors que 25 000 à 30 000 francs auraient amplement suffi de fonctionnaire en fonctionnaire, et d'entrepreneur en entrepreneur, il ne restait que 80 francs à peine au dernier adjudicataire.

Une histoire plus curieuse encore, et non moins authentique, est celle du mandarin agent-voyer qui fait remettre en ornières et casse-cou la rue qu'un citoyen magnanime vient de réparer à ses frais; car il ne convient pas que ce travail désintéressé, véritable scandale offert en exemple par une individualité sans mandat, menace effrontément de tarir une source de concussions mandarinales.

Les places, irrégulières, sont encombrées de chars et de tentes, les chaussées inégales des rues parcourues de voitures cahotées, de chaises à porteurs, de chevaux vifs et de caravanes de chameaux indolents à la démarche prétentieuse des-

cendus des steppes de la Mongolie, ou remontant vers les solitudes de ces plateaux jadis fertiles en armées de cavaliers qui ravageaient et la Chine, et l'Asie antérieure, et l'Europe. Il n'y a pas que des chameaux à deux bosses pour porter sur cette route le thé, les peaux, les laines; on en charge également chevaux, mulets et ânes.

Les Mongols de ces caravanes viennent en familles, en bandes, presque en tribus, passer à Peking l'hiver, plus doux ici, tant rude soit-il, que sur la terre haute de la Mongolie. Ils n'y habitent ni maisons, ni bouges, mais la tente, comme chez eux, sous la toile et sous la peau de mouton qui les habille aussi en recours contre des froids à demi polaires. On nous les représente comme « des gaillards aux larges épaules, à l'encolure de taureaux, aux mâchoires saillantes, aux dents de carnivores », des « chevelus », des « hirsutes ».

A côté d'eux, il y a les Mandchoux, carrés et solides autant que les Mongols, et barbus, moustachus autant que les Chinois sont glabres; et les Tibétains, bien moins largement bâtis que Mongols et Mandchoux, plus petits, avec pommettes encore plus avancées. Voilà trois types qui se distinguent à première vue du type chinois. Avec les « Enfants de Han » venus de partout, du sud et du centre comme du nord, pour les examens, l'intrigue, la curiosité, le commerce, ils font de Peking une ville cosmopolite, mais en Asiatiques seulement.

Dans les rues latérales surtout, qui sont fort étroites, la foule se presse devant les échoppes branlantes, ornées de pavillons et d'enseignes, et se succédant en désordre le long des rues, ou contourne les grands parasols sous lesquels les barbiers rasent la tête et parfument la natte de « Jean le Chinois ». Les baraques des magasins cachent les maisonnettes où résident les marchands; çà et là seulement on aperçoit les arbres des jardins enfermés dans l'intérieur des îlots. Quelques égouts traversent le quartier, et les eaux nauséabondes en sont utilisées pour l'arrosement des rues. A l'un des carrefours les plus fréquentés, près du « Pont des Larmes », le bourreau était installé devant le banc fatal, sur lequel des aides venaient étendre les victimes; des cages de bambou recevaient les têtes des suppliciés et le sang figé rougissait le sol.

La cité tartare, de 23 720 mètres de pourtour, est enfermée dans une muraille percée de neuf portes, assez bien conservées et de proportions imposantes. Ce mur, une masse de terre revêtue de briques, a 13 à 14 mètres de haut, 20 mètres de largeur à la base, 16 à 17 au sommet, plate-forme dallée sur laquelle se croisent facilement les chars; de deux cents en deux cents mètres, des tours carrées, de même élévation que

le mur, font une saillie de vingt mètres; en outre, des bastions à quatre étages percés de meurtrières dominent les quatre angles de l'enceinte, et sur les voûtes de chaque porte se dressent de hautes bâtisses à la triple toiture de tuiles vernissées. Un fossé çà et là parsemé de mares ou servant d'écoulement à des eaux d'égout sépare la muraille de champs et de jardins extérieurs, ainsi que de faubourgs immondes aux maisonnettes tendues de loques. Les remparts de Peking, aussi puissants jadis contre les nomades qu'impuissants aujourd'hui contre les Européens, ont une apparence de superbe robustesse. « Leur colossale symétrie de lignes, leurs avancements de bastions, leurs énormes tours de garde à chaque porte, c'est, dit G. Curzon, un spectacle unique au monde et qui, plus qu'aucune autre relique du passé, rappelle ces prodigieuses murailles de Babylone dont l'antiquité s'émerveilla. »

Dans l'enceinte de la cité tartare, il y a trois villes au lieu d'une : et d'abord la « ville tartare » proprement dite, ainsi appelée de ce qu'elle est « en dedans », c'est-à-dire au nord, du côté tartare; puis la « ville impériale », Hoangtcheng, à laquelle on donne à tort le nom de « ville jaune », par confusion du mot *hoang*, jaune, avec *hoang*, impérial; enfin la « ville violette réservée », Tsekintcheng, parce que jadis on ne devait employer que du mortier violet (*tse*) dans sa construction; elle était interdite, et personne ne pouvait y pénétrer : d'où le second monosyllabe de Tsekintcheng, *kin*, c'est-à-dire : réservé, sous-entendu : à l'empereur — c'est le palais impérial.

La ville tartare est plus régulièrement percée, mais non pas plus belle que la ville chinoise, si ce n'est autour des légations étrangères et le long des avenues de triomphe, où des ponts de marbre, ornés d'animaux symboliques, franchissent les canaux d'eau dormante. Des fortifications entourent maintenant les palais des légations et en font une nouvelle cité murée dans l'ensemble des villes de Peking.

Naguère les descendants des conquérants mandchoux, considérés comme appartenant à une race supérieure, étaient tenus de donner le bon exemple aux autres habitants de Peking. Ainsi, l'on ne voit dans la ville tartare ni tavernes, ni maisons de prostitution; ses rues ne doivent être profanées par aucune procession funéraire, par le transport d'aucun cercueil venant du quartier chinois. Même, pour le maintien strict du prestige des vainqueurs, il est interdit à un Mandchou d'habiter la ville extérieure ou de prendre dans sa maison un locataire de la race vaincue. Mais, depuis longtemps, ces défenses ne sont plus observées : les races se sont mélangées, et, quoique les Mandchoux de descendance plus

ou moins pure soient encore en majorité dans la ville qui porte leur nom, les Chinois proprement dits y sont venus en foule, et c'est en leurs mains que se trouve le commerce.

Quant aux Hoï-hoï, c'est-à-dire mahométans, au nombre de plusieurs dizaines de milliers dans les deux villes limitrophes, ils s'occupent principalement des métiers : c'est à leur communauté qu'appartiennent presque tous les ouvriers en métaux. Les chrétiens indigènes ont le monopole du travail d'horlogerie, enseigné par les missionnaires au XIXe siècle.

C'est au centre de la ville tartare que s'étend la ville impériale, limitée par une enceinte dont les quatre portes s'ouvrent vers les quatre points cardinaux. C'est le lieu saint de toute la cité; il enferme le seul édifice de la Chine qui soit revêtu de porcelaines jaunes, le palais impérial, constituant à lui seul la quatrième ville, la « ville violette réservée », notée plus haut comme inaccessible aux sujets du souverain. Du nord au sud le palais sacré de l'empereur a 1 006 mètres de long, de l'est à l'ouest il a 786 mètres de large, entre murs crénelés de 6 mètres de haut bordés d'un fossé de 20 mètres de largeur; le pourtour arrive à 10 350 mètres. Comme la ville tartare qui l'entoure, la ville de l'empereur date du commencement du XVe siècle.

Des toits jaunes et des pavillons élégants sur des collines du parc, c'est tout ce qu'on peut voir, depuis 1887, de cette demeure d'un potentat dont la domesticité est plus ou moins relevée de nombre par un certain nombre de milliers d'eunuques. Avant cette année-là les étrangers avaient licence de visiter une partie du parc, les lacs artificiels, les allées ombreuses, les jardins, les ponts de marbre, la charmante nature.

Deux coteaux s'élèvent dans l'enceinte redoutée.

Le plus haut, dominant toute la cité, King chañ ou « le Belvédère », s'appelle plus communément Meï chañ ou « le mont du Charbon » ; il occupe, à très peu de chose près, le centre de la grande ville. Ce monticule, formé de main d'homme, repose sur des amas de charbon qu'on y aurait accumulés en prévision de sièges prolongés; haut de 65 mètres environ, il est ombragé de genévriers et de pins d'espèces diverses. Du haut des collines du nord-ouest, d'où l'on peut voir à ses pieds la plaine de Peking, la capitale apparaît comme un immense jardin carré, dominé au centre par la butte du Charbon, avec ses allées et ses kiosques; les maisons basses des villes unies ne se montrent qu'en stries et en taches au milieu de la verdure. De loin, la ville tartare, très riche en beaux ombrages, fait l'effet d'une forêt : ce mélange de ville et de campagne,

commun à nombre de grandes cités chinoises, leur fait pardonner la sordidité des faubourgs, l'indicible banalité, la saleté des rues, les odeurs fades et dégoûtantes, les canaux puants, l'âcre poussière.

Des ponts de marbre, dont un de dix arches en face du palais impérial, traversent le San haè ou « les Trois Mers », série de trois lacs ayant ensemble 3 725 mètres de long : au bord d'un de ces lacs, celui du nord, la colline boisée de Pèta, butte sans doute artificielle, aujourd'hui presqu'île, jadis île, porte une tour blanche que les Chinois regardent comme le palladium du Milieu.

Qu'il y eût ou non plus de dix mille pagodes à Peking, avant qu'on en eût détruit récemment des milliers, il en est de fort belles, deux notamment, qui rivalisent presque en étendue avec le palais impérial lui-même.

Ce sont les temples du Ciel et de l'Agriculture, situés dans la partie méridionale de la ville chinoise, et tous les deux entourés de rangées d'arbres séculaires; les enceintes extérieures des deux enclos ont chacune plusieurs kilomètres de tour.

Ainsi que le parc du palais impérial, et à la même époque, ils avaient cessé d'être accessibles aux étrangers : les événements de 1900 ont marqué la fin de cette interdiction.

Le temple du Ciel, le Thiantang des Chinois ou « Colline du Ciel », se lève, en rotonde, avec deux toits superposés coiffés en champignon, dans un parc de 5 750 mètres de contour. Il vaut mieux dire : se levait; un incendie allumé par la foudre a détruit en 1889 ce superbe monument, qu'on reconstruisit ensuite pendant plusieurs années, au prix probable de 20 à 30 millions de francs. Primitivement dédié au Ciel et à la Terre, puis au Ciel seulement, il dressait et dressera bientôt de nouveau, au-dessus d'une terrasse à degrés de marbre, sa large rotonde décorée de faïences vernissées et de boiseries dont les trois couleurs, le rouge éclatant, le jaune d'or, contrastent avec la verdure du fond.

Lieu des plus importants dans l'économie politique et religieuse de la Chine, l'empereur, dit Favier, va trois fois par an dans ce temple « pour y adorer le Ciel et lui rendre compte de son administration; il fait trois génuflexions et neuf adorations sur la grande esplanade décorée pour la cérémonie; cinq de ses principaux ancêtres y assistent (en effigie), ainsi que les princes et les hauts mandarins. La première cérémonie, nommée Kiao-tien, se fait à l'entrée de l'hiver, pour rendre compte. La seconde, Ten-sin, à la première lune, pour recevoir la mission de gouverner pendant un an. La troisième,

Ta-in, vers la fin du printemps, pour demander la pluie et une bonne récolte. »

Le Siennoung-tsan, « le temple de l'Agriculture », a son site en un enclos moindre que celui du temple du Ciel : 3 450 mètres seulement de pourtour. Il repose sur une esplanade carrée — la terre étant carrée d'après les Chinois — comme le temple du Ciel sur une esplanade ronde; il est moins vaste, mais plus élevé que son grand confrère, surmonté de trois toitures superposées et entouré d'une forêt de pilastres sculptés ornant les balcons et les escaliers. Là est le fameux champ que labourait annuellement l'empereur avec une charrue d'or et d'ivoire. Cérémonie d'un rituel immuable, très compliqué comme les autres emblèmes et symboles de Chine.

« Le premier jour de la seconde période du printemps, le souverain se rend chaque année au temple de l'Agriculture avec trois princes, neuf grands personnages et une suite nombreuse; tout le monde a dû se préparer par le jeûne à cette cérémonie. Après les premières adorations, on se dirige vers le champ de labourage; le bœuf, la charrue, les instruments sont jaunes et l'empereur commence à tracer le sillon de l'est à l'ouest, revient quatre fois, ce qui fait huit sillons. Le président du ministère des Finances est à droite avec le fouet; à sa gauche se tient le premier mandarin de la province avec la semence qu'un troisième sème derrière le souverain; les trois princes tracent chacun dix sillons et les neuf dignitaires chacun dix-huit; ils sont accompagnés de mandarins selon leur grade; enfin, des vieillards, choisis parmi les plus anciens laboureurs du peuple, achèvent le travail. Les grains récoltés à l'automne et conservés dans les magasins ne doivent servir qu'aux offrandes. » (Favier.)

Le temple des Lamas, dans la ville impériale, est une belle pagode où des centaines de prêtres, payés sur la cassette du « Fils du Ciel », officient en l'honneur de Fo, autrement dit du Bouddha, qui a ici une statue miraculeuse.

D'autres sanctuaires où se célèbrent les rites solennels de la religion nationale, le temple de la Terre, celui du Soleil, celui de la Lune, sont en dehors et près de la ville tartare.

C'est aussi près du rempart, mais à l'intérieur, dans le voisinage du temple des Lettrés, à l'angle sud-occidental du mur de la ville tartare, que s'élève l'ancien Observatoire que dirigea le missionnaire jésuite Verbiest, sous le règne de l'empereur Kanghi. On sait qu'en cet édifice se trouvaient avant l'occupation récente de Peking par les alliés de très curieux instruments astronomiques en bronze, de construction chinoise, dont les ornements représentant des dragons symboliques, se sont admi-

rablement conservés sous le climat sec de Peking. Ces instruments formaient la plus belle collection connue de bronzes chinois ; quatre d'entre eux, dont on connaît l'artiste fondeur, Ko Cheou King, appartenaient à l'Observatoire primitif, que l'empereur tartare Kublaï khan fonda en 1279 et que remplaça quatre siècles plus tard l'établissement construit par Kanghi : ils étaient rangés dans une cour herbue à l'ombre de grands arbres. Maintenant les deux plus belles pièces, cadeau forcé, ont été transportées en Allemagne, à Potsdam.

L'Observatoire russe, situé à l'angle nord-oriental de l'enceinte, dans les établissements de la mission religieuse russe, renferme des trésors d'une autre nature, une bibliothèque chinoise qu'on ne cesse d'agrandir depuis plus d'un demi-siècle. Enfin, la mission lazariste possède le beau musée d'histoire naturelle formé par le missionnaire Armand-David. La bibliothèque, jadis imposante, de l'Académie impériale, a été en grande partie dispersée, même détruite, et l'on y chercherait vainement certains ouvrages dont Européens, Japonais et Américains possèdent maintenant des exemplaires.

Sous la dynastie des Ming, le gouvernement entretenait à Peking des écoles où l'on enseignait le siamois, le barman, le persan, le turc, le tibétain et deux idiomes des peuplades sauvages du sud-ouest de la Chine. Depuis la guerre de l'opium, les ministres de l'empereur ont compris qu'il est d'autres langues plus utiles à connaître que celles de l'Indo-Chine et de l'Asie centrale, et de jeunes mandarins étudient à l'école du gouvernement établie dans le palais des affaires étrangères l'anglais, le français, l'allemand, le russe et le mandchou, ce dernier moins pour son utilité, qui est à peu près nulle, qu'à cause de son rang honoraire, comme idiome des derniers conquérants intronisés en Chine. Les cours de mongol et de turc sont peu fréquentés.

On n'en finirait pas de décrire, ou seulement de mentionner les temples, les palais, les monuments divers, édifices officiels de la métropole : répétition fastidieuse, car la plupart se ressemblent, l'architecture chinoise n'étant guère variée, et n'admettant pas, par suite de superstitions, la grande hauteur des constructions comme un élément de leur beauté. Mais beaucoup sont charmants par la dispersion des pavillons, des kiosques, des pagodes, des portiques, l'eau qui court ou qui dort sous des ponts de marbre, et partout le luxe des arbres.

Comme cité de commerce, Peking n'a peut-être pas autant d'importance qu'au temps de Marco Polo : « si qu'il n'était jour en l'an que, de soie seulement, n'y entrast mille charretées, de

quoy mains draps à or et de soie se labourent ». Néanmoins, le mouvement des chars, des convois de chevaux et de mulets, des piétons, est énorme sur la route qui rattache Peking à son port de Toungtcheou sur le Peï ho. En outre, la capitale est réunie au même port par un canal navigable d'environ vingt-cinq kilomètres de longueur, que remontent les barques chargées de vin, d'opium ou d'autres denrées. Mais cette navigation est très pénible, car le canal n'a pas moins de cinq degrés, à chacun desquels il faut transborder les marchandises : l'un de ces seuils est celui du pont des Huit li (Pali kiao ou Pali kao), devenu célèbre par la victoire que les alliés anglo-français y remportèrent sur l'armée chinoise en 1860. D'ordinaire, le port de Toungtcheou est complètement rempli de barques sur lesquelles on peut, de bordage en bordage, traverser la rivière, et de ce pont mobile jusqu'à Tientsin les bateaux forment souvent un convoi non interrompu. Mais du commencement de décembre au commencement de mars, pendant plus de trois mois en moyenne, toute navigation est arrêtée par les glaces, et le commerce de Peking avec Changhaï doit se faire par les routes de terre.

Or, ces routes sont extrêmement mauvaises. La capitale ne dispose que d'un petit nombre de chemins pavés rayonnant autour de ses murs. La seule chaussée qui soit d'origine moderne se dirige vers le Palais d'Été; une autre, tracée dans la direction du sud-ouest, aboutit au célèbre pont jeté sur le Yungting ho ou Wen ho, le Lukou kiao. Mais ce n'est plus celui que vit Marco Polo, et dont il parle comme d'une construction magnifique de vingt-quatre arcades : ce pont s'écroula au XVIIe siècle, et le monument actuel, gigantesque « chinoiserie » ornée de deux éléphants et de deux cent quatre-vingts lions de marbre, fut élevé par l'empereur Kanghi. Presque tous les autres travaux de voirie publique des environs de Peking sont dus à la dynastie des Ming, qui, succédant à celle des Yuen ou de Djenghiz khan, régna de 1368 à 1644, année où la remplaça la dynastie actuelle des Tsing.

Les chemins de fer qui sans doute ne tarderont guère à rayonner à Peking dans tous les sens y sont déjà une chose du présent.

La poussée des Européens aura bientôt raison de l'inertie hostile des Chinois; l'époque est passée où le prince Kong — un quart de siècle s'est écoulé depuis — répondait à un ministre de France : « J'ai très bien compris : vous vous servez, en Europe, des chemins de fer pour aller d'un lieu à un autre ; en Chine nous arrivons exactement, absolument, au même

résultat en nous servant de voitures ; nous n'allons pas si vite, c'est vrai, mais nous ne sommes pas pressés le moins du monde. »

Une voie ferrée unit depuis peu Tongkou près Takou et l'embouchure du Peïho à Tientsin. Cette ligne, rien n'était plus simple que de la continuer jusqu'à Toungtcheou, puis à Peking ; mais la Chine, jalouse de la plus grande inaccessibilité et inviolabilité possible de sa capitale et de son palais impérial, qui est son « Saint des Saints », la Chine s'y était obstinément refusée jusqu'à ces derniers événements. A cette heure, « le mal est fait » et la métropole communique avec Tientsin par un embranchement de la ligne de Tientsin au nord de la Grande Muraille.

Depuis l'entrée à Peking des Européens et des Japonais coalisés, et le désarroi, pour ne pas dire l'impuissance absolue où se consume le haut mandarinat du « Milieu », la construction des voies de fer n'est plus qu'une affaire de peu d'années ou de peu de mois.

La principale industrie de la banlieue est celle du jardinage. Au sud-ouest de la cité, dix-huit villages, compris sous le nom général de Fenghaï, sont habités par des maraîchers qui fournissent Peking de légumes, de fruits et de fleurs; les pommes de terre et les patates douces y ont été introduites depuis le commencement du siècle et la vigne y donne des raisins délicieux. Dans les serres, fermées non par des vitrages, mais par des tentures en papier coréen, fait de la fibre du *broussonetia papyrifera*, les jardiniers entretiennent parfaitement les plantes du midi de la Chine; ils réussissent aussi d'une manière étonnante à produire des curiosités végétales. D'ailleurs, comme on le sait, les « fils de Han » sont passés maîtres dans l'art d'imposer à la nature certaines de leurs fantaisies, hybridations, créations de variétés utiles ou singulières, rapetissements de plantes, distorsions caricaturales.

Une autre industrie des environs de Peking, et celle qui prendra probablement le plus d'importance dans un avenir prochain, est l'exploitation des gisements d'anthracite : la puissance totale des couches carbonifères y est évaluée par Richthofen à plus de deux mille mètres.

Les mines auparavant les plus activement exploitées, celles de Tchaïtang, se trouvent à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de la capitale, dans la vallée du Tsingchoui, c'est-à-dire « de l'Eau pure », qui descend des ravins de Pohoa chañ et devient plus bas le Youngting ho, puis le Wen ho, tributaire de droite du Peï ho supérieur. C'est par des sentiers difficiles,

passant en casse-cou dans les défilés et sur les escarpements que des caravanes d'âniers et de muletiers en apportaient le combustible à Peking. Des Anglais ayant offert au gouvernement de construire un chemin de fer entre la métropole et ces précieux gîtes, reçurent comme réponse : « Les mulets ont suffi jusqu'à maintenant, ils suffiront encore. » Ainsi en était-il du temps de Marco Polo, et depuis le passage du grand voyageur, on n'avait même pas poussé l'esprit d'entreprise jusqu'à tracer un chemin convenable de la grande ville aux houillères de Tchaïtang. Aussi, quoique son combustible soit d'assez bonne qualité, Peking avait-il avantage à importer une certaine quantité de houille anglaise et même à faire venir de Californie du bois de chauffage par la voie de Changhaï. Or, répétons-le, de Peking à Tchaïtang il n'y a que 60 kilomètres, et certains gisements sont dans le voisinage immédiat de la métropole : les missionnaires catholiques en possèdent un près de la rive droite du Wen ho.

Le chemin de fer vers ces gîtes de houille à l'ouest de Peking était donc depuis des dizaines d'années proposé au gouvernement chinois par une compagnie anglaise, et il serait resté indéfiniment dans les limbes sans le hasard des derniers événements : il est aujourd'hui livré aux voyageurs et aux marchandises.

Celui des houillères de l'est a été vite conçu, vite exécuté, ces mines étant pour une part la propriété d'un grand et haut personnage, colossalement riche aussi, qui désirait accroître encore sa fortune. Cette éminente personne, Li Houng Chang, le plus grand politique et diplomate de son grand pays, a autorisé une compagnie anglaise à construire un chemin de fer entre l'embouchure du Peï ho et les mines de houille du bassin de Kaïping dont on tirait déjà près de 1 100 000 tonnes de charbon en 1897. Cette ligne, maintenant livrée bien au delà de Kaïping, et même de Chanhaï kouan, ville où la « Grande Muraille » finit au bord de la mer, est déjà reliée au réseau russe de la Mandchourie.

Plus importante encore sera la ligne transversale, le Grand Central de la Chine, la voie de Peking à Canton par Hañkoou, terminée jusqu'au delà de Paoting, à Chengting, et qui ne tardera guère à l'être jusqu'au Fleuve Jaune.

A côté des richesses en combustible, on signale, au sud-ouest de Peking, de grandes carrières de marbre, des mines de fer magnétique.

Bref, et comme toutes les dix-sept autres provinces de la Chine (toutes ou à peu près), le Petchili est fort bien doté de trésors du sous-sol.

*V*
*LES ENVIRONS DE PEKING*

Le parc le plus vaste des environs de Peking est celui de Nanhaï tze ou des « Mers du Sud ». Il occupe au sud de la ville, dont il est séparé par une plaine en partie marécageuse, un espace environ trois fois plus considérable que Peking, de 190 à 200 kilomètres carrés : sa muraille extérieure, qui se rattache à des remparts de construction moderne défendant les approches de Peking, a 65 kilomètres de tour. Des colonies militaires, des villages, des champs sont épars dans les clairières de la forêt. Les Européens n'étaient pas autorisés à y pénétrer, et ceux qui y étaient entrés l'avaient fait à la faveur d'un déguisement. Parmi les troupeaux de cerfs qui peuplent ce jardin, le naturaliste Armand David avait découvert une espèce remarquable, d'origine inconnue, *elaphurus davidianus*, mais les troupes cantonnées en 1894 dans le « Parc des Mers du sud », lors de la guerre contre le Japon, ont détruit jusqu'au dernier ces animaux rares, sans préjudice des autres pillages et profanation des jardins et des allées : heureusement qu'il y a quelques exemplaires encore de cette espèce dans le parc d'un riche Anglais, en Angleterre. Dans les montagnes voisines, on a aussi trouvé un singe très curieux, le *macacus tcheliensis*, l'animal de ce genre vivant sur le continent d'Asie à la plus grande distance de l'équateur.

Le parc le plus célèbre de Peking n'est pas cette vaste étendue du Nanhaï tze, c'est le Yuangming yuan, le « Jardin Splendide », plus connu par les Européens sous le nom de « parc du Palais d'Été », le Versailles chinois, qui a coûté, dit-on, plus cher à la Chine que le château de Versailles à la France.

On sait comment, malheur irréparable pour l'art chinois, cette résidence fut pillée, en 1860, par les soldats européens qui venaient de disperser l'armée chinoise devant Palikao. Ceux qui pénétrèrent les premiers dans le Palais d'Été auraient pu se croire dans un musée : les objets précieux par la matière ou par le travail, en jade, en or, en argent, en laque, étaient disposés sur des étagères comme dans les collections publiques de l'Occident. Un grand nombre de ces curiosités, parmi lesquelles maints chefs-d'œuvre, furent brisées, distribuées au hasard, irrévocablement perdues, tandis que maints objets de choix servirent à constituer de nouveaux musées en Europe. Quant aux lingots d'or et d'argent, ils furent répartis entre les soldats proportionnellement au grade; mais il paraît que le principal trésor resta caché.

Depuis ces jours funestes les Chinois eux-mêmes ont con-

tinué l'œuvre criminelle de l'étranger, qui avait laissé debout ou à peu près plusieurs des palais, des pavillons, et qui n'avait pas trop endommagé les avenues, les jardins, les ponts de marbre, les statues et les colonnes s'élevant à profusion dans ce paradis des Mille et une Nuits. Le peuple, voire les gardiens du parc, oublieux du devoir professionnel, y ont pris matière à chauffage, à bâtisse, à brocantage, et de certaines ruines réparables ont fait un néant définitif.

On procédait récemment à la reconstruction de plusieurs de ces palais, notamment de celui de l'impératrice douairière, et si l'on va jusqu'au bout, la Chine fera une seconde expérience du prix des monuments somptueux.

Parmi les bâtiments échappés au désastre, de gracieux pavillons de style italien élevés au milieu du siècle dernier par des missionnaires catholiques se voient encore dans le parc oriental. Les monuments les plus précieux de l'architecture chinoise élevés par Kienloung dans le sous-parc de Wanchou chañ ou « mont des Dix mille âges », kiosques, pagodes à étages, temples, ponts, arcs de triomphe, lions de marbre, sont aussi parfaitement conservés, et les curieuses sculptures de marbre blanc n'ont cessé de briller à travers le sombre feuillage des pins. Le chef-d'œuvre de ce vaste musée d'architecture est un temple de 8 mètres de hauteur, de 19 mètres de tour, complètement en bronze.

Mais ce que la région du palais a de plus beau c'est la forêt solitaire qui recouvre les pentes de Hiang chañ, montagne de 300 mètres de hauteur, d'où l'on contemple à ses pieds le grand lac des jardins, les temples, les pagodes revêtues de porcelaines émaillées, les ponts qui se reflètent dans les eaux, et là-bas, à l'horizon lointain, le grand carré des murailles de Peking, à demi perdu dans la fumée, et souvent à demi caché par la poussière.

A la base septentrionale du massif de collines auquel s'adossent les palais d'été, jaillissent des eaux sulfureuses depuis longtemps fréquentées par les Chinois, et maintenant utilisées par les malades européens. Ce sont les eaux de Wentsouan, sur le chemin de Peking à la montagne de Miaofeng, qui se dresse, haute de 1 304 mètres, à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de la capitale; sur un de ses versants s'élève un célèbre sanctuaire où se font porter en litière les riches pèlerins qui ont peur de leur peine le long des sentiers ardus. Près de sa cime, les moines montrent une paroi du haut de laquelle, disent-ils, des jeunes gens se précipitent par amour filial, espérant que leur mort assurera longue vie à leurs parents.

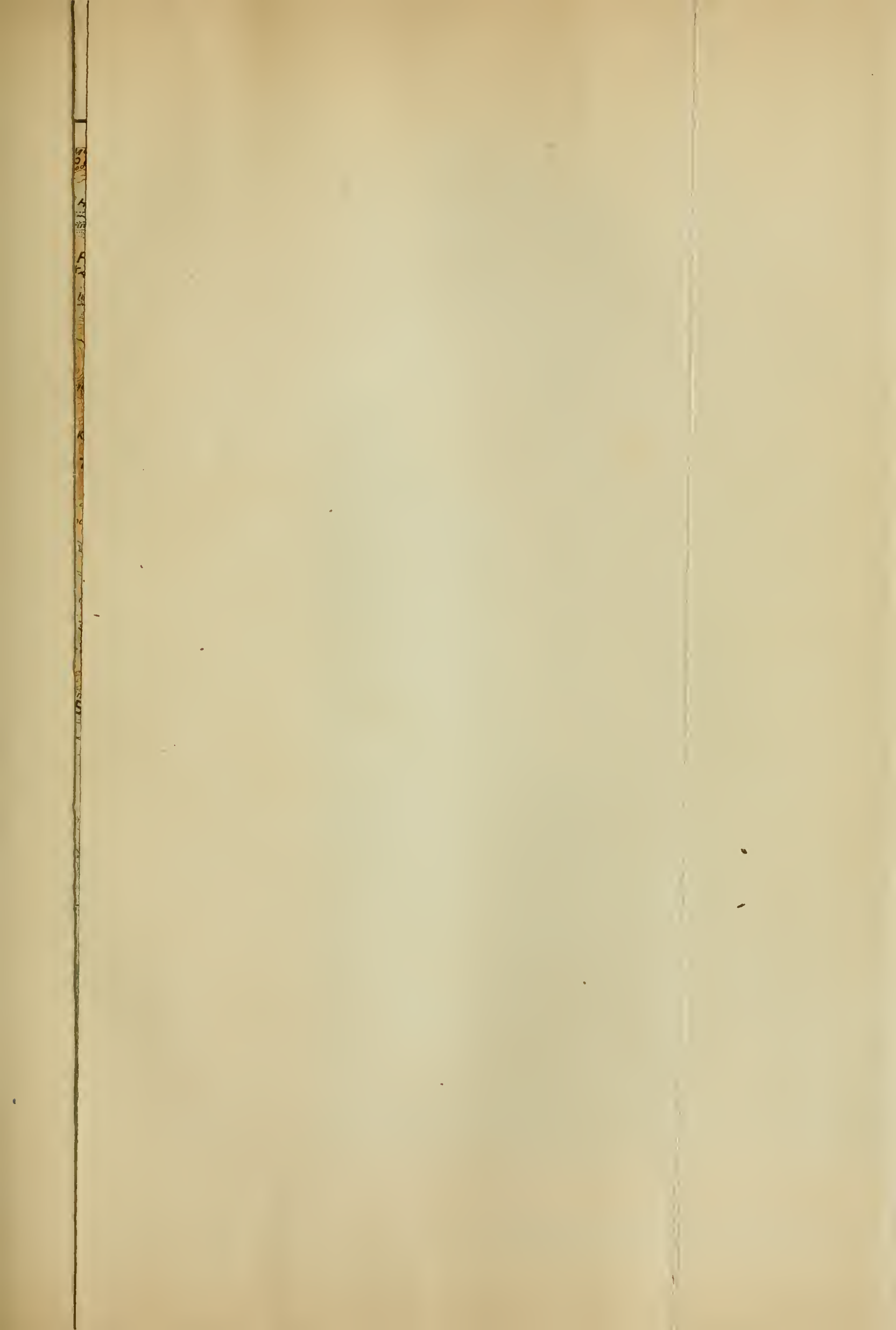
Le cas n'est probablement pas très commun, si « ancrée » que soit la piété filiale dans le cœur des vrais Chinois.

Les couvents bouddhiques parsemés dans la plaine de Peking y sont plus nombreux que les monastères dans les provinces les plus catholiques de l'Italie ou de l'Espagne; ils sont tombés en ruine, et les statues de bronze ou d'argile sont exposées sans abri à la pluie et au soleil. La végétation folle commence à s'emparer de ces édifices croulants, mais les arbres sacrés, pins, marronniers d'Inde, sophora, croissent toujours dans les parvis, les cours, et mêlent aux sculptures leur branchage et leurs fleurs. En été, un grand nombre des Européens en résidence à Peking quittent la ville poussiéreuse pour aller habiter quelqu'un de ces vieux couvents, dans une des fraîches vallées des alentours aux lieux calmes et solitaires.

De tous ces monastères, le plus vaste, le plus célèbre aux environs de la métropole, c'est la Hoang sze ou « Couvent Jaune », au nord de la ville : un Bouddha vivant y a fixé sa résidence. Ce couvent n'est pas seulement grand et fameux, il est beau. C'est, d'après G. Curzon, « une suite de grands enclos, de cours tranquilles, de vieux arbres, d'autels à tablettes commémoratives, de larges temples dont le principal est vraiment d'une solennité rare, avec ses trois puissants Bouddhas assis,... ses statues, ses scènes bouddhiques à fresque, sa haute toiture en bois, ses autels et ses brûle-parfums, la majesté des colosses, les couleurs somptueuses encore, bien qu'allant en s'effaçant, de ses parois et de ses piliers, le clair-obscur; c'est un des temples les plus impressionnants qu'il m'ait été donné de voir ».

A quelque distance à l'ouest, sur la route du Palais d'Été, s'élève le temple de la « Grande Cloche », où est en effet suspendue à une image de dragon l'une des plus grandes cloches du monde, cône de bronze de près de 8 mètres de hauteur, pesant 54 000 kilogrammes et portant à sa surface, en 35 000 lettres admirablement ciselées, tout un livre de la liturgie bouddhique.

Un autre couvent bouddhique, l'un des plus importants de la Chine, s'élève sur une colline à l'ouest de la capitale et du Wen ho : c'est le Tsietaï sze, dominant un panorama non moins splendide que celui des collines de la rive opposée, également parsemées de kiosques et de couvents. Tsietaï sze était la retraite de prédilection de l'empereur Kienloung, et les vers qu'il y composa sont gravés dans les jardins sur des plaques de marbre.



## CARTE PHYSIQUE DE LA CHINE



Peu de contrées en Chine sont plus charmantes que tout ce gracieux pays de collines entouré par l'amphithéâtre du Tahang ling, dont la crête, hérissée des tours de la Grande Muraille, se déroule au nord et à l'ouest de la plaine. Des rivières, des ruisseaux et des cols peu élevés divisent cette région des collines en massifs distincts, tels que le Tahing chañ, immédiatement à l'ouest du Palais d'Été; le Tsingchoui tsien, aux parois bizarrement découpées; le Pohoa chañ ou la « Montagne des Cent Fleurs », qui s'élève à plus de 2 250 mètres au sud de la vallée du Tsingchoui, dans une région parsemée de petits villages habités par des Chinois convertis au catholicisme.

La banlieue de la capitale est couverte de monuments de marbre, qui pour la plupart sont des tombeaux de famille, ombragés par des massifs de pins et de genévriers : presque tous ont la forme de gigantesques tortues portant sur leur carapace une tablette revêtue d'inscriptions. Les cimetières des familles princières sont ornés à l'entrée d'effigies colossales de lions en bronze ou en marbre; çà et là des allées funéraires sont gardées par des statues d'animaux.

Les Européens visitent surtout, à l'ouest de la ville, le cimetière dit « portugais » et le cimetière « français » où reposent les corps de Ricci, de Verbiest, d'Amiot, de Gaubil, de Gerbillon et d'autres missionnaires célèbres qui contribuèrent pour une si large part à faire connaître à l'Europe la géographie de la Chine et les mœurs de ses habitants. Pendant les trente années que dura l'exil des prêtres catholiques avant la prise de Peking par les alliés, la légation russe se chargea de l'entretien de ces deux cimetières, ainsi que de la riche bibliothèque des jésuites, restituée maintenant aux missionnaires français.

Les « tombeaux des Ming » ou les Chisan ling, c'est-à-dire les « Treize Fosses », se trouvent à une quarantaine de kilomètres au nord de Peking, dans un cirque solitaire des montagnes de Tienchou, où l'on pénètre par un défilé que termine un magnifique porche de marbre. La plus remarquable, celle de l'empereur Yunglo, entourée comme toutes les autres de pins, de chênes, de sycomores, est à l'extrémité d'une grande allée de statues de marbre représentant douze hommes, fonctionnaires, prêtres ou guerriers, et douze paires d'animaux, éléphants, chameaux, lions, chevaux, licornes fabuleuses et kilin mythique, les uns agenouillés, les autres debout.

Tous ces animaux sont taillés dans un seul bloc, il en est qui dépassent 4 mètres de hauteur; mais, disséminées sur une trop vaste étendue, sans aucune entente de la perspective, sans recherche d'aucun effet d'ensemble, ces effigies énormes paraissent grotesques. Près de la tombe, le temple des sacrifices repose sur soixante piliers de laurier nanmou, et non de tek, comme on le dit généralement, ayant chacun 13 mètres de hauteur et 3 mètres de circonférence. Le corps a été enseveli au fond d'une longue galerie, sous la haute pyramide naturelle de la montagne. Cette dernière demeure d'un potentat mort au commencement du XVI[e] siècle, lui avait servi de palais d'été. Comme presque tous les monuments chinois, consacrés jadis aux morts ou bâtis pour les vivants, les tombeaux des Ming, livrés à l'abandon, luttent contre la nature et le temps, contre l'herbe, la brousse, l'intempérie, l'usure, la pourriture, « et des milliers de chauves-souris maculent de leurs fientes la tablette funéraire du très parfait ancêtre et empereur Yunglo ».

D'autres nécropoles impériales sont disséminées dans la plaine du Petchili. Les tombeaux de la dynastie des Kin, ruines informes qui datent des XII[e] et XIII[e] siècles, se voient près de la ville de Fangchañ, au sud-ouest de Peking. Quant aux monuments élevés sur les corps de Kanghi, de Kienloung et de quatre autres empereurs de la dynastie des Tsing, nul Européen n'avait encore été admis à les voir avant l'invasion récente des alliés; ils sont enfermés dans un grand parc situé au sud-ouest de Peking, près de la ville de Yi tcheou : ce sont les Siling ou « Tombeaux occidentaux ».

Les Toungling ou « Tombeaux orientaux » sont situés à 130 kilomètres au nord-est de Peking. Des constructions temporaires, élevées dans le voisinage de la ville, gardent les corps pendant des années en attendant que les monuments définitifs soient achevés. Pour transporter les plus lourds blocs de marbre des effigies, on construit des routes temporaires et l'on se sert de camions à seize roues traînés par un équipage de six cents mulets.

*VI*
*CLIMAT*
*DE*
*PEKING*

Telle est, ville et banlieue, cette capitale extraordinaire, aux violents contrastes, à la fois cité, faubourg et campagne, ici prodigieusement peuplée, animée, rumoreuse, là, vide, discrète, silencieuse, en parcs, forêts et jardins; attirante ici, là répulsive, sordide, infecte, sous un climat difficile dont on connaît bien les éléments, grâce aux registres

météorologiques tenus par les savants de l'Observatoire russe depuis 1741.

De ces registres il résulte que la capitale chinoise n'a pour moyenne de l'année que 11°,7, soit exactement un degré seulement de plus que la moyenne de Paris, dans une ville dont la latitude est plus méridionale que celle de Naples. En moyenne, le minimum y est de — 15°,2, le maximum de + 36°,3 — d'où 51°,5 pour l'écart des variations extrêmes annuelles. Mais cet écart-là peut dépasser 60° dans les années donnant d'une part — 21°, d'autre part + 40°.

Donc, climat extrême, où janvier est le mois le plus froid, et juillet le mois le plus chaud.

Et aussi climat sec, avec 652 millimètres seulement de pluie par année, répartis principalement sur les mois de juin, de juillet, d'août, par orages très abondants; très peu de pluie durant l'automne, peu de neige en hiver, et de nouveau guère de pluie printanière.

Enfin, malgré cette sécheresse, malgré le balayage de l'air et du sol par des vents impétueux, climat peu salubre à cause de l'imperfection du système des égouts, de la mauvaise tenue de la voirie, des microbes latents dans la boue ou la poussière des rues, de l'insouciance incroyable du peuple comme des autorités, qui permettent aux charognes de se décomposer à l'aise dans les rues, qui arrosent les chaussées avec l'eau pourrie des fossés, et qui ont adopté de gaîté de cœur le fameux : « laissez faire, laissez passer! »

Aussi les épidémies y font parfois de terribles hécatombes; un choléra tout récent y a raflé dans une seule année de 40 000 à 50 000 hommes; bien plus encore d'après certains témoins.

Les enfants y meurent comme des mouches : c'est par « fournées » que les emporte vers quelque fosse commune de la banlieue le tombereau macabre chargé d'enlever les défunts, petits ou grands, des familles trop pauvres pour la somptuosité, la convenance ou seulement la possibilité des funérailles.

L'œuvre de destruction surtout en temps de choléra, variole, typhoïde, rougeole, épidémie quelconque, a pour principal artisan la misère physiologique d'une multitude extraordinaire de cachectiques, phtisiques, ulcéreux, cancéreux, lépreux, d'une « puissante » armée de mendiants montrant leurs plaies et leurs tares. On en a vu des centaines à la fois devant la porte de l'hôpital français à l'heure de l'arrivée du docteur de la légation.

Matignon, qui qualifie de « force imposante » la corporation des mendiants de Peking, regarde comme exagéré le

chiffre de 100 000 miséreux qu'on attribuait à la métropole de la Chine.

*VII*
*TIENTSIN*

Tientsin ou le « Gué du Ciel » est le port naturel du Petchili, comme de la région septentrionale du Chañsi, province riveraine du moyen fleuve Jaune, en arrière du Petchili.

C'est aussi à un certain degré et jusqu'à dépossession possible et probable au profit d'une autre ville du golfe de Liaotoung ou du golfe de Petchili, après l'exécution du réseau des chemins de fer russes de la Mandchourie, c'est également le port de la Mongolie en même temps que de la Transbaïkalie.

Grands sont les avantages dont elle jouit pour le trafic : elle n'est qu'à 125 kilomètres au S. E. de la capitale de l'Empire, 100 seulement à vol d'oiseau, à 50 kilomètres en ligne droite de la mer, sur le Peï ho, fleuve navigable, qu'on pourra rendre plus navigable encore après amélioration de sa barre, au point de départ du canal Impérial, voie de commerce qui se poursuit jusqu'au bas du fleuve Bleu. Elle a son site dans une région d'extrême fertilité, plaine interminable, couverte de coton et de millet, au lieu de convergence de plusieurs chemins naturels formés par les rivières de la contrée; malheureusement le sol est bas, çà et là marécageux, exposé aux inondations, et à certaines époques l'air y est lourdement humide : elle est à 2 mètres seulement au-dessus du niveau des mers, entre un lac Taho au nord et un lac Tapo au midi.

Ce n'était que peu de chose, presque rien, simple poste militaire il y a deux cents ans, mais par le développement de son trafic avec l'étranger, elle est devenue l'une des grandes cités de la « Fleur du Milieu » et la voici peut-être deux fois plus peuplée que la capitale de l'Empire. C'est à partir du traité, dit de Tientsin (1858), qui régla et facilita les rapports commerciaux entre les Européens et les Chinois, que cette ville, devenue l'un des « ports à traité », a démesurément grandi, que même elle a presque quintuplé ses Tientsinois.

Elle importe principalement du riz; puis des étoffes, de l'opium, de la quincaillerie d'Europe, qu'elle paye en laine et en coton bruts, en peaux et en fourrures, en pailles tressées, en poil de chameau. C'est à Tientsin que le gouvernement a établi, pour tout le nord de la Chine, le dépôt général du sel, dont il a le monopole, et les magasins de céréales qui servent à l'approvisionnement de Peking. D'énormes amas de sel, de

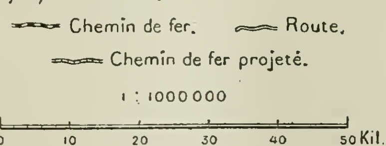
riz, de froment, couverts de nattes, se succèdent au bord du fleuve.

Dans le principe, lorsque Tientsin fut un des ports à traité désignés pour les rapports de trafic entre Chinois et « Bar-

Fig. 4. — Tientsin et le bas Peï ho.




*D'après le Sce Géographique de l'Armée.*




bares », le grand bloc de la navigation sur le Peï ho, ici communément appelé Haï ho ou « Fleuve de la Mer », appartenait aux négociants anglais, mais en peu d'années les Chinois ont réussi à conquérir la première place. Ils ont ajouté à leurs flottilles de jonques des navires de construction européenne et possèdent même de nombreux bateaux à vapeur qui font journellement le service du fleuve, en aval et en amont de la ville.

Si en 1873 le mouvement du port de Tientsin se résuma par 103 865 tonnes sous pavillon anglais, 99 296 sous pavillon américain, 22 022 sous pavillon chinois (plus 35 940 pour tous les autres pavillons réunis), déjà les parts respectives avaient été comme suit en 1879 : sous pavillon chinois, 263 000 tonnes, sous pavillon anglais 194 580, sous pavillon américain 25 475, et 37 950 pour tous les autres. En 1899, pour un mouvement total de 292 millions de francs, les rangs sont comme suit, avec de nouveaux rivaux en ligne : en tête les Chinois, en second lieu les Anglais, en troisième les Japonais, en quatrième les Allemands. Le pavillon français se montre très rarement à Tientsin; le commerce russe est en ascendance, mais il y a lieu de croire qu'il se transportera vers quelque port du Liaotoung.

En aval et près de la ville, à la rive gauche du Peï ho, sur un tertre fait de main d'homme, s'élèvent les constructions du quartier européen de Tzekhoulin ou du « Bosquet de Bambous », qui n'offre plus rien de chinois. C'est maintenant une petite ville tout occidentale par le tracé des rues, l'architecture des maisons, la disposition des magasins. Presque tous les Européens que leurs affaires appellent à Tientsin résident dans ce village transformé. La ville chinoise elle-même a changé peu à peu d'aspect, et l'on y voit de grands édifices à l'européenne, notamment un nouvel hôpital. Mais la cathédrale bâtie par les missionnaires catholiques n'est plus qu'une ruine; elle fut incendiée lors du terrible massacre de 1870, pendant lequel les sœurs de charité, les prêtres et les Français, à l'exception d'un seul, et quelques autres étrangers, furent massacrés. Les rues de Tientsin sont beaucoup plus larges que celles de Changhaï et de Canton, où les transports se font à dos d'homme, tandis que dans les villes du nord on se sert de lourds chariots traînés par des mulets ou par des bœufs.

Parmi toutes les cités du Royaume Central, Tientsin est l'une de celles où les signes d'un renouvellement industriel sont le plus visibles : filatures de coton et autres manufactures; lignes télégraphiques; chemin de fer dirigé sur les mines de houille de Kaïping; autre ligne reliant la ville à son mouillage de l'embouchure du fleuve, à Takoou; troisième voie ferrée qui l'unit à Toungtcheou et à Peking : cette ligne, commencée en 1889, ne fut livrée qu'à la veille de la guerre, un édit impérial ayant longtemps arrêté net les travaux. On a recreusé la « rivière des Transports », c'est-à-dire le Canal Impérial ou Grand Canal qui, d'ailleurs, n'a plus d'importance que pour le petit commerce, le grand mouvement d'échanges ayant pris désormais le chemin de la mer, comme il va prendre aussi

la voie de fer, à mesure qu'avancera la ligne de Tientsin au bas Yangtze Kiang.

En vertu même de cette nouvelle direction du trafic, il a fallu s'occuper de la régularisation du bas fleuve, que peuvent remonter des bâtiments d'un tirant d'eau de 3 à 4 mètres, mais que sépare des eaux du golfe une barre offrant seulement 1 mètre de profondeur à marée basse, et 3 mètres à 4 mètres et demi à marée haute.

Mais c'est surtout en vue de la « rénovation » militaire qu'on a le plus travaillé à Tientsin et aux environs : d'ailleurs vainement, puisque cette défense n'a servi de rien en 1900 contre l'intrusion de l'Europe, et que tous les forts ont été démantelés. A Tientsin même, dans le faubourg oriental, un arsenal où l'on fabriquait surtout des fusils, des projectiles et des affûts, s'étendait sur un espace de 250 hectares. A Sintcheng, entre Tientsin et l'embouchure du fleuve, le gouvernement avait fait élever de puissantes fortifications ainsi qu'à Peitang, ville voisine de l'embouchure du Peï ho, au nord, là où se jette en mer le San ho ou Tchaou ho. A l'entrée du fleuve, les forts de Takoou, c'est-à-dire de « la Grande Embouchure », qui furent si rapidement enlevés en 1858 et en 1860 par les Anglo-Français, avaient été reconstruits, armés de canons du plus fort calibre et complétés par un vaste camp retranché et un bassin de carénage pour les canonnières chinoises. Mais les Européens en ont eu facilement raison en 1900, ainsi que de Tientsin, des autres forteresses, et de la métropole elle-même.

Les tragédies de 1858 et 1860, le massacre et l'incendie de 1870, l'inondation de 1890 qui mit la ville dans l'eau, détruisit ou disloqua des quartiers entiers, la guerre de 1900 ont fait payer cher à cette ville sa prospérité ininterrompue.

Puis Tientsin a le malheur d'être peu salubre, par sa situation dans une plaine saturée d'humidité fluviale et lacustre; un autre de ses désavantages c'est que pendant trois mois, de fin décembre à fin février à peu près, cela varie suivant les années, la glace de l'hiver scelle son fleuve et son golfe.

*VIII AUTRES VILLES DU PETCHILI*

Plusieurs villes se succèdent au nord de Peking, sur la route qui mène à Djehol par la porte de la Grande Muraille dite Koupeï koou (ancienne porte du Nord). Mais la cité administrative de Yungping fou, sur cette route de la Mandchourie, n'est pas un centre de population considérable : elle aurait plutôt une certaine importance stra-

tégique par sa situation à l'extrémité nord-occidentale de la Chine; sa muraille d'entour a 6 kilomètres. La contrée, que parcourt le Louan ho ou Lan ho, fleuve tributaire du golfe de Petchili, est granitique, peu fertile, et les habitants envoient de nombreux pionniers chinois dans la Mandchourie où rapidement l'élément de « Han » submerge les Mandchoux.

A l'ouest du Koupeï koou, la plaine de Peï ho n'est accessible, du côté de la Mongolie, que par le Kouan koou (Porte de la Barrière). Le passage de Kouan s'appelle plus ordinairement Nan koou (Porte méridionale), du nom du village qui se trouve au bas de la rampe d'accès, il a 20 kilomètres de long, à 720 mètres d'altitude au plus haut du défilé. Il fut d'une importance stratégique capitale, et c'est par là que presque tous les envahisseurs descendirent dans la plaine : de ce passage, Djenghiz khan vit à ses pieds la capitale de la dynastie vaincue. Aussi le chemin du Kouan koou est-il l'un des plus garnis d'ouvrages défensifs : deux grandes forteresses s'étagent sur la pente méridionale et se relient l'une à l'autre par des murs et des tours que la plupart des voyageurs décrivent comme étant la Grande Muraille; mais ce n'est là qu'un ouvrage avancé du rempart, qui se développe sur la crête de la chaîne et que le chemin de Kouan koou traverse à angle droit au col dit Pata ling. Des tours de signaux construites du temps des Ming, et de nos jours partiellement démolies, se dressent à égale distance les unes des autres sur la route de Peking. Quant au chemin pavé qui remontait le Kouan koou jusqu'au col, il n'existe plus que par fragments; les eaux torrentielles en ont détruit la plus grande partie, et les voyageurs ont maintenant à suivre des sentiers tracés irrégulièrement sur les pentes. Le monument le plus remarquable qui se voie encore sur l'ancienne route est une porte triomphale de l'an 1345, érigée à l'entrée de la forteresse du sud et portant une inscription en six langues, sanscrit, chinois, ouïgour, mongol, tibétain, niutchiou ancien mandchou : l'inscription de cette porte est la seule que l'on connaisse en ce dernier idiome. La route stratégique du Kouan koou doit actuellement sa principale importance au commerce, car c'est le chemin suivi par le courrier postal et par les caravanes russes de Kiakhta. Celles qui, avant la guerre, portaient le thé en briques, — d'usage en Sibérie, prenaient directement leur charge à Toungtcheou, sur le Peï ho, sans passer à Peking, qu'elles laissaient à l'ouest.

Dans les hautes vallées des affluents du Wen ho plusieurs villes importantes servent d'intermédiaires à Peking et à la

basse plaine du Petchili pour leur commerce avec la Mongolie et les possessions russes.

Dans l'une de ces vallées, la route de la capitale à la Grande Muraille passe par ce que les Chinois appellent des villes fortes, qui le furent en effet — très fortes même — et ne le sont plus devant les volées de boulets des batteries « civilisées »; les règlements militaires y sont toujours strictement observés en ce qu'ils ont d'inutile, de puéril, en temps de paix, et dès la nuit se ferment les quatre portes ouvertes dans de majestueux remparts de soixante pieds de hauteur.

Entre autres villes cette route rencontre Kiming et Siouan hoa; elle aboutit à Kalgan.

Kiming est la station principale de poste pour tout le nord de la Chine. Les vignes des environs produisent un vin blanc des plus estimés dans toute la Chine, au moins dans la Chine septentrionale, et qu'on trouve seulement sur la table des plus riches mandarins.

Siouan hoa, qui aurait 90 000 habitants, d'après Grant, est à l'entrée (570 mètres) d'une cluse où s'engage la route très fréquentée de Peking à Kalgan. Elle fut la résidence d'été des empereurs sous la dynastie mongole, et de cette époque elle a gardé ses importants remparts crénelés, qui ont quelque ressemblance avec les murs du Kremlin, ses arcs de triomphe, ses grands parcs. De même que Tatoung fou, située beaucoup plus à l'ouest et plus avant dans le cœur des montagnes, à 1 300 mètres, dans une enceinte murée de 8 kilomètres de tour, elle est très bien placée pour devenir une ville de manufactures, car les vallées environnantes produisent des vivres en abondance, et de puissantes couches de charbon pourraient fournir tout le combustible nécessaire à la mise en œuvre des matières premières apportées par les Mongols, laines, cuirs, poils de chameau; elle fait un grand commerce de tabac et de feutres. Cette ville, d'une importance stratégique et commerciale de premier ordre, ne serait déjà plus chinoise, mais russe, si l'on en croit les sourdes rumeurs venues de ces régions de la frontière. Des officiers russes auraient utilisé la période récente des troubles pour transformer Siouan hoa en une formidable citadelle, commandant tout le Petchili (Alex. Ular).

Kalgan ou Tchangkia koou (Tchantze koou), à l'une des portes de la Grande Muraille, ainsi que l'indique son nom mongol, qui signifie *barrière*, s'élève à 800 mètres environ d'altitude, sous un climat froid, dans un site rocheux, triste, stérile. C'est une cité aux rues nauséabondes, située en terre chinoise, à 5 kilomètres au sud d'une ville militaire sise en terre mongole; cerclée de forts et de casernes, elle s'appuie sur la

Grande Muraille elle-même, qui dans cet endroit suit le flanc de monts assez élevés. Un certain nombre d'Européens, missionnaires protestants, commerçants russes, habitent des villas de la campagne, à côté de la ville chinoise.

La présence de ces négociants russes s'expliquait par la principale fonction actuelle de Kalgan, qui était de concentrer pendant la moindre partie de l'année, en hiver, le convoiement des caravanes de thé vers la Russie d'Asie et la Russie d'Europe. Avant 1900, Kalgan, alors extraordinairement animée, comme une ville aux jours de la foire annuelle, voyait partir caravanes après caravanes, chaque chameau portant pour sa part 150 à 200 kilogrammes de la feuille aromatique pressée en briques, enfermée dans des caisses garanties des influences du dehors par une enveloppe de paille, elle-même contenue dans un épais sachet de poil de chameau. Une seule des maisons de Kalgan en employait 100 000 à 120 000 dans l'année, et l'on admet que le nombre total des convoyeurs doublement bossus ainsi mobilisés atteignait 500 000. C'était donc toute une armée de serviteurs fidèles, bien qu'un peu grognons, qui arpentait la steppe entre les plaines du Petchili et les premières villes de la Sibérie, et cette armée s'est presque entièrement licenciée, dès l'ouverture de la ligne du transsibérien, vers Vladivostok. Les nomades mongols, dont beaucoup vivaient du transport du thé, se préoccupent soucieusement de cette révolution commerciale; les Kalganais également, qui pourraient bien voir leur ville, estimée « fastueusement » à 200 000 âmes, descendre au-dessous de ses 30 000 à 40 000 habitants réels, desquels un grand nombre professent l'islamisme.

Les villes sont très nombreuses dans la partie méridionale de la province, qu'arrosent les divers affluents du Wen ho et du Peï ho. La plus grande a nom Paoting fou (150 000 habitants), gare du chemin de fer de Peking à Canton : on l'a choisie à la place de la métropole comme chef-lieu de la province et résidence officielle du vice-roi, qui pourtant séjourne plus souvent à Tientsin. Paoting est une cité régulièrement construite, mieux tenue que la capitale de l'Empire et très commerçante. Les campagnes des alentours, où domine la culture du millet, comme dans tout le Petchili, sont admirablement cultivées; près de Paoting, à Hoangtou hien, s'élèvent en l'honneur du mythique Yao et de sa mère, de très anciens temples entourés de cyprès gigantesques, en heureux concours de la nature, de l'art et de l'histoire.

Tchingting, au sud-ouest, « immense ville aux grandes et belles murailles », située près de la frontière montueuse du

Chensi, aux escarpements couverts d'herbes médicinales appréciées, est aussi une cité industrieuse, mais déchue, où ne vivent qu'une dizaine de milliers d'hommes; ses ouvriers fabriquent avec le fer de Chañsi des images de Bouddha pour tout le nord de la Chine. Les idoles en bronze de ses temples sont parmi les plus remarquables de l'Empire, l'une d'elles a 24 mètres de hauteur : ainsi donc elle dépasse en élévation l'obélisque de Louqsor.

Plus au sud, la ville de Taïming est l'un des principaux marchés des contrées voisines du Hoang ho.

Quant à Toungtcheou, on pouvait à la rigueur, avant sa destruction presque complète par les alliés, regarder cette ville, d'une centaine de mille hommes alors, comme un faubourg de Peking. Située à 17 kilomètres seulement à l'est des portes de la « capitale des Jaunes », sur le fleuve Peï ho, dans une plaine trop visitée par les inondations, sur le chemin de fer de Peking à Tientsin, c'était une cité fort curieuse pour ceux qui « débutaient » en Chine et, sur la route de Tientsin à Peking, y voyaient pour la première fois une agglomération chinoise du « vieux modèle », car Tientsin est une place moderne, quelque peu européanisée. Un corselet de murs antiques, des rues très étroites où se pressait un peuple affairé, du grouillement, des écriteaux en caractères hiéroglyphiques qui sont les enseignes des marchands, des pagodes en foule, une architecture, une sculpture, une « peinture » auxquelles l'Européen n'est pas accoutumé, tout cela ne manquait pas de ressemblance avec l'aspect de Canton, la grande ville du Sud de la Chine.

Chañ haï kouan ou la « Barrière entre mont et mer », n'est qu'une petite ville voisine de la frontière du nord-est, mais son nom a souvent retenti dans l'histoire des invasions de la Chine par les « Barbares » du Nord.



*CHAPITRE DEUXIÈME*

# *PRESQU'ILE ET PROVINCE DE CHAÑTOUNG*

I. AUTONOMIE NATURELLE DU CHAÑTOUNG. ‖ II. RIVES ET MONTS DU CHAÑTOUNG. ‖ III. LE TA CHAÑ OU TAÏ CHAÑ. ‖ IV. CLIMAT ET PRODUITS DU CHAÑTOUNG. ‖ V. LES HABITANTS DU CHAÑTOUNG. ‖ VI. VILLES ET LIEUX REMARQUABLES. ‖ VII. KIAOTCHEOU : PROJETS D'AVENIR.

*I AUTONOMIE NATURELLE DU CHANTOUÑG*

LE Chañtoung est, dans sa partie orientale, une région géographique complètement distincte du reste de la Chine, ou, pour plus d'exactitude, qui en fut jadis séparée par une mer dont le temps a fait une terre.

Distinct aussi, par l'orientation politique, depuis des événements tout récents, le Chañtoung n'est présentement convoité ni par la Russie, ni par la France, ni par l'Angleterre, mais par l'Allemagne. Présentement, et peut-être pour de longues années : toutefois, sans préjuger l'avenir, on peut penser que les Allemands ont choisi leur part de Chine bien près de la part des Russes.

Or, ceux-ci, qui touchent et toucheront de plus en plus la Chine par des provinces russes, peuplées de Russes parlant russe, seront toujours plus forts, sur ce sol à eux contigu, que les Allemands, séparés du Chañtoung par toute la masse du vieux monde.

Il ne paraît donc pas vraisemblable que l'Allemagne puisse développer ici un « Neu Deutschland » jusqu'à son but naturel, qui est l'acquisition du Hoang ho, de son riche bassin, de ses

« terres jaunes » qui valent mieux que les « terres noires » de la Russie.

Le pays des « Monts Orientaux » — car tel est le sens des mots Chañ toung — se compose de deux massifs de montagnes et de collines dont l'un s'avance au loin dans les eaux, entre le golfe de Petchili et la mer Jaune proprement dite; tandis que l'autre, continuant le premier vers l'ouest, au delà de la dépression de Kiaotcheou, s'élève au-dessus des bas-fonds où les Chinois ont fait passer leur Grand Canal, à travers de vastes plaines alluviales déposées dans une ancienne mer. De ce côté, c'est-à-dire à l'Occident, le Hoang ho a promené son cours pendant la série des âges, déposant ses argiles, tantôt au nord, tantôt au sud de la presqu'île de Chañtoung.

Ces « Monts de l'Orient » furent donc une île, agglutinée au continent chinois depuis des temps immémoriaux.

Par sa forme générale, la péninsule du Chañtoung ressemble essentiellement à celle de Liaotoung que les montagnes de la Mandchourie projettent vis-à-vis d'elle, au nord, par delà l'ouverture, l'entrée du golfe de Petchili, mais elle a de plus grandes dimensions que la Chersonèse des Mandchoux devenue brusquement russe, ou il ne s'en faut guère.

Ses côtes, reconnues pour la première fois par des navires européens en 1793, lors de l'ambassade en Chine de l'Anglais Macartney, sont découpées par d'innombrables baies, arrondissant leurs courbes régulières de promontoire à promontoire.

Presque tous ces caps se terminent par des escarpements abrupts, et cependant les eaux qui en baignent la base n'ont aucune profondeur; des écueils, des îlots prolongent quelques pointes jusqu'à une grande distance dans la mer; même une sorte d'isthme en partie émergé réunit la côte septentrionale du Chañtoung à la pointe terminale de la péninsule de Mandchourie par les îles de Miao tao et des bas-fonds. Le seuil le plus bas, dans ces parages qui forment l'entrée du golfe de Petchili, se trouve à 71 mètres de la surface et la profondeur moyenne de la cavité est de 25 mètres seulement : les alluvions apportées incessamment par le Hoang ho expliquent cette mince épaisseur liquide sur les fonds marins.

N'empêche que les barques chinoises, les jonques d'un faible tirant d'eau peuvent pénétrer dans la plupart des criques du littoral. Plus facilement encore les bateaux pouvaient naguère contourner le Chañtoung à l'ouest par la « rivière des Transports », laquelle n'est autre que le Canal Impérial, menant des bords du Yangtze kiang à ceux du Hoang ho et longeant d'assez près la base du massif occidental du Chañtoung là où il s'abat sur l'immense plaine.

Ainsi donc ce pays, île jadis, le Chañtoung restait une île au point de vue de la navigation, avant que la révolte des Taïping et la négligence publique et privée eussent oblitéré la « rivière des Transports »; tandis que pour le commerce par terre il fait partie du continent.

Cette double facilité des échanges a complété les avantages qu'assurent au Chañtoung l'excellence de son climat, la fertilité de ses campagnes, la richesse minière de ses assises, et la population y est devenue très dense; le long des routes et des rivières, les villes et les villages se succèdent à de courts intervalles, et du haut de mainte colline tout l'espace compris par le cercle de l'horizon apparaît comme une immense cité entremêlée de jardins.

*II*
*RIVES ET MONTS DU CHAÑTOUNG*

La partie spécialement péninsulaire du Chañtoung, son orient, tombe sur la mer Jaune par des rives accores, hautes, à l'est, au nord, au sud; pas au nord-ouest, sur le golfe de Petchili; de ce côté les alluvions ont éloigné l'Océan du pied de la montagne.

Sur le littoral du nord, deux ports : Tchefou, qui a été profond et l'est de moins en moins; Weïhaï weï où les Anglais se sont installés pour surveiller et commander l'entrée du golfe de Tchili : commander à moitié seulement, et pas même, puisque les Russes sont établis à Port Arthur, à cette même entrée, à 160 kilomètres au nord-ouest, au bout du chemin de fer qui réunit leur Europe à leur Asie.

Sur le littoral du sud, nombre de golfes, de baies, d'anses tendent aussi à l'encombrement par les alluvions et les sables. La plus grande baie, assez profonde encore, et surtout admirablement située, celle de Kiaotcheou, a « fasciné » les Allemands, qui s'en sont faits maîtres. A son nord et à son nord-ouest, des terres basses qui s'allongent de la mer Jaune (au sud) au golfe de Petchili (au nord) séparent très nettement du massif continental du Chañtoung le massif qui couvre la presqu'île et qu'assez exactement on a pu comparer à une tête de chameau. Ainsi en Tunisie, la dépression de Grombalia divise très bien du golfe de Hammamet (au sud) et du golfe de Tunis (au nord), la presqu'île montagneuse du Cap Bon du continent de l'ex-Régence.

Le massif qui charge la péninsule, la « tête de chameau », faite surtout de roches archaïques, et les monts qui forment l'ossature de la région continentale de la province peuvent être

considérés dans leur ensemble comme les restes d'un plateau découpé dans tous les sens par de petites rivières au régime torrentiel.

Dans la région spécialement péninsulaire, au nord, une rangée de hauteurs est très rapprochée du littoral, et les marins qui contournent la Péninsule les voient se succéder de l'est à l'ouest, presque toutes de la même forme et de la même grandeur : ce sont des cônes réguliers, aux pentes douces, que Macartney et ses compagnons, les comparant aux chapeaux pointus que portent les officiers chinois, désignèrent, dans leurs journaux de bord, par les noms de « bonnets de mandarins ». Aucun de ces cônes ne dépasse beaucoup 1 000 mètres, mais le long du littoral du sud, les sommets de la chaîne bordière sont un peu plus hauts : le plus élevé de tous, dans le massif isolé du Laou chañ, qui domine, à l'est, la baie de Kiaotcheou, dresse ses pitons à 1 100, 1 200, ou même 1 300 mètres.

La curieuse dépression qui relie entre monts la baie de Kiaotcheou au golfe de Petchili est moins une vallée, une plaine, qu'une région faiblement, doucement ondulée, avec lac beaucoup plus proche de la mer Jaune, largement ouverte, que du golfe qui en est la grande indentation. Avec toutes ses appartenances et dépendances, anciennes eaux comblées, Richthofen lui suppose 6 000 kilomètres carrés. Le lac ci-dessus, le Peïma hou, soit lac du Cheval Blanc, très peu profond maintenant, y donne naissance à un affluent du golfe, jadis relié au moyen d'un canal de navigation à un tributaire de la baie accaparée par les Allemands.

Ce canal d'entre deux mers, livré au commerce vers l'an 1200, nous dit la tradition, est aujourd'hui obstrué, abandonné, réduit à quelques flaques d'eau et à un chenal sec franchi par d'antiques ponts de pierre; mais il n'importe guère : canal de nouveau creusé, routes, chemins de fer, quel que soit le mode de communication choisi, il y a ici un col bas et un transit facile, entre deux mers.

Les montagnes continentales du Chañtoung couvrent un espace beaucoup plus considérable que les montagnes péninsulaires, et c'est grâce à elles que les terres hautes occupent ici 82 000 kilomètres carrés (à peu près l'aire du Massif Central de la France), « y compris les régions de collines de leur pourtour et les terres basses de leurs dépressions ». Ces 82 000 hectares répondent aux 56/100 de la province des « Monts Orientaux »; les 44 autres centièmes appartiennent à la grande plaine chinoise.

III
LE TA CHAÑ
OU
TAÏ CHAÑ

Les plus hautes cimes des monts occidentaux s'élèvent presque immédiatement au-dessus des campagnes du Hoang ho, au sud de Tsinan, la capitale de la province. Ta chañ ou Taï chañ, la « Grande Montagne », tel est le nom, célèbre dans toute la Chine, du sommet principal, qui s'élance à 1 545 mètres environ.

D'après la mythologie chinoise, le Taï chañ est la plus sainte des cinq montagnes sacrées de l'Empire : il n'y en avait d'abord que quatre.

Le Taï chañ, disent les Chinois, « est l'égal du ciel, le souverain bienfaisant; il décide des naissances et des morts, de l'heur et du malheur, de la gloire et de l'ignominie ».

D'après le Chouking, voici déjà plus de quarante et un siècles que l'empereur Chun monta sur la cime de ce pic pour sacrifier aux rivières, aux collines, aux génies, et pour la consacrer officiellement au Dieu du ciel. Et depuis lors, parmi les empereurs des dynasties successives, jusqu'à nos jours, nombre de « pères du peuple » l'ont gravi pour y adresser leur prière à ce Dieu du ciel, tel que le conçoivent les Chinois.

Il n'y a pas que ces souvenirs de plus de 4 000 ans, il y a ceux de 2 500 années, ceux de Confucius, l'idole de la nation, le fils plus qu'illustre du Chañtoung, né dans le voisinage de la montagne sacrée. Il essaya d'ascendre le Taï chañ, mais ne put en atteindre la cime : un temple marque l'endroit où il dut s'arrêter, temple unique en son genre dans l'Empire, en ce qu'il ne contient pas une seule idole. La piété des Chinois pour leur philosophe, leur sage, leur législateur, l'admiration des lettrés et des mandarins, l'adhésion, parfois le concours des plus hautes autorités, puis, bien entendu, la puissance de la coutume, l'entraînement de l'imitation, la « moutonnerie », ont fait du Taïchan et surtout de Taïngan, la ville de sa base, la Mecque, la Jérusalem de la Chine, tout au moins de la Chine du Nord.

Même sans ses temples, son histoire antiquissime, le prestige du passé, le Taï chañ mériterait l'ascension : la montagne, qui est de gneiss, a des contours fermes, des roches superbes, des entassements de blocs roulés les uns sur les autres, des gorges sauvages, suffisamment de précipices; et de la cime, la vue est grandiose, sur tout un monde de pics et de dômes, des villes, des vallées de fleuves et, à l'horizon, au nord, à l'ouest, au midi, la plaine, les rives du Hoang ho et de la rivière des Transports.

On en fait l'ascension en partant de Taïngan; c'est une distance de 20 kilomètres au nord de cette ville sainte, toute

remplie d'édifices religieux et qui, dans l'esprit des Chinois, est considérée comme une simple dépendance du Taï chañ.

Aux lieux où le mont commence à se manifester vraiment par le relèvement de la pente, on entre dans une cité pieuse : temples, sanctuaires, cloîtres allongés aux deux bords du chemin; cité sans hôtels, auberges, buvettes, boutiques d'objets religieux — car tout trafic est prohibé dans ce Sinaï du Chañtoung, — mais l'industrie des moines qui pullulent ici sait comment s'y prendre pour tondre les pèlerins jusqu'à l'os, au moyen d'aumônes faites aux idoles et autres ruses de bonne ou mauvaise guerre.

Arrivé à l'extrémité de cette ville de recueillement, de prière et d'adoration, on passe par une porte marquant le terme de l'ascension de Confucius, ce dont quelques monosyllabes inscrits avertissent le pèlerin. Puis le paysage devient splendide par ses forêts, ses torrents, ses cascades, le Taï chañ n'étant pas déforesté comme presque toutes les montagnes chinoises.

Ensuite on atteint le piéd du fameux escalier, le plus grand du monde : 6 000 marches, pas moins, larges dalles ombragées d'abord de cyprès, de cèdres et d'ifs, puis, plus haut, de pins à cime horizontale.

Des porteurs de palanquins attendent les pèlerins à chaque palier. Des files énormes de vrais ou faux infirmes et de mendiants vivent des aumônes que leur distribuent les pèlerins; tous ces malheureux, vêtus de haillons sordides, grouillant à l'entrée des grottes, au milieu des tas de pierres, forment un lamentable contraste avec la richesse des temples et la beauté de la nature environnante.

Ainsi l'on aborde à la Porte du Ciel ouverte sur le plateau terminal, bombé de quatre collines portant chacune un grand temple et semé, sur une étendue d'une lieue de tour environ, de rochers, aussi bien que partout encombré de sanctuaires, de cloîtres, de monuments commémoratifs, de ruines, demi-ruines, de temples bien entretenus, sous diverses invocations. Le plus visité de tous, c'est celui de Laounaï-naï, la Bonne Déesse, que viennent implorer les femmes stériles. Enfin, devant celui du « plus haut Dieu », une balustrade de bois entoure un rocher d'un mètre d'élévation : c'est là le culmen du Taï chañ.

La plaine qui empâte le Chañtoung au nord et à l'ouest, le long du Hoang ho et du Canal Impérial, fait partie de la fameuse Terre Jaune, Hoang tou des Chinois. Elle rattache la province, comme le fait aussi le cours du Fleuve Jaune, à cette région du lœss, qui fut le berceau de la Chine et dont l'inso-

lente fécondité a fait des Chinois le plus nombreux jusqu'à ce jour, et le plus soigneux des peuples agricoles. C'est là que se pressent les populations, dans les grandes villes, les énormes bourgades, la campagne cultivée comme un jardin dont les jardiniers ne se fatiguent jamais.

*IV*
*CLIMAT ET PRODUITS DU CHAÑTOUNG*

C'est en vain que le Chañtoung se déroule sous les mêmes latitudes que l'Algérie-Tunisie, la Sicile, la Grèce, l'île de Crète, il n'a point le climat d'Alger, de Bizerte, de Syracuse ou d'Athènes, mais bien au contraire, comme toute la Chine septentrionale, et quoiqu'il soit à moitié entouré par la mer, un climat continental, extrême, très chaud en été, rudement froid en hiver, avec la moyenne de Bordeaux, de Milan, au lieu de celle de Palerme, de Tunis ou de Sfax.

Néanmoins, plus au sud que le Petchili, plus loin des montagnes qui sont le rebord du grand plateau glacial de l'Asie, et bien avancé en mer, tandis que la province de Peking est dans une encoignure du continent, le climat y est plus doux, moins brusque et « sautillant » qu'autour de la grande ville métropolitaine.

Toutefois, janvier, le mois le plus dur, en cela suivi par février, appartient, selon les lieux, aux isothermes de 0° à — 4°, comme en Allemagne. Parfois la mer Jaune se recouvre de glace le long des côtes septentrionales, et l'on a pu se rendre à dos de mulet jusqu'aux îles du pourtour de la péninsule; tandis que le mois le plus ardent, juillet, a pour lignes isothermiques + 26° + 27°, ce qui est passablement « africain » et répond à peu près en Asie, à la même époque de l'année, à la température de Singapour et de Batavia. Mais, on l'a déjà constaté depuis longtemps, « la température du mois le plus chaud, ramenée au niveau de la mer, est à peu près égale, du nord au midi, le long des provinces littorales de la Chine, alors qu'en hiver, au contraire, le froid augmente très fort dans la direction du sud au septentrion ». D'habitude le mois d'octobre marque le commencement de la rude saison, où l'on voit le thermomètre descendre, en janvier ou en février, à — 20°, — 25°, presque — 30°; abaissement incroyable sous ces latitudes où l'été peut amener une fournaise de + 40°.

Comme compensation, les oscillations de la chaleur au froid et du froid au chaud ont ici l'avantage d'être assez graduelles et régulières, grâce aux eaux marines qui baignent la

côte et à l'obstacle que les hautes terres de la Mandchourie et de la Corée opposent à la brusque arrivée des vents polaires. Les typhons achèvent leur courbe dans la mer Jaune; ils ne pénètrent pas dans le golfe de Petchili.

Comme pluies, le Chañtoung est bien partagé, tout au moins la région péninsulaire, et de deux façons : parce que la précipitation annuelle est suffisante, et parce que, ainsi que dans les autres pays régis par la mousson, la pluie tombe en été, quand elle est le plus nécessaire aux récoltes, surtout en juillet et en août. L'automne, le printemps sont peu mouillés et l'hiver presque pas : 6 centimètres seulement de la chute annuelle, contre 65 pour 100 en été. Quant à la grande plaine, on s'y désole souvent : la sécheresse est un abominable fléau dans la Terre Jaune, le terrain le plus fertile qu'il y ait au monde, probablement, mais qui n'est tel qu'avec une suffisante humidité, arrosage ou pluie.

Presque toutes les montagnes du Chañtoung sont entièrement déboisées : les forêts ont dû faire place à la culture sur les pentes basses, et les arbres des hauteurs n'ont pas été plus respectés par l'agriculteur avide. Les arbres fruitiers, les mûriers alignés compensent mal cette nudité générale qui n'a guère que des exceptions locales, insignifiantes dans l'ensemble du pays et du paysage. Il n'y a de bosquets dignes de ce nom que dans le Taï chañ, et çà et là, sur la « terre sacrée » autour des temples, des sanctuaires de pèlerinage, plus ce que peut dresser d'arbres, de pins, de cyprès, d'ifs, de genévriers et de chênes, ici le cimetière du bourg, ailleurs le jardin d'une famille opulente.

Ce déboisement à fond a singulièrement gâté le pays, suivant la formule ordinaire : dégradation de la montagne, péjoration du climat, sécheresse des rivières suivies d'inondations terribles; et les habitants en souffrent à ne pas le croire, car le Chañtoung est une contrée très froide pendant un grand tiers, presque une moitié de l'année, et l'on n'y exploite encore que très peu la houille, dont il y a toute abondance. Comment donc se chauffer? Il faut recourir aux herbes, aux buissons, aux fientes, à toutes sortes de petits combustibles.

Dans un pays où les habitants sont si rapprochés les uns des autres, la nature a presque complètement perdu sa flore spontanée : ce sont les plantes introduites par l'homme qui donnent à la contrée sa physionomie particulière. Les bêtes sauvages, pourchassées à outrance, ont presque disparu, et les pratiques de la petite culture ne permettent pas d'entretenir beaucoup d'animaux domestiques.

Mais, grâce à sa part du Hoang tou, le domaine agricole le plus favorisé du « Milieu », le Chañtoung, est une province très riche, malgré ses trois « pestes » : nudité du sol, sécheresse, crues tragiques du Hoang ho. Et aux produits tirés du sol par une culture « dévotionnée », céréales, légumineuses, plantes oléagineuses, tinctoriales, médicinales, fibres textiles, riz, soie, coton, opium (encore que le pavot y soit officiellement interdit, on l'y cultive sur une aire grandissante), la province ajoute une richesse minérale telle que probablement le seul Yunnan lui est supérieur.

Le Chañtoung possède des gîtes houillers très étendus, dont on attend des merveilles ; on y trouve l'or et tous les métaux nobles, le minerai de fer s'y rencontre en abondance et ses roches renferment des pierres précieuses ; on y recueille même de petits diamants.

*V*
*LES HABITANTS DU CHAÑTOUNG*

Ces richesses, principalement celles du sol, ont fait à la longue du Chañtoung une des régions surpeuplées du Globe. Mais si le fait de la surpopulation de cette province reste hors de doute, on n'a pas de données bien exactes sur le nombre de ses habitants, pas plus que l'on n'est d'accord sur sa superficie.

Les évaluations varient, pour l'étendue de la province, entre 121 000 et 169 000 kilomètres carrés ; l'aire probable est de 145 000 kilomètres carrés, ce qui revient à peu près aux 27 centièmes de la France ; sous ce rapport, c'est une des petites provinces de l'Empire : quatre seulement sont moindres, qui sont, par ordre décroissant : le Nganhoeï, le Fo'kien, le Kiangsou, le Tchekiang.

Pour le nombre d'hommes, il en est autrement, et la province est une des plus habitées de la « Fleur du Milieu », absolument et relativement. Si l'on accordait toute créance aux recensements chinois, le Chañtoung comptait 18 millions de « Chañtoungois » en 1642, une trentaine de millions en 1812 comme en 1842, et 37 500 000 en 1894 : soit 258 personnes au kilomètre carré, contre les 73 de la France, les 103 de l'Allemagne, les 130 de la Grande-Bretagne, les 228 de la Belgique, les 260 de la Saxe.

Bien que les hommes connaissant la Chine pour l'avoir parcourue en détail admettent qu'elle est vraiment encombrée de Chinois malgré ses grands espaces vides, il semble qu'il y a exagération dans ce nombre de 37 500 000 hommes, presque

autant qu'en France, dans un pays presque quatre fois moindre, sans grande industrie et où précisément il y a bien des endroits inoccupés et un massif de montagnes supérieur en étendue à l'ensemble des plaines.

On a donc proposé de s'en tenir à 25 millions d'habitants, soit environ 170 individus pour 100 hectares, densité de population près de deux fois et demie supérieure à celle de la France, et plus grande que celle de n'importe lequel de ses départements, sauf la Seine, le Nord et le Rhône.

En s'en tenant à ces 25 millions de résidents, le Chañtoung serait le second territoire de l'Empire comme population absolue, après le Houpé (30 millions) et le Setchouen (45 500 000), et le second comme population spécifique, après le Kiangsou (210 au kilomètre carré).

A maints égards le peuple du Chañtoung diffère, surtout dans la « corne » péninsulaire et dans la montagne, de celui du reste de la Chine, notamment des Chinois du sud, et de ceux du Yangtze kiang. En moyenne élancé, bien fait, plus grand que ses compatriotes méridionaux et centraux, plus brun, de traits plus virils, plus accentués, avec des yeux moins bridés, moins obliques, plus de barbe à la lèvre et au menton, et rien, sauf la queue tressée, de l'image fade, grassouillette, ridicule, que l'Européen se fait des « magots » de la Chine.

Donc moins Chinois que le Chinois-type : ce qui peut, ce qui doit remonter à quelques différences d'ascendance, aux deux nations des Kiao et des Liaï, antérieures aux « fils de Han » sur le sol du Chañtoung, d'après les documents à nous transmis par le Yukong. Le Kiaotcheou des Allemands rappelle sans doute ces Kiao; Liaïcheou, ville voisine du golfe du Petchili, remémore ces Liaï : d'autres noms font de même, pas seulement des noms de cités, mais aussi des noms de monts et de rivières; et les habitants montrent en divers lieux, notamment aux environs de Tchefou, des tombeaux qu'ils prétendent provenir de ces races d'autrefois (vers 2 500 ans avant l'ère chrétienne).

Comme caractère et capacités, on les loue : polis, bienveillants, pacifiques, point turbulents, très laborieux, fort intelligents, amis passionnés du travail des champs, excellents éducateurs des animaux, ne détestant pas l'industrie, et moins portés que les autres Chinois au grand commerce, à la banque, à la « transaction » quand même, au culte du taël, ou comme on dirait ailleurs, du dollar. Ils fournissent en très grand nombre des recrues à la colonisation de la Mandchourie par les Chinois : ce en quoi ils rivalisent avec le Petchili.

*VI VILLES ET LIEUX REMARQUABLES*

Parmi les centaines de villes qui se pressent dans le Chañtoung, les cités les plus populeuses sont naturellement celles de la plaine alluviale de l'occident, celles qu'arrosent le Fleuve Jaune et ses affluents et que traverse la voie, naguère navigable, du Yun ho ou « rivière des Transports ».

Ces villes-là paient pour leur richesse : elles sont très exposées aux plus grands périls, du fait de la nature et par les crimes de l'homme. Plusieurs d'entre elles ont été complètement détruites lors des inondations, et leurs campagnes ont été changées temporairement en marécages; d'autres cités ont été mises au pillage par les rebelles Taïping ou les brigands Nienfeï, et la population dispersée a dû se réfugier dans les villes murées ou dans les régions les moins accessibles des montagnes.

Mais, après chaque désastre, les cités se repeuplent promptement; bientôt les maisons d'argile ou de briques sont reconstruites, les baraques sont replacées et la population commerçante s'y presse de nouveau, en même temps que la campagne renaît par le concours des paysans jardiniers. En Chine le réservoir d'hommes est inépuisable, et les grands désastres se réparent du jour au lendemain.

Tsinan, la capitale du Chañtoung, n'en est pas la cité la plus peuplée; elle le cède en cela à Weï hien, à Tengtcheou, peut-être à Tchoungkia keou. On lui attribue 200 000 âmes, ce qui n'est guère pour une grande ville de Chine. Mais rien de tout ceci n'est bien sûr, comme en tout ce qui concerne les estimations de population du Grand Empire, et, comme nous le dit Hesse Wartegg, les missionnaires de Tsinan, qui ont bien étudié leur ville, la croiraient volontiers peuplée de quelque 500 000 habitants.

C'est la Chinangli de Marco Polo; son nom veut dire : « Capitale au midi du Tsi », d'après un fleuve Tsi dont le cours a été confisqué par le Hoang ho. Elle a son site à 6 ou 7 kilomètres de la rive droite du fleuve Jaune, à 37 mètres seulement d'altitude, au pied septentrional des monts du Taï chañ, dans une campagne d'extrême fécondité parsemée de cônes isolés d'une centaine de mètres de hauteur qui furent des volcans. Elle doit probablement son existence, et en tout cas, beaucoup de ses agréments à des sources magnifiques, très révérées des gens du lieu : l'une d'elles s'épanche en véritable petite rivière. Les trois principales d'entre elles, origine du courant transparent que trois monosyllabes chinois appellent « Fontaines aux vio-

lents bouillonnements », jaillissent dans l'enceinte d'un temple, où chaque année on les honore par une fête solennelle, à l'époque du grand marché annuel, qui dure un mois.

Cette abondance de belle eau vive a fait de Tsinan une cité semblable à Peking par la multitude des grands arbres qui ornent parcs, cours et jardins. Quand, d'un lieu élevé, on contemple de loin cette capitale, on dirait presque une forêt dans une plaine parfois couverte des eaux irritées du Hoang ho — car on a vu le puissant fleuve arriver jusqu'aux murs de Tsinan, notamment en 1868 et en 1887.

La muraille entourant la ville proprement dite a 12 kilomètres de tour; celle qui enserre à la fois ville et faubourgs, triple ceinture de « remparts en terre avec fossés profonds », en a 42, six de plus que les 36 de l'enceinte parisienne. Mais une bonne part de l'énorme surface ainsi limitée est pure campagne avec cultures diverses et un charmant lac renommé pour ses jolies rives, ses îles boisées, ses « maisons à thé ». La partie urbaine est une des cités du « Milieu » les mieux tenues et les plus régulièrement construites; c'est aussi l'une de celles qui renferment le plus grand nombre d'habitants professant des religions étrangères. Le nombre des mahométans s'y élèverait à 10 000 d'après Williamson, à 20 000 d'après Fauvel, et 12 000 chrétiens catholiques se grouperaient dans la ville et aux alentours. Une des principales industries de Tsinan est la fabrication des soies, notamment d'une étoffe pour laquelle on emploie les cocons d'un ver à soie sauvage se nourrissant des feuilles du chêne. Les fausses pierres précieuses de Tsinan sont aussi l'objet d'un grand commerce.

Le port de la capitale du Chañtoung sur le Hoang ho est Lokao, à 550 kilomètres environ de l'embouchure. Le fleuve, aux eaux d'un jaune brun ou d'un brun jaune, n'a par ici que 250 mètres de large, avec une vitesse de flot de 4 500 mètres par heure; notablement appauvri depuis sa sortie des monts par l'irrigation de la grande plaine, l'évaporation, les coulées de droite et de gauche, il ne porte que des barques; les jonques ne le remontent que jusqu'à Tiemoun kouan, à une trentaine de kilomètres seulement de l'embouchure.

La ville qui passe, à tort ou à raison, pour la plus populeuse du Chañtoung, Weï hien (250 000 habitants) n'a point titre de capitale : c'est un simple *hien* ou « lieu de troisième ordre », mais elle occupe une situation très heureuse au milieu de la plaine qui sépare les deux massifs montagneux de la province, et se trouve en communication facile avec les deux rives, golfe de Petchili au nord, baie de Kiaotcheou au sud.

Elle s'élève à une quarantaine de kilomètres du golfe de Petchili, dans un pays accidenté de quilles volcaniques de 100 à 200 mètres de haut. Aussi le mur de sa double ville, haut de 16 mètres, large de 4 au sommet, est-il fait de blocs de basalte et de dolérite, matériaux dont sont également bâtis les villages de la contrée. Ces deux villes, l'administrative et la marchande, sont séparées par le Païlang ho, c'est-à-dire, à la française, par le « fleuve du Loup Blanc ».

Weï hien ou Weï tout court en lui enlevant la particule qui désigne son rang administratif, Weï est l'entrepôt général des soies, des tabacs, des charbons, des fers, des salpêtres de la contrée, et c'est de là qu'on expédie toutes ces denrées et ces marchandises vers le mauvais port de Kiaying ou vers d'autres havres du littoral, et surtout vers celui de Tchefou, lequel était jusqu'aux événements récents, qui sans doute modifieront tout, le seul port du Chañtoung ouvert au commerce européen.

Depuis longtemps on a fait le tracé d'un chemin de fer qui mettrait Weï hien en communication avec la mer, mais le gouvernement chinois n'a pas manqué d'opposer sa force habituelle d'inertie à ce projet des Européens ; il a ainsi gagné ou perdu (selon qu'on l'envisage) quelques pauvres petites années. Aujourd'hui qu'on lui fait la loi sans le moindre ménagement, Weï va devenir bientôt l'une des grandes gares de l'une des lignes du réseau allemand du Chañtoung, celle de Kiaotcheou à Khaïfong par Weï, Tsingtcheou, Tsinan, Taïgan, Yentcheou, Tsining, Tcheoutsoun.

En attendant cette nouvelle destinée, c'est déjà le centre d'un réseau de routes plus ou moins carrossables qui la relient aux ports de la côte méridionale, au grand marché de Tcheoutsoun, à la riche Pingtou, entourée de ses mines d'or, et aux cités riveraines du golfe de Petchili, telles que Latcheou, fameuse par ses carrières de stéatite, où l'on a taillé un dédale de galeries. Enfin, autre avantage, à 20 kilomètres au sud, les Chinois exploitent le bassin houiller de Lioukou.

Il n'y a pas 50 kilomètres, de l'est-est-nord à l'ouest-ouest-sud, entre Weï et l'ancienne capitale du Chañtoung, Tsingtcheou fou, ville à laquelle on suppose 70 000 résidents, en une enceinte de 15 kilomètres, où l'on peut croire que grouillèrent jadis des centaines de milliers de Chinois, quand Tsingtcheou était le lieu le plus important, le plus célèbre de tout le Chañtoung.

Elle est bâtie au versant septentrional des monts du Chañtoung, au pied d'un haut chaînon calcaire, près des sources

d'un tributaire gauche du Mi ho, lequel finit dans le golfe de Petchili.

Si déchue qu'elle soit de son ancienne splendeur, à côté de la ville tartare presque abandonnée, qui rappelle les premiers temps de la conquête mandchoue, il lui reste une grande importance présente, avec perspective d'un avenir industriel, parce que le pays, très densément peuplé, peut-être autant que n'importe quel autre en Chine, produit la soie sauvage en extrême abondance; et cela depuis plus de quatre mille ans, époque où les barbares Laï payaient aux empereurs d'alors un tribut annuel de cocons.

Tsingtcheou renfermerait une douzaine de milliers de Musulmans; c'est un des chefs-lieux de l'Islamisme dans la Chine orientale, et l'étude de la langue arabe n'y est pas encore délaissée.

Il n'y reste rien du palais de marbre des empereurs de la famille des Ming, qui a précédé sur le trône de Chine la dynastie actuelle des Mandchoux; rien, ou çà et là quelques pierres, quelques sculptures, des inscriptions, dispersées dans les champs cultivés qui remplissent en majeure partie l'intérieur de l'enceinte. A une lieue environ au nord, on admire le Tchingloungtse, beau temple bouddhiste avec un cloître où il y a bien 800 moines. Dans la ville tartare, enclose d'une haute muraille, vivent environ 3 000 descendants des anciens conquérants de la Chine. Mais la grande curiosité de la contrée, à deux ou trois lieues de distance vers le couchant, ce sont les « pyramides chinoises », tombeaux d'anciens rois ou chefs de la Chersonèse du Chañtoung; non pas des pyramides d'Égypte en magnifiques pierres « libyennes », mais des pyramides en terre, généralement fort bien conservées, assises sur des terrasses de 200 à 400 pas de tour, de 20 à 30 mètres de hauteur. Des pierres couvertes d'inscriptions sont malheureusement, pour la plupart, effritées, rongées par le temps, et illisibles les noms, les faits qu'elles prétendaient immortaliser. Ces pyramides remontent aux âges les plus divers, de la haute antiquité jusqu'au XVII^e^ siècle.

A moins de 70 kilomètres en ligne droite à l'ouest sud-ouest de Tsingtcheou, Pochañ jouit d'un grand renom industriel. Cette ville de 35 000 habitants ressemble à une cité de fabriques européenne par son animation, les bruits du travail, l'aspect sombre, noir, la fumée des usines. Sise en pleine montagne, sur le haut d'un tributaire du golfe de Petchili, elle exploite une excellente houille dans des collines percées de galeries en tous sens; elle tire des grès de son voisinage la

matière de poteries et de verreries dont les produits se vendent au loin en Chine; elle forge le fer, fabrique le vitriol vert et l'oxyde de fer rouge ou colcothar; elle exporte des émaux cloisonnés, des verres coloriés : en un mot c'est une ville industrielle, exactement dans le sens que les Occidentaux attribuent à ce mot.

Dans la partie la plus septentrionale de la péninsule, une ville de l'intérieur a le même rôle que Weï hien comme entrepôt et marché de réexpédition : c'est Hoang hien. De là une route se dirige à l'ouest vers le port de Loungkeou, qui fait un assez grand trafic avec la Mandchourie; une autre rejoint au nord la grande ville de Tengtcheou.

Tengtcheou, qui serait la seconde ville de la province, du fait de ses 230 000 âmes, se trouve comme Tsinan, comme Weï, dans une région basaltique, vis-à-vis des îles Miao tao, et du passage qui, d'ici au bout de la presqu'île de Port-Arthur, ouvre à la mer Jaune l'entrée de cette plus vaste des baies de l'Empire. Tengtcheou fut un des ports ouverts par les traités au trafic de l'Europe. Les eaux y étaient jadis profondes et les jonques pouvaient pénétrer jusque dans l'intérieur de la ville pour y débarquer leurs marchandises. Les simples barques n'y entrent plus et les navires mouillent à une grande distance au large, dans une rade mal abritée.

C'est pourquoi les négociants étrangers ont transféré leurs comptoirs à quinze ou vingt lieues vers le sud-est, sur la rive de la mer Jaune, au port plus vaste, plus profond de Yentaï ou « Tour de la Fumée », ainsi appelé d'un feu qui servait jadis de signal aux habitants du littoral pour les prévenir de l'approche des pirates japonais. Cependant la ville est plus connue sous le nom de Tchefou, — Tchifou, — d'après un promontoire qui protège la rade au nord-ouest, et que domine un mont conique de 299 mètres de hauteur : c'est à la base de ce promontoire qu'on eût dû établir le port, afin de défendre les navires des vents de la partie du nord.

Tchefou, simple village au milieu du siècle, est maintenant une des grandes villes du Chañtoung et l'un des ports de la Chine où les Européens se sont établis de la manière la plus agréable. En été, Tchefou est le « Trouville » des colonies étrangères de l'Empire Chinois, et les « baigneurs » ont devant eux de belles excursions sur des collines de schistes cristallins qui se relèvent vers des monts de 700, 800, et 1 000 mètres, portant, à ce bout extrême de la Chine, le même nom qu'à l'extrémité contraire une des plus hautes rangées de l'Univers,

le Kouenlun. Mais, si le pays de Tchefou est pittoresque, c'est aussi l'un des plus pauvres du Chañtoung.

Sur les 120 000 habitants que des rapports de consuls attribuent à Tchefou, — 32 000 seulement d'après un document récent — l'on compte environ 400 Européens, soit huit fois les 50 d'il y a trente ans; ils résident moins en ville que dans la banlieue.

Ce n'est pas le commerce et les bains de mer seulement qui les attirent, mais aussi la bonté du climat, qu'on regarde comme le meilleur, le plus sain du littoral de la Chine, avec un été moins accablant qu'en nombre d'autres lieux du rivage marin de la « Fleur du Milieu », la chaleur estivale y étant traversée de belles et bonnes brises. Quant à l'hiver, il est dur et long : cinq mois, des derniers jours de novembre aux derniers jours d'avril; on est pourtant sous 37°33′20″ de latitude, comme aux confins de l'Estrémadure portugaise et de l'Algarve, ou du « Sérénissime » royaume de Murcie.

Il y a tantôt vingt ans, en 1879, le commerce de Tchefou s'exprimait par une valeur de 105 millions de francs, environ, et un mouvement de 1 376 navires, de 804 365 tonnes.

En 1899, le nombre de tonnes d'entrée et de sortie a été de 2 526 208, mais le chiffre global du trafic n'a guère dépassé celui de 1879; il n'est monté qu'à environ 112 millions de francs, dont près de moitié pour le pavillon anglais, près du quart pour le pavillon chinois et près du septième pour le pavillon japonais.

En réalité, Tchefou n'a pas répondu aux espérances grandioses et aux rapides progrès des premières années de son ouverture au trafic des « Occidentaux ». On supposait que ce port libre de glaces ne tarderait guère à confisquer le commerce maritime du pays au détriment de l'embouchure du Peï ho glacée pendant les mois d'hiver : d'où la croyance, qui semblait fondée, que le nouveau port à traité serait l'entrepôt de Peking. Malheureusement les communications avec l'intérieur étaient, et sont encore très difficiles, et, comme on l'a dit plus haut, la contrée n'est pas riche.

Que va-t-il advenir de Tchefou depuis que les Anglais ont « soufflé » aux Japonais le port de Weïhaï weï, que ceux-ci regardaient comme appartenant à l' « Empire du Soleil Levant » à la suite de leurs victoires sur « l'Empire du Milieu » et spécialement depuis qu'ils s'en étaient emparés sur l'amiral Ting, qui leur avait plus vaillamment résisté que ses autres collègues, amiraux ou généraux chinois? Il leur était extrêmement précieux, à trente heures seulement de Sasebo, qui est leur port de guerre dans l'île de Kiousiou, à douze de Port-Arthur, à

seize de Tchemoulpo, port de cette Corée que le Japon a tant à cœur.

L'Angleterre s'est établie en 1898 à Weïhaï weï, par un bail de quatre-vingt dix-neuf ans obtenu de la Chine, suivant la nouvelle formule de prise de possession inaugurée par l'Allemagne en ce même Chañtoung, à Kiaotcheou. Ce port n'est pas excellent; on le qualifie même de médiocre; il n'a derrière lui que la stérile montagne de la corne du Chañtoung et jusqu'à ce jour son trafic s'est borné à de modestes relations avec la Corée, la belle péninsule, la « Sérénité du Matin », qui n'est même pas à 300 kilomètres au levant de Weïhaï weï. Vu l'absence d'arrière-pays, et la difficulté de communiquer avec la Grande Plaine, les Anglais n'essaieront probablement pas d'en faire un entrepôt de commerce; ils l'ont sans doute accaparé pour créer un port de guerre, un arsenal, un concurrent naval, militaire et politique de Port-Arthur.

D'ailleurs la nouvelle « colonie » allemande, Kiaotcheou, est infiniment mieux située que Weïhaï weï pour concentrer les relations du littoral avec l'intérieur du Chañtoung et la vallée du Fleuve Jaune.

Comparés à Port-Arthur, Weïhaï weï et Kiaotcheou sont « en l'air », coupés l'un de l'Angleterre, l'autre de l'Allemagne, par la mer immense, alors que Port-Arthur tient sans lacune, par le continent, à la « Sainte-Russie », à une extrémité du transsibérien.

On reconnaît à Weïhaï quelques avantages, mais bien minimes au point de vue de ce qu'on nomme la grande guerre et la haute politique. Il a dans sa banlieue une campagne peu étendue, il est vrai, dix kilomètres seulement sur six, de la mer au massif de Haïchañ ingan sou, mais très féconde et fort peuplée, où, dit Villetard de Laguérie, on pourra créer en quelques années une « Conca d'Oro » comme celle de Palerme, une « huerta » telle que celle de Valence ou de Murcie. Ceci est un avantage permanent, mais sur quelques milliers d'hectares seulement. L'avantage passager consiste en ce que Weïhaï weï, bien que fortement démantibulé par les Japonais, pendant la guerre d'abord, puis lors de leur départ, peut opposer à une attaque les forts dont l'avait armé la prévoyance de Li Hung tchang; et aussi en ce qu'il possède un arsenal capable de petits radoubages et de légères réparations.

Tout ceci dit, il paraît bien que l'Angleterre, prise de court par l'imprévu, la rapidité des événements, et méditant d'ailleurs le « coup du Transvaal » a mal paré le « coup de Port-Arthur ».

Youngtching et Chitaou, ports les plus orientaux de la presqu'île, « brocantent » avec la Corée; les carrières de pierre

de Chitaou ont fourni récemment des matériaux aux Russes pour les travaux militaires de Port-Arthur dont il convient naturellement de faire un « Gibraltar ».

Comparé au versant septentrional de la côte du Chañtoung, celui du sud, qui regarde vers la haute mer, est pauvre en grandes cités et en rades fréquentées, à l'exception de Kiaotcheou, qui reçoit déjà beaucoup de navires et qui prétend ouvertement « aux plus hautes destinées ».

L'une des villes les plus populeuses de cette région, Laïyang, « capable » peut-être de 50 000 âmes, frôle de son enceinte murée une rivière qui va se déverser dans la baie de Tingsi; tout autour le pays est densément habité et produit beaucoup de soie sauvage.

Tsimo, Tsime, Tsimi, cité d'à peine 20 000 âmes, est un marché de denrées agricoles, d'où l'on expédie surtout des porcs, des céréales, des fruits. A une cinquantaine de kilomètres au sud s'élève une colline parsemée de temples et percée dans tous les sens de galeries où l'on recueille des pierres précieuses que les prêtres font vendre à leur profit pendant les foires du pèlerinage. Tsimi, située sur un affluent de la baie de Kiaotcheou, à 10 kilomètres à peine de cette petite mer intérieure; Kaoumi, ville de 50 000 habitants, au moins, d'après Hesse Wartegg, au voisinage du lac de Peïma hou; et d'autres villes et bourgades de plus ou moins d'importance, font maintenant partie de la zone des intérêts allemands, en tant que comprises dans le demi-cercle de 50 kilomètres de rayon, tracé autour du point central de la baie de Kiaotcheou.

Dans la région du Chañtoung méridional, dont les eaux vont se perdre au sud au milieu des marais qui ont remplacé l'ancienne branche méridionale du Hoang ho, la cité la plus populeuse est celle de Yitcheou, où se trouve une communauté considérable de mahométans. Les derniers renflements des « Monts orientaux » qui viennent disparaître près de Yitcheou, et dont l'un est une montagne sacrée, à peine moins vénérée que le Taï chañ, renferment des couches de charbon de terre régulièrement exploitées. Ces mines de houille, et aussi les mines de fer de la contrée amèneront avant longtemps la construction d'une voie ferrée de Kiaotcheou à Yitcheou, ville qui pour l'instant n'a rien de bien remarquable dans son enceinte d'environ 5 500 mètres de tour.

Dans l'ouest de la province, près de la base des monts, dans la région de la Terre Jaune, sur une rivière qui se dirige vers le Canal Impérial, Yentcheou fou, ville de 60 000 habitants, dont

la muraille a 8 kilomètres de circonvallation, fut plus puissante autrefois. Elle avait rang de capitale, quand l'empereur Yu la mit à la tête d'une des neuf provinces entre lesquelles il divisa la Chine, voici bien quatre mille ans passés : une inscription placée sur la porte occidentale de la ville rappelle son ancienne gloire.

On se trouve ici dans l'une des régions classiques de la Chine; les noms des villes, des montagnes, des rivières de la contrée se lisent à chaque page des annales les plus anciennes, et l'on est tout près de la patrie de Confucius, pas très loin de la ville sainte, Taïngan fou.

Il n'y a même pas vingt kilomètres, d'ouest en est, entre Yentcheou et la célèbre Kioufao, bâtie à 216 mètres d'altitude, au pied occidental du massif du Chañtoung, sur un affluent de la « Rivière des Transports ».

Kioufao, la « Jérusalem des Chinois », en tant que patrie de Confucius, leur plus grand sage, honoré comme un Dieu, est peuplée en partie par la descendance de ce Koungfoutse, la famille des Koung : aux quatre cinquièmes de ses 25 000 habitants, d'après Richthofen, pour la moitié seulement, dit Hesse Wartegg. Ces Koung sont pour la plupart des hommes robustes et bien faits; mais il ne paraît pas qu'un seul membre de cette famille si nombreuse et si respectée se soit distingué d'une manière exceptionnelle pendant les soixante-seize générations qui se sont succédé depuis que l'ancêtre commun a donné des lois morales à l'Empire. On cite pourtant quelques Koung devenus d'importants personnages et un grand savant d'il y a 2 100 années, Koung ngan Kouo. Contrairement à l'ordre chinois, la famille de Confucius reste noble à toujours, au lieu des douze générations qui mettent fin à un nom de noblesse, et son chef a le titre de duc, il est puissant, riche, et le « noble des nobles » de par ses 2 700 ans bien prouvés de généalogie héraldique. Qui oserait en cela se mesurer avec lui? Qui peut montrer un pareil nombre de « quartiers » authentiques en Europe?

Le temple principal, élevé à la mémoire de Confucius, l'un des plus splendides et des plus vastes qu'il y ait en Chine, renferme une série d'inscriptions datant de toutes les dynasties depuis deux mille ans; des vases, des ornements en bronze, des boiseries sculptées ornent les galeries, les parois et forment un musée complet de l'art chinois; des arbres antiques, quelques-uns plus que millénaires, cyprès, cèdres, pins d'énorme taille, croissent, toujours respectés, dans le parc environnant. L'un d'eux, cyprès au tronc noueux, fut planté

par Confucius lui-même; il est mort, mais de sa souche, entourée d'une balustrade en pierre, devant « la Porte du front d'or » monte un rejeton qui a déjà quatre ou cinq pieds de tour. Ce parc, ce temple, ou plutôt cet ensemble de temples, de pavillons, de portes triomphales, de colonnes sculptées de bois, et de ce qui est rare en Chine, de pierres, ces inscriptions « pompeuses », tous ceux qui ont visité le « Temple de Confucius » s'accordent à dire que c'est là une des merveilles de l'Empire des Fleurs.

Dans les appartements particuliers du duc, prince de la famille, se voient des objets précieux ayant appartenu au grand moraliste, urnes, trépieds, manuscrits; le domaine de ce personnage, fief direct de l'Empire, n'a pas moins de 66 000 hectares.

Quand les rebelles Taïping pénétrèrent dans Kioufao, ils respectèrent le temple, le palais et leurs trésors; ayant appris que le mandarin du lieu était de la famille du philosophe, ils s'abstinrent même de le tuer, par exception spéciale à leur règle constante.

Non loin du temple s'élève la haute butte funéraire qui a probablement valu à la ville son nom de Kioufao ou « Tertre contourné » et qui recouvre les ossements de Confucius; tout autour et sur une vaste étendue de pays, s'étend la nécropole familiale. D'autres tombes d'empereurs et de grands personnages, dont quelques-uns vécurent avant Confucius, se voient aussi dans les environs.

Enfin, à une vingtaine de kilomètres au sud-sud-ouest, près de la petite ville de Tsiou hien, un autre cimetière, dont les chênes et les cyprès ont fait une forêt sacrée, reçoit depuis plus de vingt-deux siècles les corps de tous les descendants de Mengtze ou Mencius, le plus célèbre disciple de Confucius : disciple non immédiat, puisqu'il naquit un siècle et demi environ après son maître.

Vingt-deux siècles de durée familiale à Tsiou hien! Et vingt-sept à Kioufao! C'est donc en Chine que les physiologistes pourront étudier à fond ce qu'ils cherchent vainement en Europe, des familles qui se soient maintenues depuis plus de deux mille années : il est vrai que, lors de chaque mariage, elles se mêlent au sang étranger, puisque l'union entre époux d'un même nom de famille est absolument interdite dans le Royaume Central. En 1865, lorsque Williamson visita Tsiou hien, le chef de la famille, descendant de Mengtze de mâle en mâle, appartenait à la soixante-dixième génération.

La « Jérusalem de la Chine », incroyable contradiction,

n'est pas visitée en pèlerinage malgré la vénération universelle pour Confucius, le vrai père, le vrai dieu de son peuple, et quelque magnifiques qu'y soient le parc, le temple, et prestigieux les souvenirs.

Tandis qu'à 65 kilomètres en ligne droite au nord-nord-est, à travers monts, Taïngan fou a vu « venir des centaines de millions de pèlerins » depuis les milliers d'années qu'on révère ses sanctuaires et ceux de la montagne sacrée qui la domine au nord, le Taï chañ, que gravit le prodigieux escalier de 6 000 degrés.

Taïngan borde, à 216 mètres au-dessus des mers, un sous-ributaire du Grand Canal, le Wen ho, venu de l'est, d'une région de fer et de houille; tout le pays d'alentour est riche, peuplé, couvert d'arbres fruitiers, de mûriers.

Elle héberge des pèlerins venus de toutes les provinces de la Chine, mais bien moins que jadis, alors qu'avant les massacres de la guerre des Taïping, il lui en arrivait annuellement de 250 000 à 500 000. Ces brigands la prirent et la pillèrent sept fois, avec les massacres de rigueur, et d'énormes ruines témoignent de leur passage, dans les faubourgs comme dans la ville, qui ne font plus ensemble qu'une cité d'à peine 45 000 âmes.

Toutefois, en 1869, Markham y trouva réunis jusqu'à 70 000 visiteurs; leur nombre est naturellement le plus élevé pendant la durée du grand marché annuel.

Le temple principal, « digne à lui seul du voyage », occupe la plus grande partie du nord de la ville, au milieu d'un parc de 10 hectares dont les arbres ont été plantés par divers empereurs, depuis le xe siècle. Les murs du sanctuaire sont couverts d'une peinture panoramique fort curieuse représentant une procession impériale des anciens temps, avec des éléphants blancs et des chameaux.

Dans la partie du Chañtoung qu'on pourrait appeler le « Trans-Hoangho », en opposition au « Cis-Hoangho » qui fait le gros de la province, Toungtchang, dont le noyau est une menue cité de 4 kilomètres seulement de circuit, a pris rang, par ses énormes faubourgs, parmi les agglomérations les plus actives de l'Empire Central : le dédale de ses rues et de ses canaux rappelle Changhaï ou Tientsin. Cette ville située sur le Canal est une des plus antiques de la Chine, une de celles dont le nom reparaît le plus souvent dans les annales de la tant vieille nation : c'est de là que sortit la dynastie des Tcheou, fondée par le héros Wang, « à la figure de dragon et aux épaules de tigre ».

A une cinquantaine de kilomètres nord-nord-ouest de Toungtchang, Kintsing, au confluent du Canal Impérial et du Wei ho, reprend peu à peu l'animation commerciale qui faisait sa prospérité avant les désastres de la révolte des Taïping compliquée du brigandage des Nienfeï.

*VII*
*KIAOTCHEOU : PROJETS D'AVENIR*

Deux missionnaires allemands ayant été massacrés par la foule dans une mission quelconque, l'Allemagne jugea venu le moment de s'assurer en Chine un grand et commode pied-à-terre, un plus vaste Hongkong, un lieu qui serait à la fois une forteresse, un port de commerce, une base d'opérations militaires.

Instruite depuis longtemps, par l'illustre Richthofen, des grands mérites d'une baie de la rive méridionale de la péninsule chañtoungaise, elle mit sa lourde main sur cette grande rade intérieure à laquelle on donne toujours le nom de Kiaotcheou, bien que la ville d'après laquelle on la désigne ait été repoussée dans l'intérieur de la campagne par l'effet des atterrissements.

C'était en décembre 1897, après les désastres de la guerre sino-japonaise et le cruel traité de Simonoseki.

La Chine ne voulait, c'est-à-dire ne pouvait pas résister : elle signa donc, en mars 1898, la cession à l'Allemagne, par bail de 99 ans, de la baie de Kiaotcheou et territoire adjacent; plus le droit d'exploiter, de préférence à toute autre nation, les mines du Chañtoung et de construire, c'est-à-dire posséder le réseau de chemins de fer qu'il lui plairait d'établir dans la province à l'orient des monts.

L'Allemagne a obtenu de la sorte un territoire d'environ 920 kilomètres carrés, dont plus de moitié, 550, occupés par la baie de Kiaotcheou.

Ce n'était pas assez, et par acte authentique elle s'est fait attribuer, sous le nom de « zone d'influence », un territoire près de huit fois plus étendu : 7 100 kilomètres carrés, circonscrits par une demi-circonférence ayant son centre au lieu médian des eaux de la baie.

Telle est l'étendue de la Deutsch China, de la Chine allemande.

Ce n'est pas tout à fait le vingtième de la province. En supposant que le territoire de Kiaotcheou ait une densité de population égale à celle du Chañtoung, et que le Chañtoung soit habité par 25 millions d'hommes, la Deutsch China comprend 84 000 résidents.

La baie de Kiaotcheou, vaste de 55 000 hectares, a de précieux avantages : on y entre par 40 mètres de fond, on y

trouve bons ancrages et bons abris, elle résiste bien à l'hiver qui ne la gèle que très peu et pour peu de temps, enfin le climat n'y contrarie guère l'organisme européen. C'est en somme presque un pays du nord, avec un hiver qui ne manque pas de journées froides.

Dans le rayon de 50 kilomètres autour du point central de la baie, sont compris presque tout le massif du Laou chañ à l'est, une partie de celui du Changyé chañ à l'ouest, le lac Peïma hou au nord, des chaînes de collines, nombre de vallées, des « terres jaunes » et les villes de Kiaotcheou, de Tsimo, de Kaomi.

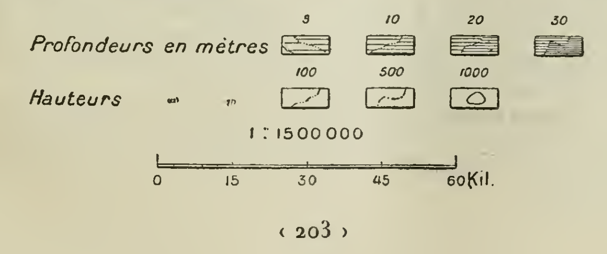
Le Laou chañ, c'est-à-dire « les Monts pénibles », chaînon littoral, granits et gneiss dénudés, monte à 1 100 mètres, et peut-être 1 300 : sa nudité « grandiose », la précision, la hardiesse de ses formes, la façon dont il s'élance hors de la mer le font paraître plus haut qu'il ne l'est en réalité. Au pied de ses escarpements méridionaux, la baie de Laou chañ s'avance profondément entre des roches, en un port parfaitement abrité.

C'est au pied de ses contreforts extrêmes, au sud, que s'échancre, à l'entrée de la baie, le port de Tsingtau, ancrage bien protégé contre la mousson d'hiver, mal contre les vents d'été qui poussent avec violence les vagues sur la plage; et c'est à l'ouest de ces bastions terminaux, dans l'intérieur de l' « étang », que les Allemands construisent le port futur de leurs « eaux intérieures ». Déjà dans le Laou chañ, ils ont débaptisé nombre de cimes devenues le Friederichsberg, l'Iltisberg, le Prinz-Heinrich Berg, le Kaiserstuhl. Dans la presqu'île au sud de l'entrée, il y a un autre Prinz-Heinrich Berg, un Irene Berg; la plus grande île de la baie, devenue presqu'île à marée basse par le progrès des alluvions, ce qui est aussi le cas de l'ex-île de Tchiposan, a pris le nom de Cormoran Insel. Les caps sont maintenant Irene Spitze, Kaiser Spitze, Cormoran Spitze, que domine en arrière le Siotchou chañ ou Tamo chañ (675 mètres). Assurément ces dénominations, dont beaucoup dues à la flatterie, sont plus faciles à garder en mémoire que les précédents noms chinois.

Kiaotcheou, à 7 ou 8 kilomètres au nord-ouest de sa baie, est une ancienne ville dont la première syllabe remémore, a-t-on dit plus haut, les barbares Kiao soumis aux lois de l'Empire à partir du VI^e^ siècle avant notre ère, donc à une époque où la petite mer interne était moins ensablée, moins envasée qu'aujourd'hui, parce que les montagnes du Chañtoung avaient jusqu'alors conservé leurs forêts, et, bien

Fig. 5. — Ancien détroit du Chañtoung.

*D'après B Hassenstein et autres.*



entendu, parce que le Kiao ho et autres affluents n'avaient pas eu le temps d'apporter un aussi grand cube d'alluvions. La dégradation progressive de son lac marin, l'impossibilité où sont maintenant les jonques de remonter jusqu'à la ville, les massacres des Taïping ont beaucoup nui à Kiaotcheou; on lui suppose pourtant encore une population supérieure à 50 000 âmes, y compris les faubourgs continuant la « cité mère » autour d'une enceinte bastionnée percée de trois portes.

La ville que les Allemands construisent, solidement, avec méthode, derrière le promontoire de Tsingtau, à portée de la rade du même nom, fait déjà bonne figure. C'est elle, et non Kiaotcheou, qui deviendra le lieu militaire, naval, commercial, « impérial » de la « Chine Germaine »; elle a été déclarée port libre en 1898 et sa baie est remplie de navires.

C'est là que sera le point de départ du réseau par lequel les nouveaux maîtres méditent « l'exploitation rationnelle » du Chañtoung, de ses mines, surtout des houillères de la montagne, et des produits de la plaine exubérante. Ce réseau, tel qu'on le conçoit d'avance, et sans préjudice de ce qui se décidera après connaissance plus intime du pays, comprend essentiellement :

Une ligne du nord : de Tsingtau à Tsinan, la capitale de la province, par la grande ville de Weï hien et par Tsingtcheou. Elle rapprochera de la mer les houilles de Po chañ, de Tchangkiou, les soies de Tsingtcheou; c'est environ 350 kilomètres, dont 150 de Tsingtau à Weï hien. Mais ce ne sera là qu'un commencement : le tronc commun se continuera au nord-ouest, dans les plaines du Hoang ho et du Canal Impérial, jusqu'à la rencontre du chemin de fer de Peking à Hañkoou; et au sud, puis à l'ouest-sud-ouest, jusqu'à ce même chemin de fer, jusqu'à Kaïfoung, par Taïngan, la ville des temples, Yentcheou, Tsining, Tsaoutcheou;

Une ligne du nord-est, d'environ 200 kilomètres, de Tsingtau à Laïyang, pays de la soie sauvage, et au grand port de Tchefou;

Une ligne du sud, longue de 265 kilomètres, se détachant de la ligne du nord à Kaomi et aboutissant à Yitcheou; elle desservira les mines de fer, de houille, voisines de ce point terminus, qui ne sera tel que jusqu'à prolongement méridional vers la lointaine Changhaï;

Une ligne unissant, au sud et à l'ouest des monts du Chañtoung, Yitcheou à Tsinan par Yentcheou et Taïngan : de Yentcheou à Tsinan, elle usera des rails de la voie de Tsinan à Kaïfoung.

Il est possible, on peut même dire probable, après les derniers événements, que ce réseau ne restera pas longtemps à l'état platonique.

Le temps est définitivement passé où toutes les classes de la société chinoise se « rebiffaient » énergiquement contre les chemins de fer, où surtout les idées religieuses du peuple chinois s'opposaient au passage à travers les cimetières qui, en Chine, sont, on peut dire, « ubiquistes ». Le feng-choui, dit à peu près Richthofen, les esprits des vents et des eaux se déclarent satisfaits dès qu'à côté d'un profit visible dans la vente du terrain, il y a la petite somme suffisante pour le transport des os des ancêtres vers un nouveau champ de repos éternel.



## *CHAPITRE TROISIÈME*

# *LE HOANG HO OU FLEUVE JAUNE*

I. LE HOANG HO SUPÉRIEUR. ‖ II. HOANG HO MONGOL ET HOANG HO MOYEN. ‖ III. HOANG HO INFÉRIEUR. ‖ IV. INONDATIONS ET DÉPLACEMENTS DU HOANG HO. ‖ V. LE CANAL IMPÉRIAL.

*I LE HOANG HO SUPÉRIEUR*

LA région d'écoulement du Hoang ho ou « Fleuve Jaune » comprend dans le Tibet et la « Fleur du Milieu » un espace qu'on évaluait à 1 500 000 kilomètres carrés, ou bien près de trois fois l'aire de la France. Estimation beaucoup trop généreuse que de récents calculs planimétriques de l'Institut de Gotha ont, provisoirement sans doute, réduite à 98 millions d'hectares : ce qui répond presque à deux fois l'étendue de la terre française.

Comparé au bassin du Yangtze kiang, vaste de 1 775 000 kilomètres carrés, celui du Hoang ho est presque deux fois moindre, et ce « fleuve Jaune » dont l'embouchure est moins orientale que celle du fleuve Bleu, naît à 550 ou 600 kilomètres moins loin que lui vers l'occident.

Ainsi le Hoang ho n'est que le second des grands fleuves chinois; parfois même, durant le cours des âges, il cessa d'être un fleuve et ne fut plus qu'une rivière tributaire, ses eaux s'étant détournées en partie vers le Yangtze kiang. En somme bien inférieur à son grand rival en aire d'écoulement, en longueur de cours, quoiqu'il ait 3 760 kilomètres, et en masse liquide, le Hoang ho n'en est pas moins assez puissant pour former avec le Fleuve Bleu un grand système hydrographique.

Il contraste avec lui, de sa source à son estuaire, par la

marche de ses eaux, par les cultures de ses bords, les mœurs des populations riveraines.

Pour exprimer ce contraste, les Chinois ont fait des deux fleuves les représentants des deux principes qui, d'après eux, se partagent le monde, le *yang* ou principe mâle, et le *yin* ou principe femelle, celui du Ciel et celui de la Terre. Le Hoang ho est le fleuve femelle; voué à la Terre, il est désigné par le jaune, la couleur que les habitants des « Terres Jaunes » prirent naturellement pour la couleur terrestre par excellence. Il est vrai que ses flots ont toujours une teinte jaunâtre, mais les eaux du Yangtze sont à peine moins troubles que celles de l'autre fleuve.

On sait que le Hoang ho et le Yangtze kiang naissent sur le même plateau pour aller traverser les mêmes plaines alluviales dans leur cours inférieur, mais après avoir arrosé dans leur cours moyen des régions fort éloignées et très différentes les unes des autres.

C'est au grand voyageur russe Prjevalskiy qu'on doit la découverte des sources du « fleuve Jaune », en 1885, au cours d'une de ses nombreuses et périlleuses explorations au Tibet.

Le Hoang ho part de montagnes, encore confuses sur nos cartes, qui courent et s'enchevêtrent entre le cours supérieur du Yangtze kiang au sud-ouest et le lac Koukou au nord-est, sur le plateau du Tibet.

Son torrent originaire s'amortit sur le plan d'Odon Tala, sorte de marais d'une cinquantaine de kilomètres de longueur au bout duquel il rencontre un grand lac, le Kiaring tso ou Djarin nor, d'où il passe dans le lac Russe, le Nyering tso ou Orin nor des gens du plateau. Ces deux lacs sont plus ou moins à 4 200 mètres au-dessus du niveau des mers.

A 500 kilomètres en aval, Prjevalskiy rencontra le fleuve à 2 500 mètres d'altitude, à l'issue de cluses formidables au fond desquelles il contourne les monts Amni Matchen, massif énorme auquel on suppose 6 500 mètres.

Déjà considérable, le fleuve serpente à une cinquantaine de kilomètres au sud et fort en contrebas du Koukou nor, lac miroitant à 3 200 mètres, et, passé du Tibet dans la Chine proprement dite, il reçoit à gauche des torrents fournis par la chaîne de Richthofen, qui dépasserait 6 000 mètres.

Sa première province chinoise est le Kansou; il y baigne Lantcheou fou, puis s'achemine vers les confins du désert de la Mongolie, annoncé par la Grande Muraille, qui le longe longtemps, surtout à gauche, et dont il interrompt deux fois la ligne bastionnée.

*II HOANG HO MONGOL ET HOANG HO MOYEN*

Au delà de Ninghin, au pied du plateau de la Mongolie, le fleuve abandonne la Chine pour cette Mongolie et, courant au nord-nord-est, ensuite à l'est, enfin au sud, il contourne le pays des Ordos, où il pénètre après avoir tranché par des défilés les obstacles que lui oppose la chaîne dite Ala chañ. Des dunes de sable s'avancent jusqu'au bord du courant par la brèche qui s'ouvre entre l'Ala chañ et l'In chañ, et des lacs salés emplissent les cavités de la vallée dans le voisinage immédiat du fleuve.

Il y a tout lieu de croire qu'auparavant le Fleuve Jaune s'étalait en un vaste lac dans le bassin qui sépare ces deux chaînes de montagnes : en cet endroit de son cours, le Hoang ho se ramifie en plusieurs bras qui changent de place suivant les crues. Lors du voyage de Prjevalskiy en 1871, le courant principal, celui du sud, avait une largeur moyenne de 400 mètres ; il était de formation récente, et des courants latéraux serpentaient dans la plaine jusqu'à la base des montagnes de l'In chañ. Ces déplacements du cours ont probablement donné lieu à cette légende, que le fleuve disparaît en entier dans les sables en contournant la péninsule des Ordos, puisqu'après un long cours souterrain, tout à coup il rejaillit, au milieu des rochers.

En aval de cette région à demi lacustre qui témoigne de l'existence d'un ancien barrage naturel, le Hoang ho tourne brusquement vers l'est et vient se heurter aux montagnes de gneiss qui forment au sud-est les degrés extérieurs du plateau de la Mongolie. Le géologue Pumpelly croit avoir retrouvé les traces d'un lit par lequel le Fleuve Jaune s'écoulait autrefois en longeant la base du plateau mongol : de nombreux lacs qui se suivent en colliers et qui communiquent les uns aux autres par d'étroits défilés, indiqueraient le passage de l'ancien courant, qui se déversait jadis dans la mer Jaune par le Peï ho. Il n'y a pas 600 kilomètres des lieux où le Hoang ho atteint le bout oriental de la presqu'île des Ordos jusqu'aux rivages de la mer Jaune les plus rapprochés, et il y en a bien 1 500, menus détours non compris, par la route qu'a fini par suivre le fleuve, quand il s'est décidé à se porter de l'est, route directe de l'océan, vers le sud, qui l'écarte de la voie droite.

En effet, obstrué par ses propres alluvions, et par des éboulis ou des épanchements de laves, le Hoang ho se porte brusquement au midi, et il traverse deux chaînes de montagnes parallèles, de manière à compléter le circuit de plus de 2 000 kilomètres de développement qu'il fait autour du pays des Ordos et de la province de Chensi. C'est peut-être à la for-

mation de ce nouveau lit du Hoang ho que se rapporterait la légende chinoise : « En ce temps Kingkoung combattait avec Tchouantcheo pour l'empire du monde. Dans sa fureur, il heurta de sa corne la montagne Putchiao, qui soutient les piliers du ciel, et les chaînes de la terre furent brisées. Les cieux tombèrent au nord-ouest, et la terre se fendit largement au sud-est. » D'après le témoignage des missionnaires catholiques du siècle dernier, une espèce de poisson se rencontrerait seulement près de Paoté, dans la partie du Hoang ho qui sépare le Chensi du Chañsi : la faune rappellerait ainsi l'ancien isolement des deux moitiés du fleuve actuel.

Le Hoang ho reste fidèle à la direction du midi pendant près de 700 kilomètres, 650 au moins, en droite ligne, entre le Chensi à l'ouest et le Chañsi à l'est, jusqu'à la rencontre de la rivière Weï, qui limite d'une manière précise le cours moyen du « Courant jaune ».

On peut dire à certains égards que le Hoang ho, malgré l'abondance de ses eaux, est l'affluent du Weï, car cette rivière, de même que la Saône s'unissant au Rhône, est celle qui maintient sa route primitive, et sa vallée, « berceau de la civilisation chinoise », est un des sillons réguliers qui s'ouvrent parallèlement aux arêtes de la Chine centrale. D'ailleurs, le Weï, le plus grand des tributaires du Fleuve Jaune, est plus important que celui-ci pour la navigation : des milliers de barques à fond plat en remontent le cours jusqu'à moitié chemin de ce coude de Lantcheou où commence le détour du Hoang ho vers la Mongolie. C'est un beau cours d'eau de 600 kilomètres à grandes lignes, d'ouest en est, sans les détours secondaires et il a dans son bassin inférieur, à 10 kilomètres de sa rive droite, la grande Singan, qui fut la capitale de l'Empire et l'est redevenue pour un temps. Près de cette ville, il n'a guère que 120 mètres de large, mais avec 50 de profondeur, n'ayant pas encore mêlé à ses eaux, jaunes en vertu du lœss, les eaux du King, son maître affluent.

*III*
*HOANG HO INFÉRIEUR*

Ce « Rhône » et cette « Saône » de la Chine du Hoang ho sont également chargés des boues qu'ils entraînent en rongeant les sols meubles de leurs berges et les falaises abruptes de la « terre jaune ».

L'eau trouble, opaque du Hoang ho est passée en proverbe chez les Chinois : « Le fleuve Jaune, disent-ils,

ne devient clair que lorsque un sage apparaît, ou quand un magistrat juge suivant la justice. »

Dès 1792, l'Anglais Staunton avait essayé de mesurer le débit du fleuve et d'évaluer le volume des particules terreuses qu'il transporte : ses calculs lui avaient donné un deux-centième pour la part d'alluvions rayant le courant jaunâtre : proportion de matières solides vraiment tout à fait exceptionnelle, car, en moyenne, les alluvions sont trois à quatre fois moins abondantes, même dans les cours d'eau le plus chargés de sédiments, comme sont, par exemple, le Gange, le Pô, la Durance.

On avait donc, semblait-il, raison suffisante d'accuser Staunton d'une grande exagération, mais des mesures récentes ont presque réhabilité ses calculs. Des ingénieurs hollandais, hydrauliciens du plus grand mérite chargés d'étudier le Hoang ho après la désastreuse inondation de 1887, et de proposer des plans pour prévenir le retour d'une pareille calamité, ont scrupuleusement mesuré le fleuve et tout ce qui le concerne.

A Tsilo, près de Tsinan, capitale du Chañtoung, ils ne lui ont trouvé que 1 288 mètres cubes de débit par seconde, en plein étiage d'ailleurs. Plus haut, « à 700 ou 800 kilomètres de l'embouchure », en un lieu où le « fleuve Jaune » a 310 mètres de largeur en deux bras autour d'une île sablonneuse, et plus de 45 mètres de profondeur en eaux basses, ils constatèrent qu'il roule 3 kilog. 708 de matières terreuses par mètre cube : soit un deux-cent-soixante-dixième environ.

C'est donc au plus haut degré un de ces fleuves « travailleurs » incessamment occupés à démolir leurs berges pour en reporter les débris, de courbe en courbe, sur leurs rivages inférieurs, et jusque sur les plages de leur embouchure. En longeant le bord du Hoang ho, qui venait en cet endroit saper la base de l'estran, Williamson comparait l'effet de chaque flot successif du courant à celui d'une faux promenée dans l'herbe touffue d'une prairie; à chaque morsure du fleuve, une lisière de la berge disparaissait dans l'eau jaunâtre. Il n'y pas lieu de s'étonner si les Chinois disent en manière de proverbe : « C'est ce qu'on verra quand le Hoang ho sera clair », en d'autres termes : « C'est ce qui ne se verra jamais. » Ils disent aussi : « On ne le laverait pas en mille ans. »

Mais les érosions des bords ne sont pour les riverains que le moindre des dangers. A un certain point de vue, ils ont encore plus à redouter l'apport des alluvions fécondes qui renouvellent leurs campagnes, car ces terres accroissent

constamment la hauteur des rivages. Peu à peu des levées naturelles bordent tout le parcours du fleuve; le fond du lit s'exhausse en proportion, et quand arrivent les crues, quand l'une des rives est crevée ou surmontée par le courant, un bras nouveau se forme et dévaste le pays à des distances extraordinaires.

Pareil au Nil, au Pô, au Mississippi, le Fleuve Jaune coule ainsi, en temps de grosses eaux, à un niveau plus élevé que celui des plaines avoisinantes, et, la terreur aidant, on n'a pas manqué de se figurer cette différence de niveau comme beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en réalité. On a souvent répété et l'on répète encore que « les eaux du Pô coulent plus haut que les toits de Ferrare »; de même des auteurs chinois, cités par Carl Ritter, affirment que, dans le lit du Fleuve Jaune, la surface du courant de crue dépasse de 11 *tchang* ou de 33 mètres le plan des campagnes riveraines! L'exagération est grande, mais il est certain qu'un écart menaçant de niveau se produit pendant les crues, et les habitants de la contrée sont alors obligés de travailler sans relâche à protéger leurs maisons, leurs récoltes et leurs propres existences contre le débordement des eaux.

Comme les riverains du Pô, de la Loire, du Mississippi, c'est au système des endiguements que ceux du Hoang ho ont eu recours pour essayer de contenir leur fleuve. Des levées maîtresses le bordent des deux côtés et sont l'une et l'autre consolidées par des contre-digues qui s'appuient elles-mêmes sur des levées secondaires. En amont du Kaïfoung fou, les deux principales digues de la rive gauche, hautes de 22 mètres, se développent parallèlement au fleuve, à 3 200 et 2 400 mètres de la berge naturelle, et l'espace livré aux eaux de crue entre ces remparts et le fleuve est découpé en longs rectangles par des levées transversales. Les campagnes les plus menacées sont ainsi divisées en de nombreux compartiments où s'arrêtent les eaux d'inondation et où les agriculteurs sèment leur graine et moissonnent leur récolte entre deux crues. Avant de se déverser en torrents tourbillonnants dans la plaine libre, l'eau croissante doit faire brèche à travers plusieurs remparts : qu'un seul, le dernier, résiste à la pression du courant, et le pays est sauvé du désastre.

Les hydrauliciens néerlandais dont il a été parlé ci-dessus, louent la solidité, l'ingéniosité de ces digues; ils ne croient pas qu'il soit facile de faire quelque chose de plus résistant que ces levées de 40, 50, et même de 120 mètres d'épaisseur, faites tantôt d'argile seulement, tantôt de tiges de sorgho

entrelacées, maçonnées d'une boue argileuse promptement séchée par le soleil.

Si habile soit-il, tout ce réseau de digues latérales, à l'entretien et à la réparation desquelles soixante mille ouvriers sont constamment occupés, a pour effet inévitable d'exhausser les rives par le rapide dépôt des alluvions dans les compartiments du bord. La différence de hauteur entre le niveau fluvial et celui des plaines basses s'accroît en proportion; plus on élève les digues, et plus le fleuve est menaçant; le péril augmente en raison même des efforts que font les populations pour le conjurer.

Il est un moyen de prévenir parfois le désastre de la rupture des digues. Lorsque le Hoang ho est « suspendu », pour ainsi dire, au-dessus des campagnes, on peut avoir recours au creusement de canaux qui emportent le trop-plein des eaux vers l'une ou l'autre des cavités marécageuses ou lacustres situées au nord du Yangtze kiang, dans la province de Kiangsou. C'est ainsi qu'en 1780 l'empereur Kienlong fit creuser en quinze mois un canal de 100 kilomètres de longueur qui rejetait une moitié du Hoang ho dans le Hangtzö, lequel est une très vaste lagune à une centaine de kilomètres au nord de Nanking, à toucher la « rivière des Transports », à l'ouest. Ce Hangtzö reçoit la longue rivière Hoaï.

*IV*
*INONDATION ET DÉPLACEMENTS DU HOANG HO*

Ouverts à temps, les canaux de décharge soulagent considérablement le Hoang ho ; ils peuvent très bien empêcher la formation de crevasses. Mais ne sont pas tous prévus, et les changements des saisons, et les oscillations du fleuve. Les digues ne sont pas toujours et partout dans un bon état d'entretien, surtout aux époques de dissensions et de guerres civiles, ou bien par suite de la prévarication des mandarins; et tantôt sur un point, tantôt sur un autre, le fleuve s'ouvre une brèche à travers ses levées pour continuer son œuvre géologique, le remaniement de la plaine.

Grâce à ces continuels déplacements de lits, le sol des campagnes inondées s'exhausse, mais les moissons de contrées entières sont noyées à la fois, et des millions d'hommes sont en proie à la famine.

Autre désastre, en même temps : des villes et des villages sont rasés par le flot, car les Chinois n'ont pas su, comme les Égyptiens d'autrefois et les Californiens modernes, bâtir leurs

groupes d'habitations sur des plates-formes artificielles supérieures au niveau des nappes d'inondation. Le Hoang ho est resté le Nih ho ou « Fleuve Incorrigible », ainsi que le nomment d'anciens auteurs chinois. C'est peut-être aussi par allusion à ses débordements redoutables que les Mongols ont donné au « Fléau des Enfants de Han » le nom de Kara Mouren ou « Rivière Noire », cité par Marco Polo. Les populations riveraines sont à la merci du premier chef d'armée ou de bandes qui renverse les digues. En 1209, une irruption du Hoang ho dans le camp de Djenghiz khan fut la cause de l'une des rares défaites qu'eut à subir le conquérant. En 1642, un mandarin noya 200 000 habitants dans la ville de Kaïfoung fou, et plus tard l'empereur Kanghi fit périr de la même manière un demi-million de ses bons Chinois.

La plaine dans laquelle se déplacent successivement les eaux du Fleuve Jaune comprend l'immense espace qui s'étend de la bouche du Peï ho à celle du Yangtze kiang. C'est tout simplement la presque « intégrité » de la grande plaine chinoise, l'un des principaux terroirs agricoles du monde, et de beaucoup le plus densément peuplé jusqu'à ce jour : du nord au sud, elle se développe sur 1100 kilomètres et même au delà, avec largeur de plus de 300 kilomètres en son septentrion, de près de 500 dans son milieu, de plus de 600 dans son midi.

Dans cette « plaine » plus longue que la France et quatre fois plus habitée, car on ne peut pas lui attribuer moins de 150 à 175 millions d'hommes, dans ces alluvions extraordinaires le fleuve se balance à droite et à gauche sur une étendue d'environ 900 kilomètres du nord au sud. En aucune autre région de la Terre on ne voit un exemple de changements aussi considérables dans l'histoire contemporaine des fleuves. Pour se faire une idée de ces déplacements de cours, qui ravagent un pays égal en superficie à la Grande-Bretagne, il faudrait s'imaginer le Rhin cessant de couler vers la Hollande, en aval de Cologne, et se dirigeant à travers les plaines du nord de l'Allemagne, par delà Weser, Elbe et Oder, jusqu'à l'embouchure actuelle de la Vistule dans la mer Baltique.

C'est que le « Fléau des enfants de Han », dit aussi le « Crève-cœur de la Chine », après avoir serpenté dans sa plaine alluviale, fond comblé d'une ancienne mer, vient se heurter précisément contre la pointe occidentale des montagnes du Chañtoung; son courant se détourne, soit à droite, soit à gauche du môle énorme, et l'exhaussement artificiel des eaux fluviales par les digues riveraines aide à la violence avec laquelle le courant se précipite d'un côté ou de l'autre pour

surmonter le seuil qui sépare en cet endroit les deux versants de l'immense plaine.

Depuis les temps mythiques de Yu, que les annales disent avoir vécu il y a bientôt quarante-deux siècles, les changements partiels ou complets de cours sont un des phénomènes ordinaires signalés par les historiens du Fleuve Jaune : quelques missionnaires ont même voulu voir un « déluge » dans une de ces grandes inondations dont « les populations des plaines se plaignirent en soupirant ». Pendant les vingt-cinq derniers siècles, depuis l'an 600 de l'ère ancienne, le bas Hoang ho s'est complètement déplacé dix fois en se creusant un ou plusieurs nouveaux lits dans la plaine alluviale, et chacun de ces événements a eu pour conséquence la dépopulation partielle de la contrée.

Au milieu du XIXe siècle, le cours du fleuve se dirigeait au sud-est, en aval de Kaïfoung, et se déversait dans la mer à peu près vers le milieu de la distance qui sépare de l'estuaire du Yangtze la péninsule du Chañtoung; en outre, une petite coulée s'épanchait de lac en lac vers ce dernier fleuve. C'est en 1851, à l'époque où commençaient les ravages des Taïping, que les riverains du Hoang ho, cessant d'entretenir leurs digues, laissèrent le fleuve s'ouvrir, à travers les levées de sa rive gauche, près du village de Loungmen koou, une brèche d'un kilomètre et demi de largeur. Toutefois l'ancien lit ne se dessécha point complètement, et durant deux années le nouveau fleuve, errant dans les campagnes du nord, chercha sa voie vers le golfe de Petchili.

C'est en l'an 1853 que le changement devint définitif. Le Hoang ho coulait désormais au nord-est, sans lit fluvial en maints endroits et gardant l'aspect d'une inondation permanente de 15 à 25 kilomètres de large, empruntant ailleurs un canal quelconque, naturel ou artificiel, qu'il essayait d'élargir et d'approfondir à sa taille. Ainsi, dans la partie inférieure de son cours, il s'est approprié le lit du Tatsing ho, jadis rivière indépendante. Sur les bords du lit abandonné, qui resta longtemps rempli de mares, de sables mouvants, de broussailles, les levées de défense se dressaient, pareilles à des remparts, et presque partout en excellent état de conservation. Mais si les digues restèrent debout, la plupart des villages riverains furent changés en monceaux de ruines, les cités furent désertées, les champs tombèrent en jachère.

Ce déplacement du Hoang ho fut doublement désastreux : d'une part les eaux avaient noyé des terres fertiles; de l'autre, elles avaient abandonné des campagnes qui ne peuvent rien

produire sans irrigation et qui devaient toute leur richesse et leur population aux canaux fertilisants dérivés du fleuve. Le mal direct que fit l'inondation dans les régions parcourues actuellement par le Hoang ho fut peu de chose en comparaison du dégât qu'il causa indirectement en se retirant des espaces sablonneux dont toute la fécondité provenait de ses eaux. Aussi les habitants de la contrée méridionale réclamèrent-ils maintes fois qu'on ramenât le fleuve dans son ancien lit canalisé, supérieur de 7 ou 8 mètres à son nouveau cours; mais peu à peu les populations s'accommodèrent aux changements apportés par le « Jaune » dans l'économie du pays, et tandis que des champs, de plus en plus nombreux, occupaient le lit abandonné, qu'on y avait même bâti des villages, le Hoang ho nouveau se borda de digues latérales sur un espace de plus de 160 kilomètres et on le régularisa du mieux qu'on put, quoique sa largeur variât encore entre 200 et 3 000 mètres.

Que de vies humaines coûta cette émigration du Hoang ho, par les dévastations qui l'accompagnèrent, et surtout par la famine qui suivit! Les voyageurs qui virent les villages détruits, les villes abandonnées, les campagnes couvertes de vase ou parcourues par les sables mouvants, évaluent à plusieurs millions le nombre des victimes.

En 1870, une nouvelle calamité menaça le pays : une crevasse s'ouvrit dans la levée de la rive droite, en amont de Kaïfoung; mais on réussit à la fermer à temps. Cette fois, les eaux débordées prenaient la direction du Fleuve Bleu par le Koulou ho, le Cha ho et le Hangtzö, à l'ouest de l'ancien lit. Il paraît d'ailleurs que par les suintements latéraux et les petites crevasses qui se font tantôt à droite, tantôt à gauche, le Hoang ho ne cesse pas d'être le tributaire du Yangtze kiang, du Hoaï ho et du Peï ho.

Il est sûr et certain qu'on ne peut pas ne pas être surpris de l'énorme diminution des eaux du Hang ho dans son cours inférieur : près d'un pont qui élève encore les débris de ses huit piles, à Tsi ho, là où il ne roule que 1 288 mètres cubes par seconde, soit à peine les deux tiers du Rhône ou du Rhin, il est bien difficile de reconnaître la puissante artère que l'on a vue couler en amont de Kaïfoung à l'entrée de la grande plaine : une grande part du volume fluvial s'est perdue en route dans les lacs, les marais, les coulées souterraines et la multitude des canaux d'arrosage.

En 1887, au mois de septembre, le « Crève-cœur de la Chine » réalisa la menace de 1870. Il creva la levée de la rive droite en amont de Kaïfoung, près de Tchengtcheou, et il se

répandit en vainqueur dans les « plaines de l'envahissement », vainqueur terrible qui consomma un million de vies au moins, probablement beaucoup plus, jusqu'à sept millions, a-t-on prétendu. Le gouvernement chinois admet que cette inondation a supprimé deux millions et demi de ses sujets; trois millions semble le nombre probable. L'aire de dommage a été évaluée à 3 107 850 hectares dans la seule province du Honan : de ces 31 078 kilomètres carrés, 19 424 ensablés et perdus momentanément pour les paysans.

Le nouveau fleuve submergea le lit du Koulou ho, qui le conduisit au Chao ho, puis à ce Hoaï ho qui va s'amortir dans le Hangtzö; le Canal Impérial fut éventré, noyé, tordu, et le torrent de dévastation se perdit dans le Yangtze kiang après avoir brisé les digues de la rive gauche à Yangtcheou, à l'aval de Nanking.

L'année suivante, en 1888, après comblement des brèches, réparation tant bien que mal des levées, nouvelle fugue du « fleuve Jaune » par la même coupure de Tchengtcheou, dans la direction du « fleuve Bleu » : nouveaux ravages, nouvelle hécatombe.

En 1890, résistance de la levée de Tchengtcheou, solidement réparée, mais crevaison des digues dans le bas du Chañtoung, en juillet, plaines couvertes de 3 mètres d'eau sur un espace de 165 000 kilomètres carrés (près du tiers de la France), 800 bourgs ravagés, des centaines de milliers d'existences détruites.

Depuis lors le « Fléau des fils de Han » n'a pas trop fait parler de lui, mais, comme on dit populairement, il faut le tenir à l'œil et l'une des premières grandes entreprises de la Chine, telle qu'elle sortira du cataclysme de 1900, sera la régularisation, définitive, s'il se peut, de ce terrible irrégulier, après étude complète de son bassin, de sa course, de ses troubles et transports.

Il y a trois solutions au problème de la rectification du Hoang ho des plaines : le diriger, comme il était avant 1887 et comme il est maintenant, vers Tsinan et le nord des monts du Chañtoung; lui ouvrir son lit de 1887-1889 vers le Canal Impérial et le Yangtze kiang inférieur; le couper en deux dans la région de Kaïfoung, là où il a tendance à crever ses levées de gauche ou ses levées de droite, et l'envoyer moitié vers Tsinan, moitié vers Yangtcheou, si l'étude de ses débits prouve qu'il est assez puissant pour fournir à deux fleuves.

De ces trois alternatives, le gouvernement chinois préfère la première : elle lui faciliterait la mise en bon état du Canal Impérial, « créé par les anciennes dynasties pour amener le riz à Peking, et cette considération prime toutes les autres chez

ce peuple qui, plus encore que l'ancien sénat romain, est systématiquement réfractaire à tout ce qui n'est pas *more majorum* ». Mais il ne suffit pas qu'il préfère : il faudra qu'il laisse exécuter les plans adoptés par les ingénieurs européens comme les plus capables de contenir les fureurs du fleuve ou de les apaiser en les dispersant. Puissent les ingénieurs européens qui dirigeront le travail ne pas trop mépriser, dans leur morgue occidentale, la longue expérience des riverains.

Dans le voisinage du golfe de Petchili, le fleuve erre entre des espaces marécageux qui ne sont évidemment qu'un fond de mer récemment émergé. La ville de Poutaï, que l'on dit avoir été, il y a vingt et un siècles, à 500 mètres de la mer, en est à 70 kilomètres maintenant. Les terres environnantes sont encore saturées de sel, et par un simple lavage les habitants de Tiemen kouan obtiennent du sel d'excellente qualité. Le dernier groupe de cabanes s'élève sur une butte de coquillages qui fut jadis un îlot et donne asile à des coupeurs de roseaux et aux moines bouddhistes d'un temple moderne.

Il ne donne pas entrée aux grands navires, et même les jonques de commerce doivent s'arrêter au large de la barre, non qu'elle soit infranchissable, puisque, à marée basse, le seuil est à 2 mètres de profondeur; mais le fleuve est trop étroit pour que les navires puissent y manœuvrer à leur aise. De petites barques transbordent les marchandises des jonques de mer au port fortifié de Tiemen kouan, à 40 kilomètres en amont de la bouche fluviale, et cette montée de bateaux est à peu près toute la navigation qui se fait sur le Hoang ho, le fleuve ingouvernable, terminé sur une mer jaune, devant une plage maussade, très souvent voilée de brumes.

Peu de ponts sur ses eaux « orageuses », souvent très larges, parfois très divisées en rivières, en coulées, mais nombre de bacs qui, d'une rive à l'autre, emploient en maints endroits des heures de traversée périlleuse et que l'on pousse à la gaffe, par des fonds variables de 1 à 2 mètres; on ne trouve de grandes profondeurs que dans les « cingles », à la base des berges d'érosion. Dans tout le bassin du bas fleuve, et surtout dans le Honan, la brouette est le grand moyen de transport, et en certains districts d'où l'on expédie la houille et le sel, les pousseurs de brouettes ont le monopole de la route pendant tout le jour : c'est la nuit seulement que peuvent passer les chars. Quand le vent est favorable, toutes ces brouettes, voyageant de conserve, sur les routes étroites, la voile au vent, car elles s'aident de la toile, présentent un spectacle des plus curieux. Le haut Hoang ho, dans le Kansou, serait navigable

pour les barques, mais les Chinois de ce pays, très différents de leurs compatriotes des bords du Yangtze, préfèrent se charger de leurs denrées que de les transporter par eau.

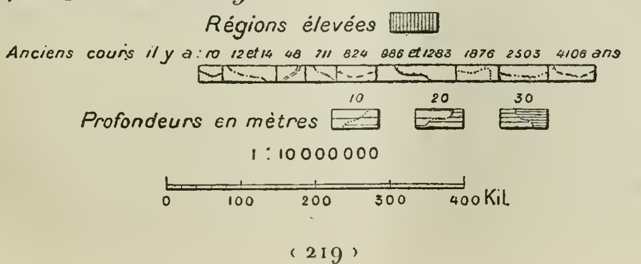
Combien le Hoang ho verse-t-il d'eau dans la mer Jaune qu'il contribue tant à remplir de vase? Nous ne sommes pas au clair là-dessus. Son module résulte de la compensation de maigres faciles à déterminer et de crues immenses pratiquement presque indéterminables, autrement que *grosso modo*. Les 1 288 mètres cubes par seconde en étiage reconnus à Tsi ho par les hydrauliciens hollandais, les 3 284 mesurés par Staunton en 1792, à la croisée du fleuve et du Canal Impérial, sont très probablement fort au-dessous de la vérité : le Hoang ho roule sans doute plus d'eau que le Nil et bien plus que la moitié du flot du Danube. Ces jaugeages ont été faits en deux lieux où le fleuve Jaune des plaines, bien diminué de sa force en montagne, n'est plus le véritable Hoang ho; ils ne sont pas la réelle expression de la masse de flots que ce courant « détraqué » mais très puissant tout de même, emprunte à la Chine des monts pour le verser à la Chine des plaines.

Quoi qu'il en soit, la masse d'eau, chargée de troubles, est suffisante pour contribuer chaque année d'une manière appréciable à l'amoindrissement du golfe de Petchili et de la mer Jaune.

Depuis qu'en 1851 il a déserté la direction du Yangtze kiang et porté son cours au nord des monts du Chañtoung, il a sensiblement fait reculer le golfe de Petchili devant la plage d'alluvions; et de même, à son embouchure d'avant le milieu du siècle dernier, sous le 34e parallèle, la ligne des côtes est projetée en avant dans le Hoang haï ou « mer Jaune », et des bancs de vase s'avancent au loin vers le large : soit ici, soit là, jamais il ne se lasse de réduire le domaine houleux des flots.

D'après les calculs plus ou moins approximatifs de Staunton et de Barrow, les alluvions du Fleuve Jaune suffiraient pour former, dans l'espace de vingt-cinq jours, une île d'un kilomètre carré et d'une épaisseur moyenne de 36 mètres. Suivant l'évaluation des mêmes auteurs, la mer Jaune tout entière serait destinée à disparaître en 24 000 années, comme ont déjà disparu les mers intérieures à l'ouest du Chañtoung; mais la mer Jaune est un peu plus profonde que ne l'admettaient les auteurs anglais; d'après les cartes marines les plus récentes, sa couche d'eau moyenne est d'environ 40 mètres. La navigation est très périlleuse sur cette eau peu creuse, semée de bancs, où le navire soulève des flots de vase par sa quille ou par le mouvement de son hélice, et où règnent de fréquents brouillards : souvent les

Fig. 6. — Anciens cours du Hoang ho et Grand Canal.




*D'après A. Fauvel et F. Richthofen.*

marins ne peuvent trouver leur route qu'en sondant constamment le fond. Les Chinois limitent strictement le nom de « mer Jaune » aux eaux marines troublées par les alluvions fluviales; les parages où l'eau reprend sa pureté deviennent pour eux la « mer Noire ».

Les vastes plaines qui séparent le bas Hoang ho du Yangtze sont arrosées par les eaux lentes du Hoaï, que l'on peut à peine considérer comme un fleuve indépendant, malgré la longueur de son cours et l'abondance de sa masse liquide; pendant la succession des siècles, il n'a cessé d'errer à droite et à gauche dans les campagnes à la recherche d'un lit définitif.

Souvent il ne fut qu'un simple affluent du Hoang ho, parfois il se jeta dans le Yangtze ou se partagea entre les deux fleuves; il apporte maintenant ses alluvions dans le Hangtzö et en d'autres bassins lacustres, restes de l'ancien golfe qui se prolongeait au nord en isolant les montagnes du Chañtoung et que les apports fluviaux, et peut-être aussi le lent soulèvement du sol, ont séparés de la haute mer. L'écoulement du Hangtzö, auquel on a laissé le nom de Hoaï, n'est autre chose qu'un ancien lit du Hoang ho.

*V LE CANAL IMPÉRIAL*

Le Canal Impérial ou Grand Canal, dont nous ont si souvent entretenu les voyageurs européens, surtout ceux du XVIII^e siècle, est une des merveilles de l'industrie humaine, d'ailleurs bien moins extraordinaire qu'elle ne paraît au premier abord.

Cette voie de navigation n'est pas comme le canal de Briare, ou le canal du Midi, celui de Bourgogne ou celui du Centre, et tant et tant d'autres en Europe, une tranchée de versant à versant, s'élevant par degrés successifs pour redescendre de la même manière; ce n'est qu'une série de lits fluviaux abandonnés, de lacs, de marécages réunis les uns aux autres par des coupures de peu d'importance : le canal a gardé presque partout l'aspect d'une rivière au lit tortueux et de largeur très inégale.

Ainsi que le raconte Marco Polo, l'empereur Koublaï khan, à la fin du XIII^e siècle, n'eut qu'à réunir rivière à rivière et marais à marais pour en faire un fleuve navigable, le Yun ho ou « rivière des Transports ». D'ailleurs, bien avant cette époque, les bateliers convoyaient leurs denrées de la région du Yangtze kiang dans celle du Peï ho, mais ils devaient décharger leurs

barques en beaucoup d'endroits et continuer péniblement le transport à pied par-dessus les portages. Suivant les alternatives des inondations et des étiages, la voie devait être déplacée; jamais l'itinéraire à suivre entre le Yangtze kiang et le nord de la Chine ne fut exactement le même.

Mais, quoique le canal fût indiqué d'avance par les lacs et les coulées de rivières, et qu'il ait été de tout temps plus ou moins utilisé, le travail dépensé pour l'entretien de cette voie n'en est pas moins prodigieux : c'est par millions qu'il faut compter les ouvriers qui se sont succédé sur les bords du Yun ho pour construire les levées, draguer les vases, modérer le courant par des écluses, déplacer le cours aux abords des lacs exposés à la violence du vent. Il est probable qu'un canal régulier, creusé régulièrement et d'une manière définitive, comme les canaux d'Europe, aurait coûté beaucoup moins d'efforts, sans compter les vies d'hommes consommées par le travail en terre détrempée.

Les eaux des éclusées sont fournies en abondance par le Hoang ho lui-même, par divers affluents, et par les rivières du Chañtoung, notamment par le Wan ho ou Tawan ho, qui se divise en deux courants sur le seuil de partage : une partie de ses eaux descend au nord vers le cours actuel du Hoang ho et le golfe de Petchili; une autre partie, la plus abondante d'après Williamson, s'épanche au sud, dans la direction du Yangtze kiang. Un temple érigé en l'honneur du « Roi des Dragons du Partage » domine la rive en ce lieu vénéré dont le feng-choui est particulièrement puissant.

Tel qu'il sortit des mains de ses créateurs et améliorateurs, c'était une belle voie navigable large de 50 mètres et profonde. Mais, comme on le sait, cette rivière des Transports ou « rivière Porte-grains » a été fort négligée et s'est grandement dégradée. surtout à partir de la révolte des Taïping; il y a des endroits où elle n'a plus guère que quelques décimètres d'eau; il est même impossible aujourd'hui à une barque de la parcourir en entier : ici des alluvions ont rempli la tranchée, ailleurs les digues se sont effondrées, et l'eau s'est étalée en marécages; çà et là le canal n'est plus qu'une succession de mares. Grâce à la vapeur, les approvisionnements de Peking et de la Chine du nord se font désormais par mer, et la voie canalisée qui passe dans l'intérieur des terres n'a plus la même valeur pour le commerce général de la contrée. Mais elle a toujours une très grande utilité pour le mouvement local des échanges, et l'on peut espérer que dans un avenir prochain l'œuvre de restauration, déjà commencée du côté de Tientsin, permettra aux bateaux à

vapeur de naviguer sur le canal entre le Peï ho et le Yangtze kiang.

A grands traits, le Canal Impérial se divise en deux grandes sections : l'une au nord du Hoang ho, l'autre du Hoang ho au Yangtze kiang, avec prolongement jusqu'à la grande ville marine de Hangtcheou.

La section au nord du Hoang ho, construite après celle du Hoang ho au Yangtze kiang, a son point de départ à Tientsin, sur le Peï ho; et le Peï ho, navigable aux jonques chinoises, étant relié à Peking par le canal de Tatoung ho, l'on peut dire que la « rivière des Transports » commence à Peking même.

Parti de Peking, le canal se dirige donc vers le sud-sud-ouest à travers les alluvions de la Grande plaine du nord et il y remonte le Weï ho, qui est la plus longue rivière du bassin du Peï ho, en passant devant plusieurs de ces grosses villes de trafic dont la Chine basse a profusion. A Tintsing, il abandonne le Weï, et dépassant Toungtchang la très affairée, il arrive au fleuve Jaune après un parcours de plus de 400 kilomètres.

Du Jaune au Bleu, c'est chronologiquement la première section de la « rivière Porte-grains », distance de plus de 600 kilomètres. Le Canal se déroule en avant des contreforts occidentaux des monts du Chañtoung; il frôle Tsiningtcheou, passe dans le lac Tchoyang, puis longe le lac Weï chañ — ce sont là deux grandes lagunes; — après quoi il se rapproche insensiblement du lit que suit le Hoang ho quand une rupture de la levée de droite l'expédie vers le Yangtze kiang. Il croise ce lit vide ou plein suivant le « cycle », communique avec le Hoaï près de la sortie du Hangtzö et, devenu assez exactement parallèle au littoral de la mer Jaune, à 100-130 kilomètres de « proximité », il tranche une région très basse, très lacustre, dont les vastes lagunes rappellent une ancienne baie conquise par la terre sur la mer; il porte les jonques de la grande ville de Yangtcheou et peu après atteint la rive gauche du Yangtze vis-à-vis de Tchingkiang.

La troisième section, faite après coup, part de la rive droite du Yangtze à l'aval de Tchingkiang; elle suit plus ou moins le tracé d'une ancienne coulée que l'on croyait naguère avoir été un bras méridional du fleuve Bleu, passe à l'est et près du Grand Lac (Ta hou), effleure la riche et célèbre Foutcheou, passe à Kiahing et s'achève à Hangtcheou, l'énorme cité du fond de la baie de Tchekiang. Sa longueur dépasse 300 kilomètres.

Réunies, les trois sections ont donc plus de 1 300 kilomètres de parcours, 1 500 peut-être avec les détours, — soit la même distance que de Paris à Riga, — et 2 700 environ avec les canaux qui prolongent la « rivière des Transports » jusqu'à Canton par le col de Meï.

En somme, c'est et surtout ce fut un long, un bel ouvrage : mais on n'y navigue pas vite, là où l'on y navigue encore, et à chaque écluse se tient un péager.



## *CHAPITRE QUATRIÈME*

# *MONTS ET VALLÉES DU BASSIN DU HOANG HO*

I. TSING LING OU MONTAGNES BLEUES. ‖ II. MONTS DU KANSOU. ‖ III. IN CHAÑ, ALA CHAÑ, PAYS DES ORDOS. ‖ IV. LA GRANDE MURAILLE. ‖ V. MONTS DU CHAÑSI : L'OUTAÏ.

*I*
*TSING LING*
*OU*
*MONTAGNES*
*BLEUES*

LES monts et les plateaux qui ont fourni des alluvions au Fleuve Jaune, et dont les débris ont rejoint les massifs insulaires du Chañtoung à la terre ferme, sont encore assez hauts pour qu'une dénudation superficielle de leurs roches suffise à combler la mer Jaune et peut-être à transformer en péninsule l'archipel du Japon. De puissantes chaînes de montagnes, qui s'enracinent à l'ouest dans les plateaux et les grands massifs tibétains, constituent le faîte de séparation des bassins du Hoang ho et du Yangtze kiang, et plus au nord se succèdent d'autres arêtes moins élevées, degrés extérieurs des terrasses de la Mongolie.

La chaîne maîtresse, qui peut être considérée comme le prolongement oriental du Kouenlun, est séparée des montagnes du Koukou nor par la profonde gorge dans laquelle passe le torrent qui deviendra le Hoang ho. Connue sous divers noms, suivant les rivières qui en découlent, les populations qui en habitent les vallées, les villes que l'on a bâties à sa base, cette crête est généralement désignée, au sud-ouest de la ville de Lantcheou, à sa sortie du Tibet, sous les noms de Siking chañ et de Minchañ.

Interrompue ensuite par une brèche où court le Tao ho,

l'un des notables tributaires de droite du haut Hoang ho, la chaîne se redresse à l'est et prolonge avec hauteur et grandeur au sud de la profonde vallée du Weï ho sa crête surmontée de pics neigeux.

Dans cette région, elle a reçu le nom de Tsing ling ou de « Montagnes Bleues ». Au nord de Hañtchoung fou, dans la haute vallée du Hañ, on peut traverser cette chaîne par des passages praticables à mulet pendant toute l'année. Celui que choisit le naturaliste Armand David, pendant l'hiver de 1873, s'ouvre à l'altitude de 1 900 mètres, et contourne à l'ouest la célèbre montagne de Tapeï chañ, dont les voyageurs qui parcourent la plaine du Weï ho aperçoivent de loin la « longue échine étincelante de neiges glacées ». Son altitude était diversement évaluée de 3 600 à 4 000 mètres : mieux informés aujourd'hui, nous n'en attribuons que 3 500 à ce mont de granits et de schistes cambriens.

Loin du Tapeï chañ, à l'est, vers le milieu de la chaîne, le Kouangtang chañ dépasse 3 710 mètres, d'après les observations d'Armand David. Richthofen ne donne à l'ensemble de la chaîne que l'élévation moyenne de 2 000 mètres, et 2 500 serait l'altitude du plateau supérieur des Tsing ling, lequel, sur le faîte entre le Weï, tributaire du Hoang ho, au nord, et le Hañ, affluent du Yangtze kiang, au sud, est justement dominé par le Tapeï chañ, le Kouangtang chañ et autres cimes supérieures à 3 000 mètres.

Dans sa partie centrale la crête des Montagnes Bleues, formée de granits et de schistes anciens, est très difficile à franchir ; la plupart des voyageurs ne l'abordent pas directement et préfèrent la contourner à l'est par l'une des dépressions qui s'ouvrent entre le grand coude oriental du Hoang ho et la vallée moyenne du Hañ, sur des routes, plus exactement des sentiers franchissant l'aigueverse à des cols de moindre élévation.

L'un des passages les plus fréquentés, à 1 800 mètres environ, au voisinage du 105e méridien à l'est de Paris, débouche dans la vallée de Hañtchoung fou : « C'est la route historique des migrations vers le « Bassin Rouge » du Setchouen, celle que suivirent Marco Polo et le Père Martin.

Mais quelque route, ou plus exactement quelque sentier qu'on emprunte pour passer d'un versant dans l'autre, l'ascension est beaucoup plus raide sur la pente septentrionale que sur la pente méridionale, tout comme de France en Espagne par-dessus les Pyrénées.

Un des chaînons septentrionaux du Tsing ling se termine

par le promontoire granitique du Hoa chañ, qui domine le triple confluent du Hoang ho, du Weï ho, du Lo ho, et dont le sommet servait d'autel à l'empereur Chun, il y a quatre mille ans déjà; de tout temps, ce fut l'un des « gardiens de l'Empire ». Vis-à-vis, de l'autre côté du Weï ho, se dresse un autre mont superbe, le Foungtiao chañ, que la légende dit avoir été séparé du Hoa chañ par un tremblement de terre.

Comme les Pyrénées, auxquelles le Tsing ling est comparé pour la hauteur des cimes et l'aspect général, les Montagnes Bleues s'élèvent sur la frontière de deux aires végétales et animales.

Le naturaliste est émerveillé d'y voir juxtaposées des espèces de régions différentes; le palmier *chamærops* ne se montre que sur les pentes; mais sur le versant du nord mainte espèce arborescente est de provenance méridionale : les paulownia, les catalpa, les magnolia s'entremêlent aux sapins et aux chênes. On retrouve aussi dans la flore du pays les bouleaux à écorce rouge, et parmi les rhododendrons, une espèce qui atteint les dimensions d'un arbre.

Les animaux sauvages n'y trouvent plus de retraites assurées que dans la profondeur de quelques forêts; pourtant la faune comprend encore de nombreuses espèces du nord et du midi, parmi lesquelles des chamois, des antilopes, des singes, des panthères, et un bœuf que les gens du pays n'osent chasser par respect religieux.

Les arêtes parallèles du Founiou, qui continuent le Tsing ling à l'orient et par lesquelles le système du Kouenlun va se terminer dans la plaine basse, atteignent çà et là 2 000 mètres d'altitude, par quelques-uns de leurs pics, mais leur hauteur ne dépasse pas 800 mètres en moyenne. Pas un arbre ne se voit sur leurs pentes, les habitants du Honan, les plus anciens agriculteurs de la Chine, ayant arraché jusqu'à la moindre broussaille depuis des milliers d'années.

Ces arêtes du Founiou, comme le Tsing ling, forment une ligne de démarcation fort nette entre les deux zones du Fleuve Jaune et du Fleuve Bleu.

Une seule journée de marche transporte le voyageur de l'une dans l'autre région, et tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend marque ce contraste. Aussi bien que le sol, le climat, la culture, l'alimentation, les moyens de locomotion, l'ensemble des mœurs, les dialectes et jusqu'aux termes de la langue officielle, diffèrent de chaque côté de la ligne de faîte des « Pyrénées chinoises ».

Au midi, les cultivateurs ont à craindre les pluies trop

prolongées, tandis qu'au nord le grand fléau est la sécheresse. Les céréales du nord sont le blé, le maïs et le millet, tandis que celle du midi est le riz, et, les Chinois du midi n'ayant guère à se plaindre des rigueurs du temps, les Chinois du nord ne savent comment se garantir des froids de l'hiver, et de même les Kalmouks et les Russes, ils se couchent la nuit sur des *kang* ou grands poêles en terre.

Enfin, ils se rappellent que jadis ils eurent à se défendre contre les Mongols, et chacune de leurs villes, chacun de leurs villages est protégé par des murs ou des terrassements; tandis que leurs voisins méridionaux n'ont dans leur mémoire que des luttes contre des peuplades de montagnards impuissants et, malheureusement, les atrocités de la révolte des Taïping.

*II*
*MONTS DU KANSOU*

Parallèlement au Tsing ling, d'autres arêtes de montagnes s'élèvent au nord de la vallée du Weï ho, dans la péninsule limitée par les deux grands coudes du Fleuve Jaune; mais elles sont croisées par d'autres arètes qui se dirigent du sud-ouest au nord-est et forment avec elles une sorte de labyrinthe, découpé par des vallées rayonnant dans tous les sens.

Quelques-unes des brèches qui s'ouvrent aux angles de croisement entre ces diverses chaînes ont une haute importance comme lieux de passage nécessaires entre le Hoang ho supérieur et le cours inférieur du fleuve : c'est le chemin qu'ont dû prendre de tout temps les caravanes et les armées qui se rendent de l'une à l'autre partie de l'Empire, et récemment encore, c'est là, sur la voie stratégique tracée par la nature, du Weï ho au méandre de Lantcheou fou, que se sont heurtés les Dounganes et les Chinois. Entre le King ho et le Weï ho, un massif, jadis connu sous le nom de Yo, fut, comme le Hoa chañ, l'un des « gardiens de l'Empire ».

Au nord-ouest de Lantcheou, entre des torrents du bassin de gauche du Hoang ho et des courants d'eau formant, sur le versant septentrional, le Heï ho, rivière qui finit dans la steppe mongole, on a donné le nom de Richthofen à l'une des six chaînes des Nan chañ ou « Monts du Sud » — dénomination banale qui se retrouve autre part en Chine. Au nord de cette rangée de Richthofen, qui a des cimes de 5 000 mètres, même, croit-on, d'au delà de 6 000, la crête parallèle des Loung chañ ou Loungtou chañ sépare la Chine, au midi, de la Mongolie au septentrion, et se prolonge par l'Ala chañ au-dessus du

pays des Ordos. Quelques cimes ont mérité le nom de Sioué chañ ou « Monts Neigeux »; mais, dans l'ensemble, les montagnes qui s'élèvent au nord de la plaine du Weï ho sont d'une faible hauteur et dépassent seulement de quelques centaines de mètres le niveau des basses vallées qui les entourent : on pourrait presque les traiter de collines.

Vers le milieu de la péninsule comprise entre le Weï ho et les deux longs trajets en sens contraire du fleuve avec courbure autour des Ordos, le pays montueux est brusquement limité par le désert des susdits Ordos, où la mer qui recouvrait la steppe des Mongols, le Gobi, a été remplacée par des sables, par des mares salines. La Grande Muraille se développe ici sur un demi-millier de kilomètres de longueur, en suivant la limite naturelle entre les deux régions si dissemblables, ici la Chine proprement dite, les torrents et rivières, les vallées verdoyantes, en Kansou, surtout en Chañsi, et là la grande steppe de la Mongolie, la platitude, les sablons, et quelques sources et ruisseaux pour la soif des oasis.

*III*
*IN CHAÑ.*
*ALA CHAÑ.*
*PAYS DES ORDOS*

Quel que soit le contraste naturel, l' « antinomie » profonde entre ces deux régions contiguës, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de distraire de la « Fleur du Milieu », de la Chine proprement dite, ce pays des Ordos entouré par la demi-boucle immense d'un des deux grands fleuves de l'Empire et de plus en plus envahi par les « fils de Han » partout où se trouve quelque lambeau de terre arrosable à ravir à la stérilité du désert.

Les arêtes de gneiss, çà et là revêtues de laves, qui limitent au nord de Peking l'ancienne mer intérieure de l'Asie centrale, le Han haï, devenu le plateau de Gobi, se continuent au sud-ouest, sous divers noms chinois et mongols, et vont accompagner le Hoang ho dans la partie la plus septentrionale de son cours.

Cet ensemble de chaînons, désigné par l'appellation générale d'In chañ, se termine dans les déserts salins d'Ala chañ, au nord-ouest du grand coude du fleuve Jaune : les roches de granit, de gneiss, de porphyre y élèvent leurs crêtes de 2 000 à 2 700 mètres, et sur plusieurs d'entre elles on constate l'existence de surfaces polies et « moutonnées » qui témoigneraient du passage d'anciens glaciers.

Les monts In chañ se distinguent de la plupart de ceux de la Mongolie par l'abondance de leurs eaux et la richesse de

leur végétation. C'est parce que la mer Jaune, qui pénètre au loin dans les terres par le golfe de Petchili, envoie à l'In chañ une quantité suffisante de pluies pour lui donner une riche parure d'herbes, d'arbrisseaux et de grands arbres. Les prairies, d'un vert éclatant comme celles des Alpes, sont embellies au printemps par la broderie multicolore des fleurs ; des noisetiers, des églantiers, des pêchers sauvages, des épines-vinettes, des groseilliers et d'autres arbrisseaux croissent dans les terrains rocheux, tandis que, plus haut, là où il tombe plus d'eau du ciel, la zone forestière comprend des arbres de plus grande taille, le tremble, les bouleaux blanc et noir, l'érable, l'ormeau, l'aune, le sorbier, le prunier sauvage.

Dans son ensemble la flore de l'In chañ manifeste beaucoup d'analogie avec celle de la Sibérie, dont elle est séparée par l'ancienne méditerranée du Gobi; mais la sève des plantes n'y est pas aussi riche et les forêts sont moins hautes et moins touffues, principalement sur le versant méridional. D'ailleurs, les Chinois ont, en certains endroits, complètement déboisé les pentes : en de nombreuses vallées, on ne voit plus que des troncs épars et desséchés; pour gagner des terrains à la culture, et aussi pour se chauffer au temps rigoureux, ils détruisent le pays lui-même, l'une de ces régions insuffisamment humides où la déforestation amène infailliblement la sécheresse et l'entière stérilité.

L'antilope parcourt en grands troupeaux les pâturages de l'In chañ, principalement dans le voisinage des monastères bouddhiques, car les lamas mongols, aussi bien que ceux du Tibet, interdisent de verser le sang de ces animaux. Une espèce de mouton argali se mêle aussi, dans les montagnes de l'In chañ, aux bandes des antilopes et parfois même aux troupeaux de bêtes domestiques : il serait probablement facile de l'apprivoiser, mais les Mongols ne voient encore en cet animal qu'un gibier de chasse. Les panthères et les tigres, disent les naturels, seraient aussi au nombre des bêtes sauvages qui vivent dans certaines vallées du pays.

Toutefois cette région montagneuse, barrière entre la Chine et la Mongolie, étant par excellence un pays de légendes et de récits fantastiques, les voyageurs doivent, en cette contrée plus que partout ailleurs, s'en tenir à leurs observations personnelles. Sur l'une des montagnes, disent les Mongols, se dresse un éléphant pétrifié; un autre sommet est le trône de Djenghiz khan, et de vastes grottes y renferment des amas d'argent, que les génies permettent de voir par le guichet d'une porte magique, mais dont un héros pourra seul faire la conquête.

Ainsi, l'In chañ, qui se prolonge à l'est dans le Petchili, commande au nord les origines d'affluents et sous-affluents de gauche du Hoang ho dans la province de Chañsi. Il se poursuit à l'ouest, sous des noms mongols tels que Khara Naryn oula, au-dessus de la grande courbure du Hoang ho, à son inflexion septentrionale, et domine ici au nord la plaine des Ordos, dominée elle-même à l'ouest par l'Ala chañ.

Près de la rive droite du Hoang ho, dans la partie de son cours où le fleuve coule du sud au nord, une chaîne de collines s'élève au-dessus des sables, et, grandissant peu à peu dans la direction du sud, finit par se hausser à la taille d'une vraie montagne. Cette chaîne est l'Arbouz ola, dont le plus haut sommet, dit la légende, servait d'enclume au forgeron de Djenghiz khan.

De l'autre côté du Fleuve Jaune, qui passe en cet endroit par une étroite cluse, l'Arbouz ola se continue par une autre rangée de montagnes plus élevée, l'Ala chañ, qui se prolonge vers le sud-ouest, en dominant les plaines par des escarpements abrupts. La chaîne de l'Ala chañ est un rempart étroit, de hauteur uniforme et n'atteignant point la limite des neiges persistantes : ses deux plus hauts sommets, le Dzoumbour et le Bougoutou, s'élèvent respectivement à 3 000 et à 3 300 mètres.

Au nord comme au midi, cette croupe, jadis massif insulaire au milieu de la méditerranée mongole, se termine dans les sables et ne leur envoie que de bien faibles ruisseaux pour entourer sa base d'une étroite lisière d'oasis et de pâturages. Sa flore est très pauvre à cause du manque d'eau; cependant des forêts de pins, de sapins, de saules et de trembles se montrent sur les hautes pentes, et le daim musqué, le bouquetin des montagnes, surtout le cerf, y vivent en bandes nombreuses. Des sommets de l'Ala chañ, la vue s'étend sur un espace immense, d'un côté sur la vallée du Hoang ho, avec ses villes, ses cultures, ses eaux éclatantes; de l'autre sur le désert sans bornes.

Donc, au sud du prolongement occidental de l'In chañ, à l'est de l'Ala chañ, dans la boucle du Hoang ho s'étend ce fragment de Mongolie, plus ou moins colonisé par la Chine, qui se nomme le pays des Ordos.

Par la nature, l'aspect de son sol, aussi bien que par ses populations, le plateau des Ordos appartient à la même région naturelle que le Gobi, quoiqu'il en soit séparé par la large vallée du Fleuve Jaune, avec ses campagnes fertiles et ses villes

peuplées de Chinois. C'est ainsi qu'en Sibérie la zone des steppes de Minousinsk se complète çà et là par d'autres plaines situées sur la rive droite du Yeniseï, et qu'en France les landes de Gascogne se continuent dans la Saintonge, au nord de l'estuaire de la Gironde, par les dunes d'Arvert, avec leurs pins, leurs joncs et leurs bruyères.

Le plateau des Ordos ou des Ortous, à la chinoise le Hontao, paraît avoir une altitude moyenne de 1 000 mètres. C'est un quadrilatère de 100 000 kilomètres carrés, sinon de 120 000, limité au sud par l'arête des montagnes dont le versant méridional appartient à la Chine proprement dite, à l'ouest par le Hoang ho coulant de sud à nord, au septentrion par le même Hoang ho à partir de la Grande Muraille ou, plus véridiquement, par un ancien cours du fleuve, à dix-huit ou vingt lieues au nord du cours actuel d'ouest en est, et enfin à l'est par le Hoang ho trois fois nommé jusqu'à la rencontre de cette même Grande Muraille : ainsi entouré sur trois de ses quatre côtés par un vaste cours d'eau, il mérite le nom de presqu'île, sous lequel on le désigne souvent. Il repose sur une couche profonde de lœss ou terre jaune, mais sa surface consiste surtout en dunes.

Ses rares, ses très rares habitants lui donnent le nom de Boro-Tokaï, « prairie grise », pour le distinguer des « prairies vertes » qui occupent le fond des vallées. Presque partout le sol, beaucoup plus sec que celui des plateaux du nord, dans la Mongolie proprement dite, est sablonneux ou argileux, imprégné de sel et tout à fait impropre à la culture; d'où un autre nom ou surnom : désert des Ordos.

Immédiatement au sud de la vallée du Hoang ho, une haute falaise argileuse, de 15 à 30 mètres de hauteur, qui fut sans doute une berge du fleuve, indique le commencement du désert : on entre dans les sables du Kouzouptchi ou « Collier », ainsi nommé des dunes qui de loin semblent se suivre en effet comme une rangée de perles n'ayant pas moins de 300 kilomètres de longueur. Ces monticules, très rapprochés les uns des autres, ou mieux soudés à leur base à une distance d'environ 2 mètres, n'ont pour la plupart qu'une faible élévation, de 12 à 15 mètres; quelques-uns seulement dominent d'une trentaine de mètres l'étendue des sables. Tous sont uniformément de couleur jaunâtre; si ce n'est en quelques rares oasis, on ne voit partout que ce sable sous le bleu pâle du ciel : pas une plante, pas un animal ne se montre dans l'espace, excepté des lézards gris ou jaunes comme le sable et se distinguant à peine du sol, tout rayé de leurs légères traces.

A peu près au milieu de ce Boro-Tokaï, le marécage du

Dabsoun nor est un immense réservoir de sel gemme mélangé d'efflorescences nitreuses, et tout entouré de monticules qui ressemblent à des boursouflures du terrain ; en beaucoup d'endroits le sol est trompeur, et ceux qui s'aventurent sur les croûtes salines risquent de s'enlizer dans les vases cachées, comme dans tel chott, telle sebkha des Sahariens.

De même que dans les déserts de la Kachgarie, les voyageurs disent entendre des voix au milieu de ces effrayantes solitudes; ce sont les cris des Chinois qu'y fit égorger Djenghiz khan dans une bataille et qui implorent ou maudissent les passants. Parfois le vent, dit une autre légende, enlève le sable qui recouvre des vases d'argent; mais les voyageurs se gardent bien d'y toucher, de peur que ce sacrilège ne leur coûte la vie. D'après d'autres récits, — car l'imagination des « bollandistes » du désert des Ordos n'est jamais lasse, — ces dunes seraient le reste d'un rempart de sable que Djenghiz khan, auquel la « science » populaire attribue tout dans le pays, éleva pour détourner le cours du Fleuve Jaune.

Enfin, c'est dans ce même territoire des Ordos que serait mort le conquérant; ses restes sont enfermés, dit-on, en deux cercueils, l'un d'argent, l'autre de bois, placés sous une tente de soie jaune, et les membres de sa famille sont ensevelis à 10 kilomètres autour de lui, comme pour lui rendre hommage à distance respectueuse : tous les ans on offre encore huit moutons et un cheval pour apaiser les mânes du « Souverain Suprême ».

Au delà du Fleuve Jaune, les sables des Ordos se prolongent à l'ouest par une région déserte encore plus désolée, plus dépourvue de végétation. Ce golfe méridional de la « Mer desséchée » est une des parties du Gobi les plus redoutées des voyageurs, à cause du manque d'eau et de pâturages et des tourbillons de sable qu'y soulèvent les tempêtes. De l'espèce de détroit qui s'ouvre entre les promontoires méridionaux de l'In Chañ et l'extrémité septentrionale de l'Ala chañ, ce désert de Trans-Ordos s'étend sans interruption jusqu'à la rivière d'As-zind et aux steppes du Kansou mongol. Sur cet espace de plus de 500 kilomètres de largeur, ne se voient que des sables, des étendues de graviers dans le voisinage des montagnes, et des argiles salines où croissent les broussailles cassantes du saksaoul, comme dans le Turkestan russe, et les tiges épineuses du soulkhir (*agriophyllum gobicum*) portant de petites graines dont les Mongols font une sorte de farine; la plupart de ces plantes s'élèvent sur des buttes provenant de ce que le vent a

balayé le sable autour des racines et les a fait, pour ainsi dire, surgir du sol.

La cavité la plus profonde de tout le désert de Trans-Ordos, à 940 mètres d'altitude, est occupée par le lac salé de Djarataï-dabasou, qu'entourent de toutes parts, jusqu'à plus de 50 kilomètres de distance, des couches salines ayant d'un à deux mètres d'épaisseur. La dalle cristalline est en certains endroits d'une telle pureté qu'elle ressemble à une nappe d'eau : des cygnes s'y trompent parfois et s'abattent en bandes sur cette eau imaginaire, d'où ils s'envolent aussitôt en poussant des cris de colère.

*IV LA GRANDE MURAILLE*

Ainsi le pays des Ordos, où le Hoang ho se promène en demi-cercle pendant 200 kilomètres, est séparé de la Chine essentielle par la Grande Muraille.

Ce mur extraordinaire eut pour fonction de séparer les Chinois des Mongols et des Mandchoux, car il se prolonge du côté de l'Orient jusqu'au golfe de Liaotoung, c'est-à dire jusqu'à l'extrémité septentrionale de la mer Jaune.

Le Wen li tchang tching ou « le Grand mur de Dix mille li », — car tel est le nom que lui donnent ordinairement les Chinois, — n'a pas cet énorme développement de 5 000 kilomètres, qui aurait égalé la huitième partie de la circonférence terrestre ; mais sa longueur totale est de plus de 3 300 kilomètres en comptant toutes les sinuosités du rempart et les murs doubles et triples construits en différents endroits, considérés comme les plus vulnérables, notamment au nord des provinces de Petchili et de Chañsi.

En donnant à la muraille une hauteur moyenne de 8 mètres seulement, sur une largeur de 6 mètres, on voit que ce prodigieux travail représente un massif de maçonnerie d'environ 160 millions de mètres cubes : on comprend donc que la Grande Muraille soit toujours citée, à côté du Grand Canal, comme une des œuvres les plus extraordinaires créées par le travail de l'homme.

Oubliant que les nations, même les plus entichées de leur « civilisation », n'ont pas encore cessé de construire des forteresses et des murs de défense, des écrivains ont comparé cette « merveille du monde » aux pyramides d'Égypte, pour n'y voir qu'une construction fastueuse et sans utilité pratique.

C'est une erreur : plus qu'inutile aujourd'hui, elle eut sa grande utilité.

Sans doute, quand, il y a vingt et un siècles, l'empereur Chi Hoangti envoya des millions d'ouvriers sur la frontière mongole pour leur faire dresser le mur des Dix mille li, des centaines de milliers d'individus périrent à la tâche; mais leur œuvre eut certainement une grande importance au point de vue militaire, et, pendant des siècles, les Hioung nou, ancêtres des Mongols, durent arrêter leurs expéditions de guerre au pied de la muraille qui limite leur territoire. Les sentinelles des tours élevées de distance en distance sur la muraille, signalaient de loin l'approche des cavaliers ennemis, et tous les passages naturels étaient gardés par des camps. Chaque porte avait sa garnison, et dans le voisinage de chacune se bâtissait bientôt une ville qui servait de marché aux populations limitrophes et leur traçait ainsi d'avance le chemin qu'elles avaient à suivre dans leurs étapes.

Ainsi tranquilles derrière leur rempart, les Chinois purent donner une plus grande cohésion à leur unité nationale et concentrer leurs forces pour entrer désormais en relations suivies avec le monde extérieur par delà le Thian chañ et les Pamir.

Lorsque le mur des Dix mille li, définitivement forcé par Djenghiz khan, eut perdu toute valeur stratégique, il n'avait pas moins protégé l'Empire pendant quatorze siècles.

Telle qu'elle existe actuellement, la Grande Muraille appartient à diverses époques. Sous le climat extrême de la Mongolie où les grandes chaleurs succèdent brusquement aux gelées, il suffit d'un petit nombre d'années pour émietter la plupart des constructions ordinaires. Il est même douteux qu'une partie quelconque de la Grande Muraille date de l'époque de Chi Hoangti, quoique, d'après les chroniques, il eût prononcé la peine de mort contre tout ouvrier qui aurait pu oublier dans la maçonnerie une fissure assez large pour laisser passer la pointe d'un clou.

En réalité, presque toute la partie orientale de la Muraille, de la presqu'île des Ordos à la mer Jaune, fut construite au v^e^ siècle de l'ère vulgaire; et sous la dynastie des Ming, au xv^e^ et au xvi^e^ siècle, le double rempart qui défend au nord-ouest la plaine de Peking fut rebâti deux fois : aucune des parties de l'enceinte qui ont une valeur architecturale par la régularité de leurs assises de briques et la beauté de leurs revêtements de granit ne date d'une époque antérieure au xiv^e^ siècle. Suivant les changements de règne, les caprices des gouverneurs et les vicissitudes des guerres de

frontière, le tracé du rempart était modifié; telle partie de l'enceinte était abandonnée et telle autre était consolidée.

C'est ainsi que s'explique la grande différence des constructions sur le parcours de la Grande Muraille. Tandis qu'au nord de Peking elle est encore en état parfait de conservation, elle n'est, en mainte région de l'ouest, sur les limites du Gobi, qu'un simple rempart d'argile, et même on n'en voit plus un vestige sur des espaces considérables : des portes qui s'élèvent dans le désert çà et là y sont les seuls débris de l'ancien mur de défense.

Cependant, même à une très grande distance de la capitale, les bâtisseurs ont élevé leurs lignes de fortifications jusque sur les crêtes des montagnes, à 2000 mètres d'altitude, et ne se sont pas même arrêtés devant les précipices : le mur franchit ou contourne tous les obstacles sans laisser à l'ennemi un sentier de chèvres.

On n'ignore pas qu'au nord de la Mongolie, dans la région transbaïkalienne, d'autres murs, attribués par la légende à Djenghiz khan, rappellent aussi des luttes séculaires entre des populations d'agriculteurs et leurs voisins nomades.

*V MONTS DU CHAÑSI : OUTAÏ*

Les arêtes de montagnes qui dominent au sud la steppe des Ordos se continuent dans le Chañsi, à l'orient du Hoang ho, interrompues seulement par les cluses dans lesquelles se resserrent les eaux du fleuve.

Dans cette portion de leur parcours, les « Montagnes Occidentales », car tel est le sens du nom chinois de la province du Chañsi, maintiennent une direction parfaitement régulière du sud-ouest au nord-est. La contrée tout entière a la forme d'un gigantesque escalier s'élevant des plaines basses du Honan aux terrasses de la Mongolie, mais chaque degré est bordé d'une longue saillie. Ainsi se forment des bassins longitudinaux et parallèles, dans lesquels serpentent les eaux jusqu'à ce qu'elles trouvent une brèche pour descendre dans la plaine.

On compte huit de ces bassins s'étageant successivement du sud-est au nord-ouest, à partir du Takang chañ, chaîne haute de 1 000 à 1 500 mètres, qui commande la grande plaine chinoise.

Ce premier degré et ceux qui le suivent tout d'abord sont des montagnes basses, mais à mesure qu'on se rapproche de la Mongolie, il faut traverser des montagnes plus hautes et l'une

des saillies reçoit même assez de neige pour être appelée Sioué chañ : c'est la Sierra Nevada du Chañsi. Vers l'extrémité nord-orientale de cette chaîne neigeuse, qui porte différents noms, se dressent plusieurs montagnes vénérées, et parmi elles un massif très fréquenté des bouddhistes : l'Outaï.

L'Outaï chañ ou « les Cinq pics, les Cinq piliers », atteint, au plus élevé de ses sommets, 3 491 mètres, un peu plus que la Pyrénée suprême. A 275 kilomètres seulement en ligne droite à l'ouest-sud-ouest de Peking, à 360 de la plage du golfe de Petchili, ce mont domine de près la grande plaine de la Chine septentrionale, et de très loin on le voit, superbe, drapé de neiges cinq mois durant sur ses pentes moyennes, et pendant dix à onze mois sur les cimes supérieures.

Montagne très agricole, très peuplée sur ses versants inférieurs, avec belles prairies, beaux noyers, beaux conifères, c'est en haut, sur ses terrasses, une sorte de « saint des saints » où les pèlerins viennent faire leurs dévotions par des chemins d'ascension, à cent, peut-être cent cinquante pagodes, chapelles, sanctuaires ; et il y en avait jadis le double : les Chinois disent trois cent soixante.

Chinois ou Mongols de la confession bouddhiste ont mis leur espoir en cette montagne sacrée. D'après les Mongols, qui y viennent en nombre éminent (l'Outaï chañ s'élève à cinquante lieues seulement de la Mongolie), ce sol vénérable est le meilleur qui se puisse trouver pour une bonne sépulture : ceux qui ont la faveur d'y être enterrés auront certainement une heureuse transmigration, et les fleurs qui naissent sur ces pentes, principalement sur le Pic du Sud ou Nanting, la « Montagne Brodée », ont des vertus curatives particulières bien connues des fidèles sans nombre qu'elles ont guéris.

Par les plus mauvais temps de froid comme de tempête, des fanatiques font l'ascension de l'Outaï en s'infligeant les plus rigoureuses pénitences, jusqu'à un cirque de 2000 mètres à peu près d'altitude, où s'élèvent les cinq principaux sanctuaires, « riches couvents sur une colline dont tous les flancs sont couverts de maisonnettes et de jardins... Au sommet de cette colline le plus grand, le plus riche de ces monastères appartient aux lamas mongols; au-dessous le « temple cuivré » est en effet construit de plaques de cuivre; « son toit, ses balcons, ses portes, ses statues sont également en cuivre »; c'est une propriété des lamas chinois.

Depuis quatre siècles, plus ou moins, que les empereurs ont cessé de venir passer en été quelques semaines dans leur palais de l'Outaï chañ et d'accabler de leurs dons pieux les

moines qui y vivent de leurs autels, les pèlerins ont notablement diminué : sans doute aussi la foi baisse.

Du haut des moutiers bouddhistes de l'Outaï on aperçoit au nord la cime aplatie du Heng chañ, l'un des « gardiens » de l'Empire chinois. Les sacrifices traditionnels y sont encore offerts, mais les « enfants de Han » n'ont pas la ferveur de leurs sujets nomades, les Mongols, et leur sanctuaire n'est pas aussi fréquenté, tant s'en faut, que ceux de la Montagne des Cinq piliers.



## *CHAPITRE CINQUIÈME*

# *LA TERRE JAUNE*

I. LE HOANG TOU. ‖ II. SES ÉROSIONS GRANDIOSES. ‖ III. SA FÉCONDITÉ. ‖ IV. SES RICHESSES MINIÈRES.

*I LE HOANG TOU*

A l'exception des pays de hautes montagnes et des plaines alluviales, presque tout le bassin du Hoang ho est recouvert de *hoang tou*, c'est-à-dire de « terre jaune ».

Les provinces de Petchili, de Chañsi, de Kansou, une moitié du Chensi, la partie septentrionale du Honan, de vastes étendues du Chañtoung sont revêtues de ces dépôts, au-dessus desquels s'élèvent les sommets des montagnes, comme des îles au milieu de la grande mer.

Ces terrains occupent un espace supérieur à la France entière.

Ils s'étendent par lambeaux jusqu'aux bords du Yangtze kiang, et du côté de l'ouest ils vont s'appuyer aux plateaux tibétains. Dans ces contrées, tout est jaune, collines, routes et champs, les maisons bâties en terre, les ruisseaux et les torrents chargés d'alluvions; la végétation même se déguise sous un voile de poussière jaune, et le moindre vent soulève des nuées de fine argile dans l'air, qui parfois en devient presque irrespirable.

Ce sont ces étendues qui ont valu à l'empereur de Chine son nom de Hoang ti, c'est-à-dire « Seigneur Jaune », synonyme de « Maître de la Terre ». Les terrains jaunâtres du Royaume du Milieu, patrie des populations agricoles chez lesquelles s'est développée la civilisation chinoise, devaient

paraître à leurs premiers occupants comme le sol par excellence, et leur couleur devint le symbole de la Terre dans son entier.

D'après l'hypothèse de Richthofen, le hoang tou, désigné par lui sous le nom allemand de *lœss*, comme les formations analogues des bords du Danube et du Rhin, ne serait autre chose qu'un amas de poussière accumulé pendant des siècles par les vents du nord : d'année en année, pendant le cours des âges, les couches d'argile s'accroissaient, mais non assez rapidement pour étouffer la végétation ou pour empêcher le développement de la vie animale; les débris de plantes, les coquillages terrestres, les restes d'animaux, s'agglutinaient avec la nouvelle terre dans une masse compacte, tandis qu'à la surface se reformait sans cesse le tapis végétal, arrosé dans tous les sens par les canaux que creusent les agriculteurs chinois : ainsi montait et s'épaississait incessamment le précieux humus né de la coalescence des grains de poussière.

En tout cas, il est certain que le hoang tou n'est pas d'origine glaciaire, puisque, au lieu d'être simplement entassé comme les argiles morainiques, il est, du haut en bas, percé de trous verticaux et diversement ramifiés : ce sont les espaces laissés vides par les radicelles des plantes que la poussière a graduellement recouvertes. Le hoang tou n'est pas déposé en couches semblables aux alluvions qu'apportent les fleuves ou les torrents; il ne contient pas non plus de fossiles marins témoignant d'une immersion de la contrée par l'Océan. On reconnaît en beaucoup d'endroits que les amas de « terre jaune » ont été repris et remaniés par les eaux dans les bassins fermés des lacs; ils y forment des strates bien différentes des couches primitives par leur aspect et leurs fossiles.

La « terre jaune » n'est donc pas d'origine marine, ni lacustre, ni glaciaire : ce qui augmente les probabilités de la théorie de Richthofen.

*II*
*SES*
*ÉROSIONS*
*GRANDIOSES*

Sur les plateaux entourés de rebords montagneux qui ne permettent pas l'écoulement des eaux, la « terre jaune » s'étend en une couche uniforme et d'épaisseur inconnue, mais partout où quelque brèche de l'enceinte a laissé s'accomplir le travail d'érosion, d'énormes ravins souvent très creux, aux parois perpendiculaires, s'ouvrent dans la masse argileuse.

L'eau, qui descend rapidement dans les innombrables vides laissés par les racines, désagrège peu à peu la terre et la divise en pans verticaux. Les plus exposés à l'action des intempéries s'écroulent en bloc et c'est ainsi que se forment des falaises découpées dans tous les sens, suivant les inégalités de la surface : il en résulte un labyrinthe de défilés ouverts dans les profondeurs du sol entre les hautes falaises terreuses à parois perpendiculaires.

Les plateaux du nord sont entamés de plus en plus par l'érosion; les ravins déjà formés prolongent chaque année leur fissure d'origine et s'élargissent à leur issue vers la plaine : de l'ancienne couche horizontale, il ne reste en maints endroits que de simples terrasses, des sommets de promontoires et de bastions.

Parfois l'érosion se fait dans les profondeurs mêmes du sol, par l'effet de la percolation graduelle; des galeries souterraines se forment par effondrement, et tout à coup les couches supérieures s'écroulent en laissant des ouvertures semblables à des puits. Ailleurs les pans de terre tombent de chaque côté d'un plateau, de manière à ne laisser que des murs se dressant entre deux abîmes; ces murs même cèdent çà et là, et bientôt il n'en restera plus que des fragments isolés, ruines plus que cyclopéennes, pareilles de loin aux forteresses féodales de l'Occident.

Il se pourrait bien que nulle part au monde l'érosion n'ait taillé des sites aussi fantastiques que dans les régions où la terre jaune a pris la forme de monuments superposés comme les tours d'une gigantesque Babel. A première vue, on pourrait croire que toutes ces terrasses en retrait sont autant de plans de stratification, semblables à ceux que forment les eaux dans les roches qu'elles déposent; mais, en ces endroits, la terre jaune a gardé sa texture ordinaire, et les plans de séparation sont marqués, soit par des concrétions calcaires, soit par des coquillages terrestres ou de légères couches de débris qui ont recouvert la plaine poudreuse à diverses époques.

L'épaisseur totale du hoang tou, révélée par l'érosion des bords, atteint au moins 600 mètres en quelques parties de la Chine; on voit combien peu l'argile manque au Fleuve Jaune pour en former les terres nouvelles qu'il va déposer dans les plaines basses et dans la mer.

En maint district du pays de la Terre Jaune, tous les habitants de la contrée vivent dans l'intérieur du sol. La masse argileuse, assez solide pour ne pas s'effondrer sur la tête de

ceux qui s'y abritent, est évidée en d'innombrables galeries; même les édifices publics et les auberges des villages souterrains sont creusés dans le hoang tou. Presque partout des ouvertures pratiquées dans la paroi jaunâtre indiquent l'existence de colonies d'hommes et d'animaux domestiques dans les cavernes de l'argile. De riches troglodytes prennent soin d'orner les façades de leurs demeures : colonnades, toitures avancées, balcons, kiosques, se succèdent de degré en degré sur l'escalier naturel. Çà et là un bloc complètement isolé se dresse comme une tour entre des ravins d'érosion : c'est au sommet de ces prismes que les indigènes ont bâti les temples fortifiés, dans lesquels ils se réfugient en temps de guerre civile, au moyen d'escaliers pratiqués à l'intérieur du massif. En creusant la terre pour leurs passages et leurs demeures, les indigènes rencontrent souvent des os de mammouths ou d'autres grands animaux, qu'ils disent avoir appartenu au Dragon terrestre, et qu'ils se hâtent de réduire en poudre, en panacée, peut-on dire, puisqu'ils en usent comme de médicament contre toutes les maladies.

Que de fins atomes de poussière flottant dans l'air, puis se posant sur le sol aient couvert en Chine un espace supérieur à toute la France, il y a là de quoi confondre l'imagination, mais en y réfléchissant bien il suffit de la durée pour expliquer la masse.

En supposant au lœss, comme le fait Obrutchef, une puissance moyenne de 400 mètres, et en admettant qu'il se dépose chaque année, d'un bout à l'autre de la terre jaune, une couche d'un millimètre seulement d'épaisseur, quatre cent mille ans ont suffi pour plaquer le hoang tou sur la Chine; et si l'on suppose 1 centimètre à la couche annuelle de poudre impalpable, il n'en a fallu que quarante mille. Mais il vaut mieux se borner à un millimètre dans les douze mois, « quand on considère combien l'air de ces pays est pur, transparent, même par les grands vents, donc avec peu de poussière en suspension ». D'où, comme conclusion ceci, que puisque l'application du lœss sur le territoire n'a pu commencer qu'avec des conditions climatiques pareilles ou analogues à celles du temps présent, l'Asie centrale est depuis bien des millénaires soumise au climat actuel, avec aggravation graduelle de la sécheresse, et que par conséquent c'est depuis un temps très ancien qu'elle est entrée dans la période de la Steppe et du Désert.

Quelques-unes de ses régions offrent dans leur aspect un singulier contraste suivant le point de vue auquel se place le spectateur. D'en bas, on ne voit que les parois jaunâtres; mais

que l'on monte de degré en degré jusqu'à l'étage supérieur, et l'on n'aura plus sous les yeux que des gradins de verdure. C'est afin de ne pas se priver des terrains précieux de la surface, que le sage paysan chinois a pris le parti de se creuser une habitation à l'intérieur ; d'ordinaire, il réside avec sa famille au-dessous de ses propres champs : il n'a qu'à monter quelques marches pour être en plein air.

*III*
*SA*
*FÉCONDITÉ*

La « terre jaune » est le sol le plus fécond que possèdent les agriculteurs chinois; elle est même beaucoup plus fertile que les terres d'alluvion, puisque celles-ci finissent par s'épuiser et qu'il faut en renouveler la force par les engrais, tandis que le hoang tou produit des moissons tous les ans, et depuis des siècles, sans qu'il soit nécessaire de recourir au fumier.

Ainsi, par exemple, les terrasses des environs de Singan fou, dont les annales célébraient déjà la fertilité il y a quatre mille années, ont gardé leur vigueur productive, et, pourvu que les pluies tombent en quantité suffisante, les récoltes y sont toujours admirables.

C'est parce que cet heureux composé renferme tous les éléments nutritifs des plantes : grâce à sa porosité, qui laisse descendre jusqu'à une grande profondeur l'humidité dans le sol et lui permet de remonter par capillarité, chargée de substances chimiques en solution, les végétaux reçoivent constamment leur alimentation normale. La « terre jaune » sert même d'engrais aux champs qui en sont dépourvus; on l'abat des parois en pans épais dont les débris sont reportés sur les cultures voisines.

Mais d'ordinaire la limite même du hoang tou est aussi celle du territoire agricole, et, d'autre part, le cultivateur utilise partout ce terrain, même à des altitudes relativement considérables. Tandis que sous le doux climat de la Chine méridionale on ne voit que rarement des campagnes labourées à plus de 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, les champs de céréales s'élèvent de terrasse en terrasse jusqu'à 2 000 mètres sous le ciel inclément du haut Chañsi, et même çà et là, en des endroits abrités, des lopins de « terre jaune » sont cultivés en plateau, sur versant, jusqu'à 2 400 mètres.

Les Chinois ont fait preuve d'une grande habileté pour triompher des obstacles que les parois verticales de la « terre jaune » opposaient aux communications : pour passer d'un

bassin dans un autre, il leur faut utiliser d'étroites fissures, tailler des tranchées profondes, déplacer même complètement la route, quand de nouveaux ravins se sont formés. Quelques-uns des chemins les plus fréquentés ne suivent pas les angles brusques des crevasses et ne montent pas sur les plateaux intermédiaires; ils sont creusés en tranchées dont la profondeur varie de 10 à 30 mètres et même davantage; l'ensemble de ces déblais représente un travail gigantesque, au moins aussi considérable que l'immense labeur occasionné par la construction de la Grande Muraille ou le creusement de la « rivière des Transports ».

Encaissées entre des parois verticales, au-dessus desquelles le ciel poudreux apparaît comme une bande jaunâtre, ces routes se prolongent sur des centaines de kilomètres comme des fosses dans l'intérieur du sol. Larges de 2 à 3 mètres au plus, elles ne donnent passage qu'à un seul véhicule à la fois : les voituriers qui s'y engagent poussent de longs cris d'appel, pour avertir les voyageurs qui marchent en sens contraire d'avoir à se garer dans les coins d'évitement. Pendant les saisons de sécheresse, les roues des véhicules s'enfoncent dans la poussière « comme dans l'eau »; après les pluies, elles s'embourbent dans la vase; le chemin n'est plus qu'une fondrière où piétons et chevaux risquent de s'engloutir; le sol battu des routes, ayant perdu sa porosité naturelle, ne laisse plus pénétrer l'eau dans les profondeurs, et pendant des mois entiers les ornières restent pleines de boue. Malgré toutes les difficultés que présentent ces routes, il est impossible de les éviter en s'engageant à droite ou à gauche dans le labyrinthe des ravins.

De là l'importance stratégique des chemins dans ce pays; il suffit en quelques districts de garder un défilé pour rendre les communications de versant à versant complètement impossibles à toute force ennemie. Mais lorsque des groupes de révoltés ou de brigands se sont établis dans un dédale de ravins dont ils connaissent les issues, il est extrêmement difficile de les réduire. Dans l'histoire de la Chine, un grand nombre de faits ne peuvent s'expliquer que par la formation particulière de la « terre jaune ».

Difficulté, souvent presque impossibilité des communications, ce n'est pas le seul désavantage du hoang tou; il en connaît un autre, qui est l'origine des plus grands désastres : de fréquentes sécheresses y sévissent, causées d'abord par la siccité des vents de l'Asie centrale, puis par la nature éminemment poreuse du sol qui ne peut garder assez longtemps la pluie pour s'en empreindre. Or, ici la sécheresse veut dire la famine,

les maladies, le typhus, l'émigration : tel canton très peuplé se trouve presque vide quelques années après.

Il faut compter aussi avec la progression lente, mais incessante, des sables du Désert : toutefois la dune est un ennemi dont ont raison l'industrie et la patience de l'homme.

*IV*
*SES RICHESSES MINIÈRES*

Cette terre jaune si riche par son sol, accidents de la sécheresse à part et les années impluvieuses non comprises, l'est peut-être encore plus par les réserves de son sous-sol; car ses monts aux pentes recouvertes par les masses argileuses du hoang tou sont parmi les plus riches du monde en dépôts de charbon fossile.

On y trouve la houille grasse ou l'anthracite dans toutes les provinces que parcourent des affluents du Fleuve Jaune, dans le Petchili, le Chañtoung, le Chañsi, le Chensi, le Kansou, le Honan, et quelques-uns des gisements sont placés au bord des rivières, de la manière la plus favorable pour que les produits puissent en être expédiés vers les ports du littoral par le Hoang ho ou par les ramifications du Grand Canal. Les bassins d'anthracite du Honan comprendraient d'après Richthofen une superficie de plus de 53 000 kilomètres carrés, et il y aurait, d'après le même géologue, 1 236 milliards de tonnes de houille dans le Chañsi, en un bassin de 90 000 kilomètres carrés, « de quoi suffire à la consommation du Globe pendant deux mille ans ». Et le fer, le pétrole, le sel et presque tous les métaux abondent. Le Chañsi constitue probablement le bassin houiller et ferrugineux le plus riche du monde entier. Le bassin anthracifère de cette province, sur les premières assises orientales du plateau présenterait un espace de 36 000 kilomètres carrés, sans une interruption.

Ainsi donc, pays agricole par excellence, le bassin du Hoang ho promet de devenir aussi l'une des régions industrielles par excellence, grâce à ses amas de combustible, auprès desquels les houillères de la Grande-Bretagne sont un petit « pilot sans importance ».

Comme climat, ou mieux comme climats, comme produits, il se rapporte assez bien au Petchili, sauf les différences locales résultant de l'altitude, de l'exposition, de la nature des terrains, du plus ou moins grand éloignement de la mer ou rapprochement de l'Asie centrale.

Comme race d'hommes : des Chinois, sinon tous de race

authentique, au moins de langue; des Mongols dans le pays des Ordos, et Tibétains aux origines du fleuve.

De toutes les parties du Royaume du Milieu, les provinces du Hoang ho sont celles dont il serait le plus téméraire de vouloir indiquer la population probable, puisque ces contrées, où prit naissance l'insurrection mahométane, ont été plus ravagées que les autres par la guerre civile, et que les désastres naturels, inondations et sécheresses, se sont ajoutés aux crimes des hommes, affamant les malheureux que les massacres avaient épargnés. On sait toutefois que les travaux de colonisation ont reconquis une grande partie de la région dévastée; tous les voyageurs disent que les cités et les villages se reconstruisent et se repeuplent; même, grâce à l'introduction de la pomme de terre, de hautes vallées qui n'avaient jamais eu d'habitants, reçoivent maintenant des colonies nombreuses.

Si l'accroissement de la population continue comme ci-devant et présentement, tous les vides seront comblés en quelques décades, et plus de quatre-vingts millions d'hommes vivront dans le bassin du Hoang ho, aussi pressés qu'ils l'étaient au milieu du dernier siècle, avant les guerres civiles et la rupture des digues de Kaïfoung fou.



## CHAPITRE SIXIÈME

## VILLES ET LIEUX REMARQUABLES

I. DANS LE KANSOU ET LE PAYS DES ORDOS ; DANS LE SINTSIANG. || II. DANS LE CHENSI : SINGAN FOU. || III. DANS LE CHANSI. || IV. DANS LE HONAN.

*I DANS LE KANSOU CHINOIS, LE KANSOU MONGOL ET LE PAYS DES ORDOS LE SINTSIANG*

KANSOU, ces deux monosyllabes signifient, nous dit-on, « le Respect volontaire » ; mais le nom de la province est aussi considéré comme provenant de la juxtaposition de la première syllabe du nom de deux villes : Kantcheou et Soutcheou.

On estime à 325 000 kilomètres carrés la superficie du Kansou, province frontière bornée au nord par la Mongolie, à l'est par le Tibet, au sud par le Setchouen, à l'ouest par le Chensi, province dont il n'est qu'un antique démembrement. C'est un peu plus que l'aire du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, un peu plus du douzième de la Chine proprement dite.

Là-dessus vivraient dix millions d'hommes, soit 30 ou 31 personnes au kilomètre carré, tandis qu'il s'y trouvait, à ce qu'on prétend, à peu près le double de population, donc 20 millions d'habitants, de 61 à 62 individus par cent hectares, avant la révolte des Musulmans Dounganes, qui ne dura pas moins d'une quinzaine d'années.

Cette guerre civile ne fut point une « guerre en dentelles », une fronde, mais on ne peut croire qu'elle ait consommé dix millions d'hommes, même avec les famines et épidémies consécutives : quels qu'aient été ses ravages, les Mahométans sont encore nombreux dans le Kansou. D'après Bonin, ce sont eux

qui ont introduit dans le pays l'industrie des tapis aux vives couleurs et celle de la distillation du vin de roses.

La province ajuste deux régions bien différentes : l'est, le sud, le centre du pays, ensemble qui a vaguement la forme d'un cœur, composent le Kansou chinois, qui comprend les neuf dixièmes de la population; restent environ un million d'hommes pour le Kansou mongol, ainsi nommé par opposition au Kansou chinois.

Ce Kansou mongol accolé au Kansou chinois occupe le nord-ouest de la province, sur une longueur d'au delà de 500 kilomètres, avec largeurs de 120 à près de 250, entre les sables de la Mongolie à l'est, au nord, et les monts, plateaux et lacs du Tibet à l'ouest et au sud.

Lorsque, sur la route de Lantcheou à Liangtcheou, on arrive au col d'Ousou, qui s'ouvre par 3 073 mètres environ d'altitude, dans les Montagnes Neigeuses (Nan chañ) ou chaîne de Richthofen, on reconnaît aussitôt qu'on est arrivé à la limite de deux régions naturelles : au sud et à l'est, le Kansou chinois, c'est encore et c'est toujours la Chine, ses riches vallées, ses eaux abondantes, ses « fils de Han »; au nord et à l'ouest, les cieux stériles, la terre aussi, et au lieu de l'humus nourricier la steppe et le désert; mais pas absolument l'un ou l'autre, car ce n'est qu'au bout de cet appendice de la province qu'on entre dans le désert essentiel de l'Asie Centrale.

Ici, du double flanc des Montagnes Neigeuses descendent des torrents intarissables qui déterminent, sur ces 500 kilomètres de longueur, un isthme de terres cultivables qui n'a jamais moins de 50 kilomètres de large. C'est donc théoriquement, non pas absolument, qu'on quitte la Chine chinoise au défilé qui met en communication les deux Kansou, à côté des débris de ce que fut le rempart de briques et d'argile dit « la Grande Muraille ».

Les Nan chañ ont à leurs créneaux des neiges éternelles.

Ces neiges seraient là de bien moindre étendue, voire peut-être absentes, malgré les cinq et six mille mètres d'altitude des crêtes de cette rangée, s'il ne leur arrivait plus de nuages qu'on ne le croirait possible à première vue.

Au sud-sud-ouest de cette région du Kansou mongol, la masse continentale est échancrée par le golfe du Bengale, dont le demi-cercle n'a pas moins de 1 500 kilomètres de rayon. Grâce à cette vaste nappe d'eau qui s'avance entre les deux péninsules gangétiques, l'espace qui sépare de l'océan des Indes les Nan chañ du Kansou de Mongolie est réduit de

moitié ; l'atmosphère, chargée de vapeurs maritimes, peut être portée par les vents jusque par delà le Koukou nor et y laisser un peu de son humidité.

D'ailleurs, les vents qui traversent les montagnes du Tibet oriental, de l'estuaire du Brahmapoutra aux solitudes de la Mongolie, ne rencontrent pas dans cette route d'obstacles semblables à ceux que présente à l'ouest l'énorme plateau du Tibet central, avec ses plaines uniformes de 4 500 et de 5 000 mètres de hauteur et ses puissantes chaînes bordières de 7 000 mètres. Les arêtes montagneuses de la province de Kham sont moins élevées que celles de l'ouest; elles offrent aussi de nombreuses brèches, et, dans une grande partie de leur parcours, elles sont disposées parallèlement dans le sens du méridien, de sorte que les vents du sud peuvent s'engouffrer dans les vallées et remonter facilement jusqu'aux montagnes du Koukou nor. Les moussons du sud-ouest, qui apportent dans le bassin du Brahmapoutra une si prodigieuse quantité d'eau, sont loin d'être desséchées quand elles franchissent la chaîne de Bayan khara. Du mois d'avril à la fin de l'automne, c'est-à-dire pendant une moitié de l'année, elles apportent des neiges et des pluies : l'atmosphère ne redevient claire et sèche que pendant l'hiver. Prjevalskiy a vu des neiges tomber journellement durant tout le mois d'avril.

Il n'est donc pas étonnant que les nuages déversent encore au delà du Nan chañ une certaine quantité d'eau sous forme de neiges et de pluie et que de véritables rivières puissent naître dans les montagnes et couler au loin dans la plaine; toutefois aucune d'elles ne peut aller rejoindre de fleuve s'écoulant vers la mer : toutes vont se perdre en des lacs ou des marécages salins au milieu des roseaux. L'Az Sind (Etzina, Edsinaï) reçoit les eaux des « Montagnes du Sud », puis, au nord de la Grande Muraille, s'unit à une rivière qui l'égale presque, le Tachapho ou Tolaï de Soutcheou, appelé le « Fleuve d'Or » par d'anciens documents; au delà il s'appauvrit peu à peu, se ramifie en des marécages riverains et finalement va se perdre, sur les confins du désert, dans les lagunes de Sogok nor et de Sobo nor.

Grâce à l'influence des moussons, qui fait naître ainsi des eaux courantes entre les deux moitiés du Gobi, les Chinois ont pu facilement maintenir leur ligne de communication avec les dépendances extrêmes de leur Empire, du Nan chañ aux extrêmes ramifications méridionales des Monts Célestes, à travers les terribles solitudes de la dépression centrale du Turkestan et de la Mongolie.

La route naturelle, que suivirent toujours leurs caravanes et leurs armées, est celle qui, après avoir quitté Lantcheou fou, au grand coude occidental du Hoang ho, traverse les montagnes derrière lesquelles se cache le bassin du Koukou nor, puis descend dans la plaine septentrionale, franchit la Grande Muraille au défilé de Kiayou et se dirige au nord-ouest vers l'oasis de Hami. En cet endroit, la voie historique se bifurque des deux côtés de l'arête orientale du Thian chañ : tandis que l'une des routes pénètre dans le bassin du Tarim, fleuve qui n'atteint pas la mer, l'autre gagne la Dzoungarie pour redescendre sur le versant occidental des sierras dans le monde russe, qui est déjà l'Europe.

On comprend combien il importe à la Chine de posséder cette région relativement fertile, conquise par elle il y a déjà deux mille ans, qui coupe en deux la zone des déserts et que parcourt la route transversale des bords du Hoang ho aux Montagnes Célestes.

Dans le Kansou chinois il n'y a guère que des fils authentiques du Grand et Pur Empire; mais dans le Kansou mongol la population est plus mélangée. Il y a là des Mongols, des Tangoutes tibétains; mais aussi nombre de Chinois. Ceux-ci sont un peu, beaucoup comme l'hydre de Lerne : la guerre des Dounganes avait fait de leurs villes du Kansou du nord-ouest d'informes amas de ruines, mais la « Chinoiserie » a repoussé dru par constante immigration du pays d'en bas vers le pays d'en haut.

La ville la plus élevée des bords du Hoang ho, Gomi, a été visitée par Prjevalskiy, dans un de ses périlleux voyages; elle se trouve à 2 400 mètres, à la limite extrême des cultures que les laboureurs tangoutes réussissent à maintenir en dépit du climat : au delà ne se voient plus que des forêts, où nichent les faisans bleus.

Sining fou, située à l'est du Koukou nor, à 2 250 mètres, sur la rive gauche du Sining ho, qui rejoint le Fleuve Jaune par le Tatoung, est la métropole du haut Kansou et la résidence des autorités auxquelles est confiée l'administration des Tangoutes et des Mongols du lac Bleu, de son vrai nom mongol : Koukou nor; mais la population urbaine, estimée à 60 000 âmes, est presque entièrement chinoise. La situation de Sining, à l'angle nord-oriental des plateaux tibétains, et près de la voie historique de la Chine centrale au Turkestan chinois et à la Dzoungarie, lui donne une importance de premier ordre comme place stratégique et comme entrepôt; mais

elle a été, pour ainsi dire, assommée par les Dounganes, puis par les Chinois, ceux-ci comme ceux-là ayant exterminé tout ce qu'ils ont pu de la population. Aussi y a-t-il ruines sur ruines entre ses hautes murailles de dix kilomètres de tour, et l'activité commerciale du pays a-t-elle émigré pour une grande part vers Donkir, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest, sur la frontière même du pays de Koukou nor. C'est à ce Donkir que descendent les Tibétains orientaux, les Si-Fan ou Fantze, pour l'achat de leurs denrées et pour la vente de la rhubarbe, des cuirs, des laines, des animaux, des minerais; c'est là que s'organisent les caravanes pour la périlleuse traversée des hauts plateaux. Toutes les races de la Chine occidentale sont représentées dans la population de Donkir, mais les échanges ne s'y font pas toujours d'une manière pacifique : les marchands sont armés, et les moindres disputes menacent de se changer en batailles.

Le pays de Sining est une région sacrée pour les bouddhistes tibétains et mongols : c'est là que naquit le réformateur Tsonkhapa, et quelques-uns des couvents de la contrée ont une réputation de sainteté particulière.

La lamaserie de Kounboum est située au sud de Sining, sur une terrasse boisée, non loin de la vallée profonde dans laquelle coule le Fleuve Jaune; quatre mille lamas vivaient dans ce monastère avant le passage d'insurgés mahométans, puis de barbares Si-Fan, qui le ravagèrent en 1872 et en 1874; maintenant il n'y a plus que deux mille moines. L'université de Kounboum comprend quatre écoles, consacrées à l'étude des mystères, des cérémonies, des prières, et à l'art de guérir les « quatre cent quarante » maladies de l'homme. Un des principaux remèdes est la feuille d'un arbre sacré, espèce de sureau, qui croît devant le portail du grand temple et dont les feuilles, disent les fidèles, représentent la figure du Bouddha et divers caractères du saint alphabet tibétain. Huc crut voir ce prodige, et Szechenyi, après avoir inutilement cherché lors d'une première visite, réussit à découvrir le lendemain une feuille sur laquelle on avait tracé les contours d'un informe Bouddha. Lors des grandes fêtes, une foule prodigieuse de pèlerins, Tibétains, Mongols et Chinois, se réunit dans les temples pour contempler les statues et les décorations élégantes, toutes en beurre, qui représentent des quadrupèdes, des oiseaux et des fleurs, et que l'on détruit soudain après une splendide illumination nocturne.

Au nord de Sining fou, au nord-ouest de Lantcheou, au

pied du versant « désertique des Nan chañ » on signale quelques villes importantes.

Liantcheou aurait peut-être une centaine de mille habitants, à 70 kilomètres à l'ouest de la Grande Muraille, à 1 565 mètres environ d'altitude. Place commerçante, peu de cités en Chine sont plus propres et mieux entretenues; mais la partie comprise dans la dernière enceinte est la seule qui présente cet aspect d'activité et de bien-être. La moitié de la ville, contenue entre la première et la deuxième muraille, n'est qu'un amas de ruines. Du haut des remparts on est frappé de la multitude de petites forteresses qui s'élèvent partout, au bord des ruisseaux, dans les vallées, aux sommets des collines. Ces fortifications d'origine récente sont les demeures des paysans revenus dans le pays depuis l'insurrection des Dounganes : ils prennent leurs précautions contre de nouveaux désastres, espérant qu'en s'enfermant dans leurs réduits ils pourront voir, sans danger pour eux, s'écouler le flot des envahisseurs. L'excellent charbon de terre des montagnes voisines commence à être exploité par les industries locales.

Kansou, Kantcheou, qu'on dote de 20 000 âmes, a son site à 1 464 mètres, sur une des rivières qui composent l'Az Sind. De toutes les villes de la contrée, c'est une de celles qui se sont le mieux relevées du désastre de la guerre civile, et ses maisons neuves brillent au milieu de campagnes verdoyantes. C'est la « cité des peupliers » : il y en a partout; « on se croirait dans un parc » : parc à peupliers, donc ni touffu, ni solennel.

Soutcheou, à un peu moins de 1 150 mètres, aurait également 20 000 âmes; elle borde un ru qui court vers le Che ho ou « Rivière Noire », dit aussi Tacha ho ou « grand ru de la Boue ». Ce fut jadis la ville gardienne de l'Empire contre les Mongols; mais en 1872, après sa reprise sur les Chinois, il n'y restait plus une seule maison : les murs se dressaient au milieu d'un immense champ de ruines, d'autant plus tristes à voir que pas un arbre, pas un arbuste n'avait encore germé sur les décombres. C'est immédiatement à l'ouest, de l'autre côté de la rivière de Boue, que s'ouvre, à l'origine même de la Grande Muraille, dans un étroit défilé, la fameuse Kiayou kouan ou la « Porte du Jade », ainsi nommée parce qu'elle donne accès à la route du Khotan, cette région où les marchands chinois allaient recueillir la précieuse matière. Mais la porte n'indique point, comme on le croit généralement, la limite du désert, car sur les deux bords du chemin se voient encore des arbustes et

des touffes d'herbes; les eaux courantes ne manquent pas non plus, et sur les bords de ces ruisseaux s'élèvent des peupliers et des saules pleureurs. Deux siècles après Marco Polo, le premier voyageur européen qui ait suivi la voie du désert par le Lob nor et le Tchertchen, le missionnaire portugais Benedict de Goës pénétra également dans le Kansou méridional par la voie du Khotan, mais il ne dépassa pas Soutcheou; il y mourut en 1607, et ses manuscrits ne purent même pas être sauvés par son compagnon, l'Arménien Isaac, qui continua la route jusqu'à Peking. Soutcheou est un grand marché pour les populations mongoles des alentours. D'après le traité signé entre la Russie et la Chine en 1881 Sining reste ouvert aux marchandises russes comme entrepôt libre.

Les musulmans du Kansou mongol exploitent dans les Nan chañ des mines d'or qui sont, qui pourraient surtout être très productives, et l'on y puise l'huile minérale à des sources de pétrole.

La cité murée de Lantcheou fou, point de départ de la route qui relie au Royaume Central ses possessions extérieures de l'occident, a pu, grâce à sa forte enceinte, se maintenir intacte et donner asile à d'innombrables fugitifs. Capitale officielle du Kansou, quoique le vice-roi aille tous les six ans résider pendant trois années dans la ville de Soutcheou, près de la Porte du Jade, Lantcheou fou est située au point de convergence de toutes les routes du Hoang ho supérieur, sur la rive droite du fleuve, qui se recourbe en aval dans la direction du nord pour décrire sa grande courbe autour de la péninsule des Ordos.

A 1 500 mètres d'altitude, sinon même à 1 708, d'après un document russe, le « fléau des fils de Han » n'a devant Lantcheou que 200 à 300 mètres de largeur, mais son courant est extrêmement violent. Ce n'est pas sans appréhension qu'on l'y traverse sur un pont de bateaux retenu par deux chaînes de fer et quatorze câbles de laine ou de fibres de palmier chamærops, ouvrage remuant ou vacillant qu'une compagnie anglaise a vainement proposé de remplacer par un pont de pierre. La plaine est large et fertile, mais au sud un long promontoire, qui termine un chaînon du Maha chañ, s'avance jusqu'aux portes de la ville, portant sur ses croupes quelques tours carrées : des fortifications régulières, construites à l'européenne, défendent la cité. Au nord, de l'autre côté du fleuve, s'élèvent des monts rocheux de 600 à 900 mètres de hauteur, s'appuyant sur des contreforts arrondis, parsemés de temples et de kiosques qui brillent au milieu de la verdure.

Lantcheou n'a point d'édifices remarquables; ses quarante mille maisons sont presque toutes des masures en bois; mais les rues, dallées en marbre ou en granit, sont très proprement tenues : peu de cités chinoises ont un aspect plus agréable que ce « fou », capitale de 500 000 habitants ou au delà, qu'Obrutchef tient pour « beaucoup plus peuplée que Peking ». Ce n'est pas dans Lantcheou même, dans la place murée qui n'a guère d'espace entre son enceinte à tours et à créneaux, mais dans de vastes excroissances de faubourgs que vit ce demi-million d'hommes.

Quoique située à distance « énorme » du littoral et des ports de commerce ouverts aux Européens, Lantcheou fou est une des cités du Royaume Central où l'on a le plus essayé d'imiter les industries de l'Europe, surtout les industries homicides de la défense ou de l'attaque : son principal établissement est une fonderie de canons; mais une autre usine moderne, dirigée par des Européens, fabrique des draps pour l'armée et d'autres étoffes grossières en laine de brebis et en poil de chameau. Lantcheou fou a déjà des machines à vapeur employant le charbon des mines avoisinantes, et tout autour de la ville rayonnent de larges routes de construction moderne, ombragées d'ormeaux et de saules. Ni sale, ni fétide, ainsi que le sont tant de capitales chinoises, bien pourvue d'eau par d'immenses roues hydrauliques puisant à même le Hoang ho, Lantcheou est une des villes du « Milieu » les plus agréables pour un Européen. On dit que les plantations de Lantcheou fournissent le meilleur tabac de la Chine.

C'est à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Lantcheou fou, dans une vallée latérale du Hoang ho, que s'élève Salar ou Hotcheou, qui fut, on le sait, la principale forteresse des insurgés dounganes pendant la dernière guerre. Les mahométans doivent probablement à cette ville le nom de Sah la', sous lequel ils sont connus dans le pays : en réalité ce terme de Salar ou de Salor n'est pas le nom de la ville : il désigne avant tout une tribu musulmane d'origine tartare vivant dans vingt-quatre villages par la rive droite du Hoang ho en amont de Lantcheou.

La population diminue graduellement en aval de Lantcheou fou, sur les deux bords du Fleuve Jaune qui, de cluse en cluse, serpente dans la direction du nord. La ville commerçante de Tchongwïe, bâtie sur la rive gauche du Hoang ho, à la base orientale de l'Ala chañ, s'appuie sur la Grande Muraille, à l'une des portes du désert et les dunes en assiègent les remparts. Plus bas est le village de Kinkipao, qui fut l'une des

places fortes des mahométans pendant la révolte des Dounganes; leurs ancêtres l'occupaient depuis plus d'un millier d'années, sans que le gouvernement chinois eût tenté de les en déloger. Ninghia, le chef-lieu de cette partie du Kansou, est bâtie à 7 kilomètres environ du Hoang ho, dans le pays où la Grande Muraille, cessant de longer la rive gauche du fleuve, passe sur la rive droite pour limiter au sud le territoire des Ordos. Comme entrepôt entre la Chine et la Mongolie, cette cité eut jadis quelque puissance; elle fut même le chef-lieu d'un royaume au xe et au xie siècle. Ruinée par Djenghiz khan, elle se rebâtit, et ses pagodes, ses hautes murailles en briques, entourées de marais, lui donnent un aspect très imposant; mais à l'intérieur les rues sont étroites, tortueuses, et les maisons partiellement abandonnées.

Au nord-est de Ninghia, dans la presqu'île sablonneuse des Ordos, point de villes, mais quelques restes de villes. Ainsi, à 30 kilomètres au sud du fleuve, on voit encore parmi les sables les vestiges d'une cité de plus de 8 kilomètres de côté dont les remparts n'avaient pas moins de 15 mètres d'épaisseur : entre ces murs il n'y a plus que la dune, la solitude, et les anciens puits y sont comblés.

Actuellement, en dehors de la vallée du fleuve, la contrée des Ordos est en grande partie abandonnée; ici aussi les insurgés dounganes ont fait « merveille » ; ils ont même détruit les campements des Ordos mongols, et les bestiaux abandonnés sont redevenus sauvages; bœufs et vaches ont perdu l'air stupide que leur avait donné la longue servitude et reconquis les mœurs de la vie libre. En l'espace de deux ou trois années, la transformation était devenue complète : à l'approche de l'homme, ces animaux prenaient la fuite à toute vitesse, et les chasseurs avaient à les atteindre presque autant de peine qu'à chasser l'antilope. Des chameaux, des chevaux vivent aussi en bandes sauvages dans la steppe; mais les brebis ont été dévorées par les loups. Lors du voyage de Prjevalskiy, en 1871, les seuls visiteurs du pays des Ordos étaient des marchands qui venaient y prendre des chargements de réglisse, l'une des plantes caractéristiques de cette région de la Mongolie.

En somme, il n'y a peut-être pas plus de 60 000 habitants dans la boucle des Ordos, et rien à voir, sinon les ruines de Bora balgassoun et de Tsagan balgassoun, dans le sud-ouest de la péninsule, près de la Grande Muraille, et celles de Tokhotokhoto (en chinois : Tontchen), dans le nord-est; plus les trois campements sacrés qui se font gloire de conserver des reliques

du grand héros mongol, Djenghiz khan; « saints des saints » dont le principal, qui a nom Ika Edjen Khoro, est confié à la vigilance de six cents familles mongoles. Comme de juste, toutes les ruines des Ordos, villes antérieures au conquérant, passent pour avoir été des cités fondées par lui.

Mais si les Mongols sont en décadence sur le plateau des Ordos, les Chinois se répandent de plus en plus le long du Hoang ho, qui est le gigantesque fossé de cette redoute. Les villes riveraines n'ont guère d'autres habitants qu'eux. La plus considérable se trouve dans la partie de la vallée qui boucle la presqu'île au nord-est : c'est la Bitchoukhaï des Mongols, la Baotou des Chinois, à 7 kilomètres de la rive gauche, dans une riche campagne, au milieu d'un cercle de villages également chinois, peuplés d'agriculteurs. Baotou, dont l'enceinte carrée a plus de 3 kilomètres de côté, fait un très grand commerce avec la population des plateaux et possède des fonderies. A 50 kilomètres à l'est, une autre ville, de construction récente, s'élève près de la rive septentrionale : c'est Tchagan kouren ou « l'Enceinte Blanche ». Bâtie par les Chinois depuis le peuplement de la Mongolie inférieure, elle n'a pas d'égale dans l'Empire pour la propreté, la largeur des rues, la régularité des maisons : quelques-unes de ses places sont ombragées d'arbres. Tchagan kouren, située près du coude nord-oriental que forme le Fleuve Jaune autour de la péninsule des Ordos, est un des lieux le plus fréquemment choisis par les caravanes pour la traversée du Hoang ho. Au sud de la Grande Muraille, dans la partie de son cours où le fleuve, rentré dans la Chine proprement dite, sépare les deux provinces du Chensi et du Chañsi, — Chensi, la « Frontière Occidentale » ou les « Défilés Occidentaux »; Chânsi, « l'Occident Montagneux », — le principal endroit de passage est au défilé que domine du haut d'un rocher la ville forte de Paoté (dépendante du Chañsi) : en cet endroit, le courant a seulement 400 mètres de large.

Les villes qui se sont élevées en territoire des Chinois de Chine, tout au long de la voie historique suivie de tout temps entre les deux coudes du Hoang ho à Lantcheou fou et à Toung kouan, ces villes, disons-nous, ont pris une importance beaucoup plus grande que les cités du nord, situées sur les confins du désert. Les principales étapes de cette route du sud, dans la vallée du King ho, grand tributaire gauche et comme seconde branche mère du Weï ho, sont Pingliang fou, qu'on dote de 60 000 âmes, Kingtcheou et Pintcheou, celle-ci entourée d'arbres

et surtout de poiriers, qui donnent les plus gros fruits de la Chine. Elles ont pu résister aux mahométans révoltés, grâce à leurs murailles, mais toutes les campagnes environnantes avaient été ravagées, et, après la victoire définitive des Chinois, ce sont des prisonniers hoï-hoï qui ont dû rebâtir les villages de la contrée, réparer les chemins et restaurer les cultures. D'anciens remparts, soigneusement réparés, et de nouvelles fortifications défendent ces cités, les défilés et les cols de la route. Une grotte des environs de Pintcheou renferme une statue de Bouddha taillée dans la roche même : c'est l'une des plus grandes et plus fameuses de la Chine centrale; devant cette énorme effigie, haute de 17 mètres, celles de deux disciples, moins élevées de moitié, montrent le saint aux fidèles prosternés devant lui.

Dans la vallée du Weï ho, le centre principal est Kountcheou, peuplé de 50 000 âmes et perdu, pour ainsi dire, dans une immense enceinte dont une partie forme un cimetière. Plus bas sur la même rivière est la ville administrative de Foutchang hien, près de laquelle un autre Bouddha, se dressant sur une colline, bénit la campagne en étendant la main droite.

Au sud, sur les bords d'un affluent du Weï ho, la grande Tsingtcheou, riche de 160 000 habitants (d'après Kraitner), élève ses pagodes et temples au-dessus du branchage des châtaigniers et des noyers : c'est un groupe de cinq municipalités ayant un maire commun, mais chacune entourée de son enceinte particulière de hautes murailles. Tsingtcheou est un grand marché de thé, de tabac, d'indigo; ses artisans s'occupent du tissage et de la broderie des soies ainsi que de la mise en œuvre des métaux. Un sentier fréquenté s'élève de Tsingtcheou vers un col de 1 392 mètres d'altitude, seuil de l'arête qui sépare les bassins du Hoang ho et du Yangtze kiang et à laquelle des cartes donnent le nom de Peï ling, inconnu dans le pays.

Quand on parle des dix-huit provinces de la Chine, on n'est plus dans la stricte vérité : l'Empire du « Milieu » s'est officiellement taillé dans ses dépendances mongoles et turques en 1884-1885, une dix-neuvième province, dite de la « Nouvelle Ligne », le Sintsiang ou Sinkiang, fait de stériles plateaux, à l'ouest du Kansou, jusqu'à de grands monts de l'Asie centrale qui le séparent de la Sibérie, de l'Afghanistan, de l'Inde. Ce Sintsiang n'est en plein désert que le prolongement et l'épanouissement du Kansou mongol.

Énorme pays, presque égal à trois fois la France, de par ses 1 426 000 kilomètres carrés, mais si pauvre, si sec, si vide, qu'on n'y compte sans doute pas plus d'un million d'hommes, et peut-être moins encore.

Quoique devenu partie intégrante de la Chine sous le rapport administratif, il n'a réellement aucune qualité pour figurer avec les dix-huit autres provinces. Dépendance il était, dépendance il reste, terre mongole et turque, nullement chinoise de langue, de mœurs et de sympathies, et destinée sans doute à devenir prochainement un territoire russe. Sa capitale est la ville d'Ouroumtsi, située en pleine Dzoungarie, au delà du Thian chañ.

*II DANS LE CHENSI : SINGAN FOU*

Le Chensi, province frontière touchant au nord à la Mongolie des Ordos, a pour autres voisins : à l'ouest le Kansou, à l'est le Chañsi et le Honan, au sud-est le Houpé, au sud le Setchouen. Le nom de Chensi signifie, comme dit plus haut, « les Défilés Occidentaux ou la frontière Occidentale ».

Sur ses 195 000 kilomètres carrés, aire hypothétique jusqu'à mesures précises, ainsi d'ailleurs que celles des autres provinces de Chine, donc sur un espace équivalant aux 36 ou 37 centièmes de la France, le Chensi passe pour entretenir 8 300 000 habitants seulement, soit rien que 43 au kilomètre carré, contre les 73 de la France. Cette densité de population est presque ridicule dans cette « Fleur du Milieu », où, sur dix-huit provinces, il y en a neuf avec plus de 100 personnes et jusqu'à 210 par 100 hectares; et justement le Chensi possède une des maîtresses villes de la Chine avec un million d'âmes peut-être : toutefois beaucoup n'accordent à Singan fou qu'un nombre d'habitants très inférieur.

A noter que le sol n'y est pas infécond; que même, au nord des Tsing ling, la région septentrionale, relevant du lœss, est d'une fertilité rare, « terre jaune » aussi propre aux céréales que la « terre noire » des Russes. A noter également que, suivant toutes probabilités, le lœss y recouvre un bassin houiller, d'une richesse extraordinaire, prolongement occidental de celui du Chañsi, et que la région des Défilés Occidentaux participe à la singulière richesse minérale des provinces chinoises par des gîtes de fer, de plomb, de mercure, des lacs souterrains de pétrole, sans doute aussi des veines d'or, puisque maints de ses torrents sont aurifères; on y trouve

aussi sources salées, marais salants, marbres précieux. Donc grandes facilités pour les travaux de l'industrie, à côté des vastes champs de blé, des rizières, des jardins plantureux, des vergers, le tout sous un climat « congénial », qu'on dit plus doux que celui du Chañsi, moins humide que celui de la majeure partie du Kansou.

Le principal ennemi de cet heureux pays c'est parfois le manque de pluie : telle année de sécheresse y pèse lourdement sur le paysan, mais aussi l'on admet qu'une saison favorable, humide au degré qu'il faut, compense trois saisons mauvaises. Les sauterelles y broutent de temps en temps les récoltes.

Si le nombre des habitants de la province est relativement très faible, il n'en était pas ainsi avant la néfaste insurrection des Dounganes; la « révolte musulmane » y a fauché les habitants par millions à partir du milieu du XIX$^e$ siècle, principalement dans le pays parcouru par le Weï ho : là, en trop d'endroits, il ne resta pierre sur pierre, et personne de vivant. Nulle part, ni en Kansou, ni en Chañsi les massacreurs ne furent plus actifs : de 15 millions en 1852 la population descendit à la moitié, ou moins encore.

Le Chensi est au centre de l'histoire chinoise; la vallée du Weï avec sa ville métropolitaine de Singan resta longtemps le centre de cristallisation de ce qui devint avec le temps le « Noble Milieu ».

Singan fou, chef-lieu du Chensi, fut jadis capitale du Royaume Central, à l'époque des Tcheou, des Tsin, des Han (de 1230 avant l'ère vulgaire, à 220 après), sous le nom de Siking ou « Résidence occidentale »; puis sous les Soui et les T'ang, soit de 580 à 907, la cour s'établit, non pas précisément à Singan, mais à Tchang ngan, ville qui n'en est guère éloignée.

Et dans la débâcle de 1900, cette antique métropole a reçu l'empereur, sa cour, ses eunuques et ce qui lui restait d'armée après la prise de Peking par les « diables d'Occident » : toute la haute « officialité » s'est réfugiée, comme au vrai centre de la Chine, dans cette ville qui a gardé jusqu'à ce jour, durant tant de siècles, son nom de Changan ou « Paix continue ».

Bien qu'enfoncée en des monts dont il semble au premier abord qu'il est bien difficile de se dégager, et ne voyant pas couler de grand fleuve, car le lieu le plus rapproché du Hoang ho n'est pas à moins de 120 kilomètres à l'est-nord-est, et même n'ayant pas de rivière où refleter les maisons de ses quais, Singan est fort heureusement située, sur une des grandes voies commerciales de la Chine. Sans rien dire de sa proximité de la

vallée du Hoang ho moyen, elle communique aisément avec le Yangtze kiang par un col des Tsing ling, passage ouvert à 1 249 mètres d'altitude seulement : de ce pas on descend vers un affluent de gauche du Hañ, et les eaux navigables de ce Hañ mènent les bateaux à Hañkoou. De même, et facilement encore, bien que le col des monts Loupin chañ s'y échancre à 2 694 mètres, elle est en relations, vers les sources d'affluents gauches du Weï, avec Lantcheou, le val supérieur du Hoang ho et les sentiers du plateau de Turkestan et de Mongolie. D'où il suit que Singan se trouve sur une des voies magistrales du monde, sur la route de l'Europe au plus beau de la Chine, de Londres, Paris, Berlin, Moscou à Hañkoou, trajet qu'une voie ferrée ne tardera pas à suivre.

D'après la plupart des voyageurs elle a certainement plus d'habitants que Peking et n'est dépassée que par Canton; d'après d'autres elle en a moins : les estimations se balancent entre 400 000 personnes, dont sept dixièmes chinois au type légèrement tibétain, deux dixièmes musulmans, un dixième tartare, et un million d'hommes, dont 50 000 professeraient l'Islam et se coiffent du turban lorsqu'ils entrent dans les mosquées.

Singan, à 930 kilomètres à vol d'oiseau sud-ouest de Peking, à 1 225 par une des deux grandes routes, à 1 300 par l'autre, a son site à 10 kilomètres de la rive droite du Weï ho, plus ou moins doublé à quelque distance en aval par le King ho ; au sud, et tout près, monte la chaîne des Tsing ling. On connaît encore si « imprécisément » la Chine qu'on fait varier son altitude entre 307 et 518 mètres.

« C'est le type le plus complet de la ville chinoise. » Sa forte enceinte crénelée forme un carré parfait, orienté suivant les points cardinaux, et le milieu de chaque côté, long de plus de 11 kilomètres, est percé d'une porte monumentale surmontée de pavillons étagés. Elle sépare Singan de faubourgs dont on a fini par entourer l'ensemble d'une muraille d'argile.

Depuis des milliers d'années, pas moins, Singan est une cité commerçante de premier ordre, grâce à sa position centrale et à la fertilité de sa « terre jaune ». Elle trafique surtout des peaux, fourrures, laines, opium, musc, plantes médicinales des plateaux du Tibet et du Turkestan, du sucre du Setchouen, de la soie du Setchouen et du Tchekiang, du thé du Houpé et du Hounan : ses magasins sont remplis de marchandises précieuses. Mais aucun édifice curieux des anciens temps ne s'est conservé; on ne montre plus dans le quartier « mandchou » que l'emplacement d'un palais des T'ang. Toutefois Singan possède toujours un musée archéologique d'une grande richesse, le

Païlin ou « forêt des tablettes », collection d'inscriptions et de dessins, dont quelques-uns ont deux mille années d'existence, et qui permettent de reconstituer l'histoire de plusieurs dynasties.

Singan fou a dû à son enceinte de murailles de n'avoir pas été détruite par les rebelles mahométans, comme Nanking et tant d'autres villes de la Chine centrale. Pendant toute la durée de la guerre civile, ses très nombreux musulmans furent internés dans la ville, sous menace de mort, et c'est à grand'peine qu'on empêcha la multitude de les massacrer. Ils possèdent encore leurs huit mosquées, mais ils ont dû en changer les inscriptions et y placer les tablettes de l'empereur et celles de Confucius.

La capitale du Chensi jouit d'un grand renom dans un monde savant spécial pour son inscription bilingue, en chinois et en syriaque, qui était gravée sur une pierre en l'an 781 de l'ère chrétienne, et encastrée en une paroi de mur, dans la cour d'un temple du Bouddha. Elle racontait, dit le docteur Lakoy, qu'en 636 de notre ère, le missionnaire historien Olopönn arriva à Tchang ngan avec des icones et des livres saints; qu'Olopönn traduisit ces ouvrages en chinois; que l'empereur Taïtsoung reconnut la vérité de la nouvelle religion; que dès 638 il édicta qu'elle pourrait être prêchée librement dans tous ses États; que, malgré quelques persécutions en 699 et 713, cette religion fut en général respectée par les empereurs, de sorte qu'à la fin du VII^e siècle, il y avait des temples chrétiens dans toutes les provinces de la Chine. Il y a des découvertes de ce genre à faire dans les environs de Singan, ce lieu des antiques souvenirs de la Chine la plus chinoise, comme également dans toute la « terre jaune », qui est une autre Pompeï, le lœss couvrant et conservant pour l'avenir, comme la cendre au pied du Vésuve, les pierres, les bronzes, inscriptions, objets d'art qui y sont enfouis.

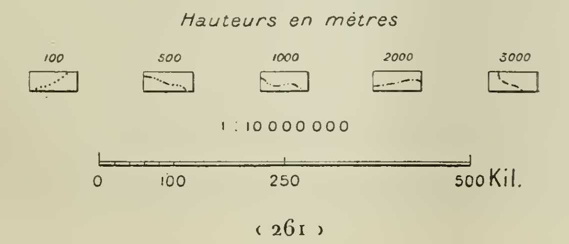
En aval de Singan fou, sur le Weï ho, s'élevait avant la guerre musulmane, la ville importante de Hoa tcheou : c'est là que commença, en 1860, cette insurrection qui ruina de si vastes contrées et coûta la vie à tant de millions d'hommes. Hoa tcheou n'existe plus; elle a été rasée; il n'en reste qu'un monument sacré, l'un des plus anciens de l'Empire, un temple élevé au commencement de l'ère vulgaire.

Une ville à laquelle on suppose 70 000 habitants, Toung kouan, ou la « Porte Orientale », borde la rive droite du fleuve Jaune, en dessous du confluent du Weï ho, précédé de peu de celui du Lo ho sur cette même rive droite. Le nom de

Fig. 7. — Boucle du Hoang ho et Vallée du Weï ho.




D'après Sven Hedin et Richthofen.



Porte Orientale est bien justifié, Toung kouan étant à l'extrême levant de la province, à la frontière du Honan, vis-à-vis du Chañsi dont le fleuve sépare la ville. C'est la forteresse centrale de tout le bassin du Hoang ho et le point stratégique de la Chine intérieure le mieux défendu : des tours et des remparts armés de canons en commandent les approches; une garnison nombreuse y veille dans une enceinte d'environ 6 kilomètres dont les Européens ne feraient qu'une bouchée.

Mais, c'est là le point principal, cette place de guerre est surtout une place de commerce : à l'entrée du Chensi, à l'angle de la vallée fluviale, et à l'endroit où le Hoang ho, cessant de couler du nord au sud, reçoit en même temps trois rivières abondantes, Toung kouan est le point de jonction naturel de plusieurs routes maîtresses. Or, dans ce pays où la « terre jaune » occupe une si grande étendue, c'est par les chemins qu'a tracés le ravinement, et par eux seuls, que se font les mouvements des hommes et des marchandises. Dans la paix comme dans la guerre, c'est par des voies détournées que doit se faire tout le mouvement du commerce et de la guerre : de là l'importance exceptionnelle de cette ville du Hoang ho.

Le Hoa chañ, qui domine Toung kouan à l'ouest, est à peine moins saint que le Taï chañ du Chañtoung et porte aussi de nombreux monastères; mais il est plus difficile à gravir. Au sommet de la montagne « à dos d'éléphant » siège, entouré de fées et d'esprits célestes, Peï ti, l'Empereur Blanc, le protecteur des provinces occidentales.

Le Chensi septentrional, limitrophe du pays des Ordos, est une des contrées les moins connues de la Chine; à l'exception des missionnaires, nul voyageur européen ne l'a visité; on sait néanmoins qu'il s'y trouve des villes commerçantes. Telle est la ville de Toung tchoou, à la base septentrionale du saint Hoa chañ et à peu de distance en amont du Lo ho. C'est une cité de commerce et d'industrie, de laquelle la place militaire de Toung kouan, cependant beaucoup plus importante, n'est qu'une dépendance administrative. Foutcheou est le principal centre de la haute vallée du Lo ho; Yangan fou est située plus au nord, dans une région riche en houille et en sources de pétrole; Yulin fou, bâtie à l'une des portes de la Grande Muraille, surveille au nord les steppes mongoles, en même temps qu'elle avoisine le Chañsi septentrional, plus facilement accessible, et mieux connu que le Chensi du nord. Des Européens l'ont parcouru en divers sens pour en étudier les ressources et l'on s'y trouve déjà dans le cercle d'attraction du port de Tientsin en même temps que de la métropole chinoise.

*III DANS LE CHAÑSI*

Chañsi, cela veut dire : « les Monts Occidentaux », par opposition à Chañtoung ou « les Monts Orientaux ».

Cette province est frontière comme le Kansou et le Chensi et borde ainsi qu'eux, au nord, le plateau de la Mongolie. Par ailleurs elle confronte : du levant, au Petchili et au Honan ; du sud, à ce même Honan ; du couchant, au Chensi.

On lui suppose 212 000 kilomètres carrés, soit presque exactement les deux cinquièmes de la France, avec 11 200 000 habitants, soit 54 seulement par kilomètre carré. Encore une province insuffisamment peuplée, inférieure sous le rapport de la densité de population à douze des dix-huit gouvernements chinois.

Sans doute il y a lieu de considérer qu'une partie de son territoire se trouve au nord de la Grande Muraille, en Mongolie, par conséquent sur un plan sec, stérile, où il y a dix personnes à peine au kilomètre carré ; toutefois, ce sol marâtre distrait, le Chañsi n'entretient que 63 individus par 100 hectares, malgré la préexcellence de sa « terre jaune », qui permet la culture jusque dans le haut des montagnes, et en dépit de l'immensité prodigieuse de ses ressources minérales : mais cela est une promesse de l'avenir bien plus qu'une réalité du présent.

Une des raisons de ce peu de densité de la population, c'est, mais à un bien moindre degré que dans le Chensi, la révolte des Musulmans : elle a coûté beaucoup de vies, elle a été accompagnée et suivie d'une émigration formidable.

Une seconde cause c'est la famine de 1878, l'une des plus funestes qu'ait connues la Chine moderne, et qui sévit dans le Chañsi plus durement que dans les quatre autres provinces atteintes, le Honan, le Chensi, le Petchili, le Chañtoung. Faute de chemins de fer, de routes pour recevoir d'ailleurs des grains ou toute autre nourriture, d'innombrables paysans moururent d'inanition, de fièvres, d'épidémie.

Une autre raison, moins passagère, c'est que les gens du Chañsi, qui ont le talent, la passion innée du commerce, sont les « Auvergnats de la Chine » : ils ont de tout temps quitté leur pays en grand nombre pour aller faire fortune au dehors : pas une ville, pas un gros bourg de l'Empire où l'on n'en rencontre quelques-uns en train de se tirer « gentiment » d'affaire.

Quoique très âpres au gain dans leurs voyages à l'étranger, les gens du Chañsi sont généralement polis, prévenants, hospitaliers, tandis que ceux du Chensi se sont fait auprès des voyageurs une réputation toute contraire.

Quoi qu'il en soit, si le Chañsi ne « grouille » pas encore

d'habitants, il « grouillera ». On peut lui pronostiquer hardiment un grand croît, puis un surcroît de population : comme richesse en houille, surtout dans son centre et son midi, c'est, on le prétend, le premier pays du monde, et les autres minéraux y sont en surabondance : c'est une Belgique, un Lancashire, une Pennsylvanie de l'avenir. Plus qu'aucune autre province de l'Empire des Fleurs, il est « guigné » par l'industrie européenne.

Taïyuan fou, ainsi se nomme la capitale de ce Chañsi que les Chinois colonisèrent à partir du XIIe siècle de l'ère ancienne, par conséquent avant le siège de Troie, au détriment de ses premiers occupants, les Barbares Ti.

On lui accorde 250 000 habitants au maximum et on lui en reconnaît 50 000 au minimum : ainsi varient les estimations en Chine.

Elle a son site à peu près au centre de la province, à 400 kilomètres ou un peu plus, à vol d'oiseau, vers le sud-ouest de Peking, au sud-est d'une chaîne de collines, l'un des gradins que forment les plateaux étagés du Chañsi, dans un cirque dont le fond contenait un lac dès longtemps disparu. Sa rivière, affluent de gauche du fleuve Jaune, est le Fen ho ou Fouen ho, par la vallée duquel débuta probablement la colonisation chinoise de la contrée.

Taïyuan est moins vaste que la plupart des autres capitales de province; le rectangle de son enceinte n'a que 13 kilomètres et renferme des espaces inhabités; comme Peking, elle a son quartier tartare, séparé de la ville chinoise par une haute muraille, et l'on a pris soin d'en disposer les quartiers de la même manière que ceux de la résidence impériale; le parc du gouverneur a des nappes d'eau, des pagodes, « une montagne de charbon » imitées de celles de la « Ville Jaune ». Autrefois Taïyuan a eu un grand renom pour la fabrication des armes, industrie qui a beaucoup diminué d'importance, quoique le gouvernement y possède un arsenal et une fonderie de canons.

Les alentours de Taïyuan sont fort bien cultivés, et quelques-unes de ses campagnes passeraient ailleurs pour des jardins; c'est même là que les agriculteurs obtiennent le meilleur raisin de la Chine et ils savent en faire de bon vin, en suivant la méthode enseignée par les premiers missionnaires catholiques.

On va de Taïyuan à Peking par deux routes : la route directe remonte à l'est vers une ville commerçante de 20 000 âmes, Pingting, entourée de fonderies et de houillères d'excellent anthracite; puis elle passe par quatre cols ou « portes célestes »

pour redescendre à Tchingting dans la plaine du Petchili; celle qui écorne la Mongolie s'élève par la vallée du Poutou ho, contourne l'extrémité occidentale de l'Outaï chañ et traverse la Grande Muraille intérieure au col de Yemen kouan : on y voit passer jusqu'à 2 000 bêtes de somme en un seul jour.

Dans l'extrême nord du Chañsi, déjà dans la Mongolie, Tatoung fou, l'un des avant-postes occidentaux de Peking sur le chemin de l'Asie centrale, se trouve entre les deux remparts qui constituent ici la Grande Muraille, à 50 kilomètres au nord de la muraille intérieure, à 30 de la muraille extérieure. A 1 300 mètres d'altitude, cette place de guerre s'enferme dans une double enceinte de 8 kilomètres en un pays froid, terres alcalines à demi stériles.

Dans le pays de Taïyuan, Hieoukao, qu'on taxe à 20 000 ou 25 000 habitants, Tchi hien auquel on en donne 30 000, font un commerce actif, l'un au sud, l'autre au sud-ouest de cette capitale.

Au sud-sud-ouest, Pingyao hien, qui aurait 60 000 résidants, trafique, à quelque distance, avec les gens de la province de Honan.

Taïkou hien et Tchanglan tchin sont deux cités fort riches où résident plusieurs des banquiers de l'Empire, en relations d'affaires avec San Francisco, Londres, Marseille; les bronzes et les vases que les antiquaires trouvent dans ces villes du Chañsi sont parmi les produits les plus précieux de l'art chinois.

Le sol maigre des plateaux ne suffit pas ici à nourrir la population : l'industrie et les profits de l'émigration périodique doivent subvenir aux ressources naturelles du pays. Chaque ville, chaque village a son travail spécial, celui des étoffes, des fers ou du papier; on s'occupe aussi très activement de l'exploitation des mines de houille pour la consommation locale.

Avant l'insurrection des Taïping, plusieurs villes s'élevaient dans le bassin qui s'étend au sud de celui de Taïyuan fou et que parcourt également le Fouen ho, après avoir traversé par une cluse profonde la chaîne du Ho chañ, montagne remarquable en ce qu'elle sépare les deux grands bassins houillers du Chañsi : le bassin oriental, qui s'étend aussi dans le Petchili, et auquel Richthofen attribue 34 820 kilomètres carrés dans les limites de la province, et une capacité de 630 milliards de tonnes d'anthracite; et le bassin occidental, qui se prolonge dans le Chensi, le Kansou, et qui, toujours d'après Richthofen,

n'a pas moins de 55 000 kilomètres carrés, dans le seul territoire du Chañsi. Quant au bassin septentrional, dans la Mongolie de Tatoung ho, son aire serait de 3 300 kilomètres carrés seulement.

Ce qui ajoute encore à la valeur inestimable de ces gîtes de charbon bitumineux, c'est qu'ils avoisinent d'immenses réservoirs de pétrole, des mines inépuisables d'un fer « de premier ordre ».

Ces villes en aval des défilés du Ho chañ n'étaient plus, après la « grande rébellion », que des amas de ruines occupées par des garnisons; elles se rebâtissent peu à peu, grâce au commerce considérable qui se porte du Honan vers le Chañsi septentrional. Le col de Hansin ling, étroite brèche ouverte dans la « terre jaune », est parfois aussi animé qu'une rue de grande ville : les ânes, les mulets, les chameaux, portant blés, farines, tabac, sel, thé, papier, cotonnades, se suivent en une longue caravane, dont le chargement total représente celui de plusieurs convois de chemins de fer.

Pingyang fou est située sur le Fouen ho, dans une plaine sablonneuse moins fertile que le bassin de Taïyuan; ce fut naguère une des villes les plus considérables du Chañsi, mais les Taïping l'ont dévastée; un de ses faubourgs, quoique entouré de murs comme la cité, n'avait plus une seule maison qui ne fût démolie. Pourtant il n'est point de villes chinoises qui soient mieux fortifiées que Pingyang, fortifiées à l'ancienne mode, s'entend, et jadis capables de longue et victorieuse résistance, mais à la merci maintenant de la moindre canonnade : en effet, elle est entourée d'une triple enceinte et de chemins couverts qui permettraient à la garnison de prendre l'ennemi à revers s'il venait à dépasser la première porte; il est probable que, saisis de panique, les habitants de la ville ne songèrent pas à se défendre; ils comptaient peut-être aussi sur la vertu magique de leurs murailles, dont les contours, approuvés du feng choui, reproduisent la forme d'une tortue.

Pingyang est l'une des villes saintes de l'Empire et l'une des plus anciennes du monde; à moins de 3 kilomètres au sud se trouve l'emplacement de ce qui fut la capitale de la Chine, telle qu'elle était alors aux temps de Yao, il y a plus de quarante-deux siècles. Près de là s'élève un temple, naguère somptueux, consacré à la mémoire des trois saints empereurs Yao, Chun et Yu. D'après la légende, Yao serait enseveli dans une grotte des montagnes qui s'élèvent à l'est de la plaine de Pingyang : là s'ouvre une grotte d'où s'échappent des vapeurs méphitiques, et c'est au fond de cette caverne inaccessible, dans les eaux d'un lac, que se trouverait le cercueil d'or et

d'argent du célèbre empereur, suspendu aux parois du rocher par des chaînes de fer.

De tout le grand passé, ce qui reste à cette antique résidence d'empereurs, c'est la population d'une petite ville de province : 15 000 habitants.

Plusieurs des villes importantes du Chañsi, Poutcheou fou, Kiaïtcheou, qu'on dit peuplée, Yuentching, riche de 70 000 individus, se sont élevées dans un pays de nature steppeuse, aride, un demi-désert, vers l'angle sud-oriental de la province, dans la partie que limite le coude du fleuve Jaune. C'est la région d'où l'on extrait le sel qui approvisionne le Chañsi et la plus grande partie du Chensi, du Honan, du Kansou.

Le principal marais salant, connu sous le nom de Loustwoun, s'étend sur la rive septentrionale d'un lac de 30 kilomètres de longueur, que dominent au sud les hauts escarpements du Foungtiao chañ. Ce marais est dans le monde un des gisements qui fournissent la plus grande quantité de sel, et celui que l'homme exploita régulièrement pendant la plus longue série de siècles : à l'époque de Yao déjà, il y a plus de quatre mille ans, on en retirait du sel en abondance, et sans doute, depuis ces temps antiques, on n'a rien changé au mode primitif d'exploitation. L'eau du petit lac qui occupe le fond de la dépression marécageuse étant presque douce, on ne l'utilise point; c'est dans le marais seulement que l'on travaille à cristalliser le sel.

Là les terrains sont faits d'une argile dure, remplie de cristaux de gypse : on y creuse de grands trous en forme d'entonnoir, au fond desquels s'amasse l'eau salée, que l'on élève ensuite au moyen de seaux et que l'on verse sur des aires unies où elle s'évapore en laissant une couche saline.

L'ensemble de la dépression appartient à l'empereur, qui l'a fait entourer d'une haute muraille pour la perception de la gabelle et qui la loue à des associations de fermiers au nombre d'environ cent cinquante; celles-ci possèdent chacune dans le marais une zone de 180 mètres de longueur. La quantité de sel qu'elles retirent varie suivant la saturation du terrain; mais, en moyenne, on peut évaluer la production annuelle du bassin à la forte quantité de 154 000 tonnes.

Yuentching ou la « Cité des Sources » est le centre principal de l'expédition du sel; un des plus beaux temples de la Chine y élève ses dômes au-dessus de la ville.

Des sondages révéleront un jour, dans la profondeur, des bancs épais de sel gemme, car des sources salines jaillissent en beaucoup d'autres endroits du Chensi méridional et du Honan.

Ainsi, au versant opposé du Foungtiao chañ, dans la plaine même du Hoang ho, des marais salants s'étendent au bord du fleuve. La « terre jaune » des berges est imprégnée de sel. Les habitants lavent cette terre et font évaporer l'eau de lavage dans les compartiments de marais disposés exactement comme ceux du littoral de la mer : la concentration et la cristallisation du sel s'achèvent au moyen du feu.

*IV*
*DANS*
*LE*
*HONAN*

En aval de Toung kouan, les villes et les villages se succèdent sur les deux bords du Hoang ho en une chaîne continue; les hommes se pressent en multitudes dans cette fertile vallée et dans les campagnes qu'arrosent ses affluents : c'est la partie de la Chine qui porte spécialement le nom de « Fleur du Milieu ».

On est ici dans la province de Honan, ce qui signifie le « Sud du fleuve ».

Le Honan a pour bornes : au nord, le Chañsi, dont il est d'abord divisé par le cours du Hoang ho; au nord-est, le Petchili; à l'est, le Chañtoung et le Nganhoëi; au sud, le Houpé; à l'ouest, le Chensi. On lui attribue 176 000 kilomètres carrés, un tout petit peu moins que le tiers de la France, et 22 100 000 habitants, contre les 29 069 000 du recensement de 1842.

Si ces deux nombres sont exacts, le « Sud du fleuve » entretient 125 personnes au kilomètre carré, et il en entretenait 165 il y a soixante années : cinq ou six provinces de Chine sont plus densément peuplées, mais c'est bien plus que la moyenne de l'Empire, estimée provisoirement à une personne par hectare.

C'est que le Honan est un très riche pays, surtout en son orient; car, son occident, bien plus rude, se hérisse de monts moyens (rarement 2 000 mètres) qui sont la « fin finale » de la chaîne du Kouenlun, tandis que l'orient appartient à la grande plaine chinoise, et que le nord, parcouru pendant près de 500 kilomètres par le Hoang ho, fait partie de la proverbiale « terre jaune ».

Il n'appartient pas entièrement au bassin du fleuve Jaune (comme aussi le Kansou et le Chañsi); quelque peu de son territoire méridional a sa pente vers le Yangtze. Mais il faut considérer que ses rivières orientales, qui s'arrêtent maintenant au canal Impérial ou vont se verser dans le Hoaï ho, aboutissent en réalité au Hoang ho, quand celui-ci, labourant

tout devant lui, se creuse un lit à sa taille, non plus vers le nord de la grande protubérance du Chañtoung, mais vers le midi, aux approches du bas Yangtze kiang.

Ce « jardin de la Chine » a tous les privilèges d'une heureuse contrée, la fécondité du sol, les pluies, les rivières bien coulantes, la douceur du climat, une race pullulante aimant le travail des champs; et sans être aussi riche en son sous-sol que, par exemple, le Chañsi et le Yunnan, on y constate un peu partout, dans la région montagneuse, la présence de mines diverses, spécialement d'un excellent charbon bitumineux dont le chemin de fer de Peking à Hañkoou ne tardera vraisemblablement pas à faciliter la vente. Le Honan, lui aussi, est suivant toutes probabilités, une province de « Minas Geraes ».

Historiquement, le Honan, prolongement normal, vers l'est, de la vallée si notablement historique du Weï ho, fut le lieu où se jouèrent longtemps les destinées de la Chine, alors que le Grand empire jaune était encore en formation.

Les plus anciens souvenirs de la « race aux cheveux noirs » rappellent ce pays central, route de l'ouest à l'est, au long de son Hoang ho, en même temps que du nord au sud par les plaines opulentes qui se déroulent, chemin facile, du Hoang ho au Yangtze kiang.

C'est ici, dans ces larges campagnes, qu'on se battit si longtemps pour la domination, armées impériales contre armées de princes féodaux.

Dans ce temps-là la Chine du Sud n'étant pas encore subordonnée, on appela cette région centrale le Tchounghouati, ou « le Pays fleuri du Milieu », le Tchoung koué, c'est-à-dire « le Royaume du Milieu » ; et c'est ce dernier nom qui est resté dans l'usage courant pour désigner l'ensemble de l'Empire. Honan, Chañsi méridional, Chensi des rives du Weï, c'est en Chine comme une Ile de France. Et le Honan en particulier jouit toujours d'un très grand renom social historique, artistique, et littéraire.

La capitale du Honan, Kaïfoung fou, est universellement connue dans le pays avoisinant sous son ancien nom de Pienleang.

Elle s'est établie à 600 kilomètres en ligne droite au sud-sud-ouest de Peking, à 16 kilomètres de la rive droite du Hoang ho, dans la région où le fleuve crève si calamiteusement ses levées, près du futur chemin de fer de Peking à Canton, lequel est plus que projeté ; quelques années le verront sans doute

achevé, et Kaïfoung lui sera réuni par un assez court embranchement.

Il se peut que le nombre de ses citadins atteigne 100 000, dans une région agricole opulente, en plein lœss. Par malheur pour cette campagne, les crues du fleuve Jaune et celles du Pien, l'un des émissaires de droite du fleuve, la menacent toujours, elles l'endommagent souvent, et l'on a vu bien des fois les murailles de Kaïfoung battues par une mer débordée, en dérision des travaux de consolidation des digues où s'emploient constamment des milliers d'ouvriers. En 1541, la ville fut même détruite presque en entier par ses propres défenseurs : ayant abattu les levées pour noyer une armée de rebelles, ils ne surent pas détourner le courant de leurs remparts et périrent presque tous, tandis que la plupart des assiégeants eurent le temps de s'enfuir.

Kaïfoung fou fut pendant 250 ans de notre Moyen âge la capitale de l'Empire, sous le nom de Toungking ou « Résidence orientale ». Elle ne conserve aucun monument de sa grandeur passée : ce n'est plus qu'une ville de commerce, comparable à un champ de foire permanent. Presque tous les Juifs qui s'y trouvent, formant l'unique communauté israélite de la Chine, exercent, comme leurs frères de l'Occident, les métiers d'orfèvres, de brocanteurs, de manieurs d'or et d'argent. Le bourg de Tchuchen cheñ, à quelques kilomètres de Kaïfoung, est l'un des principaux marchés de la Chine : on le classait jadis parmi les quatre grands lieux d'échange de l'Empire. A Liouyouen kao, port fluvial de Kaïfoung, le Hoang ho n'a guère qu'un mètre de profondeur, avec largeur de 600 mètres.

A quelque 200 kilomètres vers l'ouest, en remontant la vallée dans la direction du Chensi, Honan fou, qui porte ainsi le même nom que la province, occupe, comme Singan fou, l'une des parties de la Chine où s'éleva jadis une capitale du Royaume Central; c'est près de là, sur la rivière Ho, qu'était Loyang, résidence impériale, au IIIe et au VIIe siècle de l'ère vulgaire, sous les dynasties des Weï et des Tang; les légendes y placent aussi la résidence du mythique Fo hi.

Honan fou est bâtie près de la rive septentrionale du Lo ho, qui coule parallèlement au fleuve Jaune; une rangée de collines d'une hauteur moyenne de 150 mètres sépare les deux vallées. La position centrale de Honan en a fait pour les Chinois un « ombilic du monde ». Peu de cités sont plus favorisées comme points de convergence pour des routes de chars; au chemin qui remonte la vallée du Hoang ho viennent se rattacher en cet endroit d'autres voies carrossables se dirigeant

au nord-est vers Tientsin, au sud-est vers le Hoaï ho et le Yangtze inférieur, au sud, vers la vallée du Hañ, par le col de Nantcheou.

Lorsque des chemins de fer traverseront la Chine, Honan ne peut guère manquer de devenir le principal entrepôt de marchandises du Royaume Central à destination de l'Occident. Elle ne tardera guère, d'ailleurs, à être reliée à Kaïfoung par une voie ferrée qui croisera celle de Peking à Canton à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de Kaïfoung, au sud du pont par lequel cette grande « ligne du Midi » franchira le Hoang ho.

Elle ne montre aux visiteurs aucun édifice tant soit peu remarquable, mais les collines des environs portent des temples qui sont parmi les plus anciens de la Chine et les plus curieux par leurs objets d'art.

Au sud et au sud-est de cette antique métropole, le Soung chañ, dernière avancée du Kouenlun vers le levant, au-dessus de la plaine du lœss et des alluvions, élève son granit à près de 2450 mètres. C'est une autre Outaï chañ, une montagne sacrée des bouddhistes, qui viennent en foule s'y prosterner dans des temples et des chapelles dont plusieurs ont été creusés dans la masse du roc vif.

Au nord du Hoang ho, la ville de Hoaïking fou, située dans un immense jardin qu'arrosent de clairs ruisseaux descendus du Taïchang chañ, est aussi une cité de grand trafic. Mais elle est dépassée en importance commerciale par un bourg voisin, situé à 18 kilomètres au nord-est, Tchingoua tcheñ : celui-ci sert d'entrepôt à des mines de charbon très activement exploitées dans les collines situées à l'ouest; il expédie aussi des objets en fer et en acier fabriqués à Hoaïking, et c'est ici que la pharmacopée chinoise se procure le tihouang (*rehmania glutinosa*), une des racines qu'elle apprécie le plus.

La route de Tchingoua tcheñ à Tientsin traverse la grande ville de Weïhoui fou (Weïkui, Weïkiun) et va rejoindre la tête de la navigation sur le Weï ho à Tankoou tcheñ, port de rivière, où l'on échange des objets du Chañsi contre des objets du Petchili, et principal intermédiaire entre Tientsin et les campagnes riveraines du fleuve Jaune.

A l'ouest du Weï ho, sur un petit affluent, la cité de Tchangte fou se distingue avantageusement de toutes ses voisines par le bon entretien de ses rues, de ses temples, par le goût de ses habitants, la prospérité de son industrie. « Les routes des environs, dit Oxenham, sont aussi bien entretenues que les meilleures chaussées de l'Angleterre. »

Les villes commerçantes sont aussi très nombreuses au

sud du Hoang ho, dans les vastes plaines où serpentent le Hoaï et ses affluents. Louchan, sur le Cha ho, affluent du Hoaï, est le centre principal de l'exploitation des houilles et du fer dans le Honan. La plus grande partie du charbon est transformée en coke en des milliers de petits fours, dont les environs sont couverts. D'immenses dépôts de scories attestent l'importance qu'eut l'industrie du fer sous la dynastie des Ming : elle s'est depuis déplacée vers le Chañsi.

Le marché le plus important de cette région du midi « honanais » est Tchooukia koou, au confluent des trois rivières qui forment le Cha ho, à l'ouest de la cité provinciale de Tchintcheou fou. Les campagnes qui entourent Koeïté, au sud de Kaïfoung fou, ne sont pas moins riches que celles du Honan occidental, mais elles ont eu beaucoup plus à souffrir du passage des insurgés Taïping : de Nanking à Tsinan, l'étendue, jadis marine et maintenant parsemée de lacs, que parcourt le Grand Canal, leur était ouverte sans défense et ils en ravagèrent toutes les cités.



# *LIVRE TROISIÈME*

# *LA CHINE CENTRALE : LE YANGTZE KIANG*

---

## *CHAPITRE PREMIER*

## *LE YANGTZE OU FLEUVE BLEU*

I. LONGUEUR, NOM, BASSIN, DÉBIT. ‖ II. LE HAUT YANGTZE. ‖ III. LE YALOUNG. ‖ IV. DU YALOUNG AU MIN. ‖ V. LE MIN. ‖ VI. LES GRANDES GORGES. ‖ VII. LE YANGTZE INFÉRIEUR, TOUNGTING, HAÑ ET POYANG. ‖ VIII. LA FIN DU YANGTZE. ‖ IX. TRANSFORMATIONS DU DELTA.

*I*
*LONGUEUR*
*NOM*
*BASSIN*
*DÉBIT*

DES deux grands cours d'eau de la Chine, ou des trois, si l'on admet le Si kiang à côté du fleuve Jaune et du fleuve Bleu, le Yangtze est de beaucoup le plus long et le plus abondant, à l'issue du plus vaste bassin.

Pourquoi « bleu » puisque, azuré peut-être quand il n'est encore que torrent, tout en haut, il devient en bas, quand il est fleuve, une mer d'alluvions aussi jaune que peuvent l'être les flots du Hoang ho lui-même?

Ce serait parce que si les Chinois comparent le Hoang ho à la Terre, au « principe femelle », dont la couleur symbolique est le jaune, ils comparent le Yangtze au « principe mâle », c'est-à-dire au Ciel. En conséquence, et si nous voulons bien en croire divers commentateurs, le nom de fleuve Bleu, que

nous ont transmis les missionnaires jésuites, et qui est encore fort usité en Europe, se trouverait parfaitement justifié en théorie, l'azur étant la couleur du ciel.

Mais, quoiqu'un des caractères communément employés pour désigner le Yang soit celui qui se rapporte au principe mâle, on se sert aussi d'autres signes, dont chacun fait varier le sens de ce nom.

Peut-être bien devrait-il se traduire par « Fils de l'Océan »; peut-être rappelle-t-il les débordements du fleuve; peut-être est-il un terme purement géographique, le nom de l'ancienne province de Yang, qui répond plus ou moins aux trois provinces présentes de Kiangsou, de Tchekiang, de Nganhoeï, situées sur le cours inférieur du fleuve et le long du littoral de la mer au nord et au sud de son embouchure? Pour Schott et pour Richthofen, par exemple, le Yangtze est le « fils de la province de Yang ». Bien des interprétations sont possibles avec une langue aussi pauvre et aussi concise que la langue chinoise, avec une écriture idéographique prêtant considérablement à la « discussion des textes ».

Dans l'usage courant, le Yangtze est purement et simplement le Ta kiang ou le « Grand Fleuve » : nom mérité, qu'on pourrait porter sans injustice au superlatif, car le fleuve de la Chine centrale est certainement à l'un des premiers rangs parmi les puissants courants de la terre.

Sans doute, en Asie même, il est notablement inférieur, sinon comme longueur développée, tout au moins comme étendue de bassin, à trois fleuves sibériens, l'Ob, l'Yeniseï et la Lena.

Autant qu'on peut hasarder des nombres qui ne sont qu'approximatifs et resteront tels jusqu'à connaissance parfaite de contrées encore connues imparfaitement, le Yangtze draine 1 775 000 kilomètres carrés, tandis que la Lena en égoutte 2 320 000, l'Yeniseï 2 510 000, l'Ob, 2 915 000. L'aire du fleuve Bleu ne serait donc qu'un peu plus des trois quarts de celle de la Lena, les sept dixièmes de celle de l'Yeniseï, les trois cinquièmes de celle de l'Ob; et son bassin égale plus de trois fois l'étendue de la France, la conque de la Lena quadruple et au-delà notre pays, celle de l'Yeniseï le quintuple presque, celle de l'Ob fait plus que le quintupler.

Mais, sous un climat bien plus humide en moyenne que celui de la froidement sèche Sibérie, le Yangtze roule beaucoup plus d'eau que ces trois énormes courants.

D'après des mesures précises qu'on doit à Blakiston, à Guppy, le fleuve Bleu, tel qu'il coule à Hañkoou, c'est-à-dire

quand il lui manque encore le tribut de nombreux affluents, notamment de celui qui lui amène les eaux du Kiangsi, le fleuve Bleu débite 3 995 mètres cubes par seconde à l'époque de ses eaux les plus basses, en plein hiver, en janvier, et 36 113 en août, mois de ses eaux les plus hautes; en moyenne annuelle c'est 18458 mètres qui passent entre ses rives devant ce vrai centre commercial de la Chine.

Comme le bassin du Yangtze à Hañkoou, au-dessus du confluent du Hañ, ne représente que les onze treizièmes du bassin total, si l'on veut bien supposer que la proportion des pluies et de l'écoulement reste en aval ce qu'elle est en amont, il s'ensuit que le fleuve central du « Milieu » apporte moyennement à la mer chinoise 21 214 mètres cubes par seconde : six fois plus que le Nil, dix fois plus que le Rhône.

Trois fleuves seulement le dépassent en cela : deux dans le Nouveau Monde, l'Amazone et le Rio de la Plata; un dans l'ancien monde, le Congo.

Les calculs de Blakiston, qui donnent 14 158 mètres cubes de portée moyenne au Yangtze à Itchang, au lieu du départ de la navigation régulière par bateaux à vapeur, confirment à peu près les mesures de Guppy.

Comme longueur de cours, on est encore dans le doute sur le rang à attribuer au Ta kiang, et il en sera de même tant qu'on n'aura pas reconnu dans le détail sa vallée supérieure en Setchouen, en Yunnan et sur le plateau natal, en Tibet. Les estimations, disons les hypothèses diverses, lui donnent de 4 800 à 5 200 kilomètres, et même 5 680.

En s'en tenant à une longueur de 5 300 kilomètres, le Yangtze kiang est le fleuve le plus long de l'Asie, si toutefois on ne fait pas partir l'Ob des sources de son grand affluent l'Irtîch, et l'Yeniseï des origines de la Selenga, tête de la merveilleuse rivière qui sort du lac Baïkal. En Afrique, il le céderait au Nil; en Amérique, au Missouri-Mississippi, et peut-être aussi à l'Amazone.

Ainsi, 5 300 kilomètres ou cinq fois la longueur de la Loire, 1 775 000 kilomètres carrés ou vingt-trois fois environ le bassin de la Seine; ou encore près des 45 centièmes de la Chine proprement dite, avec un nombre d'hommes évalué à plus de 200 millions d'habitants avant la terrible guerre civile qui dévasta ses provinces; ce n'est pas dans la région traversée par le fleuve Bleu que se fonda l'État, mais c'est là qu'il a trouvé ses principales ressources et qu'il a pu développer sa puissance pour devenir l'Empire par excellence de l'Asie orientale.

En comparant les deux grands fleuves du Royaume Central,

les Chinois n'oublient pas d'opposer le courant du midi à celui du nord, le fleuve bienfaisant par excellence au torrent dévastateur qui a reçu le nom de « Fléau des Enfants de Han ». Le Yangtze ne causa jamais de désastres pareils à ceux qui suivent les changements de cours du Hoang ho, et nul fleuve n'est plus utile pour la navigation. S'il ne porte pas encore un aussi grand nombre de bateaux à vapeur que le Mississippi, ni même que la Volga, il est couvert de flottilles de chalands et de barques, et c'est par centaines de mille que l'on pourrait compter les bateliers qui vivent à sa surface, soit de la pêche, soit du commerce.

Marco Polo n'exagérait certainement point en disant que sur les eaux du « Kian » flottaient plus de navires, portant plus de richesses et de marchandises, qu'on n'en eût trouvé sur les rivières et les mers réunies de toute la chrétienté. Un incendie, allumé par la foudre dans le port d'Outchang fou en 1850, dévora sept cents grosses jonques et des milliers de barques; plus de cinquante mille matelots (?) trouvèrent la mort dans les eaux ou dans les flammes; un seul négociant de la ville commanda dix mille cercueils à ses frais. En frappant un seul port, qui s'étend, il est vrai, sur 15 kilomètres de longueur, le désastre avait fait disparaître plus de bateliers que n'en a la France entière.

La guerre des Taïping, qui sévit principalement sur les bords du Yangtze kiang et de ses grands affluents, a dépeuplé pour un temps les eaux du fleuve; mais, dès le rétablissement de la paix, le commerce local a repris, et de nouveau se montrent les paisibles barques, glissant en longs convois; seulement, de temps en temps les vagues soulevées par les bateaux à vapeur viennent balancer ces flottilles, comme pour les avertir du changement qui s'accomplit dans l'industrie des transports.

Le Yangtze kiang, auquel les Mongols ont donné le nom de Dalaï ou « Mer », a rempli en effet dans l'histoire de la Chine le même rôle que l'Océan, en remplaçant pour la navigation les golfes qui s'avancent au loin dans l'intérieur des terres. Les voyages, les expéditions de denrées, et en même temps le rapprochement des civilisations diverses, se faisaient même sur ces eaux intérieures plus facilement que sur une mer extérieure.

Et dans l'« ère nouvelle », celle où la Chine obéit de force aux poussées brutales de l'Occident, c'est aussi par le Yangtze que l'influence européenne pénètre le plus avant dans le centre du « Milieu »; les deux bords du fleuve, en s'ajoutant au lit-

toral marin, le prolongent en réalité de 4 000 kilomètres; grâce au Hoaï ho, au Hañ, au Kou kiang, au Hé kiang, au Yuan ho, au Hou kiang, au Kialing kiang, au Min, à leurs tributaires et aux affluents de leurs affluents, la longueur des eaux navigables du bassin — navigables pour les bateaux à vapeur ou pour les simples barques — égale à peu près la moitié de la circonférence terrestre.

*II LE HAUT YANGTZE*

On sait que les branches supérieures du Yangtze naissent en dehors de la Chine proprement dite, sur les plateaux du Tibet, tristement froids et monotones.

Pas plus que celles du fleuve Jaune, les sources du fleuve Bleu n'ont encore été formellement reconnues par des voyageurs européens, mais on peut indiquer d'une manière assez précise le lieu de leur origine.

Le champ des hypothèses s'est extrêmement rétréci dans ces dernières années à la suite de périlleux voyages sur l'horrible plate-forme du Tibet, horrible par le froid, la nudité, les vents. Prjevalskiy, Bonvalot et Henri d'Orléans, Bower, Rockhill, Dutreuil de Rhins, qui y trouva la mort, et son compagnon Grenard, Littledale, Sven Hedin, Wellby, Malcolm, Bonin, de Vaulserre, d'autres encore, nous ont amenés enfin tout près de la vérité par de multiples entre-croisements d'itinéraires.

A peu près à un quart de tour de Globe à l'est-sud-est de Paris, donc vers le 90e degré de longitude, au sud du 36e parallèle, au nord du 32e, courent des Oulan mouren ou « Rivières Rouges », c'est ce que signifie ce nom mongol; courent n'est pas absolument le mot propre, car on est ici sur un plateau avec un grand nombre de lacs, d'étangs, salés ou non, où s'attardent parfois les cours d'eau.

C'est ici, à plus de 5 000 mètres d'altitude, la terre de la désolation par le froid et la bise, avec herbes rares tondues par des yaks et autres animaux à longs poils.

Là, près du mont Dupleix, non loin du lac Montcalm (noms français auxquels on reconnaît le passage de Bonvalot), naît le Teitomaï, qui est probablement la source la plus occidentale du fleuve Bleu; une autre branche mère, moins à l'ouest, plus au nord, s'appelle Kaptchik; une autre, plus sep-

tentrionale encore, a nom Namchitou, Namchoutou; il y a aussi une branche méridionale, le Tchoumar ou Dretchou; mais tout cela n'est encore qu'imparfaitement débrouillé.

Ainsi se forme le Namtang des Chinois, le Mourui oussou ou l' « Eau sinueuse » des Mongols, le Dotchou, Ditchou ou Britchou des Tibétains, autrement dit « la Rivière de la Vache », rivière traversée par Prjevalskiy, à l'altitude d'environ 4 000 mètres.

Le grand voyageur russe trouva à ce Dotchou une ampleur de 225 mètres, un courant fort rapide, et l'aspect des rives lui prouva que, lors des crues d'été, l'espace recouvert par les eaux n'a pas moins de 1 600 mètres de bord à bord. A la hauteur de 4 kilomètres au-dessus de l'Océan, et à plus de 5 000 kilomètres de son embouchure, le futur Yangtze roule donc déjà plus d'eau que mainte rivière célèbre de l'Europe occidentale. A noter que ce même Prjevalskiy, croisant le fleuve à quelque 200 kilomètres en aval, vers le sud-est, le vit large seulement de 100 à 120 mètres, sans doute par resserrement dans les gorges qui le transmettent du haut plateau tibétain à sa vallée chinoise.

C'est à peu près par ici que le fleuve Bleu se rapproche extrêmement du fleuve Jaune, tout voisin de ses origines : il n'y a pas 250 kilomètres à vol d'oiseau de l'un à l'autre, du sud-ouest au nord-est, mais une puissante barrière de monts neigeux les sépare.

Le haut Yangtze se développe sur son plateau parallèlement à deux rivières destinées comme lui à un long voyage : le Mekong et, au sud du Mekong, le Salouen, tous deux portant ici des noms divers, tibétains ou chinois, qui ne sont pas les noms définitifs. Et tous les trois, après avoir coulé vers l'est, tournent au midi, dans la direction de l'océan indo-chinois, golfe de Siam et golfe du Bengale. Mais, après un millier de kilomètres parcourus dans ce sens, alors que ses deux confrères ont fini par rencontrer une brèche pour traverser le plateau du Yunnan, le Yangtze se heurte contre ces hautes terres sans pouvoir trouver une issue, et se repliant à l'est par de vastes méandres, il passe sur un autre versant continental et se rapproche du Hoang ho, pour aller comme lui se déverser enfin dans la mer de Chine.

Cependant le torrent, ici désigné sous le nom de Tamg ting ho, accélère sa pente, au sein de formidables défilés. Puis il devient le Pechoui kiang ou fleuve de l'Eau Blanche, et du Tibet, de la Chine feudataire, il entre dans le vrai « Milieu », dans la vraie Chine, dans le Yunnan, contrée qui, à vrai dire,

n'est pas la vieille et vénérable Chine, mais un pays de nouvelle conquête.

Il arrive dans l'Empire par 2500 mètres d'altitude, environ, non loin de Batang, ville sise sur un affluent de gauche à 7 kilomètres de distance. Il court vers le sud-sud-est, souvent avec violence et interrompu de quelques rapides : d'où peut-être son nom d' « Eau Blanche »; des deux côtés la montagne le presse, le tourne et le détourne, et il n'a que 120 mètres d'ampleur aux basses eaux, 200 à 250 aux hautes eaux, 5, 6, 7 mètres de profondeur.

Parallèlement à lui le Mekong, resté fidèle à sa recherche du midi, serpente à 50-80 kilomètres à l'ouest. A Tsekou, à 110 kilomètres à vol d'oiseau vers le nord de Talifou, ville du Yunnan, par 1 300 mètres environ au-dessus des mers, le Pechoui kiang se jette au nord-est, au pied de sauvages montagnes, puis il se porte à l'est, enfin au sud-sud-ouest, décrivant ainsi, probablement, un méandre de 300 kilomètres sans les menus détours, avec un isthme de 60 kilomètres. Probablement, disons-nous, car Bonin, qui a signalé le premier cet énorme détour du Yangtze, n'a point suivi le fleuve dans son excursion, ni personne encore après lui, le long de gorges qui doivent être effrayantes, puisque l'immense torrent tibétain-chinois se courbe ici devant l'obstacle d'un massif de 5000 à 6000 mètres de haut, et que d'un bout à l'autre de la boucle resplendissent, à l'orient, puis au midi, puis à l'occident du fleuve Bleu, les neiges éternelles du Lykiang-Kouaty. A 65 kilomètres environ en droite ligne au nord-nord-est de Talifou, le Yangtze fléchit vers le nord-est; après vers le sud-est, puis et pour longtemps vers le nord-nord-est. Au lieu où Bonin le traversa près de Tsekou, là où il vient de s'engager dans le grand cingle autour du Likiang-Kouaty, le cours d'eau coule violemment, avec une vitesse de 7 à 8 kilomètres par heure en un lit de 200 à 250 mètres de largeur.

Après de longs couloirs où les défilés ont rarement deux kilomètres de large, le Yangtze qui, depuis le coude de Tsekou, s'est abaissé de plus de 700 mètres, rencontre, donc à moins de 1100 mètres d'altitude, à gauche, un très puissant courant, presque égal en volume à lui-même, le Kin ho ou « Fleuve d'Or », dit aussi le Kincha kiang ou « Fleuve au sable d'or », ou encore le Yaloung kiang.

C'est par erreur qu'on nommait tout récemment encore Kincha kiang le courant tibétain entré en Chine près de Batang, et c'est bien au Yaloung que revient cette désignation, ainsi

que celle de Kin ho, comme vient de nous l'apprendre le vicomte de Vaulserre.

*III*
*LE*
*YALOUNG*

Presque aussi large au confluent et plus rapide que le Pechoui kiang, le Yaloung, Kin ho, Kincha kiang, a longtemps passé chez les Chinois pour la principale origine de leur Yangtze. Il formait la limite de la Chine proprement dite et des « Barbares » de l'ouest, avant que la frontière fût poussée au couchant jusqu'à l'Eau Blanche, puis au Mekong et même un peu au-delà.

Yalou kiang, Yaloung kiang en chinois, Niatchou, Nagtchou, Dzatchou, Djatchou en tibétain, le concurrent de l'Eau Blanche, part des mêmes montagnes tibétaines que le Hoang ho, à peu près sous le 34e degré de latitude, et va d'abord vers le sud-est, parallèlement au Yangtze supérieur, à très faible distance, mais avec une haute montagne entre deux; puis, fidèle à ce parallélisme, il incline au sud. Non encore reconnue sur tout son cours, c'est essentiellement une rivière de cañons, obscurcie par des parois qui peuvent se lever jusqu'à 800 ou 1 000 mètres au-dessus du fil du courant; on lui suppose 1 200 kilomètres de voyage au moins. Conformément à son nom, ses sables et ses vases enfouissent des paillettes d'or. En cela pareil au Pechoui Kiang, et impressionné par le même climat, le Yaloung est comparativement très faible en hiver, puis la fonte des neiges le ragaillardit très fort : après quoi de grands orages crevant sur ses monts nus le maintiennent en abondance jusqu'à la longue et froide sécheresse d'un nouvel hiver.

*IV*
*DU*
*YALOUNG*
*AU MIN*

Dès lors, et longtemps, le Kincha kiang, qui a pris le nom de son grand affluent par l'erreur des Chinois, le Kincha kiang ou Yangtze supérieur n'est plus, dit M. de Vaulserre, qu'« un immense torrent roulant à travers les montagnes des eaux rouges pendant la saison des pluies et claires, dit-on, pendant l'hiver »; très rarement large de 1, 2, jusqu'à 4 kilomètres, son val se réduit presque partout au strict passage de ses eaux souvent ébranlées par de bruyants rapides.

Presque jamais, dit ce voyageur, « le fleuve ne s'étale ici

librement comme nos grands cours d'eau européens, tels que l'Isère dans le Grésivaudan, le Rhin en Alsace, l'Inn dans la vallée d'Innsbruck; presque toujours il coule dans une gorge tellement étroite et ravagée par les torrents que le sentier qui relie les villages entre eux est souvent impraticable aux chevaux. Les rares transports qui empruntent cette vallée se font à dos d'hommes. Aussi, cette immense faille, qui jusqu'à ce jour n'a pas été utilisée par les Chinois pour le commerce, ne paraît pas devoir être considérée par les Européens comme une voie de pénétration au Setchouen. Une route qui la suivrait ne serait qu'une suite ininterrompue de remblais, de déblais, de tunnels et de ponts, sans cesse exposés aux ravages des eaux torrentielles. »

Les montagnes parmi lesquelles déjà le grand fleuve se fraie ici un passage se relèvent en arrière à 3 000, 3 500, 3 800 mètres, et dans son corridor sinueux, le Kincha kiang, comprimé en largeur, monte à 20 mètres au-dessus de l'étiage au plus fort de ses crues annuelles, en flots terreux comme ceux de ses branches supérieures et des affluents qu'il reçoit dans le long parcours de ces défilés.

Un peu avant le confluent du Sia ho, déversoir du lac de Yunnan sen, le fleuve prend décidément la direction à demi contraire à celle qu'il suivait sur le plateau de l'Asie centrale, le nord-est au lieu du sud-est; il se plie et se replie dans une gorge plus peuplée qu'on ne croyait auparavant, par la raison bien simple que le pays est extraordinairement malaisé, inviable, donc à l'abri des exactions des mandarins et de leurs soldats et « porteurs de contraintes ». — « En Chine les populations sont presque toujours beaucoup plus denses à l'intérieur des campagnes qu'au voisinage des routes, et c'est là une des causes qui ont toujours rendu très difficile l'évaluation des populations chinoises. » Si la densité des populations du littoral a pu tromper les voyageurs européens sur le nombre total des habitants de la Chine, les solitudes qui se sont faites à l'intérieur le long des routes les ont aussi fait errer en sens inverse.

Le fleuve passe au bas de carrières de sables salins, de houillères exploitées par des mandarins, de gîtes de plomb, de cuivre, de nickel. A Manyng tze, au pied du rapide de Tsenyao, haut de 3 mètres, il devient navigable aux petites jonques, à 2 860 kilomètres environ au-dessus de son embouchure; à 100 kilomètres plus bas, à Souifou, où déjà son niveau n'est guère qu'à 300 mètres d'altitude, tant la pente a été raide depuis la rencontre du Yaloung, commence la navigation pour

des jonques de dimensions moins réduites ; à quelque 400 kilomètres en aval de Souifou, à partir de Tchongking, flottent les grandes jonques, celles qui ont en moyenne 25 à 30 tonnes de jauge, au maximum 48, et aussi les chaloupes à vapeur, à côté des sampans (mot à mot : trois planches), barques minimes, non pontées. On peut donc qualifier le grand fleuve de réellement accessible jusqu'à Tchongking, à 2 350 kilomètres de la mer : là-dessus 1 750 praticables sans difficultés, sans qu'on ait à lutter contre le moindre rapide; tandis que de Tchongking à Itchang il y en a soixante, « plus même, dit Bonin, puisque j'ai parfois compté pour un seul plusieurs rapides voisins reliés par le même nom. Cela fait en moyenne un par 10 kilomètres, mais il ne faut pas s'illusionner sur les difficultés réelles de la navigation : la plupart de ces seuils sont recouverts aux moyennes eaux à partir du commencement de mai, et il n'y en a en réalité que deux ou trois véritablement dangereux et difficiles. Le principal, le rapide de Yeh, présente une vitesse approximative de douze nœuds en plein courant, précisément la vitesse mesurée, aussi en plein courant, par Doudard de Lagrée au grand rapide de Préapatang ou Préatrapang, sur le Mekong, entre Sambor et Stungtreng; or, on sait que depuis longtemps nos vapeurs franchissent ce dernier obstacle régulièrement et sans accident... En somme, un vapeur ne calant que 1 m. 50 avec machine pouvant développer une vitesse supérieure à 15 nœuds, remonte sans dangers jusqu'à Tchongking. » De Tchongking à Soui fou, le fleuve ne se brise qu'à six « rebouilles » un peu sérieux.

*V*
*LE*
*MIN*

A Soui fou débouche, sur la rive gauche, une rivière de beau débit, de longueur raisonnable, de bassin très fécond, très peuplé, un cours d'eau fort utile au commerce, mais dont les Chinois se sont exagéré l'importance jusqu'à lui donner le rang de branche initiale de leur précieux Yangtze. On l'appelle Min ou Ouan kiang, Ouen kiang. Son cours est de 750 kilomètres.

Le Min part des monts homonymes, les monts Min chañ, prolongement d'une chaîne du Tibet oriental, pas bien loin de la rive droite du Hoang ho supérieur; il s'en va vers le sud-sud-est, assez parallèlement au Pechoui et au Kin ho, et il arrose de ses canaux la merveilleuse campagne de la capitale du Setchouen, Tchingtou fou.

Au point de vue hydrographique il est incontestable que le Min est l'affluent du Kincha kiang, car il lui est très inférieur par la masse liquide, par la longueur du cours, et la vallée qu'il parcourt n'est par sa direction qu'un sillon latéral de la grande dépression médiane dans laquelle coulent les eaux du Yangtze.

Cependant la plupart des auteurs chinois ont considéré le Min comme la branche maîtresse du fleuve : la cause en est due sans doute à la communauté de civilisation qui existait entre les habitants de la vallée du Min et ceux du bas Yangtze kiang. La grande rivière venue des hautes régions qu'habitaient des populations sauvages et redoutées paraissait aux Chinois policés provenir d'une sorte de monde à part; pour eux, le Kiang, le « Fleuve » par excellence, devait couler en entier dans le domaine de la civilisation.

Dans le Yukoung, qui est le plus ancien document géographique de la Chine, le Min est indiqué déjà comme formant le cours supérieur du Grand Fleuve. Marco Polo, qui résida dans la vallée du Min, donne également à cette rivière le nom de « Kian ».

Sur les plus anciennes cartes, tout le cours supérieur du Kincha kiang est supprimé, et le Hoang ho, le fleuve dont la vallée avait été colonisée en premier lieu, est tracé comme ayant une importance beaucoup plus considérable. Depuis l'époque du célèbre voyageur, le Min a changé de lit dans la plaine où se trouve Tchingtou fou, il coulait alors au milieu de la ville, large d'un demi-mille et très profond, tandis que de nos jours il ne traverse même plus Tchingtou et se divise en plusieurs bras, dont le plus rapproché de l'enceinte n'a pas 100 mètres de largeur : les canaux d'irrigation creusés dans la plaine environnante, jardin du Royaume Fleuri, ont fini par y modifier la direction des cours d'eau.

Pendant les crues, le Min est navigable jusqu'à Tchingtou, mais d'ordinaire, les bateaux ne peuvent remonter au delà de Sintsin hien, où se réunissent en un seul courant tous les canaux artificiels et naturels du bassin de la capitale : c'est là que commence, à 3 260 kilomètres de la mer, cette ligne de navigation non interrompue qui traverse de l'ouest à l'est toute la Chine proprement dite. Un dixième de cette ligne de navigation est formé par le courant du Min, tandis qu'en amont du confluent le Kincha kiang, censé navigable pour les barques, ne l'est réellement pas tout du long, mais seulement dans les intervalles entre les rapides; et de fait on y « batelle » fort peu, à cause de ces ébranlements de l'eau, et sans doute aussi en vertu de la terreur qu'inspirent aux trafiquants chinois les sau-

vages Miaotze de la contrée, qui sont encore bien loin de s'être accommodés de la « paix chinoise ».

*VI*
*LES GRANDES GORGES*

D'ailleurs le « Grand Fleuve » n'offre pas en aval du confluent du Min un courant absolument tranquille; il forme aussi quelques rapides où la navigation est périlleuse, et surtout, à 100 kilomètres environ à l'est de Soui fou, le rapide de Tsenyao, dont la dénivellation n'est pas inférieure à 3 mètres. Mais tous les voyageurs sont d'accord sur le courage, le sang-froid, la dextérité des nautoniers chinois, notamment de ceux qui remontent ou descendent la « Grande Eau » dans les passages dangereux du Setchouen; ils valent les Indiens du Nord-Ouest de la Puissance du Canada sur leurs légers canots d'écorce.

D'après les mesures de Blakiston, la pente totale du Yangtze, en aval de Pingchañ, sur une longueur développée de 2 939 kilomètres, serait d'environ 455 mètres, ce qui donne une moyenne de 15 à 16 centimètres par kilomètre, déclivité bien inférieure à celle du Rhône en aval de Lyon, mais très inégalement répartie. Pingchañ, à quinze lieues en amont de l'embouchure du Min, est considéré comme le terme extrême de la navigation continue du fleuve pour les embarcations légères de faible tirant d'eau.

En aval de Soui fou, à Tchangtchong ou Tchoungting, qui est la métropole commerciale du Setchouen, conflue à gauche le notable Kialing kiang, à peu près de même longueur que le Min, en un cours plus ou moins parallèle : il vient des Tsing ling ou « Montagnes Bleues », crête d'entre Hoang ho et Yangtze. Plus bas, sur la rive opposée, le Ou kiang ou Kian kiang, plus long que Kialing et que Min, amène en tribut la majeure partie des eaux du Koeïtcheou.

Tchoungking est le lieu où s'arrête la navigation des grandes jonques. Un Anglais persévérant, Archibald Little, y a fait monter en 1898, au printemps, en bonnes eaux, un vapeur de peu de tirant : effort méritoire qui lui coûta dix-huit jours d'efforts, mais demi-succès seulement, en ce que cette montée est tellement pénible, de rapide en rapide, que jusqu'à maintenant, elle n'est réellement pas pratique dans le sens d'amont et qu'elle serait dangereuse dans le sens d'aval.

Il y a tout lieu de le regretter, car en amont de Tchoungking le Yangtze se laisse naviguer aisément pendant plusieurs

centaines de kilomètres. Toutefois le dernier mot n'est pas encore dit; déjà Little a trouvé des imitateurs.

Le fleuve, coulant maintenant vers le nord-est, suit la même direction que les arêtes de rochers de ses deux rives; mais de distance en distance ces chaînes rocheuses, formées de calcaires gris, présentent des brèches dans lesquelles se précipite le courant par de brusques sinuosités. Des châteaux forts, des camps retranchés, dans lesquels se réfugie la population des campagnes environnantes pendant les guerres civiles, s'élèvent au sommet de ces promontoires, tandis qu'à leur base s'ouvrent des carrières où l'on exploite des couches parallèles de charbon et de carbonate de chaux, çà et la même du minerai de fer. Sur les plages, des orpailleurs recueillent aussi quelques parcelles d'or, mais en si faible quantité qu'ils peuvent à peine, malgré leur sobriété, subvenir à leur misérable existence.

Dans toute cette contrée du bassin à laquelle Blakiston a donné le nom de *Cross Ranges*, ou « Rangées Transversales », d'anciennes plages se voient à une assez grande hauteur au-dessus du niveau actuel des crues du Yangtze. Il est évident que le fleuve coulait autrefois à une altitude beaucoup plus considérable : le seuil des rapides qui interrompent le cours du fleuve entre les provinces du Setchouen et du Houpé devait être à cette époque plus élevé qu'il ne l'est actuellement.

C'est ici, dans la région des dernières percées, que les paysages les plus pittoresques et les plus variés se succèdent sur les bords du Ta kiang ou « Grand Fleuve ». Non loin de l'entrée supérieure des cluses, un prisme quadrangulaire de 60 mètres de hauteur, reposant sur un socle de même élévation, domine un petit village, groupant ses maisonnettes à l'ombre de quelques arbres. Comme un énorme édifice, le rocher de grès est composé d'assises horizontales. Sur celle de ses faces qui regarde le fleuve est appliquée une pagode à neuf étages dont le pavillon supérieur donne accès sur la plate-forme du bloc : cette pagode, bâtie, dit-on, par les missionnaires bouddhistes du IVe siècle, est le Chipoutchaï ou la « Maison de la Pierre précieuse ».

Plus bas, le fleuve entre en une gorge dont les parois verticales se dressent à 200 mètres de hauteur. En quelques endroits, les deux rives ne sont qu'à 140 mètres l'une de l'autre, et l'on y pénètre comme dans une crevasse des montagnes.

La plupart de ces défilés étant orientés dans la direction de l'ouest à l'est, le soleil n'en éclaire jamais les profon-

deurs; les parois en restent sombres, et dans toutes les anfractuosités croissent des fougères et d'autres plantes qui se plaisent à l'ombre et à l'humidité. Des pins se montrent seulement sur les hauteurs, et des touffes de plantes cultivées se voient çà et là, partout où les pentes offrent des espaces assez larges pour qu'on puisse y semer quelques graines. Des écueils cachés bordent le rivage, mais l'eau est profonde, et même en temps de maigres eaux, on peut jeter la sonde en maints endroits de ces défilés sans trouver le fond à 30 mètres; pendant le plus fort des inondations, c'est-à-dire au mois d'août, quand le flot entraîne vers la mer les neiges fondues des plateaux du Tibet oriental, le niveau de l'eau s'élève, comme dans les défilés d'en amont de Soui fou, à 20 ou 21 mètres à certains passages de ces étroites gorges plus resserrés que d'autres. Pour éviter l'atteinte du flot rayé de boues, toutes les maisons se sont perchées sur le haut des promontoires.

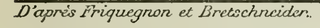
Fréquemment les terrains des deux bords, composés, en certains endroits, de grès compacts qui reposent sur des couches plus molles, glissent en entier, de manière à rétrécir notablement le fleuve et à causer ainsi la formation de rapides. Bourne raconte comment en 1896, un de ces glissements du sol, représentant une masse d'environ 30 millions de mètres cubes, se produisit sur le versant septentrional, en ne laissant au courant qu'un passage de 75 mètres. Des plantations de cannes à sucre, des champs de céréales, des arbres, des maisons avaient été entraînés à la surface de l'éboulis sans trop de dommage. Personne n'avait péri à la suite de cet arrachement de terres, causé par une pluie de quarante jours, mais les premiers bateaux qui essayèrent de forcer la passe ayant sombré, plus de mille hommes périrent dans ces diverses tentatives. Trois mois après l'accident, des centaines de jonques attendaient à l'amont et à l'aval, avec des marchandises pour une valeur de plus de 20 millions; toute une nouvelle ville peuplée, bruyante, de porteurs, de revendeurs, de marins s'était fondée au-dessous du promontoire de débris.

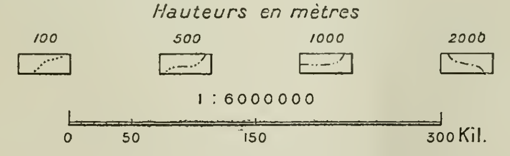
Pour peu que l'homme du gouvernail garde son sang-froid, les bateaux et même les jonques peuvent descendre le fleuve ou le remonter sans craindre de toucher sur un roc, mais à la montée ils ont à lutter contre la violence du courant, qui en quelques rapides n'est pas moindre de 18 à 19 kilomètres à l'heure. Le halage des barques est un labeur des plus pénibles. Près de tous les endroits périlleux s'élèvent des villages peuplés de bateliers de renfort. Parfois une centaine d'entre eux doivent s'atteler à la corde de bambou d'une seule barque, et là où le sentier manque, il leur faut escalader les rochers et

peser en même temps sur le câble; un bouffon les précède, sautant, gambadant, se jetant à genoux devant eux, pour les encourager dans leur travail. Des bateaux de sauvetage, peints en rouge, se tiennent aux endroits les plus dangereux.

Fig. 8. — Gorges du Yangtze, en amont d'Itchang.




Si rude que soit le métier, les bateliers du Setchouen y tiennent passionnément, et c'est avec colère qu'ils entendent les Occidentaux et les Yankees leur vanter les bienfaits du prochain avenir, le grand fleuve ouvert à la grande navigation, la vapeur ou l'électricité remplaçant la rame, et la corde où l'on s'arcboute parfois d'un tel effort, et les épaules si courbées en avant et si rapprochées de la terre, qu'on est presque

parallèle au sol. Vie d'éternelles tribulations sans doute, mais vie libre, en plein soleil, faite de durs travaux, mais aussi de repos délicieux avec sommeils profonds; et surtout c'est la vie qu'ont menée les ancêtres depuis de lointaines, d'obscures générations.

Aussi la civilisation européenne qu'on leur prône à tout venant n'a-t-elle pas de plus sincères ennemis que les tireurs à la cordelle qu'elle prétend délivrer.

De Koeïtcheou à Itchang, la série des principaux *tan* ou rapides n'a pas moins de 189 kilomètres de longueur; elle se termine par des gorges grandioses, telles que le Lon kan et le Mi tan.

Tout à coup les collines s'abaissent de part et d'autre, le fleuve prend une largeur de 800 mètres, et, comme dans la mer, on voit les marsouins se jouer à côté des embarcations.

*VII*
*LE YANGTZE INFÉRIEUR: TOUNGTING, HAÑ ET POYANG*

Ici, à Itchang, commence le Kiang maritime, auquel les Chinois appliquent le dicton : « Sans bornes est la mer, sans fond le Kiang. »

Du moins est-il « sans fond » pour les jonques ordinaires, puisqu'aux seuils les plus élevés, pendant les maigres, il offre, excepté sur un seul point, 6 mètres d'eau dans le chenal, et presque partout beaucoup plus; mais les inondations élèvent le niveau fluvial à une moindre hauteur que dans les gorges, et l'écart est de moindre en moindre à mesure que le Yangtze se rapproche de la mer.

Mais, tout au contraire, les dangers d'inondation augmentent pour les campagnes riveraines en proportion de l'abaissement graduel des rivages : c'est pourquoi des levées, pareilles à celles du fleuve Jaune, bordent le Yangtze kiang de part et d'autre.

Des marécages, dans lesquels se déverse l'eau d'inondation, allégeant ainsi les crues, commencent à se montrer de chaque côté du fleuve; de grands lacs même s'étendent dans les plaines voisines et reçoivent des affluents qu'ils reversent au Yangtze par des canaux changeants.

Le Toungting, qui communique avec la rive droite du Yangtze par la courte rivière Toungting ho, chenal d'une dizaine de kilomètres de longueur, est le plus vaste de ces lacs.

Long de 120 kilomètres, sur 30 à 60 de largeur, et vaste de 5 000 kilomètres carrés au moins pendant les hautes eaux, il sert

de réservoir d'écoulement à un bassin de plus de 200 000 kilomètres carrés, comprenant presque toute la province du Hounan; il change de forme, d'étendue, de saison en saison, suivant l'abondance des rivières qui s'y jettent, le Yuen, le Sou, le Siang ou Hé, et suivant la hauteur des eaux dans le Yangtze, qui refoule parfois le courant de Toungting ho et reflue dans le lac. Lors des grandes crues, les riverains abandonnent leurs villages pour chercher un refuge temporaire, les uns sur les collines des alentours, les autres dans les barques et sur les radeaux.

A le bien considérer, en dehors de sa cuvette centrale et sur la plus grande partie de son étendue, le Toungting est moins un lac qu'une inondation qui s'avance au loin en été, saison des pluies, qui se retire d'autant en hiver, saison de sécheresse, et devient alors une plaine basse, humide, fourragère, avec arbres, roseaux et joncs. A cette époque les troupeaux y broutent au bord des rivières qui se confondent dans le bas-fond; puis, dès l'arrivée des eaux de la fonte des neiges, et surtout dès la régurgitation du Yangtze, quand elle a lieu, la plaine aux herbages se noie, le Toungting se reforme et communique avec le fleuve, non seulement par le Toungting ho, mais aussi par maintes coulées.

C'est ce lac, ce faux lac, pourrait-on presque dire, qui vaut leur nom à deux provinces riveraines du Yangtze : Houpé, le « Nord du Lac », et Hounan, le « Sud du Lac ».

Le principal affluent du bas Yangtze kiang, à la fois par l'abondance des eaux, par l'activité commerciale, par le rôle historique, est le Hañ kiang, tributaire de gauche dont la vallée est la route naturelle pour les hommes et les marchandises entre les deux grands fleuves de la Chine, et dont le bassin est l'une de ces régions du Royaume Central où tous les avantages se trouvent réunis pour le bien-être et l'accroissement des populations : climat salubre et tempéré, terres fertiles, eaux abondantes et saines, flore des plus variées, marbres, plâtres et pierres de construction dans les montagnes voisines, grande richesse en combustible minéral.

C'est un fils des Montagnes Bleues qui fait du nord-ouest au sud-est un pèlerinage de 2 000 kilomètres environ, du pays qui se hérisse au sud-ouest de la vieille métropole, Singan, jusqu'à l'énorme emporium de Hañkoou. Dès qu'il est descendu de ses sierras natales, non sans violents rapides et sans cascades, il devient navigable sur presque tout son parcours pour les jonques chinoises, même dans la région moyenne de son cours, entre les monts schisteux et houillers où il se brise,

dit-on, en 360 endroits. Les bateaux à vapeur pourraient vraisemblablement le remonter en été sur un espace de plus de 1 000 kilomètres; même en amont de Hañtchoung fou, là où le Hañ n'est qu'un simple torrent, les riverains ont des bateaux qu'ils chargent de leurs denrées en attendant les périodes de crue; mais des rapides interrompent le cours moyen de la rivière et causent de fréquents naufrages.

Dans la partie basse du Hañ, le lit fluvial est plus élevé que les campagnes riveraines, et du haut des digues latérales on peut voir à ses pieds les maisonnettes des paysans, à l'ombre des saules et des cytises. Cependant quelques villages sont construits sur de larges terrasses qui s'appuient sur les levées, de manière à former des îles artificielles, dominant, pendant la période des crues, la nappe des eaux débordées. Souvent toute la plaine qui s'étend du lac de Toungting au confluent du Hañ et du Yangtze est transformée en une mer intérieure parcourue des jonques; et quand l'inondation générale du pays est rentrée dans le lit du fleuve et des affluents il reste encore dans le pays plat une quarantaine, sinon même une cinquantaine de très longs lacs plats, étangs et marais dispersés aux deux rives du « glorieux » Yangtze.

La plaine très large, autant que péniblement monotone, des deux rives du Hañ inférieur, est merveilleusement bêchée, tournée, retournée, fumée, arrosée; elle entretient probablement en moyenne plus de 300 personnes par kilomètre carré, à l'abri des épaisses levées hautes de 3 à 5 mètres.

Dans la partie inférieure de son cours, le Hañ est beaucoup plus étroit que dans sa vallée moyenne : lors des basses eaux, c'est-à-dire en hiver, il n'a que 60 mètres de rive à rive devant les quais de Hañkoou, tandis qu'en amont son lit n'a pas moins de 800 mètres, et çà et là jusqu'à 2 kilomètres et demi.

Cette rivière a un grand mérite, fort rare dans la Chine des plaines, même en dehors de la « terre jaune »; elle n'est certes pas pure, mais elle n'est pas non plus absolument gorgée d'alluvions et boue coulante autant qu'eau glissante; on peut en boire à la rigueur, après l'avoir longtemps laissée reposer ou en avoir précipité avec le secours de l'alun les particules terreuses qu'elle tient de son passage dans le lœss, entre des berges qui s'écroulent de temps en temps dans son lit par grands blocs.

Un autre mérite, le plus appréciable de tous en un pays sans route véritable et encore sans voies ferrées comme la Chine, c'est que le fleuve porte des barques innombrables; il en est comme bourré dans son parcours en plaine : malheu-

reusement, recroquevillé au possible, on dirait même à l'impossible, il n'a rien du « chemin le plus court entre un point et un autre ».

A quelque 200 kilomètres au sud-ouest de l'embouchure du Hañ à Hañkoou, le Poyang, qui se verse dans le Yangtze, rive droite, par un déversoir d'à peine une petite lieue de long, ressemble en tout au Toungting par sa position au sud d'un grand méandre du Yangtze, par ses vastes dimensions, par son régime hydrologique et son importance pour la navigation.

Ce lac plat reçoit également des rivières, dont une abondante, le Kia kiang, qui écoule presque toutes les eaux du Kiangsi et dont le delta d'alluvions, recouvert pendant les crues, s'avance au loin dans ses eaux; également aussi, les inondations du fleuve, refoulant l'émissaire, pénètrent dans la cuvette et peuvent en élever le niveau de plus de 9 mètres audessus du niveau d'hiver.

Des îles nombreuses, des îlots bas parsèment la surface du Poyang, et la partie méridionale de ce bassin de 4 500 kilomètres carrés n'est qu'une forêt de roseaux; mais la partie septentrionale du lac est profonde, et les bateaux calant six à sept pieds pourraient atteindre Nantchang en été. Des rochers, des collines escarpées se dressent sur les bords; les villes étagent leurs maisons, leurs tours et leurs pagodes sur les pentes boisées, les îlots et les presqu'îles du rivage; les cités flottantes de barques et de radeaux ancrés dans le voisinage des ports, les jonques cinglant au large sur les eaux, font de cette partie du Poyang une des régions les plus pittoresques de la Chine centrale.

Près de l'émissaire de sortie, « goulet large et profond, bordé de falaises et de collines », se dresse une masse rocheuse, le « Grand Rocher de l'Orphelin »; dans le Yangtze kiang même, en face du confluent, le « Petit Rocher de l'Orphelin », moins large, mais plus élevé que celui du Poyang, semble en garder l'entrée; des volées de cormorans tourbillonnent en nuages autour de ses parois.

Des poissons de mer et des marsouins pénètrent dans le Poyang, et les marins qui le traversent pourraient se croire sur un golfe de l'Océan. Parfois il est bouleversé par les tempêtes; aussi les barques ordinaires se glissent-elles le long des rivages par des chenaux sans profondeur, n'osant s'aventurer au large. Presque toutes les marchandises légères sont confiées à des pousseurs de brouettes qui contournent à l'ouest les eaux du lac.

*VIII*
*LA FIN*
*DU*
*YANGTZE*

En aval du lac Poyang, le Grand Fleuve se dirige au nord-est, à travers l'une des régions les plus gracieuses de la Chine. L'eau glisse dans son large lit d'un mouvement toujours égal et régulier; des îles verdoyantes rompent çà et là l'uniformité de l'eau grise; des touffes de bambous, des groupes d'arbres entourent les maisonnettes du bord; quelque pagode, sur un promontoire, annonce le voisinage d'une ville; des coteaux peu élevés, striés de verdure, dominent les campagnes cultivées des deux rives et, contournant un lointain méandre, vont se perdre dans les vapeurs de l'horizon.

La plaine alluviale ne commence sur les deux bords qu'en aval de Nanking, là où le fleuve, prenant la direction de l'est, s'ouvre graduellement en estuaire; la marée pénètre dans toute cette partie du Yangtze, jusqu'à 360 kilomètres de l'Océan. La profondeur du chenal dépasse 100 mètres en quelques endroits, et les sondeurs promènent le plomb sur de grandes distances sans trouver le fond à moins de 40 mètres; mais le lit se relève peu à peu en se rapprochant de la mer, et des seuils de vase séparent l'estuaire des eaux du large. A l'embouchure, la distance d'une pointe à l'autre est d'une centaine de kilomètres, mais cet espace est en grande partie occupé par des îles et des bancs de sable.

Les passes les plus profondes de la barre du Yangtze ont en moyenne 4 mètres de profondeur et, grâce à la marée qui s'élève de 3 mètres à 4 mètres et demi, suivant les variations du fleuve, les navires calant plus de 5 mètres pénètrent facilement dans le chenal. Le principal danger de l'entrée provient des épais brouillards qui parfois, s'amassant au-dessus des bancs, cachent les bouées et les balises : ainsi que dans toute la mer Jaune et dans les autres parages de bas-fonds, ces brouillards proviennent des rapides écarts de température qui se produisent dans les mêmes couches liquides entourées d'eaux plus profondes.

*IX*
*TRANSFORMATIONS*
*DU DELTA*

Le fleuve Bleu, qui n'est pas plus bleu que « le beau Danube bleu », porte dans ses eaux beaucoup moins de particules terreuses que le fleuve Jaune; mais il en porte beaucoup tout de même du continent à la mer.

En s'en tenant aux observations de Guppy, la proportion des troubles contenue dans le bas Yangtze est d'un 2 188e en poids, d'un 4 157e en volume; les alluvions por-

tées à l'embouchure représentent une masse solide de près de 6 mètres cubes par seconde.

Donc, chaque année, les dépôts de vase s'accroissent de 180 millions de mètres cubes : assez pour recouvrir de boue une étendue de 100 kilomètres carrés sur 2 mètres de hauteur, et assez pour érafler moyennement la conque entière du fleuve d'un dixième de millimètre par chaque période de douze mois, soit d'un mètre tous les dix mille ans.

En vertu de quoi la position des passes change incessamment; de nouveaux bancs font leur apparition et les îles s'accroissent en étendue; l'ex-île de Tsoungming en est l'exemple le plus notable.

On dit que cette terre de Tsoungming ou Kianche, c'est-à-dire la « Langue du Fleuve », qui s'allonge dans l'estuaire, du nord-ouest au sud-est, immédiatement au nord de la rade de Wousoung, effleurait à peine la surface, à l'époque de la domination des Mongols. Érodée à l'amont, elle s'est prolongée graduellement à l'aval en voyageant ainsi de l'ouest à l'est et en s'éloignant de la rive méridionale, en même temps qu'un banc de sable en croissance continue la rapprochait constamment de la rive septentrionale; enfin la soudure s'est faite et maintenant Tsoungming n'est plus une terre insulaire séparant en deux passes très larges l'embouchure du Yangtze, mais bien une presqu'île alluvionnaire du continent, au nord de l'estuaire du Grand Fleuve.

Les premiers habitants de Tsoungming, envoyés sur le sol affermi, furent des bannis du continent, mais l'île, ne cessant de s'accroître et de se consolider, fut bientôt après visitée par les colons libres, qui en changèrent l'aspect avec leurs canaux, leurs levées, leurs villages, leurs cultures; des pirates japonais s'établirent aussi sur le littoral océanique, et leurs descendants, devenus de pacifiques agriculteurs, se mêlèrent aux immigrants d'origine continentale. Tsoungming, où sur une surface d'environ 720 kilomètres carrés se presse un million d'habitants (?), est une des régions les plus populeuses de la Chine, même de la terre entière.

Durant la première moitié du XIX^e siècle, les colons de Tsoungming eurent l'avantage de vivre indépendants, sans mandarins qui vinssent leur faire payer des impôts et les vexer par des règlements : aussi la population, s'administrant elle-même, était-elle à la fois beaucoup plus heureuse et plus policée que celle de la terre ferme. « C'est là, disait Lindsay, qu'il faut aller pour comprendre l'honnêteté et la bienveillance naturelles des Chinois. » Foyer d'émigration par suite de la

densité comme de l'extrême misère de ses gens, l'île tout en restant la ruche centrale, a essaimé de proche en proche sur toutes les terres nouvelles écloses dans l'estuaire du Yangtze kiang : c'est ainsi qu'ils ont colonisé la grande île de Hite cha, elle-même formée de cent îles diverses, qui se rattachent par des bancs de vase à la pointe septentrionale de l'entrée; ils empiètent aussi peu à peu sur la péninsule de Haïmen, au nord du fleuve, et la couvrent de belles cultures. Dans cette région du Kiangsou, ils se trouvent en contact avec des populations aborigènes presque sauvages, dont ils se distinguent singulièrement par la douceur et l'intelligence.

De grands changements, quoique bien inférieurs en importance à ceux du Hoang ho, ont eu lieu dans le cours du bas Yangtze kiang. Outre son embouchure actuelle, il paraît en avoir eu plusieurs autres, qui s'ouvraient plus au sud. Le principal des lits comblés, reconnaissable sur la plus grande partie de son étendue, se séparait du bras septentrional à l'endroit où se trouve de nos jours la ville de Wouhou, en amont de Nanking, et serpentait vers le sud-est pour descendre à la mer parallèlement à l'estuaire de Hangtcheou. Des lacs abandonnés par le Yangtze, dans la péninsule de Changhaï, ont gardé la forme méandrine de l'ancienne rivière et les berges des tournants présentent le même aspect que si le courant venait encore en longer la base.

Ainsi fait aussi le Ta hou, c'est-à-dire « le Grand Lac », en effet le plus vaste de cette région basse : il rappelle son régime fluvial d'autrefois par le tracé de sa rive occidentale qui suit de loin, à 150 kilomètres à l'est, le profil du cours sud-sud-ouest-nord-nord-est du Yangtze. Il miroite à une quarantaine de kilomètres de la rive droite de l'estuaire à l'ouest de Changhaï; c'est comme une mer intérieure, que parcourent dans tous les sens des barques pontées à deux mâts. Il peut avoir 70 kilomètres sur 55, un pourtour de 600, une aire de 2 500 kilomètres carrés.

De même, le golfe de Hangtcheou a gardé l'apparence d'une embouchure de fleuve, mais sans avoir été en communication avec le Yantgtze. On n'y observe point le travail des atterrissements vaseux; en maints endroits le phénomène inverse se produit, les flots emportent les bancs, érodent les anciennes plages, et les îles rocheuses de Tchousan, qui se prolongent au-devant de l'estuaire en forme de jetée transversale, ne servent pas de point d'appui pour la formation d'une presqu'île de boue.

Toute la contrée qui fut le delta du Yangtze kiang, entre les deux estuaires, est un pays bas, semblable d'aspect à la Néerlande, découpé dans tous les sens de canaux que bordent des levées ; les champs sont limités par des fossés navigables, et tous les transports se font par bateaux. Au loin du Yangtze, la plaine d'alluvions qui se prolonge au nord jusqu'à l'ancien cours du Hoang ho, a la même apparence, et les coulées naturelles, les canaux artificiels s'y entremêlent également en dédale.

Le canal par excellence ou la « rivière des Transports », ancien affluent du Yangtze kiang, traverse cette région du sud au nord pour aller rejoindre le cours du fleuve Jaune; la rivière Hoaï, alimentée par les terrains qui descendent des extrêmes ramifications orientales du Kouenlun, se partage dans la plaine en coulées nombreuses qui s'unissent aux anciens lits du Hoang ho; des lacs et des marécages emplissent toutes les régions basses, et sur la côte, des bancs de sable et des îles frangent la terre indécise. On peut juger de l'aspect que doit avoir cette contrée par la carte qu'en donnent les anciens missionnaires catholiques, rectifiée depuis par le géographe chinois Li fong pao.



## *CHAPITRE DEUXIÈME*

# *MONTS ET VALLÉES DU BASSIN DU YANGTZE*

I. MONTS TIBÉTAINS DU YANGTZE. || II. MONTS DU SETCHOUEN OCCIDENTAL. || III. LE BASSIN ROUGE. || IV. MONTS ET PLATEAUX AU SUD DU YANGTZE : LES NAN CHAÑ.

*I*
*MONTS TIBÉTAINS DU YANGTZE*

DES gradins extérieurs du Tibet oriental aux plages incertaines de la mer Jaune, les inégalités du relief divisent le bassin du Yangtze en plusieurs régions naturelles différant entre elles par le climat, les productions, les mœurs des habitants.

Une première région bien distincte est celle des monts « levantins » du Tibet, aux origines mêmes du fleuve. Ensuite, de l'occident à l'orient, c'est la zone de hautes montagnes du Setchouen occidental, où le « Fleuve au Sable d'Or » coule au fond d'étroites cluses dans le pays des Tibétains, des Mantze, des Lolo. Puis les « chaînes transversales » et les gorges de Koeïtcheou à Itchang séparent le Setchouen oriental des plaines du Houpé; enfin les collines du Nganhoeï marquent la fin des hautes terres et le commencement des plaines, récemment conquises sur l'Océan.

Les monts de la frontière orientale du Tibet sont évidemment les restes d'un plateau que le travail des neiges, des glaces et des eaux a graduellement découpé en crêtes parallèles, dont la direction générale est celle du nord au sud; même les lits des fleuves, quoique profondément taillés dans

l'épaisseur du plateau, se trouvent dans cette région à des hauteurs de 3 000 à 2 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. La grande route de commerce qui mène de Lassa à la Chine occidentale par Batang et Tatsienlou se maintient presque partout entre ces deux villes à une hauteur moyenne de 3 600 mètres, sauf dans le fond des vallées, où elle descend de 2 800 à 2 500 mètres, et même trois cols, sur cette route, s'ouvrent à l'altitude « effrayante » de près de 5 000 mètres.

Ces passages sont justement redoutés des voyageurs, bien moins à cause de la raideur des pentes et de la rigueur du froid ou de la violence du vent qu'à cause de le raréfaction de l'air.

Les Chinois, qui ne se rendent pas compte des nausées ou même des évanouissements qui les surprennent au passage des crêtes, cherchent la cause de ces accidents dans les émanations vénéneuses du sol ou dans la présence d'herbes funestes. Sur le Tang la, les Tibétains attribuent également aux vapeurs de la terre une action malfaisante.

Parmi les monts aux noms tartares, tibétains ou chinois, ou « occidentaux » qui se lèvent sur ces plateaux de l'épouvante et de la mort, les récentes explorations nous montrent, au-dessus des sources probables du Teïtomaï, du Yangtze par conséquent, une échine qui n'aurait pas moins de 7 000 mètres au-dessus du niveau des mers, le mont Dupleix, au sud du lac Montcalm.

Au midi de ce haut bassin de réception du Yangtze, là où le lac Armand David occupe une cavité du plateau, la chaîne au versant de laquelle commence le grand courant de l'Indo-Chine, c'est-à-dire le Mekong, montre son arête qui s'élève graduellement vers l'est au-dessus des terres profondément érodées par les eaux : cette chaîne est celle du Tang la dont les pitons dépasseraient 5 200 mètres; au nord de cette même conque de début, le pic du Roi-Oscar aurait 5 106 mètres, dans la rangée des monts Koukchili, long dos qui sépare des monts Prjevalskiy, au septentrion, un plateau étoilé de lacs longtemps glacés chaque année. Le Koukchili continue à l'est la rangée peu saillante à laquelle on a donné le nom de monts Crevaux.

A l'est des Koukchili la ligne des pics et dômes se continue par le Bayan khara, lequel sépare les eaux qui vont au Yangtze, au sud, de celles qui recherchent, au nord, le naissant Hoang ho; et à son tour le Bayan khara se prolonge par les Tsing ling ou « Montagnes Bleues », sur la même divisoire, jusqu'au-dessus de la plaine immense commune aux deux grands fleuves chinois au nord, à l'ouest et au sud des monts du Chañtoung, massif déjà insulaire.

*II*
*MONTS*
*DU*
*SETCHOUEN*
*OCCIDENTAL*

Les crêtes qui séparent le Kincha kiang du Yaloung, et celui-ci du Min, présentent encore, bien au sud des plateaux du Koukou nor et du Bayan Khara, des sommets qui dépassent la limite inférieure des neiges persistantes, évaluée par Gill dans ces régions de la frontière tibétaine, à l'altitude de 4 200 à 4 500 mètres.

C'est ainsi que le Nenda ou « Montagne sacrée » qui s'élève à l'est de la haute vallée du Pechoui kiang, sous la latitude de Batang, soit à peu près sous le même parallèle que le passage du fleuve du Tibet en Chine, n'aurait pas moins de 6 250 mètres; en tout cas, il épanche dans les cirques environnants des coulées de neige et de glaciers. Les voyageurs qui passent à sa base méridionale en contournent pendant toute une pénible journée de marche les contreforts éblouissants de blancheur.

A l'orient du Nenda pointent d'autres montagnes à peine moins hautes et qui font probablement partie d'un même massif : ce sont les pics de Souroung, dont la rangée se profile du nord-ouest au sud-est, limitant une moitié de l'horizon de sa dentelure d'argent.

Plus à l'est encore, par delà la profonde rainure utilisée par le Yaloung, une autre chaîne, parallèle à celle du Souroung, et revêtue de neiges persistantes sur toutes les cimes, porte un sommet isolé dépassant de 1 500 mètres ses voisins : on lui donne le nom de Jara ou « Roi des Montagnes », et parmi tous les monts que put contempler Gill dans son voyage à travers les Alpes du Setchouen, nul ne lui sembla mériter mieux cette appellation souveraine.

Au nord les montagnes que domine ce « roi », ce Jara, vont rejoindre la puissante sierra continuant le Bayan Khara jusqu'aux Tsing ling; là aussi de nombreux sommets l'emportent en élévation sur le Mont-Blanc, et le missionnaire et naturaliste Armand David a pu dire qu'on y trouvera peut-être des rivaux de l'Himalaya.

Un de ces pics est le Ngomi chañ ou Omi chañ; il n'a que 3 350 mètres, mais on le connaît de nom par toute la Chine pour ses nombreux temples, oratoires, couvents bouddhistes : c'est une sorte de Mont-Athos, fort distant de la mer, qui domine de près de 2 900 mètres les plaines de sa base; il y a là plus de 2 000 « moines et moinillons » et des centaines de milliers de pèlerins y viennent chaque année révérer la fameuse dent de Bouddha, « qui n'est autre chose qu'une défense d'éléphant fossile ».

Un autre pic se nomme Sieloung chañ ou le « Dragon des

neiges »; une montagne voisine est celle du « Nuage Blanc », tandis qu'en face, de l'autre côté du principal torrent qui forme le Min, se dresse la pyramide aux sept pointes qui a reçu le nom des « Sept Clous »; Gill lui attribue une élévation de 5 400 à 6 000 mètres. Plus au nord, le Chi'panfang ou la « Maison de la Dalle de Pierre » aurait à peu près la même hauteur : un simple col latéral, par lequel on remonte d'un affluent du Min vers un autre affluent, a plus de 4 000 mètres, et là se dresse un Sie chañ ou « Mont de neige ».

*III*
*LE*
*BASSIN*
*ROUGE*

Tout cela, c'est le Setchouen occidental, la région hivernale, glaciale, stérile, presque déserte.

Bien moins alpestre ou himalayenne la région orientale de ce même Setchouen, dont certaines plaines et vallées sont parmi les plus peuplées de la Terre.

A l'est du Min et de ses affluents, c'est-à-dire des « Quatre Fleuves », — qui sont le Min kiang, le To kiang, le He choui (Eaux Noires), le Peï choui (Eaux Blanches), — se succèdent, toutes orientées dans le sens du sud-ouest au nord-est, les arêtes de grès rouges et de roches carbonifères dont les débris triturés et répartis sur le sol ont valu à la contrée le nom de « Bassin Rouge » donné par Richthofen. Ces arêtes se rattachent au seuil de montagnes qui sépare les affluents du Min de la vallée du Hañ kiang, et dont la hauteur, au sud de Hañtchoung fou et de l'autre « Bassin Rouge » qui l'entoure, est évaluée à 3 000 mètres par Armand David. La chaîne de partage entre les deux vallées, connue sous le nom de Lan chañ, s'abaisse peu à peu vers l'est, à mesure qu'elle se rapproche du Yangtze kiang, et va mourir dans la région des lacs où se mêlent les eaux de crue du Hañ et du Yangtze.

En dehors de ces monts, la région du Bassin Rouge se présente sous la forme d'un plateau plus ou moins mouvementé de 1 000 à 1 200 mètres d'élévation dont les roches décomposées ont doté de terres extrêmement fécondes les vallées creusées par leur ravinement.

Ce pays d'une si belle fertilité, dont la plus opulente plaine, celle de Tchingtou, n'entretient pas moins de 565 personnes au kilomètre carré (?), est également un pays très pittoresque où les torrents et rivières coulent parfois dans des cañons de 400 à 600 mètres de profondeur : en somme, une des belles contrées du monde.

*IV MONTS ET PLATEAUX AU SUD DU YANGTZE LES NAN CHAÑ*

En face du Setchouen, au midi, c'est le Yunnan, puis le Koeïtcheou.

Le Yunnan borde la rive droite du Yangtze, à partir de sa sortie du Tibet, par des plateaux continuant au midi ceux du Tibet, du Setchouen, au delà de la faille formidable, extraordinairement tourmentée, sinueuse, où se glisse le grand fleuve; ces plateaux s'élèvent jusqu'à plus de 2 000 mètres; ils sont creusés de gorges de sinistre profondeur et sillonnés de montagnes de 3 000, de 4 000 mètres et plus.

Mais le Yunnan participe peu au Yangtze, seulement par le voisinage du fleuve et le cours de brefs tributaires; la pente de la plupart de ses vallées est vers l'Indo-Chine, soit Tonkin, soit Barmanie, par le fleuve Rouge, le Mekong, le Salouen, l'Irraouaddi, tandis que le Koeïtcheou se rattache presque entièrement au fleuve Bleu.

L'ouest de ce Koeïtcheou se déroule en un plateau calcaire à peine moins élevé que celui du Yunnan, mais foré de défilés moins profonds (il y en a pourtant de creusés à 600 ou 700 mètres) et parcouru de monts moins hauts, atteignant ou dépassant rarement 3 000 mètres, mais très « personnels » et caractéristiques par leur allure de sierras, leur déchirure en pics et pitons.

L'est du Koeïtcheou dresse de beaucoup plus humbles montagnes que l'ouest, et ses plateaux sont beaucoup moins élevés. C'est une région plus fertile, plus chaude, plus aimable, parce que sensiblement plus basse, au-dessous de 1 000 mètres, voire de 500 dans la plupart de ses fonds, entre des monts sans grande « ascension ».

Disposées dans l'ensemble en chaînes parallèles, orientées comme au Setchouen celles du Bassin Rouge, les chaînes du Koeïtcheou sont donc, en somme, moins élevées; les eaux du Wou et des autres rivières, ayant une moindre pente, séjournent çà et là en marécages, qui rendent le pays très insalubre. Les fièvres paludéennes et les dissensions civiles, telles sont les causes qui retiennent le Koeïtcheou au dernier rang, pour la population, l'industrie et le commerce, parmi toutes les provinces de la Chine. On peut presque dire que dans le Koeïtcheou méridional, la guerre ou plutôt la chasse à l'homme est en permanence, avec des alternatives diverses, entre les Chinois et les aborigènes.

Dans le Hounan, le Kiangsi, provinces appartenant en entier au Yangtze kiang, dans le Tchekiang, province mi-fluviale,

mi-littorale, les chaînes limitant la conque du grand fleuve au sud appartiennent au système que les Chinois ont baptisé du nom de Nan chañ ou « Monts du Midi » et qui a pour fonction hydrographique de séparer les eaux qui vont au fleuve Bleu de celles qui descendent au « fleuve de l'Ouest », au Sikiang ou rivière de Canton.

Ces montagnes-là n'ont pas encore été suffisamment explorées; c'est tout à fait dans ces derniers temps, depuis la grande poussée des convoitises européennes, politiques, industrielles, commerciales, qu'on a commencé à mieux les connaître, à franchir nombre de leurs cols, à rectifier les cartes « enfantines » qu'on en avait dressées sur la foi des Chinois et des anciens voyageurs.

Tout récemment encore, sur la plupart des cartes européennes de la Chine, on se bornait, suivant l'exemple donné par les missionnaires jésuites, à tracer des chaînes vermiculaires entre les bassins des fleuves; quant aux cartes chinoises, elles indiquent partout des montagnes dispersées au hasard. Pumpelly, Richthofen, Futterer, les premiers, ont cherché l'ordre qui existe dans ce chaos apparent et signalé la direction générale des chaînes.

Dans son ensemble, toute cette région sud-orientale de la Chine, sur une étendue d'au moins 800 000 kilomètres carrés, est couverte de hauteurs, qui ne s'unissent nulle part en un vaste plateau continu, et que ne domine aucune rangée centrale d'altitude exceptionnelle.

Peut-être même n'est-il pas dans le reste du monde une région où, sur un espace aussi considérable, il se trouve un pareil dédale de montagnes et de collines aussi peu variées de formes et de hauteur; presque partout s'alignent de courtes rangées de coteaux peu élevés, entre lesquelles s'ouvrent des vallées étroites se rattachant les unes aux autres par des angles brusques; les plaines sont rares dans cet immense labyrinthe. L'élévation moyenne de la plupart des hauteurs y est de 500 à 800 mètres seulement au-dessus des rivières; dans les chaînes principales, aucun sommet ne dépasse, ou peut-être n'atteint 2 000 mètres.

Toutes ces chaînes basses, qui paraissent d'abord n'être qu'un interminable amas de buttes en désordre, sont orientées du sud-ouest au nord-est comme les chaînes transversales du haut Yangtze : c'est dans ce sens que se fait l'écoulement des eaux sur le versant méridional du bassin; dans la plus grande partie de leur cours, les affluents du fleuve Bleu serpentent vers le nord-est, et de leurs bords on voit les crêtes des som-

mets se profiler dans la même direction. De la bouche du Min à la mer Jaune, le Yangtze kiang lui-même offre une succession de trois méandres, dont chacun a sa partie occidentale dirigée du sud-ouest au nord-est, suivant l'axe général de la contrée. Quand on se rend des bords du fleuve Bleu à la rivière de Canton par la route commerciale du Kiangsi, on voit se succéder, à droite et à gauche, les rangées de montagnes ou de collines, uniformément orientées comme le cours du Yangtze entre le lac Poyang et Nanking. Enfin, c'est aussi dans le même sens que se prolonge la côte dentelée des provinces du Kouangtoung et du Fo'kien.

Bref, montagnes et vallées, tout le pays est « aiguillé » vers le nord-est, avec altitudes décroissantes, si bien qu'on doit moins appeler monts que collines les dernières de leurs ramifications. Qu'on est loin, dans la Chine orientale, des 5 000, 6 000, 7 000 mètres des géants qui veillent sur les sources du fleuve central des « fils de Han » ; de même, au nord du fleuve Bleu, dans les provinces du Honan, du Houpé, combien sont déprimées les dernières poussées orientales des Alpes dont le départ est au Kouenlun, en pleine Asie centrale, tout à l'occident de l'Empire !

L'axe principal de ces montagnes a reçu de Richthofen le nom de Nan chañ ou « Monts méridionaux », appliqué déjà par les Chinois à nombre d'autres rangées, sierras ou massifs : nom d'ailleurs absurde, qui ne peut être qu'absolument local, car des monts du Sud, quels qu'ils soient, sont, vus d'ailleurs, ou des monts du Nord, ou des monts de l'Est, ou des monts de l'Ouest.

Cette chaîne commence vers les sources du Siang, principal affluent du lac Toungting ; au delà des défilés que parcourt le Kia kiang, il se redresse pour former le massif du Woukoung chañ, et constituer au nord-est la ligne de faîte entre le versant maritime des rivières du Fo'kien et le bassin du Yangtze. Les collines de Ningp'o appartiennent à cette chaîne d'axe, qui se continue dans la mer de Chine, la Toung haï ou mer Orientale, par l'archipel des Tchousan.

Il existerait même un prolongement sous-marin du Nan chañ entre la mer Jaune proprement dite et la mer de Chine ou Toung haï, et la crête reparaîtrait dans l'archipel du Japon pour aller rejoindre les massifs volcaniques de l'île centrale. Des deux côtés du large détroit marin, l'aspect et la formation des montagnes sont les mêmes : elles se composent uniformément de grès, de schistes et de calcaires appartenant probablement aux âges siluriens et laissant passer des protubé-

rances de granit et de porphyre. Sur les côtes, le promontoire des collines de Ningp'o et l'archipel des Tchousan, qui ferme à demi la grande baie de Hangtcheou, formeraient, d'après Richthofen, une charnière d'oscillation entre une aire de soulèvement et une aire de dépression. Il est probable qu'au nord de Ningp'o, jusqu'au golfe de Liaotoung, au long de la Toung haï, puis de la Houng haï, la côte se soulève avec une extrême lenteur, tandis qu'au sud elle s'affaisse : la mer gagne sur le littoral, tout en élevant en proportion les bancs de sable et de vase qui obstruent l'entrée des ports.

Le faîte de partage entre le bassin du Yangtze kiang et celui du Si kiang passe dans la province du Kiangsi bien au sud des montagnes qui forment l'axe principal des Nan chañ. C'est à ce faîte de partage que l'on a donné les noms de Nan ling, de Meï ling, de Tayu ling, d'après les différents *ling* ou cols, passages qui traversent la crête et qui font communiquer les deux versants.

De toutes les montagnes de la Chine, celle du Meï ling est la plus visitée, car c'est là que passe la principale route rattachant le port de Canton aux régions centrales de l'Empire; suivant l'expression chinoise, le Meï ling est le « goulet » entre le nord et le midi de la Chine. Toutes les marchandises que les bateaux déposent de chaque côté sont portées à dos d'hommes par-dessus la montagne; on dit que cinquante mille individus gagnent leur vie comme portefaix sur la pénible route : aux abords des hangars en bambou sous lesquels se reposent les voyageurs, la foule est souvent aussi pressée que dans les rues des capitales. Sur les pentes escarpées, que dominent des murailles d'un grès noirâtre, les sentiers serpentent et s'entre-croisent pour se réunir au point culminant en une profonde tranchée taillée dans le roc et surmontée d'un arc de triomphe. C'est au commencement du VIII^e^ siècle, époque à laquelle le commerce avec les îles de la Sonde et les Indes prit une très grande importance par l'entremise des marchands arabes, que l'empereur Tchangkouling fit construire ou plutôt réparer cette route, car il est impossible que ce passage, d'une importance capitale pour les expéditions militaires aussi bien que pour le commerce, n'ait pas été utilisé dès l'époque où les populations des bassins du Ta kiang et celles du Si kiang entrèrent en relations suivies.

L'altitude du Meï ling était évaluée à 2 400 mètres par Ritter, d'après les indications que les premiers voyageurs avaient fournies sur la pente des rivières d'accès, sur la déclivité, sur la longueur de la route et sur la flore locale; mais les explorations

modernes ont prouvé que cette évaluation était trop forte : les cimes qui s'élèvent dans les massifs environnants ne sont tachetées de neige que pendant l'hiver. Du col, on n'aperçoit au nord que rochers et montagnes dominant un labyrinthe de gorges et de précipices, tandis qu'au sud on voit s'étendre, au-dessous des pentes de verdure, d'admirables campagnes parsemées de villes et de villages : c'est ainsi que, du haut des Alpes françaises, apparaissent les plaines du Piémont.

Il faut toute l'endurance, toute la bonne humeur des bateliers chinois, pour amener, des deux côtés de la ligne faîtière, des barques chargées jusqu'au cœur des « Montagnes du Sud », car le plus grand nombre des rivières est interrompu par des rapides et par des seuils sur lesquels les bateaux n'ont pas une épaisseur d'eau suffisante. Mais les rameurs comptent leur travail pour peu de chose, le temps pour moins que rien (en Chine, c'est le défaut courant), et dès qu'un obstacle se présente, ils mettent pied à terre, déchargent l'embarcation et la traînent ou la portent jusqu'à un endroit favorable, puis la rechargent de nouveau : c'est exactement le « portage » des Indiens de l'Amérique du Nord et des Canadiens-Français. Dans ces régions, il n'est pas un cours d'eau qui, pendant la saison des crues, ne serve au transport des marchandises jusque dans le voisinage des sources. Outre les rivières, il n'existe dans le pays d'autres voies de communication (comme presque partout ailleurs en Chine) que des sentiers étroits, çà et là pavés de dalles de plus en plus disjointes, faute de réparations, même des plus urgentes; tous les transports se font à dos d'homme; on ne se sert de bêtes de somme que dans le voisinage des grandes villes.

L'importance extrême du col de Meï ne sera bientôt plus qu'une chose du passé. Ce n'est pas lui que les ingénieurs ont choisi pour mener le grand central, ou le grand transversal chinois, comme on voudra le nommer, du bassin du Yangtze dans celui du Si kiang. La voie ferrée « magistrale » de Peking à Canton par Hañkoou n'empruntera pas la vallée du Kia kiang, tributaire du lac Poyang, à travers la province de Kiangsi, mais celle du Siang kiang, affluent du lac Toungting, à travers la province de Hounan; elle passera du bassin du Siang kiang dans celui de la rivière du nord (Pe Kiang), tributaire du fleuve de Canton, par le Tche ling, col ouvert à quelque 150 kilomètres à l'ouest du Meï ling.

La ligne de séparation entre les populations du nord et du midi, au point de vue du dialecte et des mœurs, ne suit pas la

chaîne de faîte entre les versants hydrologiques ; elle passe beaucoup plus au nord, en longeant l'axe normal des montagnes du Nan chañ, qui se trouve en entier dans le bassin du Yangtze.

Ainsi le voyageur remontant la vallée du Kia kiang à travers le Kiangsi, dans la direction du col de Meï, passe de la région du dialecte mandarin, qui est le parler des Chinois du Nord et du Centre, dans celle des dialectes méridionaux, dès qu'il est entré dans les défilés en amont de Kingan.

La ligne axiale du Nan chañ, quoique de faible élévation, a donc exercé une influence considérable sur la distribution des habitants dans cette partie de la Chine. En outre, la division du pays en innombrables vallées a pour conséquence de répartir les populations en une multitude de clans vivant isolés les uns des autres et se suffisant à eux-mêmes. Si ce n'est sur le parcours des grandes voies de transit, les habitants des vallées en labyrinthe du Nan chañ ne connaissent rien du monde extérieur.

A l'exception des prêtres et des mendiants, que leur vie errante mène dans toutes les contrées de la Chine, les indigènes se figurent qu'en dehors de leurs vallées le reste de la Terre est habité par des barbares, des bêtes féroces, des animaux fantastiques.



## CHAPITRE TROISIÈME

# CLIMATS, FLORE ET FAUNE DU BASSIN DU YANGTZE

I. DANS LE SETCHOUEN OCCIDENTAL. || II. DANS LE BASSIN ROUGE. || III. AUX DEUX RIVES DU MOYEN ET DU BAS YANGTZE. || IV. DANS LE SUD DU FLEUVE.

*I*
*DANS LE SETCHOUEN OCCIDENTAL*

Les montagnes du Setchouen occidental et du Tibet chinois reçoivent une assez grande abondance d'humidité sous forme de neiges et de pluies.

N'étant pas séparées du golfe du Bengale par des chaînes d'une altitude supérieure, elles sont exposées directement au choc des vents pluvieux, et dans certaines régions, notamment à Litang et à Moupin, des pluies tomberaient régulièrement, pendant chaque après-midi de la saison d'été : il faut dire aussi que ces lieux sont fort élevés, Moupin a son site à plus de 2 000 mètres, Litang à 3 600 mètres, sinon même, d'après certains voyageurs, au-dessus de 4 000.

C'est pourquoi dans cet occident du Setchouen, la végétation développe une vigueur prodigieuse sur tous les bas-fonds où s'amassent les eaux. La plupart des hautes vallées, même plusieurs de celles qui sont encore parsemées de villages, s'élèvent au-dessus de la zone de végétation arborescente, mais les pentes sont recouvertes, pendant trois mois, de magnifiques herbages qui disparaissent sous la neige dès qu'arrive le long hiver.

Au-dessous, les forêts offrent une étonnante variété d'arbres, dont plusieurs atteignent des dimensions inconnues en

d'autres régions : l'essence dominante des bois est un if haut comme les plus fiers sapins d'Europe, superbe comme les chênes qui l'avoisinent; les rhododendrons deviennent des arbres; l'on voit encore à l'altitude de 2 500 mètres, des azalées magnifiques de 5 à 6 mètres, non moins couvertes de fleurs que les plus belles plantes exposées par les horticulteurs de l'Europe.

Sur les escarpements presque verticaux, les fougères, les arbustes, les arbres même, trouvent pied, de manière à recouvrir les roches de leurs nappes de feuilles et de fleurs. A peine sorti d'une cluse de la montagne, le voyageur cherche en vain la fissure par laquelle il vient de passer, il n'aperçoit qu'un entrelacement de branches et de lianes fleuries, à travers lesquelles ne se montrent même plus les protubérances du rocher.

Dans les vallées tributaires du Min, tous les villages sont perdus dans le fourré des arbres à fruits, noyers, pêchers, abricotiers; à 1 500 mètres d'altitude se voient déjà les touffes de bambous. Dans la plaine de Batang, c'est-à-dire à près de 2 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, croissent la vigne et le mûrier, et l'on pourrait s'y livrer facilement à la fabrication de la soie, si les Tibétains du pays ne considéraient pas le meurtre du bombyx comme un péché mortel.

Une des raisons de cette beauté de la végétation dans l'occident du Setchouen c'est que l'écran des montagnes immenses le gare des vents glacés de l'ouest et du nord, et grâce à ce paravent, comme aussi à une latitude déjà méridionale, la température ne s'y livre pas aux mêmes écarts que dans le nord de l'Empire : le parallèle médian de la Chine, c'est le 30e, également éloigné du 40e de Peking et du 20e de Haïnan, et justement il traverse le Setchouen à peu près par le milieu. Moyenne sensiblement égale à celle des provinces du nord (à cause de l'altitude supérieure), mais des froids moindres compensés par de moindres chaleurs, ainsi se comporte le climat de ce pays grandiose et beau.

Les animaux sauvages de cette contrée sont les mêmes que ceux du Tibet, mais ils ont déjà disparu de presque toute la région colonisée par les Chinois, et c'est à une grande hauteur au-dessus de la plaine du Setchouen, à plus de 2 000 mètres d'altitude, dans la principauté miaotze de Moupin, là où les « enfants de Han » ne grouillent pas encore, que dut s'établir le missionnaire Armand David pour étudier la riche faune de cette région.

De même que les plateaux du Bod-youl — ainsi les Tibé-

tains nomment-ils leur patrie — les Alpes du Setchouen ont leurs grands ruminants, diverses espèces d'antilopes, des mouflons, des daims musqués, des cerfs, poursuivis par les chasseurs qui en vendent à prix d'or le bois gélatineux. Le yak sauvage erre solitairement autour des pâturages où paissent par milliers des yaks domestiques; un bœuf d'une espèce particulière, qu'on trouve aussi dans l'Himalaya oriental, le takin (*budorcas taxicolor*), parcourt les forêts du haut Setchouen. L'ours blanc du Khatchi tibétain se retrouve également dans le Moupin et probablement sur tous les plateaux intermédiaires.

On s'étonne, très naturellement, de rencontrer dans les régions froides, presque en entier couvertes de neige à la fin du mois de mars, des animaux frileux de régions tropicales.

Un écureuil volant s'y élance d'arbre en arbre, et deux espèces de singes vivent dans les forêts du Moupin : il est vrai qu'ils portent une toison très épaisse. L'un d'eux, connu par les Chinois sous le nom de *kintsin heou*, et désigné par les naturalistes comme le *rhinopithecus Roxellanæ*, est presque aussi grand que les singes de la Malaisie : il a la face courte, d'un vert turquoise, et le nez fortement relevé « à la roxellane »; la conformation de sa tête semble témoigner d'une intelligence remarquable.

Mais c'est par la splendeur variée de ses oiseaux que se distingue surtout la faune du Moupin. Les plus beaux faisans, des lophophores, divers gallinacés d'une parure éclatante, se voient dans ses montagnes à côté de nombreux oiseaux à plumage modeste, qui ressemblent aux espèces européennes. Les oiseaux chanteurs, rossignols et fauvettes, sont aussi représentés dans le Setchouen. Dans la seule collection d'Armand David, plus de trente espèces nouvelles ont été reconnues. En été, des perroquets verts, venus probablement du Yunnan méridional, remontent au nord dans les vallées du Kincha kiang et du Yaloung : à 3 000 mètres d'altitude, on pourrait se croire au milieu des forêts de l'Indo-Chine.

*II — DANS LE BASSIN ROUGE*

Tout cela dans le Setchouen Occidental. Dans le Setchouen Oriental ou « Bassin Rouge », l'altitude étant fort inférieure et la contrée n'étant pas moins abritée des rafales glacées du couchant, du septentrion, la température est plus modérée, quant au froid, quant aux transitions du chaud au froid, du froid au chaud, et aussi quant à la moyenne de l'année.

Ce n'est pas à dire que le climat y soit aussi brillant, aussi ardent que dans la plupart des régions de latitudes égales : aux sécheresses de l'été et des débuts de l'automne succèdent des brouillards tenaces, une humidité pénétrante; puis comme le comporte l'élévation du sol au-dessus du niveau général, des neiges, d'ailleurs de peu d'abondance, dans la montagne, et même dans le bas pays; puis le cycle recommence : nouvelle sécheresse au printemps, pluies en été, ciel sec en automne, brouillards et neige.

Le Bassin Rouge des Quatre Vallées tient un rang supérieur parmi les pays de la Terre les plus généreux, les mieux ordonnés et cultivés.

De ses plaines on peut dire qu'il n'en est guère d'aussi productives, d'aussi peuplées; ses monts sont cultivés en terrasses avec autant de soin, de patience, d'industrie que dans nos Cévennes, et à des hauteurs doubles, jusqu'à des altitudes franchement pyrénéennes : même là où les pentes se redressent suivant une inclinaison de 60 degrés, inaccessibles en apparence, le sol est taillé en gradins dont chacun porte sa plate-bande de céréales ou sa rangée d'arbres. Grâce à la « racine étrangère », c'est-à-dire la pomme de terre, que les missionnaires ont introduite dans le Setchouen, probablement au siècle dernier, les cultures ont pu s'élever jusqu'à l'altitude de 2 500, voire de 3 000 mètres, et déjà des zones continues de champs se prolongent par-dessus les montagnes, jusque dans les provinces voisines.

En même temps que ses cultures s'étendent au loin, la population surabondante des Quatre Fleuves déborde par-dessus les hautes frontières et rend maintenant aux pays environnants autant ou plus de colons qu'elle n'en reçut jadis.

Agriculteurs avant tout, artisans aussi beaucoup plus que trafiquants, les gens du Setchouen ont donné à leur province le premier rang parmi celles de l'Empire, et c'est à bon droit qu'ils en parlent avec fierté.

Le Bassin Rouge fait partie des régions privilégiées où la combinaison des saisons, des pluies, du soleil, et l'évolution hâtive de certaines plantes favorisent les habitants de deux récoltes par année, quelquefois de trois. La variété des graminées, des herbes, des tiges, des arbustes y est étonnante : le riz d'abord, cultivé jusque sur la montagne, partout où l'eau lui suffit, et il lui en faut beaucoup; puis diverses céréales, des plantes oléagineuses, des fibres textiles, la pomme de terre, le sorgho, dont on tire le sucre ou l'eau-de-vie, le tabac, la canne à sucre, l'arbre à thé, le mûrier dont la feuille a fait du Bassin

Rouge un des grands districts séricicoles du monde, en tout cas le premier de la Chine; si bien que l'usage des soieries y est extraordinairement répandu et qu'aux jours de fêtes, plus de la moitié des habitants de la capitale se revêtent de ces étoffes précieuses. Le sol des plaines y est admirablement arrosé; en aucune contrée on ne voit plus de légumes, et en nombre plus varié; plus une foule de plantes, d'arbustes, dont beaucoup sont inconnus en Europe, et quelques-unes de très haute utilité.

Les paysans du Setchouen élèvent plusieurs espèces d'arbres et arbrisseaux dont les sèves ou les graisses sont employées dans l'industrie : tel est l'arbre à suif (*stillingia sebifera*), renfermant dans ses innombrables baies une sorte de graisse dont on fait des chandelles; tel est aussi le *tougchou* (*elæococca*), dont le fruit donne une huile remplaçant avantageusement le vernis; l'arbre à savon est une espèce d'acacia ressemblant au frêne (*acacia rugata*) et le fruit très alcalin de cet arbre, parfumé avec un peu de camphre, s'emploie comme savon dans la plupart des maisons chinoises.

Une des plus curieuses industries agricoles de la province est celle de la cire végétale ou *peï la*, qui ne peut se faire que par la division du travail entre les habitants de deux districts éloignés.

L'insecte qui élabore la cire (*coccus pela*) naît et se développe sur les feuilles du *ligustrum lucidum*, dans le pays de Kientchang, près de Ningyuen. A la fin d'avril les cultivateurs recueillent avec soin les œufs de cet insecte et se rendent à Kiating fou, à quatorze journées de marche, de l'autre côté d'une chaîne de montagnes.

La route est très pénible, et c'est la nuit qu'il faut la parcourir pour que les œufs ne souffrent pas de la chaleur : de loin, toutes les lumières qu'on aperçoit sur les chemins sinueux des monts produisent un effet très pittoresque. Par une exception unique en Chine, les portes de Kiating fou restent constamment ouvertes pendant toute la saison de la récolte des œufs.

Après le transport commence l'opération délicate : il faut détacher les œufs de la branche sur laquelle on les a portés et les placer sur un arbre d'espèce différente, le *fraxinus sinensis*, où les insectes naissent et sécrètent la cire blanche si appréciée des Chinois. On doit attribuer sans doute à une maladie la propriété qu'ont les insectes de produire beaucoup de cire, précisément sur des plantes qui ne fournissent pas la nourriture naturelle.

D'après les auteurs chinois, l'insecte à cire prospère sur trois ou quatre différentes espèces d'arbres. La valeur totale de la récolte dans le Setchouen est évacuée par Richthofen à 14 millions de francs. La propriété des arbres à cire est très divisée : généralement ils appartiennent à d'autres paysans que le sol qui s'étend à leur ombre.

Dans ce « merveilleux » Setchouen, des chevaux à la fois très rapides, très endurants, fort vigoureux sous un très petit volume, des buffles, des yaks aident l'homme dans ses travaux agricoles, ses allées et ses venues. Le porc, qui y est innombrable, représente presque à lui seul, les diverses viandes comestibles d'Europe; et le ver à soie y crée incessamment la richesse.

Moyennant quoi le Setchouen Oriental, d'ailleurs très bien doué comme trésors du sous-sol, houille, fer, sel, pétrole, peut se comparer sans désavantage aux pays les plus opulents du monde.

*III*
*AUX*
*DEUX RIVES*
*DU MOYEN*
*ET DU*
*BAS YANGTZE*

Ici c'est la planturosité, dépassée nulle part, c'est l'opulence incroyable de la nature, la production universelle : tout y vient à souhait, plantes du nord et plantes du midi, non pas sous le plus chaud, mais probablement sous le meilleur climat de la Chine; le Houpé, le nord du Hounan et du Kiangsi, le Nganhoeï, le Kiangsou, les plaines du fleuve, celles du Hañ et autres affluents sont les « greniers de la Chine »; pas seulement les greniers, dans le sens de magasins de riz et de céréales, mais aussi de toute espèce de produits de la terre. Car on ne peut guère trouver autre part, dans n'importe laquelle des cinq parties du monde, une grande région mieux faite pour donner, sans se lasser, tout ce qu'on lui demande : la fécondité la plus inouïe du sol, la bonne disposition des saisons, les pluies, les rivières, les lacs, les coulées, les canaux d'arrosage, rien ne manque à la plaine du Yangtze kiang inférieur où de vastes espaces sont un présent du grand fleuve, et une plus grande Hollande tirée des eaux.

Aussi en ressemblance avec cette Hollande et les Flandres qui la prolongent, est-ce une sorte de ville agricole et maraîchère, en même temps que commerçante, avec une extraordinaire densité de population.

La variété des « biens de la terre » y étant comme infinie, le riz, le mûrier, le coton, le tabac, l'arbre à thé, le bambou d'usage universel, y priment les autres cultures.

Ces provinces du bas Yangtze kiang sont celles qui fournissent au commerce de la Chine la plupart de ses denrées d'exportation : surtout le thé, dont les principales plantations enrichissent la région d'orient du fleuve Bleu.

La contrée qui s'étend des bords du Tchang aux terres alluviales de l'embouchure du fleuve Bleu, sur un espace d'environ 600 kilomètres, constitue avec le versant méridional des montagnes du Fo'kien, le pays du thé par excellence. On le cultive en général sur le versant des collines exposé au midi, non en plantations continues, mais en petits bouquets épars ou en rangées le long des champs; on se sert aussi des levées qui séparent les rizières pour y semer le précieux arbuste; dans les endroits où les plantations de thé couvrent de grandes surfaces, les intervalles des rangées sont utilisés pour la culture des légumes. Les thés de la région du Yangtze kiang appartiennent surtout aux variétés qui servent à la préparation du thé vert.

Ce n'est pas tout encore : pour la soie aussi bien que pour le thé, la région du bas Yangtze (celle aussi du Nan chañ) est d'une richesse exceptionnelle.

L'extrême industrie des habitants de la contrée se révèle par les alliés qu'ils ont su se donner dans le monde animal. Comme le faisaient les Anglais au moyen âge, les Chinois ont dressé le cormoran à la domesticité, cultivant à leur profit ses talents de pêcheur. Les oiseaux, tous munis d'un collier de fer qui les empêche d'avaler la proie, plongent régulièrement de la barque au fond de l'eau et remontent avec un poisson dans le bec; puis ils se reposent un instant sur le bord du bateau avant de faire un nouveau plongeon. Le soir, quand le travail est fini, ils se perchent en ordre des deux côtés de l'embarcation, de manière à en maintenir l'équilibre.

Ailleurs, ce sont des loutres que les pêcheurs ont su apprivoiser, et qui se jettent à l'eau sur un signe du maître pour rapporter bientôt après un poisson dans la barque.

La pisciculture, d'invention moderne en Europe, est pratiquée depuis des siècles en Chine, et même plusieurs des procédés chinois restent encore inexpliqués pour les Occidentaux. Des vendeurs de frai parcourent la province de Kiangsi, poussant dans leur brouette le tonneau qui renferme la précieuse substance, sous forme de liquide vaseux; il suffit de la jeter dans un étang : quelques jours après les poissons éclosent et les éleveurs n'ont plus qu'à les engraisser en leur portant des herbes hachées.

De pareilles industries ne pouvaient naître que dans un

pays très peuplé, ce qu'est éminemment le bas Yangtze kiang : ce qu'il était surtout il y a quelques décades, vers le milieu du XIXe siècle, avant cette révolte des Taïping, probablement la plus sanglante qu'il y ait jamais eu.

Houpé, Kiangsou, Nganhoeï, Tchekiang étaient bien alors la région de la Terre où le plus d'hommes se pressaient dans un étroit espace.

D'après le recensement de l'année 1842, la population du Tchekiang aurait dépassé 30 millions d'habitants, soit plus de 310 par kilomètre carré; mais après la fin des massacres, suivis d'épidémies et de famines, Richthofen évaluait à 5 millions et demi seulement (?) ceux qui restaient dans la province; ce serait encore une proportion supérieure à celle de la France : et aujourd'hui, la province, remontée à une douzaine de millions d'âmes, entretiendrait 123 à 124 personnes par 100 hectares, contre les 73 de la France.

Mieux encore : la province de Kiangsou aurait compté 381 individus par kilomètre carré (la densité de population de la Belgique n'étant que de 228, et celle de la Saxe 253); elle serait encore de 210, celle du Houpé de 162, celle du Nganhoeï de 148.

Sans doute le recensement de 1842 n'était pas un vrai dénombrement, dans le genre de ceux que nous faisons en Europe, et qui s'approchent plus ou moins de la vérité : les évaluations présentes n'ont rien de strict. Mais, tous les voyageurs, les savants, commerçants, industriels qui parcoururent le Yangtze kiang inférieur avant le soulèvement des Taïping s'accordaient à dire qu'il était impossible de voir une région agricole, encore à peu près sans industrie, aussi habitée que les plaines de la fin du fleuve Bleu; et les voyageurs d'aujourd'hui ne disent pas autrement.

Car le pays se repeuple avec une étonnante rapidité. Les immigrants qui s'établissent dans les campagnes abandonnées du bas Yangtze viennent du Houpé pour la plupart, mais beaucoup sont originaires du Honan, du Hounan et même du Koeïtcheou et du Setchouen. Tous ces colons, parlant des variétés différentes du dialecte mandarin, ne réussissent pas tout d'abord à se comprendre; de bizarres malentendus ont souvent lieu entre les interlocuteurs de diverses provinces; mais peu à peu l'harmonie s'établit et le langage commun qui en résulte se rapproche plus du parler mandarin que l'ancienne variété locale.

C'est de la sorte qu'à la suite de chacun des grands bouleversements, les populations se sont entremêlées en contribuant à l'unité nationale si remarquable que présentent les habitants de la Chine.

Les colons peuvent s'établir sur les terres abandonnées sans longues ou coûteuses formalités à remplir : il leur suffit de payer un droit nominal d'achat au *pount jen*, c'est-à-dire au représentant le plus proche des anciennes familles disparues : deux années après avoir remis la charrue dans le sillon, le sol leur appartient en toute propriété.

Il va sans dire que la faune sauvage des grands mammifères a disparu d'ici dès la destruction des forêts qui lui servaient d'asile, et à mesure que la contrée se transformait en pays de culture intense; mais les sangliers se sont joyeusement multipliés pour un temps depuis que les Taïping et les soldats impériaux ont ravagé la contrée.

Dans les fourrés de roseaux de quelques îlots du Yangtze l'on rencontre une espèce de chevrotin, l'*hydropotes*, qui ressemble étonnamment au porte-musc, mais qui en est séparé par de vastes territoires, et ne se retrouve en aucune contrée de la Chine.

Les seuls mammifères domestiques élevés dans la contrée sont les bœufs, les buffles et les porcs. Les hérons sont respectés, presque vénérés par la population des campagnes, et l'on voit fréquemment des républiques de ces oiseaux, surtout dans les bouquets d'arbres qui entourent les pagodes, pagodons et couvents.

*IV DANS LE SUD DU FLEUVE*

Au midi du Yangtze, du 30e au 25e degré de latitude, la végétation des provinces du Hounan et du Kiangsi, offre naturellement un caractère plus tropical que celui des territoires septentrionaux du bassin, et surtout que celui des pays d'en haut, à la frontière du Tibet.

L'aspect des arbres indique le voisinage de la zone torride. Même les essences qui ressemblent à celles du nord de la Chine et de la Mongolie, saules, charmes, chênes, châtaigniers, appartiennent à des espèces distinctes. Sur les hautes pentes, un des plus beaux conifères, le superbe pin doré (*abies Kæmpferi*) se distingue par sa taille des autres arbres verts; plus bas, un des arbres les plus communs est un pin de petites dimensions, garni de feuilles extraordinairement ténues. A la base des collines, les paysans cultivent le camphrier autour de leurs villages, à côté de l'*elæococca* et de l'arbre à vernis ou *rhus vernicifera*.

Malheureusement les Chinois, ennemis impitoyables des

arbres comme les Arabes nomades, mais pour d'autres causes, puisqu'ils ne sont pas des pasteurs, ont déboisé la contrée presque de tout en tout, le mont comme le val, et dans mainte ville on ne brûle que de la paille, des herbes sèches et des broussailles coupées à ras de terre sur les collines des alentours. Bien que les deux tiers au moins de la région du Nan chañ soient des terres incultes, les forêts vierges ont depuis longtemps disparu : les bois sont la propriété de l'empereur, disent les indigènes, et en conséquence ils s'approprient tous les arbres dont ils ont besoin pour la construction de leurs maisons ou de leurs barques : il n'en reste plus que des groupes épars.

Mais, par une heureuse fortune, les arbustes et les plantes basses revêtent encore les collines d'une admirable végétation. Dans les îles Tchousan surtout, les fleurs du printemps et de l'été transforment la contrée en un pays d'enchantement : les roses, les pivoines, les daphné, les azalées, les camélias, les glycines recouvrent les fourrés et les haies de leurs fleurs en bouquets, en nappes ou en guirlandes. Dans aucune autre région des climats tempérés, si ce n'est au Japon, on ne voit une pareille variété de plantes aussi remarquables par la beauté du feuillage, l'éclat des fleurs, la douceur des parfums.

Dans l'ensemble de la production agricole, la contrée occupe le premier ou l'un des premiers rangs, non seulement pour le thé et pour le mûrier, mais aussi pour le riz et autres céréales, pour le sucre, le tabac, le chanvre, les plantes oléagineuses et les fruits de toute espèce. La patate douce est cultivée jusque sur les pentes des montagnes.

Des produits nécessaires à la consommation locale, un seul, le coton, n'est obtenu dans le Nan chañ qu'en beaucoup trop faible quantité; mais le Tchekiang, le Nganhoeï, le Houpé, suppléent amplement à ses besoins, soit en matières premières, soit en tissus.



## *CHAPITRE QUATRIÈME*

# *POPULATIONS DU BASSIN DU YANGTZE*

I. TIBÉTAINS, SI-FAN, MANTZE. || II. LOLO. || III. CHINOIS. || IV. MIAOTZE.

*I*
*TIBÉTAINS, SI-FAN, MANTZE*

La plus grande partie de la région montagneuse où s'engage le Yangtze kiang dans le Setchouen Occidental, à son passage du Tibet en Chine, appartient ethnographiquement au Tibet, bien que le pays en soit détaché politiquement et définitivement incorporé au « Grand et Pur Empire ».

Les habitants policés de la contrée sont des Bod, ce qui signifie des Tibétains, en tout pareils à ceux de Lassa, avec les mêmes mœurs, les mêmes institutions sociales.

Dans le Setchouen Occidental tout comme dans la province de Kham ou Tibet Oriental, on traverse les rivières, les torrents encaissés à d' « horribles » profondeurs, soit sur des ponts suspendus, soit dans des sièges mobiles glissant d'une rive à l'autre sur un câble tendu.

Dans ce Tibet chinois, les bergers ont aussi leurs tentes noires en poil de yak, et les demeures permanentes sont également de grossières masures en pierre, percées d'étroites ouvertures et terminées par un toit plat; presque toutes isolées sur des promontoires, elles ressemblent à des ruines de châteaux forts.

Le contraste est complet entre les hameaux des Tibétains et les agglomérations des Chinois : tandis que ceux-ci aiment à se concentrer dans de gros bourgs compacts, même quand il leur faut s'éloigner de leurs cultures, ceux-là tiennent à rester à l'écart les uns des autres. En conséquence naturelle, dans

les pays habités par les deux races à la fois, les bourgs sont chinois et les écarts sont tibétains.

Toutefois les lamaseries, où des centaines, même des milliers d'individus vivent en communauté, ne sont peuplées que de Tibétains, auxquels sont associés quelques métis chinois abandonnés par leurs parents, soldats qui sont rentrés dans la mère patrie.

Ces lamas sont les véritables maîtres de la contrée. Plus nombreux en proportion que ceux du Bod-youl, c'est-à-dire du Tibet lui-même, les religieux du Setchouen tibétain possèdent la moitié du sol, les plus grands troupeaux de yaks et de brebis, des chiourmes d'esclaves, qu'ils emploient comme bergers ou comme agriculteurs; par l'usure, ils sont les réels propriétaires des champs que cultivent les laïques. Le noviciat d'entrée n'est point difficile : tous peuvent s'introduire dans la communauté, soit pour remplir un vœu, soit pour se mettre à l'abri des vengeances, soit tout simplement pour ne plus payer d'impôts et pour jouir des privilèges de toute espèce accordés à la confrérie.

Mais si les lamas, si haut placés au-dessus des lois, sont dispensés de contribuer en quoi que ce soit aux dépenses de l'État, la masse du peuple n'en est que plus opprimée, et les impôts, répartis sur un nombre décroissant de familles, sont devenus intolérables. C'est pourquoi, depuis plus de cent ans, la population corvéable a diminué de moitié, surtout par l'émigration vers le Yunnan : partout on rencontre des ruines de maisons et de villages; certains districts sont même entièrement dépeuplés et des plaines cultivées redeviennent forêts ou pâturages.

Les Tibétains encore à demi sauvages qui vivent en tribus dans les régions septentrionales des Alpes du Setchouen, sont en général désignés sous le nom de Si-Fan ou « Fan Occidentaux ».

Vêtus de peaux ou de grosse laine, laissant tomber sur leurs épaules leur épaisse chevelure en désordre, ces Si-Fan paraissent affreux aux Chinois policés de la plaine, mais ils sont moins redoutables qu'on ne le croirait, et l'étranger qui leur demande l'hospitalité est toujours bien accueilli.

Les voyageurs de la « Mission lyonnaise » en font l'éloge; ils nous les représentent comme de beaux « gars », supérieurs physiquement aux Chinois : apparence robuste; taille élevée; « peau foncée, parfois presque noire; nez droit, fort, assez long; yeux fendus transversalement (quelques-uns ont cepen-

dant les yeux obliques et les pommettes saillantes du Mongol); barbe noire, peu fournie; cheveux noirs, coupés très court (ils ne portent pas la queue comme les Chinois); dents blanches et moyennes. Les femmes, plus petites que les hommes, sont assez fortes; leur nez est moins proéminent, leur teint moins foncé; leurs cheveux sont coupés court, moins pourtant que ceux des hommes. » Au total, race de gens très solidement charpentés.

Le lamaïsme « sévit » chez eux, mais avec moins d'intensité que chez les autres Tibétains; leurs prêtres ont des livres sacrés écrits en caractères tangoutes.

Les Si-Fan, tout au moins ceux qui vivent près de là, plus au nord, sur le haut Hoang ho, sont bourrés de superstitions toutes plus baroques les unes que les autres; par exemple, ils croient de bonne foi que les Européens peuvent de leur regard transpercer le sol et l'eau jusqu'à d'énormes profondeurs, et qu'ils volent par-dessus les montagnes : s'ils cheminent dans la plaine, c'est qu'ils seraient embarrassés de transporter, dans leur vol, les bêtes de somme dont ils ont besoin. L'amban de Sining demandait à l'interprète de Prjevalskiy s'il était vrai que son maître vît briller les pierres précieuses jusqu'à 80 mètres dans la terre.

Au nord, les Si-Fan se rattachent aux Amdoan, tandis qu'au sud et au sud-ouest ils touchent à d'autres tribus, d'origine également tibétaine, connus sous la désignation commune de Mantze ou « Vermine indomptable ». Aussi quelques tribus, connaissant le sens de ce mot, le repoussent-elles comme injurieux, et demandent-elles qu'on leur donne le nom d'I jen, qui signifie tout simplement « les Gens différents » ou « les Étrangers ».

Une de leurs tribus, celle des Soumou ou des « Mantze Blancs », qui vit sur les bords du Louhoa ho, affluent occidental du Min, comprendrait, d'après Gill, trois millions et demi d'individus vivant de l'agriculture et de l'élève des bestiaux. Si improbable que soit l'exactitude de cette évaluation, il n'en est pas moins certain que les Mantze représentent un élément très considérable dans la population de la Chine occidentale.

Les Mantze du Setchouen jouissent d'une sorte d'autonomie politique.

Ils se sont groupés en dix-huit royaumes dans lesquels le pouvoir monarchique est absolu. Le souverain prélève un impôt sur les terres cultivées, de même q e sur les troupeaux, et chaque famille lui doit le travail personnel d'un de

ses membres pendant six mois de chaque année. A son gré, il distribue les terres et les reprend pour les donner à d'autres. Dans le plus puissant des dix-huit royaumes, celui des Mantze Blancs, le trône est toujours occupé par une reine, en mémoire d'actions d'éclat accomplies par une aïeule de la famille régnante.

Le nom de « sauvages » qu'on donne aux Mantze n'est aucunement mérité. Ces « sauvages » cultivent soigneusement le sol, tissent des étoffes, se bâtissent des maisons et des tours dans le style tibétain, possèdent même des livres bod et chinois, et tiennent des écoles pour leurs enfants. A l'ouest, l'influence tibétaine est prépondérante, et les lamas ne sont pas moins puissants chez eux que chez les Si-Fan ; à l'est, c'est l'influence chinoise qui l'emporte, et nombreux sont les Mantze qui passent d'une civilisation à l'autre : ils abattent leur chevelure touffue, adoptent la longue tresse officielle et prennent le costume des habitants de la plaine pour ressembler aux « Enfants de Han ».

Comme partout et toujours, quand sont en présence sur un même territoire, sous une même domination, deux civilisations, deux masses inégales, les monarchies mantze ne peuvent résister à la pression continue des colons chinois qui les assiègent, pour ainsi dire, et ne cessent d'empiéter sur leur domaine.

Tandis que des aventuriers, des fugitifs de la région basse pénètrent au loin dans les montagnes, apportant des mœurs et des idées nouvelles, l'armée des cultivateurs avance de front, saisissant tous les prétextes pour déclarer la guerre aux « sauvages » et pour s'emparer de leurs terres. Refoulés chaque année plus en arrière, les Mantze subissent le sort de tous les vaincus, et c'est eux qu'on accuse d'avoir commis les cruautés qu'ils ont subies. Campés dans les villages, dont ils n'ont pas encore eu le temps de changer l'architecture, les envahisseurs chinois croient n'avoir conquis le sol que pour leur défense personnelle.

*II*
*LOLO*

Au midi des Mantze, dans le sud du Setchouen Occidental (et dans le nord du Yunnan), dans la grande courbe du Yangtze kiang, vivent d'autres tribus également menacées par les colons : ce sont les Lolo, dont le nom n'a pas de sens en langue chinoise, à moins que cette syllabe redoublée n'indique, comme la désignation grecque de « bar-

bares », des bredouilleurs « qui ne savent pas s'exprimer en langage policé ».

On les appelle aussi Laka (anciennement Lokoueï). Ils seraient venus du Chensi où, d'après les chroniques chinoises, ils habitaient au XII[e] siècle avant notre ère.

Les Chinois confondent sous cette dénomination « flottante » de Lolo, nombre de tribus qui sont, dans l'ensemble, fort distinctes des populations de souche tibétaine, comme les Si-Fan et les Mantze. Edkins y voit des branches de la famille barmane; leur écriture rappellerait celle des talapoins de Pegou et d'Ava. Thorel les divise en Lolo « blancs », parents des Laotiens, et en Lolo « noirs », qu'il croit être autochtones; à vrai dire, ces « noirs » sont à peine plus foncés que ces « blancs ». D'autres surnoms les divisent : les Lolo noirs s'appellent aussi les Lolo crus; et les Lolo blancs, les Lolo cuits ou les mûrs; ceux-ci habitent le Yunnan, ceux-là le Setchouen du sud-ouest. Chaque tribu nie sa parenté avec les tribus voisines, ce qui s'explique fort bien par l'hostilité naturelle qui se crée entre groupes différents.

Généralement supérieurs de taille aux Chinois, comme aussi plus maigres et de traits plus marqués, plus agréables, du moins au goût européen, le docteur Thorel nous les décrit ainsi, spécialement les Lolo noirs : haute stature, épaules larges, tronc non carré, taille accusée, membres bien articulés et proportionnés, jambes droites, à mollets développés; teint bistre, mais moins que celui des Hindous; physionomie expressive, énergique sans dureté; traits accentués, face ovale couronnée d'un front assez large, peu fuyant, à bosses frontales marquées; yeux horizontaux, bien qu'un peu bridés à l'angle interne; nez un peu large, souvent droit, parfois busqué; pommettes saillantes sans exagération; bouche moyenne, lèvres peu épaisses, dents blanches et régulières — ainsi un assez beau type d'homme. D'après M. de Vaulserre, les plus grands, les plus forts de tous ceux qui portent le nom de Lolo, ce sont ceux qui vivent dans le Lang chañ ou Taleang chañ, « la Montagne des hauts sommets », qui a plusieurs pics argentés par la neige éternelle. Eux-mêmes appellent ces monts, gardiens de leur indépendance et cause probable de leur vigueur, de leur souplesse, les Lao lin ou les « Vieilles forêts ». Le Leang chañ, disent les Chinois, est le « nid des Lolo ». A noter que s'il est beaucoup de beaux Lolo, il y en a aussi de terriblement « avortés », goitreux et crétins sous la pâle lumière dans les vallées profondes.

Ils parlent un idiome monosyllabique moins nasalisé que

le chinois, et ils ont une écriture à eux; des Chinois prétendent que ce serait tout simplement par à peu près « l'écriture chinoise sous la forme dite koïteou »; mais les voyageurs étrangers s'accordent à dire que les caractères sont purement phonétiques et syllabiques. Colborne Baber reproduit ce syllabaire, qui se trouve ressembler de la manière la plus étonnante à celui des Veï de la côte africaine de Liberia.

Dans la ville de Ningyuen un certain nombre de Lolo sont devenus tout à fait chinois par les mœurs, ils ont passé leurs examens pour devenir fonctionnaires; mais dans les montagnes environnantes les tribus ont gardé leur indépendance première, et les Chinois prennent grand soin de les éviter en contournant leur pays, soit au nord, soit au sud. Depuis des siècles de luttes, les colons n'ont pas réussi à refouler ces barbares, et seulement un petit nombre de chefs ont consenti à recevoir de l'empereur leur investiture; des stations militaires, établies de distance en distance le long de leur frontière, n'empêchent pas les Lolo de descendre fréquemment de leurs montagnes pour s'emparer par force des objets dont ils ont besoin.

« Mon pouvoir est au sud et mon nom est respecté dans toute la Chine », lit-on à l'entrée du yamen d'un de leurs tonsé ou « chefs et seigneurs ».

Tandis que, dans le nord de la province, une race de métis s'est formée entre les Chinois et leurs voisins Si-Fan et Mantze, on ne constate encore que fort peu de croisements, dans la partie méridionale du Setchouen, entre les barbares Lolo et leurs voisins civilisés.

La religion des Lolo est d'un caractère assez démocratique, le prêtre de la tribu étant élu chaque année à nouveau par les pères de famille assemblés, qui choisissent l'homme le plus puissant, car ils croient surtout à la chance. Si une mort quelconque, d'homme ou d'animal, a lieu dans la maison du prêtre, on le remplace aussitôt. Les missionnaires catholiques ont fait beaucoup de prosélytes chez les Lolo, qui se convertissent par haine des Chinois, pour se distinguer d'eux (Monod).

*III*
*CHINOIS*

Ainsi la région occidentale du Yangtze chinois appartient encore à des races non chinoises, à des Tibétains ou autres « barbares » en grande partie non assimilés.

Mais à l'est des montagnes qui commandent la rive droite du Min, la scène change brusquement, et des « sauvages » on passe aux « policés »; on entre dans le

Setchouen chinois, prolongé jusqu'à la mer, aux deux rives du grand fleuve, par des provinces où grouille la multitude des « fils de Han ».

A l'orient de cette frontière du Min, les aborigènes ont complètement disparu du pays des Quatre Fleuves, c'est-à-dire du Setchouen, qui leur appartenait en entier il y a vingt-deux siècles, époque où se présentèrent les premiers immigrants chinois. Mais de fréquents massacres les décimèrent à plusieurs reprises : ainsi du temps de Koublaï khan la plupart des colons furent exterminés. A l'époque de la conquête mandchoue, le pays se dépeupla de nouveau, mais de nombreux et puissants courants d'immigration affluèrent de diverses provinces, surtout du Chensi, au nord, et du Houpé, à l'est.

La population des Quatre Fleuves est donc fort mélangée d'origine, mais de ce mélange est résultée une population ayant des caractères spéciaux. Les gens du Setchouen sont peut-être les plus gracieux, les plus bienveillants de tous les Chinois, et les plus raffinés de manières, en même temps que les plus francs et ceux qui ont le plus de bon sens. Très laborieux, ils n'ont cependant aucun goût pour le commerce; dans leur pays, les négociants viennent du Chensi ou du Kiangsi, et les banquiers, les prêteurs sur gage, les usuriers, sont des gens du Chañsi.

Les habitants du Setchouen fournissent aussi moins de lettrés et de chefs militaires que ceux des autres provinces : leur intelligence pratique les détourne de ces fastidieuses études officielles, où si peu de science vraie se mêle à tant de formules dénuées de sens.

*IV*
*MIAOTZE*

C'est à travers des masses profondes de Chinois « chinoisants » qu'on va des Lolo du Setchouen et du Yunnan aux Miaotze du Koeïtcheou et du Kouangsi.

Les Miaotze : ce nom signifierait, d'après Morrison et Lockhart, les « Hommes qui ont germé du sol »; d'après une autre traduction, ce seraient plutôt les « Fils des champs incultes ».

Plus brièvement ils se nomment les Miao. Tze veut dire fils, descendance, mais en mauvaise part : aussi le nom de Mantze est-il une injure, tandis que le terme de Kia ou famille est parfaitement honorable. « Un aborigène ressentira vivement l'appellation de Miaotze, avec sa terminaison tze que les Chinois ajoutent si volontiers en parlant d'autres races que la

leur; mais il ne se fâchera pas si vous l'interpellez comme Miao kia ou « membre de la famille de Miao ».

Ils habitaient autrefois les régions de la grande plaine, notamment aux bords des lacs Toungting et Poyang, au voisinage du fleuve Bleu.

Graduellement refoulés ensuite dans la Montagne du sud par les colons chinois, ces Nan man ou « Barbares du Sud », ainsi qu'on les nommait jadis, étaient encore assez nombreux, il y a tantôt deux cents ans, dans une bonne partie de la Chine centrale et méridionale, en Houpé, en Hounan, en Setchouen, en Koeïtcheou, en Kouangsi, en Kouangtoung. Ici détruits, là refoulés, ailleurs assimilés, ils ne se trouvent plus ayant encore quelque consistance que dans les massifs du Nan ling et dans les vallées environnantes, principalement dans le Koeïtcheou, mais aussi, et beaucoup plus disséminés, dans le Yunnan oriental, le Hounan occidental, le Kouangtoung du nord-est, le Kouangsi (et, en Indo-Chine, dans le Tonkin septentrional, sous le nom de Man).

« Disloqués » de la sorte, coupés en mille morceaux par les plaines et vallées qui séparent leurs divers monts, ils se sont donc divisés en une foule de tribus dont les différences se sont accrues de siècles en siècles; il est bien difficile aujourd'hui de se reconnaître dans ce fouillis et de ne pas se tromper sur leurs parentés ou non-parentés.

Le Chouking de Confucius divise les « Hommes qui ont germé du sol » en trois peuples principaux : Miao blancs, Miao bleus, Miao rouges. Ces qualificatifs, et nombre d'autres, se retrouvent encore parmi les Miao du Koeïtcheou, mais ces épithètes ne s'appliquent probablement pas aux tribus dont parlait Confucius; elles sont motivées simplement par des différences dans la couleur générale du costume.

D'après le docteur Deblenne, de la Mission Lyonnaise, « une partie des Miao semble se rapprocher du type aryen dégénéré ». Comme traits généraux, avec nombreuses exceptions, s'entend : un teint plus foncé que celui des Chinois, mais beaucoup d'entre eux sont plutôt d'un blanc mat; une chevelure assez épaisse, aux cheveux longs, gros et rudes; yeux peu bridés, peu obliques, sous un front bombé; nez droit, non écrasé à la racine, avec narines assez larges non aplaties; lèvres ni épaisses, ni relevées, bouche grande, dents blanches, bien plantées, avec canines en saillie; menton arrondi, qui proémine un peu; muscles bien développés, mollets saillants, os solides. Encore une fois, ce n'est là qu'une généralité, et il y a beaucoup de types divers chez les Miao, comme sans doute il y a eu beaucoup de fusions.

Rien que dans le Koeïtcheou il y aurait une quarantaine de peuplades Miao très inégales entre elles, dispersées dans des hameaux, des villages de cent maisons ou plus, rarement de deux cents.

On y rencontre des « Vieux Miao » et des « Barbares pur sang », des « Miao noirs » et des « Miao blancs », des « Miao verts », des « Miao couleur de pie (blanc et noir) », des « Miao Fleuris », des « Miao aux habits fleuris », des « Miao aux cheveux noués », des « Miao à gros turban », des « Miao au turban de travers », des « Miao des Eaux occidentales », des « Miao des Cavernes », des « Miao des hautes Montagnes », — les plus longs de ces noms n'ayant que trois syllabes dans cette langue chinoise où Tacite fatiguerait par sa longueur et sa redondance.

Un ouvrage chinois traduit par Bridgman cite quatre-vingt-deux tribus de Miaotze ; à quelques-unes d'entre elles on donne le nom de « Six cents familles », peut-être pour noter l'état de dispersion où se trouve réduite aujourd'hui cette nation, qui se divise, au point de vue politique chinois, en deux grandes fractions : les « soumis » et les « insoumis ». Naturellement, les soumis se mêlent graduellement à la race conquérante des Chinois : on a vu des Miao passer les examens universitaires et s'élever au rang des mandarins, tandis que d'autres, quoique de descendance chinoise par leurs pères, vivent à l'écart des civilisés.

Les Miao restés jusqu'à ce jour indépendants des employés chinois et des moines bouddhistes ont dû se réfugier dans les régions d'accès difficile. La plupart de ces « barbares pur sang », très habiles constructeurs de maisons, non moins qu'excellents tailleurs de pierre, ont bâti leurs villages fortifiés sur des sommets, d'où ils peuvent surveiller la contrée, mais, à l'exception d'une ou deux tribus, qui vivent de brigandage, ils se bornent à la défense. Ils cultivent le maïs, le sarrasin, ainsi qu'un peu de riz, dans les rares endroits favorables ; ils élèvent aussi des bestiaux et sont d'habiles chasseurs ; mais ils ne descendent point dans la plaine pour vendre les peaux des animaux qu'ils ont tués, les bois de cerfs et les poches à musc des chevrotins ; ils attendent la visite des colporteurs qui viennent trafiquer dans leurs villages, avec le doux espoir, et même la certitude de « refaire » ces sauvages « innocents ».

Très fiers, très sensibles à l'injustice, les Miao ne peuvent subir l'oppression des mandarins et restent en état continuel de révolte.

Mais ils n'ont point, comme les Mantze du Setchouen, l'avantage de s'appuyer sur de vastes plateaux inhabités; leurs montagnes sont entourées de tous les côtés par des colons chinois, et le cercle d'investissement se resserre; des tribus entières ont été exterminées. Pendant la récente période de la guerre des Taïping et des insurrections mahométanes dans le Yunnan, les généraux chinois ont lancé leurs armées sur le territoire des Miaotze et détruit leurs villages : un grand nombre de chefs, emmenés à Peking, ont été décapités sur les places publiques, après avoir été soumis à ces tortures atroces qui déparent si tristement le code pénal des Chinois.

Poursuivis à outrance jusque dans leurs acropoles les plus hautes, dans leurs villages à maisons comme dans leurs hameaux « à paillotes étroites, basses, très primitives », les Miaotze sont naturellement accusés de tous les crimes par leurs persécuteurs; non seulement on les considère comme des sauvages, mais on leur refuse presque jusqu'au nom d'hommes : ainsi les Yao du district de Lipo, au sud du Nan ling, passent chez leurs voisins pour avoir de courtes queues, tout comme les singes.

Sans doute, de nombreuses tribus, de nombreux clans de Miaotze ont perdu leur civilisation et sont même partiellement retombés dans la barbarie depuis qu'on les traque comme des bêtes fauves; en certains endroits ils n'habitent que des grottes ou des huttes de branchages et doivent abandonner les pratiques de l'agriculture; il en est qui vivent dans les fissures de parois abruptes et qui ne peuvent atteindre leur gîte qu'au moyen d'échelles de bambou appliquées sur le roc jusqu'à la hauteur de 150 mètres. Cependant les annales chinoises et même des récits modernes nous montrent des Miaotze connaissant l'écriture et rédigeant des ouvrages en leur langue sur des tablettes de bois ou sur des feuilles de palmier : cette langue aurait des affinités visibles avec le siamois et avec l'annamite, tandis que celle des Lolo se rapprocherait de l'idiome barman.

Les Miaotze ont aussi la réputation d'être d'habiles tisserands; leurs femmes savent fabriquer de belles étoffes de soie, de lin, de coton et de laine, très recherchées des négociants de Canton.

Bons musiciens, ils jouent d'une espèce de flûte plus agréable que celle des Chinois et dansent en mesure aux sons du tambour et de la guitare, en représentant avec beaucoup d'expression des scènes tristes ou joyeuses; quelques-unes de leurs danses ont aussi un caractère religieux. Leur grand vice,

l'ivrognerie, contribue à augmenter le mépris qu'ont pour eux les habitants civilisés des plaines.

Chez les Miaotze, les hommes et les femmes, coiffés à peu près de la même manière, ramènent leur longue chevelure sur la nuque et la tordent en forme de chignon; les femmes de quelques tribus se mettent une planche au-dessus de la tête et réunissent leurs cheveux par-dessus, de manière à s'abriter du soleil et de la pluie; la plupart des hommes se roulent autour de la tête un turban aux couleurs voyantes, et les femmes portent des pendants d'oreille. Les uns et les autres sont vêtus de blouses en toile ou en laine et ils se chaussent de sandales en paille.

Les Miaotze restés insoumis n'ont point de gouvernement, mais en cas de disputes ils prennent volontiers des arbitres parmi les vieillards, et la force leur reste si l'affaire ne s'arrange point à l'amiable : les haines héréditaires se perpétuent chez eux jusqu'à la neuvième génération et l'on dit que, devenus maîtres de l'ennemi, ils en mangent la chair.

Ils mêlent à leur culte bouddhique le culte des démons et des ancêtres. Chez quelques-unes des tribus, les ossements des morts sont retirés du cercueil tous les deux ou trois ans et lavés avec soin; de la propreté de ces os, pensent les Miaotze, dépend la santé publique. D'autres clans ne pleurent point les morts au moment de la séparation : ils attendent le printemps, et c'est quand ils voient se renouveler la nature et revenir les oiseaux qu'ils se mettent à gémir, disant que leurs parents les ont abandonnés pour toujours. Les femmes sont les égales des hommes chez les Miaotze comme chez les Lolo. On dit que la curieuse coutume de la « couvade » existerait dans une des tribus des Miaotze; après la naissance d'un enfant, dès que la mère est assez forte pour quitter sa couche, le père prend sa place et reçoit les félicitations des amis.

Il est à craindre que les restes de l'ancienne nation ne disparaissent avant qu'on ait même pu la classer parmi les races de l'Asie.

Sont-ils de la même souche que les Tibétains, ainsi que la plupart des écrivains chinois l'admettent, en comprenant les Miaotze dans les Pa Fan ou les « Huit Fan », dont les Si-Fan ou Fan occidentaux du Tibet ne sont qu'une branche? Ou bien, de même que d'autres populations du Yunnan méridional, telles que les Paï et les Papé, se rattachent-ils à la souche siamoise, ainsi que leur vocabulaire porte à le penser? La question est ouverte.

## *CHAPITRE CINQUIÈME*

# *VILLES ET LIEUX REMARQUABLES*

I. DANS LE SETCHOUEN. ‖ II. TCHINGTOU. ‖ III. TCHOUNG TCHENG. ‖ IV. DANS LE KOEÏTCHEOU. ‖ V. DANS LE HOUPÉ. ‖ VI. HAÑKOU. ‖ VII. DANS LE HOUNAN : SIANGT'AN. ‖ VIII. DANS LE KIANGSI. ‖ IX. DANS LE NGANHOEÏ. ‖ X. DANS LE KIANGSOU : NANKING. ‖ XI. CHANGHAÏ ET SOUTCHEOU. ‖ XII. DANS LE TCHEKIANG : HANGTCHEOU.

*I DANS LE SETCHOUEN*

DEPUIS que les insurrections et les guerres ont dévasté le bassin du Yangtze kiang, le nombre des grandes villes a diminué et la population de la plupart d'entre elles a beaucoup décru ; cependant il en est plusieurs qui doivent être rangées parmi les premières cités du monde. Ces vastes agglomérations ne peuvent naturellement se trouver que dans les régions fertiles et commerçantes du bassin, en aval du haut fleuve.

Le Setchouen ou les « Quatre Rivières », les « Quatre Vallées » est en beaucoup de choses la première des dix-huit provinces de la Chine : en tout cas la plus grande, la plus habitée, la plus riche en moyenne, et c'est un dicton connu de tout l'Empire qu' « on n'a jamais vu d'hommes mal habillés dans le Setchouen ».

Dans tout esprit chinois, le seul nom de Setchouen éveille aussitôt l'idée d'abondance et d'opulence.

Province frontière, il s'appuie, à l'ouest et au nord-ouest, au Tibet dont il a distrait à son profit 160 000 kilomètres carrés environ. Comme autres limites, il confine : au nord, au Kansou et au Chensi ; à l'est, au Houpé et au Hounan ; au sud, au

Koeïtcheou et au Yunnan; et au sud-ouest, à ce même Yunnan.

Entre ces bornes son aire est supposée atteindre 566 000 kilomètres carrés, soit 30 000 de plus que la France, ou presque l'étendue de cinq de nos départements moyens.

Combien d'hommes en cet espace?

Le recensement de 1842 s'étant totalisé par un peu plus de 22 millions d'habitants, celui de 1882 arriva au nombre surprenant de près de 68 millions, celui de 1885 atteignit 71 millions, chiffre vraiment excessif pour un pays sans aucun doute admirablement favorisé de la nature, mais sur la moitié seulement de son étendue, en son orient, dans son « bassin Rouge », tandis que son occident se relève en colossales montagnes peu habitables, très peu habitées.

En en distrayant les anciens districts tibétains, où ne vivent guère que 500 000 personnes, le Setchouen aurait donc entretenu en 1885 près de 180 individus par kilomètre carré.

Mais il convient d'éliminer, de ces 40 millions d'hectares, 12 à 15 millions comme hérissés de monts, de rochers, terres hautes et froides à peu près incapables de culture et, de fait, quasi vides d'habitants.

Si donc en retranchant douze millions d'âmes au Setchouen on arrive à 253 ou 254 personnes par 100 hectares; et si l'on en extrait quinze, réduisant ainsi la surface vraiment utile à 250 000 kilomètres carrés, on obtient 284 habitants au kilomètre carré; et cela dans un pays sans grandes industries, alors que la Belgique très industrielle se contente de 228. Le dénombrement de 1885 fût-il dix fois plus officiel encore, il y a donc lieu de le considérer comme ayant dépassé en quelque chose la vérité stricte.

C'est ce qu'ont fait les meilleurs connaisseurs du Setchouen, spécialement les membres de la Mission Lyonnaise, qui n'accordent à la province que 42 500 000 âmes, « soit une densité de 75 habitants au kilomètre carré pour la province entière, et de 175 par 100 hectares pour les 25 millions d'hectares du territoire agricole ».

Dans aucune des dix-huit provinces la propagande catholique n'a fait autant de prosélytes ; le Setchouen, divisé en trois vicariats apostoliques, lesquels renferment ensemble environ 200 chrétientés, compte au delà de 100 000 catholiques. A la différence de la plupart des autres communautés « romaines » de la Chine, ce troupeau ne comprend pas seulement des nouveaux convertis; même la plupart des chrétiens des Quatre Rivières sont fils, petits-fils ou arrière-petits-fils de « baptisés ».

Batang, la ville principale de la région du Setchouen

connue d'ordinaire sous le nom de Tibet oriental, n'est actuellement qu'une faible bourgade. Complètement renversée en 1871 par des tremblements de terre qui se succédèrent pendant plusieurs semaines, Batang se compose de quelques centaines de maisons neuves, bâties dans une plaine fertile qu'arrose un affluent oriental du Kincha kiang et où jaillissent des sources thermales abondantes ; près de la moitié de sa population consiste en lamas vivant dans un couvent somptueux à toiture dorée, sur laquelle perchent des milliers de chapons sacrés apportés par les fidèles. La ville du « Relais », car tel serait le sens du mot Batang, d'après Desgodins, n'a d'importance que comme lieu d'étape sur la grande route de la Chine centrale à Lassa; les Tibétains, qui dépendent de magistrats de leur nation, mais que surveille une garnison chinoise, y vendent aux négociants venus de l'est du musc, du borax, des pelleteries, de la poudre d'or, en échange de thé en briques et d'objets manufacturés ; des tribus complètement indépendantes, connues sous le nom de Zendi, parcourent les montagnes des environs; ils se rattachent aux Lolo.

Litang (10 000 hab.), autre lieu de marché sur la route du Tibet à Tchingtou fou, est une des villes les plus misérables du monde : située dans une dépression des hauts plateaux, dans le bassin du Kitchou, qui descend au sud vers le Kincha kiang, elle se trouve presque à la limite supérieure de la végétation, à 4 088 mètres d'altitude : on ne voit pas un arbre, pas de céréales, à peine quelques choux rabougris et des navets dans ce triste pays, berceau de la monarchie tibétaine; et pourtant 3 500 lamas y vivent dans un riche couvent au toit revêtu de feuilles d'or; plus 2 500 autres de ces prêtres dans de moindres moutiers des environs. Ces prêtres de Bouddha, des coupeurs de route, du bétail, des chevaux, de l'or, ce sont les caractéristiques du haut et dur pays de Litang.

A 2 500 mètres environ Tatsienlou (Tatsienlu), est le Tatchindo, Dartchedo, Tarzedo des Tibétains; elle a de 30 000 à 40 000 habitants, parmi lesquels moins de Chinois ou de Tibétains que de métis des deux races, et l'on y compte des milliers de lamas pour lesquels de misérables orpailleurs lavent les sables aurifères des torrents. Parmi les femmes la majorité est aux Tibétaines, la plupart servantes vouées aux métiers pénibles, « solides gaillardes », qui sont plus grandes et plus vigoureuses que les Chinoises et gardent leurs pieds au naturel. D'ailleurs Tatsienlou est, en beaucoup de choses, une ville d'aspect tibétain : partout flottent au-dessus des maisons des

étendards où sont écrites des prières bouddhistes en langue du Tibet; des cordes tendues sur les cours des habitations, sur les rues, et de colline à colline, soutiennent des étoffes, lambeaux ou banderoles également « inscrites » de prières : « chaque fois que le vent agite ces inscriptions on peut considérer les prières comme dites, et l'effet bienfaisant s'en répand sur toute la contrée ». Gracieusement située dans le val d'un affluent du Min, elle possède la douane chino-tibétaine de cette région du Setchouen occidental; une garnison chinoise occupe des casernes, et de nombreux marchands du Chañsi, bouddhistes ou mahométans, habitent le beau quartier de la ville et y trafiquent sur la laine, la rhubarbe, le thé, principalement le musc. Divers métaux abondent dans le pays et « il y a tant d'or aux environs, dit Bonvalot, que la contrée de Tatsienlou pourrait devenir une Californie ».

Le souverain nominal du pays est un roi Mantze dont le domaine s'étend au sud jusqu'au pays des Lolo. Les femmes chinoises ne peuvent dépasser le territoire de ce roi pour entrer dans le Tibet oriental; mais elles sont nombreuses à Tatsienlou, et la population tibétaine n'est guère représentée que par des métis, d'ailleurs plus beaux de traits, au goût des Européens, que les « Enfants du royaume Central ». Il n'est pas de pays dans l'Empire chinois où les femmes aient à un pareil degré la passion des bijoux; elles se couvrent de plaques d'argent ciselées qui s'entremêlent à leurs colliers de pierres fines et de verroteries; le haut de la chevelure est caché par deux grands disques d'argent, et les nattes qui s'échappent du diadème sont soutenues par une étoffe revêtue de plaques du même métal. Tatsienlou est le siège des missions catholiques dites du Tibet.

La rivière de Tatou ho passe en aval de Tatsienlou dans une gorge formidable, entre des parois abruptes hautes de 200 mètres, les montagnes encaissantes en ayant 3 000, et avec quelque recul 4 000 ou 5 000 et au delà. Elle passe sous le pont suspendu de Loutingtchao, soutenu par treize grosses chaînes et si branlant que le passager ne sait comment s'assurer sur ses jambes. Loutingtchao est la première ville du Setchouen (en venant de l'ouest) située complètement en dehors du pays des Tibétains et des Mantze. Puis la rivière s'unit à d'autres cours d'eau et forme le Toung ho, principal affluent du Min kiang et même son supérieur en masse liquide. En toute saison, les bateaux peuvent remonter le Min jusqu'au rapide périlleux de Kiating fou, la cité qui domine la jonction des deux fleuves et d'un autre cours d'eau.

Kiating, à laquelle on attribue généralement 25 000 âmes, montre la sculpture la plus gigantesque de l'univers terrestre, un bouddha taillé dans le porphyre rouge, au bord de la rivière encañonnée dont il a pour mission de protéger les bateaux et les bateliers. Bien que ne se tenant pas debout, mais assis, et les mains posées sur les genoux, le Dieu, dont le Min lave les pieds, touche de la tête le sommet de la paroi de roche, à 120 mètres au-dessus de la rivière; assis au bord de notre Truyère, il toucherait presque au tablier du pont du Garabit. Ce géant du monde oriental n'a donc pas de rival chez les fiers Aryas, puisque le sculpteur grec n'a pu dessiner dans le mont Athos la statue d'Alexandre. Cette statue date d'environ douze cents ans.

Comme témoignage du doute qui plane sur la population des villes chinoises on peut citer Kiating, puisque l'estimation de son peuple varie du simple au sextuple : 25 000 d'après l'évaluateur chiche, et 150 000 d'après le généreux.

C'est l'un des grands entrepôts du Setchouen en même temps qu'un centre d'exploitation du sol et le lieu d'expédition, pour la Chine tout entière, de cette précieuse cire blanche ou *peï la* que produisent les coccus apportés des campagnes de Ningyuen, à 300 kilomètres au sud-ouest. Entourée de fontaines salines, elle reçoit aussi par eau les soies grèges de Yatcheou fou, située au nord-ouest, sur la route du Tibet à Tchingtou fou. En 1860, toutes les villes de la contrée se fortifièrent pour résister aux attaques des Taïping, mais les insurgés ne dépassèrent pas Kiating fou dont les habitants se défendirent sans le secours des troupes chinoises.

C'est à une petite journée de marche à l'ouest que les pèlerins bouddhistes vont faire leurs dévotions dans les temples de la célèbre montagne d'Omi ou Omei; et ils y vont en foules presque « innombrables », à travers des blés, des pavots, des champs de canne à sucre, le long du Toung ho, puis en remontant le « ho » qui tire son nom d'Omi, dans un val où s'alignent les mûriers, où les bambous s'inclinent au vent, où l'on soigne le précieux arbre à cire.

Passé le bourg d'Omi, l'on gravit le mont homonyme par un routin de pente très dure et des dalles en escalier, à travers un de ces merveilleux parcs naturels où les Chinois laissent à elle-même la nature, arbres, odeurs, sources vives, torrents et cascades, pour la joie des yeux, l'enthousiasme des sens, le réconfort des pèlerins. Toutes les dix minutes, plus ou moins, on passe devant un moutier, un temple élégant, varié, bizarre, avec son « peuple de bonzes en toge couleur de cendre, le chef

rasé », desquels temples et couvents le plus vaste et le plus célèbre est celui des Dix mille années, le Chênouannien sé, à 1 300 mètres au-dessus des mers, la cime de l'Omi s'élevant à 3 250.

De ce monastère au sommet, il y a 17 à 18 kilomètres par un sentier presque tout en escalier, mais souvent les degrés de pierre se sont écroulés, usés; l'ascension fatigue au suprême degré; en route, encore et toujours des pagodes; à la cime également, d'où le panorama des montagnes, jusqu'aux sierras du Tibet, est immense, « grisâtre », souvent brumeux, toujours mélancolique.

Yatcheou peut avoir 50 000 habitants sur un affluent droit du Min; c'est la principale place forte et le grand dépôt militaire de ce côté de la Chine; c'est la ville où se prépare presque tout le thé en briques employé dans le Tibet : dans les campagnes environnantes se cultive l'arbuste à thé, dont la feuille, beaucoup plus grossière que celle des arbrisseaux de l'est, est employée à cette préparation. Ainsi que s'exprime à peu près Kreitner, d'énormes paquets de ce thé et de non moins gros paquets de tabac sont transportés à dos d'hommes de Yatcheou à Tatsienlou, et la route de montagne que suivent ces porteurs est criblée de trous faits à la longue par les pointes des « bâtons de soulagement » sur lesquels ils appuient leur fardeau pendant les courtes haltes quand, épuisés de fatigue, ils s'arrêtent pour reprendre haleine et pour essuyer leur front ruisselant de sueur.

*II*
*TCHINGTOU*

Tchingtou fou est la métropole du Setchouen, de la « maîtresse province », l'unique avec le Petchili qui ait un vice-roi pour elle seule. Hors ces deux cas un vice-roi gouverne deux provinces : par exemple, les deux Kouang; Kouang toung et Kouangsi.

Cette « parfaite capitale », à ce que signifie son nom, est toujours, comme au temps de Marco Polo, une « riche et noble cité », bien que depuis cette époque elle ait été plusieurs fois dévastée et même détruite; Koublaï khan en extermina presque toute la population, plus d'un million d'hommes, disent les annales.

La ville actuelle est d'origine moderne : le palais impérial, qui est peut-être l'édifice le plus ancien, date seulement de la fin du XIVe siècle. Les murailles et presque toutes les maisons ont été bâties vers la fin du siècle dernier, après

un grand incendie qui ravagea Tchingtou : l'enceinte actuelle, assez irrégulière, mais solide et bien entretenue, a 20 kilomètres de développement, avec des murs de 12 mètres de large, et 15 mètres de haut. De vastes faubourgs se prolongent le long des routes.

Bien peu de villes couvrent une surface plus considérable, mais il s'en faut qu'elle ait un nombre d'hommes en rapport avec son aire, comme un Paris, un Berlin, un Londres : elle comprend tant d'espaces vagues, de lacunes autour de ses pagodes, de ses yamens ou palais, tant de jardins maraîchers, qu'on ne peut guère lui donner que 500 000 habitants tous faubourgs compris, comme Marcel Monnier, ou 600 000 à 700 000 habitants comme la Mission lyonnaise, ou 800 000 au plus comme Richthofen.

Elle s'est bâtie à un peu plus de 1 500 kilomètres à vol d'oiseau au sud-ouest de Peking, à 500 mètres au-dessus des mers (458 d'après les uns, 550 d'après les autres), dans une plaine d'extraordinaire fertilité parcourue de canaux d'arrosage dérivés du Min, en vue de hautes montagnes. Cette situation « rappelle assez exactement celle de Milan par rapport aux Alpes ».

Comme toutes les autres capitales de province, Tchingtou est formée de deux villes, le quartier tartare et le quartier chinois, celui-ci de beaucoup le plus riche, et incomparablement le plus populeux : il n'y a guère que 15 000 habitants dans la ville tartare, située à l'ouest du Tchingtou chinois, c'est-à-dire du Tchingtou réel.

La capitale du Setchouen est le « Paris de la Chine », la cité la plus élégante et la plus belle de tout l'Empire. Les rues sont larges, droites, régulières, bien pavées ou dallées et pourvues de rigoles. « Larges », ce mot ne doit pas évoquer ici des ampleurs européennes ou américaines ; on entend par là que, contrairement à l'usage chinois, qui appelle rues, de simples ruelles, Tchingtou possède quelques voies de 10, 12 et 15 mètres de bord à bord, à côté d'autres qui n'en ont que 8, 5, ou 3. Des façades en bois agréablement sculptées ornent les maisons, et de la porte on voit la perspective des cours, avec leurs tentures multicolores et les jardins fleuris qui les terminent. Les arcs en grès rouge qui s'élèvent dans la ville et dans les faubourgs sont couverts de gracieuses sculptures en relief représentant des animaux fantastiques ou des scènes de la vie locale. Proprement et même richement vêtus pour la plupart, les habitants de Tchingtou fou ont en outre la réputation d'être les plus aimables, les plus polis de

l'Empire et ceux qui s'intéressent le plus aux choses de l'art et de la science : de précieux objets emplissent les magasins des rues élégantes, et les acheteurs se pressent dans les boutiques des libraires.

D'après Monnier, cette physionomie gaie, propre, avantageuse, s'applique seulement à une très menue portion de la ville, à un quartier qu'il trouve fort supérieur à ce que la Chine lui a montré de plus avenant dans ses autres cités de premier ordre.

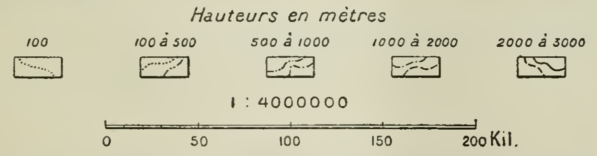
« Les approches de Tchingfou, nous dit-il, sont affreuses. Dans l'interminable faubourg, et même une fois la porte franchie, tout n'est qu'ordure, délabrement, guenille. Tandis que ma chaise faisait cahin-caha sa trouée à travers la foule compacte, découpait dans cette pâte humaine un profond sillon, aussitôt refermé, se traînait péniblement de ruelle en ruelle, éraflant au passage un pan de mur, une façade branlante, butant ici contre une enseigne, plus loin contre un amas de décombres, j'avais peine à me persuader que c'était là l'opulente cité, autrefois capitale d'empire, dont la magnificence émerveilla les premiers explorateurs. Où donc sont les rues spacieuses, les maisons peintes et dorées, les magasins bondés d'étoffes de prix, les chaises à porteurs tendues de soie et de brocart, le brillant décor entrevu par Marco Polo? Il existe encore, cependant, tel ou peu s'en faut que l'a décrit le voyageur vénitien. Seulement, ce que celui-ci oublie de nous dire, dans sa relation peut-être légèrement flattée, c'est que ces jolies choses ne forment qu'une partie, une très petite partie de la ville. Il faut, pour les découvrir, faire preuve de patience, se résigner à de longs circuits dans un labyrinthe de couloirs bordés de maisons lépreuses, se heurter à des impasses, enjamber des monceaux de détritus de toute nature, des flaques, tituber sur des dalles disjointes et glissantes, recevoir en plein visage l'haleine empestée des bouges. *Ad augusta per augusta.* Le promeneur, il est vrai, sera récompensé de ses peines; sa surprise est grande lorsqu'il débouche inopinément dans une large rue tirée au cordeau, munie de trottoirs, égayée par les ors et les laques des boutiques où trônent les marchands de soieries, les bijoutiers, les changeurs, par les étalages où chatoient les porcelaines polychromes, les bronzes, les cuivres. C'est un spectacle inattendu, unique peut-être dans les dix-huit provinces, une Chine remise à neuf, pimpante, soudainement révélée au sortir d'un cloaque : fleur épanouie sur un fumier, miniature agréable dans un cadre vermoulu. » — Il valait la peine de citer en entier cette descrip-

tion, dont la première moitié, *mutatis mutandis*, s'applique à toutes les grandes villes de Chine, précédées de faubourgs sales et malodorants.

Fig. 9. — TCHINGTOU ET LE BASSIN DU MIN.




*D'après Friquegnon et autres.*




« C'est le mélange de vie commerciale, industrielle, administrative, qui donne tant d'animation à Tchingtou et fait en même temps sa richesse. » Cette capitale est un grand centre de gouvernement, puisqu'elle commande à la province la plus peuplée et, à beaucoup de points de vue, la plus riche de l'Empire.

Tous les trois ans, 18 000 à 20 000 candidats y arrivent, le pinceau à la main, aux grandes épreuves de concours, et ils sont reçus dans le « palais des examens littéraires », gigantesque ensemble de bâtiments, d'ailleurs sans aucune grandeur ou beauté, contenant ensemble 13 799 cellules, d'après le compte officiel; mais en réalité il y en a plus : il faut dire qu'elles méritent plutôt le nom de niches avec leur largeur d'à peine un mètre, leur profondeur d'un peu plus d'un mètre, leur hauteur de deux.

Si c'est une ville d'examens, c'est également une ville de solliciteurs qui viennent « s'asseoir sur le banc froid », suivant l'admirable expression chinoise, et implorer une fonction, un avancement, un passe-droit, un service quelconque, et, s'il se peut, la main à la poche. Et c'est aussi une ville de mandarins retraités.

Ville d'industrie, Tchingtou ne donne plus de bronzes merveilleux comme antan, mais elle fabrique en grand des couteaux d'un bon marché fabuleux, très appréciés en Chine, et des chapeaux de paille dont la modicité de prix n'est pas moins extraordinaire : à peu près dix fois moins qu'en Europe à valeur intrinsèque égale.

Comme ville de commerce, elle trafique de plantes pharmaceutiques dont les Chinois font une consommation qu'on peut dire extravagante, d'opium, de laines et de peaux venues du Tibet; et quand les eaux sont hautes, c'est-à-dire durant six mois sur douze, de mai en novembre, il lui arrive, à huit cents lieues de l'Océan, mais non sans peine, des jonques de plus de cent tonnes.

La plaine dont Tchingtou fou occupe le centre, et qui fait de cette capitale une des cités nécessaires de la Chine, est un immense jardin, l'un des mieux cultivés du monde, où l'eau des « Quatre Fleuves », le Min et ses tributaires, se divise en canaux d'eau pure, ramifiés en d'innombrables filets entre les vergers, les rizières, les plates-bandes de légumes. Outre la capitale, cette plaine est parsemée de dix-huit chefs-lieux ayant le rang de *tcheou* ou de *hien*, de plusieurs autres villes non murées et de villages ayant plus d'habitants que n'en ont maintes cités commerçantes : il est probable, croit-on, qu'une population de 4 millions d'habitants est groupée dans ce bassin dont la superficie ne dépasse pas 6 000 kilomètres carrés : soit donc l'extraordinaire densité de six ou sept personnes à l'hectare.

L'énorme production agricole de cette plaine a fait, il va sans dire, de Tchingtou un grand dépôt de denrées, mais la ville est aussi fort industrieuse, et c'est par milliers qu'on

y compte les tisseurs d'étoffes, les teinturiers et les brodeurs.

Enfin, commercialement parlant, c'est l'entrepôt du transit de la vallée du Yangtze kiang avec le Tibet d'une part, et de l'autre avec le Setchouen septentrional et le Kansou, par Kouan hien ou la « Ville de la Porte », située au nord-est, à l'entrée des gorges du haut Kialing, la principale rivière du Setchouen oriental.

La fraîcheur, la richesse, la fécondité de la Grande Plaine où murmurent les rigoles remplies des eaux du Min, et la haute draperie des monts blancs de neige en la saison — ainsi les Alpes au-dessus du Piémont et de la Lombardie, les Pyrénées au-dessus de la Bigorre, — font des campagnes de Tchingtou l'un des paradis de la Chine. « C'est un enchantement que cette nature, qui a l'air japonaise, un peu artificielle, ces paysages arrangés où semble s'être complu le caprice d'un maître décorateur, avec des lignes moins heurtées qu'au Japon, je ne sais quoi de plus harmonieux et de plus ample, une végétation plus vigoureuse et plus drue : mais aussi comme au Nippon il y a de la gaîté dans l'air. » (Monnier.)

On y visite, dans les environs immédiats de la grand'ville, le couvent de Tsaotang, les pagodes de Woukeoutze et de Tsinyangkong. Ce couvent abrite la sépulture de Toufou, l'un des poètes populaire du « Milieu », contemporain de Charles le Simple et, puisque nous sommes en Chine, « autant dire d'hier ». Cette pagode est le dernier séjour d'un empereur du temps de Septime Sévère et de Caracalla, donc d' « avant-hier ». La pagode de Tsinyangkong est tellement originale et belle que l'auteur du *Tour de l'Asie* n'hésite pas à y voir un des plus magnifiques spécimens de l'architecture religieuse en Chine, parfaitement digne des conceptions des grands artistes japonais auxquels on doit les merveilles de Nikko et de Nara. D'après la tradition du Setchouen, elle occuperait le lieu de naissance de Laotze, le philosophe qui prêcha le taoïsme : mais d'autres légendes donnent à celui-ci pour patrie soit le Houpé, soit le Hounan.

A une soixantaine de kilomètres au sud-ouest de Tchingtou, Kioungtcheou, sur la route de Yatcheou, au pied oriental des monts qui limitent la plaine, aurait plus de 50 000 résidants, population faite en partie d'immigrants du Fo'kien, province littorale, et fort redoutée dans le pays pour son esprit de violence. Ville de papeteries, elle produit le meilleur papier de la Chine : ce n'est pas peu dire.

A la même distance à l'ouest-nord-ouest, Kouantchien surveille l'entrée de la montagne, là où le Min, pénétrant dans le bassin où il s'amortissait jadis en lac, se divise en une dizaine de canaux pour l'irrigation de la plaine de Tchingtou. On y admire un pont suspendu de 480 mètres de long porté par des câbles en fibres de bambou.

Tout à fait dans le haut du bassin du Min, non loin de la frontière du Kansou, Soungp'anting se blottit dans une étroite vallée, entre des monts de peu d'inclinaison que gravissent des champs de blé; mais les vergers manquent, la ville ayant son site à 2 986 mètres : ce qui ne l'empêche pas d'être un marché fort animé, en même temps qu'un lieu de repos pour les nombreux pèlerins qui, de la Mongolie orientale et de la Chine, s'en vont dévotieusement à Lassa, la ville sainte du bouddhisme. Au nord, à quelques lieues de distance, on admire dans les monts Soueï chañ les charmantes vasques et les cascades du Lac doré.

Au nord-est de la capitale, une route mène à la haute vallée du Hañ kiang, dans le Chensi, en traversant successivement plusieurs rangées de collines et de montagnes.

Cette route, que les annales disent avoir été tracée il y a vingt-trois siècles, pour unir les deux royaumes de Tsin et de Chou, c'est-à-dire la Chine du nord et le Setchouen, qui n'étaient pas encore groupés en un même Empire, est connue sous le nom de (Kinniu tao) ou « route du Bœuf d'Or ». D'après la légende, c'est pour aller chercher sur la montagne des bœufs prodiges dont la nourriture se changeait en or, que le roi de Chou, sur les conseils de l'autre souverain, fit ouvrir cette route, qui devait avoir pour conséquence la perte de son royaume. Le chemin de Tchingtou fou au bassin du fleuve Jaune ne fut complété que six siècles plus tard, par une route de Hañtchoung fou à Singan, qu'ouvrit à travers le Tsing ling un empereur du Setchouen, du nom de Liupi, dont la légende a fait une sorte d'Hercule chinois.

La région chinoise du haut fleuve Bleu ne peut se comparer pour l'importance des villes avec le bassin plantureux du Min kiang; toutefois il existe en ce sud-ouest du Setchouen, à 1 360 mètres d'altitude, à l'occident de monts de 4 000 mètres, près d'un lac de 13 kilomètres sur 4, une cité considérable visitée après Marco Polo, par Baker, Hosie, Bonvalot, Madrolle : c'est Ning yuen, chef-lieu de la belle vallée de Kientchang, dont la rivière, coulant au sud, va s'unir au Yaloung à une faible distance du confluent de ce fleuve avec le Kincha kiang. D'après Richthofen, Ningyuen serait le Caindu du voyageur vénitien. Les Chinois parlent de cette ville et des campagnes

qui l'entourent comme d'un paradis : le contraste merveilleux de cette riche plaine avec les âpres montagnes qui l'environnent est un de ceux que l'on n'oublie jamais. Le tremblement de terre de 1850 mit à male mort plus de quinze mille de ses habitants.

A quelques lieues en amont de l'embouchure du Min, Pingchañ est la ville riveraine du grand fleuve Yangtze, où s'arrêtent, venant d'aval, les jonques de navigation : le Bleu est impraticable en amont, immense, orageux torrent plutôt que rivière : la cascade de Man-i-ssé interrompt le cours du fleuve par un brusque dénivellement de 3 mètres. Là est la limite absolue de l'utilisation du Yangtze comme voie fluviale, à 2860 kilomètres de son embouchure.

Au confluent du Yangtze et du Min, Sutcheou, Souetcheou, Siutcheou, ou encore Suifou, passait pour avoir, d'après les missionnaires, quelque 300 000 habitants : moins dans son enceinte de 4 kilomètres que dans ses faubourgs. Mais on ne lui en accorde plus que 50 000 à 60 000 : ce n'est pas elle qui centralise, comme on croyait, les échanges entre le Setchouen et le Yunnan; c'est bien plutôt Tchoungtcheng. Aussi n'y a-t-il à Souetcheou, dit Marcel Monnier, « qu'une animation très relative, et rien de l'impétueuse poussée des foules, des corps-à-corps d'une multitude affairée ». En revanche, ses boutiques sont emplies d'objets rares; les sculpteurs, les graveurs de pierres fines sont nombreux parmi ses artisans, et l'on y tresse des nattes très flexibles d'une grande solidité. Les gisements riverains de houille, en amont et en aval, sont ceux qui fournissent le meilleur combustible de tout le bassin du Yangtze kiang. Sur les bords du fleuve on n'utilise le charbon japonais que jusqu'au port d'Itchang. En amont de cette ville, chaque vallée profondément entaillée dans le plateau latéral a ses mines de charbon.

Plus bas, Loutcheou, située également sur la rive gauche du fleuve, au confluent d'une rivière, le Fousoung, exporte d'autres produits minéraux, les sels qui proviennent des sources fameuses de Tsouliou tcheng (Tselieou tsing ou « Puits de l'Eau Coulante »), à une centaine de kilomètres dans la direction du nord-ouest.

De loin, la « ville du Sel » s'annonce par de hauts échafaudages au bord de la rivière, sur les pentes, même au sommet des collines. C'est l'aspect qu'offrent en Europe les cheminées des cités manufacturières ; ou bien, suivant la comparaison d'un des membres de la Mission Lyonnaise, P. Duclos, on dirait d'un port encombré de mâts de vaisseaux, car au-dessus des

milliers de puits se dressent fièrement dans les airs des chèvres dont beaucoup ont jusqu'à 45 mètres de hauteur.

Cette curieuse région nous fut d'abord connue par les récits des missionnaires; récemment des voyageurs européens, savants, industriels l'ont visitée. Elle comprend un espace d'environ 160 kilomètres carrés où le sol est criblé de trous forés à des centaines de mètres de profondeur, dans des couches de grès, d'argile, et tout au fond, presque toujours, à travers un banc de roche très dure : c'est vers 450-700 mètres que dort généralement l'eau salée. Le creusement des puits est une œuvre de très longue haleine : à 60 centimètres par jour, et avec fréquentes ruptures des forets, tel puits peut coûter dix, douze, quinze ans de travail avant qu'on arrive à la nappe salifère : parfois on ne l'atteint guère qu'à 860 ou même à 1 000 mètres sous terre.

C'est par de bien simples procédés que les ouvriers chinois arrivent à rivaliser avec les ingénieurs occidentaux : une barre de fer se terminant en pointe, une corde de bambou pour la soulever, un déclic pour la laisser retomber dans le trou, un léger mouvement de torsion imprimé à la corde quand elle remonte, et c'est tout. Les trous, d'une largeur de 6 à 12 centimètres, sont garnis de bambous, et c'est au moyen d'autres bambous percés d'une soupape, qu'on soulève l'eau saline pour la rejeter dans les bassins d'évaporation.

Quand on pousse le forage au-dessous de la couche salée, le tube s'emplit non d'eau saline, mais de pétrole. Des gaz inflammables s'en échappent avec violence : d'où le nom de « puits de feu » donné aux trous de sonde. Des tubes de bambou enduits d'argile sont adaptés à l'issue d'où s'échappent les gaz combustibles et se ramifient au-dessous des bassins d'eau saline, où on allume le gaz pour hâter la cristallisation. En 1862, lorsque le pays était parcouru par des rebelles, un des puits prit feu et flamba longtemps, illuminant toute la contrée comme un phare. Le plus souvent, c'est par 750-850 mètres qu'on arrive aux gaz inflammables.

Le gouvernement, qui a rangé sous ses lois, décrets et bons vouloirs l'exploitation du sel de Tsouliou tcheng, ignore le nombre des puits; il y en a certainement de trois à quatre mille, dont le rendement annuel est diversement estimé entre 300 000 et 600 000 tonnes.

La plupart des mines appartiennent à de riches corporations, mais la masse des habitants est d'une extrême pauvreté; peu de villes sont d'aspect plus misérable, plus navrant, que cette grande cité dont le travail enrichit les banquiers de Tchoung tcheng.

Il y a quelques années, des propriétaires de mines, associés à une compagnie de négociants européens, voulurent introduire des pompes anglaises pour faciliter le travail et diminuer le prix de la main-d'œuvre, mais une grève éclata aussitôt et les innovateurs furent chassés du pays.

La population de ce district, dont l'industrie unique, à part la culture du sol, est l'exploitation des sources de sel et de pétrole, s'élève à plusieurs centaines de milliers d'individus dont le travail contribue ainsi notablement au budget de la province; car, le gouvernement local prélève des droits « avantageux » sur cette denrée indispensable. Il y a donc aussi une « gabelle » en Chine.

*III*
*TCHOUNG TCHENG*

Tchoung tcheng ou Tchoung king, le grand marché du Setchouen oriental, occupe très pittoresquement, en amphithéâtre, le raide promontoire qui se hausse au confluent du Yangtze kiang et d'un gros affluent de gauche, rivière navigable qui vient du Kansou, du versant méridional des Tsing ling. Si fort que soit ce cours d'eau, nommé le Kialing, on l'appelle ici le Siao ho ou « la Petite Rivière », par opposition au Ta Kiang ou « Grand Fleuve ».

Tchoung tcheng se présente très bien sur son cap d'entre deux rivières, quand on la contemple d'environ 300 mètres de haut, du point le plus élevé du Laotching, colline d'outre-fleuve, dont pagodes et pagodons font l'assaut. Les voyageurs de la Mission Lyonnaise la comparent à Lyon, pour ses deux rivières, et plus encore pour son climat très humide, prodigue de brouillards, pour son ciel « continuellement gris », pour son séjour désagréable dont l'été verse jusqu'au-delà de 40° une chaleur insupportablement lourde. La différence entre les deux cités consiste en ce que l'*inter amnes* de Lyon est une plaine alluviale, et que celui de Tchoung tcheng est une colline escarpée d'où descendent des escaliers de quatre à cinq cents marches.

La Mission Lyonnaise lui donne de 400 000 à 450 000 habitants, toutes annexes et faubourgs compris. Sans doute sa surface est immense, mais les espaces libres y sont nombreux, autour de la pagode de la Littérature et de beaucoup d'autres, ainsi que devant et derrière les yamen; il y a même, fait qui n'est pas rare en Chine, des champs cultivés dans l'intérieur de l'enceinte, qui a 7 kilomètres de tour.

A 1 335 kilomètres de Hañkoou en remontant le Yangtze,

à 2 425 de Changhaï, elle est devenue l'entrepôt de toutes les denrées du Setchouen et le lieu de distribution des marchandises importées de l'est. Centre de commerce, principalement pour les soies, les tabacs, les huiles végétales, le riz, le sel, la houille, le musc, Tchoung tcheng est plus affairée que la capitale même du pays des « Quatre Fleuves »; c'est le Changhaï de la Chine occidentale : comme les cités d'Europe, ce marché du Setchouen a une bourse où se discutent les cours des diverses denrées, comptoir bruyant qui a été ouvert au commerce universel en 1890.

Elle possède des établissements d'industrie, parmi lesquels des usines où s'affine l'argent et qui font passer chaque jour dans leurs creusets une centaine de mille francs en lingots. Mais elle est bien inférieure à Tchingtou fou pour la propreté des rues et la beauté des édifices. Ville de trafic, elle ne se distingue que par l'animation de ses rues, de ses ruelles, et par l'encombrement des jonques et des barques ancrées devant ses berges; ce sont des immigrés qui se sont emparés de son commerce, des négociants des provinces du Chañsi, du Chensi, du Kiangsi.

Sa grandeur est relativement récente : elle n'avait, dit-on, que 36 000 habitants au commencement du XVIIe siècle.

Au nord-ouest de Tchoung tcheng, Hotcheou est fort commerçante, grâce à sa situation dans la riche plaine où s'unissent les trois courants qui constituent définitivement le Siao ho ou « Petite Rivière », autre nom de Kialing kiang. C'est le cours d'eau qui descend des monts Tsingling vers le Yangtze moyen et dont la vallée deviendra certainement la grande voie commerciale de Setchouen, vers le Kansou, la Mongolie et l'Europe. Les montagnes du voisinage renferment des gisements de terre grasse qui servent, dit-on, à l'alimentation en temps de disette (?) : on la pétrit en petits pains que l'on fait cuire sur des charbons et qui s'expédient sur tous les marchés environnants.

*IV DANS LE KOEITCHEOU*

En dehors de son énorme extumescence tibétaine, le « Setchouen est une mer de collines; le Koeïtcheou une mer de montagnes ».

Koeïtcheou, ce nom veut dire : « Terre insulaire distinguée » ou, en termes à peu près équivalents : « Bon pays entouré d'eau », ce qui n'est guère le cas qu'au nord, où il confine quelque peu au Yangtze,

et au sud, où il a pour limite une des rivières qui forment le Si kiang; partout ailleurs il s'arrête à des monts, ou à des lignes imaginaires, mais pas à des eaux, tout au moins à de grandes eaux.

Certains disent que le nom de Koeïtcheou lui aurait été donné d'après une liane sauvage, peut-être celle qui donne la cannelle de Chine. Cela concorde peu avec la traduction ci-dessus : « Terre insulaire distinguée »; la langue chinoise et son écriture idéographique prêtent à de nombreuses confusions : c'est le royaume touffu des énigmes.

Il a pour bornes : au nord le Setchouen, à l'ouest le Yunnan, au sud le Kouangsi, à l'est le Hounan. On lui suppose 174 000 kilomètres carrés, moins que la moyenne des provinces du Grand et Pur Empire, qui revient à peu près à 220 000 kilomètres carrés. Des dix-huit circonscriptions de la Chine cinq seulement sont plus petites.

Là-dessus, près de huit millions d'habitants, d'après certaines estimations, moins de cinq d'après d'autres, soit de 28 à 46 personnes au kilomètre carré : densité de population fort au-dessous de la moyenne chinoise.

Pourtant le pays est naturellement riche, d'un sol calcaire généreux, sous un climat doux, quoique brusque, inégal, point salubre dans les bas-fonds. Il possède une race de chevaux renommés qui ne s'épouvantent ni du sentier ni du précipice. Quant aux capacités minières, cuivre, or, argent, étain, plomb, mercure, houille, elles sont incalculables; on admet qu'avec son voisin le Yunnan le Koeïtcheou n'a peut-être pas de rivaux en Chine pour le nombre et pour la variété de ses gisements et gangues.

Mais les révoltes des indigènes, révoltes rarement apaisées, la guerre des Taïping, ont grandement nui au Koeïtcheou, qui est certainement beaucoup moins peuplé qu'il y a cinquante ans.

Pour résumer en quelques mots, le Koeïtcheou, dans son remous de montagnes, d'allures originales qu'on a surnommées du surnom banal de « Suisse chinoise », le Koeïtcheou est la province la moins peuplée de l'Empire, avec son voisin le Kouangsi; c'est peut-être la plus pauvre pour l'instant, avec toutes possibilités d'un avenir d'opulence; c'est la moins chinoise, ou l'une des moins chinoises, à cause du grand nombre de tribus non encore assimilées, et aussi parce que ses Chinois sont, paraît-il, plus traversés d'éléments étrangers que n'importe quels autres « fils de Han ». — Soit Lolo, soit Miao, soit Ykia ou Tchongkia, tribus apparentées aux Siamois et Laotiens, on évalue ces hétérogènes à plus de la moitié des habi-

tants du Koeïtcheou ; l'élément « national », fourni par les provinces voisines, surtout par le Setchouen, habite principalement le nord du territoire. Au total, c'est jusqu'à présent la plus arriérée des dix-huit provinces : elle ne suffit pas à ses dépenses et le gouvernement central la subventionne de 750 000 taëls ou 2 700 000 francs par an.

La capitale du Koeïtcheou, Koeïyang, se trouve à peu près au centre de la province, à 1 075 mètres d'altitude, au-dessus d'un affluent droit d'une rivière qui atteint le Yangtze à Foutcheou en Setchouen : rivière navigable à la chinoise, comme plusieurs de ses affluents, tout cela formant un réseau de communications précieux dans une contrée aussi dépourvue de bonnes routes, voire de bons routins, que l'est le pauvre Koeïtcheou.

La plupart des barques remontant ce cours d'eau central de la province, le Wou ou bien Ou (avec autres noms locaux), s'arrêtent à côté de la frontière du Setchouen et du Koeïtcheou, dans la ville de Koungt'an, mais les bateaux à fond plat poursuivent leur route jusqu'au bas de la capitale : celle-ci a l'avantage de communiquer par des seuils peu élevés, d'une part avec le bassin du Si kiang, de l'autre avec celui de la rivière Yuen, affluent du lac Toungting, ce qui aide aux relations de ce pays reculé.

On est par ici dans un fouillis de montagnes qui ne sont un peu connues (ou soupçonnées) que depuis le passage de la Mission Lyonnaise parmi des Miaotze dont un assez grand nombre ont été convertis au catholicisme par des missionnaires français. On se demande comment ces prédécesseurs des Chinois en Koeïtcheou ont pu se maintenir jusqu'à nos jours dans leurs « repaires », tant ils ont dû lutter longtemps et souvent contre les envahisseurs, tant ils ont été pourchassés depuis des siècles ; et surtout malgré la dernière et plus que terrible répression, il y a une trentaine d'années, à la suite du soulèvement à peu près général de tous les Miao de la province.

Combien le Koeïtcheou a perdu de vies dans ces guerres « inexpiables » on en a mille exemples : il suffira de dire qu'à Tchenlin, ville au sud-ouest de Koeïyang, sur le faîte ou près du faîte entre Yangtze et Si kiang, il y avait trente mille habitants avant le soulèvement des Taïping, « compliqué de celui des races non chinoises, bien aises de prendre leur revanche d'une cruelle oppression » ; il n'y resta que *six* familles. Maintenant la population est remontée à dix mille âmes. En dépit de ces haines, égorgements, représailles, la miscégénation fait son œuvre, et le nombre des métis de Chinois et de Miao ne cesse d'augmenter dans le Koeïtcheou.

# LA CHINE ETHNO-DÉMOGRAPHIQUE.

## GROUPES ETHNIQUES et LINGUISTIQUES




VI. NEGRITOS
Aeta

*Dressé par J. BERTRAND d'après KLAPROTH, RICHTHOFEN, PRJEVALSKIY HUC GILL CORDIER MATOUZOVSKI, GIEMNY EDKINS ROCKHILL BRET SCHNEIDER, MADROLLE, Mme BISHOP, LA MISSION LYONNAISE, DENIKER KEANE et d'autres*

Long E. Gr

Echelle du 1 20 000 000

Nombre d'habitants par kilom. carré

| 0-1 | 1-5 | 5-10 | 10-25 | 25-50 | 50-100 | 100-200 | 200-500 | 500 et plus |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|

*Dressé par* Jean Bertrand *d'après les documents officiels et divers travaux, notamment* d'Élisée Reclus *(Géogr. Univ.)* de Behm, Wagner & Supan *(Bev. der Erde Pet. Mitt. Erg.)*, de Richter Pokrovskiy, *etc.*

Koeïyang n'est pas une grande ville et pas une des préfectures et villes de district de la province n'a d'importance réelle, par sa population ou son industrie.

On admet généralement que dès que le Koeïtcheou, cette région si retirée, sera reliée au réseau des chemins de fer de la Chine, elle prendra rang très vite parmi les grands pays industriels. Parmi ses mines, celles de mercure sont probablement les premières du monde entier; il y a tant de vif-argent dans le haut Koeïtcheou qu'en beaucoup d'endroits la charrue ramène du sous-sol des fragments de cinabre. La révolution de 1848 mit un terme à l'exploitation des mines : en 1872 elles étaient encore submergées.

Il y a bien une ville du nom de Koeïtcheou, donc homonyme à la province, mais elle est fort éloignée du territoire, à quelque 250 kilomètres au nord-est de ses frontières, dans le Setchouen : à la gauche du Yangtze, elle commande l'entrée des gorges dont Itchang garde l'issue dans le Houpé.

*V DANS LE HOUPÉ.*

En entrant dans le Houpé le long du grand fleuve, on arrive à la Chine la plus chinoise, à la plaine opulente, exubérante, et plus que peuplée : surpeuplée.

Le Houpé n'atteint pas comme surface la moyenne des provinces chinoises et ses 185 000 kilomètres carrés, un peu plus du tiers de la France, ne répondent qu'au vingt-unième ou au vingt-deuxième de l'Empire; mais le seul Setchouen, trois fois plus vaste avec son Tibet presque désert, deux fois plus sans ce Tibet, le seul Setchouen est plus peuplé. On accorde en moyenne 30 millions d'hommes au Houpé, c'est-à-dire au « Pays au nord du lac », sous-entendu : de Toungting, par symétrie avec le Hounan ou « Pays au sud du lac ».

Trente millions d'habitants sur 185 000 kilomètres carrés, cela fait 162 personnes pour 100 hectares, bien au delà de deux fois la densité de population en France. Mais aussi le Houpé se trouve en possession du plus beau fleuve de l'Extrême Orient, et de l'une des « uberrimes » plaines du monde, cultivée avec un soin méticuleux par les paysans les plus patients qu'on connaisse.

Le plus plantureux, le plus habité de cette plaine, la fourmilière humaine n'est pas aux bords du Yangtze même comme on le croirait tout naturellement : on le trouve autour des lacs, dont plusieurs très amples, qui miroitent au nord comme au

sud du fleuve : c'est que le fleuve Bleu, dans ses énormes exondances, ravage ses rives basses et détruit à plaisir les villes de bas site qui s'exposent à sa fureur; le sol qui entoure les lacs est plus haut, mieux égoutté.

Et de cette plaine, on voit à l'ouest, dans les cieux, entre le fleuve et son grand affluent le Hañ, des monts souvent et longtemps diadémés de neige.

Itchang ou Yitchang, qu'on dote de 30 000 à 40 000 âmes, est entourée de champs de pavots qui donnent le plus apprécié des opiums de toute la Chine. Ville qualifiée de « sordide et puante, mais pittoresquement allongée à la base de collines rousses, bossuées de tertres tumulaires », elle a son site à 1 760 kilomètres en amont de Changhaï, c'est-à-dire à peu près de l'embouchure du fleuve, au terme de sa navigation par les bateaux à vapeur — terme extrême, car, au vrai, le fleuve Bleu n'est pas commode en aval sur un assez long trajet, en résultance d'un courant « de foudre », qui va jusqu'à 12 kilomètres par heure, et de seuils de 2 mètres, ou même moins de profondeur, le creux ordinaire dépassant 6 mètres. Cependant cinq navires de 300 à 600 tonnes l'unissent à Hañkoou par un service à peu près régulier. En 1898, le mouvement des vapeurs s'y est élevé à 168 000 tonnes et celui des jonques à 296 000. La valeur du commerce atteignit 65 millions de francs. L'année suivante le tonnage s'est accru d'un tiers, pour monter à 687 000 tonnes.

Malgré tout, cette ville, la place de commerce la plus avancée vers l'intérieur de toutes celles qui étaient ouvertes aux étrangers, n'a pas développé son trafic autant qu'elle était supposée devoir le faire. Ses échanges consistent principalement : à l'exportation, en opium, soie, cire blanche, médecines et drogues de toute espèce, musc, coton; à l'importation, en cotonnades, lainages, racines de ginseng. La plupart des barques du Setchouen déchargent leurs denrées soit à Itchang, soit plus bas à Chasi, où d'autres barques, construites en vue d'une navigation facile, plus légères et montées par moins de bateliers, reprennent les chargements pour les porter à l'emporium de Hañkoou.

Chasi ou le « Marché des Sables », ouvert depuis 1895 au trafic étranger, montre des restes d'une splendeur passée, entre autres un quai qui fut solidement construit et la tour d'une pagode à six étages. Contrairement à Itchang, elle a tellement développé ses échanges que Marcel Monnier la traite de l'une des villes les plus commerçantes et les plus affairées de « la Chine centrale ». Peuplée de 75 000 habitants, elle borde le fleuve sur 4 à 5 kilomètres, à toucher de vastes champs

cotonniers. Un de ses avantages les plus précieux, c'est de communiquer directement avec le lac Toungting par le canal de Taïping.

A une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Chasi, non loin de la rive gauche du Yangtze, s'élève la ville forte de Kintcheou, que mentionne déjà Confucius : occupée par une garnison mandchoue, elle n'a d'importance que par son rang administratif et militaire.

*VI*
*HAÑKOOU*

En aval de Yotcheou fou et de l'embouchure de l'émissaire du lac Toungting, le fleuve arrive à la triple grand'ville d'Outchang, Hañkoou et Hañyang.

Il est probable que ces trois cités d'Outchang fou, située sur la rive droite du Yangtze, de Hañkoou, placée en face et à l'est du confluent du Hañ, et de Hañyang fou, dans la péninsule d'amont formée par le confluent des deux fleuves, étaient avant le milieu du XIXe siècle l'agglomération urbaine la plus considérable de la Terre.

Londres, sans rivale dans l'instant présent pour le nombre des habitants, probablement peu d'années avant d'être distancée par le « Greater New-York », Londres n'avait alors que deux millions d'habitants, plus ou moins, et les trois cités chinoises n'avaient pas encore été sauvagement ravagées par les Taïping.

D'après quelques voyageurs, qui du reste n'ont pu juger de l'importance de ces villes que par la longueur du temps employé à les traverser, huit millions d'hommes auraient vécu dans cette immense fourmilière. Il y a là sans doute une « légère » exagération, mais en réduisant ces huit millions à la moitié, au tiers, et à un peu moins encore, la triple ville du Yangtze dépassait certainement alors le grand port de la Tamise.

Quoi qu'il en soit, Outchang, Hañkoou et Hañyang n'avaient plus un million d'habitants après l'incursion des rebelles, lorsque Blakiston remonta le fleuve, en 1861 ; peut-être ne l'ont-elles pas encore récupéré, ce million, encore que la prospérité passée commence à revenir. Cependant d'aucuns articulent le chiffre de 1 200 000 — 1 500 000 résidents, même 2 millions dont la moitié à Hañkoou.

Outchang, la cité de la rive droite, capitale du Houpé, est la seule des trois villes qui soit entourée de remparts; elle

occupe une surface d'environ 34 kilomètres carrés, non compris les faubourgs; c'est une métropole déchue, presque vidée, comme Nanking, par les Taïping en la « grande révolte ». Hañkoou prolonge au loin ses quartiers sur les bords des deux fleuves; mais au long du Hañ bien plus que du Yangtze; elle s'unit à Hañyang par la multitude des jonques formant un pont mobile d'une rive à l'autre. Même le Yangtze, quoique large de plus d'un kilomètre, est couvert d'embarcations, parmi lesquelles les bateaux à vapeur européens, chinois, japonais sont déjà nombreux : il y a là de deux à trois mille jonques, et il faudrait plusieurs heures de « nage » au canot qui prétendrait « enfiler » toutes ces avenues de barques alignées. Le mouvement des jonques a l'entrée du port a été de 23 500 en 1898. Le tonnage total des jonques et des vapeurs s'est élevé à 3 504 000 tonnes, et la valeur du commerce extérieur atteignit 280 millions de francs.

Hañkoou est un des meilleurs exemples de ces singulières superstitions du feng-choui. qui encombrent et souvent paralysent la vie chinoise. Les Chinois, très experts en géomancie, attribuent, dit M. Monnier, « la prospérité de Hañkoou non pas précisément à sa situation exceptionnelle au centre d'une des plus vastes et des plus fertiles vallées du monde, sur les bords d'un fleuve accessible aux plus grands navires. mais surtout à la configuration de son sol dont les rares reliefs, paraît-il, reproduiraient à miracle les trois emblèmes dont la conjonction est considérée comme indispensable pour un feng-choui de première qualité, autrement dit pour présager un heureux sort : le dragon personnifiant la force; le serpent, emblème de la longévité; et la tortue qui symbolise la stabilité dans la puissance. Le coteau de Hañyang forme la carapace de la tortue; la tête serait représentée par une petite roche à fleur d'eau, au point de réunion de la rivière et du Yangtze. Sur ce rocher a été bâtie une mignonne pagode, aujourd'hui fort dégradée, qui devait avoir pour effet d'immobiliser le précieux animal. Sur l'autre rive, la ligne sinueuse des collines, que couronnent les remparts crénelés de Outchang, ne serait autre que le dragon couché. Quant au serpent, sa tête apparaît, parfaitement reconnaissable pour les initiés, à l'extrémité d'un promontoire escarpé sur lequel, au temps des Ming, il fut jugé à propos de construire une grande pagode à quatre étages dont le poids s'opposerait à la fuite du reptile. Hélas! la pagode fut, il y a dix ans, complètement détruite par un incendie. Mais, par bonheur, rien n'a été troublé dans le feng-choui, le serpent est demeuré à son poste. »

Tout feng-choui à part, Hañkoou a de très grands, d'extraordinaires avantages comme ville de commerce.

Elle se trouve vers le milieu du cours facilement navigable du Yangtze, au confluent du Hañ kiang, la voie commerciale qui mène aux bords du Hoang ho, et dans le Chensi; on peut dire aussi que Hañkoou, la « Bouche du Hañ », commande géographiquement le cours de la rivière Siang et tout le bassin du Toungting. C'est dans cette ville que se fait la croisée des grandes routes de navigation de l'est à l'ouest et du nord au sud de l'Empire.

Hañkoou est donc le centre du commerce de la Chine, et l'on ne saurait s'étonner qu'il ait pris une telle importance parmi les marchés du monde.

Le seul désavantage de cette ville si favorisée, c'est d'être beaucoup trop à la merci du Yangtze : quand les digues cèdent à la pression des eaux, les rues sont inondées, et les habitants s'enfuient sur les collines des alentours et sur des buttes d'origine artificielle, éparses comme des îles au milieu de la mer.

Même lorsque les rivières sont basses, on voit à ses pieds, du haut du « coteau de la Pagode », presque autant d'eau que de terre ferme; les fleuves qui serpentent dans la plaine, les coulées qu'a laissées çà et là le cours changeant du flot, les lacs épars dans les bas-fonds donnent à la contrée l'aspect d'une région émergeant à peine d'un déluge. Au lieu de suivre le cours du Yangtze, qui fait un grand détour vers le sud, les embarcations qui se dirigent à l'ouest vers Chasi passent directement par la chaîne des lacs, qu'unissent les uns aux autres des canaux bordés de levées : on abrège ainsi le trajet de plus des deux tiers.

De toutes les cités de l'intérieur, Hañkoou possède la colonie étrangère la plus considérable. Un beau quartier de maisons européennes à deux étages, séparé du fleuve par un vaste espace libre planté d'arbres, domine de sa masse régulière les constructions chinoises et contraste avec les baraques sur pilotis de Hañyang fou : on a fait des travaux énormes pour exhausser le sol de la concession européenne au-dessus du niveau des inondations et pour construire du grès rouge la levée de défense, haute de 15 mètres et longue de 4 kilomètres, à laquelle les Anglais ont donné le nom de *bund*, mot persan importé de leur empire hindou. Quant à la ville chinoise, elle n'a d'intéressant que son animation, son peuple grouillant, l'entrain de son commerce et de ses petites industries, dans des ruelles malpropres, des culs-de- sac et des rues très mal entretenues dont aucune de plus de 5 mètres de large.

Hañkoou reçoit par ses deux rivières les cotons du Houpé et du Hounan, les soies, les peaux, les graines oléagineuses, la cire végétale, l'opium et les plantes médicinales récoltées dans les montagnes du Setchouen.

C'est surtout le grand marché de la Chine pour le thé. On peut dire que la colonie étrangère dépendait presque uniquement, il y a quelques années, des oscillations commerciales de cette denrée. L'arrivée des premières feuilles de thé met tout le monde en mouvement : la foule se presse dans les fabriques et les comptoirs, les bateaux à vapeur viennent s'amarrer le long de la levée; jour et nuit, les rues et les places du quartier européen sont encombrées de gens affairés. Cette activité dure trois mois, précisément pendant la saison la plus chaude, la plus fatigante de l'année.

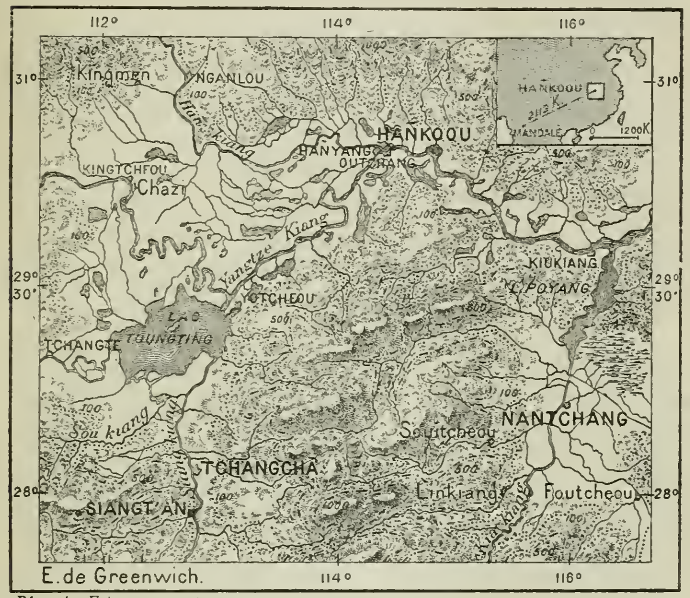
Il y a quelques années, l'excitation devenait une fièvre à la fin de mai, quand les bateaux en partance pour Londres étaient à la veille de compléter leur chargement, car la lutte de vitesse entre les navires procurait au vainqueur, non seulement la vanité du triomphe, mais aussi un prix de fret double des prix ordinaires.

Mais *Tempora mutantur!* Le commerce d'exportation se trouve maintenant surtout au pouvoir des maisons allemandes, qui sont également les plus actives pour l'importation des machines. Le commerce du thé se fait de plus en plus avec la Russie, de moins en moins avec l'Angleterre, tellement qu'en 1896 il n'est parti de Hañkoou pour Londres qu'un seul navire à thé. Dès que les caisses à thé ont été expédiées, par mer ou par terre, le silence se fait dans nombre de comptoirs, et il ne reste dans le quartier européen qu'un nombre bien moindre d'employés et de commis; les négociants chinois, dont les étrangers ne sont d'ailleurs que les commissionnaires, expédient presque seuls les tabacs, les peaux et autres marchandises du pays; ils exportent même de l'opium indigène, que l'on mélange avec l'opium de l'Inde pour le vendre aux consommateurs du Royaume Central.

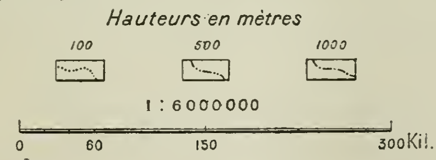
Les Russes, qui achètent les meilleures sortes de thé et les plus mauvaises, ont établi à Hañkoou le centre de leurs opérations pour l'achat et la « fabrication » des thés en briques, utilisés uniquement en Sibérie. Le commerce par terre entre Hañkoou et la Sibérie, par Singan et le territoire mongol, n'a commencé qu'en 1879 : les thés russes étaient transportés à Changhaï, d'où on les expédiait par mer à Tientsin, où les prenaient les caravanes de Kalgan et de Kiakhta. Mais les troubles ont barré cette route en 1900 et même tout un convoi fut perdu; par cette voie l'exportation totale de l'année, soit

d'environ 4 millions de kilogrammes, fut sept fois inférieure à celle de l'année précédente. C'est par la voie de Vladivostok que presque tous les thés à destination de la Sibérie ont été expédiés et l'on croit que cette nouvelle route restera la voie

Fig. 10. — Hañkoou et le cours du Yangtze, de Chazi a Kiukiang.




*D'après Friquegnon et autres.*




définitive jusqu'à la construction des chemins de fer qui rattacheront directement la Chine centrale à la Russie d'Europe.

C'est à Hañkoou que doit aboutir la route du haut Irtîch au Yangtze par le Kansou : des négociations ont eu lieu déjà entre les deux gouvernements pour l'ouverture de cette chaussée carrossable que remplacera tôt ou tard le tronc du chemin de fer trans-asiatique direct. De grands travaux d'art seront

nécessaires pour la traversée des montagnes, entre la vallée du haut Hoang-ho et celle du Weïho, puis entre la vallée du Weïho et celle du Hañ.

Une voie ferrée de très haute importance, celle de Peking à Canton, la « ligne vitale » du « Milieu » desservira aussi Hañkoou, celle-ci sous brève échéance, car, déjà livrée de la capitale jusqu'au fleuve Jaune, elle s'approche incessamment du fleuve Bleu.

Quant au commerce direct de Hañkoou avec l'étranger par la voie de mer, on peut juger de son importance par ce fait que le tonnage du commerce « maritime » était représenté dans cette ville de l'intérieur, à 1 100 kilomètres de l'Océan, par un mouvement de plus de 1 500 navires, il y a vingt ans; et en 1899 par plus de 3 000 navires et avec un chargement de 2 600 000 tonnes, sous pavillon anglais, pavillon chinois ou pavillon japonais, sauf rares exceptions. Les navires de 4 000 tonnes, venus d'Europe, viennent charger directement devant les quais de Hañkoou. Le vaisseau-amiral français *Charner* mouillait dans les eaux de Hañkoou en 1901.

La plupart de ces bateaux que l'on voit amarrés en plusieurs rangs devant les quais de Hañkoou viennent de ports qui se succèdent sur les bords du Hañ, en remontant bien loin la rivière, jusque dans la province de Chensi, jusqu'à la ville de Hañtchoung fou qui, située au midi des Tsin gling, à 470 mètres d'altitude, dans une vallée riche en froment, en coton, en tabac, en soie, fut en son temps capitale de la Chine; très déchue, il lui reste peut-être pourtant 80 000 âmes, d'après le missionnaire David.

Le Hañ est même quelquefois navigable jusqu'aux aciéries de Sinpou wan, à 1 895 kilomètres de Hañkoou, non loin de la source du fleuve; mais la ville que l'on considère comme la tête de navigation sur le Hañ est Tchitchiatien, cité de 12 kilomètres de tour, dont une garnison surveille avec rigueur la population remuante et où se trouvent de vastes entrepòts appartenant à des négociants du Fo'kien et de Canton.

En descendant ce précieux Hañ des origines de sa navigation en batellerie, on rencontre, alors qu'on a passé du Chensi dans le Houpé, la ville de Laoho koou ou « Bouche de la rivière Lao », et d'après une autre traduction, « la Gorge du Vieux fleuve » ; elle passe pour avoir 200 000 âmes, mais, suivant leur coutume, les Chinois ne lui donnent pas le titre de ville, parce que ce n'est pas une place murée. Port d'expédition très animé, chargeant surtout des balles de coton pour Hañkoou, les bateaux à vapeur pourraient remonter jusque-là dans la

saison des hautes eaux : à plus forte raison pourraient-ils le faire jusqu'à la ville double de Siangyang et Fangtchang, à 90 kilomètres en aval.

Siangyang fou est la cité murée de la rive droite, et Fang tcheng l'entrepôt commercial de la rive gauche : à elles deux elles compteraient 140 000 résidents. Ce qui fait leur importance, c'est, à une petite distance en aval, le confluent du Hañ et de la Rivière du Nord, de l'homonyme du fleuve du Petchili (Peï ho) comme de la rivière du Kouangtoung (Pe kiang). Le Peï ho, grossi du Tang ho, mène au nord, par des cols aisés, dans les riches plaines du Honan et sur les bords du Hoang ho; c'est une rivière couleur chocolat, de par les parcelles dont ses torrents dépouillent la terre jaune; il baigne Nanyang, ville à laquelle Hermann Michaëlis accorde 100 000 âmes, et son tributaire le Tang effleure Chikiatien, à laquelle ce même voyageur fait la même libéralité.

En se mêlant, large d'environ 150 mètres, au Hañ, le Peï ho l'élargit à 500 mètres, et peu à peu ce Hañ dont Hañkoou a tiré son nom écarte de l'une et de l'autre rive les monts qui l'enserraient jusque-là; elle devient un méandre dans la grande plaine de Chine; elle laisse à 6 kilomètres à gauche la ville de Nganlo, qu'on suppose peuplée de 50 000 à 60 000 habitants, avec le vaste enclos du tombeau d'un empereur de la dynastie qui a précédé celle des Mandchoux; puis à 15 kilomètres de sa rive droite, Chayang qu'habiteraient 40 000 à 50 000 hommes. C'est là que le fleuve tourne brusquement vers l'est pour se rapprocher du fleuve Bleu, à travers champs de riz, de blé, de tabac, de coton, plantations de mûriers, entre lacs, lagunes et palais, en passant devant de gros bourgs et une cité d'environ 50 000 habitants, qui a nom Tsienkiang hsien. A moitié chemin de Fang tcheng à Hañkoou, le port de Chayang tcheñ est aussi très commerçant: Richthofen y vit plus de 500 grosses barques réunies.

*VII — DANS LE HOUNAN. SIANGT'AN*

Le Hounan, c'est-à-dire « le Pays au sud du lac » (le Toungting), est déjà comparativement au Houpé une région sinon vraiment méridionale, du moins une contrée dont les plantes, le climat, les aspects annoncent l'approche du Midi.

Limité au nord par ce Houpé, à l'est par le Kangsi, au sud par le Kouangtoung et le Kouangsi, à l'ouest par le Koeïtcheou et le Setchouen, il se déroule du haut des Nan ling à

la rive droite du grand fleuve et appartient presque entièrement au bassin du Toungting ho, qui est le court déversoir du Toungting hou : ho, comme on ne l'ignore pas, c'est fleuve, rivière ; et hou, c'est lac.

Vaste de 216 000 kilomètres carrés (approximativement), il passe pour contenir 21 millions d'hommes, soit 97 au kilomètre carré, peuple vivant presque exclusivement de l'agriculture — ainsi que dans toute la « Fleur du Milieu » — sur un sol fécond dans les vallées, infécond sur les pentes déboisées. Mais il est à supposer que dès l'établissement du réseau des chemins de fer, l'industrie s'emparera de cette province très heureusement pourvue en trésors miniers : comme houille d'abord, en un bassin évalué à 56 000 kilomètres carrés qui déborde au sud dans le Kouang oriental (Kouangtoung); le fer, le cuivre, l'étain, et les métaux de moindre usage abondent.

Les « Hounanais », réduits en nombre par la rébellion des Taïping, qu'on trouve à l'origine de tant de ruines, ne sont pas tous de race et de civilisation chinoises; il y a parmi eux beaucoup de Yao jen, de la nation des Miaotze, principalement autour des cols des Nan ling.

Tous les voyageurs s'accordent à dire que les gens du Hounan sont les plus Européanophobes de tous les « Enfants de Han ». Cela vient de ce que, ainsi que la plupart des habitants du midi de la Chine, ceux bien entendu qui n'appartiennent pas aux aborigènes non chinois, ils se regardent comme de meilleure souche que leurs frères du nord, en tant que n'étant croisés ni de Mandchoux, ni de Mongols. En conséquence, ils estiment qu'ils ont pour devoir de conserver dans toute leur intégrité, les idées, mœurs et traditions de l'Empire; de cette persuasion à la haine des étrangers, le pas est facile à franchir.

L'existence dans le Hounan d'une puissante aristocratie terrienne, enrichie par le commerce, explique la proportion exceptionnelle des mandarins natifs de cette contrée, que l'on rencontre dans toutes les parties de l'Empire, et pour le plus grand mal de l'Empire.

La capitale du Hounan, Tchangcha, borde le Siang, qui est avec le Yuen le principal tributaire du grand lac Toungting. Le Siang n'est pas une rivière médiocre : parti de la province de Kouangsi, il parcourt 700 kilomètres et finit par avoir au delà de 500 mètres d'ampleur moyenne. Trois cent mille habitants, suppose-t-on, vivent dans la cité murée, de près de 9 kilomètres de tour, et dans les faubourgs qui la débordent. En face, sur les pentes d'une colline, s'élève le collège de Yolo, un des plus célèbres de la Chine, où plus de mille jeunes gens

de vingt-deux à vingt-cinq ans étudient en particulier, se bornant à questionner leur professeur, quand ils se heurtent à quelque difficulté dans leurs études.

En aval de Tchangcha, un chaînon de granit, que traverse le Siang, a donné une certaine importance industrielle à la contrée : la pierre est utilisée pour la fabrication de dalles et de mortiers que l'on expédie au loin, et les argiles du granit décomposé sont employées dans les nombreuses poteries de Toungkouan, où l'on fabrique des tuiles vernissées de toutes couleurs et couvertes de dessins bizarres, qui servent pour les toitures des temples et des maisons particulières dans le Hounan et les provinces voisines.

Plus bas, un peu en amont de l'embouchure du Siang, Siangyin est le port supérieur du lac. Yotcheou, où le lac se déverse dans le fleuve, a pris de l'importance comme escale et entrepôt, mais n'est pas aussi considérable que pourrait le faire présumer son heureuse position au point de rencontre de deux voies commerciales telles que le Yangtze et le Siang. Dans cette région, le marché de Hañkoou attire tout le mouvement des échanges. Toutefois l'ouverture du port de Yotcheou au commerce direct avec l'étranger ne peut manquer d'accroître l'importance de cette ville si bien située.

L'activité commerciale, aux parages du lac Toungting, est tout à fait extraordinaire. Comme l'explique un des rapports de la Mission Lyonnaise, on est effrayé en songeant au nombre de jonques qui circulent sur les canaux du grand delta formé par les rivières qui se jettent dans le lac. C'est par milliers que l'on chiffre les jonques, par centaines de milliers la gent batelière, par millions de kilogrammes le tonnage effectif de marchandise, circulant dans tous les sens. On dirait que c'est pour mieux noyer les éléments de calcul que les grandes artères de la province convergent dans l'étroit chenal de Lingtse keou, en y amenant leur énorme contingent de navires, et le riz, le bois de construction ou d'ébénisterie, le charbon, le sel, le sucre, le coton brut ou filé, les cotonnades indigènes, les huiles fluides ou concrètes, les graines oléagineuses, le thé, l'opium, les « médecines », les fibres de palmier, les cordages, les métaux, la matière tinctoriale, tous les objets si variés de l'industrie chinoise.

Si au lieu de le descendre on remonte le Siang à partir de Tchangcha, l'on arrive à l'une des métropoles de la Chine, à l'une de ces villes auxquelles on attribue, presque toujours à tort, au moins un million d'âmes.

Siangt'an est située, ainsi que son nom l'indique, sur un rapide de la rivière Siang, que peuvent néanmoins remonter

les barques : des jonques portant un chargement de 25 à 30 tonnes ancrent par milliers devant la ville. La cité murée borde la rive gauche sur une longueur de 5 kilomètres, mais ce n'est pas là qu'est le siège du commerce : la vie s'est portée dans les vastes faubourgs qui rayonnent dans tous les sens, le long de la berge et des routes.

Le grand privilège de Siangt'an est d'occuper à peu près le milieu du Hounan oriental, de beaucoup la partie la plus riche de la province, et d'être par sa rivière le lieu d'arrêt et l'entrepôt nécessaire des voyageurs et des marchandises qui vont et viennent entre les provinces centrales et méridionales, par les trois passages Koeï ling, Tche ling et Meï ling. Le vaste triangle formé par les trois cités de Tchoung tcheng, Hañkoou, Canton, a Siangt'an pour centre.

La routine commerciale a fait aussi de cette ville l'entrepôt des médecines et des drogues de toute espèce pour la Chine entière. C'est là un élément de trafic très considérable dans un pays où les remèdes, racines, pilules ou tisanes, sont plus en honneur que chez tout autre peuple : sur les routes des alentours, on rencontre des caravanes composées uniquement de coulis et de bêtes de somme portant des caisses de drogues médicinales.

De même que dans les autres villes de l'Empire, presque tous les riches négociants et les banquiers sont des immigrants du Chañsi, les « juifs » du Royaume Central : partout, sur le penchant des collines, on aperçoit leurs gracieuses maisons de campagne bien ombragées et entourées de terrains que font valoir des fermiers.

La révolution commerciale qui s'est accomplie depuis l'ouverture des ports aux négociants étrangers et l'arrivée des bateaux à vapeur sur le fleuve Bleu auraient eu pour conséquence inévitable de diminuer l'importance relative de Siangt'an, laissée en dehors des grands chemins du trafic, si justement la plus grande voie commerciale de l'Empire, celle de Peking à Canton par Hañkoou, n'avait pas choisi son tracé par la vallée du Siang.

Et pour tout dire, Siangt'an ne peut pas ne pas prendre dans l'avenir une grande valeur industrielle grâce aux gisements houillers du Hounan, qui ne sont pas inférieurs en puissance à ceux de la région du Hoang ho. Sans doute les charbons bitumineux de la région voisine de Siangt'an sont peu appréciés, mais les anthracites de Louiyang, dans le bassin du Loui, l'un des affluents supérieurs du Siang, sont parmi les meilleurs qu'on connaisse : ils sont d'ailleurs exploités fort activement, et des milliers de bateaux sont employés au trans-

port du charbon de Louiyang à Siangt'an et au Yangtze. Même Hañkoou et Nanking reçoivent de ce charbon pour les bateaux à vapeur du fleuve. Richthofen évalue à 150 000 tonnes au moins la quantité d'anthracite extraite annuellement des gisements du Loui ho.

Le Yuen ou Yuan, l'autre maître affluent du Toungting, dans la direction du sud-ouest, est plus long que le Siang, et arrive à près de 1 000 kilomètres, avec 500 ou 600 mètres de largeur dans le bas de sa course.

En remontant ce « kiang », parti du Koeïtcheou oriental, on reconnaît au premier aspect qu'il n'a pas la valeur commerciale du Siang, qu'il est moins aisément praticable et beaucoup moins fréquenté. La plupart des embarcations ne dépassent pas à la montée Tchatcheou fou, le principal marché du Hounan occidental; et ceux qui demandent un fort tirant d'eau ne vont pas au delà de Tchangta fou, ville accessible en tout temps aux lourdes embarcations, peu éloignée du lac, à 60 kilomètres en aval des premiers rapides de la rivière.

Dans ce Tchangta ou Tchang-to, ville « somptueuse », s'entreposent les marchandises pour une partie du Koeïtcheou et pour le pays des Miaotze. Tchangta a été à peine effleurée par l'insurrection des Taïping : « ainsi s'explique, dit Fr. Garnier, le luxe surprenant des ponts, des quais et des routes ». Les deux grandes villes de la province, Tchangtcha et Siangt'an, ont été assiégées par ces bandits pendant quatre-vingts jours, mais elles ont résisté victorieusement.

*VIII DANS LE KIANGSI*

Par sa situation à la droite du Yangtze, son déroulement vers le midi jusqu'au faîte des Nan ling, son climat demi-méridional, son lac Poyang, si pareil au Toungting, le Kiangsi, c'est-à-dire le « Pays à l'ouest de la rivière », ressemble absolument au Hounan; seulement son lac ne reçoit qu'un seul grand cours d'eau, contre les deux qui trouvent leur repos dans le Toungting : ce cours d'eau se nomme le Kia kiang ou Tchang.

Ce territoire confronte : du nord au Houpé et au Nganhoeï, de l'est au Tchekiang et au Fo'kien, du sud au Kouangtoung, limites entre lesquelles on lui accorde 180 000 kilomètres carrés, le tiers de la France, avec 24 600 000 habitants, contre 26 500 000 en 1842.

Encore que fortement hypothétiques (et c'est le cas pour la population de toutes les provinces) ces nombres indiquent

par leur comparaison que les malheurs, malaises, massacres, famines, typhus et maladies ont fait ici aussi leur œuvre dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Si le Kiangsi possède réellement 24 600 000 personnes sur 18 millions d'hectares, il entretient 137 individus au kilomètre carré, bien près du double de la densité de population française.

Mais il se peut que la province ait beaucoup moins d'habitants que le nombre admis : elle a beau développer d'admirables plaines dans ses vallées basses et autour de son lac Poyang — terres d'ailleurs çà et là légèrement insalubres par excès d'eau sous un climat chaud-humide, — elle est chargée de montagnes tantôt sylvestres, tantôt nues et peu ou point labourables ou « jardinables »; ces monts, il est vrai, sont veinés d'or, d'argent, de fer, d'étain, de plomb, mais on n'exploite guère ces trésors.

Il n'y a pour ainsi dire pas d'autochtones, de pré-Chinois en Kiangsi : en quoi ce territoire diffère singulièrement de plusieurs de ceux qui l'avoisinent. D'après le docteur Deblenne, de la Mission Lyonnaise, il y a probablement dans le Setchouen un septième de non-Chinois, soit 6 500 000 sur 45 000 000; dans le Yunnan, deux tiers, ou 5 000 000 sur 8 000 000; dans le Koeïtcheou, la moitié, donc 3 500 000 sur 7 000 000; dans le Kiangsi, les sept dixièmes ou 5 000 000 sur 7 000 000 — ces nombres comprennent les métis de Chinois et d'autochtones. Il s'en faut, on le voit, que l'assimilation ait fini son œuvre dans la Chine méridionale.

La capitale du Kiangsi, Nantchang, s'est établie à l'origine du delta dont le Kia kiang a diminué le lac Poyang, dans une campagne de fertilité renommée. Comprise dans une enceinte de près de 10 kilomètres, elle n'a point pris place parmi les cités peuplées ou surpeuplées du « Milieu », quoiqu'elle ait de grands avantages comme lieu de convergence des routes d'une vaste contrée; mais ses communications avec Canton sont difficiles, à cause de l'âpreté des montagnes.

Le Kia kiang admet les bateaux à vapeur légers jusqu'aux murs de Nantchang, mais comme on embarque surtout le thé et la porcelaine, les deux grands produits de la contrée, dans les ports de la rive orientale du Poyang, cette ville n'a pas grand trafic. Elle manque aussi d'édifices curieux, si ce n'est des pagodes et des arcs de triomphe élevés en l'honneur de veuves devenues fameuses par leurs vertus; mais elle se distingue par la régularité et la propreté de ses rues : à cet égard, elle ressemble à la capitale du Setchouen.

En remontant la vallée du Kia kiang au-dessus de Nantchang on la voit admirablement arrosée par des appareils élévatoires en bambou, très soigneusement cultivée, très habitée et, dit Wells Williams, égale à n'importe quelle autre au monde pour la densité de la population, la richesse et la variété des produits, la diligence de l'agriculture. On rencontre Lin kiang, qui vend beaucoup de plantes médicinales, et Kingan que suivent les « dix-huit rapides », interrompant la navigation durant les eaux basses, au sein d'un admirable paysage rocheux. Puis vient Kantcheou, cité murée fort commerçante avec une multitude de bateaux, des fabriques d'encre de Chine et du vernis fait du suc des « arbres à vernis » de la contrée (*Rhus vernicifera*). La navigation ne s'arrête tout à fait qu'à Nangan, au bas du fameux col de Meï ling, au faîte entre Yangtze et Si kiang. C'est à Nangan qu'on s'embarque pour Peking, voyage de quatre cents lieues en ligne droite, huit cents par rivières et canaux, « dans des barques longues, profondes, qui ont des nattes de jonc pour voiles ».

Yaotcheou, sur une haute falaise de la rive du Poyang, est une ville forte de 6 kilomètres d'enceinte, d'où des escaliers partant de « portes triomphales » descendent à un port encombré de jonques pour l'expédition des porcelaines : celles-ci viennent principalement de Kingte' tcheñ, à 65 kilomètres au nord-est.

Au siècle dernier, plus de 500 fabriques de porcelaine étaient groupées près de cette ville, que surmonte un nuage de fumée, noir pendant le jour, illuminé de jets de flamme pendant la nuit. Un million d'hommes habitaient alors ce pays de fabriques; mais il est certain que la population a diminué depuis. C'est de l'an 1004 de notre ère que date la porcelainerie de Kingte' tcheñ, qui créa tant de merveilles, chefs-d'œuvre les plus réputés du monde. Il n'en sort plus de pièces « miraculeuses », mais, toujours fort estimée en Chine, elle donne lieu à un très grand commerce, qui se concentre principalement autour de Yao-tcheou, près du bord oriental du Poyang : le port de cette ville est toujours encombré de barques et de jonques, qui viennent prendre le précieux chargement. En réalité la porcelaine de Kingte', qui pendant tant de siècles fut sans rivale, est maintenant bien inférieure aux porcelaines d'Europe, pour la pâte, la forme et le dessin; les usiniers de Kingte' tcheñ ont vainement essayé d'entrer en concurrence avec les fabricants étrangers. C'est la province de Ngan hoeï, voisine de Kingte' tcheñ, qui fournit à cette ville ses deux espèces de terre à porcelaine.

A l'est et au sud-est, vers les frontières du Fo' kien, s'ouvrent des vallées qui produisent des thés exquis, auxquels la ville de Hokoou donne son nom. Au nord-est, s'élève le Sönglo chañ, où se découvrit l'art d'utiliser les feuilles du précieux arbuste.

Les deux grands « emporia » de la province bordent la rive droite du Yangtze : Kiukiang un peu en amont du large déversoir du Poyang, et Houkoou à ce déversoir même, sur sa rive droite.

Kiu kiang ou la « Ville des Neuf Fleuves », sur l'étroite péninsule rocheuse qui sépare le lac Poyang du Yangtze, a de l'importance comme lieu de passage des denrées de la province de Kiangsi, surtout des tabacs et du thé noir, auquel les négociants étrangers ne reprochent que d'être trop apprécié en Chine même, de sorte qu'ils ne peuvent faire de bénéfices en Europe sur le prix de cette denrée. Un quartier européen, protégé comme celui de Hañkoou par une forte digue, s'est élevé, depuis qu'un traité a ouvert la cité des Neuf Fleuves au commerce européen, qui s'y « escrime » sur une foule d'objets : opium de l'Inde, cotons et cotonnades, allumettes de l'Inde et du Japon, thé, ramie, indigo, suif végétal. Le mouvement de la navigation y a porté en 1899 sur 3 389 vaisseaux et 2 866 196 tonnes, contre 1 421 170 tonnes en 1880. On prétend que Kiu kiang avait 500 000 âmes avant sa prise par les Taïping en 1857 : il lui en resterait 50 000, ou même seulement 35 000; 70 000 d'après Marcel Monnier.

Selon la plupart des marins et des négociants, c'est Houkoou qu'on aurait dû choisir plutôt que Kiukiang comme ville de commerce international. Certainement sa situation au débouché naturel, fatal, de tout le Kiangsi dans la vallée du Yangtze, devrait lui valoir une suprématie commerciale qu'elle n'exerce aucunement; pas plus que Yotcheo, semblablement placée au débouché de tout le Hounan. Cité de beaucoup la plus peuplée du Kiangsi, Houkoou passe pour contenir 300 000 habitants.

*IX DANS LE NGANHOEI*

Le Nganhoeï (An-houi, An-hui) suit le Kiangsi sur le cours du fleuve Bleu.

Très poétique est le nom de cette province au cas où il signifierait « les Bourgs pacifiques »; mais des sinologues professent que Nganhoeï réunit simplement le premier monosyllabe de la désignation de ses deux maîtresses villes : Nganking et Hoeïhou.

Elle a pour bornes : à l'ouest, le Houpé et le Honan; au nord et à l'est, le Kiangsou et le Tchekiang; au sud, le Kiangsi; frontières entre lesquelles son aire atteint environ 142 000 kilo-

mètres carrés, soit un peu plus du quart de la France, et la place pour dix millions d'habitants au plus, au taux de densité de la population française. Mais on suppose que le Nganhoeï entretient 21 millions d'hommes, soit 148 personnes au kilomètre carré. Et la foule des hommes y était bien plus pressée avant le milieu du siècle dernier, du moins à en croire le recensement de 1842, qui donna 36 600 000 individus, ou 258 par 100 hectares, sans doute plus que la vérité; mais il y a toute certitude que la révolte des Taïping a lourdement pesé sur le pays des Bourgs pacifiques.

Fort bon pays, même excellent avec son opulente vallée du Yangtze, ses vastes plaines autour du lac Tchao et le long du Hoaï ho; mais, contre l'ordinaire des provinces chinoises, il n' « exhibe » aucune ville vraiment grande.

La capitale, Nganking (Anking), assez belle cité de la rive gauche du Yangtze, n'aurait que 40 000 habitants.

Plus bas, Tchitcheou fou, sur la rive droite, s'enferme en une enceinte de 5 kilomètres, en des campagnes couvertes d'arbres à thé, non loin de Tatoung, qui est une cité très commerçante surtout en sel, houille, thé, chanvre et riz.

Plus bas encore, Wouhou (Ouou, Hoeï hou) la grand'ville du Nganhoeï, forte de près de 100 000 habitants, est un des ports du fleuve depuis longtemps ouverts à l'Europe. La valeur des échanges internationaux s'y est élevé à 40 millions de francs en 1890, et le tonnage du port en vapeurs et en jonques y dépassa dans la même année 5 875 000 tonnes. Ville d'industrie, sa ficelle rouge est connue dans tout l'Empire, et depuis deux siècles on vante ses couteaux et autres objets en acier, pourtant bien inférieurs à ceux qu'on importe d'Europe. Dans une vallée des environs on fabrique l'un des meilleurs papiers de la Chine pour l'écriture et le dessin : l'écorce de l'arbre à suif, le liber du mûrier et la paille de froment sont les matières premières qu'on y emploie.

*X DANS LE KIANGSOU : NANKING*

Des « Bourgs pacifiques » le Yangtze passe dans les « Coulées du Fleuve » : c'est ce que veut dire le nom de Kiangsou : à moins qu'il n'y ait tout simplement dans ce mot, d'après Wells Williams, la première syllabe de Kiang ning (ou Nanking) et celle de Soutcheou, la première de ces villes étant capitale de la province et la seconde une des principales cités chinoises.

Le Kiangsou, l'une de six provinces littorales de la Chine, longe à l'orient la mer chinoise; du nord il confronte au Chañtoung, de l'ouest au Nganhoeï, du sud au Tchekiang.

Long de 600 kilomètres environ de nord-nord-ouest en sud-sud-est, mais n'en ayant que 170 à 250 dans le sens opposé, ses 100 000 kilomètres carrés seulement le mettent en état de grande infériorité comme étendue de territoire : l'unique Tchekiang est au-dessous de lui, de par ses 95 000 kilomètres carrés, pas plus.

Mais il n'y aurait pas moins de 21 millions de Chinois sur ces 10 millions d'hectares — 210 individus au kilomètre carré, ce qui en fait ou en ferait le plus densément peuplé des dix-huit territoires du « Milieu ».

Même, cette surpopulation aurait été bien supérieure encore : le dénombrement de 1842 fournit, à tort sans doute, le nombre « fantastique » de 39 646 925 personnes, soit près de 400 par kilomètre carré. Les assassinats de la guerre des Taïping, puis les maladies et famines vidèrent plus qu'à demi la province, qui s'est à nouveau colonisée, comme le Nganhoeï et autres territoires également « raréfiés » de population, par une immigration arrivée d'un peu partout en Chine : c'est de là que vient la fort grande diversité de types des résidents du Kiangsou.

Que ce pays ait tant de villes et de bourgs, tant de paysans et d'urbains, son heureuse situation, sa prodigieuse fertilité le comportent, encore que sa surface utile soit très inférieure à ce qu'on attendrait de ses dix millions d'hectares : aucun pays du monde ne pourrait probablement montrer autant d'eau courante ou stagnante, coulées du grand fleuve, rivières, lacs, étangs, canaux en tous sens. C'est une Hollande aussi tirée que possible du marécage primitif, mais encore très imprégnée d'eau, et pourtant salubre, malgré le soleil de ses latitudes qui, dans le sud, approchent du 30e degré.

La capitale du Kiangsou, en même temps que la résidence du vice-roi du Kiangnan, c'est-à-dire de l'ensemble des deux provinces de Kiangsou et de Nganhoeï, Nanking (ou Kiangning) fut jadis la métropole de la Chine entière, de 317 à 582, et de nouveau de 1368 à 1403; longtemps aussi ce fut la plus populeuse cité du monde. Même, lorsque la résidence impériale eut été transférée à Peking, la cité des bords du Yangtze resta sa rivale par le nombre des habitants et sa supérieure en industrie et en commerce.

En l'an 1853, Nanking reprit son rang comme résidence d'un chef d'État, le « roi Céleste » ou souverain des Taïping;

mais le nouvel Empire ne devait pas avoir une longue durée, et Nanking, après un siège meurtrier qui ne dura pas moins de deux ans, fut prise en 1864 par l'armée impériale : ce qui restait des défenseurs fut passé au fil de l'épée et la ville changée en un amas de ruines. Après le passage des exterminateurs, quelques milliers de mendiants faméliques errant parmi les décombres, gîtant dans les fossés sous des huttes de branchages, étaient toute la population de la « Résidence du Sud ».

La paix a permis à Nanking de renaître de ses cendres, mais l'espace enfermé par l'énorme enceinte de 30, on dit même 35 kilomètres, comprend encore bien des champs et des décombres, où l'on chasse la bécassine, le faisan, même le gros gibier.

C'est pourquoi l'on a pu comparer la Nanking des Empereurs « jaunes » à la Rome des Césars pour les vastes solitudes, les ruines et les débris, la gloire envolée; mais son fleuve est autre que le Tibre et elle ne couvre pas sept collines et leurs intervalles de vallée.

Elle est à la rive droite du Yangtze, à 900 kilomètres sud-sud-est de Peking à vol d'oiseau, à 1 075 par les routes; à 1 150 nord-est de Canton par la ligne droite, 1 220 par les chemins ordinaires.

Si à la revenue de nombreux fugitifs et à l'arrivée de familles des diverses provinces elle a récupéré de cent à deux cent mille habitants, au lieu des huit cent mille d'avant 1853, elle a perdu tous les édifices qui faisaient sa gloire, sauf son enceinte flanquée de tours. La pagode dite « de porcelaine », ou plutôt la tour « en pierres précieuses vitrifiées », jadis si fameuse, fut réduite en débris pendant la guerre des Taïping, et les tuiles vertes de ses toits, les porcelaines coloriées de ses murs sont déjà devenues rares dans les monceaux où vont fouiller les visiteurs anglais pour emporter des « souvenirs »; les débris de la tour ont servi à construire les ateliers d'une fabrique d'armes. Cette *paongan tah*, construite de 1411 à 1430, devait avoir treize étages et 100 mètres à peu près, mais on l'arrêta à 80 mètres en neuf étages; à ses toits pendaient des cloches, au nombre de 150 en tout. Elle dépassait donc singulièrement les cent pieds environ de hauteur au-dessus desquels un édifice incommode le feng-choui. Mais aussi c'est justement une question de feng-choui qui a causé sa perte : quand les Taïping la détruisirent en 1856, c'est parce qu'ils craignaient l'influence « géomantique » de la tour pour le succès de leur cause. Donc faite de briques, et revêtue de porcelaines vertes, rouges, jaunes, blanches (et d'autres couleurs encore), mais avec prédominance du vert, « elle était sur-

tout belle et gaie quand elle reflétait le soleil. Au temps de sa « jeunesse » 140 lampes l'éclairaient, la plupart suspendues au dehors, et l'écrivain chinois disait d'elle : « Quand ces lampes sont allumées, elles éclairent les 33 cieux; elles découvrent le bien et le mal parmi les humains, et elles détournent à jamais les misères de l'homme ». Que des Chinois aient jeté par terre un pareil édifice rien que pour ne pas contrarier une idée saugrenue, c'est assez pour nous faire comprendre pourquoi la Chine manque totalement de beaux ou vieux édifices dignes d'éternels hommages, comme un Parthénon, un Colysée, une grande cathédrale romane ou gothique. — Telle était cette tour, plus célèbre en Europe que tout le reste des choses chinoises quand nous en étions encore dans l'ère des « Chinois de paravent. »

Le gouvernement chinois a construit l'un de ses arsenaux militaires tout près de la ville, divisée comme toute autre capitale de province en cité chinoise et en cité tartare, et l'industrie privée y a fondé des établissements divers, tels que fabriques d'encre, de papier, de fleurs artificielles, de soie, de crèpe et de ces étoffes de coton, qui, sous le nom de « nankins », ont servi jadis de modèles aux tisseurs d'Europe. Les plus beaux satins chinois proviennent aussi de cette ville, qui a repris son rang de métropole du beau langage des belles-lettres; jusqu'à 12 000 jeunes gens viennent y subir les examens annuels. De grandes bibliothèques se sont reconstituées à Nanking, et des imprimeries nouvelles s'y sont ouvertes avec un matériel chinois et européen. Parmi les immigrants de la cité restaurée, les mahométans sont nombreux : on les évalue à une cinquantaine de mille.

De même que la « Résidence du Nord », la « Résidence du Sud » a dans ses environs immédiats, à quelques kilomètres vers l'est, un enclos funéraire impérial, mais un seul « podestat » y dort du dernier somme, le second empereur de la dynastie des Ming, mort à la fin du xiv^e^ siècle. Il repose, au bout d'une longue avenue, « sur la plate-forme d'un énorme cube en maçonnerie de 20 mètres de haut sur 100 mètres de côté »; tout autour, dans le parc consacré aux mânes du tout-puissant défunt, se dispersent les ruines des temples et des palais détruits par les rebelles ; et tout au long de l'avenue veillent des effigies colossales d'hommes et de bêtes : hommes officiels comme princes et mandarins, hommes de guerre « tels que cavaliers la lance au poing »; animaux réels « comme chameaux ou éléphants armés en guerre » ou fantastiques tels que « dragons rampants ou dressés »; de distance en distance, de grandes tables de pierre, vastes dolmens chinois, s'appuient sur des

piliers de roches. En pleine nature, ainsi que les autres « Saint-Denis » de la Chine, cette avenue, ces vieux arbres, ces gigantesques serviteurs muets veillant aux deux bords de l'avenue sur la tranquillité de l'Ombre impériale, cette nécropole d'un seul donne au visiteur une impression de grandeur mélancolique. Dans la campagne environnante s'élèvent quelques buttes de volcans.

L'activité commerciale du Kiangsou s'est concentrée principalement dans la ville de Tchingkiang, située à l'est de Nanking, également sur la rive droite du Yangtze kiang, mais en face de l'entrée méridionale de la rivière des « Transports »; en outre, des canaux naturels et artificiels la font communiquer avec Changhaï; Tchingkiang se trouve donc à la croisée de voies commerciales d'extrême importance. Aussi s'est-elle relevée des deux désastres qui l'ont frappée pendant ce siècle. En 1842, l'armée anglaise y remporta la victoire qui lui permit de dicter à la Chine le traité de Nanking, mais elle ne trouva que des morts dans Tchingkiang; les défenseurs mandchoux avaient égorgé les femmes et les enfants et s'étaient tués à leur tour pour ne pas subir la domination détestée des « Barbares aux cheveux roux ». En 1853, elle fut prise par les Taïping, et, quatre ans après, la population fut massacrée par les Impérialistes : c'était mourir deux fois. Comme à Nanking, il ne resta que des murs, et çà et là quelques malheureux gîtant dans les décombres.

Remontée à 130 000, 150 000, 175 000 habitants — on n'ose guère affirmer aucun de ces nombres, — Tchingkiang est un des ports du fleuve ouverts au commerce des étrangers. On supposait que le trafic s'y développerait très vite, mais on n'avait pas réfléchi qu'elle est maritimement trop près de Changhaï, fluvialement trop près de Hañkoou, pour accaparer les transactions de cette région de la Chine. Puis l'extrême délabrement du Canal Impérial lui a nui; d'autant que le « tribut du riz », c'est-à-dire le transport des riz du sud dans les provinces du nord, a pris de plus en plus la route de mer, bien plus rapide, bien moins coûteuse que la voie de navigation intérieure. Cependant le commerce extérieur de Tchingkiang s'est élevé en 1898 à 90 millions de francs, et le mouvement du port vraiment prodigieux, à 5 794 000 tonnes, dont 8 250 000 tonnes pour les vapeurs et 3 544 008 tonnes pour les jonques; les étrangers étaient en 1900 au nombre d'une trentaine à Tchingkiang; en face de la ville, au milieu du fleuve, se montre l'île charmante dite Tsias-chañ ou « montagne d'Argent », parsemée de pagodes bouddhistes.

De l'autre côté du fleuve se trouvait autrefois la cité considérable de Koatcheou, où le gouvernement avait établi son principal dépôt de sel sur les bords du Yangtze. Parfois dix-huit cents jonques se pressaient dans la rade pour y prendre leur chargement; mais les érosions du fleuve ont emporté peu à peu la ville, et maintenant il en reste seulement quelques maisons.

A peu de distance au nord, sur les bords du Grand Canal, Yangtcheou, place commerçante, passe pour contenir 360 000 habitants : c'est l'ancienne capitale du royaume de Yang, qui, d'après quelques étymologistes, aurait donné son nom au Yangtze kiang; c'est aussi la « grande et noble cité » de Yanju, que Marco Polo, fraternellement accueilli par les Chinois, gouverna pendant trois années; elle avait alors 1 500 000 âmes, nous dit la chronique.

*XI*
*CHANGHAÏ, SOUTCHEOU.*

Le port de Changhaï, le plus rapproché de l'entrée du fleuve, est formé par le Hoang pou, coulée qui s'y réunit à la coulée du Vousang ou Wousoung, et s'ouvre à 21 kilomètres en aval sur la rive droite de l'estuaire du Yangtze.

Changhaï, qui se traduit en français par « la Haute Mer », est maintenant la plus commerçante des places maritimes de l'Empire, et sous ce rapport deux villes seulement, Hongkong et Bombay peuvent rivaliser avec elle dans toute l'Asie.

Pourtant, lorsque les Anglais firent choix de cette position, en 1842, pour y établir leurs comptoirs, il semblait difficile qu'ils pussent jamais réussir à faire de la ville du Hoang pou une rivale de Canton ou d'Amoï. Il est vrai que Changhaï, port de la cité considérable de Soutcheou et de tout le riche district environnant, avait déjà d'importantes relations commerciales, et de plus il avait le grand avantage géographique de commander l'entrée du fleuve navigable qui traverse entièrement l'Empire de l'ouest à l'est. Mais il fallait lutter contre les difficultés du sol et du climat, consolider et exhausser les terrains, les couper de canaux, assécher les mares, purifier l'air de ses miasmes; en outre, il fallait nettoyer et baliser le chenal de navigation, pour maintenir un libre accès aux navires arrivés de la haute mer.

L'assainissement du sol a été mené à bonne fin, du moins autant qu'il est possible de le faire dans une campagne aussi humide; mais la partie la plus importante de la tâche, au point

de vue commercial, est loin d'être achevée. Une barre dangereuse sépare l'estuaire et le Hoang pou ou fleuve des « Eaux Jaunes », sur lequel est située Changhaï. Même dans les trente dernières années, cet obstacle a grandi ; tous les ans des bateaux s'envasent dans les bancs, les navires d'un fort tirant évitent de remonter jusqu'à la ville. Il n'y a plus aujourd'hui que 4 mètres et demi d'eau à marée basse sur la barre du Hoang pou-Vousang. Si les négociants étrangers n'avaient récemment imposé au gouvernement chinois d'entreprendre tous les travaux nécessaires pour le curage de la passe, il eût été à craindre que Changhaï ne restât tôt ou tard perdue dans l'intérieur des terres, sur le bord d'une crique marécageuse.

Ce ne sera qu'un petit changement géologique de plus sur un sol que se disputent les alluvions du Yangtze et les flots de la mer. D'après les traditions chinoises, Changhaï avait été bâtie au bord de l'Océan, dont elle se trouve actuellement éloignée de 40 kilomètres. Le « vent jaune », c'est-à-dire le courant atmosphérique du nord et du nord-ouest, chargé de la poussière du désert, le créateur de la Terre jaune, souffle fréquemment à Changhaï.

Le commerce des denrées locales enrichit les premiers négociants européens établis à Changhaï, dont la prospérité spéciale eut pour cause les désastres nationaux. La guerre des Taïping fit refluer les fugitifs en multitudes sur les terrains concédés aux étrangers. Lorsque la ville de Soutcheou fut détruite, en 1860, Changhaï lui succéda comme grande cité de la contrée; on y voyait les maisons s'élever du sol comme par enchantement. Mais, les rebelles ayant été repoussés de Changhaï et de son district, puis exterminés, le reflux de la population se fit vers l'intérieur, et d'un demi-million le nombre des résidants chinois descendit à 65 000. Il est présentement de 450 000 à 500 000 dont au-delà de la moitié dans l'enceinte des concessions européennes.

« Le pli était pris », les habitudes commerciales aussi, et déjà les lourds palais des négociants étrangers bordaient le fleuve, au nord de la ville murée des Chinois, qui est une cité assez sale, peu engageante, comprise dans une muraille de près de 5 kilomètres de tour, précédée d'un fossé boueux, suivant l'usage.

Aussi Changhaï ne tarda guère à devenir le port central d'où les marchandises d'Europe sont réexpédiées vers les autres marchés de l'Empire. La « concession » anglaise, dont les habitants gèrent librement leurs intérêts, est la « colonie modèle, la république du Hoang pou », Whampoa en anglais.

Le territoire concédé aux Américains, au nord de la rivière de Soutcheou, est réuni depuis 1863 à la municipalité britannique, et déjà toute la partie occidentale de la banlieue, autour du champ de courses, est couverte de constructions d'aspect européen. La concession française, qui est autonome aussi, donne asile à 40 000 « fils de Han » et à 444 blancs. L'ensemble de ces colonies étrangères, la « ville européenne » de Changhaï, s'étend sur 750 hectares, presque le dixième de Paris sans les faubourgs.

On y remarque d'énormes hôtels, clubs et palais, le monument de « l'armée toujours triomphante », qui, faite d'Anglais, de Français, de Chinois, battit les rebelles Taïping en maintes rencontres, de 1862 à 1864, et deux statues d'Anglais : celle de Gordon, l'illustre condottière qui avait mis son énergie au service du gouvernement chinois dans la lutte contre les Taïping; et celle de Margary, massacré dans le Yunnan. Le nombre des « diables étrangers » y est d'environ 6 000, dont 3000 Anglais; après quoi viennent des Yankees, des Allemands, des Français, des Portugais et un nombre croissant de Japonais. Ces « barbares », roux ou autres, se plaignent parfois du climat brusquement changeant de la ville, au passage de l'une à l'autre de ses saisons contraires, d'hiver à été, d'été à hiver : alors ils y contractent facilement des bronchites, des pneumonies et des rhumatismes.

Au midi de la ville chinoise de Changhaï se prolonge le faubourg de Tongkatou, tandis qu'à l'est, sur la rive opposée du fleuve, s'étend Pountoung, appelée souvent la « Petite Europe », en raison des nombreux Chinois chrétiens qui l'habitent. Les campagnes qui entourent Pountoung sont défendues contre les inondations de la mer et des eaux courantes comme le sol de la Néerlande : du côté de l'Océan, cinq levées concentriques bordent le littoral.

Le thé de Chine, qui s'en va de plus en plus en Russie, de moins en moins en Angleterre et aux États-Unis, a cessé d'être « l'âme » du commerce de Changhaï. C'est surtout l'importation des cotonnades et lainages, de l'opium, des mille et un objets de l'industrie européenne, la plupart « mauvais, mais pas chers », suivant la formule, qui donnent au port l'ampleur de son trafic et recouvrent la rivière Hoang pou d'une forêt de mâts. A l'exportation, c'est la soie grège expédiée aux États-Unis, en France, en Angleterre — pour 160 millions de francs en 1899, — le coton envoyé en Angleterre et au Japon, les étoffes et les filets de soie manufacturés à Changhaï même, où se sont déjà construites maintes usines copiées sur celles de l'Occident.

En ces dernières années, avant la guerre sino-européenne, la valeur du commerce annuel de Changhaï était de 600, de

Fig. 11. — Changhaï et les bouches du Yangtze.




700, de 800 millions de francs, un milliard : ainsi, en 1898, on arrive à 1 030 000 000 francs, dont plus de deux tiers à l'importation. En 1896, avec un commerce moindre d'un tiers,

le mouvement du port avait été de 7002 bâtiments et de 7964036 tonnes. Le pavillon anglais et le pavillon chinois flottent sur la plupart des navires : l'anglais sur près des deux tiers du tonnage, le chinois sur un septième, la France sur 3 pour 100; on signale un acroissement du tonnage allemand et du japonais.

Il va sans dire que des services réguliers de bateaux à vapeur ont leur siège à Changhaï, qu'ils mettent en relations avec le reste du monde par mer et avec les provinces du Yangtze supérieur par la voie du fleuve. En 1901, ces lignes de navigation étaient au nombre de dix : cinq anglaises, deux japonaises, deux allemandes, une chinoise.

C'est dans les entrepôts de la rivière de Changhaï que les navires débarquent les cadavres des Chinois morts à l'étranger. C'est dans son faubourg de Pountoung, sur la rive droite du Hoang pou, que des ouvriers chinois construisent des navires de commerce sous les yeux d'ingénieurs européens; navires dont un grand nombre (ceux qui remontent le fleuve) se servent de la houille indigène, qui, avec le charbon japonais, remplace de plus en plus le charbon d'importation étrangère dans les entrepôts de Changhaï.

Des chemins de fer à traction de chevaux, ou autre mode de propulsion, traversent la ville; de belles allées contournent le champ de courses à l'ouest de Changhaï et vont jusqu'au « Bouillant », le *Bubbling well* des Anglais, et le *Haï yan* des Chinois ou « l'Œil de la mer », fontaine d'où s'échappent des gaz d'hydrogène sulfuré. Au delà, de larges routes empierrées rayonnent jusqu'à une dizaine de kilomètres, vers les maisons de plaisance des négociants chinois et étrangers, mais le gouvernement n'a pas encore permis de continuer ces routes jusqu'aux cités de l'intérieur.

Une mésaventure bien plus grave est arrivée à propos de la ligne de chemin de fer, longue de 15 kilomètres, qu'une compagnie anglaise avait fait construire entre Changhaï et son avant-port de Wousoung, sur le Yangtze. Cette voie ferrée, alors la seule de Chine, ne subsista que seize mois, quoiqu'elle rendît les plus grands services au commerce local et que les wagons fussent toujours remplis. Le gouvernement en ordonna la destruction, et les rails furent transportés à Formose, sur une plage où le flot de la mer les recouvrit bientôt : des fortifications armées de canons de siège et protégées par des blindages en fer ont remplacé la gare et les entrepôts de Wousoung.

Plusieurs prétextes furent mis en avant pour justifier la destruction de ce chemin de fer; la principale raison en était

certainement la crainte qu'avaient les mandarins de voir les résidents étrangers, déjà souverains dans l'enceinte de leurs municipalités, et très influents même dans les affaires chinoises par l'institution du tribunal mixte, s'emparer peu à peu du pouvoir et devenir les maîtres du pays plus que le gouvernement lui-même.

Le gouvernement de Peking n'étant plus maître chez lui, il lui faut bien se résigner à la reconstruction du chemin de fer de Wousoung et à la construction de maintes lignes dix ou cent fois plus longues que celle de Changhaï à Wousoung. Nul doute que dans peu d'années le grand port du Hoang pou sera réuni à Peking par une voie ferrée qui gagnera Tchingkiang, et de là, suivant le parcours du canal Impérial, ira traverser le Hoang ho et atteindra la métropole après avoir traversé beaucoup de « terre jaune »; à Tchingkiang se détachera la ligne qui remontera le Yangtze jusqu'à Hañkoou, où elle tombera sur le chemin de fer de Peking à Canton; enfin, une ligne unira Changhaï à Hangtcheou et à Ningp'o : sans compter d'autres lignes encore.

Dans l'immense jardin qui entoure Changhaï et que des canaux d'asséchement découpent dans tous les sens, les bourgades et les villes populeuses s'élèvent de toutes parts. Un de ces bourgs, que signale de loin une pagode voisine, la tour de Long-houa, est Zikaveï (Sukia hoeï), qu'on peut considérer comme appartenant encore à Changhaï, dont il est éloigné de 7 kilomètres au sud-ouest. C'est là que se trouve le collège des Jésuites, fondé au XVIIe siècle, rétabli au XIXe et pourvu depuis 1840 d'un observatoire météorologique, fondé par la France et où se trouvent les meilleurs instruments, grâce aux subventions des États-Unis : les jeunes gens qui sortent de ce collège peuvent se présenter aux examens du mandarinat comme les étudiants des écoles indigènes. On doit de récents et précieux travaux géographiques et cartographiques aux « pères » de cette mission de Kiangnan, car tel est son véritable nom, qui fait revivre l'ancienne province de Kiangnan, dont on a tiré le Kiangsou et le Nganhoeï.

Les campagnes de Changhaï, Hollande très coupée de canaux, sont d'une extraordinaire fécondité. Les villes y sont légion, dans toutes les directions : vers le nord, où les îles du Yangtze ne sont pas moins populeuses que la terre ferme, et où la péninsule de Tsoungming est couverte de cités, de bourgs, de villages défendus contre les tempêtes du large par d'épais rideaux de bambous; vers le sud, où les villes se pressent jusqu'à la baie de Hangtcheou; vers l'ouest, à travers le pays à demi lacustre qui mène à Soutcheou fou.

Dans la riche contrée du Kiangsou méridional, le premier rang pour la population et l'industrie appartient toujours à la fameuse cité de Soutcheou, la « grande et noble » Suju, que Marco Polo décrit avec admiration. Sans doute la ville n'a plus « soixante milles de circuit »; « six mille ponts de pierre, assez hauts pour laisser passer les galères », ne traversent plus ses canaux, et les habitants qui se pressent dans les rues et dans les barques de Soutcheou ne seraient plus assez nombreux pour « conquérir le monde »; mais la Venise chinoise, reconstruite après le passage des Taïping, a repris un certain commerce, et sa population se distingue par l'intelligence et la sûreté du goût.

Suivant le dicton, « tout ce qui est beau vient de Soutcheou : tableaux, sculptures, tamtams, soieries et femmes ». Et : « pour être heureux, dit un proverbe, il faut naître à Soutcheou, vivre à Canton, mourir à Hangtcheou », car les plus beaux hommes sont ceux de Soutcheou, la vie la plus riche et la plus aisée est celle de Canton, et les meilleurs cercueils sont ceux de Hangtcheou.

Mais il s'en faut encore de beaucoup que les pertes causées par la guerre civile aient été réparées : Soutcheou, dit-on, ne rivalise plus avec Peking pour la beauté de ses livres, et la supériorité pour les soieries lui a définitivement échappé.

Que reste-t-il ici du million d'hommes d'avant les Taïping, certains disaient même deux millions, vus sans doute à travers la lentille grossissante? 500 000, croit-on, sur un réseau de canaux, dont le Canal Impérial lui-même.

Ces canaux unissent cette autre Amsterdam au Yangtze au nord, à la mer à l'est, au Tahou ou « Grand Lac » à l'ouest. Le Tahou, que traversait jadis un bras du grand fleuve, est une véritable mer intérieure sur laquelle vivent des populations de pêcheurs voguant au large des côtes; un million de Chinois se presseraient sur ses rives ombragées de mûriers, plantées de ramies, et dans ses 70 îles, dont une peuplée de 200 000 habitants.

*XII DANS LE TCHEKIANG : HANGTCHEOU*

Le Tchekiang, l'une des six provinces littorales du Grand et Pur Empire, donne à l'est sur la mer de Chine, dite ici, en chinois, Toung haï ou « mer Orientale »; au nord il a le Kiangsou, à l'ouest le Nganhoeï et le Kiangsi, au sud le Fo'kien.

C'est la moindre des dix-huit provinces, avec 95 000 kilo-

mètres carrés seulement, plus du sixième, moins du cinquième de la France, environ quinze de nos départements ; mais le territoire y est si beau, si bon, si riche, qu'on évalue son nombre d'habitants à douze millions, ou 126 personnes au kilomètre carré.

Même, si l'on pouvait accorder quelque créance aux recensements antérieurs, le Tchekiang aurait entretenu plus de vingt-six millions d'hommes en 1812, plus de trente en 1842 : dans le premier cas, près de 275 individus au kilomètre carré, dans le second, près de 320. Exagérations sans doute, mais il est de toute évidence que la population y a fortement diminué dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle : les Taïping ont passé par là.

Ils ont été plus ravageurs que le mascaret, la barre de la baie dont la province aurait pris son nom : la baie de Tchekiang ou du « Fleuve destructeur », ou encore du « Fleuve roulant », du « Fleuve tortueux » : d'après certains, ce fleuve tortueux serait une rivière du sud du territoire. Faut-il pourtant admettre avec Richthofen que cette plus atroce des guerres civiles de Chine et d'ailleurs n'a laissé debout que le *trentième* de Tchekiangais ?

Le Tchekiang offre un heureux assemblage de gracieuses vallées, de coteaux modérés, de petits monts qui sont le terme oriental des Nan chañ ou monts du Sud ; aucun grand fleuve ne peut se développer en un aussi petit pays, mais le val de la rivière de Hangtcheou, le Tsientang, est peut-être « le plus beau de la Chine par la grâce des paysages, l'éclat de la verdure et des fleurs » ; plus au sud le fleuve de Ouentchen arrose de charmantes campagnes.

Comme climat, comme plantes, c'est ici la transition entre la Chine du nord et la Chine du sud ; mais il reste sous-entendu que, malgré la situation de la province sous les latitudes de la basse Égypte, on n'y souffre point de torridités africaines.

Comme population, le Tchekiang, recolonisé par des immigrants de diverses provinces, n'est plus en possession d'un type individuel bien caractérisé. Comme idiome, la plupart des habitants comprennent la langue officielle, le dialecte mandarin, mais l'idiome populaire se rapproche du parler du Fo'kien et de la langue du sud.

Pour résumer, agréable et belle contrée peu minière, très agricole, suffisamment industrielle et fort commerçante.

La capitale du Tchekiang, Hangtcheou, située près de l'extrémité orientale de la grande baie de Tchekiang ou de Hang-

tcheou, à l'issue du Tsientang, rivière navigable, occupe en même temps l'embouchure méridionale du Grand Canal, que l'on croyait à tort avoir remplacé un ancien cours du Yangtze : la bouche du grand fleuve s'ouvrit ailleurs dans la mer à l'est du lac Tahou.

Un heureux climat, un sol des plus fertiles, ne pouvaient manquer d'assurer à Hangtcheou une importance de premier ordre. Elle fut la capitale de l'Empire méridional, quand la dynastie nationale des Song fut chassée de la ville impériale de Kaïfoung par les conquérants tartares. Après avoir été expulsée de la Chine du nord, et du val du Hoang ho, il lui fallut abandonner aussi le Yangtze kiang : c'est alors que Hangtcheou devint résidence impériale pendant environ cent cinquante années, jusqu'à sa conquête par ces mêmes Tartares, en 1275. De cette époque elle garda pendant des siècles le nom de Kingtze, sous lequel elle fut connue, au Moyen âge, des voyageurs arabes et européens. Marco Polo parle de Kingtze (Quinsay) en termes d'admiration qu'aucune autre ville ne lui avait inspirés. Dans ses voyages à travers l'Asie orientale, rien ne l'étonna comme la « nobilissime cité, sans faille la plus noble et la meilleure qui soit au monde »; toutefois les détails qu'il donne sur cette capitale sont tels, qu'on peut s'expliquer sans peine les railleries par lesquelles ses récits furent accueillis en Europe.

D'après lui, elle aurait eu cent milles de tour, seize cent mille maisons, trois mille bains, douze mille ponts de pierre assez élevés pour laisser passer des flottes, et gardés chacun par un poste de dix hommes; les douze corporations ouvrières auraient eu chacune douze mille maisons pour leurs industries. Les autres voyageurs d'autrefois parlent de Quinsay en termes à peine moins enthousiastes.

Oderic de Pordenone la dit aussi la « plus grande cité du monde »; Ibn Batouta raconte qu'il faut trois journées de marche pour la traverser en entier. Même au XVII^e^ siècle, alors que Hangtcheou avait depuis longtemps perdu son rang de capitale, Martinus Martini lui donnait encore cent milles italiens de tour, même plus, en comptant les faubourgs, qui se prolongent à d'énormes distances : on pouvait cheminer en ligne droite dans la ville l'espace de 50 li, sans voir autre chose que des maisons pressées les unes contre les autres.

Il est certain que la ville, encore très vaste, puisque son enceinte a 20 kilomètres de tour, couvre une superficie beaucoup moindre qu'autrefois; au sud-ouest, des restes de murs et de constructions marquent l'emplacement de ce qui fut un

palais impérial, et de tous les côtés se voient les ruines de temples. Le grand lac que les auteurs du Moyen âge décrivent comme enfermé dans la cité, est de nos jours en dehors de l'enceinte; mais les constructions de toute espèce qui s'élèvent sur les îles et les plages, pagodes, kiosques, tombeaux, tours, maisons de plaisance, en font encore une dépendance de l'agglomération urbaine. Ce Si hou ou « lac Occidental » n'a plus sa forme primitive. Sa nappe d'eau était jadis à peu près circulaire, si ce n'est à l'ouest, où les vagues, poussées par le vent de la mer, avaient fait surgir en travers du lac une levée légèrement infléchie, que les hommes ont remaniée en faisant la « chaussée des six ponts »; une grande île a été aussi rattachée à la terre ferme par des digues et des ponts de marbre; chaque promontoire, chaque îlot s'est frangé de jetées. Ces édifices de fantaisie, qui se reflètent dans l'eau avec les bosquets environnants, appartiennent à la belle époque de l'architecture chinoise, et l'élégance de leurs formes, l'éclat de leurs couleurs, la variété infinie qu'ils donnent au paysage font des bords du Si hou une région célèbre.

« Ce lac, dit A. Vissière, a une réputation de beauté sans égale dans l'Extrême-Orient. Célébré à l'envi par les poètes, son renom a franchi les mers, et tel souverain asiatique, imbu de culture chinoise, soucieux, à une époque de gloire et de prospérité, d'embellir sa capitale, n'a pas manqué de prendre d'abord modèle sur Hangtcheou. Il a voulu aussi imiter ce lac qu'il savait entouré de montagnes, de palais, de temples, parcouru sans cesse par des barques de plaisance et sur les bords duquel un poète chinois a pu se demander si les chants et la danse y cesseraient jamais. C'est ainsi que nous avons à Hanoï, capitale du Tonkin, notre ville française d'aujourd'hui, un « lac Occidental », un Si hou, — en annamite on dit O-taï, — où les empereurs d'Annam se plaisaient à voir le pendant du lac de l'ancienne capitale des Song et que les bardes annamites ont, à leur tour, exalté dans leur classique admiration. Le site est resté et restera beau à Hangtcheou, mais l'implacable révolte des « Rebelles à longs cheveux » y est passée comme un vent de tempête, détruisant sur son passage la plus grande partie de ce que la ville et ses environs devaient à la science, à l'art et à l'industrie des hommes. Ce sont donc, en réalité, les restes d'un passé brillant qu'on vient ici visiter en pèlerinage, en s'efforçant de reconstituer, à tout moment, ce qui avait fait l'orgueil de la Chine et l'admiration des étrangers. »

La vue de ce lac enchanteur, l'horizon de la baie et de la mer, le charme de la vie et la bienveillance des habitants, ont

mérité à Hangtcheou fou le nom de « Paradis » des Chinois. « Le Ciel est en haut, Soutcheou et Hangtcheou sont en bas! » dit un proverbe fréquemment cité. Les étrangers eux-mêmes, si bizarres et si contraires au goût que leur paraissent certains ornements symboliques, parlent tous du Si hou et de ses îles comme d'un lieu de merveilles, où l'art se marie admirablement à la nature.

Comme Tchingtou fou en Setchouen, Hangtcheou a reçu des Européens le nom de « Paris de l'Orient ». C'est la ville gaie par excellence, celle où les mandarins les plus soucieux de leur dignité ont le droit de s'amuser comme de simples mortels, et le pays environnant passe pour l'un des « jardins de la Chine ».

La principale industrie locale est celle des soieries; soixante mille personnes sont occupées au tissage de ces étoffes, et dans les villes voisines, Houtcheou, Kiahing et les bourgades environnantes, cent mille autres ouvriers s'emploient au même travail délicat. Il y en avait bien plus avant les « funèbres » Taïping.

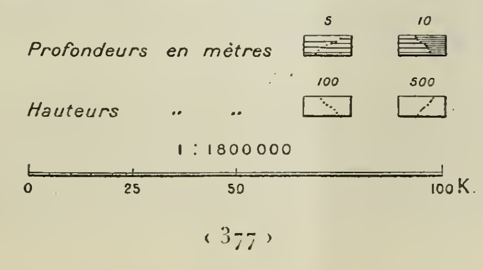
Les Mahométans sont relativement très nombreux à Hangtcheou, qu'on peut regarder comme une des citadelles de l'Islam en Chine; tandis que, à quelques lieues vers l'ouest, dans les Tienmoun chañ ou Monts des « yeux du Ciel », les bouddhistes vont « pèleriner » à une foule de temples, pagodes et couvents, au sein d'une admirable nature.

Entre Hangtcheou et la frontière du Kiangsi au nord, Kiahĭng, sillonnée de canaux, est une « Venise » comme tant d'autres en cette région des « polders » chinois. Les barbares « aux cheveux noirs », les Taïping en firent un monceau de ruines, et si la ville extérieure, les faubourgs ont beaucoup de vie, d'animation, la ville entre murs est à moitié vide, avec ruines et décombres. Célèbre par ses crêpes et ses foulards, elle a été longtemps le centre de la fabrication des soieries, et c'est dans son voisinage que se trouve Nantsin, le principal marché des graines de vers à soie. Le gros bourg d'Azé, situé à une trentaine de kilomètres au sud de Kiahing, est l'endroit où se prépare la belle couleur vert d'eau dite *lo kao*, que les teinturiers français, avant les recherches de Guimet, avaient vainement essayé de reproduire.

Du côté méridional de la baie de Tchekiang, Chaohing, à laquelle on accorde 500 000 habitants, est le centre commercial et industriel d'une plaine des plus fertiles, probablement celle de la Chine où les hommes se pressent en aussi grandes multitudes.

Fig. 12. — Le Ta hou et la Baie de Hangtcheou.

*D'après l'Amirauté Anglaise et R.A. De Villard.*



Dans toutes les régions alluviales de la Chine de grands travaux ont consolidé, asséché le sol, mais nulle part on ne voit de constructions hydrauliques comparables à celles qui bordent la rive méridionale de la baie de Hangtcheou : c'est là que les hommes ont construit le plus long viaduc de la Terre. Même depuis le développement de l'industrie moderne, les Occidentaux n'ont pas bâti une seule chaussée qui puisse se comparer à celle que les Chinois de la province de Tchekiang élevèrent il y a déjà plus de mille années.

Le viaduc ou « pont » de Chaohing n'a pas moins de 144 kilomètres de longueur et se compose d'environ 40 000 travées rectangulaires portant un chemin d'un mètre et demi de largeur, que défend un parapet dégradé. Entre les villes de Ningp'o et de Yuyao, la montagne de Taying est coupée sur une hauteur de 500 mètres par d'énormes carrières, probablement les plus grandes de la Chine : c'est là qu'on a pris les blocs nécessaires à la construction du viaduc. Des pierres de ces carrières, taillées en colonnes et en statues, sont expédiées jusque dans le royaume de Siam. A son extrémité orientale, le pont s'enracine dans la forteresse en beau grès rouge qui défend la ville de Tsinhaï, à l'embouchure du Yung kiang ou rivière de Ningp'o.

Il est probable que ce viaduc date de l'époque où toute la contrée n'était qu'un vaste marais salin. De nos jours, l'assèchement du territoire le rendrait inutile, mais il a été bâti avec une telle solidité, qu'on n'a cessé de le pratiquer comme route et comme chemin de halage pour le canal voisin. La digue, qui borde le littoral et qui a permis de conquérir sur le marais un territoire des plus fertiles, est aussi une œuvre colossale, dont les constructeurs sont inconnus : les chroniques ne mentionnent que les restaurateurs de cette puissante levée, qui se compose de dalles disposées en pente douce du côté de la mer et rattachées les unes aux autres par des crampons de fer et des pierres en forme de coins. Les polders défendus par la digue de cette autre Hollande, qui s'étend de l'estuaire de Hangtcheou à la rivière de Ningp'o, sont découpés de 400 mètres en 400 mètres par des canaux d'eau douce qui divisent toute la contrée en îlots d'égale grandeur, et servent à la fois à l'irrigation et au transport des denrées.

Chaohing, le chef-lieu de cette insalubre région qu'assiègent les flots de l'Océan, est une cité déchue : elle fut, il y a deux mille ans, la capitale d'un État, qui comprenait tout le territoire sud-oriental, entre Canton et Kiangsou. En dehors des murailles, on montre un tombeau que l'on dit être celui de

l'empereur Yu. Quoique privée de son ancien commerce, Chaohing est restée une des cités qui se distinguent par l'élégance des mœurs : un grand nombre de mandarins en sont originaires. La liqueur parfumée, dite « vin » de Chaohing, quoiqu'elle soit extraite d'une variété de riz, est une boisson exquise, que les voyageurs comparent au vin de Sauterne.

Une cité murée de la rive septentrionale de la baie du Tchekiang porte encore le nom de Kanp'ou, mais on croit que l'ancienne ville de ce nom, Ganfou, Gampou ou Kanp'ou, dont parle Marco comme du port maritime de Quinsay et de toute la contrée environnante, a été recouverte par les eaux de la baie; en cet endroit, la mer a gagné notablement sur les rivages, mais elle n'est pas profonde. Dans aucune autre baie du littoral chinois, le mascaret, l'*eagre* ou *bore* des marins anglais, ne remonte avec plus de violence et n'a causé plus de désastres sur les rives. De loin, il apparaît comme un câble blanc tendu en travers de la baie; mais il se rapproche avec une rapidité de 10 mètres par seconde; on le voit incessamment grandir, et le fracas des eaux entrechoquées mugit comme le tonnerre. Deux, trois rouleaux ayant ensemble de 9 à 10 mètres de hauteur se succèdent en une cataracte remontante de 6 à 8 kilomètres de large. Les bateaux qui n'ont pu se mettre à l'abri attendent le choc du mascaret, la proue en avant, et, comme des saumons, s'élèvent par élans jusque sur le dos de la vague de marée. Quelques instants ont suffi pour changer le mouvement du courant et faire affluer les eaux en inondant les plages sur une étendue considérable.

Pour résister à ces éternels coups de bélier de la vague, il ne faut pas négliger un instant la réparation des digues. Sous le règne de Kienloung, de 1736 à 1796, les travaux hydrauliques de la baie de Hangtcheou coûtèrent plus de 50 millions de francs.

C'est depuis un temps immémorial que les riverains de l'estuaire de Hangtcheou ont inventé des « acons » ou « pousse-pied » semblables à ceux dont on se sert en France sur les plages molles de la baie d'Aiguillon : le pêcheur qui doit traverser les vasières pour aller visiter ses filets pose le genou sur un bouchon de paille placé dans l'acon ou *nimou*, saisit la barre transversale et rame dans la boue au moyen de sa jambe libre. Pour le transport des voyageurs, on se sert d'un simple baquet que remorquent deux nimou.

Tous les champs du littoral, comme ceux des îles, sont protégés par des levées qui donnent aux côtes un tracé géométrique, mais sans brusques saillies, et les eaux douces sont

retenues par des écluses, qui s'opposent aussi à l'entrée du flot lors des hautes marées. La plupart des villes du littoral sont traversées de si nombreux canaux, qu'on les a désignées sous le nom de « Venise », de « Bruges », d' « Amsterdam » chinoises.

Le bassin du Tsientang, appelé aussi la « rivière Verte », que gardent à son issue orientale les deux cités de Hangtcheou et de Chaohing, était au milieu du siècle une des contrées les plus riches et les plus populeuses de la Chine, mais en aucune partie du « Milieu » la dévastation des Taïping ne fut si complète, et c'est justement là que Richthofen, essayant d'obtenir des renseignements sur la dépopulation des villes du pays, estima qu'un trentième des habitants seulement avait échappé aux massacres, aux épidémies et à la famine. Mais la région de la rivière Verte se remplit de nouveau, et de nouveau elle exporte ses soies, ses thés, les fruits excellents de Kiutcheou, et les jambons de Kinhoa, qui sont très appréciés des gourmets de la Chine.

Lanki ou Lantchi (Nantchi), quoique simple *hien*, est le centre commercial de ce bassin d'une surface d'environ 40 000 kilomètres carrés. Dans le voisinage de cette jolie ville, « d'aspect presque britannique », les dernières troupes enrôlées pour la défense des Ming furent battues par les Mandchoux, et la dynastie des Tsing, qui règne encore, fut désormais maîtresse de la « Fleur du Milieu ». Lanki passait pour avoir 200 000 habitants en 1850 : il lui en reste beaucoup moins aujourd'hui, toujours du fait des Taïping.

Les vingt-neuf chefs-lieux, *tcheou* et *hien* qui se trouvent dans le bassin du Tsientang sont tous accessibles par des barques dans la saison des crues; mais les gros navires ne peuvent pas remonter jusqu'à la cité de Hangtcheou par la rivière Tsientang : ils s'arrêtent à Tchapou. La plupart des grandes jonques, ornées de deux larges yeux au devant de la proue, et peintes en blanc comme aux temps du voyageur Oderic de Pordenone, ne dépassent pas l'entrée de la baie.

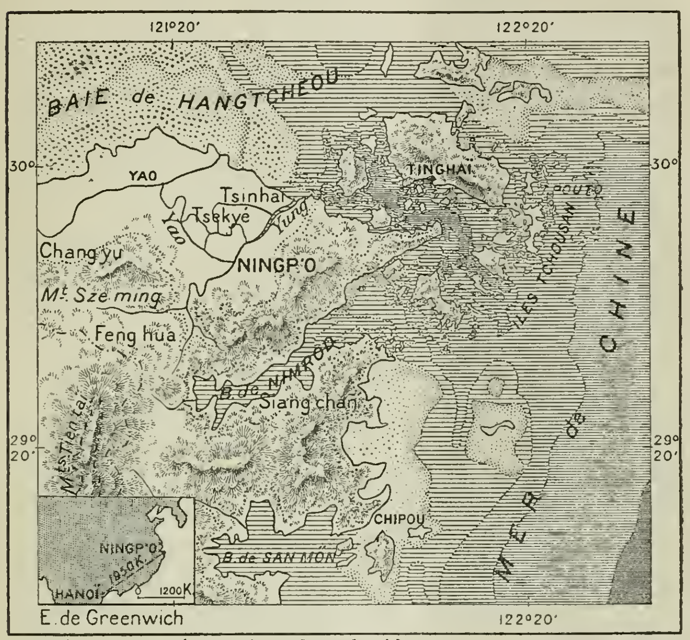
Le grand port de la contrée, à 150 ou 160 kilomètres au sud de Changhaï, Ningp'o, s'ouvre, à l'extrémité de la péninsule bordant au midi la baie de Tchekiang, sur le Yung, qui se perd dans la rade abritée par l'archipel des Tchousan, devant le large où le Hoang haï, la mer Jaune, se confond avec la mer de Chine orientale.

Au confluent de deux cours d'eau navigables, à la jonction de canaux qui la relient aux villes du Tchekiang et du Kiangsi,

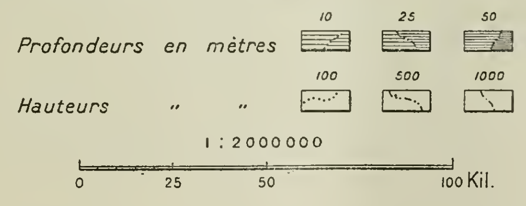
Ningp'o, la cité des « Vagues Pacifiques », est la gardienne des riches campagnes qui s'étendent à l'ouest jusqu'au grand Fleuve.

Tous les avantages s'y trouvent réunis, bon ancrage,


Fig. 13. — Ningp'o et les Iles Tchousan.



D'après l'Amirauté Anglaise et Bretschneider.




abondance d'approvisionnements, facilités de défense; nulle position n'est plus importante au point de vue stratégique dans cette région de la Chine.

Aussi le district de Ningp'o est-il fameux dans les fastes militaires de la Chine. En 1130, les Tartares furent mis en

déroute à 8 kilomètres de la ville par des paysans chinois; en 1554, des pirates japonais, que d'ailleurs ne mentionnent pas les annales du Nippon, s'y établirent solidement, mais ils furent arrêtés plus à l'ouest, sur les bords d'un affluent du Yung, la rivière Yuyao, et près de la ville du même nom. Enfin, en 1841, pendant la « guerre de l'opium », les Anglais s'emparèrent de Ningp'o, et cette ville, avec la rade de son avant-port Tsinhaï et les îles Tchousan, devint leur principal point d'appui pour les opérations qu'ils avaient entreprises contre Nanking. Mais depuis plus de trois siècles déjà les étrangers de l'Occident étaient connus à Ningp'o. Dès l'année 1522, les Portugais s'y étaient présentés pour nouer avec la Chine des relations commerciales, et l'on voit encore, près d'une porte de la ville, l'édifice où ils recevaient l'hospitalité : c'est la maison dite de la « Société des Bons Étrangers ». Quant à leur cité, bâtie en aval, près de Tsinhaï, elle fut entièrement détruite en 1542 par les Chinois des environs : 800 Portugais furent massacrés en même temps que plus de 10 000 néophytes chrétiens, et 25 navires coulés à fond.

On assure que Ningp'o, qu'entoure une muraille de 8 kilomètres, avait 250 000 urbains, plus à peu près autant dans ses faubourgs et sa banlieue, mais les Taïping arrêtèrent en 1861 le cours de ses prospérités et la population présente ne serait que de 150 000 à 200 000 personnes, dont un petit nombre d'Occidentaux, missionnaires ou négociants, le port étant de ceux que la Chine a consacrés par traité à son commerce avec l'étranger.

C'est l'une des villes de cette région de la Chine les plus recommandables, d'abord pour la largeur, la propreté, le bon entretien de plusieurs de ses rues, puis pour le charme et la beauté du climat, enfin par l'agrément du pays; les montagnes bleues que l'on aperçoit au sud-ouest sont parmi les mieux boisées de la Chine, et l'une de leurs gorges, dite « Vallée Neigeuse », est célèbre dans tout l'Orient par ses parois de roches blanches, ses forêts et sa cascade ondoyante. Au bas de ces hauteurs s'étendent les campagnes, classiques dans l'histoire de l'agriculture chinoise, où l'empereur Chun, dit la tradition, tenait, il y a plus de quarante siècles, le manche d'une charrue traînée par un éléphant; on montre aussi dans la campagne son puits et son lit de pierre.

Elle a aussi le renom de ville savante, et l'une de ses bibliothèques privées, appartenant en commun à une famille dont chaque membre en possède une clef, contient plus de 50 000 volumes.

L'industrie locale est très active, et les meubles, incrustés

ou laqués, les nattes d'ortie, les tapis qu'on fabrique à Ningp'o sont exportés jusqu'au Japon. Quant au commerce direct avec l'étranger, il ne pouvait pas ne pas souffrir du voisinage de l'absorbante Changhaï. Le mouvement total des échanges, les ports chinois y compris, a dépassé quelque peu 60 millions de francs en 1897, dont plus des deux tiers pour l'importation (opium, cotonnades, sucre, métaux, pétrole, etc.), et moins d'un tiers pour l'exportation (cotonnades, thé vert, simples, drogues médicinales).

Enfin, l'une de ses supériorités marquantes, c'est sa prééminence non contestée dans le commerce du poisson, des « fruits de mer ». Aussi la plaine environnante est-elle couverte de dépôts de glace, sans laquelle il ne serait pas possible de conserver le poisson : dans ces dépôts, grâce à d'épaisses nattes de paille, des années se passent avant que la glace soit entièrement fondue.

Des villes telles que Yao, estimée à 65 000 âmes, Tsekyé ou Zkiyu, évaluée à 60 000, de grosses bourgades, sont éparses dans le pays environnant. Il y a 35 000 âmes, suppose-t-on, à Tinghaï, qui est la capitale des Tchousan.

Tchousan, pour Tcheou chañ ou « le Mont du Navire », ainsi se nomme l'archipel devant lequel entre en mer le fleuve de Ningp'o.

Il comprend avant tout Tcheou chañ, dont le groupe a pris son nom, puis une foule d'îles, d'îlots, de récifs, le tout rocheux, accore, fait de roches primitives telles que le granit, le gneiss, le quartz, le feldspath, le trachyte, petit monde éparpillé dont la poussée suprême n'est que de 378 mètres au-dessus du niveau de la mer.

On parle d'un million d'habitants pour l'ensemble de ces îles fertiles, bien arrosées par la nature et par l'art, plus boisées qu'à l'ordinaire dans cette Chine incroyablement désarbrée par ses cultivateurs comme tant d'autres contrées l'ont été par leurs pasteurs.

Tinghaï, ville fort industrieuse, exporte des cordages, des nattes, des éventails, des manteaux fabriqués au moyen des fibres et des feuilles d'une espèce de palmier : c'est de là aussi que sont expédiés aux confiseurs de Canton les fruits du *citrus olivæformis*, connus en Europe sous le nom de « chinois ». Son port est profond et parfaitement abrité, mais il est difficile d'accès : aussi les jonques de pêcheurs fréquentent-elles surtout le port de Tchingkin men, situé à l'extrémité sud-orientale de la grande île.

A l'est, dans une petite île du groupe, les pèlerins boud-

dhistes visitent les fameux monastères de Pouto (Poutou), consacrés à Kouanyin, la Déesse de la Miséricorde, la patronne des matelots.

Le nom même de Pouto est dérivé, dit-on, du nom de Potala, le temple sacré de Lassa; le premier sanctuaire, bâti dans l'île au commencement du x^e siècle, fut construit au-dessus d'une grotte où l'eau de la mer s'engouffre en mugissant, et s'échappe en embrun comme une fumée blanche. Les cent monastères de l'île, habités par deux mille prêtres environ, servent en été d'hôtels aux visiteurs étrangers qui viennent prendre les bains de mer. Les plantes et les animaux de l'île sont religieusement respectés; en outre, les détroits qui serpentent entre les îles Tchousan sont d'une extrême richesse en poissons et comprennent plusieurs centaines d'espèces. Dans toutes les mers de la Chine, l'île de Pouto est celle où les naturalistes peuvent faire les recherches les plus fructueuses. La grande industrie insulaire est la pêche. Descendants de pirates, les habitants de Tchousan ont conservé un esprit très indépendant; récemment encore, en 1878, ils ont pu repousser les soldats chinois et s'affranchir de la gabelle.

La plupart des écrivains politiques anglais regrettent que l'Angleterre n'ait pas conservé cet archipel dont elle s'était emparée en 1841, pendant la « guerre de l'opium ». Elle aurait pu, disent-ils, y installer un « Gibraltar » de plus, dans une admirable situation stratégique; car les îles de Tchousan et la presqu'île de Ning'po marquent la fin de la mer Jaune, on y dit adieu au Yangtze kiang, à ses embouchures anciennes ou modernes, et en continuant à longer le littoral du Tchekiang, on quitte la Chine centrale pour la Chine méridionale. Si l'on peut, si l'on doit ranger le Koeïtcheou, le Hounan, le Kiangsi parmi les provinces centrales, malgré leur latitude, parce qu'elles se déroulent au nord du Nan chañ et aboutissent au fleuve Bleu, le versant oriental de ce même Nan chañ relève bien de la Chine du sud par sa nature, son climat, ses aspects, tant dans le Tchekiang méridional que dans le Fo'kien. Encore plus, au midi des monts, les deux provinces du Sikiang, le Kouangtoung, le Kouangsi sont-elles franchement méridionales; quant au plateau du Yunnan, il s'incline surtout vers les fleuves indo-chinois.

# LIVRE QUATRIÈME

# LA CHINE MÉRIDIONALE

## CHAPITRE PREMIER

## L'ORIENT DU NAN CHAÑ

I. MONTS, FLEUVES, LITTORAL. ‖ II. LE FO'KIEN : ORIGINALITÉ DE SON PEUPLE. ‖ III. VILLES ET LIEUX REMARQUABLES. ‖ IV. FOUTCHEOU, AMOÏ.

*I*
*MONTS, FLEUVES, LITTORAL*

CETTE partie de la Chine est une des mieux limitées : l'arête principale du système des monts siniques sépare nettement le Tchekiang méridional du versant dont les eaux s'épanchent dans le Yangtze kiang et dans le Tsientang de Hangtcheou.

L'orientation des rangées du Nan chañ, qui se profilent toutes dans la direction du sud-ouest au nord-est, indiquait d'avance le tracé de la voie historique des migrations et du commerce entre le delta du fleuve Bleu et la rivière de Canton : c'est par l'intérieur des terres, à l'ouest du Fo'kien et du faîte de partage, que devait passer ce chemin des peuples.

Et de fait, de Hangtcheou fou à Canton, cette voie historique remonte le cours navigable du Tsientang jusqu'à un passage d'où l'on pénètre dans le Kiangsi pour se diriger vers le sud, vers Canton, par la route du Meï ling ou par des brèches voisines.

Au levant de cette voie commerciale, jadis très fréquentée

et destinée à le devenir bien davantage quand les chemins de fer pénétreront dans l'intérieur, la faible largeur du versant sud-oriental n'a pas permis aux eaux qui en découlent de s'unir en un seul bassin fluvial ; les rivières qui, de cluse en cluse, finissent par atteindre la mer, appartiennent à plusieurs systèmes hydrographiques indépendants, dont quelques-uns sont séparés des autres par des seuils élevés, qui font les communications très difficiles.

Ainsi le Tchekiang méridional est naturellement divisé en deux districts, ceux qu'arrosent les rivières de Taitcheou et de Wentcheou ; de même dans le Fo'kien, le pays est partagé en régions distinctes correspondant aux bassins du Min et des rivières qui se déversent dans les estuaires tels que celui d'Amoï.

Deux seulement de ces fleuves ont quelque ampleur, le Wentcheou et surtout le Min, dit aussi la rivière de Foutcheou, qui n'a pas moins de 500 à 600 kilomètres et dont le bassin très ramifié comprend les deux tiers du Fo'kien, sinon près des trois quarts, soit sept à huit millions d'hectares. Il passe devant vingt-sept villes murées. Le Lung, qui se déverse dans le golfe d'Amoï, est le troisième cours d'eau de la province de Fo'kien par ordre d'importance.

Les arêtes des monts ou des collines qui s'élèvent dans la contrée étant orientées parallèlement à la côte et à l'axe du Nan chañ, les affluents des rivières maîtresses parcourent les vallées intermédiaires dans la même direction, du sud-ouest au nord-est ou du nord-est au sud-ouest : de sorte que là aussi les chemins naturels ne longent pas la côte montueuse et dentelée, mais utilisent les sillons des hautes vallées entre les rangées parallèles des montagnes, et c'est par la mer ou par le haut pays que les habitants du Fo'kien sont entrés en relations mutuelles.

Mais, quoique les diverses régions naturelles soient séparées les unes des autres par des terres élevées non soumises à la culture, et que tout le pays soit resté en dehors des grands chemins commerciaux, il n'en est pas moins devenu l'un des plus populeux et des plus riches de la Chine, grâce à la fertilité de ses vallées et à l'excellence de son climat. D'ailleurs, il a dû à sa position même d'être relativement épargné par les guerres.

Depuis des milliers d'années, l'agriculture, l'industrie s'y développent sans interruption, et le commerce encore plus : ce qui est aussi le cas de la province de Canton (Kouangtoung), limitrophe du Fo'kien au sud-ouest.

*II LE FO'KIEN : ORIGINALITÉ DE SON PEUPLE*

Le Fo'kien continue vers le sud-sud-ouest la côte rugueuse, déchirée, du Tchekiang méridional.

N'étaient le Tchekiang et le Kiangsou, son continuateur au nord, le Fo'kien serait la moindre des dix-huit provinces.

Ses 120 000 kilomètres carrés ne répondent qu'au trente-troisième de l'Empire. Mais comme nombre d'habitants il dépasse le vingtième du Milieu, si celui-ci atteint bien 400 millions d'hommes, et le Fo'kien 20 500 000, comme on le suppose : ce qui lui donnerait 170 personnes au kilomètre carré.

Avant 1895 et le fâcheux traité de Simonoseki, la province avait près de quatre millions d'hectares de plus, mais alors elle a perdu les 38 242 kilomètres carrés de Formose, l'île montagneuse, si digne de son nom portugais de « Belle », que les Japonais ont ajoutée à leur magnifique archipel, mais tellement loin de lui qu'il se passera sans doute un long temps avant qu'elle devienne complètement japonaise.

Pour l'instant, à plus de 1 000 kilomètres de la grande île japonaise la plus rapprochée, et à 150 seulement des rives du Fo'kien, elle est chinoise, mais avec de nombreuses tribus indigènes et des métis des autochtones et des colons chinois : ceux-ci venus surtout du Fo'kien et parlant un dialecte qui est à peu près celui d'Amoï. Sur ces quatre millions d'hectares, ou peu s'en faut, vivent près de trois millions d'hommes qui seront peut-être une Chine « *irredenta* » pour les Chinois de l'avenir.

Les Pescadores ont suivi le sort de Formose : de chinoises, le même traité de Simonoseki les a faites japonaises.

Ces îles composent un tout petit archipel sortant des flots à 55 kilomètres à l'occident de Formose, à 175 ou 180 kilomètres vers le sud-est d'Amoï, exactement sous le tropique du Cancer.

On en compte vingt et une de quelque grandeur (d'ailleurs aucune de bien étendue), plus la foule des îlots et des traînées d'écueils. Et c'est tout, si vingt mille hommes — dix mille seulement d'après certains — demeurent sur ces roches basaltiques dont aucune n'atteint 100 mètres d'altitude. Ils y cultivent un sol exposé à des vents furieux, et surtout ils pêchent : d'où le nom de Pescadores, tout au long, Ilhas dos Pescadores, « îles des Pêcheurs », donné jadis par les navigateurs portugais. Le nom chinois est Panghou, Penghou, Ponghou.

Les Pescadores, qui ne sont rien par elles-mêmes, ont une très grande valeur stratégique. L'amiral Courbet s'en était

emparé dans la guerre dite du Tonkin, en 1885; la plupart de ceux qui s'intéressent en France à la question d'Extrême-Orient en ont regretté la rétrocession aux Chinois par le traité de Tientsin. A tort, a-t-on répondu : « Deux vastes cimetières creusés pendant les deux mois d'occupation ont assez fait connaître l'insalubrité de ces îles. »

Cette prestigieuse Formose, avec ses Alpes de 4 000 mètres, ne contribuait pas peu à la beauté de la province de Fo'kien dont le nom, nous dit-on, signifie : « l'Heureux établissement, l'Heureuse colonie ».

On aurait pu la traiter aussi de riche et prospère, cette province de Fo'kien même, sans l'île admirable qui en dépendait. En même temps on eût pu la dire très populeuse : elle aurait possédé jusqu'à 35 millions d'habitants, ou près de 300 individus au kilomètre carré (?).

Le littoral de la province de Fo'kien, découpé en innombrables pointes et péninsules rocheuses, bordé d'îlots et d'écueils par myriades, est d'un aspect généralement triste, malgré l'infinie variété de ses contours. La plupart des collines, formées de blocs de toute grandeur, sont entièrement privées de verdure ou n'offrent que des bouquets de pins misérables, réduits à la dimension de simples arbrisseaux; en quelques endroits, le rivage est sillonné de dunes blanches au-dessus desquelles le vent fait tourbilloner des nuées de sable.

Ses plantes appartiennent à la flore tropicale, mais elles sont trop peu nombreuses pour donner un caractère spécial au paysage; seulement on aperçoit de distance en distance, au détour des promontoires, les bouches des vallées avec leurs villes ou leurs villages entourés de bananiers et de champs cultivés.

La contrée ne devient belle que loin des côtes et du vent de mer, là où des plantes spontanées verdoient autour des temples, et sur des pentes trop abruptes pour être taillées en terrasses et livrées à la culture. Les bords du Min, en aval de Foutcheou, présentent une succession de paysages enchanteurs où contrastent les deux flores, en bas celle des tropiques, en haut celle de la zone tempérée.

L'isolement relatif dans lequel ont vécu les populations du Fo'kien a maintenu leur physionomie spéciale. A certains égards, les gens de cette province contrastent avec tous les autres habitants de l'Empire. Ils ont au moins cinq idiomes

distincts, assez différents du langage officiel pour que les hommes du peuple ne se comprennent pas facilement de « patoisants » à « patoisants ».

Le plus caractéristique de ces patois paraît être celui d'Amoï, et c'est aussi l'un des mieux connus, grâce aux travaux de Medhurst, de Douglas et autres sinologues. Non seulement ce dialecte a sur le *kouan hoa* des mandarins l'avantage de disposer d'un plus grand nombre de mots au moyen de la diversité de ses intonations : 900 syllabes, 928 à Foutcheou, contre les 420, 460 au plus de Peking; il s'est aussi, et surtout, dégagé de la forme rudimentaire en substituant de nombreux composés bisyllabiques aux monosyllabes de la langue littéraire et en variant les inflexions des mots les plus usuels par une terminaison nasale ou contractée. Les dialectes du Fo'kien dont les frontières ne coïncident point avec les limites administratives de la province, et qui empiètent au contraire sur tout le nord et l'est du Kouangtoung, donnent une certaine cohésion nationale à ceux qui le parlent; dans les autres provinces de l'Empire, les gens du Fo'kien, qui voyagent volontiers, n'aiment à frayer qu'avec leurs compatriotes. Ils ont porté leurs dialectes dans toutes les colonies des Philippines, de la Malaisie, de l'Indo-Chine et du Nouveau-Monde. Le chinois qui se parle à Bangkok, à Lima, à Sacramento est celui d'Amoï (province de Fo'kien) et de Swateou (province de Canton) : et ce par la raison que jusqu'à ces dernières années l'émigration chinoise, presque toute faite d'hommes, et non de femmes, pour ainsi dire, partait du Fo'kien et du Kouangtoung, et de ces deux provinces seulement, principalement du Fo'kien, avec de très rares exceptions.

Rien d'étonnant à cette expatriation en masse : on reconnaît dans les gens du Fo'kien un peuple non chinois au sens péjoratif du mot, des hommes fiers, hardis, aventureux, énergiques, tenaces, voire belliqueux, ayant « la tête près du bonnet », bons pirates, bons marins, bons colonisateurs, quelque chose comme des Normands du « Milieu », bien plus entraînés, bien plus agissants, mais bien moins affables et polis que les Chinois septentrionaux.

Dans le Fo'kien, de même que dans la province de Kouangtoung et dans l'archipel de Tchousan, il existe encore des populations méprisées dans lesquelles on voit les représentants des autochtones dépossédés. Ces indigènes sont tenus à l'écart par les maîtres du pays, et dans beaucoup de districts, à Foutcheou notamment, ils ne peuvent posséder un champ, ni même habiter la terre ferme : pour toute culture, ils doivent se

borner à celle de quelques fleurs ou de légumes croissant dans un panier à l'avant de leur barque.

Obligés de vivre sur l'eau, ils rament de port en port ou mouillent l'ancre dans les criques, exposés à la pluie, au vent, à la tempête; heureusement ils sont devenus presque amphibies, sachant nager depuis leur tendre enfance : les nourrissons sont munis d'une courge ou d'une planchette pour flotter en cas de chute. Ils ont même leurs temples mobiles, et des prêtres taoïstes, condamnés comme eux à vivre sur l'eau, célèbrent leurs mariages et font des cérémonies en l'honneur des « Neuf Rois »; ni la religion bouddhiste ni les rites confuciens n'ont pénétré dans ces villages flottants.

Ces anciens possesseurs du sol doivent végéter dans l'ignorance, puisque leurs enfants ne sont pas autorisés à se présenter aux examens publics : trois générations doivent se passer avant que les descendants de ces bateliers, tolérés dans les villes ou les villages en qualité de barbiers ou porteurs de palanquins, puissent être définitivement accueillis comme des égaux.

Un grand nombre de *compradores* ou intermédiaires entre les négociants européens et les Chinois appartiennent à la classe méprisée; si riches qu'ils deviennent, il leur est interdit d'acheter une propriété sur la terre ferme. La coutume a été plus forte que les décrets de l'empereur Yungtching, proclamés en 1730.

Comme l'on peut s'y attendre, des termes de mépris désignent ces parias, mais aucun nom ethnologique ne les distingue des autres gens du Fo'kien; l'appellation de Tankia, qu'on leur donne le plus souvent, n'est qu'une insulte. Dans les montagnes qui s'élèvent à l'ouest de Foutcheou, des aborigènes portent encore le nom de Min, qui est celui de la rivière principale du versant et qui s'applique aussi à l'ancien royaume devenu maintenant la province de Fo'kien.

*III*
*VILLES*
*ET LIEUX*
*REMARQUABLES*

Tandis que les abris sont rares sur les côtes basses qui se prolongent au nord de la baie de Hangtcheou, les ports de cabotage se succèdent nombreux au sud de Ningp'o, dans le Tchekiang méridional.

Très découpée, la rive gauche offre aux marins des havres sûrs, même de véritables fjords, tels que la longue baie de Nimrod, où ils peuvent se réfugier, lors des coups de vent, redoutables dans la mer de Formose.

A l'extrémité de chaque baie, on voit les barques se grouper devant les maisonnettes de pêcheurs et dans chaque détroit les jonques se glisser entre les écueils. Sur cette côte, dont Chipou est le port le plus actif, presque tout le commerce est laissé aux marins chinois. On y pêche des huîtres fort appréciées : celles de la baie de Taïtcheou n'ont pas moins d'un demi-mètre de longueur.

Entre la baie de Nimrod au nord, celle de Taïtcheou au sud, la baie de San Mön ou « des Trois Portes », « des Trois Districts », d'après une autre traduction, a pris une certaine célébrité, depuis qu'elle a été vainement réclamée à la Chine par l'Italie, qui se réservait évidemment *in petto* d'imiter les autres grandes puissances en s'attribuant un droit « primordial » sur le Tchekiang, au nord du Fo'kien que se sont fait reconnaître les Japonais, au midi du Yangtze auquel prétendaient les Anglais comme à leur part de Chine, d'ailleurs la meilleure de toutes.

Elle a de précieuses qualités : elle est vaste, avec 25 kilomètres d'ouverture et 40 de pénétration; on y entre par des passes profondes; on y mouille par 18 ou 20 mètres, et il y a 7 à 8 mètres d'eau dans les anses et havres de son pourtour déchiqueté, en une région populeuse connue par l'excellence de son thé; la basse mer y découvre de grandes étendues au nord et à l'ouest : au sud les rivages se dressent en falaises; et derrière ces falaises des monts. Un édit de 1898 l'a ouverte au commerce général.

Wentcheou est un port du Tchekiang méridional que le gouvernement laisse libre aux échanges directs avec l'étranger. Cette ville, située à l'extrémité d'un estuaire où se déverse une rivière navigable, et parcourue dans tous les sens de canaux naturels et artificiels, est encore une cité de 80 000 âmes, voire de 170 000 (contradiction habituelle en Chine); mais elle a grandement perdu de son importance : des ruines de palais, de portes sculptées, d'arcs de triomphe, témoignent de sa décadence; néanmoins elle est restée l'une des plus propres de l'Empire.

Ainsi que le disent les natifs, le « fengchoui » n'est plus favorable à la prospérité locale; mais en réalité les causes de ruine sont dans les habitants eux-mêmes. Il n'est probablement pas de cité chinoise où l'habitude de fumer l'opium soit plus répandue; les trois cinquièmes des habitants sont des fumeurs incorrigibles, aux joues creuses, au regard atone, aux membres débiles. Les couvents sont nombreux et la plupart

des religieux mènent une vie dissolue. Pour mettre un terme aux scandales, le gouverneur de la cité fit récemment saisir les moines dans leurs monastères, et les vendit publiquement au poids : le prix d'achat fut de 75 francs par tête en moyenne. Deux colonies de criminels, transportés de la province de Chañtoung, ont été établies dans les faubourgs. Le port de Wentcheou étant situé dans un pays qui produit beaucoup de thé, il serait naturel d'en exporter directement cette denrée; cependant elle est expédiée d'abord à Foutcheou par les jonques de cabotage.

A peine a-t-on passé du Tchekiang dans le Fo'kien qu'on voit s'ouvrir la baie de Namkouan, l'un des précieux fjords de ces rivages frangés : elle offre même de si rares avantages que le fondateur français de l'arsenal de Foutcheou, Giquel, l'aurait préférée à l'estuaire du Min pour y installer ce grand établissement naval.

Un peu plus au sud, c'est la baie, magnifique aussi, de Feïlouantou, le Samsa Inlet des cartes anglaises, véritable mer intérieure, semée de nombreux îlots et parfaitement à l'abri des tempêtes du large, grâce au brise-lames que lui fait une île allongée. Elle aussi eût offert plus d'avantages que Foutcheou pour l'établissement d'une grande station navale et militaire, car l'embouchure du Min ou fleuve de Foutcheou est trop peu profonde pour les grands vaisseaux de guerre du présent, encore plus pour ceux de l'avenir, si l'industrie guerrière ne cesse de « magnifier » ses mastodontes.

Entre la baie de Feïlouantou et Foutcheou, Lian kiang ou Lienkang, port fréquenté, n'aurait pas moins de 250 000 citoyens, d'après des rapports de missionnaires.

*IV*
*FOUTCHEOU*
*AMOÏ*

Foutcheou fou, la capitale du Fo'kien et le principal port de la côte sud-orientale entre Changhaï et Canton, est, parmi les grandes cités de l'Empire, l'une de celles dont les environs offrent les sites les plus charmants : de là peut-être son nom, auquel on donne ordinairement le sens de « Région Heureuse ». C'est le Haktchiou des indigènes qui l'appellent aussi Yungtcheng ou le « Château des bananiers ». 500 000 habitants ou 600 000, et d'après d'autres dires un million d'hommes, c'est le peuple actif, empressé, bruyant qu'on lui accorde.

Cette métropole n'est pas située au bord même de la mer,

mais à 56 kilomètres de la fin du Min, près du confluent de cette rivière abondante avec un autre cours d'eau qui vient du sud-ouest, parallèlement aux montagnes de la côte. Après avoir traversé, vis-à-vis de l'île du Wenfou, la barre, dont le seuil, à marée basse, a la profondeur de 4 mètres, les navires passent par un goulet d'environ 360 mètres entre deux escarpements de granit : là sont les fortifications du Kin paï ou Kin pao, premier obstacle pour une flotte ennemie. Plus loin, un autre détroit, celui de Mingan, également fortifié, s'ouvre en amont de sables que le flot recouvre à marée haute, en formant au fleuve une deuxième entrée pour les jonques. Au delà du goulet de Mingan, le Min, élargi de nouveau et se ramifiant autour d'îlots et de bancs, prend la forme d'un lac. Un roc isolé dresse sa pagode au-dessus du courant, et près de là un promontoire de la rive du nord s'avance dans le fleuve, portant un arsenal et des chantiers de construction; les navires calant plus de 5 mètres s'arrêtent en cet endroit. En 1840, les Chinois jetèrent des quartiers de roche à l'un des tournants du fleuve, entre la ville et le mouillage, pour empêcher les vaisseaux anglais de remonter jusqu'à Foutcheou. Ce barrage a presque disparu, mais les vases qui s'étaient amassées en amont n'ont pas été entièrement déblayées par les courants alternatifs de la marée, et la navigation reste difficile, même pour les embarcations d'un faible tirant d'eau.

L'arsenal, construit en 1869, sous la direction de deux Français, Giquel et d'Aiguebelle, était l'établissement naval le plus important de l'Empire : dès les cinq premieres années, 15 navires de guerre avaient été lancés de ses chantiers. Une école navale et d'importantes usines avaient été annexées à l'arsenal.

Œuvre des Français, il a été détruit par des Français, les canonniers de la flotte de l'amiral Courbet, en 1884, lors de la guerre survenue entre la France et la Chine à la suite des affaires du Tonkin. On le réorganise maintenant, sous la direction d'un ingénieur fourni par la France. Il borde l'estuaire du Min, à 10 kilomètres sous Foutcheou, à 20 de la fin du fleuve.

La cité murée de Foutcheou, où vivent les mandarins, les bourgeois et dix mille descendants des Mandchoux, a 9 ou 10 kilomètres d'entour. Parmi ses pagodes, l'une, habitée par les dieux de la Vengeance, est visitée en toute dévotion par ceux que meut un désir de vendetta.

Cette Foutcheou officielle s'est élevée, non au bord du Min, mais à 3 kilomètres de sa rive gauche, espace qu'occupent

d'ailleurs des faubourgs actifs, populeux, rumoreux où se sont groupées les diverses corporations d'industriels et de trafiquants, chacune dans sa rue. En face, sur la rive méridionale, s'étend un autre grand faubourg, Nantaï. Une île menue, divisant le Min en deux, Tchoungtcheou, est également couverte de maisons, et le fleuve disparaît sous une ville flottante de *sampans*, divisée en quartiers par des rues où vont et viennent des embarcations marchandes.

Les deux bras qui ceignent l'île de Tchoungtcheou sont franchis par des ponts de granit que bordaient encore, en 1860, des maisons en bois d'un effet pittoresque. Le « Pont des Dix Mille Années » (Wentcheou kiao), qu'on dit avoir été bâti au XI[e] siècle, n'a pas moins de 400 mètres et repose sur une quarantaine de piles qui ne sont pas toutes à égale distance. D'énormes dalles de grès, dont quelques-unes ont plus de 15 mètres, portent la chaussée. Nombre de ces pierres sont tombées, et les débris, restés dans le lit, forment des rapides que ne peuvent remonter les jonques; seules les barques d'un faible tirant d'eau dépassent vers l'amont le pont des Dix Mille Années. Pour replacer les dalles, les constructeurs profitent de la haute marée, qui élève le niveau du fleuve presque au ras de la chaussée : le bloc, placé en travers d'une barque, est amené entre les piles à l'endroit précis où il doit être déposé, puis on abaisse graduellement le bateau, au moyen de poids additionnels, surtout de sable, et la dalle s'encastre d'elle-même dans la partie du pont qu'elle doit occuper. C'est un procédé analogue qu'employaient les Égyptiens pour le transport de leurs grands monolithes. En 1876, le pont des Dix Mille Années, quoique submergé complètement par les eaux du Min débordé, résista aux efforts du courant.

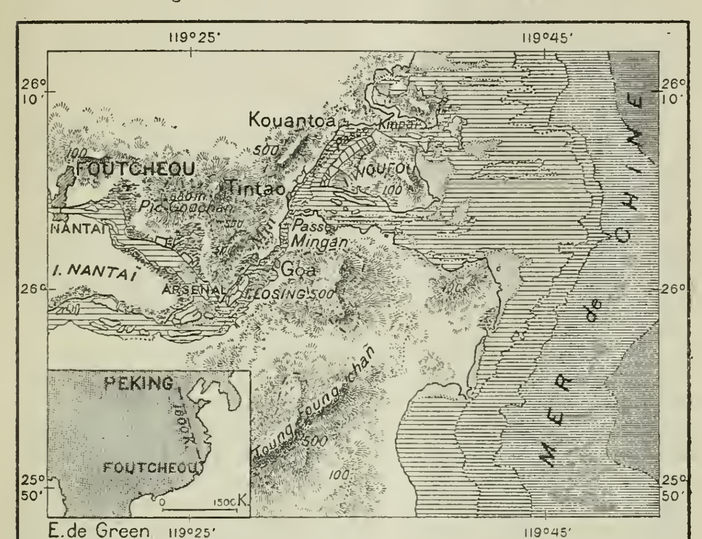
Le quartier européen a son site dans le faubourg de Nantaï, la plupart de ses maisons s'éparpillent parmi les tombeaux chinois, sur les pentes d'une colline d'où l'on aperçoit la ville à ses pieds.

Le commerce de Foutcheou avec l'étranger atteignit en 1879 une valeur de 123 millions de francs, dont près de 80 pour l'exportation; il n'était plus que de 99 millions en 1886, et de 54 millions en 1890. Depuis lors il a regagné, mais peu et lentement, du fait de l'importation; l'exportation languit, elle ne consiste guère qu'en thé : thé en feuilles ou thé en briques pour l'Europe, surtout pour la Russie, diverses contrées d'Asie, les États-Unis, le Canada, l'Australie. Les caboteurs chinois viennent chercher à Foutcheou du bois de construction, des bambous, des meubles, du papier, du riz, des fruits d'espèces diverses, et apportent en échange des marchandises d'Europe

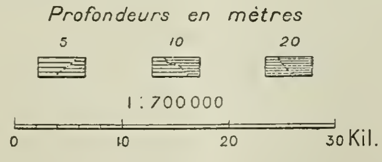
achetées dans les ports de Hongkong, de Canton, de Changhaï. Le port reçoit annuellement de trois cent à quatre cent mille tonnes.

La « Ville des Trois Collines » — car tel est le nom donné souvent à Foutcheou, à cause de trois éminences qui s'élèvent

Fig. 14. — Foutcheou et l'entrée du Min.




*D'après l'Amirauté Anglaise et autres.*




dans son enceinte — est entourée de hauteurs. L'une d'elles, célèbre dans l'Empire, est une véritable montagne, dressant sa pyramide de granit à 880 mètres au-dessus du Min, entre Foutcheou et l'arsenal : c'est le Kou chañ ou « mont du Tambour ». Le couvent bouddhique de la « Fontaine Murmurante » occupe un des cirques supérieurs de la montagne, et, des magnifiques allées qui l'entourent, on voit l'admirable panorama des îles, du fleuve et de la cité. Pendant la saison des chaleurs, ce monastère est un lieu de villégiature pour les

riches négociants. Comme en Europe, des villages de plaisance se sont fondés autour des sources thermales qui jaillissent çà et là dans la vallée; un de ces thermes se trouve aux portes mêmes de Foutcheou. Le Kou chañ se levant à la gauche du Min, un pic de 618 mètres se lève à la gauche, sur le chemin de la mer.

A 10 kilomètres en amont de la ville, un pont semblable à celui des Dix Mille Années traverse le fleuve : c'est le pont des « Montagnes Rouges » ou « Nuageuses », ainsi nommé des croupes qui se profilent au-dessus de la vallée.

Les barques du haut fleuve ne peuvent dépasser le bourg de Choui koou, situé en aval de la grande cité de Yungping, bâtie au point de convergence des principales vallées du bassin du Min.

Yungping ou Yanping, supposée riche de 200 000 âmes, se compose, selon l'usage, d'une place murée de 6 kilomètres de pourtour et de faubourgs dont l'ensemble contient plus d'habitants que la cité « mère ». Le site en est fort beau, devant les monts.

Le botaniste Fortune remonta plus haut le Min pour visiter les districts où se récoltent les meilleurs thés noirs du Fo'kien; mais divers obstacles le forcèrent à rebrousser chemin pour contourner la chaîne par le Tchekiang et redescendre par un col des monts Bohea dans la vallée du Min. Ces montagnes au profil dentelé ont de 2 000 à 2 500 mètres au-dessus de la mer; Armand David évalue à 3 000 mètres les sommets les plus élevés de la chaîne orientale du Fo'kien. Le grand marché des thés de cette région du haut Min est Tsongan (100 000 hab.?), situé non loin du groupe isolé du Oui chañ, l'un des massifs les plus vénérés de la Chine méridionale.

A la frontière du Kiangsi, près de celle du Tchekiang, cette montagne de Oui, composée d'ardoises et de grès en conglomérat, coupée de quartz et de veines de granit, se dresse à 300 mètres au-dessus de la plaine. Les parois abruptes, les formes fantastiques de ses rochers, la rivière des « Neuf Méandres » qui coule au fond des cluses, ont fait du Oui chañ une des régions les plus curieuses du Fo'kien; ce groupe de montagnes est aussi l'un des districts les plus riches du pays, grâce à l'excellence de ses thés, que cultivent les moines bouddhistes des « 999 temples », c'est-à-dire des couvents très nombreux épars sur les collines.

Avant Foutcheou fou, une cité plus méridionale du Fo'kien eut le titre de capitale : Tsouantcheou, qui est encore la rési-

dence du gouverneur militaire de la province. La plupart des commentateurs de Marco Polo et des géographes arabes du Moyen âge sont d'accord pour voir dans cette ville, dont le nom vulgaire est Tsätoung, la cité de Zayton (Çayton, Zaïtoun), qui fut, tout simplement, d'après Ibn Batouta, « le plus grand port du monde ».

Les Arabes venaient y trafiquer en foule, en intermédiaires entre la Chine et l'Occident ; même des Arméniens et des Génois s'y étaient établis ; un évèque italien y résida de 1318 à 1322, et Marignoli vit « trois belles églises » dans cette cité « d'incroyable étendue ». Le port renfermait tant de navires, que les marchands de Tsouantcheou, à l'occasion d'une guerre avec le Japon, se vantaient de pouvoir jeter un pont de bateaux entre leur port et l'archipel du « Soleil Levant ». Zaïtoun ou la « Ville des Oliviers », ainsi que les Arabes en avaient modifié le nom chinois, fournissait aux marchands occidentaux du sucre, des velours et des soies : Ibn Batouta dit même formellement que les satins ou *zaïtouniah* ont reçu leur nom de la ville qui les expédiait, et Yule n'est pas éloigné d'admettre cette étymologie, en contradiction avec celle qui tire ce mot du latin *seta*.

Mais il arriva que la rade de Tsouantcheou s'ensabla et s'envasa peu à peu ; la vie s'en retira lentement pour se reporter plus au sud dans la vaste baie d'Amoï, qui semble avoir été également connue sous le nom de Zaïtoun, comme dépendance commerciale de Tsouantcheou, dans le district de laquelle elle se trouve. Le petit havre de Nganhaï sert d'entrepôt pour les marchandises entre l'ancien port de Zaïtoun et celui qui le remplace de nos jours. Que Tsouantcheou représente ou non « le plus grand port sur terre », et que Tchang-tcheou près Amoï lui enlève ou non cette gloire, c'est une vaste, une populeuse cité dont le rempart n'a pas moins de 18 kilomètres de tour et le gouverneur militaire de la province du Fo'kien y a sa résidence.

Amoï (Hiamen ou Hiamoun), le port méridional du Fo'kien, ouvert actuellement aux navires de l'Occident, est l'un des plus beaux du monde, s'il n'est pas, et de bien loin, le « premier », même dans la Chine méridionale, pour le mouvement des échanges, comme le fut Zaïtoun.

Il passe pour le meilleur de l'Empire comme sûreté, commodité, sous un climat très heureusement tempéré par les brises régnantes : mais il est fort gêné dans ses entournures, au nord par Changhaï, et plus près, à l'ouest-sud-ouest, par Hongkong et Canton.

Bâtie dans une île qui semble avoir fait jadis partie du continent avec les îlots qui l'entourent, Amoï offre devant ses quais un excellent mouillage aux plus forts bâtiments. Lorsque les Portugais se présentèrent sur les côtes de Chine, au commencement du XVIe siècle, Amoï était déjà le grand port du Fo'kien, et c'est là qu'ils abordèrent. Jusqu'en 1730, des navires européens mouillèrent dans cette rade; elle ne fut rouverte au commerce étranger que par le canon des Anglais, lors de la « guerre de l'opium », en 1842.

La colonie des « diables aux cheveux rouges », qui comprenait près de 300 personnes dès 1880, nombre qui s'est fort accru depuis, s'est établie dans la petite île de Koulang sou, à 600 mètres d'Amoï, et toute une ville chinoise, mieux tenue que celle du rivage opposé, a surgi autour des maisons européennes. Le naturaliste Swinhoe y fonda en 1857 une société savante, dont les recherches en histoire naturelle ont été fort utiles. Une des îles voisines de Koulang sou se termine par un promontoire percé d'une galerie naturelle encadrant de ses rochers noirs le tableau lumineux de la rade et des navires.

Le commerce d'Amoï consiste principalement en thé, en opium, en riz, grains « nourriciers », farine, sucre, cotonnades, pétrole.

A l'exportation le thé fait à lui seul plus des trois quarts du total; à l'importation l'opium de l'Inde contribue pour un quart, autrefois pour plus d'un tiers, mais le pavot indigène, de plus en plus cultivé dans le Fo'kien, tend à remplacer celui de l'Inde, au grand détriment de la culture du blé; le riz vient de la Cochinchine, le pétrole de Russie et des États-Unis.

On estime la valeur nette des importations (réexportations déduites) à 40 ou 50 millions de francs, suivant les années, celle des exportations nettes à 10 ou 12 millions.

Un millier de navires, un million de tonnes totalisent *grosso modo* le mouvement maritime d'Amoï à l'entrée; à peu près même mouvement à la sortie. La ville a 100 000 âmes, et son île près de 200 000.

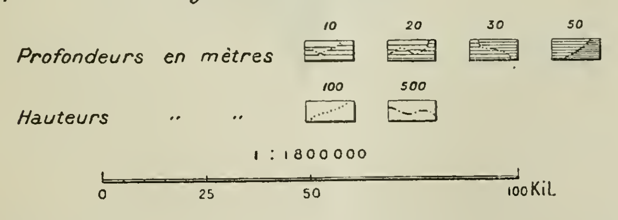
Ce qui caractérise surtout le port d'Amoï c'est l'activité de l'émigration, comme de la réimmigration. De cette ville partent, surtout dans la direction de Singapour, la plupart des coulis et colons que la Chine essaime dans le monde, et à cette ville reviennent la plupart de ceux dont l'étranger n'est pas absolument devenu la nouvelle patrie. Ainsi, en 1879, il y eut plus de 20 000 départs d'Amoï, dont près de 15 000 pour Singapour et plus de 3 000 pour Manille, et 20 000 rentrées environ; — aujourd'hui c'est plus de 60 000 Chinois qui quittent tous les

ans ce port, dont on estime que 65, 70, 75 pour 100 reviendront au pays natal. Auparavant il ne partait que des hommes faits, maintenant quelques milliers de femmes et d'enfants accompagnent les adultes.

Fig. 15. — Amoï et Tsouantcheou.

E de Green.

*D'après l'Amirauté Anglaise et Bretschneider.*




Elle a beaucoup gagné, commercialement parlant, depuis que les Japonais possèdent Formose ; les transactions avec cette île se sont grandement accrues. On la regarde comme l'une des cités chinoises qui se distinguent le plus par l'esprit d'initiative ; elle s'est pourvue de bassins de carénage, où l'on répare non seulement les jonques et les petits bâtiments de mer, mais aussi les grands bateaux à vapeur de 2 000 tonneaux.

Amoï est le point d'attache du télégraphe sous-marin français qui relie le Tonkin à la Chine.

L'île où « s'assied » Amoï se compose en partie d'un granit stérile, mais les campagnes de la terre ferme, autour des villes populeuses de Tchangtcheou et de Toungan, sont un immense jardin.

Toungan est une ville maritime, au nord d'Amoï; Tchang tcheou, une ville terrestre, à 70 kilomètres, à l'occident de cette même Amoï, sur un petit fleuve à marée. Celle-ci n'a que 7 kilomètres *intra muros*, mais avec assez de faubougs pour qu'on se hasarde à lui attribuer 500 000 habitants (?). La cité proprement dite est propre, bien tenue; on a la satisfaction de s'y mouvoir dans des rues dont certaines méritent presque le nom de boulevard : 20 mètres de largeur, un bon pavage en granit. Le « Grand et Pur Empire » ne prodigue pas ces commodités-là, devenues si banales en Europe et en Amérique.



## CHAPITRE DEUXIÈME

# BASSIN DU SI KIANG
# LE KOUANGSI ET LE KOUANGTOUNG

I. MONTS DU BASSIN DU SI KIANG. ‖ II. SI KIANG OU FLEUVE OCCIDENTAL. ‖ III. CLIMAT ET PRODUITS DU BASSIN DU SI KIANG. ‖ IV. PEUPLES DU BASSIN DU SI KIANG.

*I*
*MONTS DU BASSIN DU SI KIANG*

CETTE partie de la Chine, dont une moitié se trouve déjà comprise dans la zone tropicale, est l'une de celles qui, par les conditions du climat, par les productions du sol et l'histoire des habitants, se distinguent le plus nettement du reste de l'Empire.

La « Cité orientale » du Si kiang a souvent appartenu à d'autres maîtres que ceux du nord, et vers le milieu du siècle, c'est là que naquit la formidable insurrection des Taïping. Proportionnellement à sa population, environ le douzième de toute celle de la Chine, la province de Kouangtoung exerce sur la politique générale de l'Empire une influence considérable, et sa capitale, que l'on croit être, en l'absence de recensements authentiques, la cité la plus populeuse de la Chine, est considérée à maints égards comme faisant équilibre à Peking. Tandis que dans le long cours de la période historique, la « Résidence » de Canton, déjà presque hindoue par son climat, entretenait les relations du monde chinois avec les îles et les péninsules que baigne l'océan des Indes, la capitale du nord surveillait les régions des plateaux mongols, où se préparaient jadis toutes les invasions.

Au nord de la vallée du Si kiang, les diverses rangées de

montagnes que les Chinois désignent par mille noms locaux, et dont l'ensemble est compris par Richthofen sous l'appellation de Nan chañ, se présentent, comme dans le bassin du Yangtze kiang, sous forme d'arêtes parallèles orientées dans le sens du sud-sud-ouest au nord-nord-est et séparées par de larges brèches. L'une d'elles, le Ping'yi chañ, s'élèverait jusque dans la zone des neiges persistantes. Ces rangées au nord du fleuve cantonais sont beaucoup plus élevées en moyenne que les chaînes qui se profilent à son sud.

Celles-ci commencent dans le Tonkin, au rivage du golfe homonyme, à cette pittoresque baie d'Along, semée de merveilleux rochers, et se dirigent également du sud-sud-ouest au nord-nord-est.

Après s'être d'abord redressés dans le haut massif du Loyang, dont on ne peut atteindre, dit Martini, la cime qu'en deux jours de marche (?), elles traversent le Si kiang. Les cluses qui se succèdent en cet endroit constituent la frontière naturelle des deux provinces de Kouangsi et de Kouangtoung; plus bas, des chaînes parallèles resserrent encore le lit du « fleuve Occidental ». D'autres arêtes de montagnes, s'alignant pour la plupart dans le même sens que le Nan chañ et que tout le système sinique, occupent la région orientale du Kouangtoung et se prolongent dans le Fo'kien; l'une d'elles commence aux portes mêmes de Canton et forme le groupe pittoresque de Peïyun chañ (Pak wan chañ) ou la « Montagne des Nuages Blancs », dont les pentes sont couvertes d'innombrables tombeaux. Plus loin se dressent les monts Lofou, hauts de 1 200 à 1 500 mètres et couverts de forêts à l'ombre desquelles les moines bouddhistes ont bâti leurs monastères. Au delà, d'autres montagnes, qui n'ont pas encore été mesurées, vont rejoindre les rangées parallèles du Fo'kien. D'après les rapports des missionnaires, quelques-unes, notamment celles qui séparent le bassin du Han kiang de celui du Toung kiang, sont assez hautes pour se couvrir de neiges en hiver. On peut admettre, à grands traits, 2 000 mètres pour l'altitude moyenne de la rangée avoisinant la frontière du Yunnan et du Kouangsi, 1 500 pour celle qui se lève plus à l'est, venue du Tonkin, à peu près aux lieux où le Fleuve Rouge entre en Indo-Chine, 1 000 pour la suivante, au nord-nord-est de Hanoï; après quoi les cimes du Kouangsi oriental se tiennent à des altitudes très modestes, généralement au-dessous de 400 mètres. En somme le pays se présente sous forme de régions tabulaires, d'altitude très inégale, séparées par des zones de cassures parallèles, dans la grande direction des montagnes chinoises : sud-sud-ouest à nord-nord-est.

Neigeuses ou non, ces chaînes ont été abominablement dévastées. « Les forêts, dit A. Leclère, souvent même les arbres isolés, ont complètement disparu dans toutes les régions envahies par la civilisation chinoise, qui les détruit, autant par principe que par négligence, et empêche le reboisement par l'incendie annuel des herbes sèches.... Le Kouangsi est totalement dénudé et l'on en est venu à créer auprès des moindres villages des steppes incultes destinées à produire les herbes sèches qui restent le seul combustible de ces régions désolées. Partout où le déboisement permet à la vue d'embrasser une grande étendue, dans le bassin du Si kiang (et en Yunnan et Koeïtcheou), on rencontre (en dehors des plateaux), jusqu'aux altitudes de 2 800 mètres, la structure extraordinairement accidentée dont les célèbres rochers de la baie d'Along et le parcours du chemin de fer de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son suffisent à donner l'idée la plus exacte; on ne peut trouver en Europe d'équivalent approximatif que dans les Alpes dolomitiques du Tirol et de la Vénétie ou dans notre région des Causses. »

Alignés ou isolés, on peut, de certains belvédères, compter jusqu'à deux cents de ces pitons coniques, dégagés de la masse par la désagrégation du calcaire.

*II*
*SI KIANG*
*OU*
*FLEUVE*
*OCCIDENTAL*

Le Han kiang, fleuve du Kouangtoung oriental, se pourvoit dans le Fo'kien et le Kiangsi. Il descend du nord en ligne droite en utilisant les brèches des rangées montagneuses; son principal affluent, le Meï kiang ou « fleuve des Pruniers », suit du sud-ouest au nord-est une des longues dépressions intermédiaires qui séparent les arêtes, offrant ainsi un chemin transversal du Fo'kien au bassin du Si kiang. Ce Han kiang, qui meurt dans la baie de Swateou, ne manque pas d'abondance; c'est tout de même un fleuve minuscule quand on le compare à son voisin le Si kiang.

La rivière à laquelle on a donné le nom de Si kiang — Seï kong, suivant la prononciation des Cantonais, — ou « fleuve Occidental », est un puissant cours d'eau, grâce à la mousson d'été, qui apporte des pluies très abondantes sur le versant méridional du Nan chañ : cette chute est évaluée annuellement à plus de 2 mètres dans la province de Kouangtoung, sur le bas de sa vallée.

Le fleuve Occidental s'appelle aussi quelquefois du nom de Pué kiang ou « fleuve de Pué », d'après l'ensemble du pays qu'il traverse, le Pué, fait des deux Kouang, du Kouangtoung et du Kouangsi.

Il n'a point part à ces deux provinces, seulement il se forme de rivières du Yunnan, du Koeïtcheou, et quelques torrents lui viennent du Tonkin.

Il reçoit ses premières eaux du Yunnan et du Koeïtcheou, dans le pays des Chan, qualifiés à tort de Miaotze. Sa branche maîtresse, le Houng choui, coule sous divers noms avant de recevoir des Cantonais celui sous lequel il est désigné dans son cours inférieur : le manque d'une nomenclature précise a permis à chaque voyageur de considérer comme la maîtresse branche celle qu'il a visitée. Ainsi Huc et Gabet, qui s'embarquèrent au nord de la province de Canton sur la rivière naissant au pied du Meïling, croient avoir navigué sur le vrai fleuve; de même Moss, en remontant la rivière Yu kiang, affluent de droite du « fleuve Occidental », parle de son voyage comme ayant été fait sur le Si kiang.

Celui-ci commence au versant méridional des monts qui commandent au nord le lac de Yunnan, la ville capitale du Yunnan, monts d'environ 2 200 mètres de suprême surrection; il s'unit à une autre branche supérieure, qui part des montagnes de Toungtchouen, hautes de 2 500 mètres, plus ou moins, et point éloignées de la rive droite du fleuve Bleu. A partir de ce confluent il sépare pendant 200 kilomètres, sous le nom de Houng choui, qui succède à plusieurs autres, le Koeïtcheou (au nord) du Kouangsi (au sud), puis entre par ses deux rives dans le plus élevé des deux Kouang.

Le Houng choui est la maîtresse branche du Si Kiang comme longueur, mais pas comme abondance : la rivière la plus riche en flots de toute la conque rejoint le Houng choui par la gauche en amont de Siountcheou; elle a son origine dans le sud-est du Koeïtcheou, au pays de Koutcheou, et baigne Lieoutcheou. Ce vrai père du Si kiang se nomme le Lieou. Il porte des embarcations ayant jusqu'à 18 tonnes de capacité, tandis que le Houngchoui n'admet que de petites jonques. Aussi le Lieou est-il devenu la voie commerciale la plus fréquentée entre la vallée du Si kiang et les provinces d'outre-monts, le Koeïtcheou et le Setchouen.

Le volume considérable du Lieou et de son chevelu de rivières s'explique par le fait que la région du Koeïtcheou où elle prend sa source forme une sorte d'entonnoir dans lequel viennent s'abattre les pluies. Telle est aussi la raison de la pré-

sence de grandes forêts dans le Koeïtcheou sud-oriental, forêts qui semblent d'autant plus belles par contraste avec le Kouangsi.

Dans le bassin de Siountcheou débouche à droite la troisième branche, le Yu kiang, la grande et longue rivière de Nanning, ample souvent de 400 à 500 mètres; après quoi des rapides redoutés, séparés par des calmes, le mènent par des gorges où les eaux de crue montent de 15 à 20 mètres, à la rencontre d'un fort tributaire de gauche, le Koeï kiang ou « rivière de la Casse », qui a rencontré en route Koueilin fou, la capitale du Kouangsi. Le lieu de cette réunion est la ville d'Outcheou fou.

Devenu désormais imposant, le Si kiang s'achemine en défilés vers la province de Kouangtoung, puis dans ce second (ou premier) des deux Kouang. En quelques endroits, des bancs de sable interrompent son cours, et, durant la saison des basses eaux, ne laissent aux jonques et sampans qu'un chenal de deux mètres de profondeur; mais en été, lors des pluies de la mousson, le niveau monte considérablement, et la marée vient soulever deux fois par jour le fleuve, tellement que le flux se fait sentir jusqu'à 300 kilomètres, dans le Kouangsi. Dans les biefs profonds du chenal, il arrive que la sonde ne touche le fond qu'à 50 mètres.

Au sortir d'une dernière cluse, où le fleuve n'a que 200 mètres de large entre des escarpements qui, de saillie en saillie, se redressent à peu près de 900 mètres, le Si kiang s'unit au Pe kiang ou « fleuve du Nord ». C'est là que commence la région du delta. De ses sources à la bifurcation des branches inférieures, le développement du Si kiang est d'au moins 1 500 kilomètres, mais le réseau navigable sur le fleuve et ses tributaires est tout autrement considérable, grâce à l'ingénieuse industrie des bateliers, qui profitent de la moindre coulée pour y faire passer leurs petites embarcations, en les traînant à force de bras au-dessus des seuils : ainsi faisaient les Peaux-Rouges en Amérique.

Le Si kiang est l'unique voie commerciale entre Canton et les trois provinces de Kouangsi, de Koeïtcheou, de Yunnan, et c'est même par cette rivière que se font en partie les échanges de cette grande ville avec les régions de l'Indo-Chine qu'arrosent le fleuve Rouge et le Mekong.

Le Pe kiang est encore plus important que le Si kiang comme voie de trafic. Il fait partie de la grande route de navigation qui réunit le port de Canton au bassin du Yangtze, sans autre interruption que le Meï ling ou « col des Pruniers ». C'est la voie suivie par la plupart des voyageurs européens qui ont parcouru les régions méridionales de la Chine : dès 1693, le

missionnaire Bouvet vogua sur le Pe kiang, et, en 1722, Gaubil en dressa la carte, d'après ses observations astronomiques. De toutes les routes historiques de l'Empire, celle du Pe kiang est la plus importante, puisque sans elle toute la région du midi resterait séparée du Royaume Central. Depuis que des bateaux à vapeur longent le littoral, emportant voyageurs et marchandises, la navigation du Pe kiang a beaucoup diminué, mais le commerce entre les deux versants des monts a toujours une valeur considérable.

En aval de la jonction du « fleuve de l'Ouest » et du « fleuve du Nord », le courant se divise : on dirait que les deux cours d'eau s'entre-croisent à angle droit. Tandis que le flot principal s'écoule au sud pour se déverser dans la mer à l'ouest de l'île, un autre bras se dirige à l'est et va rejoindre le lacis des innombrables rivières qui serpentent dans les terres alluviales de Canton. A l'est, une autre grande rivière vient également se ramifier au labyrinthe fluvial du bas Si kiang : c'est le Toung kiang ou le « fleuve Oriental », dont les sources naissent au nord-est, sur les frontières du Kiangsi et du Fo'kien. C'est aussi une voie de navigation fréquentée, très importante pour le transport des sucres, du riz et autres denrées agricoles.

Quant aux rivières du delta, navigables dans tout leur vaste réseau, grâce au flot de marée, elles forment une des régions du monde les mieux pourvues de canaux naturels. Sur plus de 8 000 kilomètres carrés, le sol est coupé dans tous les sens par des voies navigables qui servent au transport des hommes et des marchandises et rendent la construction de routes presque inutile : c'est un pays de canots et de canotiers.

On comprend donc très bien que la population de la contrée soit devenue amphibie, pour ainsi dire, vivant aussi bien sur l'eau que sur la terre ferme. Non seulement le petit commerce se fait par les rivières, d'escale en escale, mais aussi de grandes foires ont lieu à diverses époques dans le delta et l'on a vu des cités temporaires de bateaux se former en des parages ordinairement solitaires. Diverses industries autres que la pêche sont pratiquées par des familles errant sur l'eau; des agriculteurs même résident en des barques mouillées à côté de leur champ.

Il est donc tout naturel que cette région soit devenue un centre par excellence du commerce de l'Empire, et qu'aux époques troublées, la piraterie ait établi ses repaires dans l'inextricable dédale des canaux du bas Si kiang. Là, des barques armées pouvaient attendre le passage des jonques, en se

cachant derrière chaque pointe de sable ou chaque fourré de roseaux.

Ce n'est pas sans peine que les vaisseaux de guerre européens ont débarrassé cette région des pirates qui l'infestaient; et dès qu'il y a le moindre trouble à l'intérieur, dès que pour une cause ou une autre, la surveillance, l'action de l'Europe se ralentit et que le gouvernement cesse un peu d'appesantir sa main sur contrevenants et délinquants, les « boucaniers et frères de la côte » reparaissent.

La cité de Canton s'est élevée presque à égale distance des deux têtes de delta que forment à l'ouest le Si kiang et le Pe kiang, à l'est les ramifications du Toung kiang : de cet endroit les jonques peuvent se rendre par le plus court chemin dans les deux estuaires. Celui de l'est, le plus large et le plus profond, a reçu plus spécialement le nom de « rivière de Canton », de Tchou kiang ou de « fleuve des Perles », appellation que l'on croit dérivée de celle d'un fort, Haï tcheou ou la « Perle de la Mer » : c'est la Dutch Folly, « la Folie Hollandaise » des anciennes cartes.

Les grands navires, les « transatlantiques » ne peuvent remonter la rivière de Canton jusque devant la cité. Les jonques et les bateaux à vapeur ordinaires doivent s'arrêter à 15 kilomètres en aval, au mouillage de Hoang pou (Whampoa); les forts bâtiments de guerre, même soutenus par le flot de marée, qui dépasse 2 mètres dans ces parages, restent encore bien en aval, car l'entrée du fleuve est obstruée par une barre, où l'eau a seulement 4 mètres de profondeur lors du reflux. La limite du Tchou kiang et de l'estuaire est bien marquée par des escarpements rocheux qui de part et d'autre resserrent l'embouchure, et dont les promontoires armés de forts ont été comparés par les Chinois à une gueule de tigre : d'où le nom de Houmen, que les marins d'Europe ont traduit par l'appellation de Bocca Tigris.

Des changements continuels ont lieu dans la profondeur et la forme des bancs, ainsi que dans le tracé des rivages. Dans l'ensemble, la terre ferme empiète sur la mer; là où de nouvelles plages se déposent au devant de l'ancien littoral, les riverains s'empressent de les endiguer et de semer des joncs dans la vase. Ces plantes, qui poussent avec vigueur, fournissent la fibre dont on a besoin pour la fabrication des nattes, consolident le sol, l'exhaussent et le conquièrent au domaine de l'eau douce, qui le dessale peu à peu; en quelques années, il est devenu propre à la culture, et le mandarin se présente pour mesurer les champs et les inscrire au cadastre.

Des chaînes de collines, toutes orientées du sud-ouest au nord-est, comme les montagnes du système sinique, s'élèvent au milieu des terres alluviales et servent de point d'appui aux vases que dépose le courant fluvial ou que ramène le flot de marée. La ligne de démarcation entre la haute mer et les estuaires est formée par plusieurs rangées parallèles de ces îles rocheuses, semblables aux débris d'immenses jetées à demi englouties. La rangée du nord se compose de grandes îles, dont quelques-unes sont dominées par de hauts sommets : c'est ainsi qu'à l'entrée de l'estuaire de Canton, semblent faire sentinelle les deux pics de l'île Woungkoum, mieux connue sous son nom portugais de Montanha, et de l'île Lantao ou Langtao. Les îles des Ladrones ou des « Larrons » font, de même que Hongkong, partie d'une chaîne intermédiaire, et la dernière jetée d'îlots, du côté du large, est formée par le long archipel des Kaïpong et des Lema.

Le Si kiang n'est pas un voisin commode en sa vallée basse et dans les plaines de son delta; ses crues régulières durent environ quatre mois, de juin à septembre, octobre : crues provoquées par les pluies de la mousson du sud-ouest, qui épanchent d'immenses quantités d'eau sur les campagnes plates.

A raison ou à tort, les riverains ont protégé leurs terres contre ses incursions; ils les ont ainsi garanties, sauf en cas de rupture des digues, mais ils en ont par cela même empêché le colmatement et l'incessante refertilisation. En tout cas, dit Imbault Huart, « ils ont accompli là... par le concours de plusieurs générations un immense travail, œuvre de patience, de persévérance et de temps, dont l'origine se perd dans les brouillards des siècles écoulés ».

Quand le fleuve s'est rempli, à pleins bords, voire outre bords, à la mousson du Sud-Ouest, les bateaux à vapeur n'exigeant pas une grande profondeur peuvent remonter le fleuve jusqu'à Outcheou fou; s'ils dépassaient 4 mètres de tirant, ils resteraient en panne sur quelque banc de sable; plus haut les rapides arrêtent tout ce qui n'est pas à fond plat; en eaux basses les embarcations calant 2 mètres s'exposent à s'arrêter net sur quelque obstacle momentanément supprimé par la crue.

La marée remonte jusqu'à ce même Outcheou fou, port ouvert au trafic étranger depuis le traité anglo-chinois de 1897, et deux compagnies anglaises font le service du fleuve au moyen de vapeurs de 400 à 800 tonnes, de Hong Kong et de Macao jusqu'au terme commun de la marée et de la navigation.

On manque encore de données précises sur les débits de ce grand fleuve; tout ce qu'on sait d'avance, c'est que les jaugeages indiqueront un écart extraordinaire entre le volume de l'étiage, quand les vents arrivent du nord-est, et le volume de crue, quand ils arrivent du sud-ouest; le Si kiang a tous les droits au qualificatif d' « irrégulier », encore qu'il y ait dans sa conque de nombreuses « Touvres » et « Vaucluses » où reviennent au jour des eaux perdues dans les fissures du calcaire ou de la craie, « Sorgues » compensatrices, réserves pour la saison sèche. Comme longueur on peut hasarder 1 800 kilomètres, soit la Seine au bout de la Loire; et comme conque, 40 millions d'hectares.

*III*
*CLIMATS ET PRODUITS DU BASSIN DU SI KIANG*

Les deux zones de température s'entremêlent dans le bassin du Si kiang. Pour le climat, Canton ne se trouve que pendant une moitié de l'année dans la région tropicale; suivant l'alternance des moussons, elle voyage pour ainsi dire du sud au nord.

La température annuelle y est beaucoup moins égale qu'à Calcutta, à Honolulu, à la Havane et en maintes autres villes situées sous les mêmes latitudes; le tableau suivant le montre :

| | MOYENNE de l'année | AOUT | FÉVRIER | ÉCART |
|---|---|---|---|---|
| Canton . . . . . . . | 21°,6 | 27°,8 | 14° | 13°,4 |
| Macao. . . . . . . . | 22°,5 | 28°,2 | 13°,5 | 14°,7 |
| Calcutta. . . . . . . | 26°,7 | 28°,4 | 23° | 5°,4 |
| Honolulu . . . . . . | 24° | 25°,9 | 21°,7 | 4°,2 |
| La Havane. . . . . . | 25° | 27°,4 | 22°,9 | 6°,5 |

De mai en septembre, quand souffle la mousson du sud-ouest, apportant les pluies, les chaleurs sont aussi fortes dans la Chine méridionale que dans les villes hindoues également distantes de l'équateur; mais dès le mois d'octobre, quand règnent les vents polaires du nord-est, qui cheminent parallèlement à la côte et aux montagnes dans les sillons intermédiaires, la température descend rapidement. Quoique ayant

traversé sur une grande partie de leur parcours des espaces océaniques, ces vents peuvent, en se réchauffant sous des latitudes plus méridionales, se charger d'une plus grande quantité de vapeurs sans pour cela la laisser retomber en pluie ; ils paraissent très secs, comme les vents qui soufflent sur la Mongolie.

Pendant le mois de janvier, il pleut rarement; les nuits sont toujours claires et parfois de légères gelées flétrissent les feuilles des arbres : on a même vu sur les eaux de Canton se former des pellicules de glace, qui disparaissent aux premiers rayons du soleil. Pourtant l'alternance des vents humides de l'été et des vents secs de l'hiver n'est pas toujours d'une régularité parfaite, et les courants atmosphériques sont diversement infléchis par le relief et la forme du littoral; c'est ainsi que la mousson du sud-ouest devient un vent du sud-est à Canton. Autour de la haute montagne de Lantao (930 mètres), des orages s'amassent presque journellement pendant des mois entiers. Dès que le soleil a disparu derrière l'horizon, les nuées s'enroulent au sommet du pic, des tourbillons s'élèvent dans les airs et les éclairs jaillissent du ciel noir.

Ce qu'il y a de tropical malgré tout dans le climat de la conque du Si kiang, sa chaleur parfois si lourde, son humidité, ses brusqueries de température, en font une des régions les moins salubres du « Milieu »; la dysenterie, le paludisme, et autres affections débilitantes y sévissent, et d'autant plus qu'on s'éloigne de la mer, de ses brises salines, pour s'enfoncer dans les vallées renfermées, privées des vents assainissants et réparateurs, par conséquent plus dans le Kouangsi que dans le Kouantoung.

Suivant les termes d'A. Leclère, à propos du Kouangsi, cette province est au moins aussi malsaine que les régions les plus mal notées du haut Tonkin : la statistique des missionnaires prouve péremptoirement qu'il est pratiquement impossible à l'Européen d'y faire un séjour prolongé. Les Chinois et les indigènes des régions élevées sont dans le même cas; ils périssent tous dès qu'ils descendent dans les régions basses, et redoutent d'y passer une seule nuit. Maints explorateurs ont fait pendant leur voyage une expérience complète de l'insalubrité du Kouangsi.

Le contraste qui se produit de l'une à l'autre saison dans le mouvement des vents et dans l'ensemble du climat se montre aussi dans la flore.

Au temps d'hiver, quand les champs sont nus, que les mon-

tagnes n'ont plus que leur parure de feuillage, la nature y a le même aspect que dans les contrées situées en dehors de la zone tropicale. Mais tout change subitement avec le renversement des moussons et l'arrivée des pluies. Alors la flore du midi se révèle dans tout son éclat : on se croirait en Hindoustan.

A côté du pin de la Chine se dresse le palmier; des camélias croissent sur les monts près des châtaigniers et des chênes. Les orangers et les citronniers d'espèces diverses, les goyaviers, les bananiers, les manguiers, les litchi (*nephelium litchi*) se mêlent aux arbres fruitiers de la zone tempérée. Un grand nombre d'arbres, d'arbrisseaux, de plantes basses que l'on tient en Europe dans les serres chaudes, prospèrent sous le ciel de Canton, embellissant la terre de leurs fleurs, emplissant l'air de leurs parfums. L'île de Hongkong, quoique bien peu étendue en comparaison du bassin que parcourt le Si kiang, est cependant assez vaste pour que les naturalistes anglais aient pu y voir comme un résumé de cette flore du midi.

Mais les espaces laissés incultes y sont trop resserrés pour que les animaux de grande taille soient nombreux; on n'y rencontre que des chevreuils et des renards. Les petites espèces, oiseaux, insectes, papillons, appartiennent pour une bonne part à la faune de l'Hindoustan : on pourrait se croire au bord de l'océan des Indes. Dans les pays de l'intérieur, la faune est représentée par quelques-unes des grandes espèces de l'Asie hindoue : on rencontre le rhinocéros dans les forêts du Kouangsi; parfois les tigres ont traversé à la nage les détroits qui séparent le continent et les îles voisines.

*IV*
*PEUPLES DU BASSIN DU SI KIANG*

Il est probable que des éléments méridionaux, représentés surtout par les Malais, sont entrés dans la population du midi de la Chine; cependant, on n'en voit point les traces dans les mœurs ni dans la langue des habitants du Kouangtoung.

Leur dialecte, purement chinois, est même plus rapproché des anciennes formes que le dialecte mandarin actuel, et tous les noms de lieux appartiennent à la même souche que ceux du nord et du centre : le nombre des mots originaux qui ne correspondent pas à un signe particulier de la langue littéraire est beaucoup plus rare que ne l'admettaient les premiers sinologues.

Mais, dans l'intérieur du pays, il existe encore des populations aborigènes qui ne se sont pas fondues en une seule race avec les Chinois, et que ceux-ci considèrent comme des barbares.

Ainsi des Miaotze vivent au nord-ouest de la province de Kouangtoung vers les sources du Lientchou, affluent occidental du Pe kiang; d'autres habitent le Kouangsi, où ils sont constitués en communes autonomes sur des terres que leur concéda l'empereur Youngtching, en 1730. Au XVII^e siècle, d'autres tribus miaotze auraient aussi peuplé les monts où naissent les hauts affluents du Han kiang, mais des colons chinois occupent maintenant toute cette contrée des frontières du Kouangtoung et du Fo'kien.

Dans la haute vallée du Houngchoui, les cartes indiquent aussi des Miao-tze, dans lesquels il faudrait voir, d'après Deblenne, de véritables Chan (*Shan* des Anglais) comme ceux du Laos et du haut Tonkin. Les Chinois les désignent par les termes de Tchoung ou I-kia.

Les Yao (Yiu), groupe de tribus que l'on dit d'origine barmane, parcourent un pays de montagnes au sud-ouest du Kouangtoung, non loin de la frontière d'Annam. Le nombre des Yao de divers dialectes s'élèverait à moins de 30 000 individus : aussi ne peuvent-ils songer à se défendre contre les Chinois par la violence; c'est par la ruse qu'ils ont jusqu'à maintenant réussi à sauvegarder leur indépendance. Ils offrent l'exemple, assez rare dans l'Extrême Orient, d'une population ayant gardé, comme les Tcherkesses, les Chkipetar, les Corses, la coutume de la vendetta, poursuivie de famille en famille pendant des générations entières. Mais, comme en Corse et en Albanie, les femmes restent en dehors de la lutte héréditaire; tandis que les hommes se cherchent et se combattent, elles peuvent sans crainte vaquer aux travaux de la campagne.

Quoique appartenant, sinon à une même race originaire, du moins à une nation solidement unie par la langue et par un développement historique commun, les gens de Canton et les habitants des régions environnantes se divisent en trois groupes absolument différents : les Hoklo, les Pounti et les Hakka.

Les Hoklo (Hiolo, Hiaolo) habitent surtout la région du littoral et les estuaires des fleuves. La signification de leur nom, tel qu'il est représenté dans l'écriture chinoise, est celle d'« Anciens par l'Étude », ce qui semblerait impliquer une

civilisation antérieure à celle des autres habitants; mais c'est précisément parmi les Hoklo que se rencontrent le moins d'individus voués aux professions littéraires. Toutefois ils sont également connus sous le nom de Fo'lo ou « Anciens par la Prospérité »; or ces noms de *Hok* et *Fo'*, « Étude » et « Prospérité », sont ceux qui entrent dans l'appellation de la province de Hokkien ou Fo'kien. On peut donc supposer que le vrai sens de Hoklo est celui de « Gens du Fo'kien ». Le dialecte hoklo diffère peu de celui d'Amoï. D'après la tradition chinoise, c'est au XIVe siècle qu'aurait eu lieu l'immigration des Hoklo dans le Kouangtoung.

La population de bateliers qui occupe, par dizaines de milliers, les canaux de Canton, comme les estuaires du delta du Si kiang, se rattache plus intimement aux Hoklo qu'aux autres éléments du midi et on leur attribue également une origine fo'kiennoise. La différence du genre de vie en a fait une caste spéciale, non moins méprisée que celle de la rivière de Foutcheou, et désignée également par des termes grossiers. A Canton, comme à Foutcheou, les gens appartenant à cette caste ne seraient pas accueillis sur la terre ferme; de père en fils, ils vivent sur des barques, errant le long des rives, groupés en villages flottants. Dans la rivière de Canton, les lieux d'ancrage deviennent des propriétés héréditaires, et quand une barque tombe en morceaux, on en construit une nouvelle au même endroit.

Les Pounti ou « Racines de la Terre » sont les habitants les plus nombreux des provinces du sud et se glorifient du titre d'autochtones.

Issus probablement d'un vieux mélange d'immigrants du nord avec les populations aborigènes, ils se considèrent comme les maîtres naturels de la contrée, et même, dans le Yunnan, ils se refusent à prendre le nom de Chinois : ils veulent être tenus pour une race à part. Représentant l'aristocratie du midi, les Pounti traitent avec mépris la foule plébéienne des Hakka et des Hoklo, et même les habitants du nord, qu'ils surpassent en élégance et en raffinement de mœurs. Leur dialecte, qui est le beau langage cantonais, a été surnommé *pe hoa*, c'est-à-dire la « langue blanche », dans le sens d'idiome par excellence; un assez grand nombre d'ouvrages littéraires ont été écrits dans cet idiome.

Les Pounti ont la majorité numérique à Canton et dans les alentours, mais ils sont menacés par les Hakka prolétaires, descendants de colons qui s'établirent d'abord dans la partie

nord-orientale de la province de Kouangtoung. Suivant leur dire unanime, ces Hakka, dont le nom signifie « immigrants », eurent pour première patrie un village ou un district du Fo' kien occidental, dont ils partirent il y a, plus ou moins, un millier d'années.

Le dialecte dont ils usent, très différent de celui des Pounti comme de celui du Fo'kien, la province dont pourtant ils sont originaires, se rapproche beaucoup plus de la langue mandarine, du *kouan hoa*, que des patois du sud : il a tout l'air d'être un dialecte de la « langue vraie », c'est-à-dire du parler de Nanking, mais il s'est approprié un nombre assez considérable d'expressions et de tournures pounti.

Hakka ou Ke kia, les « immigrants » ou les « familles en visites », sont les représentants les plus purs des Chinois proprement dits dans le nord-est du Kouangtoung d'abord, dans le bassin de la rivière « des Prunes », affluent du fleuve Han, puis dans le Kouangsi, car ils se répandent beaucoup et partout autour d'eux. Presque tous agriculteurs, ils ne reculent devant aucune fatigue, d'autant qu'ils ont été dès longtemps habitués aux plus durs travaux, leur seconde patrie de la rivière des Prunes étant une région dure, montagneuse et peu féconde. Leurs femmes n'ont pas l'horrible coutume de faire de leurs pieds des moignons, mais parmi elles les exemples d'infanticide sont encore assez nombreux.

C'est dans l'ensemble des Hakka et, comme on l'a dit ailleurs, parmi les gens du Fo'kien que se rencontrent surtout les travailleurs auxquels les Européens donnent le nom hindou de *coulis*.

Les émigrants chinois, qui se portent en foule vers Formose, Java, Saïgon, Bangkok, la péninsule malaise, les îles Sandwich, le Pérou, la Californie, sont des Hakka; c'est leur dialecte qui se parle dans les villages chinois essaimés de par le monde. Continuant ce mouvement de conquête pacifique par le travail qui les a menés, il y a des siècles, de la vallée du Yangtze, puis du Fo' kien, dans celle du « fleuve Occidental », ils débordent maintenant sur la Terre. Si méprisés qu'ils soient par les orgueilleux Pounti, c'est à leur initiative qu'est due principalement l'œuvre de la nation chinoise dans l'ensemble du labeur humain hors de Chine.

Au total, chinois ou chinoisé, le Kouangtoung se rattache étroitement au reste de l'Empire et de la race; mais dans le Kouangsi la civilisation, la langue des « fils de Han » domine beaucoup moins. Dans cette province, évidemment la moins chinoise des dix-huit, on estime aux sept dixièmes de la popu-

lation le nombre des « barbares », des pré-chinois, qui ne se sont pas encore assimilés : Toujen ou « hommes du sol » (les I-kia du Koeïtcheou méridional), apparentés aux Laotiens, aux Chans, aux Thos de l'Indo-Chine; Yao-jen, au nord du Si kiang, jusque vers Koëiling; Miaotze, etc.; tous se mélangeant, à vrai dire, et malgré tout, de plus en plus, aux représentants de la « race supérieure ».



## *CHAPITRE TROISIÈME*

## *VILLES ET LIEUX REMARQUABLES*

I. DANS LE KOUANGTOUNG. || II. CANTON. || III. HONGKONG. || IV. MACAO. || V. KOUANTCHEOU OUAN. || VI. DANS LE KOUANGSI.

*I DANS LE KOUANGTOUNG*

LE Kouangtoung, province maritime, est l'une des trois que la Chine s'est officiellement engagée à considérer comme relevant de l'influence française plus que de toute autre, en tant que pays confrontant à l'Indo-Chine française, Tonkin et Laos, sur une ligne de frontières de 2 137 kilomètres.

Elle occupe l'extrême midi de la Chine : continentalement, par sa presqu'île de Leitcheou; insulairement, par sa précieuse dépendance d'Haïnan.

Au sud, la mer Chinoise, le Nan haï des gens du « Milieu »; au nord-est, le Fo'kien; au nord, le Kouangsi et le Hounan; à l'ouest (et au nord d'une bande littorale), le Kouangsi; au sud-ouest, l'Indo-Chine française dans la personne du Tonkin, voilà ses bornes, entre lesquelles on lui accorde 259 000 kilomètres carrés, dont 228 000 pour la partie continentale, le reste pour l'île d'Haïnan : soit les 483/1000 de la France, mais avec un peuple estimé, libéralement sans doute, à 29 700 000 habitants, soit plus des trois quarts de notre population, et 114 à 115 individus au kilomètre carré.

Kouangtoung signifie le « Vaste Orient » et, par opposition, le Kouangsi est le « Vaste Occident ».

A l'orient de Canton, dans la partie de la province qui, par le dialecte et les mœurs des habitants, est une dépendance

ethnologique du Fo'kien, la principale cité de commerce est Chachañtoou ou Chatoou, que les étrangers appellent Swateou (Swatow), Chotoou, Chataou.

Swateou n'était vers 1840 qu'un village de pêcheurs, mais son heureuse position sur un estuaire où aboutit un fleuve navigable, le Han, à l'issue d'une plaine de fertiles alluvions, ne pouvait manquer d'attirer des trafiquants.

Bien avant que les traités eussent autorisé les Anglais à s'établir dans la contrée, des commerçants de cette nation s'emparaient d'une île située à l'embouchure du Han, nommée par eux *Double Island*, et en faisaient un entrepôt d'opium et de marchandises de toute espèce; des pirates et des contrebandiers constituaient autour d'eux, surtout dans l'île de Namoa ou Nangao et sur les côtes voisines, une sorte de république, et comme une Nouvelle Angleterre où n'osaient se présenter les mandarins.

Mais les Européens de Double Island ne se bornaient pas aux opérations du commerce interlope; ils « exerçaient » en tout genre, et allaient jusqu'à voler des hommes pour les vendre dans le Nouveau Monde en qualité d'engagés.

Aussi furent-ils mal accueillis à Swateou lorsque l'accès de ce port leur fut ouvert en 1858, et à grand'peine trouvèrent-ils un emplacement pour leurs maisons et leurs entrepôts. Grâce à la colère des gens du pays contre les négociants étrangers, il a été facile aux marchands chinois de s'emparer ici du commerce extérieur. Presque tous les comptoirs de cette place maritime appartiennent à des Cantonais ou bien à des immigrés de Singapour : ceux-ci ont su même former une sorte de « hanse » qui, sous le nom de « guilde de Swateou », dicte ses conditions aux commerçants européens dans les autres ports du littoral.

A marée haute, le port, situé à 8 kilomètres de la mer, donne accès à des navires calant 6 mètres; le village des pilotes est resté à l'entrée du fleuve, là où se trouvait le campement des contrebandiers européens, au « repaire » de Double Island.

Swateou est l'une des villes salubres du littoral, mais elle a beaucoup à souffrir des ouragans, et c'est pour mieux résister à la force du vent que toutes ses maisons, bâties en pisé, sont couvertes de toits plats.

Malgré ses grands avantages naturels, cette ville n'a guère qu'une quarantaine de mille âmes. Elle est trop voisine de Hongkong et de Canton, comme aussi d'Amoï, pour prospérer à son aise. Bien que place ouverte au commerce étranger, les

transactions n'y augmentent pas, et le nombre des émigrants qui en partent, des dizaines de milliers par an, presque tous pour Singapour, est en voie de diminution. Elle exporte principalement du sucre, des arachides, les produits de son industrie en bois et en laque, les éventails; elle importe surtout du riz, de l'opium, des cotons et cotonnades, des lainages, du pétrole, des tourteaux de haricots, achetés en Mandchourie et servant à la fumure des champs de cannes à sucre qui recouvrent tout le delta du Han, de Swateou à la capitale du district, Tchaotcheou fou. Cette ville du Royaume Central produit aussi le meilleur camphre.

A 115 kilomètres vers le nord-ouest de Swateou (comptés à vol d'oiseau), Kiyingtcheou, sur la rivière des Prunes, est la métropole des Hakka.

*II*
*CANTON*

L'anglaise Hongkong, Macao la lusitanienne, gardent les abords des embouchures du Si kiang, le fleuve qui mène à la grande ville de la Chine méridionale, en même temps qu'à une des notables cités du monde, à Canton. Celle-ci n'est pourtant que depuis une époque récente la capitale du « Vaste Orient » comme du « Vaste Occident » : les deux Kouang n'ont en effet qu'un seul et même gouverneur, qui résidait auparavant à Chuhing.

Les annales chinoises parlent de Canton depuis vingt-trois siècles. A cette époque, elle portait le nom de Nanwou tcheng ou « Cité guerrière du sud », et certes elle mérita cette appellation par ses révoltes fréquentes.

En l'an 250 de l'ère vulgaire, elle réussit à chasser les Chinois du nord et resta complètement indépendante pendant une cinquantaine d'années. Au commencement du x<sup>e</sup> siècle, elle devint la capitale d'un État distinct ne se rattachant à l'Empire que par le payement d'un tribut annuel; mais soixante ans après elle fut reconquise par le fondateur de la dynastie des Soung.

En 1648, elle s'insurgea contre les Mandchoux, au nom de la dynastie des Ming, et résista au delà d'une année : plus de 700 000 Cantonais périrent pendant le siège, prétendent les chroniqueurs, et la cité, livrée au pillage, fut changée en un amas de ruines.

Canton ou Kouangtcheou, c'est-à-dire la « Grand'Ville »,

Chentcheng dans le patois local, est une des cités les plus chinoises du Royaume Central, quoiqu'elle se trouve sur les confins méridionaux, regardant, pour ainsi dire, vers les îles malaises et les péninsules indiennes. Comparée aux autres grandes cités de l'Empire, elle leur est également supérieure par l'originalité de l'aspect et la fidélité au type caractéristique d'une capitale chinoise. Elle n'a pas, comme Peking, ces larges rues poussiéreuses, ces maisons en forme de tente qui rappellent le voisinage des steppes mongoles; elle ne s'impose point à la vue, comme Changhaï ou Hañkoou, par ces nouveaux quartiers où tout est européen, maisons, jetées, bateaux et gens; elle n'a pas dû se renouveler comme Hangtcheou fou et tant d'autres cités de la Chine renversées par les rebelles « aux longs cheveux ». Elle se montre encore telle qu'elle était, il y a plus de cinq cents ans, lorsque les Européens la virent pour la première fois.

Elle a ceci de fort intéressant qu'elle a grandi de ses propres forces, en vertu de causes naturelles, sans être une capitale d'Empire, une résidence de souverain, sans la vie factice que produit l'appel des fonctionnaires, des courtisans, des employés et sinécuristes, des domestiques et des fournisseurs. Ainsi se distingue-t-elle des autres métropoles, telles La Haye, Bruxelles, Madrid, Saint-Pétersbourg.

Vers l'embouchure du Si kiang il ne pouvait pas ne pas naître une grande cité, parce que là se trouve un des points vitaux de la planète. La profonde indentation du littoral, la richesse des alluvions fluviatiles, la jonction des routes naturelles, profitant de la convergence des vallées, la multitude des chemins d'eau qui découpent en archipel de plaines la région du delta, la richesse des produits appartenant aux deux zones qui s'entremêlent dans la région, tous ces avantages devaient attirer une population pressée.

Canton doit surtout sa grandeur à la route du sud au centre de la Chine, qui remonte le Pekiang, c'est-à-dire le « Fleuve du Nord », sillonné de jonques et de bateaux, puis, quittant le versant du Si kiang, change d'horizon au fameux col dit Meïling, ou « passe des Pruniers » — route qu'on peut comparer en importance à celle du centre au nord de l'Empire, de Hañkoou à Singan par la vallée du Hañ kiang.

Canton est évidemment un site élu, sur le chemin de l'Inde et de l'Insulinde.

Cette ville, « unique au monde », se révèle d'abord à l'étranger par son quartier flottant, où sont ancrés des bateaux de toute espèce, disposés en îlots comme les maisons de la terre ferme et séparés par des rues d'eau, que sillonnent incessamment

les barques : large de plus d'un kilomètre en cet endroit, le fleuve disparaît sous cette flotte de bateaux, où la foule des marchands, des industriels, des restaurateurs, des gens de plaisir n'est pas moins animée que dans la ville de la terre ferme.

La cité proprement dite, bâtie sur la rive septentrionale du Tchou kiang, est entourée d'une muraille et, suivant la coutume chinoise, divisée par un autre rempart en deux villes distinctes. La population se presse dans cet espace de quelques kilomètres carrés : les rues sont étroites et tortueuses; les planches laquées et dorées des enseignes, suspendues au devant de chaque magasin, rétrécissent encore la voie; en maint passage, des nattes sont tendues de maison à maison, et dans une pénombre discrète, entre les riches magasins largement ouverts, glisse sans bruit la foule bariolée des piétons, qui s'ouvre çà et là pour laisser passer le palanquin d'un grand personnage.

En dehors de la ville, de vastes faubourgs se prolongent à droite et à gauche, le long du fleuve; en face, sur la rive méridionale, la ville de Honan s'élève dans l'île du même nom, tandis qu'au sud-ouest, dans une autre île, s'étend Fâti ou Hoati, le « Champ des Fleurs », habité par des jardiniers, qui s'occupent surtout de la culture des arbres nains et de celle des chrysanthèmes. Des pagodes et des tours à l'épreuve du feu dans lesquelles sont renfermés les objets confiés aux prêteurs sur gages dominent les agglomérations des maisons basses.

Récemment encore on attribuait de 1 500 000 à 1 800 000 âmes à cette « Ville des Génies », à cette « Cité des béliers », deux noms ou surnoms qui proviennent de deux légendes; et là-dessus pas moins de 300 000 pour le peuple « aquatique » vivant sur les bateaux.

Or, un recensement de 1895 n'a compté que 500 000 Cantonais, dont 20 000 pour la population « flottante », dans la véritable acception du mot, celle qui a ses demeures sur les sampans, bateaux, batelets et jonques. Avec les faubourgs, on arrive à 600 000 habitants au plus : le tiers du plus grand des deux nombres admis à la légère.

Il faut dire que Canton est une des villes les plus insalubres du « Milieu », n'ayant pas moins de 8 000 aveugles, de 5 000 lépreux et des centaines de milliers de laids visages ou, si l'on veut, de figures absolument contraires à l'idéal que nous, les Occidentaux, nous nous faisons de la beauté : les faces repoussantes y sont légion.

Et, d'autre part, la grande cité n'a plus l'importance commerciale majeure d'il y a quelques dizaines d'années, alors que Hongkong n'était rien et que les ports, ouverts aujourd'hui à l'Europe, nous étaient encore fermés. Mais, s'il y a eu diminution d'habitants, il reste certain que Canton n'a pas perdu plus de la moitié, sinon les deux tiers de son peuple. En comptant à vue de nez, à la volée, on avait très mal compté et compté trop fort suivant l'usage.

Les résidents anglais, qui sont de beaucoup les plus nombreux et les plus riches parmi les Européens de la colonie, ont fait de leur quartier, bâti dans l'île de Chamin, une ville somptueuse, beaucoup plus saine que la cité chinoise et pourvue de promenades, d'allées ombreuses, d'un champ de courses. L'emplacement de ce quartier est bien choisi, car c'est en face de la « concession » que se bifurquent les deux chenaux les plus profonds de la rivière des Perles.

Pour la production industrielle, Canton est la première des villes chinoises. Ses ouvriers filent la soie, teignent, apprêtent les étoffes, fabriquent le papier, le verre, les laques, taillent l'ivoire et le bois, sculptent et vernissent des meubles admirables, fondent les métaux, cuisent les porcelaines, raffinent les sucres, travaillent les mille objets que l'on connaît sous le nom d'« articles de Canton » et qui s'expédient dans l'intérieur de la Chine. Les ouvrières indigènes ont porté à la perfection l'art de la broderie; soit pour l'agencement des couleurs, soit pour l'élégance des dessins et le fini de la main-d'œuvre, elles n'ont point de rivales au monde. Une grande papeterie y a pour chef un ingénieur européen; une Monnaie y frappe des pièces d'argent et il en sort des millions et des millions de sapèques.

Canton est le grand entrepôt des soies du midi, comme Hangtcheou est l'entrepôt des soies du centre de la Chine. Presque tout le commerce de la cité se trouve entre les mains des négociants indigènes et les Européens de Chamin sont devenus de simples commissionnaires. En 1815, avant la mission de lord Amherst, le commerce anglais était simplement toléré : il n'existait avec la Chine ni capitulations comme en Turquie, ni traités de commerce comme entre les diverses nations d'Europe. Mais lorsque le trafic put se faire en toute liberté, Canton, jouissant du monopole des échanges avec l'étranger, prit une importance extraordinaire; puis le rapide, l'énorme développement de Hongkong, de Changhaï, ravirent à Canton le premier rang parmi les places commerçantes du vieil Empire.

En 1844 le mouvement des affaires avec l'étranger se résuma par 248 millions; en 1879 par 195 millions; en 1886 par 303 millions, année qui n'a pas été dépassée; par 166 millions seulement en 1894, donc bien moins qu'il y a cinquante et tant d'années : là-dessus, près de 85 millions pour l'importation, plus de 81 pour l'exportation. Mais il convient de mettre en lumière ceci : « que ces nombres se rapportent au commerce étranger seulement, sans tenir compte du mouvement de marchandises qui se fait par l'intermédiaire des jonques chinoises; on a souvent constaté que la diminution des échanges par navires étrangers est compensée par l'accroissement du trafic des jonques ».

Avec les soies grèges et avec les soieries, ce sont les sucres, le thé, les nattes qui fournissent le plus à l'exportation; les cotons et cotonnades, les lainages, le pétrole, l'opium de l'Inde, qui contribuent le plus à l'importation. Les envois de soies et soieries diminuent considérablement, par suite de la concurrence du Japon sur les marchés de l'Europe, et ceux de thé par suite de l'extension du précieux arbrisseau dans l'Inde et à Ceylan.

Le port reçoit annuellement de 2 000 à 2 500 navires jaugeant de 1 500 000 à 1 800 000 tonnes, et il en expédie à peu près autant; l'Angleterre, la Chine, l'Allemagne prennent presque seules part à cette intercourse, l'Angleterre très en avant des deux autres. La France est peu représentée : des pavillons étrangers couvrent ses marchandises.

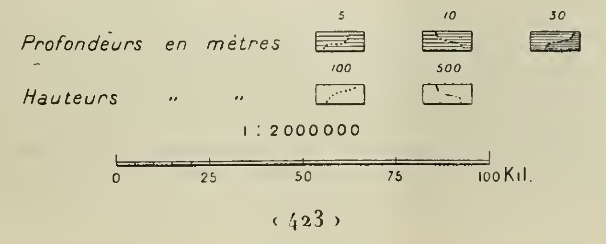
C'est à Canton que s'est inconsciemment formé, par l'effet des relations constantes entre Anglais et Chinois, le bizarre jargon appelé « anglais d'affaires » ou *business english* (*pidgeon english*), dont un certain nombre d'expressions sont entrées dans le langage ordinaire des Anglais eux-mêmes. Une classe spéciale d'intermédiaires, de « compradores », qui ne sont ni Anglais ni Chinois, pullule autour des factoreries : ces hommes sont pour la plupart tenus en médiocre estime, et c'est à eux qu'est dû dans l'intérieur l'opprobre qui s'attache au nom de « Cantonais ».

Un dicton populaire exprime à la fois combien la vie est pénible dans les montagnes de l'ouest, et combien elle est corrompue dans la grande ville du midi : « Vieillard, ne va pas au Setchouen; jeune homme, ne va pas à Canton ».

Hoang pou (Whampoa), l'avant-port de Canton sur la rivière des Perles, est aussi une grande ville, qui se prolonge sur un espace de 4 kilomètres, au bord des îles qui entourent la rade.

Fig. 16. — Canton et le Delta du Si kiang.

*D'après Friquegnon et l'Amirauté Anglaise.*



Quoique dans le voisinage immédiat de constructions européennes, elle a gardé toute son originalité, mais aussi toute sa malpropreté chinoise; c'est une agglomération de maisonnettes en bambou qui ressemblent à des cages; une pagode fameuse domine toute cette fourmilière humaine. Des chantiers de construction, des bassins de carénage, de vastes entrepôts font de Hoang pou une des escales les mieux aménagées pour les navires européens. De distance en distance on remarque sur le rivage des tours anciennes, bâties on ne sait à quelle époque, contre des ennemis dont le nom est tombé dans l'oubli.

En remontant l'une des branches, l'un des canaux du delta du fleuve, on arrive, à quelque distance au-dessus du confluent du Pekiang, à la ville de Chuhing ou Chaohing (Tchaoking, Chaoking). Elle occupe la rive gauche du Si kiang, en amont de la dernière cluse que traverse le fleuve. Elle fut longtemps la résidence du gouverneur des deux provinces de Kouangsi et de Kouangtoung; mais l'administration dut se déplacer pour surveiller du plus près possible les étrangers qui visitent Canton.

Chuhing, à laquelle on octroie 200 000 habitants, était jadis la cité la plus propre, la plus élégante du midi de la Chine; mais, ravagée par les Taïping, elle ne saurait plus se comparer à la puissante ville assise au bord de la rivière des Perles. Toutefois elle fait encore un grand commerce, en thé, en porcelaines, en dalles de marbre, taillées dans les montagnes voisines; des grottes, que l'on a transformées en temples, s'ouvrent dans les collines qui dominent la cité. La population se presse sur les deux rives; les villages se succèdent de part et d'autre en une ville continue, partout où la vallée s'ouvre assez largement pour laisser construire des maisons. Le mouvement du commerce et la foule des habitants se concentrent surtout vers le confluent du Si kiang et du Pekiang, qui est en même temps la tête du delta : là se trouvent les villes de Sanchoui, de Saïnan, et, pour ainsi dire, dans la banlieue de Canton, à 15 kilomètres au sud-ouest de cette capitale, Fatchan (Fo'chañ ou Fou chañ).

D'après la nomenclature chinoise, Fatchan ne serait qu'un simple bourg ou village, parce qu'il n'est pas ceint de murailles; il n'a d'autres fortifications que deux centaines de tours élevées de distance en distance pour servir de refuge aux habitants pendant les guerres et les révolutions. Ce village, de 20 kilomètres de longueur, est classé parmi les « Quatre Mar-

chés » de l'Empire du Milieu; il forme l'agglomération la plus populeuse du delta qui rejoint le bras de San choui ou des « Trois Eaux » à la rivière des Perles, et on lui reconnaît bénévolement 500 000 âmes(?). Il paraîtrait que la coulée navigable de Fatchan n'a plus autant d'eau qu'autrefois : de là peut-être la décadence du village, que Bouvet et d'autres missionnaires disent avoir eu son million d'habitants au XVII^e siècle. Mais si cette ville a cessé d'être la rivale de Canton, du moins peut-elle en être considérée comme une sorte d'annexe pour les manufactures de soie, de quincaillerie, de nattes, de papier, de voiles, d'objets de toute espèce.

A l'est de Canton, Chihloung ou Chäkloung, à la tête du delta que forme le fleuve Oriental, est aussi une dépendance commerciale de Canton : c'est là que s'entreposent les sucres et les autres denrées de l'est destinées à la capitale. Il y a 100 000 habitants, dit-on, dans cette cité qui sera sous peu desservie par le chemin de fer de Peking à Canton.

Au nord de la « grand'ville » le Pekiang arrose également une contrée fort populeuse, et plusieurs des villes riveraines, telles que Nanhioung, au pied du Meï ling, et Chaotcheou, sont des ports très fréquentés par les jonques. Le tributaire que reçoit le fleuve du Nord à Chaotcheou vient du Tche ling, passage d'altitude relativement peu considérable, sur le chemin de Canton à Siangt'an. Les montagnes que parcourt le haut Pe kiang sont très riches en gisements de charbon. Un des coteaux qui dominent le fleuve à son entrée dans la plaine est percé de vastes cavernes, dont on a fait un temple de Bouddha.

A l'ouest et au sud-ouest du delta du Si kiang, le littoral, très frangé de baies, anses et calanques, avec îles grandes ou petites au devant, ne dresse aucune puissante cité maritime; nulle non plus n'anime les vallées des fleuves côtiers, courts et menus; et pas une de quelque importance dans la presqu'île de Leitcheou, qui s'avance de 120 kilomètres dans l'océan des Indes, entre la mer de Chine au levant, le golfe du Tonkin au couchant, à la rencontre de Haïnan, dont la sépare une onde étroite, mais profonde.

Dans ce golfe du Tonkin, Pakhoï ou Peïhaï, c'est-à-dire la « mer Blanche », est un port ouvert au trafic international, à l'ouest de l'enracinement de la péninsule de Leïtcheou, sur l'estuaire du Lientcheou : 12 000, 20 000, 25 000 habitants, on n'est pas d'accord sur sa population. En 1820 ce n'était encore qu'un hameau de pêcheurs et pirates, pirates plus que pêcheurs; vint la guerre des Taïping durant laquelle Pakhoï,

déclaré port franc pour les caboteurs, passa de hameau à village, de village à ville. Port à traité depuis 1876, les premiers Européens y apparurent en 1879. Présentement son commerce atteint une valeur de 15 à 17 millions par an, dont un tiers seulement pour l'exportation. Il se peut que ce port gagne grandement en ampleur de trafic lorsque une route ou un chemin de fer le reliera à la région moyenne du bassin d'une des trois branches constituantes du Si kiang, au Yu kiang, qui est seulement à 120 kilomètres outre-mont à vol d'oiseau dans la direction du nord, tandis que de cette partie de la vallée les marchandises ont plus de 700 kilomètres à parcourir jusqu'à la mer par une voie navigable, très peu commode, et par cela même extrêmement lente.

Une pagode du voisinage est devenue célèbre dans toute la Chine, grâce à un platane qui croît sous la voûte, au centre du monument, et projette par les fenêtres de l'édifice des branches touffues, où nichent des milliers d'oiseaux, emplissant de leurs chants le sanctuaire. Les abords de Pakhoï sont rendus périlleux par des bancs de sable, et les navires doivent mouiller au large à plus d'un kilomètre de la côte, abrités à marée basse par le banc d'Along, mais exposés à toute la force de la houle pendant les heures du flot, qui s'élève de 4 mètres en moyenne. Les tempêtes du nord bouleversent quelquefois les eaux de la rade, mais le centre des typhons passe toujours au sud du promontoire de Kouan-taou. Au delà de cette pointe le golfe qui sépare la péninsule de Liétcheou et celle de Pakhoï est obstrué en maints endroits d'estacades de pêcheurs, non seulement aux abords des rivages, mais aussi dans l'eau profonde, où quelques rangées de pieux sont enfoncées par 20 mètres d'eau.

Au sud de Pakhoï, à une cinquantaine de kilomètres en mer, ou plutôt en golfe — golfe du Tonkin, — s'élève l'île de Weïtcheou, cratère ébréché dressant ses parois noirâtres au-dessus des flots bleus. Le cirque des murs éboulés, qui n'a pas moins de 2 kilomètres et demi entre les deux promontoires extrêmes, se développe en un demi-cercle presque régulier tourné vers le vent du sud. Au nord, la pente du talus, revêtue de riches cultures et parsemée de nombreux villages, s'incline doucement vers la mer, rayée çà et là de ravins que les pluies ont creusés dans le sable volcanique, en isolant les gros blocs lancés jadis par le cratère. Au milieu de ce siècle, l'île n'était habitée que par des pirates; elle est occupée maintenant par une population pacifique d'environ 4 000 personnes : la plupart sont des émigrés de la péninsule de Liétcheou, les autres sont des Hakka chrétiens venus de Canton, qui s'occupent en

même temps d'agriculture et de pêche, surtout de celle des calmars; près de douze cents barques sont employées à la capture de ces céphalopodes.

*III*
*HONGKONG*

Les commerçants anglais auxquels ne suffisaient pas les marchés à eux ouverts sur le littoral s'emparèrent, il y a quelque soixante ans, d'une île bonne à surveiller les embouchures du Si kiang.

Hongkong — ou Hiongkong, nom cantonais de Hiang kiang, l'île des « Eaux Parfumées » — appartient aux Anglais depuis 1841, et grâce à eux elle est devenue en peu d'années un des lieux les plus fréquentés de l'Orient, et même du monde entier.

Cette île maintenant si célèbre, dont les roches de granit, de schiste, de basalte, occupent une surface d'environ 79 kilomètres carrés, est un petit monde à part, ayant ses montagnes et ses vallées, ses forêts, ses cours d'eau, ses plages, ses criques rocheuses, ses ports, ses petits archipels d'îlots et d'écueils. Au goulet occidental, le détroit qui sépare Hongkong du continent n'a que 2 500 mètres de large.

A une douzaine de kilomètres à l'ouest, la montueuse Lantao, plus grande qu'Hongkong, dérobe au flot de mer environ 1 500 kilomètres carrés.

Quand l'île changea de maîtres, il s'y trouvait environ 2 000 habitants, pêcheurs et agriculteurs. Maintenant une grande cité, Victoria, la Kouantaïlou des Chinois ou « route des Ceintures de jupon », s'élève sur la rive septentrionale de l'île, au bord de la rade formée par le détroit; des villages populeux ont surgi à l'issue de toutes les vallées; des maisons de campagne et des édifices somptueux occupent tous les promontoires, au milieu de la verdure épaisse des pins, des figuiers banians, des bambous, et Hongkong entretient aujourd'hui, non certes de son sol, mais par son commerce, plus de 260 000 habitants, dont environ 12 000 blancs, contre 221 500 en 1891 et 115 000 en 1866.

Sur les 221 500 résidents de 1891, il y avait 8 545 blancs ou censés tels, près de 2 000 individus venus de l'Inde, et plus de 210 000 Chinois; parmi les blancs, les Portugais et métis lusitaniens faisaient environ la moitié, les Anglais le tiers, Yankees non compris; le reste fait de ces Américains, d'Allemands, de Français, d'Italiens, d'Espagnols et autres en tout petit nombre.

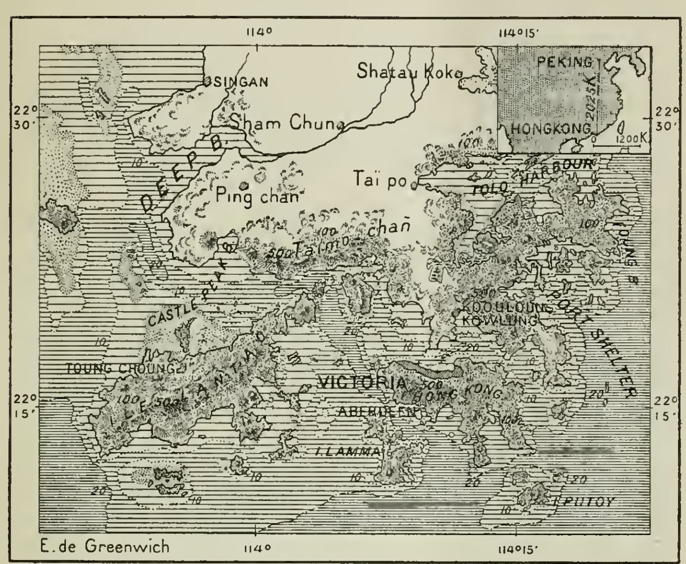
Une belle route monte en serpentant jusqu'au sommet le plus haut de l'île, d'où l'on voit, à 539 mètres plus bas, les quais de Victoria et la nappe éclatante de la rade, avec ses navires de guerre et de commerce entre-croisant leurs sillages. Par la propreté de ses rues, la solidité de ses constructions, la richesse de ses palais, la ville anglaise, fortifiée et pourvue d'une garnison d'environ 2 800 hommes, sans les 181 d'un corps d'artillerie volontaire, plus un certain nombre de navires de guerre en rade, la ville anglaise ressemble d'assez près à une cité de la mère-patrie, mais elle a de plus la beauté que donnent les vérandas ornées de fleurs, les jardins emplis d'arbustes et le ciel lumineux du Midi.

Dans les premiers temps de l'occupation, Victoria, dont le sol était sans cesse remué par les constructeurs, avait la réputation d'une ville très insalubre. Cette réputation, elle la mérite encore : par exemple, dans les cinq années 1894-1898, on y a relevé plus de 29 000 décès contre moins de 6 700 naissances. Mais ce n'est guère que les Chinois, la plèbe dénuée de tout, qui y paie un grand tribut à la mort par malpropreté, contre-hygiène, pauvreté, épidémie. Les résidents anglais de l'Extrême Orient viennent précisément chercher le renouveau de santé dans ses charmantes villas, encore que l'air ne se renouvelle pas aussi vite à Victoria, lieu tourné vers le continent, que sur la rive de l'île tournée vers la brise marine et que, par le fait, le climat, d'une moyenne annuelle de 22°, avec 225 centimètres de pluie, ait un caractère quelque peu tropical. Autre et fort grand désavantage, Hongkong se trouve sur le parcours des ouragans : le typhon de 1874 y renversa plus de mille maisons, coula 33 gros navires, des centaines de jonques; plusieurs milliers d'individus périrent dans le désastre.

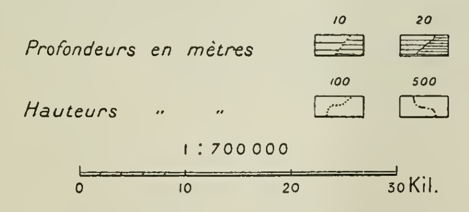
Avant-poste du commerce de l'Angleterre et de l'Inde dans le monde chinois, Hongkong est, avec Changhaï, et peut-être Amoï, la cité de l'Extrême Orient où les savants ont pu recueillir le plus de matériaux sur le royaume Central et publier sur ce pays le plus d'ouvrages précieux. C'est aussi l'un des endroits de la Terre où l'on peut observer la plus grande variété de types. Des Parsi, les étrangers les plus respectés, sont presque chez eux sur cette île du littoral chinois, ayant été de tout temps accueillis comme des frères, grâce à leur probité traditionnelle. Les nouveaux maîtres, les Anglais, ont amené des Hindous de toute langue et de toute race, des Malais, des Barmans, des métis portugais, des Polynésiens. Les Chinois qui forment le gros de la population proviennent de toutes les provinces de l'Empire.

L'ensemble des échanges entre l'Angleterre et Canton se fait par l'intermédiaire de Hongkong, et c'est aussi de cette ville que s'expédie une forte part des marchandises européennes destinées à Changhaï, à Hañkoou, à Tientsin. Ce port

Fig. 17. — Hongkong et le Territoire anglais.




*D'après l'Amirauté Anglaise et Petermann.*




est un de ceux qui centralisent les relations de l'Europe, de l'Inde, de l'Australie avec le « Milieu ». On ignore le total de son commerce, faute de douanes, le port étant franc; quelques-uns parlent d'un milliard par an, d'autres de beaucoup moins, mais on ne peut guère l'estimer au-dessous d'un demi-milliard, dont un tiers à l'exportation.

En réalité, Hongkong doit son renom universel beaucoup

moins au chiffre de ses transactions qu'à sa qualité de rendez-vous passager des navires commerçants entre l'Europe, l'Australie, l'Inde, l'Indo-Chine, l'Indonésie d'une part et la Chine d'autre part, au croisement d'une foule de lignes de bateaux à vapeur, au crédit de ses banquiers « internationaux ». On peut le qualifier de grande banque et bourse de l'Europe au péristyle de l'Asie Jaune.

Le concours des navires s'y résume par cinq à six mille vaisseaux et six à sept millions de tonnes à l'entrée; plus vingt-neuf à trente mille jonques et près de deux millions de tonnes pour la part de la Chine : cela pour l'entrée; à peu près autant pour la sortie. Ce qui s'y échange surtout (à part l'argent, les billets, les lettres de crédit, en un mot la finance), ce sont, ainsi qu'à peu près partout en Chine, l'opium, le thé, le sucre, le sel, la soie, les cotonnades, les métaux et une foule de menus objets d'Occident ou d'Orient. L'Angleterre fait plus ou moins la moitié des transactions; mais la part de la Chine ne cesse de grandir; sa flotte commerciale, l'ensemble des jonques attachées au port de Hongkong comprend 52 000 bateaux avec tonnage de 1 300 000 tonnes, et des compagnies chinoises ont organisé des services réguliers de bateaux à vapeur faisant l'intercourse avec Manille, Batavia, Saïgon, Singapour et Bangkok. Et c'est pourquoi les factoreries de Victoria ne sont plus aussi prépondérantes qu'aux premiers temps de la liberté des échanges avec la Chine : de grands entrepôts, fondés par des négociants chinois, se trouvent maintenant dans les villes du littoral, de l'autre côté de la rade, où l'on a également construit de vastes chantiers, et les palais britanniques de Victoria passent les uns après les autres entre les mains des indigènes.

A l'extrémité sud-occidentale de l'île, la petite ville d'Aberdeen, appelée communément Little Hongkong ou Petit Hongkong, possède de nombreux chantiers et des bassins de carénage, d'importantes raffineries de sucre.

L'île d'Hongkong est ce qu'on appelle en Angleterre une colonie de la Couronne, c'est-à-dire qu'elle est gouvernée de Londres, sans constitution propre, sans corps élus, parlement, machinerie électorale, ministère responsable, etc. Elle est administrée par un gouverneur que nomme le ministre des colonies de Londres et qu'assiste un Conseil exécutif, comme aussi un Conseil législatif composé presque uniquement de fonctionnaires et où deux Chinois ont place. Le nombre de ces conseillers étant de douze, ces deux « fils de Han » ne représentent que très faiblement l'élément national, vingt-cinq fois plus nombreux que l'élément dirigeant et de plus en plus accru par

l'immigration. Le gouverneur touche la « modeste » somme de 168 000 francs par an.

Les recettes de la colonie proviennent du monopole de l'opium, des licences et patentes, de taxes diverses; elles se montent à 12, 13, 14, 15 millions, suivant les années, et balancent plus ou moins les dépenses, celles-ci consacrées en grande partie au maintien de la police et d'une force publique solidement organisée, qui comprend 661 hommes, dont 122 Anglais, 210 Sikhs, 329 Chinois.

La dette, 8 545 000 francs, a été contractée en deux emprunts, en 1887 et 1893, pour travaux de fortification, d'hygiène, d'utilité publique, notamment pour adduction d'eaux potables; fardeau bien léger puisque le revenu des propriétés de la colonie excède de plus de 110 000 francs la dette coloniale.

Tous ces nombres se rapportent à l'ancienne colonie de Hongkong. Or, cet établissement vient de s'accroître par la convention anglo-chinoise du 9 juin 1898 : elle reconnaît à l'Angleterre, comme cédé à bail pour 99 ans, le territoire continental de Kaoloung, où les négociants chinois possèdent de très vastes entrepôts, plus les îles de Lantao et de Lamma : environ un millier de kilomètres carrés, qu'on suppose peuplés de 100 000 habitants.

En signant cet acte conférant aux Anglais ces lambeaux de la province du Kouangtoung, le gouvernement chinois revenait sur la convention, à peine conclue, par laquelle il s'engageait à considérer Kouangtoung, Kouangsi et Yunnan comme rentrant, *ne varietur*, dans la sphère des intérêts français.

La France n'a pas protesté, mais les Anglais y ont perdu en ce sens que la France, que l'Europe ont désormais considéré comme une vaine formule la convention anglo-chinoise garantissant le bassin du Yangtze kiang à l'influence anglaise : si bien que l'Angleterre n'a pas pu profiter à son gré des événements de 1900-1901 pour s'installer à demeure, et seule, sur le grand fleuve.

*IV*
*MACAO*

Macao (Macau) est la Ngaomen ou « Port de la Brique » ou l'Aman Gao ou « Port de la Mère ». De ces noms chinois provient le nom européen.

Pour se conformer à l'antique ampleur ibérienne, lusitanienne comme espagnole, Macao s'appelle tout au long : Cidade do Santo Nome de Dios de Macau.

A 65 kilomètres environ ouest-sud-ouest d'Hongkong, de l'autre côté de l'estuaire dans lequel se déverse la rivière des Perles, Macao n'est pas officiellement séparée de la Chine. Le gouvernement de Peking n'a jamais reconnu la domination absolue du Portugal sur cette presqu'île, et, comme suzerain, il reçoit un impôt fixé par l'empereur Kanghi à 500 taels, soit environ 1 900 francs, par l'entremise d'un mandarin résident, qui représente la puissance suzeraine.

Toutefois l'ancienneté de la possession, qui date de 1557, et les mesures énergiques prises par le gouverneur Amaral en 1849, ont fait de Macao une terre vraiment portugaise. La partie de la ville qu'occupent les Européens a tout à fait l'aspect d'une cité de l'Estramadure lusitanienne avec ses grandes maisons régulières, peintes en rouge ou en jaune, ornées de lourdes balustrades, et ses vastes couvents tranformés en casernes.

Cette Chine portugaise, moins portugaise que chinoise, n'enlève au « Milieu » qu'une douzaine de kilomètres carrés, presqu'îles et îles, dont 210 hectares pour la ville. 80 000 hommes environ y vivent : on compte parmi eux 500 soldats de garnison, 3 900 Portugais et métis, dont 3 100 nés à Macao même et 615 en Portugal; 161 « blancs étrangers » et au-delà de 75 000 Chinois.

Il s'ensuit que le quartier principal est celui des Chinois : là se presse la foule, là se fait tout le travail de la colonie. Même le quartier portugais, Praya Grande, est partiellement envahi par les enfants de Han : il leur est défendu d'y construire des maisons, mais ils achètent celles des anciens maîtres lusitaniens, et remplacent l'image de la madone par l'autel des ancêtres.

Macao est admirablement bien située pour le commerce, au bout de sa péninsule granitique de 4 400 mètres de long, sur 1 680 d'extrême largeur, qui se rattache à la terre ferme par un cordon de sable, la « Tige de Nénuphar », jadis coupée de fortifications. Au nord, sur le territoire chinois, on distingue les murailles de la ville de Tsing chañ ou du « Mont Vert », à laquelle les Portugais ont donné le nom de Casabranca ou « la Maison Blanche ».

Malheureusement la rade n'est pas bonne, divers vents y font rage, les typhons n'y sont pas inconnus, qui viennent presque tous de la mer des Philippines, donc du sud-est, et se font surtout craindre en août, septembre et octobre. A mesure qu'on approche de la Cidade do Santo Nome de Dios les pro-

fondeurs diminuent; quant au port, à l'ouest de la presqu'île, il est bien « intérieur », bien abrité, très sûr, mais pas très creux, d'accès malaisé, et ses conditions vont en empirant tous les jours.

Pendant près de trois siècles, Macao eut le monopole du commerce de l'Europe avec l'Empire chinois, mais l'ouverture d'autres ports aux échanges internationaux priva la ville portugaise de ses avantages, et les marchands, n'ayant plus à s'occuper de l'expédition des denrées, se mirent à faire le trafic de chair humaine. Les *barracões* de Macao devinrent les entrepôts des coulis capturés ou achetés dans les îles et sur le littoral, puis expédiés sous le nom d'engagés volontaires au Pérou, dans les Antilles, au Mexique et ailleurs. Les réclamations du gouvernement de Peking mirent un terme, en 1873, à cette hideuse traite, et désormais les engagements des émigrants présentent quelques garanties de sincérité; en outre, la plupart des contrats se signent maintenant à Hoang pou, sur une terre chinoise.

Ce transport d'émigrants et de réimmigrants a maintenu quelque peu de l'ancienne activité du port de Macao : il lui vaut un service régulier avec le Mexique. La décadence amenée par l'envasement du port et nombre d'autres causes n'en est pas moins patente. Le commerce est presque entièrement passé des Portugais aux Chinois; il s'occupe surtout du riz, du thé, de l'opium, des cotonnades, de l'exportation du poisson salé; la pêche emploie à Macao, 8 700 pêcheurs, montant 930 bateaux. La valeur des exportations fut de près de 125 millions en 1888 (?), de 33 558 794 patacas en 1894, soit d'un peu plus de 119 millions, en fixant la pataca à 640 reis, suivant le décret du 19 août 1893. De ces 119 millions, il y en avait environ 54 pour l'exportation (Vasconcellos). Presque tout ce trafic se fait par les jonques des Chinois et fort peu de navires européens se présentent dans le port.

Macao est fameuse dans l'histoire littéraire : Camões banni y séjourna de 1556 à 1561, et l'on dit qu'il y termina son poème des *Lusiades*. Le propriétaire d'un jardin, « nommé le Parc de la Tourterelle blanche », montre un rocher fendu, formant une sorte de grotte que la tradition a consacrée comme le lieu dans lequel se retirait le poète : ce serait là le « refuge conforme à ses soucis » où Camões, se cachant « dans les entrailles du rocher, à la fois vivant et mort, enseveli et vivant », pouvait « gémir sans mesure et sans contrainte ». Dans le cimetière de la ville est la tombe de Morrison, l'un des savants qui ont le plus fait pour l'étude de la langue et de la géographie du Grand et Pur Empire.

François de Xavier, le célèbre missionnaire qui introduisit le catholicisme au Japon et qui fut canonisé comme « protecteur des Indes », mourut, en 1552, dans une île du littoral voisin, Tchangtchouen, ou Sancian, dite Saint-John par les marins anglais.

Les négociants anglais de Hongkong ont acquis de nombreuses villas dans les alentours de Macao, pour y jouir de la brise marine qui souffle régulièrement sur les côtes, et récemment le gouvernement français y a fait l'acquisition d'un sanatoire destiné aux fonctionnaires convalescents ou fatigués de l'Indo-Chine.

Récemment encore, Macao faisait partie du gouvernement de Macao et Timor, qui réunissait ainsi, contre nature autant qu'il se peut, une ville de Chine et une île située près de l'Australie, à 3 700 kilomètres au sud-sud-est : ou plutôt une moitié d'île, Timor étant partagée entre deux suzerainetés : Portugal et Hollande.

Indépendante aujourd'hui, sous « l'égide » du Portugal, Macao reçoit un gouverneur de Lisbonne; le Leal Senado ou Loyal Sénat, autrement dit le Conseil municipal, est élu au suffrage universel. Pour la justice la colonie dépend de Nova Goa dans l'Inde; ecclésiastiquement son diocèse comprend la partie lusitanienne de Timor.

Le budget de 1899 s'est soldé officiellement, en recettes par 1 986 200 francs, en dépenses par 1 823 967.

*V*
*KOUAN-TCHEOU OUAN*

En même temps qu'elle faisait reconnaître par la Chine l'intangibilité (autrement qu'à son profit à elle), des trois provinces méridionales de la Chine, y compris l'île de Haïnan, la France se faisait attribuer, en bail de 99 ans, la baie de Kouantcheou ouan, avec les îles et le territoire avoisinant, sur la rive orientale de la presqu'île de Leïtcheou, et par conséquent sur le littoral de la mer de Chine.

La baie de Kouantcheou ouan, cédée en 1898, a pour principaux privilèges : sa proximité de l'île de Haïnan et du détroit qui sépare cette île de la péninsule de Leïtcheou; son exemption des brumes régnant souvent sur cette portion du littoral chinois; l'absence de récifs, de courants violents, de vents dangereux au devant de ses entrées; la protection que lui octroient les îles de Naoutcheou, Tan haï, l'île des Aigrettes et autres moindres; la profondeur de l'un de ses deux chenaux de péné-

tration, le chenal de l'est (18 mètres), celui du sud n'ayant guère que 6 mètres ou 7 au plus; son étendue, égale ou supérieure à celle de la rade de Brest; ses bonnes profondeurs, de 16 à 24 mètres; enfin son fleuve Meïlu, qui remonte assez loin dans la province, jusqu'aux monts de sa limite avec la province du Kouangsi.

On pourra donc créer ici quelque établissement maritime convenable, à l'abri des moussons, soit du nord-est, soit du sud-ouest, à portée de la route des navires entre Singapour et Hongkong.

Néanmoins, le choix de cette baie a été critiqué : tant qu'à piller « Jean le Chinois » on pouvait lui prendre telle ou telle autre baie ayant autour d'elle de plus vastes et plus riches terres, et plus de peuple, à la tète de chemins plus faciles vers l'intérieur.

*VI DANS LE KOUANGSI*

Le Kouangsi s'approche fort de la mer, au golfe du Tonkin, mais il en est séparé par le Tonkin même et par la province du Kouangtoung. Ayant au sud Kouangtoung et Tonkin, il a pour autres limites : à l'est, encore le Kouangtoung, et le Fo'kien; au nord, encore le Fo'kien, et le Koeïtcheou; à l'ouest, le Yunnan.

On ne lui suppose que 5 ou 6 millions d'âmes sur une aire de quelque 200 000 kilomètres carrés.

Si sa surface en fait la huitième des dix-huit provinces de l'Empire, sa population la met juste au dernier rang, le dix-huitième; comme densité de population, elle est à la dix-septième place, avec ses 26 ou 27 individus au kilomètre carré ; elle n'a derrière elle que le Kansou, où la densité kilométrique des habitants est de 18 seulement à cause des vastes steppes de sa région mongole et de l'empilement de ses monts neigeux. Si l'on préfère s'en rapporter à ceux qui lui attribuent sept millions d'âmes, sa densité d'habitation monte à 35 personnes pour 100 hectares, ce qui n'arrive même pas à la moitié du pauvre « coefficient » de la France.

Infertilité de certains sols, insalubrité de certains fonds, prédominance des « barbares » sur les Chinois agricoles et industrieux, guerres civiles « inouïes », famines « infinies », la ruine de l'industrie séricicole ont contribué et contribuent à cette infériorité du Kiangsi, province qui, dit Brenier, « n'a jamais été bien solidement rattachée à l'Empire »; elle a même fait un moment partie de l'Annam en même temps que son voisin le Kouangtoung.

Les seuls chemins de la région du Si kiang en dehors du delta étant les rivières et les portages d'entre biefs navigables, les villes du Kouangsi se sont toutes élevées au bord des cours d'eau, surtout dans les endroits où des confluents, des rapides, des arrêts de navigation nécessitaient l'établissement de dépôts de marchandises.

La capitale de la province, Koeïling, aurait à peine 100 000 âmes — ce qui est bien peu pour une métropole chinoise. Elle s'est bâtie à l'issue d'une brèche des montagnes, au bord de cette écluse du canal qui met en communication le fleuve Bleu et le fleuve Occidental par la rivière du Siang et celle de Koeïling : mais cette dernière est tellement obstruée de rapides, qu'elle est à peine navigable, si ce n'est à la saison des crues.

Autrement importante, commercialement parlant, que Koeïling, Woutcheou ou Ngtcheou occupe la rive gauche du Si kiang, qui vient d'absorber la rivière de Koeïlin, dite Kou kiang. Depuis qu'elle est devenue un port à traité, en 1896, elle reçoit et renvoie une grande quantité de jonques. Elle compte, « à vue de nez », de 80 000 à 90 000 habitants, au lieu des 200 000 qu'on lui supposait naguère. L'expédition anglo-française aux ordres de Mac Cloverty et d'Aboville remonta jusque-là le fleuve en 1859.

Lieoutcheou fou, sur la vraie branche mère du Si kiang, expédie beaucoup de bois que sa rivière lui amène du sud-est du Koeïtcheou. On pense qu'elle a 60 000 âmes.

Nanning fou, sur le Yu kiang, compte de 50 000 à 60 000 habitants. Voisine de la chinoise Pakhoï, avec laquelle elle fait un trafic d'environ 16 millions de francs, de l'indo-chino-française Hanoï et récemment ouverte au commerce international, elle ne tardera pas à se relier à cette dernière par une voie ferrée de haute importance commerciale.



## CHAPITRE QUATRIÈME

## ILE DE HAINAN

CETTE grande île, dépendance administrative de la province de Kouangtoung, appartient sans aucun doute à la même période de l'histoire terrestre que le continent.

Elle continue, pour ainsi dire, et mène à bien l'effort que fait près d'elle, au nord, la presqu'île de Lieoutcheou pour se détacher du grand bloc chinois.

Entre cette péninsule, quelque peu francisée par la mainmise sur la baie de Kouantcheou ouan, et cette île de Haïnan à laquelle prétend aussi la France, le passage réunissant la mer de Chine au golfe du Tonkin est une « manche » étroite et sans profondeur, faible érosion superficielle. De rive à rive, le détroit ou « canal des Jonques » a de 16 à 32 kilomètres seulement, et sa plus grande profondeur, à l'entrée occidentale, est de 24 mètres; vers le milieu de la passe, la sonde ne trouve que 11 mètres lors du reflux. Des brisants continuent au loin la plage de Haïnan au nord-est et en accroîtraient notablement la surface si un faible exhaussement du sol faisait émerger les rivages. Un courant, dont la vitesse moyenne varie de 4 à 7 kilomètres par heure, se meut par le détroit, entre l'île et la grande terre : il s'accroît avec le flux, qui se dirige dans le même sens que lui, et il diminue avec le reflux, qui marche en sens inverse.

Par sa forme générale et par sa direction de la principale arête montagneuse, l'île qui est au « sud de la mer » — car tel est le sens du nom de Haïnan — témoigne aussi de sa communauté d'origine avec la masse continentale voisine. Son grand axe est dans le sens du sud-ouest au nord-est, et par

conséquent parallèle aux rangées du système sinique; quant à ses plus hauts sommets, ils s'alignent aussi dans le même sens que ceux du continent voisin.

Son massif central, le Limou, ce qui signifie la « Mère des Indigènes », s'épanouit en contreforts, desquels l'un a nom Wouchich chañ, autrement dit le « mont aux Cinq Sommets », ou le mont aux Cinq Doigts : donc un Pentédactyle, comme le Taygète du Péloponèse; les poésies chinoises comparent l'île à une main dont les doigts « jouent avec les nuages pendant le jour, et vont cueillir, la nuit, des étoiles jusque dans la voie lactée ».

Elles parlent aussi de neiges qui couronneraient ces montagnes. Toutefois, sous ce climat tropical, des neiges ne pourraient séjourner pendant toute l'année que sur des cimes ayant au moins 5 000 mètres d'élévation : or un pareil massif se dressant à moins de 80 kilomètres de la côte en des parages où passent incessamment les bateaux à vapeur, serait le principal point de repère pour les marins et l'un des spectacles les plus admirés des voyageurs.

Il fallait donc s'attendre à ne trouver dans Haïnan, toutes explorations faites, que des monts visités seulement, sous ce ciel tropical, par des neiges exceptionnelles, telles qu'elles tombent et demeurent fugitivement sur des cimes de 1 500 à 1 600 mètres.

C'est ce que l'on constate par à peu près dans les « Cinq Monts », les « Cinq Doigts », les « Sept Sommets », le Limou, qui est le Ta chañ ou « Grande Montagne » des Chinois : on attribue tantôt 1 000 mètres, tantôt 1 200, tantôt 1 500, et 1 660 au sommet le plus haut ou supposé tel jusqu'à ce jour.

De ces « Alpes » granitiques et schisteuses descendent des torrents en foule, dont le plus long, le plus abondant, dans la région du nord-est, s'appelle tout simplement le Ta kiang, le Grand Fleuve; on l'appelle aussi le Tou ho; son cours doit dépasser 200 kilomètres.

Haïnan se range au nombre des terres chinoises les moins connues à l'aurore du XX^e^ siècle. Si ce n'est aux abords du détroit, les côtes, elles, n'ont été que sommairement relevées par les marins, les rivières ne sont pas débrouillées, ni les monts gravis.

Ovale irrégulier de 200 kilomètres de pourtour, l' « Ile au sud de la mer » a 300 kilomètres de grand axe, 200 kilomètres de petit axe, et quelque peu plus de 3 millions d'hectares : à peu près l'aire de notre Bretagne, ou l'étendue de la Belgique, et plus que la Sardaigne ou la Sicile; et quatre fois la Corse,

avec une population de peut-être 1 800 000 habitants, ou 60 personnes par 100 hectares.

Haïnan est d'une très grande richesse en ressources naturelles : ses montagnes ont des gisements d'or, d'argent, de cuivre, de fer et d'autres métaux; des sources thermales jaillissent dans ses vallées et dans ses plaines, principalement sur le versant oriental; de vastes forêts fournissant du bois de construction, si rare dans le reste de la Chine, croissent sur les pentes des monts. Des animaux sauvages vivent encore dans la sylve et la sierra, sangliers, grands cerfs, daims, antilopes, singes de plus d'une espèce; le rhinocéros et le tigre, autrefois présents, sont considérés comme absents, mais les serpents n'ont pas disparu, quelques-uns très venimeux, d'autres très forts, capables même, dit-on, d'engloutir un cerf. Le porc est le compagnon de toutes les chaumières, porc spécial, noir d'échine, blanc de ventre, la panse traînant par terre : peuple insoucieux, quoique grognon, de deux millions de têtes, paraît-il.

Sur le penchant des collines et dans les plaines, s'étendent des bois de cocotiers, d'aréquiers et de palmiers à noix de bétel; des haies d'ananas séparent les champs, où l'on cultive la canne à sucre, le papayer, le bananier, le manguier, le litchi, l'indigotier, le cotonnier, le ricin, le tabac, le riz, la patate, le sésame, les arachides, les arbres fruitiers de la zone tropicale et mainte plante appréciée pour le parfum de ses fleurs ou ses vertus médicinales. Comme le Setchouen et le Yunnan, Haïnan possède aussi le précieux insecte *coccus pela*, qui produit la cire blanche.

Les mers environnantes sont très poissonneuses, et l'on y pêche des huîtres perlières, ainsi que des tortues dont l'écaille est très estimée dans le commerce.

Située sur le passage des moussons pluvieuses, Haïnan est abondamment arrosée; les arêtes des montagnes, étant orientées dans le même sens que les courants atmosphériques, ne forment point barrière entre les climats du nord et du sud; sauf quelques contrastes locaux entre les rives des versants opposés, elles ont une température élevée que modèrent des brises marines, et les deux saisons de la mousson pluvieuse du sud-ouest et de la mousson sèche du nord-est s'y succèdent régulièrement. D'abondantes rosées rafraîchissent les plantes pendant la période des sécheresses, et la campagne garde toujours son éclatante verdure. Par la fraîcheur de la végétation, les paysages du littoral, surtout au nord et à l'ouest, ressemblent à ceux de l'Europe occidentale, mais les espèces montrent que

l'on se trouve déjà sous le ciel de l'Inde. Haïnan est exposée aux tempêtes tournantes, quoique à un moindre degré que Formose; il est assez rare que des navires soient brisés sur ses côtes.

Malgré monts, forêts, vents de mer et autres « rafraîchissements », la dépendance insulaire du Kouangtoung n'échappe pas entièrement à la « tropicalité » : si l'île jouit de mois froids, vraiment agréables, surtout décembre et janvier, il est des semaines d'été fort pénibles, avec 35° à l'ombre le jour et 28° au cours de la nuit. Elle n'est pas absolument salubre dans les « bas » et l'on y subit entre temps des épidémies meurtrières, des choléras, des pestes buboniques.

Les auteurs chinois, en parlant de la population de Haïnan, comparent l'île à un cercle entouré de deux anneaux concentriques. Au milieu vivent les aborigènes, au pourtour il y a les Chinois et dans la zone intermédiaire habitent les indigènes civilisés.

C'est qu'elle n'est pas la Chine même, mais une colonie de la Chine, vieille d'ailleurs de deux milliers d'années.

Les colons qui depuis ces deux millénaires assimilent lentement, mais sûrement, Haïnan au Grand et Pur Empire, ayant été de tout temps supérieurs en puissance, richesse, politesse et civilisation aux indigènes à côté desquels ils prenaient place, ont naturellement traité ceux-ci de sauvages, de brutes, ou d'abrutis. Ils les ont désignés sous le nom général de Si, ou Loï, et les ont divisés en deux classes suivant qu'ils ont ou n'ont pas adopté les mœurs chinoises, et selon qu'ils reconnaissent ou ne reconnaissent pas la domination de Peking, représentée ici par le vice-roi des deux Kouang. Les adhérents à la Chine sont Chou, c'est-à-dire « cuits », ceux qui se rebiffent encore contre elle sont Chen, Song, Chang, Tchouang, c'est-à-dire « crus ».

Ainsi « crus » ou « cuits », autochtones d'Haïnan ou censés tels comme les Saï, ou originaires du continent comme les Miou, ces sauvages tiennent le « haut », le centre, la montagne, et les Chinois le « bas », les vallées, la terre arrosée, le littoral, surtout le nord et le nord-est.

Les Saï valent qu'on aille les voir; peuple intéressant qui, fuyant devant la mer chinoise, lui a finalement échappé jusqu'à maintenant, moyennant une perte notable de territoires. Retranché dans le mont, il y vit encore dans l'intégrité de ses mœurs et parle toujours sa langue nationale. C'est même en cela qu'il manifeste le plus d'indépendance, car malgré lui, mais il le faut bien, il ne peut pas ne pas perdre, par degrés

infinitésimaux, quelque peu des idées, des manières de faire, de la « chinoiserie » qui l'entoure et avec laquelle il commerce des choses indispensables à la vie. Le Chinois, qui n'est pas brave, du moins pas soucieux de s'exposer, « reste dans sa vallée,... mais le Saï lui apporte ses produits; il échange le riz rouge, les bois médicinaux, les paillettes d'or, le coton, ce qu'il tire de ses forêts contre du poisson, du sel, des tissus, des poteries ».

M. Madrolle, le seul voyageur qui ait réellement parcouru Haïnan, dont il a vu l'intérieur et fait tout le tour, nous les décrit en quelques mots : « Leurs cheveux sont enroulés au-dessus de la tête, ou ramenés en forme de chignon pointu au-dessus du front; leur teint est plus foncé que celui des peuples qui les entourent, et leur apparence plus robuste. Couper des bois, garder les troupeaux, aller à la chasse et cultiver le riz rouge de montagne sont les principales occupations des Saï. La femme travaille aux champs, soigne les animaux et vaque aux soins du ménage. Son costume consiste en un pagne, du genre de ceux d'Afrique, mais plus finement travaillé, et une veste flottante. L'homme fait les courses dans les villages chinois, qu'il a soin de visiter en compagnie nombreuse.... Le plus vêtu de ces montagnards est celui qui porte une sorte de sac serré à la ceinture, mais le plus grand nombre ne porte rien. Le Saï s'est acquis la réputation d'un habile tireur, et le gibier, très abondant en montagne, lui donne maintes occasions de bander son arc. »

A côté des Saï, que Madrolle suppose au nombre de 100 000, vivent les Miou, 5 000 seulement, arrivés jadis du Kouangsi, dès avant l'invasion chinoise, c'est-à-dire depuis plus de 2 000 années, les premiers « fils de Han » ayant fait leur apparition en l'an 108 avant l'ère vulgaire, et ayant immédiatement colonisé l'île, par 23 000 familles, dit-on.

Quant aux envahisseurs d'il y a deux mille ans, ils sont maintenant 1 700 000, suivant l'estimation de Madrolle, et ils seraient bien plus encore si les pirates, naguère très nombreux dans ces parages, n'avaient fait de fréquentes incursions dans l'île et même ne s'y étaient établis à demeure, nulle partie de la Chine n'étant mieux située pour leur permettre d'attaquer à l'improviste les navires de passage et de se dérober aux poursuites. Mais les colons, presque tous originaires du Fo'kien et du Kouangtoung, ainsi qu'en témoignent leurs dialectes locaux, n'ont jamais eu rien à craindre de la part des timides indigènes, et les ont refoulés sans peine dans l'intérieur; l'atmosphère pestiférée des étangs qui parsèment la

région côtière a été la principale cause des arrêts temporaires de l'immigration, comme aussi la stérilité d'une partie du littoral, « dunes mornes et désolées, plaines sablonneuses s'étendant à l'infini ». La contrée des étangs est devenue rizière devant le travailleur indomptable qu'est le Chinois, et le sable s'est mué en arachidière et patatière.

Presque tous les immigrants étant venus du Fo'kien et du Kouangtoung, on ne parle guère ici la « langue mandarine », mais des patois du sud, semblables, sauf modifications, à ceux d'Amoï ou de Canton.

Le grand nombre de havres qui s'ouvrent sur le pourtour de l'île et l'alternance régulière des moussons, qui tantôt poussent les jonques vers le large, tantôt les ramènent vers le port, offrent des avantages au commerce local et des milliers de Haïnanais voguent sur les mers du sud vers le Tonkin, la Cochinchine, les Philippines, Java, Singapour ou Siam; dans toutes les parties de l'île on rencontre des émigrants enrichis revenus dans leur patrie pour y finir leurs jours.

Kioungtcheou, la capitale, ne se nomme ainsi qu'en langue mandarine : en dialecte de Haïnan elle s'appelle Keingtsiou; en cantonais, Keingtchao; et à Kioungtcheou même, Kingto. Cité la plus considérable de l'île, elle n'a pourtant que 25 000 âmes, alors qu'on lui en attribuait auparavant jusqu'à deux cent mille.

Elle se trouve naturellement au nord de l'île, dans la région de Haïnan la plus rapprochée de la terre ferme, celle où débarquent les immigrants et les commerçants chinois, et où doivent s'entreposer les denrées de l'île, avant d'être expédiées à Hongkong et à Canton. Les campagnes qui entourent Kioungtcheou sont d'une grande fertilité et couvertes de villages qu'on entrevoit à travers les massifs de bambous, aux deux rives du Ta kiang; on a dit plus haut qu'aucun fleuve de l'île ne lui dispute le premier rang.

Entourée d'un mur de 12 mètres d'élévation, Kioungtcheou a son site à une dizaine de kilomètres de la mer, mais elle possède sur une baie qui s'ouvre au sud du détroit, la ville marine de Hoï hoou (Haï koou), « Bouche de la Mer », à laquelle les commerçants étrangers donnent généralement le nom de Kioungtcheou, comme à la capitale; presque tout l'espace qui sépare les deux villes est bossué par des tombeaux : spectacle fréquent en Chine.

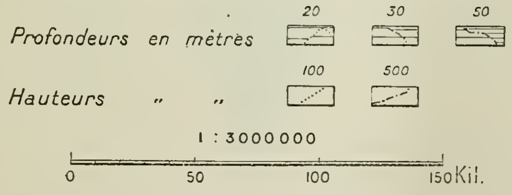
Hoï hoou a 22 000 habitants. Déjà le traité de Tientsin, en 1858, accordait aux Européens le droit de trafiquer directe-

ment avec Kioungtcheou, mais c'est en 1876 seulement qu'ils réussirent à triompher des résistances locales et que leurs

Fig. 18. — Presqu'île de Lientcheou et Détroit de Haïnan.




*D'après Madrolle, Friquegnon et Debes.*




navires se présentèrent pour la première fois dans le port de Hoï hoou.

La prééminence commerciale y appartient à la France, non plus aux Allemands et aux Anglais : ainsi en 1899, le pavillon français fut celui de 275 navires sur 425. Les principaux objets d'exportation sont les sucres, le sésame, les étoffes

faites de l'ortie *boehmeria nivea*, les cuirs préparés dans les tanneries de Hoï hoou, et les animaux vivants, porcs, poules et pigeons, pour l'alimentation de Macao et de Hongkong. L'importation consiste surtout en tissus, généralement anglais, en opium de l'Inde, en pétrole de Sumatra, des États-Unis, de Russie, en farine chinoise, en allumettes japonaises.

Le mouvement des passagers y est considérable : en 1899 par exemple on y a enregistré 15 208 arrivées et 21 403 départs, en très grand nombre émigrants à destination de Bangkok et de Singapour.

Le port de Hoï hoou manque de profondeur : les bâtiments sont obligés de mouiller à plus de 4 kilomètres au large, près d'un banc de sable qui les protège contre la violence des vagues. Néanmoins la position de cette ville sur le détroit de Haïnan en fait l'escale nécessaire des navires qui se rendent de la mer de Chine dans le golfe du Tonkin, et le point de départ des passagers pour la terre ferme. Un mouvement incessant d'embarcations rattache Hoï hoou à Haï an so, cité qui se trouve au nord-ouest, sur la rive méridionale de la péninsule de Lietcheou.

En dehors de la capitale et de son port, Haïnan n'a peut-être pas une seule ville de 10 000 habitants : rien que des ports modestes et des bourgades agricoles.



*CHAPITRE CINQUIÈME*

# *LE YUNNAN*

I. LE SOL. ‖ II. LE CLIMAT : PRODUITS DU YUNNAN. ‖ III. POPULATIONS DU YUNNAN. ‖ IV. VILLES ET LIEUX REMARQUABLES.

LE Yunnan pourrait presque prendre le surnom de « Chine en dehors de la Chine ».

*I*
*LE SOL*

Cette province, la plus riche par ses métaux et l'une des plus importantes par la variété de ses productions végétales, est celle qui se rattache le moins solidement à la masse de l'Empire du Milieu.

Sans doute une partie du Yunnan appartient au bassin du Yangtze kiang, mais c'est précisément la région la plus montueuse, la moins peuplée, la plus difficile à parcourir au fond d'effroyables précipices.

La moitié occidentale du Yunnan est arrosée par deux grands fleuves de l'Indo-Chine, le Salouen et le Mekong, tandis que le versant du sud, s'inclinant vers l'Annam, écoule ses eaux dans le golfe du Tonkin par le Houng kiang, le « fleuve Rouge » des Français.

Même, tout récemment, une grande partie de la contrée était devenue indépendante et les communications étaient presque complètement interrompues entre la mère patrie et les habitants du Yunnan restés fidèles : c'est par un long détour vers le haut Yangtze et le Setchouen que les rapports étaient encore possibles, et, dans l'extrême péril, les mandarins durent songer à chercher du secours en dehors des frontières, par la voie du fleuve Rouge. Cette route naturelle prit alors une importance capitale; l'explorateur Dupuis, et d'autres

après lui, purent en suivre le cours et le conquérir à la science et au commerce.

C'est à partir de ces premières explorations que les Indo-Chinois français commencèrent leur propagande très délibérée, très active, pour la mainmise sur toute l'Indo-Chine encore vacante et le passage des provinces méridionales de la Chine dans la zone d'influence française. Nous appelons « Indo-Chinois » les coloniaux qui veulent engager la France à fond en Extrême Orient, à l'inverse des « Africains » qui professent que l'avenir politique de la France n'est pas à Saïgon ou à Hanoï, ni même à Paris, mais à Alger.

Dès que la révolte des Mahométans eut été domptée (au prix de quels fleuves de sang!), les routes qui relient le Yunnan au reste de la Chine se rouvrirent au trafic. Les agriculteurs dispersés revinrent dans leurs villages et les colons du Setchouen, du Koeïtcheou, du Kouangsi commencèrent à remplir les vides faits par les massacres; les maisons et les temples se reconstruisirent.

Mais, suivant le témoignage de Monnier, la restauration du pays ne va et n'ira longtemps encore que lentement, parce que la « paysannerie » ne se recrute pas assez parmi les émigrants. « Le Chinois, nous dit-il, hésite à s'établir sur les domaines abandonnées : la crainte de voir reparaître quelque jour les anciens propriétaires ou leurs descendants empoisonnerait sa vie; il s'imaginerait posséder seulement à titre précaire. Ce sentiment, très répandu dans tout l'Empire, n'a certes pas peu contribué à enrayer le mouvement réparateur : ce sera pendant des siècles peut-être (?), l'obstacle le plus sérieux au repeuplement de la grande province du Sud-Ouest. »

Le Yunnan est donc redevenu part intégrante de l'Empire, mais il n'en reste pas moins, par la difficulté des chemins, la raideur des pentes et des contre-pentes, la longue durée des voyages, un pays extérieur où il est certes plus facile de pénétrer en partant d'Hanoï qu'en remontant le Yangtze kiang au delà de sa portée navigable.

Cette Chine extérieure, puisqu'on peut l'appeler ainsi, ne tient un rang distingué parmi les dix-huit provinces que par son étendue, la richesse de son sous-sol, ses grandes perspectives d'avenir.

Comme dimensions, le Yunnan est de belle taille. On ne peut donner son étendue précise, par la raison que la frontière politique n'est pas encore tracée tout à fait rigoureusement, à l'ouest du côté du Tibet, au sud-ouest vers la Barmanie — elle l'est à peu près du côté de l'Indo-Chine française — et parce

que de nombreuses peuplades indépendantes en occupent les confins.

On admet 380 000 kilomètres carrés ou les 72 centièmes de la France, et là-dessus on suppose 12 millions de personnes, toutes nations et peuplades non chinoises comprises : d'où une population de 31 individus au kilomètre carré. La Mission Lyonnaise ne croit qu'à 8 millions au plus, Popof à un peu plus de 6 millions : soit dans le premier cas 21 Yunnanais par 100 hectares, et dans le second 16 seulement.

De tout ceci résulte que le Yunnan est comme étendue la seconde des dix-huit provinces, après le Setchouen ; comme nombre d'habitants, la douzième s'il a 12 millions d'âmes, la seizième s'il n'en a que 8, la dix-septième, avant le Kouangsi, s'il n'en a que 6 ; et comme densité spécifique de la population, la seizième.

Il paraît certain que la province montera de quelques degrés dans la hiérarchie. Si son territoire perd beaucoup d'espace utile dans la très haute montagne et dans les précipices très creux, si des régions y sont de nature dure et mauvaise, d'essentielle infertilité, si le climat y est froid, même très froid et désagréable (mais sain, à cause de l'altitude du sol), le Yunnan recèle tant de richesses minérales, tant de houille, d'anthracite, d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de mercure, d'étain, de fer (et à l'infini), qu'il a devant lui, dans un avenir prochain peut-être, toutes les promesses d'une grande industrie.

Dans son ensemble on peut regarder le Yunnan comme un plan incliné dans le sens du nord-ouest au sud-est. Sur les frontières du Tibet et du Setchouen occidental, des monts inexplorés s'élèvent jusque dans la zone des neiges persistantes. Dans la partie centrale, le Yunnan est un plateau de 2 000 mètres d'altitude moyenne, dominé par des arêtes de grès rouge d'une hauteur uniforme, monts de 3 000 à 4 000 mètres d'altitude, frangés de cols de 2 500 à 3 000, voire un peu plus : donc des altitudes alpestres.

De grands lacs sont épars dans les cavités de ce plateau, découpé sur le pourtour par des rivières qui se sont creusé de profonds défilés dans les roches superficielles de peu de résistance.

Au sud, le sol, érodé par les eaux, offre sur les bords du fleuve Rouge et dans le bassin de l'Irraouaddi de larges plaines, élevées seulement de 150 à 200 mètres au-dessus de la mer ; au sud-est se déroule un plateau déchiqueté dont le géologue Loczy nous dit que c'est un Karst pur et simple, comme en

Herzégovine, en Dalmatie, en Istrie : « On y trouve le même sol calcaire poreux, les mêmes cours d'eau souterrains et les mêmes gouffres où vont se perdre les eaux fluviales pour reparaître à quelque distance ».

Ces plateaux, ces bassins de lacs, ces monts presque partout absolument désylvestrés cachent dans leurs dessous une incroyable profusion de métaux, et l'on a pu prétendre que le Yunnan est la contrée minière par excellence.

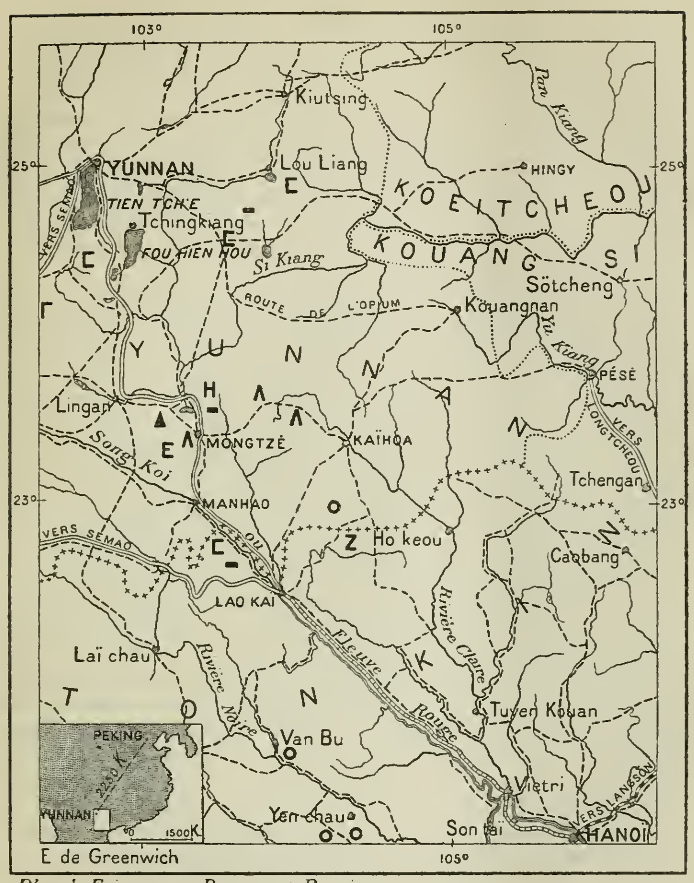
Il exportait déjà des objets métalliques avant que les Chinois eussent pénétré dans le pays, les aborigènes étaient jusqu'à un certain point des métallurgistes.

Et d'abord la houille, si nécessaire, indispensable dans ce grand pays froid par les altitudes et dénué de bois de chauffage autant que de bois de construction dans la région des plateaux où se concentre le gros de la population : elle est partout dans le Yunnan, à divers horizons géologiques, enfouie à divers âges de la planète. Il y a notamment, entre la frontière du Tonkin et la boucle du fleuve Bleu, « des gisements exceptionnellement étendus d'une houille grasse d'une qualité rare »; ils ont été reconnus et soigneusement étudiés par Leclère.

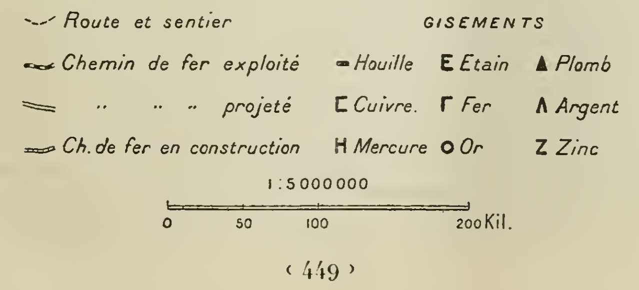
Puis le fer, qui se cache (et se montre) partout, spécialement un fer magnétique très riche, de facile extraction, tantôt à l'air libre, tantôt en des galeries que les Chinois ne poussent que fort peu dans l'intérieur de la colline ou du mont : à quoi bon s'obstiner au loin dans l'ombre, quand il suffit de cueillir, pour ainsi dire, d'autre fer à côté de la galerie qu'on vient d'abandonner?

Ensuite du cuivre en quantités illimitées, dont la présence est subordonnée à l'épanchement d'une roche trappéenne qui s'étend sur une surface très considérable, de la Cochinchine au fleuve Bleu. C'est principalement afin de récupérer cette source de richesses que le gouvernement chinois a fait de si grands efforts pour la reconquête du Yunnan sur les mahométans. La dîme et les autres impôts en métal payés par les mineurs pour la fabrication des monnaies et pour les usages industriels s'élevaient, avant la rébellion, à près de 3 700 tonnes de cuivre par an; à peine est-elle aujourd'hui de 1 300, plus 200 pour la province, qui en fait des sapèques : — non point que le cuivre tende à manquer, mais on l'exploite peu, et surtout on l'exploite mal. Le minerai se présente sous diverses formes et même à l'état natif : les ouvriers, ne pouvant transporter d'énormes blocs de cuivre pur, sont obligés de les abandonner dans la roche, après en avoir enlevé au ciseau les protubérances. D'après Leclère : « La production atteignait environ

Fig. 19. — Territoire minier de Hanoï a Yunnan.




*D'après Friquegnon, Doumer et Brenier.*



6 000 tonnes de cuivre au XVII^e siècle; elle est maintenant restreinte à environ 1 500 tonnes par la rareté du charbon de bois. »

Les gisements d'étain de la région de Mongtzé sont exploités activement par une population minière d'environ 30 000 individus. La production totale est d'environ 15 000 tonnes, dont un millier environ descendent le fleuve Rouge à destination de Hong-Kong où on raffine le minerai. L'étain de Yunnan, moins pur que celui de la Malaisie, est toujours associé au cuivre. Le zinc est aussi un des métaux du Yunnan que l'on exploite activement.

Ensuite l'or, l'argent, le cinabre, le plomb et « tous autres métaux quelconques ». Les laveries d'or sont nombreuses au long des plages du Yangtze kiang et de maints cours d'eau qui mériteraient comme lui le nom ou surnom de « fleuve au Sable d'Or ». Comme argent, les gisements les plus riches sont ceux de galène argentifère, mais c'est à cause de leur richesse même qu'on en a fréquemment interrompu l'exploitation. Les mineurs doivent faire trois parts de l'argent : l'une est pour l'empereur, la deuxième est pour les mandarins, la troisième pour eux; mais cette dernière leur échappe souvent au profit des soldats, des gens de douane ou des brigands.

Théoriquement, cette mainmise du « fils du Ciel » et de ses fonctionnaires diversement « boutonnés » n'existe plus, du moins pour ce qui regarde les Européens : ceux-ci, d'après une convention franco-chinoise, ne sont plus soumis, en ce qui concerne l'exploitation des métaux, à la surveillance inquiète des mandarins, ni à l'interdiction de vendre ou d'acheter les métaux : ils pourront exploiter à leur gré, moyennant certaines conditions de « bon ordre public » et au prix de certaines redevances.

La Mission Lyonnaise résume comme suit les circonstances minières du Yunnan pour le cuivre, le plomb et le zinc.

Au bon temps de l'exploitation, il y aura tantôt cent ans, les mines du Yunnan, presque toutes de cuivre, fournissaient annuellement 8 500 000 livres chinoises, soit plus de 5 000 tonnes : là-dessus 6 331 000 livres revenaient au fisc impérial, 340 000 à la Monnaie pour frappe des sapèques, 1 630 000 étaient vendues au public. Les 51 mines actuellement exploitées fournissent 1 110 tonnes de cuivre, 2 598 de plomb, 2 430 de zinc.

Ainsi, tandis que le reste de la Chine, à l'exception du Chañtoung, du Chensi, du Chañsi, du Honan, est d'une pauvreté singulière en métal et n'a d'autres trésors souterrains que des minières de fer et d'inépuisables lits de houille et

d'anthracite, le Yunnan promet de devenir un jour le trésor minier de l'Empire et sa grande usine métallurgique.

Il est également reconnu comme très riche en pierres précieuses, rubis, topazes, saphirs, émeraudes; de précieuses variétés de jade se rencontrent dans ses montagnes, ainsi qu'une espèce de marbre dont les veines représentent les figures les plus diverses. Les Chinois, très amateurs de bizarreries, attachent un grand prix à ces curiosités.

*II*
*CLIMAT: PRODUITS DU YUNNAN*

Le Yunnan doit son nom d' « Au midi des Nuages », ou d' « Au midi des Brumes », à ce qu'il est libre de ces brouillards épais qui rendent si maussade l'hiver des régions centrales de la province majeure de la Chine, le Setchouen; ces brouillards s'arrêtent, comme par magie, aux escarpements de la rive droite du fleuve Bleu.

« Le soleil, dit Leclère, dans sa « Géographie générale des provinces voisines du Tonkin », le soleil brille continuellement dans les régions élevées du Yunnan.... Tous les jours s'élève vers huit heures du matin un vent tiède et sec du sud-ouest, dont l'intensité s'accroît jusque vers deux heures de l'après-midi; il devient alors extrêmement violent et transporte souvent une poussière jaune extrêmement ténue,... qui ne semble avoir aucun rapport avec la formation du lœss dans la Chine septentrionale : peut-être provient-elle des déserts de l'Inde ou de l'Arabie.... Le vent diminue vers le soir et laisse un ciel complètement pur.... Malgré son caractère desséchant, il maintient une température très modérée : 25° vers le milieu du jour, 15° environ pendant la nuit dans le sud du Yunnan, et 10° dans la région de Yunnan sen, c'est-à-dire à 2 000 mètres d'altitude : de ce côté, l'on observe parfois quelques gelées blanches rapidement dissipées par le soleil,... et de très rares apparitions du vent du nord-est y abaissent pour un temps très court la température jusqu'à quelques degrés seulement au-dessus de zéro.... A 2 200 mètres, sur le parallèle de Tongtchouan et de Tali fou, il se produit quelques chutes de neige,... et la neige reste pendant quelques semaines sur les escarpements qui bordent le fleuve Bleu.... La saison sèche dure du 15 septembre aux derniers jours de mai, accompagnée d'un régime thermique qui ne peut mieux se comparer qu'à celui des bords de la Méditerranée, le mistral étant remplacé par un vent tiède et sec.... A partir du 25 mai, l'atmosphère prend l'état de saturation propre aux régions équatoriales et de grandes masses d'eau

viennent raviner les plateaux triasiques et les flancs des collines déboisées, dégageant chaque année de nouveaux pointements calcaires.... La température, sans être excessive, est cependant pénible à supporter.... Les communications par terre sont alors souvent interrompues et les transports ne s'effectuent plus que sur les rivières, où les jonques, poussées à la gaffe, parviennent à remonter très loin de la limite ordinaire de navigabilité.... Telle rivière monte de 23 mètres,... le fleuve Bleu jusqu'à 40.... En somme, climat beaucoup moins anémiant que celui du Tonkin,... non sans paludisme, mais paludisme bénin, qui sévit surtout dans les endroits encaissés, quelle que soit leur altitude : une des localités les plus fiévreuses se trouve dans la région de Li kiang, à plus de 3 500 mètres d'élévation.... Malgré tout, l'âge sénile commence à quarante ans, et les indigènes dépassent rarement la soixantaine. »

Tout le Yunnan n'est pas absolument désarbré : de vastes forêts couvrent encore une partie de la région montagneuse et l'on en retire des bois de construction, entre autres le laurier nanmou, que l'on emploie pour les temples et les palais, en raison de sa longue durée et de l'odeur pénétrante qui s'en exhale.

Comme cultures, celles de la Chine méridionale, naturellement, et en dépit de l'altitude du sol : avant tout le riz, à peu près ubiquiste dans l' « Empire du Milieu » et qu'on plante jusqu'à 2 500 mètres au-dessus des mers : même aux élévations considérables, il croît à merveille, et peut donner jusqu'à 250 grains par an (à Tali fou, par exemple). Là où l'on ne dispose pas de la profusion d'eau que réclame le riz, l'on plante le maïs; aux lieux infertiles on sème le sarrasin; la pomme de terre étend de plus en plus son domaine; l'opium surtout se propage depuis la fin de l'insurrection musulmane. Malgré les prétendues défenses du gouvernement, le Yunnan est devenu la principale province de la Chine pour la venue du pavot, qui s'est emparé d'un tiers au moins des champs voués à la culture. Pas encore de vigne « civilisée », mais la vigne sauvage se montre aux altitudes inférieures à 1 800 mètres, « surtout vers 1 200 »; il y a pêchers, poiriers, pommiers et cerisiers en abondance.

En résumé, dans le haut, les plantes de l'Europe; dans le bas, les plantes du Tropique. « Dans les parties profondes des vallées d'érosion la température reste élevée tout l'hiver et permet la culture des plantes tropicales : ainsi, dans la boucle du fleuve Bleu, l'on rencontre à 800 mètres d'altitude la même végétation qu'à Saïgon ». Comme animaux, le porc, et, au-dessus

de 2 200 mètres, des troupeaux de moutons, dont on utilise la laine pour couvertures et tapis multicolores, mais dont on ne mange pas la chair.

Mines, industries, agriculture, tout cela n'entrera vraiment en pleine prospérité, dans l'ère « définitive », qu'après instauration de voies de communication dignes de ce nom, qu'usurpent en Yunnan des rivières peu commodes, de mauvais chemins et d'horribles sentiers.

Non seulement cette province a besoin de routes et de chemins de fer pour exporter ses minerais et ses denrées en Chine et à l'étranger, mais en outre elle doit servir de chemin de transit entre l'Inde et le bassin du Yangtze kiang. Les fleuves qui divergent autour du Tibet oriental et du Yunnan, le Brahmapoutra, l'Irraouaddi, le Salouen, le Mekong, le fleuve Rouge, indiquent d'avance d'une manière générale la direction de toutes les routes dont le centre naturel est sur le plateau de Yunnan Sen. C'est par cette terrasse secondaire que le plateau supérieur du Tibet peut être contourné à l'orient et que l'Asie centrale se rapprochera des bouches du Gange. Entre les deux grands marchés, Calcutta et Hañkoou, la ligne droite qui passe par les cités du Yunnan permettra d'éviter un jour la circumnavigation de l'Indo-Chine et de la Chine méridionale : la distance économisée par les voyageurs sera d'environ 6 000 kilomètres.

On ne saurait donc s'étonner des efforts qui ont été récemment tentés pour établir par le Yunnan des relations commodes, régulières entre la « Fleur du Milieu » d'une part, l'Indo-Chine et l'Inde d'autre part.

Un article du traité de Tien tsin ayant reconnu aux étrangers le droit de pénétrer dans l'intérieur de la Chine par tous les points de la frontière ou du littoral, nombreux furent les explorateurs qui profitèrent de cette clause en suivant les traces des quelques missionnaires qui, sous le costume chinois, vivaient çà et là dans les « chrétientés » des frontières tibétaines.

Dès l'année 1867, une mémorable expédition, la plus importante qui se soit faite dans ces contrées, ouvrait les frontières méridionales du Yunnan : les Français Doudard de Lagrée, Garnier, Delaporte, Joubert, Thorel entraient à Yunnan sen. Depuis Marco Polo, c'est la première visite d'Européens qu'ait reçue l'antique cité de Yachi.

En 1868, un « pionnier du commerce », l'Anglais Cooper, partant des bords du Yangtze, essayait vainement de pénétrer dans l'Assam par Batang et Tali fou; l'année suivante, il ten-

tait d'aborder le plateau par l'autre côté, en remontant le Brahmapoutra et le Lohit. Il fut repoussé de nouveau, et son compatriote Sladen, qui avait choisi la voie de l'Irraouaddi et de son affluent le Taping, dut également rebrousser chemin sans avoir pu dépasser Momeïn ou Tenghueh ting, la principale cité du Yunnan à l'ouest du Salouen.

En 1874, après la victoire définitive des armées chinoises sur les mahométans, Margary, venant par la voie de Chine, ouvrait enfin la route directe de Hañkoou à Bhamo, sur l'Irraouaddi. Il ne put en profiter lui-même pour une nouvelle expédition : quelques semaines après, il était assassiné dans le Yunnan, à une cinquantaine de kilomètres de la frontière de Barmanie.

La nouvelle de sa mort émut l'Angleterre et donna lieu à une longue correspondance diplomatique dont la conclusion devait amener de grands avantages au commerce anglais. En vertu de la convention de Tchefou, conclue en 1876, le gouvernement britannique fut autorisé à déléguer des résidents de commerce à Tali fou, ou dans toute autre ville du Yunnan, et à préparer une expédition scientifique dans le Tibet, soit par la voie du Setchouen, route du Yangtze, soit par celle du Kansou et du Koukou nor, route du Hoang ho.

Depuis, bien des voyageurs anglais ont marché sur les traces de Margary : Grosvenor et Baber, Mac Carthy, Cameron, Gill, Stevenson, Soltan, Hosie ont exploré le Yunnan par différentes routes.

Les Français n'ont pas été moins actifs, à la bordure méridionale du Yunnan, sur le fleuve Rouge, le Mekong et dans le Yunnan lui-même, jusque dans le Setchouen. Il suffit de citer la Mission Lyonnaise, son directeur Brenier, Leclère, de Vaulserre; la liste complète serait longue.

Les Anglais comptent arriver en Yunnan et en Setchouen en partant de leur Barmanie, route hérissée de difficultés; les Français sont beaucoup plus rapprochés, et pour ainsi dire presque arrivés, par une voie naturelle, celle du fleuve Rouge. Né dans le Yunnan, le fleuve Rouge se poursuit et s'achève dans le Tonkin; Jean Dupuy l'a reconnu dès 1870 et 1872, jusqu'au port de Manghao, à proximité des mines les plus riches en métaux.

Malgré la formidable, l'effroyable barrière de montagnes hérissées entre Irraouaddi et Salouen, Salouen et Mekong, Mekong et fleuve Rouge, les Anglais avancent : lentement, mais ils avancent.

Ils ont dû renoncer à la voie directe de Bhamo à Tali, qui comporte des ascensions de 1 000 à 2 000 mètres, jusqu'à quatre

cols de 2 400 à 2 750 mètres d'altitude, et des descentes égales. Comme dit Baber, un chemin de fer n'est possible ici qu'en perçant une douzaine de tunnels de Mont Cenis et qu'en lançant plusieurs ponts du Menai. — En France, on dirait : du Garabit. — Renoncé aussi au chemin de fer de Moulmein à Yunnan sen par Rahang, Xienghaï, Xienghong et Semao, très long et suffisamment difficile aussi.

Mais ils ont travaillé vigoureusement à la ligne de Mandalé sur Irraouaddi à ce même Yunnan sen, ligne qui franchit la Salouen à 434 kilomètres de Mandalé; cette voie qui passe sur la gorge de Gokteik par un viaduc de 175 mètres de haut sur 600 de long, se poursuit patiemment dans la direction du Yunnan, et lorsqu'elle atteindra Yunnan sen elle sera prolongée jusqu'au Yangtze kiang navigable, jusqu'à la fameuse ville de Tchoungking.

Quant aux Français ils ont ici la nature pour complice : le chemin de fer d'Haïphong à Yunnan sen approche de la frontière du Yunnan, et de là jusqu'à cette capitale de la province par Mongtse la route n'est ni très longue, ni vraiment semée de difficultés. Elle est bien plus courte que celle de Mandalé, avec bien moins de pentes, contrepentes et distances majorées : d'Haïphong, port du Tonkin, à Yunnan sen il y aura 900 kilomètres; de Rangoun, port de la Barmanie, il y en aura 1 610.

*III*
*POPULATIONS DU YUNNAN*

La population du Yunnan est encore loin d'avoir fondu ses divers éléments, quoique la domination chinoise se soit établie pour la première fois dans le pays depuis deux mille années déjà.

Des tribus insoumises habitent en grand nombre les régions montagneuses, sous une foule de noms qui ne répondent pas à un même nombre de peuplades ou nations, mais qui tiennent à des différences de patois, de costumes, de coutumes, d'habitation; quelquefois à des circonstances futiles ou à des idées préconçues : « chaque tribu, dans son ignorance, se considère comme une race distincte; d'où la multiplicité des dénominations locales ».

En les rangeant par races, autant que faire se peut avec les faibles connaissances que nous en avons à ce jour, c'est aux Lolo qu'appartient, et de beaucoup, la prépondérance parmi les non-Chinois du Yunnan, aux Lolo parents de ceux du Setchouen.

D'après Leclère, qui, lui, les rattache, non pas à la famille barmane, comme on le fait d'habitude, mais à la famille mongole, leurs ancêtres vinrent de la région du Koukou nor, et colonisèrent d'abord le Chensi, puis l'occident montagneux du Setchouen, ensuite le Yunnan, enfin le Tonkin, où ils portent le nom de Mann.

Tout comme au Setchouen on les divise en deux classes, les « Noirs » et les « Blancs » : noms donnés plutôt à cause du contraste de leurs mœurs que par suite de la différence du teint, plus bronzé cependant chez les Lolo Noirs que chez les Lolo Blancs.

Les Lolo Noirs, appelés aussi Lolo « Crus », vivent pour la plupart dans les hautes vallées des montagnes du nord et ne descendent que rarement dans la plaine, si ce n'est pour vendre leurs denrées. Ils habitent la même contrée que les hommes de « Zardandan » dont parle Marco Polo, qui avaient l'habitude de se recouvrir les dents d'une feuille d'or; mais nulle part dans le Yunnan on ne retrouve une trace quelconque de cette ancienne coutume.

Les Lolo Blancs, désignés aussi par le sobriquet de « Cuits » ou « Mûrs », sont épars en groupes dans toute la province du Yunnan et soumis au gouvernement chinois. Un grand nombre se font raser la tête à la chinoise et portent la queue, symbole de civilisation dans le Royaume Central, mais ils se distinguent bien des Chinois par la vigueur de leurs muscles et par leur énergie au travail. S'ils n'avaient le nez un peu aplati et la barbe rare, ils rappelleraient le type européen par la régularité des traits, la souplesse du corps, le bel équilibre des proportions. Plusieurs ont des cheveux châtains, le teint blanc, le visage ovale : on dirait des Russes authentiques; mais d'autres ont « les traits lourds que l'histoire assigne aux anciens Huns ».

Les femmes des Lolo, aimables et coquettes, sont beaucoup plus fortes que les Chinoises; elles ne se sont pas soumises à la mode pour se comprimer les pieds et travaillent dans les champs à côté des hommes, toujours gaies et prêtes à se reposer du travail par la danse et le chant : à cet égard, elles forment un contraste frappant avec les timides et sérieuses Chinoises, qui se croiraient compromises si un étranger leur adressait la parole. Elles sont considérées comme les plus belles femmes de la province et souvent des Chinois choisissent leurs épouses légitimes parmi ces indigènes, dont certaines, beaucoup même, ont absolument l'air européen, sauf le vêtement : encore portent-elles ici ou là « des tabliers multicolores

dont l'aspect rappelle ceux des femmes slovaques de Hongrie, de même que les hommes portent des vestes brodées, ornées souvent dans le milieu du dos et qui peuvent rappeler les anciens dolmans hongrois ». Chez toutes les tribus des Lolo, la mariée quitte la demeure conjugale dès le lendemain des noces et n'y rentre qu'après avoir éprouvé les premiers symptômes de la maternité : qu'elle reste stérile, et par cela même le mariage est rompu.

A la vue d'une femme, on peut toujours savoir par sa coiffure si elle est jeune fille, épouse sans enfants ou déjà mère : non mariée, elle porte une petite marmotte bleue, brodée de couleurs éclatantes et se terminant en cinq pointes ayant chacune son grelot d'argent; mariée, elle quitte le bonnet à pointes pour le chapeau de paille, également orné de boutons de métal; mère, elle indique sa dignité par un cordon rouge autour de sa chevelure; un autre cordon annonce la naissance d'un deuxième enfant, celui qui, d'après la coutume, prend toujours, fils ou fille, le rang d'aîné.

Comme occupations, agriculteurs ou mineurs; éleveurs, ils sont propriétaires non seulement de cochons, ainsi que leurs voisins et ennemis, les Chinois, mais aussi de bœufs et de vaches; à la campagne, ils vivent dans des chaumières dont « l'engrais humain » n'enduit pas et n'empeste pas les abords comme il fait des maisons des « fils de Han », passés maîtres en cette matière; adorateurs de l' « inconnu », ils sont simplement fétichistes, avec cérémonies sur les collines et dans les bois sacrés.

Tout à l'ouest du Yunnan, sur la frontière du Tibet, le Salouen, grand fleuve indo-chinois, doit son nom chinois de Loutze kiang au peuple des Loutze, ainsi dit par les « fils de l'Empire », tandis que les Tibétains l'appellent Megouïa; on le nomme aussi l'Arrong ou l'Annou.

Les Loutze n'ont ni la face chinoise, ni la face mongole, ni la face tibétaine. Venus de l'Inde, comme le croit Desgodins, ou de l'Indo-Chine, et d'origine malaise peut-être, ce sont des paysans débonnaires qui entretiennent le moins de rapports possible avec leurs dominateurs, de bons fétichistes qui vénèrent surtout les arbres et les rochers où ils supposent que les esprits malfaisants habitent; ils ont pour clergé des moumos, mourmis ou sorciers qui conjurent les mauvais génies en battant du tambour, en agitant des sabres, en brûlant des parfums. D'après Desgodins, la langue des Loutze ne manque pas d'harmonie, de douceur, mais « la prononciation en est si saccadée qu'on les croirait tous bègues ».

Ils n'auraient pas d'alphabet, ils ne sauraient compter ni les ans, ni les mois, ni les jours (?).

Au sud des Loutze, le long du Salouen, et à l'orient, le long du Mekong, les Lisou, Lissou, Litzou — ce doit être le même nom que Loutze — n'ont pas le même esprit pacifique : très au contraire.

Ceux d'entre eux qui demeurent dans le voisinage des villes chinoises et des Moso, leurs frères de race civilisés, payent régulièrement le tribut; mais ceux des montagnes écartées sont restés indépendants et il est de tradition chez eux qu'ils fassent tous les vingt ou tous les trente ans une expédition de guerre et de pillage chez leurs voisins débonnaires des plaines « policées ».

Comme certains Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, ils ne manquent jamais de prévenir leurs ennemis de l'expédition qu'ils vont faire, en leur envoyant une baguette symbolique, marquée de coches, ornée de plumes et d'autres objets dont le messager explique le sens redoutable. Au jour dit, ils se présentent à l'endroit indiqué, et telle est la terreur des colons chinois qu'ils sont presque toujours vaincus par ces sauvages armés d'arcs et de flèches trempées dans l'aconit. Les Lisou s'emparent des femmes et des enfants pour en faire des esclaves et pour les vendre en Barmanie; ils prennent aussi les soieries et les bijoux, puis ils livrent aux flammes les maisons de leurs ennemis.

N'empèche que les mandarins nient effrontément l'existence de ces dangereux voisins et défendent même d'en prononcer le nom : ayant jadis annoncé au gouvernement la destruction complète de ces tribus, il leur serait pénible de se contredire dans leurs dépêches officielles.

En dehors des années où ils se lancent « sur le sentier de la guerre », armés de longs sabres, d'arcs, de carquois aux flèches envenimées, et protégés par des boucliers en rotin, en temps de paix, les Lisou sont très hospitaliers et se distinguent toujours des populations voisines par leur bonne harmonie et leur esprit de solidarité.

Chez eux, le sol appartient à tous et chaque famille s'installe où il lui plaît de s'installer pour y semer son grain dans les clairières naturelles ou obtenues par le feu. Ils commercent avec les tribus des alentours, et c'est ainsi que de proche en proche ils obtiennent les caouris (*cypræa moneta*), ces gracieux coquillages des Maldives qui recouvrent entièrement les bonnets de leurs femmes : les pépites d'or, qu'ils recueillent dans

les sables et les alluvions du Loutze kiang, leur servent de monnaie courante.

Dans leur culte, ils ne vénèrent point Bouddha et n'ont point laissé pénétrer chez eux les prêtres tibétains, mais ils ont gardé les pratiques chamanistes qui prévalaient autrefois dans tout l'Extrême Orient. Comme chez leurs voisins les Loutze, leurs sorciers jettent des sorts pour attirer les bons génies, battent le tambour pour effrayer les mauvais esprits des fontaines, des rochers et des bois.

Dans le sud-ouest de la province, aux confins du Tonkin, du Siam, de la Barmanie, se concentrent ou s'éparpillent, suivant le cas, des Chan, des Kakien, des Peï et Papé, toutes peuplades médiocrement policées.

Les Chan, les « Barbares Blancs » des Chinois, sont purement et simplement des Laotiens, autrement dit des Siamois ou Thaï; leurs tribus obéissent à des mandarins qui désignent les chefs de villages; ceux-ci garantissent la tranquillité du pays et perçoivent l'impôt pour le compte de ces mandarins, qui gardent la « forte somme », le reste allant à la province ou au gouvernement central.

Les Kakyen, purs Mongols, Tartares « à la face carrée, à la mâchoire forte, aux yeux obliques », se donnent eux-mêmes le nom de Singpo, Tchingpo. Gens des plus énergiques, ils considèrent les Chan comme une race inférieure, bonne tout au plus à leur fournir des muletiers et des portefaix. Petits, mais trapus et vigoureux, les Kakyen passent leur temps à manger et à boire, à soigner l'élégance de leur personne : ils se tatouent les bras et les jambes, couvrent leurs habits de coquillages et d'ornements de toute espèce. Ce sont les femmes qui font tout le travail, même celui de la culture, et qui portent les fardeaux. Le mari choisit son épouse non pour sa beauté, mais pour sa force physique, et le père réputé le plus heureux est celui qui possède le plus de filles, autant d'esclaves surchargées de travail.

Environnés de bouddhistes, les Kakyen n'ont pas moins gardé leur ancien culte animiste, et c'est aux nat ou « génies protecteurs » que s'adressent leurs prières. Suivant une pratique encore usuelle dans certaines régions de l'Europe occidentale, ils mettent une pièce d'argent dans la bouche de leurs morts, afin de payer leur passage, le grand jour ou la nuit noire venue, en franchissant le vaste fleuve qui coule entre les deux vies.

Les Peï ou Paï (Payi, Payu), aborigènes qui vivent dans les parties méridionales et sud-occidentales du Yunnan, surtout dans le bassin du Salouen, se divisent, suivant la région qu'ils habitent, en Peï des montagnes et en Peï des rivières. D'après la tradition, ils auraient habité autrefois les bords du Yangtze kiang, d'où les aurait graduellement refoulés la poussée de l'immigration chinoise.

Voisins des Lolo et parents des Chan, d'origine siamoise par conséquent, ils ne se mêlent ni à ceux-ci, ni à ceux-là.

Ils préfèrent vivre dans des villages séparés dont les maisons ne sont pas couvertes de toits à la chinoise, mais de terrasses semblables à celles des Tibétains et des Miaotze. Les Peï ont la peau beaucoup plus blanche que les Chinois et, comme les Lolo, se distinguent des immigrants du nord par leur force physique. Tous se percent le lobe des oreilles pour y placer soit un cylindre d'argent, soit un tube de bambou, ornement que les femmes remplacent par des cigares ou des bouchons de paille; elles fument presque toutes le tabac, tandis que les hommes ont pris l'usage de l'opium. Les femmes des tribus peï sont actives, sans la brusquerie de mouvements que l'on remarque chez la plupart des femmes lolo, et sont d'excellentes ouvrières pour le tissage et même pour le travail d'orfèvrerie.

Par le langage et probablement par la race, les Peï, de même que les Khamti, se rapprochent des Laos de l'Indo-Chine, tandis que les Lolo parlent divers dialectes plus ou moins mélangés de barman, de chinois, de tibétain et se rattachant probablement à ce dernier idiome.

Une tribu, parente des Peï, les Papé, est le reste d'une nation, jadis puissante, que les annales nous disent avoir été condamnée par les « Fils du Ciel » à lui envoyer en tribut des objets d'or et d'argent, des cornes de rhinocéros et des défenses d'éléphant : la faune des grands mammifères aurait donc changé dans le pays depuis un petit nombre de siècles.

Ni les Peï ni les Papé n'ont d'idoles; mais quand ils viennent chez les civilisés, ils entrent volontiers dans les temples, font des offrandes et brûlent des parfums comme les autres fidèles; ceux d'entre eux qui savent écrire n'emploient que les caractères chinois.

Quelle que soit l'énergie de plusieurs des peuplades non chinoises du Yunnan, qu'elles ne contractent pas d'alliances matrimoniales avec les Chinois, ou qu'elles en contractent le moins possible comme les Lolo, qu'elles acceptent déjà, contraintes et forcées, ou bravent encore la civilisation chinoise,

celle-ci fait peu à peu tache d'huile : sa supériorité lui donne trop d'avantages pour qu'elle n'ait pas définitivement raison de ces nations, même de la grande nation des Lolo, à laquelle il a fallu et il faut toujours abandonner du territoire devant l'ascension du flot envahisseur. Ce qu'il leur reste de leur autonomie passée c'est, çà et là, des tonse ou « maîtres de la terre », chefs héréditaires qui sont de leur race.

Aussi, bien que lentement, les types originaires s'effacent graduellement par les mélanges. Diverses peuplades sont nées de ces croisements, et dans le nombre il en est plusieurs qui, tout en n'ayant d'autre langue que le chinois, rappellent encore la provenance indigène par la vigueur de leurs muscles, leur esprit d'indépendance et leurs coutumes rustiques : « Nous ne sommes pas Chinois, disent-ils fièrement; nous sommes du Yunnan. »

En maintes occasions ils se sont rangés du côté des rebelles mahométans ou indigènes pour se débarrasser des mandarins. Ils diffèrent aussi des « enfants de Han » par leur esprit jovial et leur amour de la musique : presque tous les muletiers ou conducteurs de charrettes portent des mandolines en bandoulière, et dès que leurs chevaux sont en marche, ils accompagnent le bruit des grelots du son de leur aigre musique. On pourrait se croire en Espagne; comme les muletiers de Castille, ceux des plateaux du Yunnan portent un veston court aux boutons d'argent, mais un large turban s'enroule autour de leur tête.

Dès l'époque des premiers Mérovingiens, la Chine avait autorité dans le Yunnan par l'intermédiaire d'un prince venu du Setchouen occidental; puis intervint sans hâte l'immigration, surtout de cette même province de Setchouen, et peu à peu la miscégénation. Venus, dit Leclère, à la suite de l'administration chinoise, les Yunnanais n'ont pas le dialecte spécial du Sud; ils parlent, sauf quelques différences d'accent, la langue mandarine officielle. Ainsi en est-il dans tous les pays de colonisation : les Russes de Sibérie usent du grand russe, bien que pour la plupart natifs de la Petite Russie, et les Algériens parlent le pur français, quoique le plus grand nombre de beaucoup provienne des départements de la Provence et du Languedoc, comme aussi de la Corse.

A vrai dire, le dialecte « mandarin » du Yunnan, apporté dans cette province comme dans celle du Koeïtcheou par les colons du Setchouen, n'est pas absolument semblable à l'idiome de Peking : il s'en distingue, entre autres variantes, par l'affixation du *g* devant certains monosyllables et la muta-

tion de *n* en *l* : ainsi dit-on Ningiuèn, au lieu de Linguien, et Yunlan pour Yunnan, Yunlang sen pour Yunnang sen; mais en somme, la dissemblance n'est pas grande.

Tel qu'il résulte de son ascendance chinoise avec mélanges d'indigènes, spécialement de Lolo, le Yunnanais est hautain, méprisant pour les étrangers, qu'il abaisse tous, Européens compris, au niveau des aborigènes ses voisins, méprisés de lui depuis tant de siècles. Il est, d'après Madrolle, peu hospitalier, point généreux, et il aime à faire « mousser » sa qualité de Chinois.

L'élément mahométan a une grande importance en Yunnan. On estime que les Musulmans sont au nombre d'un million dans la province, et l'on dit communément qu'ils ont à eux seuls autant d'énergie que tous leurs co-provinciaux ensemble : en tout cas ils les méprisent souverainement.

L'insurrection qui éclata en 1855 et qui eut pour résultat de constituer pendant quelques années un État indépendant dans le Yunnan occidental, commença par une simple dispute entre mineurs bouddhistes et musulmans, les uns et les autres exploitant des veines d'argent à Chiyang, vers les sources du fleuve Rouge.

Dans aucune province de la Chine, la religion mahométane n'avait fait autant de progrès que dans le Yunnan. Issus de quelques émigrants arabes venus peu de temps après l'Hégire et de soldats bokhares qu'amena Koublaï khan dans une expédition de guerre au milieu du XIIIe siècle, les Hoï-hoï du Yunnan ne se distinguent pas physiquement des autres Chinois de la province, auxquels les ont mêlés de continuels croisements. Mais la différence de la nourriture, surtout la haine fanatique des Mahométans pour la viande de porc, la différence des cultes, et bien plus encore les luttes d'intérêts entre les groupes de mineurs, ont fait surgir des conflits et causé des massacres.

Toutefois les éléments les plus divers se rencontrèrent parmi les rebelles, désignés d'ordinaire à l'étranger par le nom barman de Panthé : à côté des Mahométans se trouvaient des Chinois bouddhistes et taoïstes, ainsi que des Lolo, des Paï, des Miaotze de toutes les tribus ; d'autre part, des musulmans étaient restés fidèles au gouvernement, et c'est un Hoï-hoï qui, après avoir fait triompher les siens, ramena la victoire du côté des Chinois.

Un assez grand nombre des Panthé vaincus allèrent s'établir dans les montagnes de la frontière de Siam et de Barmanie parmi les Chan et les Katchyen; mais les vides se sont

comblés par des immigrants du nord, venus pour la plupart du Setchouen, qui fut toujours pour le Yunnan le grand réservoir des hommes.

La guerre civile et religieuse, la famine, le typhus et autres épidémies qui suivirent, ne sont pas les seuls fléaux qui aient visité le Yunnan dans la seconde moitié du XIXe siècle : la lèpre s'est répandue dans le pays. On a prétendu que cette maladie était inconnue au Yunnan et que son apparition coïncida avec l'arrivée des Européens; mais il faut peut-être voir l'origine de cette rumeur dans la malveillance des mandarins pour les étrangers.

La peste a fait aussi de grands ravages dans la contrée, à la fois sur les hommes et les animaux. Il paraît que l'épidémie commence toujours par les rats.

*IV VILLES ET LIEUX REMARQUABLES*

La capitale du Yunnan a nom Yunnan sen. Sen signifie à la fois province et chef-lieu de province : Yunnan sen équivaut donc tout simplement à « chef-lieu de la province du Yunnan ». Et en rétablissant la signification de Yunnan, il se trouve que ces trois syllabes répondent à : « la capitale de la province qui est au Sud des nuages » — d'un côté trop de concision, et de l'autre trop de particules.

Yunnan sen, à près de 2 100 kilomètres au sud-ouest de Peking, à 1 960 mètres au-dessus des mers, avoisine la rive septentrionale de la nappe d'eau majeure du Yunnan, le Tien che ou Tien haï, la « mer de Tien », ainsi nommée d'un antique royaume occupant jadis la plus grande partie du plateau. Ce Tien che, sorte de Leman dont le croissant se courbe du sud au nord, au lieu de l'est à l'ouest, peut avoir 150 kilomètres de tour, à 1 950 mètres d'altitude entre monts de 2 000. Ses campagnes riveraines sont riches en céréales, en champs de lin et de tabac, en vergers; çà et là des troupeaux de moutons, de chèvres, de bœufs et de buffles paissent sur le flanc des collines. La culture du pavot a fait disparaître une denrée très importante, la cire : les gens racontent que les abeilles, attirées vers la fleur du pavot, comme le sont les Chinois vers l'opium, ont toutes fini par succomber après la deuxième saison, empoisonnées par le suc délétère de la plante. Les eaux du lac s'écoulent vers la rive droite du Yangtze kiang par une rivière qui devient peu après un torrent rapide à la descente des monts.

L'illustre Garnier attribuait 50 000 habitants à Yunnan sen,

la Mission Lyonnaise et Monnier parlent de 80 000 à 100 000 (contre le double ou le triple avant les désastres de la guerre civile et religieuse); Madrolle de 46 000, dont 30 000 dans la ville murée, qui a 5 900 mètres de tour, mais où les espaces vides prennent autant ou plus de place que le bâti.

En s'en tenant au minimum avec Madrolle, la population flottante en fait une ville de 60 000 à 100 000 âmes. Les jours de foire, de fête et, tous les trois ans, pendant dix journées, quand 5 000, 6 000, 7 000 bacheliers, dans autant de cellules, « se disputent au concours les soixante-quatre titres de licencié affectés au Yunnan », avec leur suite de parents, d'amis, de domestiques, de fournisseurs, etc., c'est tout d'un coup 20 000 à 25 000 personnes de plus.

Yunnan sen, d'origine fort antique, est déchue de sa grandeur passée; mais cette Yachi de Marco Polo (comme l'admettent les commentateurs) regagne un peu de sa prospérité depuis le rétablissement de la paix. Centre de l'une des principales régions minières du Yunnan, elle est le marché régulateur du cuivre pour la Chine entière et possède de grands ateliers métallurgiques : sa fabrique de monnaies, fondée il y a plus de deux siècles, livrait au commerce avant la guerre cent millions de sapèques par an, masse de métal qui ne représente pourtant qu'une valeur de 100 000 francs. Au nord-est, sur le sommet d'un monticule, se voit un temple complètement en cuivre, jusqu'aux plaques du toit; il a été respecté pendant la guerre, parce qu'il rappelle la mémoire du roi national Ousankoueï, qui osa résister à Kanghi. Yunnan sen a d'autres industries que celles du métal : on y prépare des tapis, des couvertures, des feutres, ainsi qu'une étoffe particulière dite « satin de la mer d'orient », que Francis Garnier croyait être tissée, du moins partiellement, des fils d'une araignée du Yunnan méridional; cette étoffe, très renommée, est très solide et d'un noir mat.

En attendant l'ouverture, probablement peu éloignée, du chemin de fer d'Hanoï à Yunnan sen, qui facilitera les relations des Français du Tonkin avec les habitants de la capitale du Yunnan, ceux-ci peuvent admirer à leur aise un monument des plus curieux, non par son architecture, mais par son origine.

C'est la tour « commémorative élevée par le vice-roi Tseniuin pour célébrer des victoires *à venir* sur les Français », victoires qui consistèrent, comme résultat final, à battre en retraite sans avoir pu s'emparer de Tuyen Quang, défendue par les quelques centaines de légionnaires du commandant Dominé.

Les environs de Yunnan sen se recommandent par des

sites pittoresques, de fort beaux points de vue sur le lac, le plateau, les montagnes. Ainsi l'on admire le Tienché du haut du Sichañ (2 300 mètres), mont de la rive occidentale avec pagodes taillées dans le roc en l'honneur du Bouddha; plus près, au nord de la ville, on « pèlerine » fréquemment à la pagode d'Ousan koui ou « du Palais d'Or », et à celle d'Heïlong tan ou « source du Dragon Noir ».

Une cité qui a beaucoup de ressemblance avec Yunnan sen par son altitude, son climat, son lac, son importance stratégique et commerciale, Tali fou, n'a guère que 25 000 âmes malgré ses nombreux avantages.

Elle s'est établie à plus de 2 000 mètres au-dessus de la mer, à 3 kilomètres de la rive gauche du lac homonyme, à la base orientale d'une chaîne de montagnes de 4 000 mètres, longtemps neigeuses.

Tali ne s'est pas encore relevée du désastre qui l'a frappée lors de la destruction du royaume des Panthé ou musulmans du Yunnan : beaucoup de ses rues sont encore bordées de décombres; nombre de villages des environs laissent encore voir ou deviner les ravages, incendies et saccagements; dans ces malheureuses campagnes pas un arbre n'a été laissé debout; en maints endroits toute culture a disparu sous les ronces et les cactus épineux.

C'est à sa forte position militaire que Tali doit tous ses malheurs : au nord, au sud, la plaine se termine par un étroit défilé entre les montagnes et le lac, et ces deux passages, Chang kouan au nord et Hia kouan au sud, ont été coupés de fortifications qui font de tout le littoral de Tali une vaste citadelle.

Au temps de Marco Polo, cette ville était, sous le nom de Carajan (Karayang), la « capitale de Sept Royaumes » et l'un des grands centres de la Chine méridionale; pour les tribus environnantes, c'est une « cité sainte ».

Récemment elle a de nouveau pris rang de capitale, et c'est là que résida le roi des mahométans, Tuwhenhsia, que des proclamations arabes répandues dans les États voisins désignaient sous le nom de sultan Soliman. Lors de l'entrée des troupes impériales en 1873, plus de la moitié des habitants de Tali, qui étaient au nombre de 50 000, furent égorgés et le général put envoyer à Yunnan sen vingt-quatre grands paniers remplis d'oreilles humaines. Les faubourgs furent incendiés et la ville à moitié détruite. Même dans les campagnes environnantes, on évalue seulement au tiers de l'ancienne population celle qui en occupe de nouveau les villages.

Mais dans un pays de population plus que surabondante comme est la Chine, la réparation et revivification ne tarde guère, et il semble improbable que Tali fou ne se relève pas promptement de sa ruine. Outre l'importance administrative, elle a la fécondité naturelle de sa plaine, des carrières de marbre, des mines de sel et de métaux précieux; elle est aussi l'entrepôt naturel du commerce entre Bhamo et Ningyuen, c'est-à-dire entre la Barmanie et le Setchouen.

Et surtout elle jouit d'un admirable climat : l'altitude y compense le voisinage du tropique. Tali n'a pas d'hiver, en dépit des montagnes hivernales de son occident.

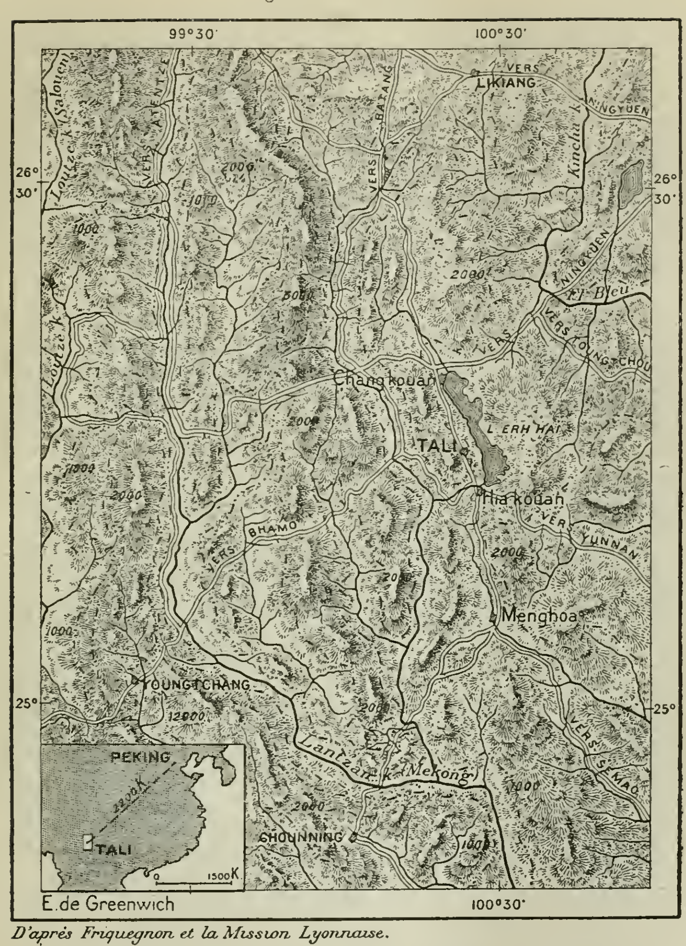
Plus encore que tout cela, les difficultés opposées au transport des hommes et des marchandises par les plis des montagnes, sur le chemin de la Chine centrale à l'Indo-Chine et à l'Inde, sont moindres qu'ailleurs dans la contrée voisine de Tali fou, au sud-ouest. Par ici ces grandes et grandissimes sierras se sont notablement abaissées entre leurs aigueverses; en maints endroits elles se trouvent même oblitérées et le relief du sol est constitué par un plateau de grès rouge et par des collines morainiques, avec lacs nombreux dans leurs dépressions.

C'est autour de ce massif que les grands fleuves rayonnent en éventail : Yangtze kiang, Si kiang, fleuve Rouge, Mekong, Salouen, Irraouaddi, Brahmapoutra. Une route transversale franchissant toutes ces vallées commanderait ou commandera donc autant de chemins divergents de la mer du Japon au golfe du Bengale, en permettant d'éviter une circumnavigation de 6 000 kilomètres à travers des passages souvent bouleversés par les typhons.

De là l'importance que ne pourra manquer de prendre un jour Tali fou, point vital qui domine, des bords de son lac, cette extraordinaire digitation des grandes voies historiques et commerciales.

Son lac, plus connu sous le nom d'Errhaï ou Eulhai, aurait 50 kilomètres de long, sinon 60 ou 70, et 9 à 10 de large, sinon 10 à 15. Dans ses parties creuses la profondeur dépasse 100 mètres, mais elle est fort inégale et quelques îles se montrent dans la partie méridionale. Les pluies, très abondantes sur le versant des montagnes qui entourent l'Errhaï, en élèvent parfois le niveau à 5 mètres au-dessus de la ligne des basses eaux et transforment en une puissante rivière le torrent qui porte l'excédent au Yangpi kiang, et par ce fleuve au Mekong. Dans sa cluse de sortie, près de Hiakouan, l'émissaire du lac passe sous un porche naturel de roches, à côté duquel on a dû percer un tunnel pour le passage de la route.

Fig. 20. — Tali fou.




*D'après Friquegnon et la Mission Lyonnaise.*

*Hauteurs en mètres* 1000 2000 3000

*Routes*

1 : 2 400 000

0 30 60 120 Kil.

L'Errhaï est très poissonneux, de même que les rivières et les ruisseaux qui s'y jettent. Plus habiles encore que les pêcheurs du Yangtze kiang, ceux de Tali fou ont su s'associer les oiseaux des bois pour la capture du poisson. Ils partent de grand matin et avec bruit, pour éveiller les oiseaux pêcheurs qui dorment dans les fourrés du bord, et laissent dériver leurs barques le long du courant en émiettant des boules de riz dans le sillage. Les poissons montent du fond pour happer la nourriture; de leur côté les oiseaux se mettent en chasse, et viennent déposer leur proie dans le bateau. En échange de leurs services, l'homme leur laisse une faible part du butin.

Les deux villes les plus importantes, les plus réputées du Yunnan relèvent donc, Tali fou du bassin du Mekong, Yunnan sen de celui du Yangtze kiang. Terre haute, montagneuse, sauvage, la région dont les eaux gagnent le fleuve Bleu ne montre aucune cité maîtresse; les bourgades même y sont rares, aucune route praticable ne suit la vallée dans toute sa longueur; le grand fleuve, obstrué de rapides, coule dans de « noires » profondeurs et la route commerciale ne le rejoint qu'à 400 kilomètres en aval.

Au delà d'un col ouvert à plus de 3 000 mètres dans la montagne, ce chemin passe par Toungtchouan, peuplée de 20 000 habitants, dans une région « bourrée » de cuivre et autres métaux. A 20 ou 25 kilomètres, dit un rapport de la Mission Lyonnaise, un énorme bloc de cuivre natif que les indigènes s'efforcent en vain d'entamer, est enfoui près du lit d'un torrent. L'amiral Doudard de Lagrée, le chef de la grande expédition française du Haut Mekong, y mourut en 1868 : son monument s'élève près de la ville, dans une cour de la pagode de Kouangouang. Toungtchouan, qui fabrique en grand les sapèques, a son site à 2 200 mètres d'altitude, à 30 kilomètres seulement de la rive droite du fleuve Bleu, mais à une hauteur « prodigieuse » au-dessus de ses eaux. Sur le froid plateau du Yunnan c'est une véritable oasis que le bassin de Toungtchouan, « tellement bien abrité des vents, dit Monnier, que les rayons solaires réverbérés sur les parois rocheuses y maintiennent une température d'une douceur exceptionnelle, une végétation demi-tropicale, des lauriers-roses, des figuiers, voire quelques palmiers », très inattendus à pareille altitude.

Plus loin sur cette même route, à 2 120 mètres, Tchaotoung fou, que les uns dotent de 50 000 habitants, les autres de 70 000 à 80 000, s'élève dans une plaine entourée de monts, en un pays de mines de plomb, d'argent, d'étain, de zinc; elle fait le commerce de ces métaux, de sel, de coton, de cotonnades,

d'opium; victime de la révolte des Mahométans, « elle contient moins d'habitations que de décombres.... piteuses, sans caractère et sans grandeur ».

Plus loin cette route, que suivra certainement une voie ferrée continuant le chemin de fer d'Hanoi à Yunnan sen, cette route emprunte les gorges sauvages de la rivière de Takouan ho, appelée aussi Hoang kiang ou « rivière Jaune », qui se jette dans le Yangtze entre Pinchañ et Sutcheou. Le port d'embarquement auquel un rapide a valu le nom de Laouan t'an, est un bourg très animé, situé dans une contrée riche en mines de plomb argentifère.

Sur la montagne entre le Hoang kiang et le Yangtze, à 1 400 mètres d'altitude, Longki est un évêché catholique, avec une « cathédrale, un séminaire et une école », ensemble de constructions dont les missionnaires catholiques ont fait une véritable forteresse pour se mettre à l'abri des incursions des Mantze.

Le Yunnan septentrional ayant été si malheureusement ravagé par les Panthé, au nord de Yunnan sen et de Tali, il en est tout autrement du Yunnan oriental, sur les Leang chañ ou montagnes Froides, dans les lieux de contact de la province avec le Setchouen et Koeïtcheou. Ici pas de villes éventrées, de campagnes flambées, de populations fauchées : pendant les dix-sept ans de guerre civile, les habitants de la contrée, bouddhistes et mahométans, Chinois et I jen, ne cessèrent de vivre en parfaite harmonie et les travaux des mines ne furent pas interrompus. L'un des principaux produits de l'exploitation minière est un sel de plomb que l'on emploie pour la peinture sur porcelaine et que l'on expédie à dos de mulets au Yangtze kiang, d'où il est porté en barque aux fabriques de Tchingte tcheng, dans le Kiangsi.

Cet orient de la province appartient au bassin du fleuve de Canton; les vallées supérieures du Houng Choui et de ses affluents y entourent les promontoires avancés du plateau central du Yunnan. La principale ville de ce versant, Kouangnan fou, renferme de 15 000 à 20 000 personnes.

Au midi de la mer de Tien ou lac de Yunnan sen, une rangée de lacs moindres se prolonge dans les dépressions du plateau : lac de Tchingkiang ou de Fouhien, à 1 700 mètres d'altitude; lac de Kiangtchouen, un peu plus élevé; lac de Toungbaï ou « mer Orientale », à 1 600 mètres environ, près de la ville homonyme, peuplée peut-être de 20 000 personnes; lac de Leang, à moins de 1 800, lac de Cheping, à 1 377; d'autres encore sont emplis d'eau douce, quoiqu'ils n'aient pas d'écou-

lement, à moins toutefois que des ruisseaux souterrains n'emportent le trop-plein des eaux, car cette région est traversée dans tous les sens de grottes et de galeries où disparaissent les rivières.

Deux de ces lacs, celui de Tchingkiang et celui de Kiangtchouen, sont réunis par un canal artificiel de 1 700 mètres de long, creusé à travers une colline de grès quartzeux. Les agriculteurs conquièrent chaque année de nouveaux terrains sur les lacs en ramenant les vases du fond, et tandis que les champs de tabac et de pavot bordent les rives, les rectangles inégaux des rizières s'avancent au loin dans les eaux, pareils à des îles flottantes. Chacune des mers intérieures donne son nom à la ville principale des campagnes riveraines. Des mines d'argent, de cuivre et de fer, des usines métallurgiques, surtout les aciéries de Laolu kouan, ont valu une certaine importance commerciale à ce district. Au nord-est du Toung haï, la ville de Ningtcheou est peuplée de potiers.

Les cités du versant méridional, qu'arrosent le fleuve Rouge et ses affluents, sont aussi des entrepôts miniers.

Ce fleuve Rouge, que nous croyons appeler de son vrai nom annamite en le traitant de Song Coï, Song Koï, tandis qu'il s'appelle vraiment le Song Chao (même sens que les deux mots français), ce Rouge (aux eaux rouges en effet), courant de 1 200 kilomètres de longueur, commence à 20 kilomètres au sud-est du bout méridional du lac de Tali, au pied d'un massif de 2 600 mètres d'altitude, au nord-est de l'héroïque Menghoa ou Mounghoua, située dans la région de ses sources. Aucune des villes du Yunnan ne se défendit mieux, à la sagonte, à la numance, à la saragosse, contre les Musulmans Panthé. Sa population, renforcée par les fuyards de Tali, résista longtemps avec la fureur du désespoir, puis, comprenant qu'une plus longue résistance serait impossible, elle résolut de ne rien laisser au vainqueur. Tous les objets précieux furent rassemblés à la hâte dans un bloc de maisons auquel on mit le feu; du poison fut distribué aux femmes, aux enfants, aux vieillards. Quand les hommes valides furent restés seuls, ils mirent le feu aux quatre coins de la ville et se précipitèrent sur les assiégeants pour s'ouvrir un passage; quelques-uns réussirent à se frayer une issue, mais la plupart tombèrent sous le fer ou dans les flammes.

Le fleuve Rouge coule vers le sud-est et prend déjà, par endroits, des largeurs de 150 à 200 mètres quand il arrive à sa première ville un peu notable, à Yuen kiang, où il passe sous le nom chinois de Hoti kiang.

Yuen kiang est un grand marché agricole; elle est entourée d'admirables cultures appartenant déjà à la flore tropicale, car l'altitude de la plaine est seulement de 520 mètres, à l'est de monts de 1 648, veinés d'argent et d'or; dans cette contrée, les plantes du midi se mêlent à celles de la zone tempérée, et les paysans alimentent les marchés de mangues, de goyaves, de cédrats, d'oranges aussi bien que de pêches, de pommes, de poires, de noix et de châtaignes. Au sud-ouest, surtout aux alentours de Pou ör fou (Pou ehr, Pou öl), ville à 1 755 mètres, on recueille sur les pentes du Koang chañ ou « mont Nu » une espèce particulière de thé très appréciée dans le Yunnan et dans toute la Chine, malgré son odeur de musc, mais beaucoup trop chère pour trouver son chemin jusqu'à l'étranger. On exploite aussi de riches salines dans les environs.

Au sud de Pou ör, la ville frontière de Sumao fut ouverte au commerce international en 1897; la position de cette ville sur les confins de la Chine avec le Tonkin, le Siam, la Barmanie faisait espérer un très grand mouvement commercial; mais cet espoir ne s'est point encore réalisé, Sumao manquant de chemins et les fièvres y arrêtant tout trafic pendant quatre mois de l'année. La ville n'a que 9 000 habitants, presque tous d'origine chan ou lolo.

Pas très loin de la rive gauche du fleuve Rouge, près du faîte avec le fleuve de Canton et déjà dans son bassin, Lingan fou, place murée, s'entoure de verdure; de toutes parts des collines de marbre la dominent, contrastant par leurs croupes stériles avec les riantes campagnes de la vallée.

Le fleuve chinois-tonkinois descend rapidement sa pente; aux approches du Tonkin, à Manhao ou Manghao ou Mangko, il ne se trouve plus qu'à 150 mètres d'altitude, la sierra voisine, au nord, sur la route de Moungtse, montant à 2 300. Les gens du plateau yunnanais ne s'y fixent pas volontiers : ils y dépérissent ou meurent; le climat, lourd et chaud, si différent de leur climat sec et « roborant », les y accable tout aussitôt.

A Manhao commence la navigation régulière, non sans quelques difficultés lors des eaux basses, et à ce fait la ville doit d'être l'entrepôt des thés, des cotons et des soies de tout le sud de la province. Des négociants cantonais, prévoyant l'importance que cette région pourra prendre un jour dans le commerce général, se sont établis à Manhao et en ont monopolisé le trafic. A l'époque où l'expédition française de l'Indo-Chine visita la contrée, un chef cantonais s'était même constitué une sorte de principauté indépendante à Laokaï, sur la frontière de la Chine et du Tonkin; la douane qu'il avait

installée sur le fleuve lui rapportait, d'après Garnier, un million et demi par an.

De Laokaï, ville frontière tonkinoise, non chinoise, où se termine un chemin de fer parti de Hanoï, la capitale de la colonie française, part la ligne de 468 kilomètres, déjà commencée, qui va relier l'Indo-Chine française à Yunnan sen, puis sera prolongée de là jusqu'au Yangtze kiang d'abord, ensuite jusqu'au cœur du Setchouen. — Tel est du moins le programme de la « pénétration » française.

Moungtze, Mengtse ou Mengtsen, ouverte comme Sumao au commerce international depuis 1897, a mieux prospéré : c'est le lieu d'expédition de l'étain. Son mouvement d'échange a dépassé 21 millions de francs en 1899, surtout à destination de Hongkong par la voie du Tonkin français. Moungtze est par rapport au fleuve Rouge dans la même situation que Lingan fou : point éloignée de cette artère de vie et de mouvement, mais outre monts et hors de son versant, sur un plateau lacustre du bassin de la rivière de Canton, à 1 375 mètres d'altitude. On n'y arrive qu'après ascension rude, par la fameuse route des Dix mille Escaliers, qui monte de 150 mètres à un col de 2 150 en 30 à 35 kilomètres au plus : « route invraisemblable où passent néanmoins par an 87 000 bêtes environ, chevaux, mulets et, dans les temps de presse, bœufs porteurs; ce qui fait près de 240 bêtes par jour, malgré le ralentissement de juin en septembre, à cause des grandes pluies ». A peine s'il y a 10 000 habitants à Moungtze; la guerre « musulmane » a passé par là, et presque tous les ans, la peste bubonique y sévit à partir d'avril, peut-être à la suite du « lavage » d'une plaine aux innombrables sépultures située en contre-haut de la ville; — à part quoi, le climat est vraiment excellent.

Au sud-ouest, à l'ouest de la province, aucune grande ville, mais quelques cités intéressantes dans les autres bassins indo-chinois, c'est-à-dire, de l'est à l'ouest, dans les monts et vaux — vaux c'est ici gorges et précipices — des fleuves Mekong, Salouen, Irraouaddi.

Le Mekong passe du Tibet en Chine près de Yerkalo, par 2 600 mètres environ d'altitude : là jaillissent des sources salines thermales.

En aval de ce Yerkalo, bourg du Setchouen, le fleuve revient en Tibet et s'enfouit dans des gorges étroites, obscures, peuplées de goitreux pour un tiers; puis il entre en Yunnan près d'Atentze, Atuntsu, qui est ici la gardienne de la frontière du Grand et Pur Empire.

Dans ce pays des Moso et autres tribus indigènes, la

majorité des habitants civilisés se compose de Chinois, mais presque tous parlent le tibétain mieux que leur langue maternelle, les relations de commerce amenant sans cesse un grand nombre de Bod au marché d'Atentze. A d'autres égards, on pourrait se croire aussi dans le Bod-youl. Comme les villes tibétaines, Atentze est dans la région des froidures, au milieu d'une plaine de 3 360 mètres d'altitude; ses maisons à toit plat sont bâties comme celles des Bod, et la ville est dominée par des couvents, dont les lamas obéissent au grand prêtre de Lassa. Les marchands d'Atentze vendent aux Tibétains du thé, du sucre, du tabac, en échange de poches à musc, de peaux et de parchemins ouvrés et de « chenilles de terre » sur la tête desquelles poussent des champignons, et que les Chinois achètent à grand prix à cause des propriétés médicinales qu'ils leur attribuent. La montagne de Doker la, dressant sa tête neigeuse au sud-ouest d'Atentze, de l'autre côté des gorges du Lantzan kiang, est une des cimes vénérées du Tibet, et les pèlerins s'y rendent en foule.

Aux Mosou succèdent les Lisou et métis chinois dans les cañons du fleuve, qui n'est plus qu'à 1 241 mètres d'altitude au pont de Feilong, à l'ouest-nord-ouest de Tali. La profondeur de sa coupure en énormes montagnes est de 1 200 mètres en moyenne : deux fois le creux des étroits du Tarn. Le fleuve y est contenu à 100-150 mètres de large, mais avec 40, 50 mètres et plus de profondeur : il passe donc malgré les apparences un grand flot d'eau dans ce courant de 4 500 kilomètres de longueur, dont 2 600 en pays français, et de 81 millions d'hectares de conque allongée. La plupart des villes, non pas de sa rive — car l'entaille est trop stricte pour des champs et des cités, — mais de son bassin dans le Yunnan méridional, Chunning fou, Yuntcheou (à 2 288 mètres), Sumao (à 1 388 mètres) ont été « lugubrement » dévastées par les Chinois lors de la reconquête du pays sur les Mahométans.

En aval de Xienghong, le Mekong, qui n'est même plus à 600 mètres au-dessus de la mer et a notablement élargi son val et son lit, passe du Yunnan dans le Laos, autrement dit dans l'Indo-Chine française.

Le Salouen abandonne le Tibet pour la Chine, la province de Kham pour le Yunnan, sous le nom de Loutze kiang ou Lou kiang, et longtemps parallèle au Mekong, coule vers le sud, dans un sillon creusé à grandes profondeurs entre montagnes de haute ascension, à 400 ou 500 mètres plus bas que le Mekong sous les mêmes parallèles, dans un bassin fort resserré entre le Mekong trois fois nommé à l'est et l'Irraouaddi à l'ouest.

On lui croit 3 000 kilomètres de cours, on lui suppose 32 500 000 hectares de territoire, et, moins accessible aux pluies que son voisin d'orient et son voisin d'occident, il roule par cela même beaucoup moins d'eau.

Point de villes non plus au bord de ce « vaste » torrent qui s'ouvre à des eaux sulfureuses thermales près du pont de Pupiao, où son lit n'est plus qu'à 741 mètres. Mais Youngtchang fou, sur un des courts affluents du fleuve, tributaire de gauche, à 1 770 mètres d'altitude, n'a pas moins de 8 500 mètres de tour. A dire vrai, cette enceinte n'est pas remplie; toutefois, bien située sur la route de Chine en Barmanie, dans une plaine de rizières, elle commerce activement et se relève des désastres de la guerre des Panthé. Parmi ses habitants il y a des fugitifs de Nanking, assez nombreux pour que leur dialecte soit devenu celui de la ville : de là son nom de « Petit Nanking ». Les commentateurs de Marco Polo identifient Youngtchang avec la ville de Vochan (Vontchan, Voncian), que visita le grand voyageur, et où quelques années auparavant, en 1272 ou 1277, les douze mille Tartares du grand khan des Mongols, Koublaï, avaient mis en déroute les soixante mille soldats du roi de Mien ou Barmah, accompagnés de 2 000 éléphants.

Il est probable qu'à cette époque il existait de meilleurs chemins que de nos jours entre le pays bas de la Barmanie et le haut plateau du Yunnan, car des éléphants ne pourraient passer par les sentiers périlleux des escarpements et des cluses où les voyageurs doivent actuellement s'aventurer à pied ou montés sur de hardis petits chevaux, souples comme des chamois. Cependant les deux fleuves Loutze kiang et Lantzan kiang sont traversés par des ponts suspendus en fer sur la route de Bhamo à Tali fou : ce sont probablement les dernières constructions de ce genre qui se voient sur les deux puissants cours d'eau en remontant leurs vallées.

Cette route de la Chine à l'Inde par le Yunnan paraît avoir été beaucoup plus fréquentée qu'on ne le croirait, à la voir d'un si difficile parcours. On doit dire qu'au temps jadis le commerce était bien moins brutalement exigeant que de nos jours. Tandis que maintenant les négociants, anxieux de réaliser leurs gains en un court délai, tendent de toute la force de leur activité et volonté à ne vouer que quelques jours ou semaines, ou mois au plus, au faire et au parfaire d'une opération, même de très haute importance, et qu'ils la confient à un minimum d'employés, le commerce d'autrefois s'en allait tout doucettement, de tribu en tribu; il se propageait, pour ainsi dire, à la façon des mouvements de translation qui déplacent les eaux marines d'un continent à l'autre, et des années se passaient

avant que les marchandises fussent arrivées du lieu de départ au lieu de destination.

Il paraît que même encore dans la première moitié du XIX^e^ siècle, quand les Anglais n'avaient pas annexé la Barmanie, la route du Yangtze kiang à l'Irraouaddi voyait passer des marchands chinois en grand nombre : on la désignait sous le nom de « voie d'or et d'argent », probablement à cause des mines de tous métaux, dits ou non métaux précieux, qui dorment dans les gangues du Yunnan.

Kounloung, où un bac traverse le fleuve — d'où le nom de Kunlon ou Koolong's Ferry sur les cartes anglaises, — est provisoirement le terme de la grande ligne ferrée de Mandalé (Barmanie) à Yunnan sen et au Yangtze kiang, calculée par les Anglais pour enlever, s'il se peut, aux Français les avantages du trafic avec les provinces de la Chine méridionale et le Setchouen.

Cette ville borde le Salouen à la frontière même du Yunnan et des États Chan que l'Angleterre a incorporés à ses possessions hindoues ou indiennes.

Dans le bassin de l'Irraouaddi, Momeïn ou Tingyuehting lève ses murailles de trachyte, carré de 2 kilomètres de côté, à 1 889 mètres au-dessus de l'Océan, dans une vaste plaine de rizières qu'entourent des monts escarpés de 2 000 à 3 000 mètres d'altitude.

Cette ville, qui n'a peut-être que 5 000 âmes, est la porte de la Chine sur l'Indo-Chine barmane et sur l'Inde lointaine; on n'a qu'à descendre son Ta ho ou Grand Fleuve, affluent gauche de l'Irraouaddi, pour arriver sans trop de peine à Bhamo, grande cité de Barmanie. C'est la dernière cité du Yunnan qui ouvrit ses portes aux troupes chinoises, en 1873, tout à la fin de la rébellion des Panthé.



# LIVRE CINQUIÈME

# ÉTAT MATÉRIEL, SOCIAL, POLITIQUE DE LA CHINE. AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE, GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION, FINANCES

---

## CHAPITRE PREMIER

## LES VILLES CHINOISES

I. URBAINS ET RURAUX. ‖ II. PHYSIONOMIE DES VILLES.

*I URBAINS ET RURAUX*

La population de la Chine a souffert extraordinairement dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, par les deux grandes révoltes des Taïping et des Musulmans ; surtout par celle des Taïping, qui n'a point ménagé le sang plus que la rebellion des Panthé, mais s'est répandue sur un espace beaucoup plus vaste.

Cependant tous les voyageurs s'accordent à dire que depuis quelques années la population a repris son mouvement ascensionnel, les villes se remplissent, les champs se recultivent, les provinces dévastées voient arriver en foule des

colons de celles qui ont peu ou pas souffert, et le Setchouen, par exemple, qui est une sorte de province « clef de voûte », repeuple de son mieux le midi très éprouvé, le Koeïtcheou, le Kouangsi, le Yunnan.

En temps normal, étant données les conditions de la vie chinoise, la population ne peut pas rester stationnaire. Les « fils de Han », race essentiellement pullulante, réparent très vite, immédiatement, dirait-on, les pertes de la guerre, de la peste, de la famine : dès qu'ils mangent à leur faim, dès l'épidémie éteinte et la querelle apaisée.

D'abord, en Chine, il est presque sans exemple qu'un citoyen reste célibataire; les hommes se marient jeunes, toutes les jeunes filles trouvent un époux et le nombre des enfants par famille est plus élevé en moyenne que dans tous les pays de l'Occident. « Il y a trois péchés contre la piété filiale, dit Mengtze, et le plus grand des trois est de ne pas avoir de descendants. »

Le célibat est même strictement défendu; les mandarins peuvent intervenir pour marier de force les hommes ayant atteint leur trentième année et les filles âgées de vingt ans : aussi la période de doublement de la population serait-elle de vingt années au plus, si la méchante fée ne levait parfois sa baguette pour évoquer les fléaux de la nature et les méchancetés de l'homme.

La paix est devenue générale dans le Che pa sen ou « les dix-huit provinces » : nous voulons dire la paix intérieure seulement, puisque ces dernières années ont vu la Chine se « colleter » avec le Japon d'abord, puis avec l'Europe aidée des États-Unis et de ce même Japon; mais ces conflits avec les étrangers ne comptent vraiment pas pour la perte de biens et de vies quand on les compare aux saignées, destructions, flamboiements de la guerre civile, telle qu'on la pratique dans le « Milieu ».

Cette paix a certainement ajouté les hommes par dizaines de millions à la population déjà existante; mais ce ne sont plus tout à fait les mêmes éléments qui composent maintenant en tout lieu la nation chinoise.

Les migrations intérieures ont en certains endroits grandement modifié l'ancien équilibre. Tandis que certaines régions, notamment les provinces du bas Yangtze et du bas Hoang ho, le Yunnan et le Kansou, avaient été partiellement dépeuplées, d'autres provinces, telles que le Setchouen, le Fo' kien, le Chañsi, n'avaient cessé d'accroître le nombre de leurs habitants, et ce sont ces contrées qui, dès la fin des guerres,

ont envoyé des colons pour cultiver les champs et rebâtir les villages et les villes des territoires dévastés. Or les gens du Setchouen et du Fo'kien sont précisément les plus industrieux et les plus entreprenants des Chinois pour les travaux de l'agriculture et de l'industrie, et ceux du Chañsi ont des aptitudes très marquées pour le commerce, le brocantage et le colportage.

On peut dire que le sang du peuple chinois s'est renouvelé par le déplacement des habitants de province à province. Les mœurs changent aussi, car les émigrants échappent aux lois que leur imposaient l'esprit de famille ou les liens de la corporation du pays d'origine : ils entrent en de nouveaux groupes, et ces groupes sont d'autant plus différents de leurs premières associations qu'ils vivent eux, les « colons », en des pays plus éloignés de leur lieu de naissance.

Ainsi, d'un côté, des provinces d'où l'on part en foule pour aller coloniser les terres dépeuplées, et dans ces provinces, des districts, des villages, des recoins, que l'émigration dépeuple à mesure; et d'un autre côté, des provinces où l'on arrive par bandes, incessamment, et dans ces provinces-là, des régions où les arrivées sont plus fréquentes. Il en résulte que le croît de la population n'est pas du tout uniforme en Chine : par la loi des vases communicants, telle contrée se remplit, comme telle autre reste à son niveau, tandis que dans une autre même le niveau s'abaisse.

Il paraîtrait qu'au nord et au centre de la « Fleur du Milieu » la progression est faible ou très faible, ou nulle, par suite de l'énorme mortalité infantile. Les registres paroissiaux de certains missionnaires, soigneusement tenus à jour, ne témoignent pas d'une grande augmentation; puis, comme de tout temps en Chine, il y a les épidémies, les famines, les invasions de plaines immenses par le flot destructeur, ensableur des rivières; un fléau contraire, la sécheresse, ravage souvent de larges contrées, et si la moisson promet d'être belle, parfois les sauterelles moissonnent avant le temps. Comme conclusion, l' « assiette » de la population est très instable et si la Chine est un jardin, ses jardiniers ne sont pas toujours heureux dans leur jardinage.

C'est d'une manière partiellement hypothétique et d'après des recensements anciens, dont la valeur réelle n'est pas encore établie, que l'on peut tenter de figurer la densité des populations dans le Royaume du Milieu; mais on ne saurait encore essayer de connaître la proportion relative des habitants dans les campagnes et dans les villes. Il est certain toutefois

que la Chine ne peut se comparer aux États de l'Europe occidentale, ni aux États-Unis, à l'Argentine et à l'Australie pour l'importance relative de sa population urbaine.

Il est vrai que le royaume Central a de très grandes cités, telles que Canton, la triple Hañkoou — Hañ yang — Outchang, Tchangtcheou, Foutcheou, Hangtcheou, Singan, Siangt'an, Tchingtou, Tientsin, Peking; mais ces villes ne sont que de deuxième ordre en comparaison de Londres, et même de Paris; relativement à l'immense territoire qui les entoure, elles ont exercé une bien moindre force d'attraction que les grands centres de notre Occident.

De deuxième ordre, a-t-on dit ci-dessus, alors qu'on pourrait presque dire de troisième ordre : les évaluations nouvelles, faites moins qu'auparavant à simple vue, ne nous montrent plus que 500 000 âmes au plus où l'on supposait 1 500 000 et au delà : à Peking, par exemple, et à Canton. Le « centre » qu'on pensait égal à Paris, la triple ville du Yangtze kiang n'équilibre peut-être pas Vienne, et en descendant aux cités moindres, c'est un Bordeaux, un Rouen, une Toulouse ou moins encore, à la place d'un Liverpool, d'un Glasgow, d'un Barcelone, d'un Lyon ou d'un Marseille.

Heureusement pour elle, tandis que dans les pays d'industrie manufacturière les villes l'emportent sur les campagnes pour le nombre total des habitants, la Chine, encore principalement pays d'agriculture, n'enferme dans les enceintes des cités qu'une part de résidents bien inférieure à la foule des paysans : il n'y a rien ici de phénoménal comme Londres, qui contient le huitième de la population du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande; Paris, qui renferme le treizième des Français; Buenos Ayres, où vivent plus du cinquième des Argentins; Melbourne, qui concentre un grand tiers des Australiens du Victoria (!).

*II*
*PHYSIONOMIE DES VILLES*

La centralisation politique de la Chine n'est pas comparable à celle de la plupart des États européens, et le manque de communications rapides ne permet pas aux marchés du royaume Central d'attirer à eux un mouvement d'échanges pareil à celui des cités populeuses de l'Europe. En outre, il faut tenir compte de ce fait, que les Chinois dépendent beaucoup plus que les Européens de la production des denrées alimentaires : le dépeuplement des campagnes au profit des villes serait la famine en permanence.

Considérée d'une manière générale et sans tenir compte de certains contrastes que présentent les diverses parties de l'Empire dans la forme et la construction de leurs villes, la cité chinoise — dont l'antique Singan, qui résista si bien aux mahométans lors de la récente insurrection, peut être prise comme type — n'appartient pas à la même période d'évolution que les cités européennes.

Par son enceinte quadrangulaire de hautes murailles crénelées, elle témoigne encore de la fréquence des guerres intestines, et la ville intérieure ou ville du palais, entourée d'une deuxième enceinte, rappelle la conquête du pays par les Mandchoux. A la moindre alerte, on ferme les quatre ou les huit portes de la cité, et des compagnies de soldats en garnissent les tours; de même le quartier tartare est pourvu de tous les moyens de défense et peut en un clin d'œil s'isoler du reste de l'agglomération et se préparer à conquérir le quartier chinois ou à se défendre contre lui.

L'espace limité par la deuxième enceinte renferme le yamoun (yamen), c'est-à-dire le siège de l'administration, avec ses bureaux et ses cours : c'est la partie la plus silencieuse de la cité, celle autour de laquelle et dans laquelle s'étendent les jardins et les parcs.

Le mouvement, le bruit, quelquefois la cohue, le vacarme, sont bien plus considérables dans les rues de la ville chinoise, d'autant que ces rues, à peine aussi larges que nos ruelles les plus étroites, ne sauraient suffire au rapide croisement des passants, des badauds, des brouettes, des chaises à porteurs; la voie publique, à certaines heures, ne se désencombre pas et si bien élevés que soient les Chinois, si soigneusement qu'ils évitent de se gêner, de s'injurier, de se cogner, c'est une foule étourdissante.

Cela pour la ville « essentielle », qui est la place murée; mais c'est en dehors des portes, dans les faubourgs, où l'on peut entrer à toute heure de nuit, sans souci des gens de guet, et où les règlements policiers et militaires sont peu gênants et facilement éludés, que la population industrielle et commerçante aime à s'établir.

Ces faubourgs extérieurs se prolongent à des kilomètres de distance au bord des chemins, des canaux, et deviennent peu à peu les véritables villes : c'est un phénomène analogue à celui qui s'est passé en Europe, lorsque les populations urbaines, descendant des acropoles, se sont graduellement répandues sur les pentes, puis à la base des collines, dans les plaines ouvertes.

Ainsi la vie urbaine se déplace : de leur forme militaire, brutalement limitée par des remparts, les villes chinoises passent à une forme plus libre, plus souple, plus « élastique », dont les contours suivent les reliefs et replis du sol et l'ondulation des rivières.

Durant les guerres civiles et les insurrections récentes la plupart de ces quartiers extérieurs avaient complètement disparu, mais la population s'est portée de nouveau vers la banlieue pour y reconstruire les demeures abattues, et déjà maint faubourg est devenu plus important que la cité près de laquelle il est bâti.

D'ailleurs, les maisons, simples cadres en bois léger et en bambous, avec ornements en papier, sont faciles à réédifier. Les constructions monumentales, comme celles des villes d'Europe, ne se rencontrent point dans les cités chinoises : aussi les tremblements de terre sont-ils beaucoup moins dangereux dans le Royaume Central que dans les contrées où prévaut l'architecture des Occidentaux; mais les incendies éclatent souvent au milieu de toutes ces maisons en bois. C'est pour cela qu'en été l'on ferme d'ordinaire la porte méridionale de la ville, afin d'en « interdire l'entrée au dieu du feu » : un reste de l'antique religion solaire, mêlé aux autres superstitions du feng choui, fait craindre que l'incendie ne pénètre dans l'enceinte par l'ouverture du midi.

Les maisons des riches sont en général d'une grande propreté, et des fleurs variées transforment les appartements en de véritables serres; mais les villes sont pour la plupart d'une indicible saleté et contrastent singulièrement avec les champs, si proprement tenus, sauf les villages, empestés de fumier et de guano humain. L'odeur qui s'échappe des rues, encombrées et bordées de sentines, est repoussante, et les soins d'édilité sont presque nuls : c'est au temps qu'on s'en remet pour faire disparaître les débris que les agriculteurs ne peuvent employer directement à la fumure de leurs terres.

Voilà pourquoi les épidémies, surtout la petite vérole, sont relativement bien plus fréquentes et meurtrières qu'en Europe; pourquoi des maladies endémiques, ayant la malpropreté pour cause principale, sévissent parmi les « enfants de Han ». La lèpre, l'éléphantiasis, sont des fléaux qui font beaucoup de victimes dans la région du littoral, surtout au sud de l'Empire. Probablement les neuf dixièmes de la population chinoise sont atteints de maladies de la peau, dont l'origine était attribuée à tort, il semble, aux exhalaisons des rizières, très dan-

gereuses pendant la saison d'été : les femmes, obligées de piétiner dans la vase pour arracher les mauvaises herbes, ont le plus à souffrir de cet air empoisonné.

En compensation — et c'est une faculté précieuse — les hygiénistes s'accordent à reconnaître chez les Chinois une singulière force de résistance aux funestes influences du climat; mieux que tout autre peuple, ils savent se plier aux variations extrêmes de la température, de l'humidité, de l'altitude; cette immunité s'est prouvée et se prouve encore tous les jours par les travaux de peine et de force qu'ils exécutent dans tous les pays du monde, sous l'Équateur, le Tropique, en terre froide, au plus dur et dangereux d'Afrique et d'Amérique.

On sait qu'un des faits remarquables de la démographie chinoise est que, tout en se répandant de l'une à l'autre extrémité de l'Empire et en se croisant à l'infini, les Chinois ne s'unissent jamais entre personnes appartenant à des familles de même appellation patronymique : ainsi la nation tout entière se trouve partagée en 400 groupes distincts — 150 seulement si l'on accepte un autre calcul, — qui ne peuvent s'allier qu'indirectement, par descendance féminine.



## CHAPITRE DEUXIÈME

# AGRICULTURE CHINOISE

I. CULTURE INTENSIVE OU PLUTÔT JARDINAGE. ‖ II. PRINCIPALES CULTURES, PAS DE FORÊTS, PAS DE PRAIRIES; DIÈTE SURTOUT VÉGÉTALE DES « FILS DE HAN »; LE RIZ, LE THÉ, L'OPIUM. ‖ III. TENURE DU SOL.

*I*
*CULTURE INTENSIVE OU PLUTÔT JARDINAGE*

AUTANT qu'on peut diviser les Chinois par ordre de professions, dans un pays où manque toute statistique exacte, en admet que près des deux tiers de la population de l'Empire appartiennent à la population agricole; près d'un tiers à l'industrie, aux métiers, aux professions libérales, au commerce; un dixième à la pêche en mer, rivières, lacs, étangs.

La prépondérance de la paysannerie est donc très considérable dans le beau Royaume Fleuri, surtout dans les régions du Nord, du Centre et dans la Terre Jaune : là le rustique est supérieur à celui du midi chinois, mais l'ouvrier du midi l'emporte en activité, en habileté sur les autres.

Voici des milliers et encore des milliers d'années que les Chinois cultivent les plaines et bas-fonds de leur Chine; et jamais, si ce n'est dans leurs guerres civiles, la terre féconde n'a cessé de produire avec abondance. Elle est même plus libérale que jamais et elle suffit à entretenir des centaines de millions d'hommes en même temps qu'à pourvoir de denrées précieuses l'industrie du reste du monde.

Le paysan chinois n'a certes point analysé chimiquement ses terrains, ses semences et ses engrais comme l'agronome européen, il ne possède pas les instruments perfectionnés des fermes anglaises; mais une longue tradition lui a fait con-

naître les qualités des sols et les besoins des plantes; il sait que les cultures diverses doivent se succéder dans un certain ordre sur le même sol; il dose avec prudence les amendements ou les engrais qu'il mêle aux terrains, marnes, chaux ou phosphates, herbes de bruyère, herbes pourries, cendres, os broyés, résidus huileux, engrais animaux ou engrais humains; il supplée par sa dextérité manuelle à l'imperfection des outils; il brise, égalise la terre avec ses mains et même avec ses pieds, dont les orteils sont restés beaucoup plus mobiles que les nôtres, ainsi que nous l'apprend D'Escayrac de Lauture, dans ses *Mémoires sur la Chine*; il arrache soigneusement les mauvaises herbes et réserve ainsi tout le suc de la terre pour la moisson future.

Et s'il connaît les capacités de la terre, il n'ignore pas la puissance des eaux : il irrigue et irrigue encore, avec des pompes de toute espèce, des norias mues par des hommes, des animaux ou le vent; mais c'est par l'arrosement direct, à la main, que le Chinois abreuve surtout ses plantes : sa culture ressemblant plus au jardinage qu'à l'agriculture extensive des Européens, ses procédés se rapprochent de ceux qu'emploient les jardiniers occidentaux; et, bien exactement, le « fils de Han » n'est pas un cultivateur, c'est un horticulteur, et si parfait que, dans les plaines fertiles, notamment dans les riches terres de Changhaï, vingt hommes vivent à leur aise des produits d'un seul hectare.

« L'agriculture des Chinois — ainsi s'exprime admirablement Eugène Simon — est un culte; on pourrait presque dire que c'est une caresse. »

Avant que la Chine entrât en relations actives de commerce avec les pays étrangers, elle produisait tout ce qui était nécessaire à sa consommation : elle se suffisait à elle-même, et l'équilibre commercial était parfait entre les pays du nord, du centre et du midi.

Il semblait alors presque criminel aux Chinois de supposer que le pays pût avoir besoin des importations de l'étranger, et l'orgueil du patriotisme se mêlait à l'influence de la tradition pour encourager le gouvernement à la résistance contre les armées européennes qui voulaient le forcer à ouvrir ses ports au commerce du monde extérieur.

On peut qualifier de merveilleux le fait que le « Milieu » sustente 400 millions d'hommes, parfois assez pauvrement et chichement, on peut l'avouer, alors qu'une grande, une très grande, une énorme portion de son sol reste toujours inutilisée, non seulement après les époques de troubles, quand la

guerre civile a passé comme un incendie sur les campagnes, mais aussi pendant les longues périodes de tranquillité. D'après les statistiques officielles du commencement du XIX$^{e}$ siècle, l'ensemble du territoire cultivé dans la Chine proprement dite comprenait 49 932 000 hectares, sans les bois, les pacages, les propriétés de l'empereur, des pagodes et des communes, et le Chañtoung était la seule province dont plus de la moitié fût couverte de cultures.

Cinquante millions d'hectares utilisés, sur 400 millions, ce n'était alors que le huitième du sol, bien peu, trop peu pour un pays doté de tant de lœss et de si vastes plaines qui sont des « mers de culture ». Il ne semble pas que ce document soit acceptable.

Mais, quand même on admettrait qu'il était fort au-dessous de la vérité en 1801, qu'il l'est encore plus en 1901, qu'il y a cent millions d'hectares en rizières, en maïs, en sorgho, en céréales, en alignements de mûriers, en champs d'arbres à thé, en plantations de cannes à sucre, en orangeries, en palmeraies de palmiers à chanvre, en arbres à huile, en arbres à cire — la liste serait longue des bienfaits de ce sol choisi, — on ne peut guère consentir aux dix-huit cents milliards de valeur (et même au delà) qu'Eugène Simon attribue à la terre chinoise : soit en moyenne 4 500 francs l'hectare.

Sans doute les Chinois incorporent surtout au sol, et presque uniquement au sol, l'argent qu'ils en retirent; le bénéfice des champs ne se stérilise pas autant que chez les Européens en constructions urbaines; on ne le distrait pas autant en entreprises industrielles, en équipages, en dépenses somptueuses : l'épargne des générations se consacre aux champs qui en ont été l'origine. Mais l'hectare ne saurait valoir 4 500 francs dans l'ensemble d'une contrée où la déforestation a transformé les « hauts » en terre inutile, et où il n'y d' « assujéti » que les pentes basses, les vallées et la plaine, où, par exemple, le sol est merveilleux, principalement dans le lœss. Et quels soins, quelle patience et quelle activité de fourmis!

Que le sol Chinois vaille 1 800 milliards de francs ou beaucoup moins, toujours est-il qu'en moyenne, il produit « fabuleusement », malgré de dures et nombreuses calamités, la sécheresse, les inondations, les sauterelles, les invasions de rats.

Aussi la vie est-elle en Chine d'un bon marché inouï; et la vie n'étant pas coûteuse, les salaires ne sont pas moins « inouïs » de modération et conformes à la sobriété bien connue de l'homme à tresse.

Avant les derniers événements, qui présagent à la Chine,

entre autres « améliorations », un bouleversement complet des prix, rétributions et loyers, vers 1880, par exemple, on nous apprend qu'un travailleur des champs gagnait de 15 à 20 centimes par jour (on le nourrissait, il est vrai, sobrement); 5 centimes de plus en temps de repiquage du riz, 10 centimes en temps de battage.

Les artisans, ouvriers d'art et gens de professions libérales ne sont pas beaucoup plus rémunérés : à la campagne l'ouvrier d'art reçoit ou recevait alors 25 à 30 centimes de sa journée, et la table; en ville, il s'entretenait à ses frais et touchait 50 centimes; le dessinateur, le peintre 50 à 60; le médecin, 20, 25 centimes, rarement 50 par visite. « On voit que l'égalité des professions n'est ou n'était pas, en Chine, il y a vingt années, une pure théorie », les lettrés et les mandarins à part, s'entend.

Et les prix? Dignes des salaires. D'après Eugène Simon, un bol de riz tout préparé, 3 centimes : donc 6 ou 9 centimes pour les deux à trois bols du repas; 10 à 15 centimes la livre de bœuf de 604 grammes; 30 centimes la livre de porc; 20 centimes la livre de mouton; 10 à 15 centimes la livre de poisson; 35 à 50 centimes une poule; 40 centimes un canard; 1 centime le bol de thé; 10 centimes le bol de vin de riz ou de vin de sorgho; 4 centimes un coucher à l'auberge; 2 francs cinquante centimes à 3 francs une paire de souliers en velours; 50 centimes à 1 franc un bonnet de feutre double; 7 à 10 francs une robe d'hiver ouatée; 2 francs à 2 fr. 50 centimes une robe d'été; 6 à 7 francs une pèlerine; 2 fr. 50 à 3 francs des jambières; 50 centimes à 1 franc un collet; 8 à 10 francs un pardessus doublé en peau de mouton; 5 à 10 centimes un chapeau de paille, 8 à 15 centimes une paire d'espadrilles de travail en cordes, etc., — tous prix, nous dit-on, constatés dans les provinces du centre, les plus riches. Sans doute ils ont pu augmenter depuis que Simon a écrit sa *Cité chinoise*, mais s'ils ont haussé, probablement que c'est de très peu.

Presque toutes les régions montagneuses sont demeurées à l'état de friches, car les Chinois n'ont pas désarbré leurs sierras pour les cultiver, mais seulement pour en brûler le bois. C'est bien à tort que des voyageurs, voyant les escaliers de verdure pratiqués sur les pentes des montagnes qui dominent la vallée du Min de Fo'kien, ou celles de quelques contrées du Yunnan, du Tchekiang ou du Houpé, en ont délibérément conclu que tout le sol du Grand Empire était soumis à la bêche ou à la charrue.

Parmi les savants européens, Liebig surtout a signalé l'heureux contraste que présente l'agriculture chinoise com-

parée à celle de tant d'autres contrées dont le sol semble à jamais épuisé.

Il fut un temps où la Palestine, si âpre de nos jours, « découlait de lait et de miel ». L'Italie centrale aussi s'est appauvrie; lors de la fondation de Rome, les campagnes environnantes étaient fécondes et peuplées : dix siècles après, les collines s'étaient pelées, des flaques emplissaient les fonds, la solitude régnait autour des murs. Et combien d'autres terres fertiles ont été stérilisées par une culture épuisante, ne sachant pas restituer au sol les éléments incessamment enlevés par les récoltes!

Même aux États-Unis et au Brésil, des champs qui fournissaient naguère d'abondantes moissons, sont maintenant rebelles à la charrue. Et les pays les plus avancés en civilisation, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, ne sont-ils pas obligés d'importer chaque année une part considérable de leur approvisionnement, et ne faut-il pas qu'ils achètent, sous forme de guano, phosphates, engrais chimiques et autres substances fertilisantes, les éléments qui rendront au sol la force productive?

A l'exception des « terres jaunes », qui n'ont aucunement besoin d'engrais, qui ne réclament qu'une seule chose, la pluie, les champs labourables de la Chine ne doivent le maintien de leur fertilité depuis quatre mille années, qu'au soin pieux avec lequel le cultivateur leur restitue, sous une autre forme, tout ce qu'il a pris : le « circulus » incessant, célébré par Pierre Leroux, ramène dans la terre les éléments chimiques contenus dans les récoltes.

L' « engrais humain » surtout leur est précieux, et comme sacré. En ce qui le concerne ils n'ont, peut-on dire, aucun « respect humain », la vue ne les en offusque pas, et qui sait? l'odeur leur en semble peut-être agréable. Les récits des voyageurs se plaignent unanimement de l'insupportable présence du guano naturel.

Ainsi fait la Mission Lyonnaise; laissons-lui conter ce qu'elle a vu ou entrevu dans son voyage : « Un détail pénible, nous dit-elle, des auberges du Setchouen (et d'ailleurs, ajouterons-nous), c'est la présence, contiguë à la salle d'honneur du fond de l'auberge, où notre dignité nous oblige à nous mettre, de certaines installations, indispensables mais sommaires, où s'attarde encore la primitivité des Chinois. Quand elles ne sont pas à côté de nous, elles sont disposées en dessous de la chambre où nous couchons; et la prévoyance, pleine de délicatesse et d'esprit pratique des architectes, est

allée jusqu'à ménager des trous dans le plancher de la salle Quelquefois, il faut traverser notre appartement pour s'y rendre; et dans ce cas, nous fermons impitoyablement toutes les issues, à la véhémente et d'ailleurs légitime indignation des quarante ou cinquante personnes de notre suite, qui sont parfois logées dans la même auberge que nous, et dont la procession lamentable vient se heurter à des portes closes. Ils comprennent d'autant moins la mesure d'occlusion dont ils sont victimes, que les Chinois professent en ces matières une indifférence olfactive qui stupéfie le voyageur. Il faut se garer avec soin, dans les rues étroites des villes, des seaux débordants qui passent, balancés dextrement à chaque extrémité d'un bambou. Tous les matins, à Tchoungking, près de deux des portes de la ville, l'une donnant sur le Siao ho (rivière de Paoning), l'autre sur le Yangtze, des centaines de seaux s'alignaient en bel ordre, en étages successifs, sur la série de marches qui montent des plages des rivières à la ville. Des coulis modestement héroïques, déversent le contenu dans des sortes de « jonques-citernes ». Celles-ci parcourent ensuite les rives, et les campagnards viennent puiser à même le bateau. L'engrais humain joue un tel rôle dans l'agriculture chinoise que l'on voit, le long des routes qui sillonnent la grande plaine de Tchensou, de petits édicules assez bien construits, couverts d'un toit, aux murs blanchis à la chaux, bref, d'apparence beaucoup plus proprette que nombre d'habitations chinoises, et qui sont une invitation discrète au voyageur d'apporter sa contribution aux travaux de la principale industrie nationale. »

L'usage officiellement consacré, partout vaillamment accepté, de l'engrais si prépondérant en Chine qu'on l'a surnommé l' « engrais chinois », date des vieux temps de la Chine. Il est chaleureusement recommandé dans le livre des rites de la dynastie des Tcheou, dans le Tcheou li, qui remonte à quelque trente siècles, dans le passé.

« Les inspecteurs de l'agriculture, lit-on dans un passage de ce Tcheou li, veilleront à ce qu'il n'en soit perdu ni gaspillé la moindre molécule, car c'est la force et le salut du peuple. Ils le feront recueillir dans des vases où il fermentera pendant six jours, après quoi on l'emploiera en y mettant dix fois autant d'eau. Pour le riz, on le répandra pendant la végétation, non avant, et autant de fois qu'il le faudra, mais pas plus, car ce n'est pas la terre qu'il faut nourrir, mais la plante; et si l'on en met trop, il s'évapore dans l'air. Pour les terres non inondées, on le déposera au pied des plantes pendant qu'elles pousseront, car si l'on en mettait entre les lignes, une grande

partie serait perdue. En agissant ainsi avec sagesse et économie, l'on en dépensera peu et l'on obtiendra des moissons abondantes, et les peuples seront heureux. Dans les provinces du Nord, qui ne produisent pas de récoltes pendant l'hiver, le surplus de l'engrais sera séché pour être mélangé avec de la terre, et l'on en fera des briques que l'on transportera dans les provinces du Sud. »

« Il est impossible, on le voit, dit E. Simon, d'établir avec plus de précision la loi du *circulus* que la Chine observe religieusement depuis tant de siècles, et à laquelle, il ne faut pas s'y tromper, elle doit de survivre à tant de nations disparues depuis quatre mille ans et de tenir en échec la puissance industrielle et militaire de l'Europe. »

« Vraiment, dit à son tour Monnier, la sollicitude de l'agriculteur se manifeste ici par des conceptions d'une ingéniosité touchante, où la demande la plus humble affecte une forme poétique. A chaque minute se détache, au bord du sentier, la silhouette gracieuse d'un édicule que, de prime abord, on pourrait prendre pour un petit oratoire à l'usage des pèlerins ou, mieux encore, pour un pavillon de plaisance. Ces abris sont tout simplement — comment dirai-je? — des chalets de nécessité, construits par le propriétaire du champ contigu. C'est à qui choisira l'architecture la plus coquette, l'ornementation la plus tapageuse, dans l'espoir de capturer la clientèle ambulante. La structure de ce petit local est plus soignée que celle des habitations. On l'enjolive de banderoles, de panneaux portant, en caractère d'enseigne, les inscriptions les plus engageantes telles que : « Arrêtez-vous ici, l'ombre est douce! » ou bien encore : « Prenez le frais sous mes bambous! » Cette façon d'implorer les passants n'est point banale; libre à l'Européen de la trouver plaisante. »

Cette sorte de vénération intransigeante s'explique très bien : l'engrais naturel est réellement indispensable aux Chinois par la raison qu'ils n'en ont pas d'autres à leur disposition ou très peu.

L'agriculture chinoise est, sous certains rapports, extrêmement imparfaite. Le « fils de Han » élève fort peu de bétail; en dehors de son porc comestible, orgueil de toutes les chaumières, il ne dispose guère d'animaux; il a très peu de bœufs, très peu de chevaux; son animal domestique est le buffle; or un buffle suffit au travail de trois hectares, sans fournir, de bien loin, au fumage de ces trois hectares cultivés intensivement. D'où il résulte qu'ici l'agriculture ne manque certes pas de bras, mais de fumier.

Le Chinois n'a, pour ainsi dire, pas de prés dans son jardin de cinquante millions d'hectares, de même pas de forêts sur sa montagne et sa colline, sauf sur les coteaux où l'on cueille la feuille de l'arbre à thé. Ces 500 000 kilomètres carrés ne suffisent pas à son horticulture, à laquelle manquent d'ailleurs des outils rationnels perfectionnés; il a donc imaginé, non pas des jardins suspendus, mais des jardins flottants : un peu de terre sur un radeau de bambous, autour d'une maison également supportée par ce radeau, dans les eaux d'une rivière ou d'un lac tel que le Pinghou.

Instruments agricoles imparfaits, disette de bois, indigence de prairies, ces graves défauts étant compensés par un labeur assidu, par une ingéniosité pratique toujours éveillée, et pour tout dire d'un mot, par l' « amour » du sol nourricier, l'agriculteur chinois n'en est pas moins réduit à une diète moins animale que végétale, puisque les herbages manquant, il ne peut tailler en grand dans la chair du bœuf et du mouton; il a son porc « familier », et son buffle travailleur; mais la chair du buffle n'est pas bonne.

Reste à savoir si, le porc « universel » à part, il ne rachète pas l'absence du bouilli, du rôti, de l'entrecôte par la nombreuse volaille de la basse-cour et par le poisson des eaux qui courent ou qui dorment.

Et si la culture, telle qu'il la pratique, très intensive, avec de continuels repiquages, ne perdrait pas en valeur alimentaire à être vouée à l'herbage, au détriment du jardinage.

Enfin, car il faut en venir là, est-il bien sûr que l'homme ait intérêt à se gorger de viande? Et son estomac est-il ou n'est-il pas celui d'un granivore et d'un frugivore plutôt que d'un carnivore? La science ne peut pas dire encore qu'elle en a souverainement décidé.

*II PRINCIPALES CULTURES. PAS DE FORÊTS, PAS DE PRAIRIES; LE RIZ; LE THÉ, L'OPIUM.*

Le riz est la plante la plus importante de l'Empire; c'est celle qui subvient à l'alimentation de tous les habitants du centre et du midi : on évalue la superficie des rizières à un huitième au moins de l'espace cultivé. Cette culture ne pouvait manquer de s'emparer de la Chine, puisque ce qu'elle exige avant tout c'est l'eau, et que le « Milieu » regorge d'eau; de plus, c'est une culture facile n'exigeant pas les instruments agricoles, ingénieux et sûrs, que ne possède pas ici le paysan; enfin elle a moins besoin de fumier que d'arro-

sage, et l'évolution du riz ne demande que quatre mois au plus : tous avantages très précieux.

Parmi les différentes variétés de cette plante, dont chacune a ses procédés plus ou moins spéciaux de culture, il est un riz de montagnes et collines qu'on cultive sur les escarpements en terrasses et auquel suffit l'eau du ciel : c'est le riz rouge à gros grains « qu'on sert sur l'autel des dieux, parce qu'il est plus rare, mais qu'on ne sert pas sur la table des hommes, parce qu'il est gluant et de médiocre apparence ». La grande espèce, celle qui se cultive en vastes champs mouillés, dans la plaine, c'est le riz blanc, à grains fins, notre riz de Cochinchine.

Au bord du Hoang ho, le froment, le millet, le sorgho, sont les céréales les plus communes; en outre, chaque famille d'agriculteurs, dans le bassin du fleuve Jaune comme dans les autres parties de l'Empire, entretient soigneusement, près de sa maisonnette, un jardin de légumes où se rencontrent, suivant les climats, toutes les espèces de l'Europe et d'autres encore. Nulle part les marchés ne sont mieux approvisionnés de fruits et de légumes, car, à égalité de température moyenne, la Chine nourrit plus de végétaux que l'Europe sous les lignes isothermiques correspondantes. Grâce à la somme des chaleurs de l'été, le cotonnier, le sorgho à sucre, l'arachide, la patate douce, le nelumbo, croissent dans les régions tempérées de l'Extrême Orient, tandis qu'on a vainement cherché à les introduire dans la culture française.

Mais voilà bien le malheur! Pour soumettre ainsi partout le sol au jardinage, il a fallu, nous l'avons dit et répété, sacrifier uniformément les forêts, surtout dans les régions du nord et du centre, beaucoup plus dépouillées de leurs sylves que le midi de l'Empire.

Dans la « Fleur du Milieu », là où les populations se pressent en multitudes, l'arbre sauvage prendrait trop de place, on l'a remplacé par la plante cultivée; pour la fabrication des cercueils, les Chinois sont déjà obligés d'importer du bois de l'étranger, même de l'Amérique du Nord. Le seul combustible consiste en herbes sèches, en chaumes, en racines, en débris végétaux que l'on emploie avec une singulière économie; quelques poignées de brandilles suffisent pour la préparation du repas. Pendant les froids de l'hiver, on ne fait point de feu; on ajoute seulement des pantalons fourrés, une pelisse ou deux ou trois jaquettes à ses autres vêtements.

La grande végétation n'est représentée dans les campagnes de la Chine orientale, du moins au nord du Yangtze, que par des bosquets de bambous, des vergers, des rangées d'arbres le

long des champs, et çà et là par des massifs de verdure autour des pagodes et surtout des tombeaux. C'est ainsi que les villes et les villages s'entourent de vastes étendues de terrains enlevées à l'agriculture : les campagnes se couvriraient de monuments funéraires, si, par un antique usage ayant force de loi, la charrue n'était impitoyablement passée sur tous les cimetières à l'avènement de chaque nouvelle dynastie. Seuls les souverains mandchoux, voulant se rendre populaires, à l'aurore de leur dynastie, permirent de respecter les tombeaux et les arbres qui les ombragent, et c'est ainsi que la végétation spontanée et la faune sauvage ont pu se maintenir dans les bouquets d'arbres sacrés.

Les prairies manquent en Chine comme les forêts. Le terrain a trop de valeur pour qu'on puisse l'utiliser indirectement à la nourriture de l'homme par l'élève des animaux de boucherie, car le sol qui nourrit un million de bœufs fournirait des céréales et des légumes en suffisance pour douze millions d'hommes.

Voici tout de même des milliers d'années que les « Cent Familles » ont su associer à leur travail celui du cheval et du bœuf.

D'après la tradition, l'empereur mythique Fo hi, que l'on dit avoir vécu il y a plus de cinquante-trois siècles, aurait le premier apprivoisé les « six animaux » devenus domestiques par excellence, le cheval, le bœuf, le porc, le chien, le mouton, la poule. Il paraît cependant que le cheval et le chien ne furent longtemps représentés que par un petit nombre d'individus, et d'ailleurs le cheval dégénère rapidement dans les provinces du Midi.

Par leurs relations avec le monde animal, les Chinois contrastent avec les Mongols, chasseurs nomades et pasteurs de brebis : ils n'ont ni troupeaux à garder, ni vastes espaces à parcourir, et par conséquent ni le chien ni le cheval ne leur sont indispensables, et pour sarcler le sol ils n'ont besoin que de leurs bras. Les grands animaux domestiques, bœufs, buffles et chevaux, ne sont guère employés que pour les transports; ils sont toujours parfaitement soignés : on les revêt d'étoffes pour les préserver du froid, et dans les mauvais chemins on protège leurs pieds par des chaussures en paille.

Les préceptes du bouddhisme, et l'attachement naturel du paysan pour ses compagnons de travail, ne lui permettent d'en manger la chair qu'avec répugnance; même le code pénal édicte une punition sévère contre ceux qui abattent un de leurs ani-

maux sans une permission expresse. Mais, à part les sectes de végétariens, assez nombreuses dans le pays, et qui s'abstiennent aussi de boire du vin et de manger les « viandes végétales », telles que l'ail et l'oignon, les Chinois ajoutent un peu de chair à leur nourriture. Ils mangent surtout le porc, et ils ne mangent guère que lui en fait de « grosse viande »; ils en possèdent de nombreuses variétés qu'ils nourrissent à très peu de frais. Sur les étangs et les fleuves, on rencontre des canards domestiques par troupeaux de trois ou quatre milliers, que gardent, soit des enfants montés sur des barques, soit même des coqs qui les surveillent de la rive et, par leurs cris et à grand bruit d'ailes, les empêchent de s'écarter. Le canard est l'objet d'un commerce considérable; on le sèche entre deux planches, comme une fleur dans un herbier, et sous cette forme on l'envoie jusqu'aux provinces les plus éloignées. On prépare aussi de la même façon, dans les provinces méridionales et surtout dans le Hounan, des chiens d'une race particulière, et jusqu'à des rats et des souris. Les sauterelles, les vers à soie, les serpents entrent dans l'alimentation du pauvre, et les ailerons de requins, les holothuries et les nids d'hirondelles sont servis sur la table du riche.

D'ailleurs les cuisiniers chinois sont réputés pour leur prodigieuse adresse à masquer et à transformer les goûts, comme en témoigne l'historiette bien connue.

Des mandarins dînaient avec un diplomate étranger : le diplomate ignorait le chinois, les mandarins ne connaissaient pas une syllabe d' « européen », pas même un mot de l'anglais, familier à beaucoup de personnages officiels de la Chine.

Tout en se délectant d'un mets exquis ayant le goût du canard, le diplomate s'incline interrogativement vers son voisin : couin! couin? demande-t-il. Et le voisin, branlant négativement le chef, répond avec déférence : ouaou, ouaou!

Les Chinois sont d'une extrême ingéniosité pour accroître la quantité de nourriture animale que la nature a mise à leur disposition. Ils connaissent les moyens d'augmenter la fécondité des volatiles de basse-cour, et par conséquent la production des œufs est beaucoup plus considérable qu'en Europe; ils savent empêcher la poule de couver en lui faisant prendre des bains, et longtemps avant les Occidentaux ils se servaient de procédés d'incubation artificielle pour soustraire les poussins aux hasards d'une mauvaise couvée. Ils protègent les pigeons contre les oiseaux de proie en leur adaptant entre les ailes un sifflet en écorce de bambou, aussi mince qu'une feuille de papier, et quand une volée de ces pigeons fend l'air, un son mélodieux sort de leur petite flûte, un « lamento singulier qui

depuis Peking jusqu'au Tibet chante au-dessus des villes et des villages et fait songer à des accords plaqués sur des orgues lointaines ». On raconte même que les Chinois ont l'art de dresser les volatiles à marquer les heures en chantant autant de fois que la cloche a tinté de coups.

Les pêcheurs s'entendent aussi d'une manière étonnante à la capture des poissons, qu'ils vont saisir au fond de l'eau, sans filets et sans engins; ils savent les attirer et les forcer à sauter dans les filets au moyen de planchettes vernissées qui scintillent à la lune; ils réussissent merveilleusement l'élève des espèces d'eau douce et d'eau salée. Sur les plages de Fo' kien, ils ramassent de petits coquillages et les « sèment » dans les vasières, où ces mollusques grossissent rapidement et deviennent plus savoureux. Une espèce d'alose, le *samli*, est produite presque exclusivement par des moyens artificiels; on l'expédie au loin à tous les états de croissance, dans de grands vases en faïence grossière. Il est des poissons qui produisent jusqu'à deux pontes en un mois, et que l'on cultive non seulement dans les viviers, mais encore dans les rizières, et même, si elles tardent à se dessécher, dans les flaques d'eau formées par les orages.

A ces agriculteurs-nés il faut une poésie agricole. Les « aèdes » chinois célèbrent surtout les champs, les ruisseaux, la pluie, le vent, les nuages, toutes les forces qui concourent à la germination et à la croissance des grains. Dans leurs strophes on trouve cette teinte de mélancolie, d'indéfinissable langueur qui fait le fond du caractère des gens du Royaume Fleuri, et le charme des vers de Litaïpe, le plus populaire de leurs vieux poètes :

Chaque beau jour qui s'écoule s'en va pour ne plus revenir;
Le printemps suit son cours rapide et déjà touche à son déclin;
Perdu dans une rêverie sans fond, je ne sais où vont s'engloutir mes [pensées];
Je suis couché sous les grands arbres et je contemple l'œuvre éternelle.
Hélas! toute fleur qui s'épanouit doit mourir à son heure :
Le chant plaintif du kikouey en avertit mon oreille attristée.
Que d'êtres anéantis depuis l'âge antique des grands vols d'oies sauvages!
Si revenait aujourd'hui l'homme le plus populaire des siècles passés, [qui donc le reconnaîtrait?

Mais si les Chinois sont mélancoliques, le travail acharné les sauve de la maladie des oisifs, l'abominable pessimisme.

Si l'on considère que la Chine des dix-huit provinces comprend 400 millions d'hectares, qu'en dehors des cimetières

accaparants il n'y a pas de terrains perdus dans les régions non montagneuses, pas de prairies d'agrément, de vastes cours, de parcs et de garennes pour écorner la rizière ou le champ de céréales; que dans le quart, sinon le tiers du pays, on fait deux récoltes de riz par an, notamment dans le Fo'kien et les deux Kouang; que dans les contrées du lœss, le paysan peut moissonner trois fois les grains dans le cours des douze mois (à supposer qu'il tombe assez de pluie), on est tenté de regarder le grand empire des Jaunes comme un peu désert, malgré ses 400 millions de Chinois, en comparaison des hommes qu'il pourrait aisément entretenir.

La cause de cette indigence de population — indigence très relative, s'entend — réside évidemment dans cette malheureuse désylvestration qui a frappé de stérilité absolue, on peut dire de mort, la majeure partie de la Chine, et dans cette singulière absence de gazon qui prive le Chinois de bétail, de lait, de beurre, de fromage.

Si les monts avaient conservé leurs arbres, de leur cime à la moitié ou aux deux tiers de leur descente, et que de là jusqu'à la plaine ou la vallée se fût déroulé le vert tapis des herbes pâturées, le Chinois n'eût pas été seulement un peuple de jardiniers, il eût été aussi peuple de pasteurs et peuple de bûcherons; il eût eu trois cordes à son arc, au lieu d'une seule, tendue à se rompre : le riz est devenu tellement prépondérant en Chine que *chih fan*, manger du riz, veut dire : déjeuner, dîner, et que *chih kouo fan?* avez-vous mangé votre riz? équivaut à notre : comment vous portez-vous?

Comme tant d'autres régions, la Chine souffre de la monoculture, et, moins que tout autre pays, elle devrait en souffrir, étant données les heureuses conditions de son sol et de son climat, et toute routine à part, l'extrême diligence et l'extrême ingéniosité de ses rustiques.

Elle a les bénéfices de la culture intensive sur 50 millions d'hectares de terres cultivées à l'extrême, mais elle a mis à l'abandon les 3 500 000 autres kilomètres carrés.

Dans l'ensemble de la production nationale, l'arbuste à thé, le mûrier, le pavot sont les plantes « éminentes » entre toutes.

La feuille précieuse du thé ne se récolte pas dans toute la Chine; l'arbuste ne croît ni dans le Petchili, ni dans le Chañtoung, ni dans le nord du Chañsi, du Chensi, du Kansou. La limite septentrionale est à peu près marquée par le 35e degré de latitude nord, le cours moyen du Hoang ho et la chaîne des Tsing ling. Nommé *te* à Amoï, *ta* à Foutcheou, *dzo* à Changhaï,

*tcha* à Peking (cette dernière variante est celle qu'ont retenue les Russes), l'arbuste donne de bonnes feuilles à partir de sa troisième année, et d'habitude il est vieux à huit ans, âge où on le condamne à mort. Il vient au mieux sur les pentes basses des collines, sous le climat mouillé; l'eau lui est indispensable.

La quantité de thé consommée par les Chinois doit dépasser de beaucoup celle dont on use dans le reste du monde, encore qu'à l'exemple des Anglais et des Russes, on en boive partout de plus en plus; mais on ne peut l'évaluer, même approximativement.

D'ailleurs, l'usage du thé véritable, quoique pratiqué depuis une quinzaine de siècles ou un peu plus, à partir de l'an 350 environ, l'usage du thé pur n'est pas universel en Chine. Dans les provinces du nord, les riches seuls se donnent la jouissance de boire le thé de la région du Yangtze; les pauvres et les gens de médiocre fortune se contentent de préparations diverses où le thé n'entre que pour une faible part; ils boivent aussi d'autres décoctions ou infusions, ou même simplement de l'eau chaude.

Dans les provinces qui produisent la feuille aromatique, les habitants peu aisés des plaines remplacent également le thé par des feuilles qu'ils recueillent dans les bosquets, notamment par celles du saule. Ramassées au printemps, ces feuilles sont étendues au soleil sur des aires, où elles subissent une légère fermentation, puis elles sont traitées de la même manière que celles du thé, et en prennent le goût : les connaisseurs peuvent seuls apprécier la différence. En certains districts, cette industrie est d'une certaine importance commerciale, par suite des mélanges frauduleux que se permettent les négociants de Hañkoou, de Changhaï et d'Amoï pour les thés destinés à la consommation européenne.

La Chine perd de plus en plus son ancien monopole du thé; à l'exception de la Russie, l'Europe lui demande de moins en moins la feuille odorante. L'arbuste introduit, cultivé soigneusement et scientifiquement à Ceylan, en Assam, en Annam, ailleurs encore, pourvoit à l'exportation dans les divers pays européens, au détriment du « Milieu ». Cependant l'Empire en a exporté 92 millions de kilogrammes en 1898, contre les 28 millions partis du Japon, les 69 millions partis des Indes anglaises et les 55 millions sortis de Ceylan. L'exportation a été de 98 millions en 1899.

Par un mouvement contraire, le « Milieu » importe de moins en moins l'opium de l'Inde : quoique officiellement interdit, le pavot est maintenant cultivé dans presque toutes les provinces de Chine, surtout dans le Houpé, le Setchouen et le Yunnan,

et fournit une drogue qui, pour être moins appréciée que celle de l'Inde, représente toutefois une part considérable de la production agricole.

Une plante qui ne vaut guère mieux que le pavot, un donneur de narcotique, un stupéfiant comme lui, en un mot un autre poison, le tabac, est arrivé en Chine de la Mandchourie, et en Mandchourie, de la Corée; la Corée le tenait du Japon, et le Japon des Portugais ou des Hollandais. Son usage s'est fort répandu depuis les 250 à 300 ans de son introduction.

Par contre, diminution de l'aire occupée par le cotonnier : la région du Yangtze kiang, qui avait reçu le *gossypium* des îles de la Sonde et du Turkestan, était devenue, pendant la guerre d'Amérique, un des pays producteurs de la fibre précieuse, et les campagnes du Tchekiang se couvraient de cotonniers, au détriment des autres plantes, qui depuis ont reconquis le terrain.

Parmi les soixante-dix cultures végétales qu'énumèrent les explorateurs, celles du riz, des grains, du thé, de l'opium sont prépondérantes. Celle du mûrier, père de la soie, ne l'est pas moins; celles aussi de la canne à sucre, de l'arbre à cire, de l'arbre à suif, de l'arbre à vernis, celles du chanvre, de l'ortie bœhmeria, et bien plus encore celle du bambou, ont une importance économique de premier ordre. Les orangers, que la Chine a donnés au reste du monde, sont, avec le pêcher et le mûrier, les plus productifs des arbres fruitiers dans le midi du royaume Central.

L'assolement des cultures est réglé de manière à subvenir aux besoins de l'immense population, et ce n'est pas sans danger que l'on tenterait de modifier cet aménagement du sol, plus de vingt fois séculaire, sauf guérison de la plaie vive du déboisement, cause de tant de sécheresses et d'inondations, sauf aussi la mise en gazon de dizaines de millions d'hectares, (jusqu'à cent millions et au-delà) pourraient être mis en herbages : ces deux revivifications nécessaires du sol du Grand et Pur Empire se sous-entendent toujours.

En dehors d'elles, comment toucher, sans causer de désastres, à cet ensemble merveilleux dont toutes les parties s'accordent si bien les unes avec les autres et qui s'entremêlent harmonieusement, des plateaux avancés du Tibet aux rivages de l'océan Pacifique? Comment transformer surtout ce vaste système d'irrigation dont le réseau embrasse les montagnes, les collines et la plaine, de manière à répandre l'eau fertilisante à tous les niveaux sur les champs étagés? Système auquel d'ailleurs la reforestation et le regazonnement également dési-

rables ajouteraient plus de puissance encore, plus d'ampleur par plus d'abondance estivale, plus de régularité dans les torrents, et finalement beaucoup plus d'eau dans un beaucoup plus grand nombre de rigoles.

En dehors de ces deux modifications essentielles, le seul changement considérable qui puisse se faire à l'avantage de l'agriculture chinoise, est l'augmentation du territoire cultivable : c'est ainsi que pendant le cours du dernier siècle, le travail a gagné sur les pentes des monts et sur les terrains en friche, grâce à l'introduction de la pomme de terre et du maïs. De même, les paysans ont de tout temps empiété sur les marécages et sur les lacs par la culture de la sagittaire et du nénuphar ou *lienhoa*, dont les racines et les graines sont très appréciées dans l'alimentation et dont on mêle les feuilles au tabac à fumer pour en adoucir la force.

On sait combien l'agriculture est vénérée dans le peuple des « Cent Familles ». Parmi les classes, celle de l'agriculteur est censée tenir la première place, parce qu'elle donne du pain à tous et que sans elle nul ne pourrait s'élever à la compréhension de la morale et des rites. L'empereur lui-même est considéré comme le premier cultivateur du Grand et Pur Empire, et l'on sait que chaque année, vers la fin du mois de mars, il est tenu de labourer solennellement trois sillons, vêtu en paysan. Les princes du sang, les grands mandarins, les vieillards convoqués à la cérémonie, puis de vrais laboureurs continuent le travail, et le grain de la moisson impériale est présenté l'année suivante au dieu du Ciel, comme l'offrande du peuple entier.

Mais si l'empereur officie au nom de tous les cultivateurs du royaume Central, il n'est pourtant que le propriétaire virtuel de la terre : c'est bien le paysan lui seul qui possède le champ cultivé et qui le transmet à ses héritiers, en vertu de son plein droit.

*III TENURE DU SOL*

Malgré la prétendue immobilité de la nation chinoise, qui certainement ne se renouvelle pas aussi vite en bien ou en mal que les peuples occidentaux, il n'en est pas chez laquelle, au cours d'une histoire d'ailleurs démesurément longue, la tenure du sol ait plus fréquemment changé et d'une manière plus radicale : l'agriculture a trop d'importance dans le plus agricole des Empires pour que les

révolutions n'aient pas porté spécialement sur la forme de possession des champs.

Dans les premiers temps historiques, il y a 42 siècles, plus ou moins, la terre était propriété commune, ainsi qu'il en fut partout à l'origine.

En Chine, tous les documents anciens nous montrent les « Hommes jaunes », autrement dit les « habitants des Terres jaunes », se répandant en toute liberté sur l'immense étendue de sol fertile qui se déroulait devant eux. Femmes, enfants, vieillards, impotents exclus, tout mâle en état de défendre la communauté, entre vingt et soixante ans d'âge, avait, de ce fait même, un droit « imprescriptible » à sa part de sol arable.

Seulement, la nature même du terrain, coupé de ravins dans tous les sens et disposé en labyrinthe, avec culs-de-sac à un bout, forçait les cultivateurs à se diviser en groupes, et peut-être d'une centaine de familles en moyenne : c'est l'une des explications que nous donnent les étymologistes du nom de « Cent Familles », attribué aux fondateurs de l'agriculture et de la civilisation chinoise.

Dans ce premier « conglomérat » de paysans chinois des Cent Familles, il y eut donc, à l'Occident, une tendance à la division du sol en propriétés collectives, familiales et communales. Au contraire, plus à l'est, dans la plaine du Hoang ho, sans cesse menacée par les crues fluviales, suspendues au-dessus des campagnes basses, la propriété commune, nationale, se maintint longtemps entre les riverains obligés de lutter ensemble, comme autrefois, par exemple, les Flamands, pour reconquérir ou défendre les terres inondées au long des fleuves bataves : la solidarité absolue devant le danger donnait à tous la communauté absolue de la culture et des produits.

Mais la puissance impériale grandissait; de plus en plus le Fils du Ciel planait au-dessus des têtes du « pauvre peuple »; et autour de lui croissaient en importance conseillers, courtisans, généraux, caste privilégiée en dehors de la vraie nation, privilégiée et parasite, puisqu'elle prélevait une part indue sur les richesses créées par le travail de tous.

Vint fatalement le temps où l'Empereur et la « grandesse » eurent la condescendance de se tailler des domaines privés dans le domaine national. Le régime des apanages se heurta au régime de la propriété communale ou collective, et il finit par le briser.

Cette lutte fut une des époques les plus douloureuses de la Chine. La féodalité triomphante finit par constituer la propriété privée, dans toute la rigueur d'un droit aussi féroce que

le droit romain, avec le *jus utendi atque abutendi, quatenus rerum ratio patitur.*

Dès le XII^e siècle de l'ère ancienne, la terre se divisait en apanages et en fiefs, comme devait se partager plus tard le sol de l'Europe occidentale. Chaque homme valide, quoique dépendant d'un feudataire quelconque, gardait son droit à la mise en culture d'une partie du fief, et même certaines fractions du domaine, bois, pâturages ou terrains vagues, restaient indivises pour chaque groupe de huit familles : à part quoi le gros de la nation ne se composait que d'un troupeau d'esclaves, serfs de la glèbe.

Toutefois, le peuple des bêcheurs acharnés ne se reconnaissait pas vaincu, et partout, il revendiquait la possession du sol; çà et là en état de révolte, et non sans quelque succès : si bien que, aux lieux mêmes où la loi les déclarait inaptes à posséder la terre, ils n'en formaient pas moins, dans la réalité des choses, un petit univers, un cosmos, un *mir* (c'est-à-dire un monde), ainsi qu'en Russie.

Malgré la tyrannie en haut, le servage en bas, en dépit de la grande propriété, des apanages consacrés par la loi, et bien qu'en droit « il n'y eût plus assez de terre libre pour qu'on y pût piquer une aiguille », la propriété commune se maintint de fait, et jusqu'à un certain point législativement, par fréquente intervention des empereurs.

Ceux-ci firent comme les rois en France : ils s'appuyèrent sur le peuple contre les grands ou menus féodaux; ils s'ingénièrent à rogner les fiefs, à repasser le sol aux paysans.

Durant les temps où coexistèrent l'empereur, la féodalité, le peuple, la cote mal taillée régissait de fait la tenure du sol : la terre était censée n'appartenir qu'au « prince », de même qu'en Russie, jusqu'à ces dernières années, le seigneur et boyard laissait vivre à côté de lui le « mir », la commune « slave ».

La commune chinoise était organisée à peu près comme l'est de nos jours le *mir* de la Grande Russie. En partageant le sol, on tenait compte de la position et de la qualité des champs : celui qui recevait le meilleur lot, le mieux exposé ou le plus rapproché des villes, devait se contenter d'une moindre surface. Le marchand et l'industriel recevaient aussi une part, mais de dimensions relativement faibles, afin qu'il leur fût possible de revenir au travail des champs en cas d'insuccès dans leur profession. D'ailleurs personne n'avait le droit de vendre, de louer ou d'hypothéquer son lot : tel est le système auquel on donna le nom de « communal ». Quelques restes de cette tenure du sol se retrouvent encore, non seulement en

Chine, mais aussi dans les pays de civilisation chinoise, notamment en Corée.

La commune chinoise se maintint pendant plus de vingt générations, sous le régime de la féodalité; mais vers le milieu du IVe siècle de l'ère ancienne, un nouveau changement, qu'annonçaient de longue date des phénomènes avant-coureurs, s'accomplit et prit force de loi. La population étant devenue très inégale, les divers groupes de huit familles se trouvaient très diversement partagés : tandis que les uns ne pouvaient plus subsister sur leurs étroits domaines, d'autres possédaient de vastes terrains entourés d'espaces vagues qu'ils pouvaient également utiliser.

L'ancien équilibre social ayant perdu toute stabilité, la « corruption des mœurs » en amena la chute : il fut permis à chaque agriculteur de s'établir sur une terre vacante partout où cela lui conviendrait, d'y placer les bornes de son domaine sans se soucier des limites communales.

La commune finit par se dissoudre en même temps que disparaissait le régime féodal, et chacun des paysans de l'ancienne communauté devint propriétaire, avec droit de vente et de transmission par don ou par héritage; la propriété privée s'établit à la place de la propriété collective. La transformation que des économistes prédisent à la Russie dans un avenir prochain, s'est donc accomplie, il y a plus de deux mille ans déjà, dans l'empire du Milieu.

Mais les conséquences de cette dissolution du groupe communal ne se firent pas attendre : tous ceux que le commerce, l'industrie, la faveur du souverain ou d'autres circonstances favorables avaient enrichis, se firent acquéreurs de la terre aux dépens des cultivateurs; la grande propriété se constitua, et peu à peu les paysans dépossédés, finirent par devenir pour la plupart les esclaves des riches. Les plus heureux furent ceux qui continuèrent de cultiver comme métayers les champs de leurs aïeux.

De fréquentes insurrections s'allumèrent; la misère devint générale, l'État lui-même s'appauvrit, et c'est à grand peine que se faisait la rentrée des impôts.

Une lutte de tous les instants s'engagea dès lors entre les partisans du nouveau régime et ceux de la propriété commune. Pendant plus de mille années, l'histoire politique de l'Empire se confond avec celle de la tenure des terres : suivant les alternatives des révolutions locales et les vicissitudes des dynasties, qui tantôt voulaient plaire au peuple, tantôt s'appuyer sur les

grands, les droits du cultivateur et les privilèges de la propriété domaniale l'emportèrent tour à tour, et fréquemment des transactions intervinrent entre les partis en lutte.

C'est ainsi qu'en la neuvième année de l'ère chrétienne, le ministre Wangmang, devenu maître du trône, proclama que désormais la terre serait propriété impériale : « Nul sujet ne peut en détenir plus d'un tsin — environ 6 hectares, — et ne peut commander à plus de huit esclaves mâles. La vente du sol est défendue, afin que chacun puisse garder ce qui lui donne le pain. Tous les excédents de terre qui se trouvent dans les mains d'un seul font retour à la couronne et sont distribués aux communes en proportion de leurs besoins. Quiconque doute de la sagesse de ces mesures sera banni; quiconque s'y oppose sera tué! »

On obéit en effet à la volonté de l'empereur, « loi suprême », mais peu d'années après, les grands avaient repris possession de leurs domaines. Encore une fois la restauration de l'ancienne propriété communale avait échoué. « You et Chun lui-même, disait un philosophe contemporain, ne parviendraient pas à la rétablir. Tout change, les fleuves déplacent leur cours, et ce que le temps efface disparaît à jamais. »

Après divers événements qui entraînèrent à leur suite des révolutions intestines et des changements de dynastie, les socialistes de la Chine, abandonnant l'idée de la propriété communale, telle qu'elle avait existé jadis, tentèrent l'application d'un système nouveau; et peut-être jamais dans l'histoire du monde, pareille révolution ne fut inaugurée par des gouvernants, pour la transformation radicale de la société tout entière.

Devenu, vers le milieu du XIe siècle, l'ami, le conseiller écouté, le ministre de l'empereur Tchentsoung, Wangantche mit hardiment la main à la destruction de l'ancien ordre social; en 1069, il fit paraître un décret abolissant toute propriété personnelle; l'État devenait maître unique et se chargeait de répartir également les produits du sol entre les travailleurs; la richesse et la pauvreté étaient supprimées l'une et l'autre, puisqu'on assurait à tous le travail et la nourriture et que nul ne pouvait s'emparer du sol; les industries étaient placées sous la direction de l'État, et les capitalistes devaient faire remise de leurs capitaux au gouvernement dans l'espace de cinq années.

Malgré l'opposition des mandarins et des anciens feudataires, Wangantche réussit à maintenir pacifiquement le communisme d'État pendant quinze années. Mais il suffit d'un

changement de règne pour renverser le nouveau régime, qui ne répondait pas plus aux désirs du peuple qu'à ceux des grands, et qui avait d'ailleurs créé toute une classe d'inquisiteurs devenus les maîtres véritables du sol : car, au fond, malgré ses bonnes intentions, le réformateur n'avait fait que remplacer l'ancien mandarinat par un mandarinat nouveau de répartiteurs et de contrôleurs.

Sous le gouvernement des Mongols, les propriétés changèrent brusquement de mains pour constituer une nouvelle féodalité s'appuyant sur le droit de conquête. Les personnages de l'Empire s'emparèrent de grands fiefs, comprenant des milliers et des myriades d'hectares; le moindre soldat reçut pour sa part un domaine. En même temps les Mongols, désireux d'accroître les pâturages pour leurs chevaux, poursuivaient l'étrange idéal de remplacer les cultures par l'herbe des steppes et de refouler les Chinois vers le midi. Défense formelle fut faite de cultiver la plaine de Peking, et seulement à la fin de la dynastie des Yuen, les laboureurs furent autorisés à faire quelques semailles en automne.

Mais, comme on le sait, la Chine conquiert toujours ses conquérants. Les efforts des princes mongols ne réussirent à rien : bien loin de repousser les Chinois au delà du Hoang ho, ils durent, eux, les vainqueurs et maîtres, se retirer, avec leurs peuples et leurs troupeaux, au nord de la Grande Muraille. La foule des agriculteurs s'est établie sur leurs terres en populations de plus en plus denses, et aujourd'hui des industriels et des marchands de la race de Han les privent de toutes leurs épargnes, en se glorifiant du titre, trop justifié, de « mangeurs de Tartares ».

Toutes ces formes du passé revivent encore plus ou moins en Chine, et maintenant on y rencontre les divers régimes de la propriété connus en Europe. L'empereur possède à lui tout seul en Mandchourie des espaces illimités où vivraient des milliers d'hommes; de grands personnages possèdent de vastes domaines en rapport avec leur titre et leur rang; les propriétés communales sont restées nombreuses, dont un certain nombre ont été divisées en fermes ou en métairies.

En somme, le régime qui prévaut en Chine est celui de la petite propriété; mais il arrive fréquemment que la terre reste indivise, sous la direction des aînés, entre tous les membres d'une même famille ou d'un même village.

Un événement récent a mis en évidence le triomphe de la

petite propriété. Après le milieu du XIXe siècle, lorsque l'insurrection des Taïping ou des « Grands pacificateurs » eut été réprimée avec une horrible férocité par le massacre de millions d'hommes, et que la famine et la peste eurent complété l'œuvre de destruction, de très vastes étendues se trouvèrent transformées en déserts. La ville de Nanking qui avait eu rang parmi les grandes cités du monde n'était plus qu'un amas de décombres au milieu desquels les étrangers venaient chasser le gibier, et mainte plaine jadis populeuse était devenue solitude. Dès que la paix fut rétablie, et sans que le gouvernement eût à faire appel aux populations, un mouvement d'émigration se fit tout autour de la région dévastée; et spontanément, par la seule force des attractions et des convenances, familles après familles se groupèrent à côté les unes des autres, s'emparant en moyenne d'une superficie de trois hectares, moins grande dans les zones fertiles, plus ample là où le sol est ingrat, et, dans l'espace de quelques années, la terre, qui avait fait retour à la végétation sauvage, se retrouvait soumise au fer de la bêche.

Des millions d'hommes avaient disparu de la Chine, et voici que d'autres millions avaient surgi : les villes s'étaient remplies de même que les sables de la plage s'égalisent sous le passage du flot. Cette redistribution du sol, accomplie sans intervention des lois, sans concessions ni grimoires officiels, prouve bien que ce régime de la petite propriété dans lequel l'aire des terrains à cultiver correspond exactement à la force des travailleurs et à leurs besoins, constitue réellement le véritable idéal de la société chinoise dans la période contemporaine.

On comprend qu'avec une pareille démocratie de travailleurs agricoles, le premier rang dans l'estime populaire doive leur appartenir, ou que du moins ils soient dépassés par les lettrés seulement. La maxime universelle chinoise est que l'État souffre d'une maladie profonde partout où l'homme ne laboure pas son champ, partout où la femme ne fait pas tous les travaux du ménage. Suivant une légende populaire qui témoigne de la conscience qu'ont de leur haute dignité les laboureurs chinois, l'empereur Choun, qui aurait gouverné avec une sagesse parfaite et dont on parle encore avec vénération dans toutes les cabanes, était un paysan et, même sur le trône, il vécut du travail de ses mains. Le Père Jésuite du Halde, parlant de cet empereur paysan, et le considérant comme un personnage historique, ose imaginer que c'est pour suivre le noble exemple de l'agriculteur couronné que la nation chinoise tout entière a pris goût à la culture du sol.

C'est bien là une théorie courtisanesque telle qu'elle convenait à des flatteurs du Roi Soleil.

Les grands capitaux se portant principalement vers l'industrie et le commerce, la terre de certaines provinces reste presque en entier entre les mains de ceux qui la cultivent; cependant il existe encore beaucoup de vastes domaines dont le sol est exploité, soit par des fermiers, soit par des métayers, qui partagent la moisson d'été avec le propriétaire et gardent pour eux la moisson d'hiver; ils fournissent le bétail, les engrais, l'outillage, tandis que le maître du sol paye l'impôt, qui d'ailleurs est relativement très faible.

Vastes domaines, c'est beaucoup dire : il n'y a guère de propriétés allant à 300, 400, 500 hectares; très peu même ont plus de 100 hectares; il n'en est guère qui dépassent 80, et le très grand nombre reste au-dessous de 30.

Dans les provinces fertiles du littoral, où le sol est le plus divisé, une propriété de 6 hectares est considérée comme un grand domaine, la moyenne des exploitations ne dépasse probablement pas un hectare, et bien des familles doivent se contenter de 5 000 mètres carrés, voire moins encore, surtout dans le pays de Changhaï et de Hang tcheou, en des plaines où la terre est merveilleusement féconde, il est vrai.

Le chef de famille peut vendre ou hypothéquer son bien, mais en l'offrant d'abord aux membres de sa famille et à ses proches dans l'ordre de leur parenté; à sa mort ou lors d'une donation entre vifs, il doit le diviser en parts à peu près égales entre tous ses fils. La loi l'oblige à tenir ses cultures en bon état d'entretien; elle confisque la terre après trois années de jachère, et la concède à un nouvel occupant. Même le chef de la commune est responsable de la bonne ou mauvaise tenue des champs : si les terres sont mal cultivées, le code pénal le condamne à recevoir de vingt à cent coups de bambou; négliger de faire rendre au sol tout ce qu'il peut donner, c'est commettre un crime contre la nation.

Le droit d'établissement sur le sol inculte appartient à tous : il suffit que l'immigrant avise de sa venue les autorités locales en réclamant l'exemption d'impôts, qui lui est accordée pendant une certaine période.

En dehors de l'initiative privée, le gouvernement fonde des colonies agricoles, militaires ou pénales, dans les régions éloignées des grandes villes et des routes, presque toujours dans ce qui n'est pas le « Milieu », les dix-huit provinces. Son domaine en tant que gouvernement central, est de peu d'éten-

due : en 1831 (nous ne connaissons pas d'estimation plus récente), il ne comprenait même pas deux millions d'hectares, ainsi répartis :

| | HECTARES |
|---|---|
| Apanages de la famille impériale. . . . . . . . . . . | 302 850 |
| Terres des Huit Bannières . . . . . . . . . . . . . . . | 860 800 |
| Terres des temples, des écoles et des hospices. . . . | 130 980 |
| Marécages et lais de mer. . . . . . . . . . . . . . . | 626 750 |
| Ensemble. . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 921 380 |

Presque tout cela situé hors de la Chine proprement dite, en Mongolie, près de la Grande Muraille, et en Mandchourie, dans le pays d'origine de la dynastie régnante.

Les plantations qui entourent les temples, et qui en tant d'endroits composent d'admirables parcs, celles dont les revenus servent à l'entretien des écoles, les terres données en héritage pour les hôpitaux ou autres établissements d'intérêt public, enfin une partie des marécages, des lais de mer et de fleuves sont administrées par la commune.

Comme dans certaines parties de la France et dans la plupart des pays de partage égal entre les fils d'un défunt, la propriété s'émiette de plus en plus en Chine : d'autant que chez les Chinois tous les fils héritent, les illégitimes comme les légitimes, la première femme légitime étant la mère légale de toute la famille.

Et c'est pourquoi la Chine est, non pas un pays pauvre, mais un pays de pauvres, avec peu d'hommes vraiment riches, à une époque où l'on trouve presque ridicule un millionnaire qui n'est pas milliardaire.



## *CHAPITRE TROISIÈME*

# *INDUSTRIE CHINOISE*

I. L'INDUSTRIE CHINOISE : SON CARACTÈRE ARTISTIQUE. ‖ II. L'ART CHINOIS. ‖ III. INTERVENTION DE L'EUROPE. ‖ IV. PRINCIPALES INDUSTRIES CHINOISES. ‖ V. LES OUVRIERS CHINOIS. ‖ VI. L'INDUSTRIE EUROPÉENNE EN CHINE.

*I — L'INDUSTRIE CHINOISE : SON CARACTÈRE ARTISTIQUE*

L'INDUSTRIE manufacturière du Royaume Central dépasse en antiquité, de bien des siècles, celle de l'Occident, et même quelques-unes des découvertes les plus importantes faites en Europe à la fin du Moyen âge étaient déjà depuis longtemps connues des Chinois.

Marco Polo et les premiers explorateurs européens de l'Extrême Orient parlent avec admiration des étoffes, des métaux ouvrés et des autres productions de l'industrie des « Manzi »; mais les premiers documents dignes de foi relatifs aux manufactures de la Chine, ne parvinrent en Europe qu'à la fin du XVII^e^ siècle, grâce à l'ambassade de la Compagnie Orientale des Provinces-Unies. Les missionnaires révélèrent plusieurs procédés de fabrication des Chinois, et, pendant le dernier siècle, Stanislas Julien et d'autres sinologues ont complété ce travail par la traduction de nombreux ouvrages.

La patience au travail, l'intelligence prompte, la dextérité manuelle de l'ouvrier chinois ne sont pas seulement des privilèges de race, elles proviennent aussi de ce que la grande industrie, avec la division du travail à l'extrême, ne s'est pas encore emparée de la population manufacturière. Comme on le voit trop en Europe, la spécialisation tue l'art : tel objet de

fabrique passe par vingt, cinquante, cent mains qui ne s'occupent que d'un seul détail, et s'en occupent toujours; ces ouvriers y deviennent donc extraordinairement habiles et rapides; machines eux-mêmes avec la précision de la machine, mais aussi bornés que la machine et devenus purement automatiques.

Tandis qu'en Chine chaque objet d'art est l'œuvre d'un seul artiste, qui le dessine, le moule et le peint; il en est de même des meubles et des étoffes, tous produits du travail individuel. Dans beaucoup de provinces, les paysans eux-mêmes sont aussi des artisans : ce sont eux qui tissent, filent leur coton et fabriquent leurs toiles. Ils excellent surtout dans la vannerie; le tissu de leurs corbeilles est si serré, qu'elles servent au transport de tous les liquides, comme les seaux de bois et les vases en métal.

Sauf pour un petit nombre d'objets, les habitants du Royaume Fleuri ne peuvent cependant plus se vanter de leur supériorité sur les « barbares de l'Occident », et même ils imitent ce qui leur vient d'Europe « avec un engouement souvent naïf ». Les outils, les ornements, les montres et les pendules, les mille choses de toilette et de ménage que fabriquent des ouvriers de Canton et de Fatchan, afin de les expédier dans tout l'Empire Central, ont été pour la plupart copiés sur des échantillons importés d'Occident, et pour les grands travaux, ce sont des instructeurs venus d'Europe ou du Nouveau Monde, qui ont enseigné « aux enfants de Han » l'art de construire et de diriger les locomobiles, les machines des filatures et des bateaux à vapeur; ce sont eux qui vont leur apprendre comment on extrait économiquement, prudemment et vite la houille et les minéraux, comment on fond et comment on travaille les métaux, et comment on augmente la « création » de tout ce que la chimie imagine de corps nouveaux et vraiment révolutionnaires.

Quant aux anciennes industries des Chinois, il leur serait difficile de les transformer, puisque leurs procédés sont d'une simplicité et d'une précision parfaites. Il en est qui ne se sont pas modifiés depuis quatre mille ans; ils pourront disparaître, remplacés par d'autres, mais ils ne peuvent changer : *Sint ut sunt, aut non sint!* Et, puisque le français est souvent aussi bref que le latin : Qu'ils soient tels ou ne soient!

Parmi diverses industries qui ont disparu, sans doute parce que les procédés n'étaient connus que d'un petit nombre d'artisans, il en est que ni les Chinois ni les Européens n'ont pu retrouver.

Les meilleurs de nos ouvriers sont incapables de fabriquer des bronzes niellés, des émaux et des vases de porcelaine comparables à ceux que l'on conserve dans les musées. Pour la teinture, obtenue principalement par des sucs végétaux, les Chinois sont encore les maîtres des Européens et ils possèdent diverses couleurs dont le secret n'est pas encore connu à l'étranger.

*II*
*L'ART*
*CHINOIS*

Le triomphe à la fois industriel et artistique de la Chine, ce fut la céramique.

« Qu'on ne s'y méprenne pas, dit excellemment Philippe Daryl, la céramique est le véritable idiome artistique du génie oriental. Comme expression de leur sentiment esthétique, les Aryas ont adopté le marbre ou la pierre, la couleur appliquée sur la toile ou le bois; les « Touraniens » ont choisi l'argile cuite et le galbe mystique du vase décoré. De toutes les poteries que le monde a connues, la plus belle est sans contredit celle des Chinois. Après trois siècles d'efforts, le monde occidental n'a pas encore su l'égaler. Sèvres se targue avec raison, comme d'un tour de force, d'avoir pu reproduire exactement une soucoupe ou une tasse de la Chine. Mais les craquelés, les verts de mer, les bleus des Fils de Han, qui les retrouvera jamais? Leurs vieux maîtres en ont emporté le secret. On s'en console chez nous en attribuant naïvement une espèce de supériorité à la peinture sur toile ou à la statuaire en marbre, et en regardant les autres manifestations de l'art comme inférieures ou purement décoratives. C'est un préjugé latin que rien ne justifie. Son moindre défaut est de nous donner des monuments très périssables. Quelle durée peuvent avoir les peintures sur toile? Cinq ou six siècles au plus. Admettons qu'à force de soins et de restaurations on arrive à prolonger l'existence d'un tableau à l'huile, que restera-t-il de l'original après mille ans? A peine un souvenir et un fantôme. Et il ne faut qu'un accident, un incendie ou un rongeur pour détruire ce fantôme. La peinture sur porcelaine, elle, est éternelle. Elle passera des milliers d'années en terre, ensevelie sous les immondices et les décombres, pour reparaître plus radieuse que jamais. Les morceaux mêmes en sont bons. Il est tel fait de la vie des Égyptiens ou des Étrusques que nous connaissons seulement par un fragment de poterie grand comme la main, tandis que leurs tableaux, ceux des Grecs, ceux des Romains, ont été anéantis sans retour. Même les vieilles monnaies et les

médailles arrivées jusqu'à nous doivent souvent leur conservation au pot de terre où elles étaient enfermées. L'or disparaît, le fer tombe en poussière : la faïence résiste et survit. C'est le grand trait d'union que les peuples se léguent à travers les âges. Ce n'est pas sur le bronze ou le marbre que l'humanité devrait inscrire ses annales, pour les perpétuer : c'est au grand feu, sur des blocs de terre cuite, comme faisaient les historiens de Ninive et comme font les Chinois, sous une autre forme. Car il n'est pas un seul de leurs pots dont le dessin ou la couleur, les ornements, la décoration générale et le détail n'aient un sens historique ou symbolique. Peu importe la langue que parle l'artiste et le moyen qu'il met en œuvre pour traduire sa pensée. Il n'y a pas dans l'art de prééminence pour un procédé. Que l'idée s'exprime par l'architecture, par la statuaire, par la magie de la couleur ou par la sonorité des rimes, l'essentiel est qu'elle soit haute à la fois et accessible à la foule; or, la Chine a atteint dans ses œuvres céramiques un degré d'excellence qui n'a jamais été égalé. »

C'est ici le moment de dire combien les Chinois sont un peuple artiste, qui fut dans les arts comme en toute autre chose, l'instituteur des Japonais si vantés.

Ils ont brillé (plutôt qu'ils ne brillent, — mais tout peuple a ses « hauts » et ses « bas ») —, ils ont brillé de tout temps par une exquise fantaisie. Au rebours des Européens, qui ont pour unique souci d'imiter la nature, les artistes du « peuple de Han » préfèrent l'inventer; ils disposent à leur gré des formes de ce qui est, pour en faire ce qui pourrait être : à l'oiseau réel ils opposent l'oiseau fantastique, aux lézards authentiques, les dragons imaginaires, à la forêt des arbres, tels que la terre les dresse aujourd'hui, la sylve qui n'a jamais ombragé de ravines. Nous nous contentons du pittoresque, il leur faut l'impossible, entre rêve et cauchemar : extraordinaire antinomie, chez le plus singulier de tous les peuples, entre le calme d'une raison terre à terre et les orages d'une imagination qu'aucune étrangeté n'épouvante.

Dans les peintures de leurs vases, dans leurs bronzes, dans leurs dessins et tableaux, dans les sculptures sur bois ou sur granit de leurs temples, palais et pagodes, dans la décoration de leurs parcs, jardins, kiosques, de leurs portes triomphales en hommage aux sages, aux femmes vertueuses, aux veuves fidèles, ils ne se sont jamais astreints qu'à la « liberté » — leurs grands et vrais artistes, s'entend. — Et Lay a pu proclamer que : « pour la beauté des proportions architecturales, c'est en Grèce qu'il faut aller chercher les modèles; pour la

grandeur et la majesté, c'est en Égypte; pour la fougue associée à la minutie du détail, nous ne trouverons rien de mieux qu'une cathédrale gothique; mais pour la fantaisie et l'éclat, la palme appartient aux Chinois ».

A leur conception particulière du principal objet de l'art, créer une nature, au lieu de copier la nature, se rattache leur théorie des jardins, qui sont le contraire et des jardins français et des jardins anglais : ceux-ci laissent à la sève toute sa liberté, ceux-là ne la contrarient qu'en élaguant pour la régularité grandiose des longues avenues; mais les Chinois la contrarient absolument : de l'arbre que son espèce destine à la sublimité, il fait un arbre nain; du majestueux, il tire le grotesque; du régulier, l'irrégulier; du droit, le cagneux, le torse et le bossu; il tord, il ploie, il contorsionne et brise en quelque chose ou en beaucoup les allures naturelles du cyprès, de l'ormeau, du pin, du pêcher, du prunier, d'autres fruitiers ou d'autres sylvestres encore, et surtout de son martyr le plus obéissant, le genévrier. Et, pour finir, comme nous avons commencé avec Philippe Daryl : « L'idéal d'un jardin pour le « Fils de Han » est un espace découvert où il n'y ait ni gazons, ni fleurs, ni arbres; où les allées, pavées de briques vernies, se tordent en replis capricieux et ne conduisent nulle part; où des canaux enchevêtrés dessinent des labyrinthes sans but et sans issue, où des oiseaux fantastiques s'agitent sous un dôme d'eau, tandis que des poissons monstrueux nagent dans l'air, portés sur des arbres de bronze ou sur des animaux qui appartiennent au règne végétal ».

C'est en Chine plus qu'en France, que le bon Delille aurait dû placer ses *Jardins*, avec de vaines périphrases longues d'une demi-lieue.

*III*
*INTERVENTION DE L'EUROPE*

On sait combien la Chine est riche en métaux, en sel et en charbon. Les sauniers sont fort habiles pour l'exploitation des sources salines et ne le cèdent guère aux ouvriers d'Europe dans l'art de concentrer les eaux-mères et de faire cristalliser le sel, soit par la chaleur solaire, soit par des moyens artificiels ou par les gaz des « puits de feu », comme dans le Setchouen. Quant aux mineurs, ils ne se servent encore que de procédés rudimentaires pour l'exploitation des gisements de houille; des tubes et des échelles de bambou remplacent chez eux les machines compliquées des ingénieurs

européens; et pourtant, quoique les chemins de fer manquent pour l'expédition du combustible à de grandes distances, la production du charbon de terre ne s'en élève pas moins chaque année à plusieurs millions de tonnes.

La Chine occupe déjà le dixième rang parmi les États producteurs de houille, en attendant que, d'une part l'appauvrissement des mines anglaises, allemandes et belges, et d'autre part l'aménagement régulier de ses galeries, lui assurent la première place, ou la seconde après les États-Unis, en cela si démesurément riches; probablement la première : c'est l'avis, notamment, de Richthofen qui, plus que personne, a attiré l'attention des savants, des industriels du monde entier sur ce trésor « infini », dans le Chañsi méridional, le Chañtoung, le Hounan, le Setchouen. Et plus on va, plus on en découvre, au nord, au centre, au midi, dans le Kouangsi, le Koeïtcheou, le Yunnan.

Dès que les chemins de fer, dont beaucoup sont projetés, plusieurs commencés, quelques-uns achevés, auront mis ces gisements de charbon en communication avec les grandes villes, les fleuves et la mer, la houille chinoise révolutionnera l'industrie de la Chine et prendra une grande part dans l'industrie « jaune », voire dans la « mondiale ».

En 1878, les mines de charbon de terre de la Chine ne produisaient encore que 3 millions de tonnes, répartis comme suit :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Chañsi. . . . . . | 1 000 000 | tonnes | d'anthracite. |
| » . . . . . . . | 700 000 | — | de houille. |
| Hounan . . . . . . | 600 000 | — | d'anthracite et de houille. |
| Chañtoung . . . . . | 200 000 | — | — |
| Petchili . . . . . . | 150 000 | — | — |
| Autres provinces. . | 350 000 | — | — |
| Ensemble . . . | 3 000 000 | tonnes | d'anthracite et de houille. |

Peut-être la production a-t-elle doublé depuis lors. Elle s'est surtout accrue dans le Petchili, où déjà des chemins de fer desservent certaines houillères très riches, et aussi dans le Hounan; déjà la Chine commence à exporter le « pain de l'industrie ».

Ce sont les procédés industriels de l'Europe qui régiront désormais l'extraction de la houille; ce sont eux aussi qui présideront dorénavant et qui président déjà à Lantcheou, Hañkoou, Foutcheou, au traitement du minerai de fer. A vrai dire

la méthode de nos métallurgistes est peu différente de celle qu'on pratique dans le Royaume du « Milieu » depuis un temps immémorial. Les aciers indigènes sont toujours préférés dans le pays aux aciers anglais.

*IV*
*PRINCIPALES INDUSTRIES CHINOISES*

Les Chinois excellent dans la préparation des alliages de cuivre, de plomb, d'étain, de zinc, d'arsenic, d'argent et d'or, et les varient suivant l'usage auquel est destiné l'objet qu'ils fabriquent. La qualité, la couleur, le vernis de leurs bronzes sont incomparables, et leurs gongs « mâles » et « femelles » ont un merveilleux éclat de vibrations. C'est par le martelage que les ouvriers arrivent à obtenir un métal ayant toute la sonorité voulue; l'opération est une de celles où l'ouvrier fait preuve de la plus étonnante habileté : maniant de lourds marteaux, les quatre ou cinq forgerons frappent le disque étroit, en réglant toujours la cadence et la force de leurs coups, sans jamais se gêner dans ce travail délicat; leur travail est déjà une véritable musique. « Le métal en garde la mémoire. »

Les laques de la Chine, de même que celles du Japon, sont au nombre des produits industriels dont les peuples de l'Extrême Orient ont gardé le monopole, grâce à la possession de la matière première; mais le liquide visqueux qu'ils retirent du *rhus vernicifera* et qui leur sert à fabriquer ces laques, est une substance très dangereuse, que les ouvriers doivent se garder de toucher; les exhalaisons même en sont redoutables; quant aux laques ordinaires, on les prépare avec l'huile extraite des semences d'une euphorbiacée, la *dryandra cordata*.

De même que le vernis laque, l'encre de Chine est bien supérieure aux produits similaires de l'Europe, quoique la méthode de fabrication en soit parfaitement connue, d'après les documents chinois et l'expérience des industriels étrangers : huile de sésame ou de colza, suc de diverses plantes vénéneuses, graisse de porc, musc et feuilles d'or. L'excellence des bâtons d'encre du Setchouen, du Nganhoeï et du Tchekiang doit être attribuée à l'attention constante et à l'adresse des ouvriers.

Les artisans, on doit dire ici : les artistes du Royaume Central, se distinguent également par leur merveilleuse habileté à sculpter les bois, les ivoires et les pierres dures.

Inventeurs du papier, les Chinois en préparent plusieurs espèces qui manquent à l'Europe; cependant eux-mêmes donnent toujours la préférence aux papiers coréens et japo-

nais. Dès l'année 153 de l'ère vulgaire, Tsaïloun avait enseigné à ses compatriotes l'art de remplacer les tablettes en bambou par du papier dont les écorces d'arbre, le fil de chanvre, les vieilles toiles, les filets de pêche lui fournissaient la pâte. Depuis cette époque, on emploie aussi pour la fabrication du papier les jeunes pousses de bambou, le rotin, les algues marines, le glaïeul, la fibre du *broussonetia papyrifera*, et les cocons de vers à soie.

On sait que les Chinois ont précédé les Européens dans la découverte de l'imprimerie : dès la fin du VI[e] siècle de l'ère vulgaire, il est parlé de cet art comme étant connu depuis longtemps. Si les Occidentaux avaient pu lire et étudier les historiens persans, ils eussent connu la presse un siècle et demi plus tôt, car le procédé employé par les Chinois se trouve assez clairement exposé dans un ouvrage de Râchid ed Din, terminé vers l'an 1310.

Et non seulement les « enfants de Han » connaissaient déjà l'impression au moyen de planches en bois, mais ils pratiquaient aussi la gravure sur pierre et sur cuivre, et vers le milieu du XI[e] siècle, un forgeron avait inventé les caractères mobiles en terre cuite.

Mais — et c'est, entre tant d'autres, un inconvénient de leur écriture idéographique — le grand nombre d'idéogrammes qui leur est indispensable, empêche jusqu'à ce jour la plupart des imprimeurs de faire usage des types mobiles, si ce n'est pour les ouvrages populaires et les journaux, auxquels suffisent un petit nombre de signes; on continue d'employer des planches en bois de poirier évidées au burin et des plaques en cuivre gravées en relief. Il existe pourtant d'admirables éditions imprimées en caractères mobiles : tel est le recueil de 6 000 ouvrages anciens qu'édita l'empereur Kanghi, et pour lequel il fit graver 250 000 types mobiles en cuivre; tels sont aussi les ouvrages qui sortent de l'Imprimerie impériale, et dont les caractères, d'une singulière élégance, ont reçu le nom de « perles assemblées ». Enfin les villes ouvertes au commerce européen sont toutes pourvues d'établissements où l'on emploie des caractères mobiles et d'où sortent des éditions revisées, beaucoup plus correctes que les éditions ordinaires. Les perfectionnements matériels de l'industrie correspondent aux progrès qui se font dans l'ensemble des connaissances.

Quant à l'industrie de la porcelaine, jadis l'une des gloires indiscutées de la Chine, on n'ignore pas qu'en cela les Européens ont manifestement distancé les Chinois; mais ceux-ci se remettent à l'œuvre.

*V*
*LES OUVRIERS CHINOIS*

Les ouvriers chinois sont en moyenne beaucoup moins payés que ceux de l'Europe et du Nouveau Monde : le taux du salaire, à Peking, à Changhaï, à Canton, à Hañkoou, varie de 50 centimes à 1 franc par homme et par jour; au mois on donne de 30 à 40 francs à un bon domestique.

Il est vrai que le prix de la nourriture est proportionnellement inférieur à celui des contrées de l'Occident. Mais à l'exception des ouvriers en soie, mieux rétribués que les autres, peu de travailleurs ont une alimentation suffisante; en plusieurs districts, ils n'ont pour toute nourriture que du riz bouilli, des choux cuits à l'eau avec un peu de graisse et quelquefois du poisson. La valeur moyenne de leur pitance varie de 40 à 50 centimes par jour; la différence est énorme entre leur régime et celui des matelots européens qu'ils rencontrent dans les chantiers de Tientsin, ou de Foutcheou, riant, chantant, faisant ripaille.

Et cependant ces ouvriers, à l'apparence débile, au visage pâle, ont une grande vigueur musculaire, et quand il s'agit de soulever des fardeaux, ils ne le cèdent guère aux ouvriers anglais.

Dans la Chine du centre et du midi, presque toutes les marchandises que l'on ne peut expédier par eau sont transportées à dos d'homme, et c'est merveille de voir comment les coulis escaladent les pentes, chargés de poids que maint portefaix de l'Occident refuserait de soulever en plaine. Dans toutes les villes chinoises, on voit les porteurs de palanquins courant avec rapidité et se glissant à travers la foule, sans paraître songer à la lourde charge qui pèse sur leurs épaules; seulement ils poussent de temps en temps de petits cris gutturaux comme font les geindres d'Europe ou les pileurs de café kabyles; leurs pas et leurs efforts se rythment sur ce gémissement saccadé.

Dans le Royaume Central, où les associations sont si fortement organisées, les ouvriers, de même que les autres classes de la société, ont su se grouper en corps de métier : pour maintenir le niveau des salaires, ils se mettent en grève ou même fondent des associations de production; grâce à leur esprit de solidarité, à leur admirable discipline volontaire, qui va jusqu'à l'acceptation tranquille du suicide par la faim, ils finissent presque toujours par l'emporter. Leur force est si bien établie, qu'en maints endroits les patrons n'acceptent même pas la lutte : les ouvriers fixent eux-mêmes le modique taux des salaires au commencement de chaque saison industrielle, et, quels qu'ils soient, ces prix sont fidèlement payés.

On ne peut douter qu'ils ne soient à même de s'emparer facilement de tout l'outillage industriel, s'ils veulent bien faire trêve aux rivalités de leurs corps de métier, qui forment autant de sociétés fermées, ennemies les unes des autres.

Organisées en maîtrises, les diverses associations n'accueillent les apprentis que pour les faire passer pendant deux ou trois ans par une véritable servitude; elles constituent une sorte d'aristocratie, au-dessous de laquelle grouille la foule des individus sans droits, obligés de s'ingénier pour vivre en dehors des cadres de la société régulière. En temps ordinaire, les plus heureux parmi ces déclassés sont les mendiants de profession. Comme les négociants et les ouvriers, ils sont groupés en associations reconnues, ayant leurs statuts, leurs fêtes et banquets.

Il faut s'attendre à voir « chavirer » l'organisation ouvrière de la Chine, dès l'installation de la grande industrie dans le pays du Peï ho, du Hoang ho, du Yangtze, du Si kiang. En Extrême Orient comme en Extrême Occident, elle amènera les biens et aussi les maux qui lui font cortège, et surtout, avant qu'il soit bien longtemps, la hausse des salaires.

Dans l'instant présent, on peut dire que la Chine dispose « de bons charpentiers, de briquetiers lents à l'ouvrage, d'excellents tailleurs de pierre, de fort bons terrassiers, de médiocres forgerons, de mauvais ouvriers métallurgistes, de mineurs tout juste passables ».

*VI INDUSTRIES EUROPÉENNES EN CHINE*

Or, il n'est pas exact de dire que l'industrie européenne va s'installer en Chine : elle y a déjà pris pied, autour de quelques grandes villes, et ne tardera guère à envahir aussi la campagne, au long des chemins de fer dont l'Occident s'efforce de sillonner l'Orient Extrême.

Comme le fait observer, entre autres, Émile Jung, c'est l'État chinois lui-même qui lui a ouvert la carrière en se faisant installer par des ingénieurs européens, ici des arsenaux, là des chantiers, là des frappes de monnaie : ainsi les Monnaies de Nanking, de Peking, de Tientsin, de Canton, de Moukden (en Mandchourie); les arsenaux de Tientsin, Changhaï, Hoang pou (Whampoa), Nanking, Outchang, Foutcheou, Kirin (en Mandchourie); les chantiers de Tientsin, Changhaï, Foutcheou; à quoi l'on doit ajouter les forges et la manufacture d'armes de Hañyang, celle de Lantcheou, la fabrique de wagons de Toungtchang; toutes œuvres civiles et

surtout militaires, d'ingénieurs anglais, français, allemands, la plupart envoyés par des établissements de célébrité universelle : usines Armstrong, le Creusot et Essen, où règne Krupp.

Mais, une fois ces établissements « montés », les Chinois ont cru pouvoir se passer des Européens et, comme il fallait s'y attendre, arsenaux, chantiers, Monnaies ont fortement périclité, dans les mains incapables (ou coupables) des mandarins. Des sommes énormes dépensées pour rien, et la nécessité de « radouber » ces grands établissements, si l'on ne veut qu'ils se perdent, c'est à peu près tout le bénéfice de ces entreprises, dont quelques-unes vraiment trop « guerrières » pour le pacifique Jean le Chinois.

Dans le domaine purement industriel, le renouveau date de 1896, du traité sino-japonais de Simonoseki, en vertu duquel, par un article spécial, le Japon obtint le droit longtemps refusé, d'importer des machines en Chine; droit qui s'étendit naturellement aux Européens.

L'industrie « civile » des Européens en Chine, par opposition à l'industrie « militaire et navale » du début, s'exerce principalement sur les cotonnades et les lainages.

Les filatures de coton se sont fondées immédiatement et développées très vite : tellement qu'elles comprenaient déjà en 1900 500 000 broches en quatorze filatures contre les 105 000 broches de 1896. La moitié de ces établissements, nés de capitaux anglais, allemands, français, ont leur centre à Changhaï, lieu d'élection tout indiqué, d'une part à cause du voisinage des plus riches districts cotonniers de la Chine, d'autre part à cause du bas prix de la main-d'œuvre, sans compter l'admirable facilité des communications, tant par mer que par terre, fleuves, rivières et canaux. L'autre moitié s'est installée dans divers ports à traité, Ning p'o, Tching-kiang, Hañkoou, Outchang, Foutcheou, celles-ci, presque toutes, du fait de capitalistes chinois. Ces entreprises ont lutté jusqu'à ce jour et luttent encore contre de grandes difficultés, telles que l'inhabileté des ouvriers et des contremaîtres chinois, qui ne sont pas devenus subitement des professionnels, contre la qualité inférieure du coton, la difficulté de se le procurer, la concurrence de l'Inde, du Japon, et déjà les grèves ont fait leur apparition.

La « noble feuille du mûrier » a suscité non moins rapidement des usines européennes : rien qu'en une seule année, dit Jung, le nombre des filatures de soie s'est élevé à Changhaï de deux à vingt; Changhaï compris, il y en a trente-trois dans la Chine centrale, et vingt à Canton.

Mais le reflux a suivi le flux : par suite de la mauvaise qualité de la plupart des cocons, et par conséquent de l'infériorité de la soie produite, par suite également de la concurrence du Japon, la moitié de ces filatures, presque toutes dues au capital chinois, se sont fermées depuis ces débuts enthousiastes et pleins de promesses.

Les Européens n'ont pas encore monté de grands établissements métallurgiques en Chine; ils se réservent de le faire, la crise actuelle passée, les mines concédées et les chemins de fer mettant ces mines en relations faciles avec les grandes villes et la mer. On ne peut guère citer que les forges d'Hañyang; or, si elles ont un directeur et des contremaîtres européens, le propriétaire est chinois, les ouvriers aussi.

Chinoises également de nombreuses fabriques d'allumettes que leur bas prix fait préférer aux allumettes japonaises, qui sont de beaucoup meilleures. Et nombre d'établissements industriels de toutes sortes, qui sont européens de nom, en apparence, et sont réellement chinois par les capitaux, et bien entendu, par les ouvriers. Quant au personnel dirigeant, il y a tout intérêt pour les « fils de Han » eux-mêmes, qu'il soit fourni par l'Europe, en tant que plus instruit, plus scientifique, procédant avec plus d'ordre, et moins accessible, dit-on, à la corruption et au péculat.



# CHAPITRE QUATRIÈME

## COMMERCE CHINOIS

I. VICISSITUDES DU COMMERCE DE LA CHINE AVEC L'ÉTRANGER. || II. L'ANGLETERRE SUR MER, LA RUSSIE SUR TERRE. || III. LES 36 PORTS A TRAITÉ. || IV. COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA CHINE. || V. LA SOIE, LE THÉ, L'OPIUM.

*I*
*VICISSITUDES DU COMMERCE DE LA CHINE AVEC L'ÉTRANGER*

INCOMPARABLE comme agriculteur, le Chinois en tant que commerçant ne craint la concurrence de personne. C'est là une supériorité qu'il ne démontre pas seulement dans le « Milieu »; il la prouve partout où le poussent ou le sort ou sa volonté, en Indo-Chine, aux Philippines, à Java, chez les Australiens ou les Yankees, à Maurice, à Natal.

Les Chinois ont, ainsi qu'on le dit, le commerce dans le sang. Comme s'exprime Archibald Colquhoun : « ils sont les vrais, les réels commerçants, les négociants innés; dans toutes les circonstances de la vie, même dans celles qui ont le moindre rapport possible avec le commerce, on peut dire qu'ils pensent en monnaie. Comme les Juifs, ils évaluent tout en argent. Quelque objet qu'on leur montre pour leur instruction ou leur admiration, leur première et leur dernière pensée, c'est : « combien coûte-t-il? » Tout ce que se racontent, tout ce que discutent ouvriers, porteurs, bateliers, paysans, c'est argent, toujours argent.... Moins pour l'argent que pour le plaisir, la passion du marchandage, comme le chat avec la souris, le pêcheur avec le saumon au bout de sa ligne... car si le Chinois est parcimonieux, il n'est pas avare; il est plutôt généreux, au contraire, quand l'humeur lui en prend. »

Dès qu'un Chinois des villes sait compter, lorsqu'il connaît

# CARTE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE DE LA CHINE



les caractères indispensables au minimum de relations et d'affaires, il entreprend gaîment, délibérément un trafic quelconque, et s'y montre d'un sérieux au-dessus de son âge, avec toutes les ruses et déloyautés que souffre ou qu'exige le commerce, mais aussi, du moins la plupart des observateurs le reconnaissent, avec la plus grande fidélité de parole, dès que l'affaire est conclue, et un grand sentiment de la responsabilité qu'il engage.

Puis, homme fait, il devient un de ces commerçants qui ne laissent rien au hasard, un bon calculateur, un assidu qu'entourent des commis non moins assidus et non moins sages; il est d'une politesse exquise, comme tout Chinois conforme à l'esprit de sa race, et aux préceptes de son éducation. Il est aussi d'une patience inaltérable : il lui suffit d'avoir brûlé le matin et de s'apprêter à brûler le soir, sur l'autel de famille, une baguette d'encens au Dieu de la Fortune et d'attendre sans inquiétude ni contention d'esprit la visite d'un client.

Dès que celui-ci se montre au seuil de la boutique, la politesse chinoise reprend tous ses droits : il est accueilli par la formule de bienvenue : « Le grand, le sublime aïeul a-t-il bien dîné? » Puis, s'il y a lieu : « Quel est votre précieux nom pour que j'envoie ces objets à votre noble adresse? » Et aussi : « Si vous voulez bien faire à un infime insecte l'honneur d'accepter de sa main une tasse de thé, je vais vous conduire dans ma pauvre et misérable famille. »

Le malheur c'est que le Chinois étant négociant par excellence, il y a deux fois, cinq fois, dix fois trop de commerçants dans les grandes villes et jusque dans les bourgs; par cela même tout commerce se divise en une foule de sous-commerces, toute affaire qui pourrait se traiter d'homme à homme se complique d'une longue séquelle d'intermédiaires; ce qui vaut dix ou vingt centimes finit par valoir un franc, et les sous-traitants en arrivent à gagner, chacun pour soi, plus que le travailleur et producteur. — C'est le vice universel de la « trituration » des échanges.

Un autre vice que suppose l'habileté commerciale, et qu'elle fait naître chez beaucoup de ceux qui n'y sont pas naturellement enclins, c'est l'esprit de mensonge, tel qu'il se manifeste de mille manières dans le monde entier, par la tromperie universelle du vendeur à l'acheteur ou de l'acheteur au vendeur, par la louange de sa marchandise et le dénigrement de la marchandise étrangère, par la réclame éhontée, par l'abus ou la distorsion des textes de loi, par tout le « maquis » de la procédure commerciale.

Il n'est pas défendu de croire que l'esprit de mensonge qu'on reproche unanimement aux Chinois est en relations étroites avec leur « puissance » commerciale. Sans doute, on ment partout, mais le Chinois, nous dit-on, n'a pas honte d'altérer la vérité; il se pare même assez volontiers d'une tromperie, il la considère comme un bon tour; et tant pis pour qui se laisse prendre! — D'ailleurs solide en tant que payeur, tenant exactement les conventions librement débattues, et fidèle aux échéances.

Si donc on doit louer maintes qualités chez le négociant chinois, jusque parmi les moindres boutiquiers, comme aussi jusqu'aux chefs des maîtresses maisons de banques, il vaut peut-être mieux féliciter les gens du « Milieu » d'avoir mérité le nom de premier peuple paysan du monde.

Le commerce d'un pays aussi riche que la Chine en produits de toute espèce, dont les aires s'entrecroisent diversement, représente sans aucun doute une part considérable des échanges du monde entier, mais il est impossible de l'évaluer, même d'une manière approximative, si ce n'est pour le sel et autres denrées sur lesquelles pèse le monopole du gouvernement. Aux abords des grandes villes, les rivières, les canaux sont couverts de bateaux qui se succèdent en interminables convois; les portages, chemins revêtus de glaise, sur lesquels des attelages de bœufs traînent les canots d'un canal à l'autre, ressemblent parfois à des champs de foire; les routes fréquentées des montagnes entre les versants opposés sont parcourues chaque jour par des milliers d'individus. Le nombre des bateliers et des porteurs, qui servent d'intermédiaires au trafic intérieur, s'élève certainement à plusieurs millions d'hommes : tous les voyageurs ont été émerveillés du fourmillement des sanpans et des jonques.

La Chine se suffisant presque entièrement, grâce à la diversité de ses produits, a pu longtemps limiter son commerce extérieur au chargement de quelques navires. Ce n'est pas qu'en principe la nation se refusât à trafiquer avec les étrangers; bien au contraire : les Arabes, les Malais, les habitants de l'Indo-Chine avaient toujours commercé librement dans les ports du midi de l'empire, et lorsque les Portugais apparurent, en 1516, à l'entrée de la rivière de Canton, ils furent parfaitement accueillis. Nul doute que le territoire ne leur eût été ouvert comme il l'avait été au Moyen âge à tous les voyageurs hindous, arabes, européens qui s'étaient présentés isolément. Mais les Portugais, puis après eux les Espagnols, les Hollandais, les Anglais, arrivaient presque en conquérants, sur des

navires de guerre, la menace à la bouche et la main sur la mèche des canons.

Dès la troisième visite des Portugais, en 1518, des conflits éclatèrent, et bientôt il ne se passa guère d'année sans que les « barbares étrangers » ne commissent des actes sanglants, justifiant le nom que les Chinois leur avaient donné. En outre, ils guerroyaient entre eux. Les habitants du royaume Central, voyant dans tous ces visiteurs des gens d'une même nation, se demandaient avec stupeur pourquoi ces compatriotes s'enlevaient réciproquement vaisseaux et marchandises; ils ne trouvaient en eux qu'une race sanguinaire et sans foi, que tous les enfants de Han devaient éviter avec soin.

Les ports se fermèrent aux étrangers, ou du moins on ne les reçut qu'en leur imposant des restrictions gênantes et de honteuses formalités. Pour se préserver du contact des Européens, la Chine se faisait inaccessible. « Les barbares sont tels que des bêtes et ne doivent pas être gouvernés d'après les mêmes principes que les citoyens »; ainsi s'exprimait un document officiel traduit par Prémare. « Essayer de les diriger par les grandes maximes de la raison, ce serait vouloir aboutir au désordre. Gouverner les barbares par l'arbitraire est la vraie méthode, et le meilleur moyen de les gouverner. »

Le commerce de l'opium vint ajouter de nouveaux griefs à ceux que le gouvernement de Peking avait déjà contre les Européens. L'usage de cette drogue ne se répandit en Chine que vers la fin du siècle dernier, époque à laquelle il était encore importé comme simple « médicament ». Dès 1800, l'empereur lança une proclamation pour défendre à son peuple d'échanger son argent contre la « vile ordure », mais le mal était déjà fait et le poison se répandait avec une rapidité irrésistible : la Compagnie des Indes avait déjà pour complices des millions de fumeurs, et parmi eux la plupart des mandarins chargés officiellement de mettre un terme au trafic. La contrebande de l'opium s'accroissait d'année en année, au grand détriment du trésor impérial; l'exportation des thés et des soies restant très inférieure à l'importation de l'opium, l'argent du Royaume Central s'engouffrait « dans les profondeurs insatiables des régions transmarines ».

A la fin, le gouvernement chinois exaspéré eut recours à la force; en 1839, tous les étrangers établis à Canton, au nombre de 275, furent emprisonnés, et le commissaire britannique ne put acheter sa liberté et celle de ses compatriotes qu'en livrant au vice-roi Lin, pour être détruites, plus de vingt mille caisses d'opium appartenant à ses nationaux et représentant une valeur d'au moins 50 millions de francs.

Ce fut le signal de la « guerre de l'opium ». En 1841, les Anglais s'emparèrent de l'archipel de Tchousan, puis des forts de la rivière de Canton. L'année suivante, Ningp'o et Tchingkiang étaient pris, l'entrée du Yangtze kiang était forcée, et l'Angleterre dictait un traité à la Chine devant la cité de Nanking. La convention abolissait le monopole des douze *hong*, intermédiaires auxquels les commerçants étrangers avaient dû s'adresser jusqu'alors, et donnait à la Grande-Bretagne, outre une forte indemnité de guerre, l'île de Hongkong en toute propriété; désormais cinq ports devaient être ouverts au commerce des nations occidentales, Canton, Amoï, Foutcheou, Ningp'o et Changhaï, mais il restait interdit à tout navire britannique de remonter la côte au nord de l'estuaire du Yangtze kiang.

Toutefois les dures conditions du traité ne furent point observées; la résidence dans le port de Canton finit par être interdite aux étrangers, et certains monopoles furent rétablis; de leur côté les Anglais, les Français, les Américains exigeaient de nouvelles concessions.

Une deuxième guerre éclata en 1857 entre la Chine et les deux puissances occidentales, l'Angleterre et la France. Canton fut reprise, et les vaisseaux européens entrèrent dans la rivière de Peking; mais la paix, rapidement conclue et signée à Tientsin en 1858, ne fut qu'une paix boiteuse, et déjà l'année suivante il fallut tenter de nouveau l'entrée du Peï ho, cette fois sans succès; c'est en pénétrant pour la troisième fois dans le fleuve, en 1860, que la supériorité des armes de l'Occident fut définitivement établie; les troupes anglo-françaises prirent d'assaut les forts de Takoou, battirent en rase campagne l'armée que commandait le Tartare Sangkolinsin et campèrent devant Peking. Bien plus, les alliés infligèrent la honte au gouvernement impérial de le protéger contre les rebelles et de reconquérir pour son compte les cités riveraines du Yangtze kiang, occupées par les Taïping. En vertu du traité de 1860, de nouveaux ports furent ouverts au commerce européen, et en 1878, sans qu'il fût nécessaire cette fois de donner la voix au canon, la cour de Peking dut, en expiation du meurtre de Margary, accorder aux négociants européens l'autorisation de choisir d'autres marchés sur le littoral.

Il y eut dès lors dix-neuf ports de mer ou de rivière ouverts au commerce étranger, avec leurs annexes, et sans compter les villes d'escale comme Nganking, Tatoung, Hañkoou, Chazi, et des terrains concédés aux « Barbares de l'Occident », d'où leur nom de « concessions », pour une période de quatre-vingt-

dix-neuf ans, avec nombreux droits et privilèges, tels que celui de l'extranéité, bref, on peut le dire, des États gênants dans l'État gêné.

Depuis lors, d'autres ports, en grand nombre, sont devenus eux aussi des ports à traité, et nul doute qu'il y en aura de plus en plus à la suite de la guerre du « tournant du siècle », si même ils ne sont pas tous ouverts au trafic de toutes les nations.

*II L'ANGLETERRE SUR MER, LA RUSSIE SUR TERRE*

Jusqu'à ces dernières années, ces ouvertures de ports profitaient presque exclusivement à la Grande-Bretagne; son commerce y était tout à fait prépondérant; son action politique, décisive; son prestige, immense, et les autres nations de l'Europe, la France notamment, n'y étaient aux yeux des Chinois que ses pâles satellites.

Mais les choses ont bien changé récemment : il est vrai que les Anglais se sont substitués aux Japonais dans le port fortifié de Weï-Haï Weï, non loin de la commerçante Tchefou; mais la Russie occupe Port-Arthur, l'Allemagne s'est installée à Kiaotcheou, les Japonais à Formose, la France et l'Allemagne tiennent garnison à Changhaï, à côté des Anglais qui ne cachaient pas leur ferme volonté de dominer exclusivement ce port et tout le fleuve Yangtze kiang, et tout le bassin de ce fleuve, « cœur » et « fleur » de la Chine.

Les nations maritimes de l'Europe autres que l'Angleterre n'étaient donc, comme on n'a pas craint de s'exprimer plus haut, que les pâles satellites de la Grande-Bretagne, mais les Chinois n'avaient garde de considérer leurs voisins les Russes comme des subordonnés et valets des Anglais; ils ne « révéraient » et n'appréhendaient pas moins la « silencieuse » Russie que la « perfide » Albion.

Et la Russie suivait ses voies continentales avec autant de persévérance que l'Angleterre ses voies maritimes.

Si jusqu'à maintenant sur la frontière de terre, au sud et au sud-ouest de l'empire Jaune, le manque de voies de communications faciles ont empêché l'établissement d'un marché international, la Russie a depuis nombre d'années des consulats et des entrepôts dans les villes dzoungares et mongoles, à Tchougoutchak, à Kobdo, à Ouliasoutaï, surtout à Ourga; elle dispose librement de la route postale de Kiakhta à Tientsin par Kalgan et Siouan hoa; elle a le droit d'installer ses agents aux deux extrémités de la route qui traverse les solitudes du

Kansou mongol, à Tourfan et à Soutcheou, près de la « Porte du Jade »; elle rouvre à son profit l'ancienne voie transcontinentale entre l'Orient et l'Occident.

Voisine de l'Empire Chinois sur un espace de plusieurs milliers de kilomètres, la Russie avait sur les puissances européennes, l'immense avantage de pouvoir agir d'une manière continue pour l'accroissement de son influence; grâce aux populations intermédiaires, formant la transition ethnologique de l'une à l'autre nation; elle comprenait bien mieux le caractère chinois et savait obtenir par la douceur et la ruse ce que les Occidentaux cherchaient à conquérir par la violence. La Russie n'a pas eu besoin d'entrer en guerre pour se faire concéder la rive gauche de l'Amour et tout le littoral de la Mandchourie, jusqu'à la racine de la Corée, et pour importer ses marchandises en ne payant que les deux tiers des droits exigés des autres nations.

Tous ces avantages « terrestres » concédés à la Russie, en même temps que les avantages « marins » accordés aux autres « Barbares d'Occident », ne sont rien à côté des libertés qu'elle a prises récemment, peut-être avec secrète connivence de la Chine, en Mandchourie et en Mongolie, pour ne rien dire du Tibet. Sans qu'il y paraisse, l' « ours » est en train de terrasser la « baleine ».

*III*
*LES*
*36 PORTS*
*A TRAITÉ*

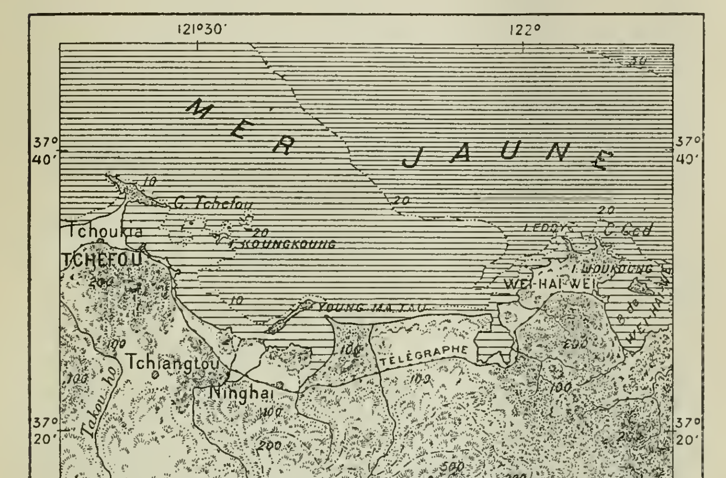
A l'origine des événements qui semblent devoir livrer la Chine entière aux entreprises des Européens, à leurs industries, à leur négoce, et non plus seulement à leurs missions, trente-six ports étaient des « ports à traité », accessibles au commerce international, à savoir :

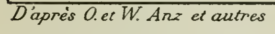
Nioutchouang, hors de la Chine des dix-huit provinces, en Mandchourie : ainsi nomme-t-on ce port à traité d'après une ville estimée à 60 000 âmes, située dans l'intérieur des terres; mais il s'appelle réellement Yingtze ou Yinkoa, à la rive du golfe du Liaotoung, à l'embouchure du Liao ho, fleuve de 1 000 kilomètres né dans la Mongolie méridionale et renforcé des torrents du Petchili et de la Mandchourie. Yingtze, bien que situé sous le parallèle de Naples, a le grand tort d'être bloqué par les glaces durant quatre ou cinq mois chaque année.

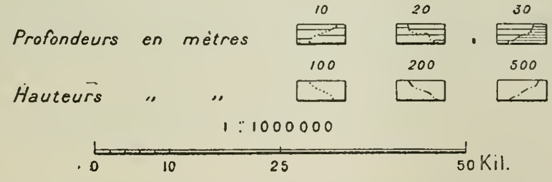
Kintcheou, également hors de la Chine propre, en Mandchourie, est un port double, sur un étroit pédoncule rattachant

la presqu'îlette de Port-Arthur, le Liaoutie chañ, au reste de la presqu'île de Liaotoung; à l'ouest, port sur le golfe de Liaotoung; à l'est, port sur la baie de Corée; roches à l'entrée, et quelques glaces encore, bien que sous une latitude calabraise et

Fig. 21. — Tchefou et Weï-Haï-Weï.




presque sicilienne. Kintcheou, à 50 kilomètres seulement de Port-Arthur, et Nioutchouang aussi, peuvent être considérés d'ores et déjà comme des ports russes.

Mais les textes officiels des traités ne servent guère qu'à déguiser le vrai. Des ports officiellement ouverts, tels que Port-Arthur et Talien-wan, ne le sont qu'à demi ou peuvent être fermés quand il conviendra aux Russes, tandis que des

ports, où les étrangers ne sont point officiellement admis, sont pourtant disputés par eux, envahis, changés par eux en entrepôts et en forteresses. Tel est le port de Thing-ouang-tao, situé tout près du poste stratégique d'importance capitale qui occupe l'extrémité de la Grande Muraille, Chañ haï kouan. Anglais, Russes, Allemands et Japonais se le disputent, se donnant à eux-mêmes les concessions qu'ils se feront accorder officiellement plus tard. Peking est aussi devenu de fait un port ou plutôt un poste ouvert, en dépit de toutes les conventions antérieures. D'autre part, si l'on s'en tient à la lettre des traités, Louichoun kou, c'est-à-dire Port-Arthur et sa voisine Talien-wan, devenue Dalniy pour les Russes, sont censés officiellement être des ports chinois, simplement concédés en bail aux amis et alliés de Russie;

Tientsin, en Petchili, la grande ville du Nord, le port de Peking, la cité du fleuve Peï ho, en même temps que du canal impérial;

Tchefou en Chañtoung, à peu près en face de Port-Arthur, à l'ouest de l'anglaise Weï-Haï Weï, devant les flots où se séparent les eaux de la mer Jaune, de la baie de Corée, du golfe de Petchili. La baie de Kiaotcheou, sans être énumérée parmi les ports à traité, n'en est pas moins un port de la Chine, quoique appartenant de fait à l'Allemagne : c'est même le point vers lequel le commerce allemand compte faire converger le principal trafic du Chañtoung et du Petchili;

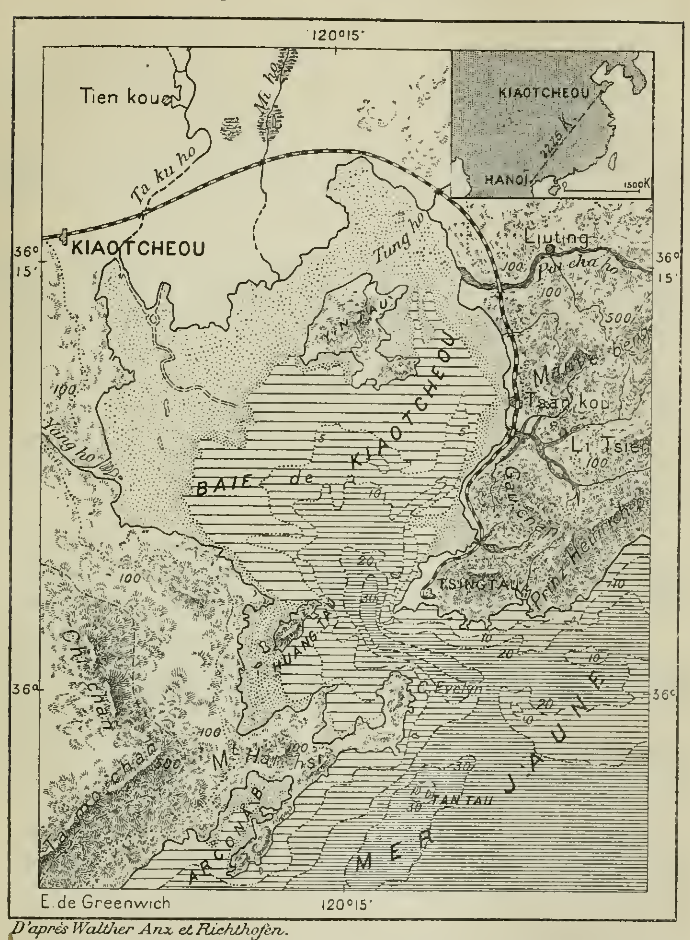
Yitcheou fou, en Chañtoung, au sud des monts de la presqu'île, sur le Yi ho, qui se dirige vers la dépression du Grand Canal, ici lacustre et marécageuse; on estime que sa situation commerciale est avantageuse et les Allemands se disposent à en profiter : il n'y a guère que des mahométans dans cette ville murée de 5 500 mètres de tour;

Changhaï, en Kiangsou, l'un des entrepôts du monde, le port « princeps » du bassin du Yangtze kiang, dans le delta de ce maître fleuve;

Soutcheou, en Kiangsou, la grande, la joyeuse, l'illustre cité, sur une coulée du fleuve dont le cours a été accaparé par le Grand Canal;

Tchingkiang, en Kiangsou, la place marquée pour tant d'échanges, là où le Grand Canal recommence, à la rive droite

Fig. 22. — Baie de Kiaotcheou.




*D'après Walther Anz et Richthofen.*

Profondeurs en mètres — 5, 10, 20, 30

Hauteurs en mètres — 100, 500

1 : 500 000

0 5 10 15 20 Kil.

du Yangtze, non loin de l'endroit où il se termine sur la rive gauche;

Wouhou, en Nganhoeï, l'une des cités trafiquantes bordant le fleuve Bleu, qui est ici navigable aux lourds bateaux à vapeur;

Kiukiang, en Kiangsi, à la rive droite de ce même Bleu, dans l'heureuse contrée où lui arrive le déversoir du lac Poyang qui, lui-même, a reçu toutes les eaux de la province;

Hañkoou en Houpe, l'emporium central de la Chine, à la rencontre du Bleu et de la puissante rivière Hañ, qu'animent tout du long d'innombrables sampans et d'innombrables jonques;

Yotcheou, en Hounan, à la rive droite du « fleuve magnifique », là où il s'ouvre au déversoir de ce lac Toungting dont le bassin embrasse tout le vaste territoire « hounanais »;

Chazi, en Houpe, sur la rive gauche du Yangtze, en même temps qu'en relations aisées par canaux et canots, avec la rivière Hañ et le lac Toungting;

Itchang, en Houpe, au terme de la navigation aisée du fleuve central du « Milieu », mais non pas au bout de son accessibilité par jonques, bateaux plats, canonnières;

Tchoungtcheng fou, en Setchouan, un grand port du fleuve Bleu dans la plus grande province de tout l'Empire, celle qui recolonise le plus les pays ravagés par les rebellions;

Hangtcheou, en Tchekiang, l'une des anciennes capitales de la Chine, et la plus belle de toutes, sur un estuaire qui fut en son temps la fin du Yangtze;

Ningp'o, en Tchekiang, à cinq lieues de la mer de Chine, sur un fleuve à marée où la Lusitanie envoya des vaisseaux dès le premier quart du XVI[e] siècle;

Wentcheou, en Tchekiang, au bord d'un estuaire achevant une rivière dont les branchements drainent le midi de la province;

Founing fou, en Fo'kien, sur une de ces baies qu'on proclame « incomparables », mais avec peu de pays libre en arrière, la montagne y bloquant de près la côte;

Foutcheou, en Fo'kien, la fameuse ville « navale », à quinze lieues de la mer, sur le fleuve du Min.

Amoï, en Fo'kien, le port depuis tantôt quatre cents ans fréquenté par les Européens et le lieu d'embarquement d'émigrants innombrables, pour tous les pays où vont travailler et trafiquer des coulis;

Chachañtoou ou Swateou, en Kouangtoung, sur un fleuve à marée, au voisinage de la mer, lieu de départ de dizaines de milliers d'émigrants par an;

Kaoloung, en face de l'île de Hongkong; à retirer de la liste des trente-six, puisque en réalité elle n'est plus chinoise politiquement, l'Angleterre ayant obtenu de la Chine la cession de cette ville et de son territoire par bail de 99 ans de durée;

Lappa, station douanière dans une île du Konangtoung, en face de Macao la portugaise;

Canton, en Kouangtang, sur sa rivière des Perles, en son delta du Si-Kiang, la capitale commerciale et sociale des Chinois méridionaux;

Kioungtcheou, la capitale de l'île d'Haïnan, ou plutôt le port de cette capitale, à une petite distance au bord de la mer, Kioungtcheou proprement dit étant une ville continentale, sur un fleuve à marée;

Pakhoï, en Kouangtoung, à la rive septentrionale du golfe du Tonkin, pour ainsi dire dans la banlieue de l'Indo-Chine française;

Sanchouï, en Kouangtoung, à l'origine du delta du fleuve Si-Kiang, dans la banlieue commerciale de Canton;

Outcheou, en Kiangsi, sur le cours plus ou moins aisément navigable du Si kiang;

Tounghing, en Kouangsi, près de la mer, au voisinage de Mon Kaï, ville de l'Indo-Chine française;

Longtcheou, en Kouangsi, dans le bassin du Si kiang, à proximité de la frontière du Tonkin, sur une voie ferrée venant de Hanoï;

Hokeou, en Yunnan, sur le Fleuge Rouge, simple faubourg de Laokaï, ville du Tonkin : Hokeou est le Song fong des Tonkinois;

Moungtze, cité yunnanaise de grande altitude, sur un plateau des montagnes, à la gauche du Fleuve Rouge;

Semao, ville du Yunnan méridional, en pays de montagnes, à quelque distance de la rive gauche du Mékong, non très loin de l'endroit où ce maître fleuve passe dans l'Indo-Chine française;

Momeïn ou Teng Yué, tout à l'occident du Yunnan, à proximité des frontières de l'Indo-Chine anglaise.

Ainsi, quatre sur le littoral de la Chine du nord; un dans le continent du Chañtoung, sur le versant du Canal Impérial; dix sur le Fleuve Bleu et dans son delta; douze sur le littoral du sud-est et du sud; un dans l'île d'Haïnan; deux dans le delta du Si kiang et deux autres dans son bassin; un sur le Fleuve Rouge; trois en « pleine terre », aucunement ports, simples places de commerce près de la ligne de rencontre du Yunnan et de l'Indo-Chine; plus un autre port continental, dont il n'y a pas lieu de s'occuper ici, Yatoung, à la frontière du Tibet et du Sikkim (Inde).

*IV*
*COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA CHINE*

L'ensemble du commerce de la Chine avec les pays étrangers a presque trois fois décuplé depuis l'ouverture des ports.

En voici l'ascension graduelle depuis la guerre anglo-chinoise, qui a fait la première brèche à la muraille de prohibition dont le « Milieu » s'était entouré :

| | IMPORTATION | EXPORTATION | TOTAUX |
|---|---|---|---|
| | Francs | Francs | Francs |
| 1836 à 1842 (moy. ann.) | 60 510 000 | 69 350 000 | 129 860 000 |
| 1844 . . . . . . . . . . | 135 000 000 | 72 035 000 | 207 034 000 |
| 1855 . . . . . . . . . . | 286 600 000 | 383 600 000 | 670 290 000 |
| 1879 . . . . . . . . . . | 616 705 680 | 542 109 470 | 1 158 815 150 |
| 1890 . . . . . . . . . . | 881 000 000 | 357 000 000 | 1 238 000 000 |
| 1899 . . . . . . . . . . | 995 460 000 | 736 151 000 | 1 731 611 000 |

Tous chiffres qui ne sont qu'une approximation plus ou moins éloignée de la vérité, pour bien des raisons : d'abord

on n'y compte pas le transit et le trafic par les jonques chinoises qui font l'intercourse avec le Japon, l'Indo-Chine, les îles de la Sonde; l'exportation comprend beaucoup de réimportations, etc., etc. Les comptes commerciaux des nations européennes prêtant à contradictions et souvent fort entachés d'erreurs, il n'en est pas autrement, ou il en est encore plus des comptes chinois, encore que les douanes aient des Européens, des Anglais pour directeurs.

Il y a vingt ans, certains calculateurs estimaient déjà à trois milliards de francs l'ensemble des ventes et des achats qui se faisaient dans les ports de la Chine : soit seulement 7 à 8 francs par tête de Chinois, somme presque insignifiante en comparaison des échanges que d'autres pays font avec les nations étrangères.

Le mouvement des navires, entrées et sorties s'est accru dans la même proportion que le trafic, mais les bâtiments à voiles des Européens ont été presque entièrement remplacés par les bateaux à vapeur. Des services réguliers de paquebots se font de port à port tout le long de la côte, et dans le Yangtze, d'escale en escale, jusqu'à Itchang, au-dessous des rapides, et bientôt, sinon déjà, bien au-dessus. Comme on peut croire, d'autres services, anglais, allemands, français, japonais, américains, etc., unissent Hongkong, Changhaï et autres ports au reste du monde.

Naguère presque tout ce trafic se faisait sous pavillons étrangers, presque exclusivement sous pavillon anglais; mais les négociants chinois — favorisés par Tsaï chin, le Dieu du commerce, dont ils ont tous l'image, — prennent une part de plus en plus considérable au transport des échanges. Maîtres du trafic de détail par leurs jonques à faible tirant d'eau, qui pénètrent dans toutes les criques du littoral, ils s'emparent aussi peu à peu du grand commerce et se lancent dans les spéculations hardies : plus sobres que les Européens, plus modestes dans leurs appétits de gain, plus avisés dans la discussion des affaires, quoique beaucoup plus respectueux de la parole donnée, mieux servis par les intermédiaires du pays, plus solidaires les uns des autres, connaissant tous les lieux de production et possédant déjà des correspondants de leur race dans la plupart des pays étrangers, rompus de père en fils à toutes les finesses de l'agiotage et de la spéculation, habitués dès leurs jeux d'enfance à parler la langue des marchands, initiés à tous les mystères des banques, avec lettres de change, virements et billets à ordre, les commerçants chinois ont vite appris les secrets des comptoirs européens, et déjà dans plu-

sieurs des ports ouverts, c'est sous pavillon chinois que se font toutes les expéditions.

Tout ce qu'ont perdu, tout ce que continuent à perdre certains pavillons européens, la marine chinoise en a profité et en profite. La forme des jonques, si lourdes et si lentes, se rapproche peu à peu du type des embarcations européennes. Non seulement les bâtiments de commerce, mais aussi les bateaux de pêcheurs se pourvoient d'une quille et se calfatent d'étoupe et de goudron; quelques-uns se gréent de voiles anglaises, et presque tous ont remplacé les nattes de bambou par des toiles que l'on trempe dans une décoction d'écorce de palétuvier pour les préserver de la pourriture et de l'humidité. Les pêcheurs se hasardent au loin, malgré les menaces de typhons; même les marins du « Grand et Pur Empire », se rappelant que leurs ancêtres connaissaient la boussole depuis au moins 2 000 années, quatorze siècles avant les Européens, ne craignent pas de se montrer hors des mers chinoises, dans les ports des Philippines et de la Sonde, à Singapour, dans l'océan Indien, en Australie, aux îles Sandwich, à San Francisco, en Angleterre; des compagnies de navigation, exclusivement dirigées par des Chinois, ont acheté des bateaux à vapeur pour naviguer avec l'Asie et l'Amérique.

Des centaines et peut-être des milliers de jonques inscrites sur les registres comme étant au service des commerçants étrangers sont en réalité des bâtiments chinois. Afin d'éviter le payement de droits que les officiers de douane réclament devant chaque port, et de n'avoir qu'une seule taxe à payer au lieu d'arrivée, afin surtout d'échapper aux exactions des mandarins, les capitaines des embarcations se font souvent donner des papiers constatant qu'ils sont au service des négociants d'Europe.

De même, lorsque le gouvernement met des jonques en réquisition pour le transport du riz nécessaire à la capitale, il suffit d'acheter un certificat de location dans les bureaux des marchands étrangers pour échapper au service de l'État : tel négociant sans affaires, qui ne charge pas un seul bateau de ses propres marchandises, est censé noliser une centaine de bâtiments et se fait payer chèrement la complaisance de sa signature.

Deux tableaux montrent ci-dessous le progrès de la navigation dans l'ensemble des ports chinois, comme aussi l'avance ou le recul de certains pavillons, et notamment l'avance du pavillon chinois.

**Mouvement de la navigation en 1879 dans les ports chinois ouverts au commerce étranger.**

| | NAVIRES | JAUGE | POUR 100 |
|---|---|---|---|
| | | tonnes. | |
| Long cours | 4 142 | 3 241 014 | |
| Cabotage | 17 267 | 10 686 207 | |
| Ensemble | 21 409 | 13 927 221 | |
| Pavillon anglais | 10 609 | 8 126 000 | 58 |
| — chinois | 6 632 | 4 333 660 | 32 à 33 |
| — allemand | 1 907 | 721 046 | 5 |
| — américain | 931 | 270 632 | 2 |
| — français | 164 | 155 935 | 1,2 |
| — japonais | 157 | 138 208 | 1 |
| Autres pavillons | 709 | 162 640 | 1 |
| | 21 409 | 13 927 221 | |

**Ce même mouvement en 1899.**

| | NAVIRES | JAUGE | POUR 100 |
|---|---|---|---|
| | | tonnes. | |
| Vapeurs | 52 720 | 37 794 440 | |
| Voiliers | 12 698 | 1 473 890 | |
| | 65 418 | 39 268 330 | |
| Pavillon britannique | 25 350 | 23 338 230 | 59 |
| — chinois | 31 009 | 9 349 247 | 23 à 24 |
| — allemand | 2 078 | 1 854 246 | près de 5 |
| — japonais | 3 712 | 2 839 741 | plus de 7 |
| Autres pavillons | 3 269 | 1 886 866 | 5 |

D'où il ressort que le pavillon japonais a relativement gagné plus que tous les autres; que l'américain ne compte plus guère, pas plus que le français, et qu'on les a rangés tous les deux dans la catégorie banale des « autres »; que le pavillon chinois a doublé en chiffre absolu, mais perdu en chiffre proportionnel; que le pavillon anglais est resté presque stationnaire, avec légère avance toutefois.

En comparant, non plus à vingt ans de distance, mais en mettant les dernières années à côté l'une de l'autre, on

observe surtout l'avancement des Japonais et des Allemands, principalement des Japonais : c'est en effet dans ces ultimes années que ces deux nations ont le plus développé leurs transactions avec la Chine.

La « nationalité » du commerce ne va pas toujours de pair avec celle des marchandises et les tableaux ci-dessus ne concordent pas avec les tableaux ci-dessous, qui donnent la part de chaque pays dans le trafic extérieur du « Milieu » en 1879 et en 1899; sans compter que les transactions par voie de terre donnent à la Russie un rang que ne lui attribueraient pas ses seules transactions maritimes.

**Commerce de la Chine avec les divers pays en 1870.**

| | | FRANCS | POUR 100 |
|---|---|---|---|
| Angleterre | 348 430 120 | | |
| Hongkong | 545 331 760 | | |
| Inde anglaise | 189 206 270 | 1 098 287 150 | près de 78 |
| Australie | 15 319 000 | | |
| Europe occidentale | | 89 264 050 | près de 8 |
| États-Unis | | 86 305 920 | 7 à 8 |
| Japon | | 37 872 470 | 3 à 4 |
| Russie, par Kiakhta | | 29 912 020 | 2 à 3 |
| Autres | | 17 173 540 | |
| | | 1 358 815 150 | |

**Commerce en 1899.**

| | | FRANCS | POUR 100 |
|---|---|---|---|
| Angleterre | 203 506 624 | | |
| Hongkong | 714 181 920 | | |
| Singapour | 22 101 280 | 1 071 807 088 | 62 |
| Inde anglaise | 126 493 920 | | |
| Amérique anglaise | 5 523 344 | | |
| Europe occidentale | | 138 879 360 | 8 |
| Japon | | 199 832 720 | 11 à 12 |
| États-Unis | | 165 346 000 | 9 à 10 |
| Russie | | 83 017 040 | près de 5 |
| Autres pays | | | |
| | | 1 658 882 208 | |

La comparaison des deux tableaux montre combien le Japon, les États-Unis, la Russie ont développé leurs transactions, et combien celles de l'Angleterre ont reculé.

Il est vrai que le second tableau ne comprend pas l'Australie, dont le commerce avec la Chine doit être mis au compte de l'Angleterre.

N'empêche que la valeur des échanges réelles entre l'empire Anglais et la Chine est fortement majoré par ces documents officiels.

Les statistiques anglaises n'aiment guère à montrer les faits sous leur véritable jour. Albion transporte beaucoup plus qu'elle ne produit, qu'elle ne vend et achète.

Pour combien la France, au vrai du vrai, participe-t-elle aux transactions de la Chine avec les deux mondes? Très peu, « si l'on se fie aux statistiques des douanes chinoises. Mais ces statistiques sont rédigées par des agents anglais. La Mission Lyonnaise les a analysées et elle a constaté que l'énorme supériorité attribuée à l'Angleterre repose en partie sur un simple jeu de chiffres.

« Ces statistiques comptent en effet au profit de la seule l'Angleterre tout le commerce qui se fait par Hongkong. Or, Hong-Kong est l'entrepôt naturel de l'Indo-Chine, de sorte que tout le trafic opéré par notre colonie est enlevé au total français pour figurer au total anglais. En conformant les chiffres à la réalité on voit que, pour 1897, année sur laquelle porte le travail de la Mission Lyonnaise, notre part exacte dans le commerce avec la Chine a été de 228 millions et demi, sur un total de 1 365 millions. Nous y occupons le second rang, assez loin, il est vrai, de l'Angeterre, mais immédiatement après elle. Commerce surtout de matière première : la Chine nous envoie de la soie et l'Indo-Chine lui envoie du riz. Mais commerce croissant rapidement : en 1893 nous n'avions en Chine que 33 maisons de commerce et 786 nationaux; en 1899 nous avions 76 maisons et 1 183 nationaux.

En résumé, la France compte pour un sixième dans le commerce extérieur de la Chine, pour près d'un tiers dans ses emprunts à l'étranger, pour plus d'un tiers dans son réseau de chemins de fer initial, pour une part prépondérante dans les concessions minières de trois à quatre de ses meilleures provinces métallifères : ainsi, dans le Yunnam, toutes les mines, de n'importe quelle nature de la moitié orientale de la province; dans le Kouangtoung, les mines de Kaotcheou, de Lientcheou, de Leïtcheou, soit argent, soit houille; dans le Koeïtcheou des mines de charbon de terre, de fer, de mercure; dans

le Sétchouen, les mines de cuivre, de plomb, d'argent, d'or de la région de Tienchañ et de Maokong, et divers gisements de pétrole; dans le Houpe, les houilles d'Aïnantze et de Youan-Chañ. — Il convient d'ailleurs de dire que dans plusieurs de ces projets ou de ces entreprises, le Français n'est pas seul, qu'il associe ses apports de capital à des apports anglais, chinois ou autres.

C'est beaucoup plus qu'on ne croirait, à juger des faits par le petit bout de la « lorgnette » anglaise.

En 1900, le commerce général de la Chine a été presque égal à celui des années précédentes, malgré la guerre : il s'est tout simplement déplacé et du nord reporté vers le sud. Les importations se sont élevées à 830 700 000 francs et les exportations à 678 000 000 francs. Total, 1 461 700 000 francs. Les recettes de la douane n'ont été que de 15 millions de francs inférieures à celles de l'année précédente.

Voici, en nombres ronds, la part des dix principaux ports à traité dans le commerce de la Chine avec l'étranger en 1899, importations et exportations réunies :

| | FRANCS |
|---|---|
| Changhaï | 469 000 000 |
| Tientsin | 292 000 000 |
| Hañkoou | 253 000 000 |
| Canton | 221 000 000 |
| Nioutchouang | 182 000 000 |
| Swateou (Chachañtoou) | 170 000 000 |
| Tchefou | 106 000 000 |
| Tchoungtcheng | 97 000 000 |
| Tchingkiang | 96 000 000 |
| Wouhou | 76 000 000 |

*V*
*LA SOIE*
*LE THÉ*
*L'OPIUM*

La soie et le thé sont les deux seules denrées d'une importance capitale que la Chine fournit aux nations de l'Occident et au Nouveau Monde.

Tandis que les Chinois exportent de plus en plus leurs soies brutes et leurs soiries, notamment en France, le thé contribue moins qu'antan à l'enrichissement du « Milieu » par les achats de l'étranger.

Ainsi en 1878, la Chine exporta 114 800 000 kilogrammes de thé d'une valeur de 233 886 600 francs, et en 1899 elle n'en a expédié que pour 118 323 440 francs : guère plus de la moitié — la déca-

dence est grande. La seule Russie reste en ceci fidèle à la Chine : elle est sinon voisine — ce qu'elle sera dès livraison du Transsibérien — du moins accessible par terre, sur des routes de caravane, et n'a point d'intérêt à demander son thé à l'Inde, à Ceylan, à l'Indo-Chine anglaise et autres pays, ce que font l'Angleterre et diverses nations qui y trouvent leur profit : d'autant que, paraît-il, le thé « extra-chinois », plus scientifiquement cultivé, plus savamment préparé, vaut mieux que le thé de Chine.

En 1876, l'Empire jaune exporta 5 621 000 kilogrammes de soies diverses et soieries; en 1899 il en a embarqué pour 307 917 680 francs, dont près de 269 millions pour les soies brutes, et près de 40 pour les soieries.

Parmi les denrées naturelles utiles que la Chine demande à ce qui n'est pas le « Milieu », le riz tient la première place, mais si l'on classe ensemble le nécessaire, le superflu, le pernicieux, il n'est plus qu'au second rang, une substance très funeste occupant le premier : l'opium.

Le riz, qu'amènent des vapeurs, et aussi des milliers de jonques, vient du Tonkin, de l'Annam, de la Cochinchine, du Siam; il en a été importé pour à peu près 67 millions de francs en 1899.

Pour l'opium le mouvement des échanges est à l'inverse de celui du thé, dont la Chine exporte de moins en moins, alors qu'elle importe de moins en moins l'opium.

En 1879 les Chinois reçurent de l'étranger, ce qui veut dire ici de l'Inde, pour 274 millions d'opium, contre un peu moins de 135 millions en 1899 : soit, par à peu près, la moitié des achats de vingt années auparavant. Le temps est donc passé où les Anglais, représentés surtout par des négociants juifs et parsis de Bombay, payaient avec la drogue malfaisante la plus grande partie des objets qu'ils se procuraient chez les gens du « Milieu ».

Le vice de l'opium est nouveau dans l'Empire, sauf chez les hommes du Setchouen. Ceux-ci fument en effet l'opium depuis des siècles; mais, vers 1750, la funeste substance était encore inconnue des Chinois du littoral.

Deux Anglais de l'Assam eurent la déplorable idée d'importer l'opium dans la « Fleur du Milieu »; et l'opium devint un des revenus importants de la noble Compagnie britannique des Indes; et après que la Compagnie eut « passé la main » au gouvernement anglais de l'Hindoustan, celui-ci vingtupla

parmi les Chinois la vente de la drogue : 5 540 500 kilogrammes en 1879, contre 303 000 en 1792.

Au beau temps de ce commerce imposé par l'Angleterre, le gouvernement de l'Inde y puisait sans fatigue un excellent revenu par un procédé fort simple : avance de fonds aux fermiers s'adonnant à la culture du pavot dans le Bengale; achat de l'opium à prix fixe; vente aux enchères avec bénéfice moyen de 2 250 francs par caisse. Aujourd'hui la formule commerciale-fiscale est la même, avec moindre profit. L'opium « malwa », qui vient des plateaux de ce nom, dans les États médiatisés de l'Inde méridionale, est frappé, à la frontière, d'une taxe de 1 500 francs.

Ainsi l'opium qui s'exporte de l'Hindoustan en Chine est en entier vendu au nom du gouvernement de l'Inde anglaise et au profit de son trésor; 150 à 200 millions, suivant les années, entrent de ce chef dans le budget indien.

Ce n'est donc point sans de très bonnes raisons que l'on accuse la nation britannique de spéculer sur les vices des Chinois pour les avilir et les empoisonner; les patriotes du Royaume Central ne manquent pas de montrer ceux que l'abus de l'opium a réduits à l'état de squelettes ou dont il a fait des idiots, pour dire aux Anglais qui viennent se poser en civilisateurs : « Gentilshommes, voilà votre œuvre! »

Toutefois on peut se demander s'il est sur la terre une nation, représentée soit par des négociants isolés, soit par son gouvernement, qui puisse se prétendre innocente d'actes de même nature. Que ce soit par les eaux-de-vie, le tabac, le jeu ou tel autre poison matériel ou moral, il n'est point d'État qui ne spécule sur les vices des nationaux ou des étrangers. Le gouvernement de Peking lui-même retire par les droits d'entrée sur l'opium de l'Inde et de la Perse un des revenus les plus sûrs de son budget, et dans presque toutes les provinces de l'Empire les négociants et les mandarins se partagent de gros bénéfices sur les récoltes de la graine prohibée.

Quant aux effets de l'opium sur l'économie, il n'est pas de question plus discutée; il n'en est pas non plus que l'on ait plus obscurcie, suivant les intérêts de la cause à défendre; c'est toujours *pro et contrâ*!

Si funeste qu'elle soit, cette drogue est loin de produire d'une manière générale les conséquences qu'on lui attribue. La plupart des lettrés font un usage modéré de l'opium, sans que leur intelligence en paraisse affaiblie et sans que chez eux la vieillesse arrive avant l'âge. Sans doute les fumeurs insatiables, qui passent toute leur journée dans le délire du rêve,

sont des hommes absolument perdus pour le travail, et finissent, comme les alcooliques, par succomber à des attaques convulsives et à la paralysie générale; mais ces êtres, relativement peu nombreux, ne se rencontrent guère que chez les désœuvrés, rares en Chine, pas chez les paysans les ouvriers, qui forment la véritable nation.

Les fumeurs d'opium, en grande majorité, se contentent de quelques bouffées inoffensives dans l'intervalle de leurs travaux : c'est précisément dans la province où l'on fume le plus, dans le Setchouen, que la population se distingue par son intelligence et son activité. En admettant même que la quantité de la drogue indigène, d'ailleurs beaucoup moins active que celle de l'Inde, égale l'opium d'importation étrangère, la part qui reviendrait à chaque habitant, la Chine étant cotée à 400 millions d'âmes, ne serait que d'une vingtaine de grammes par an.

Tous les explorateurs récents de la Chine ont constaté dans les diverses provinces une toujours croissante extension des champs de pavots, qui n'a pas seulement pour effet de diminuer les arrivées des caisses d'opium indien, mais aussi de pourvoir aux malfaisantes voluptés d'un nombre croissant de fumeurs.

Malgré ce développement d'une culture insensée, le nombre des fumeurs d'opium, pour grand qu'il soit en Chine, est fort au-dessous de ce qu'on se figure communément.

L'un des Européens de beaucoup les plus savants en choses chinoises, le directeur anglais des douanes de l'Empire, sir Robert Hart, s'est livré il y a quelques années à des calculs sur le nombre probable des fumeurs « confirmés » de la mauvaise drogue; il est arrivé à un chiffre surprenant de modestie, un « demi Chinois » seulement sur cent, 5 sur 1 000, 2 millions seulement pour toute la Fleur du Milieu ». Curzon, dans ses *Problems of the East*, admet que, vu les progrès de la « culture nationale » du pavot, l'opium arrivé de l'Inde n'est fumé que par 2 Chinois sur 1 000 : soit par 800 000 hommes, à supposer 400 millions d'habitants dans l'Empire.

Aucun de ceux qui ont parcouru la Chine attentivement ne peut admettre un nombre aussi faible, mais aucun non plus n'oserait dire que le déplorable vice de l'opiophagie soit, comme d'aucuns l'ont dit, une passion générale dans la masse de la nation; pas plus qu'en Europe l'alcoolisme : l'un et l'autre sont le « privilège » de la grande minorité.

L'usage du tabac ou de la « feuille à fumée », beaucoup plus général dans les provinces du littoral et du nord, où l'introduisirent les Mandchoux, que dans le reste de l'Empire aux dix-huit provinces, ne cause peut-être pas des effets moins

funestes sur l'ensemble de la race. Ce sont les Jésuites qui enseignèrent aux mandarins l'art de priser avec élégance; les trois fleurs de lis sont encore de nos jours, à Peking, la seule enseigne des débits de tabac à priser.

Quant au vice essentiellement européen, à l'ivrognerie, il est presque inconnu en Chine : on peut voyager pendant des années entières dans le pays, villes et campagnes, sans rencontrer un seul individu que l'ivresse ait fait tomber dans la déraison.

Après la soie et le thé, les principaux objets d'exportation se sont rangés comme suit en l'année 1899, nombres ronds, jusqu'à 10 millions de valeur au moins :

| | FRANCS |
|---|---|
| Haricots et gâteaux de fèves | 35 500 000 |
| Peaux de toutes sortes | 29 000 000 |
| Laines | 15 600 000 |
| Nattes | 13 700 000 |
| Sucre | 12 700 000 |
| Coton | 11 200 000 |
| Chaises et objets de rempaillage | 10 800 000 |

Puis se suivent : tabac, vêtements et chaussures, légumes et grains, papiers, huiles, porcelaines et poteries.

A l'importation d'Europe, d'Amérique, du Japon, de l'Inde, l'ordre descendant est le suivant, jusqu'à 10 millions.

| | FRANCS |
|---|---|
| Filés de coton | 206 600 000 |
| Tissus de coton | 182 500 000 |
| Opium | 135 000 000 |
| Riz | 67 000 000 |
| Pétrole | 48 900 000 |
| Sucre | 37 500 000 |
| Houille | 24 000 000 |
| Fer | 15 000 000 |
| Poissons | 14 500 000 |
| Tissus de laine | 13 800 000 |
| Coton | 13 100 000 |
| Farine | 12 000 000 |
| Allumettes | 10 200 000 |

## *CHAPITRE CINQUIÈME*

# *LES VOIES DE COMMUNICATION*

I. LES ROUTES ET LES SENTIERS. ‖ II. LES CANAUX. ‖ III. LES CHEMINS DE FER.

*I LES ROUTES OU PLUTOT LES SENTIERS*

GRACE à la vapeur, les communications du littoral de la Chine avec le reste du monde sont devenues beaucoup plus faciles et plus fréquentes; mais les routes et les canaux de l'intérieur sont probablement dans un pire état d'entretien qu'au temps de Ming, il y a trois ou quatre siècles. Excepté dans le Chañtoung, le Kansou, le Setchouen, certaines parties du Hounan, et dans le voisinage des ports ouverts au commerce étranger, les anciennes routes sont dégradées, çà et là coupées par des éboulis ou des ravins; les ponts sont ruinés; en maints endroits, il ne reste plus que des sentiers serpentant à côté des pavés disjoints. Dans les rizières, qui couvrent une si grande partie du pays, la plupart des routes ne consistent qu'en rangées de dalles d'un demi-mètre de largeur, d'un mètre au plus, élevées au-dessus de l'inondation générale : il suffit que les porteurs de palanquins puissent trouver la place nécessaire pour y poser leurs pieds, et que le cheval sache utiliser les ornières « creusées par les sabots de ses prédécesseurs ».

Comme le proclame si brièvement le dicton chinois, à propos du dallage des routes et du chemin lui-même : « Il est bon pour dix ans, mauvais pour dix mille ».

Si encore ces pistes dallées avaient tout du long leurs dalles, il n'y aurait pas lieu de tant maugréer. Ce serait à coup

sûr les chemins malaisés du fabuliste, et aussi les chemins fortement montants ou descendants, car, « elles s'inspirent généralement de l'irréprochable principe géométrique : la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre; elles vont bravement devant elles, sans dévier d'un pouce (comme nos anciennes routes de France d'ailleurs, et comme les voies tracées par la Rome impériale); elles grimpent avec des pentes atteignant parfois 30, même 40 pour 100 et alors, ce ne sont plus des routes, mais des escaliers; elles passent sur les points culminants sans le moindre souci des cols qui se trouvent parfois dans un voisinage presque immédiat. — Le régime des pluies explique en partie ces hardiesses » (Mission Lyonnaise).

Mais au moins ce ne seraient pas les routes sablonneuses ou bourbeuses qu'elles sont partout où manquent les dalles, « d'ailleurs irrégulières et souvent en saillie les unes sur les autres ». On cheminait avec effort sur cette pierraille raboteuse, et tout à coup voici que le dallage disparaît « sans rime ni raison, pour ne reparaître qu'à des dizaines de kilomètres plus loin. Les caravanes, les chars à bœufs se creusent souvent aussi, sur les hauts plateaux sans culture, des pistes à côté de la route. »

Le rapport de la Mission Lyonnaise continue comme suit à propos de la viabilité chinoise : « Un droit est perçu en principe pour l'entretien des routes, et il y a dans chaque sous-préfecture, comme à Peking, un bureau (koung pou) dans les attributions duquel cet entretien rentre. En réalité, les autorités s'en désintéressent complètement et n'y consacrent pas une sapèque. C'est une question qui est laissée aux soins des particuliers, à leur dévouement. Parfois, sur la route, on rencontre quelques individus travaillant à la réparer, là où elle était devenue pour ainsi dire impraticable; ils sont rémunérés de leurs peines par l'aumône de quelques sapèques que leur font les caravanes qui passent. Plus fréquemment, les négociants d'une localité s'associent entre eux pour faire réparer les voies de communication du voisinage, mais il faut que les travaux de réfection soient devenus tout à fait urgents. Enfin, mais ce cas est des plus rares, un riche Chinois se dévoue et prend à sa charge les frais de réparation d'une portion de route. Cette générosité lui donne le droit de placer sur le côté du chemin une pierre avec inscription commémorative, pour rappeler aux passants le nom de ce bienfaiteur des voyageurs. Les réparations ne s'effectuent, dans tous les cas d'ailleurs, qu'au dernier moment, alors que la circulation est dangereuse ou sur le point de devenir impossible. Le caractère chinois se

révèle ici comme dans beaucoup d'autres circonstances : le Chinois construit, mais ne sait pas entretenir. »

C'est donc sur des routes qui sont pierres, ornières, fondrières, avec pentes inouïes, chutes et glissades, que marchent le piéton, le porteur, le mulet de petite, mais vaillante race, le cheval qui a les mêmes caractéristiques que le mulet, la charrette, la brouette, la chaise à porteurs, sorte de boîte étroite de 60 centimètres de large sur un mètre de haut.

Si encore animaux, hommes, charretiers, porteurs, n'avaient à se débattre que contre la terre! Mais il y a l'eau, torrent ou rivière, et pas toujours de pont, ni de bac : d'où la contrainte de passer à gué, non sans grands dangers dans les saisons de pluie ou d'orage. Et quand un pont, parfois superbe, franchit le cours d'eau, il arrive presque toujours que ce pont est comme isolé dans sa majesté, sans contact immédiat avec la route, et l'on n'y accède que par des raidillons qui sont de vraies collines.

Ponts « superbes » vient-on de dire : l'épithète n'est pas hyperbolique. Monnier les loue avec éloquence à propos de quatre d'entre eux admirés par lui, sur la rivière Min, en Setchouen, entre Tchingtou et Houang longtchi. « Quatre grands ponts vénérables (dont un grand pont couvert de sept arches, à Tchingtou même) : leurs parements sont feutrés de mousses, les dragons de marbre qui, depuis un millier d'années, grimacent autour des piles, sont mutilés par le frottement des câbles de halage, par le heurt des longs bambous à pointe de fer dont s'aident les mariniers. Mais les fondations sont toujours solides, les voûtes n'ont pas fléchi sous le poids des générations et des siècles : jamais réparées, fouillées dans leurs moindres joints par les pariétaires et les ronces, elles tiendront encore pendant des âges. De nouveaux empires surgiront et retourneront au chaos, la Chine elle-même sera dépecée avant que les assauts des éléments et des hommes aient désagrégé ces vieilles pierres. Même dans leur état actuel, ces monuments du passé, si nombreux dans tout l'Empire, en particulier dans cette province de Setchouen, affirment avec une puissance d'évocation autrement persuasive que les procès-verbaux du chroniqueur et les amplifications des poètes, ce dont fut capable cette civilisation agonisante, au temps lointain de sa splendeur. »

Celles des 21 routes impériales qui sont encore en bon état témoignent du haut degré de civilisation qu'avaient atteint les Chinois pendant le moyen âge et font comprendre l'admiration de Marco Polo et des autres voyageurs de cette époque. Elles coupent les promontoires de montagnes par des tranchées, même par des galeries souterraines, et s'élèvent en remblais

sur les terres basses : larges de 20 à 25 mètres dans les plaines et pavées en dalles de granit, elles sont bordées pour la plupart de rangées d'arbres comme les avenues d'Europe. De 5 kilomètres en 5 kilomètres, des tours de signaux se succèdent le long de la chaussée; des auberges, des abreuvoirs pour les montures, des relais, des postes de soldats pour la protection des voyageurs, des lieux de marché se suivent aussi à des intervalles réguliers. Des ponts monumentaux traversent les rivières.

Tout est prévu sur ces routes modèles, avec lesquelles contrastent tant de misérables sentiers, d'ailleurs tout aussi fréquentés. Seulement le service de la poste n'est point organisé d'une manière régulière pour le public. Les dépêches sont expédiées par les soins d'une association de négociants : il est rare qu'elles se perdent, quelle que soit la longueur du voyage, d'une extrémité à l'autre de l'Empire. En dehors des villes, comme Changhaï, la seule poste instituée sur le modèle européen, avant la guerre récente, était celle des courriers russes qui se rendent de Peking à Kiakhta par Kalgan, en douze jours; les départs avaient lieu trois fois par mois.

La Chine du Nord, a dit Richthofen, est le pays des routes, bonnes ou mauvaises, surtout mauvaises, même au plus haut degré, et la Chine du Sud le pays des cours d'eau et des sentiers.

Au nord, on emploie surtout les bêtes de somme pour les transports, les chevaux et les ânes ou mulets, les chameaux, tandis qu'au sud des Tsingling, tout le commerce se fait par les portefaix.

L'intérêt capital qu'ont l'une et l'autre des deux parties de l'Empire à devenir un pays de chemins de fer ressort de la comparaison qui suit : Qu'on prenne 5 000 porteurs, avec leur flexible bambou sur les deux épaules et que ce corps d'armée, tout au moins cette brigade, marche pendant 20 jours, les 5 000 Chinois auront transporté tout juste d'un point à l'autre ce qu'un modeste train de 25 wagons de marchandises transporte en une seule journée, avec infiniment moins d'accidents possibles, donc avec détérioration moindre, ou sans détérioration aucune.

La comparaison est également écrasante entre le convoi de 25 wagons et l'âne, qu'on peut charger de 60 kilogrammes, le mulet auquel on peut en imposer 120, le chameau qui ne fléchit pas trop sous 180.

Qu'on juge des centaines de milliers de porteurs auxquels l'établissement des chemins de fer coupera bras et jambes, ainsi qu'au nombre égal de bateliers et haleurs à la corde, et

l'on comprendra de quelles malédictions unanimes la Chine « salue » l'établissement d'un réseau de chemins de fer!

*II LES CANAUX*

Le Grand Empire, en somme très mal pourvu de routes, possède un grand nombre de canaux, de temps presque immémorial, et les Chinois, « bateliers incomparables », remontent et descendent les fleuves sur des jonques; ils se hasardent sur les rivières, les torrents dangereux, dès que la saison des pluies a relevé le plan d'eau et que les sampans ont des chances de n'être pas fendus sur les rochers.

Cette nation patiente s'accommode très bien de ces voies de communication imparfaites, rivières où l'on a peine à vaincre le courant, rapides périlleux, torrents sans chemins de halage, auberges d'horrible saleté, ou sommeil sous les étoiles.

Elle a cette grande qualité de ne plaindre ni sa peine, ni son temps; on peut même dire qu'elle ne tient pas assez compte de la fuite des heures — et c'est une des raisons pour lesquelles elle n'estime que médiocrement les inventions des « Barbares roux », toutes calculées pour l'économie des moments. Et cette autre qualité d'avoir assez bien accommodé ses bateaux et batelets aux conditions très diverses, et souvent très insuffisantes, de ses torrents et rivières : grande est sa variété d'embarcations, de la lourde jonque à gros ventre, aux radeaux qui n'exigent qu'un minimum de profondeur, et des radeaux à ces bateaux-paniers « dont la coque, à la fois flexible et résistante, formée de lamelles de bambou entrelacées, est rendue parfaitement étanche au moyen d'un enduit résineux ».

Cependant la race des Chinois est tellement active qu'on ne doute pas de la voir adopter les chemins de fer, qui la délivreront aussitôt de la procrastination indéfinie à laquelle la condamnent ses mauvaises routes, ses rivières raboteuses, ses canaux envasés, même son fameux canal Impérial.

*III LES CHEMINS DE FER*

On sait quelle résistance tenace le gouvernement chinois opposa jusqu'à ces dernières années aux compagnies, aux spéculateurs, aux ingénieurs qui lui proposaient des chemins de fer entre les grandes villes de l'Empire, entre le nord et le midi, le littoral et l'intérieur. On se rappelle surtout la naissance et la résurrection de la petite ligne de

Changhaï à Wousoung, longue de 18 kilomètres seulement. Des négociants de Changhaï, Anglais et Yankees, la livrèrent au trafic le 30 juin 1876, après l'avoir établie par surprise, en assujétissant des rails sur une route à eux concédée entre la grande ville et l'embouchure de sa rivière Wousoung, dans l'estuaire du Yangtze kiang. Les Chinois, effarés, n'osèrent arrêter les convois *manu militari*, mais en patience et ruse ils sont maîtres; ils achetèrent les 18 kilomètres du chemin de fer et, dès octobre 1877, ils démolirent la ligne et embarquèrent rails, wagons et locomotives pour l'île de Formose, qui n'était pas alors japonaise : la rouille se chargea d'anéantir ces incommodes témoins de l'esprit d'invention des diables étrangers.

Mais, au cours de sa brève existence, cette ligne avait prouvé que le peuple n'était pas hostile aux chemins de fer comme son gouvernement, que même il y prenait plaisir, et pendant quelques mois les voyageurs se pressèrent en foule dans ses gares, autant qu'ils se pressaient aux embarcadères des bateaux à vapeur, dans les ports du littoral et aux escales du Yangtze kiang.

Plus tard cette ligne, qu'on avait appelée le « chemin de fer joujou » fut rétablie; elle fonctionne sans encombres, à l'avantage de tous. En combien d'autres endroits les lignes projetées ne seront-elles pas plus avantageuses encore que celle de Changhaï à Wousoung, trajet qui double une voie navigable, dans une région sillonnée de canaux et sans montagnes pour majorer les distances?

L'absence de routes et, là où il y en a, leurs difficultés, leur demi-impraticabilité, rendent les transports si malaisés, par conséquent si coûteux, que le prix des objets en est doublé, quintuplé, décuplé, suivant la distance.

Qu'on prenne pour exemple la houille, si nécessaire partout dans un Empire où les forêts ont été abattues en tout lieu, et où l'on ne sait comment se chauffer, comment entretenir pour l'industrie un feu de quelque durée. Telle mine de charbon de terre d'une richesse incalculable ne pourvoit de combustible à bon marché que ses voisins immédiats : dès qu'on s'éloigne, le prix ne tarde pas à devenir inabordable. Ainsi, dans le Chañsi, la houille ne vaut que 70 centimes la tonne sur le carreau de la mine; à 45-50 kilomètres, elle ne vaut pas moins de 4 taëls, soit 15 francs; et à 100 kilomètres, il faut la payer 7 taëls ou plus de 26 francs : à chaque myriamètre plus loin, c'est 2 francs 50 centimes de plus.

Suivant une expression consacrée, les gouvernements du « Milieu » voulaient « la Chine aux Chinois » et s'il fallait un

jour établir des voies rapides, ils se réservaient de les construire eux-mêmes, le plus tard possible, quand les « fils de Han » auraient acquis la technique suffisante. Puis ils redoutaient la concurrence, fatalement victorieuse, que la locomotive allait faire à leurs pistes, le chauffeur et le mécanicien à leurs millions de portefaix, comme le bateau à vapeur à leurs millions de bateliers sur les lacs, les rivières et les canaux.

Enfin, ils invoquaient, sournoisement ou de bonne foi, le feng choui, comme ils l'avaient invoqué contre les clochers des cathédrales des missionnaires, et les hauts édifices des négociants dans les « concessions » européennes : sans nier toutefois qu'il serait possible de déplacer les tombeaux des cimetières en pratiquant les cérémonies voulues. L'empereur, « maître des esprits », peut indiquer à ceux-ci la route à suivre et rassurer ses sujets, en faisant connaître les ordres qu'il a donnés aux Génies de l'espace.

« Que les Barbares ne se passionnent pas tant pour nous imposer leurs chemins de fer, écrivait en 1897 un censeur, dans un rapport au « Fils du Ciel »! Ne serait-il pas préférable de promettre une récompense à celui qui retrouvera le secret des antiques chars volants emportés dans les airs par les phénix? »

Mais la vraie raison, la raison de « derrière la tête », c'est la compréhension nette qu'ont les gouvernants et mandarins de l'accroissement d'influence et de puissance que l'établissement d'un réseau de chemins de fer ne peut manquer de procurer aux étrangers en Chine, non plus seulement sur le littoral, mais bien au loin dans l'intérieur, en leur donnant la haute main sur toute l'industrie des transports. Pareille crainte n'était point chimérique, et l'on comprend très bien que la Chine eût préféré se mettre en état de défense, avant d'ouvrir librement l'ensemble et le détail de ses dix-huit provinces aux entreprises des ingénieurs d'Europe. Derechef, « la Chine aux Chinois! » tel était le cri général dans l'Empire, et tel est-il certainement encore, après tant de déconvenues et de désastres. Aussi les mines de fer ou de houille, ou de tout autre métal, n'ont-elles été concédées, avant les dernières humiliations du fait du Japon, puis de l'Europe coalisée, qu'à l'expresse condition que les concessionnaires n'emploieront pas d'ouvriers européens.

Une dernière et très puissante cause de cette haine des mandarins contre les voies ferrées, c'est que les vice-rois, si puissants encore dans leurs provinces, le seront bien moins quand la rapidité des communications avec Peking leur enlèvera la presque indépendance dont ils jouissent maintenant, et

surtout la facilité d'agir « à la Verrès » en faisant argent de tout, pour le plus grand dommage du gouvernement impérial comme du pauvre peuple.

Après la manifestation d'impuissance de la Chine contre l'étranger pendant la guerre franco-chinoise du Tonkin, l'esprit « mandarinal » sentit germer en lui l'idée de la nécessité, tout au moins stratégique et défensive, des chemins de fer, et, l'intérêt privé s'en mêlant, Lihoung tchang, le fameux vice-roi du Petchili, le maître diplomate, autorisa la construction d'une ligne entre Tientsin et les houillères de Kaïping, qui sont en partie sa propriété.

Vint ensuite, après la guerre sino-japonaise, autre démonstration de l'impotence chinoise, la concession de la ligne de Tientsin à Peking; puis celle de Peking à Hañkoou, ensuite celle de Nanking à Foutcheou. Enfin et surtout, en 1896, l'autorisation donnée à la Russie de continuer son transsibérien à travers la Mandchourie, avec droit pour le « tsar blanc », de protéger la ligne et les stations par des escadrons de Cosaques : cette convention Cassini, appelée ainsi d'après l'ambassadeur de Russie en Chine qui l'a négociée, peut être considérée comme une reconnaissance tacite du protectorat russe : on doit lui présager d'immenses conséquences.

Stimulées par l' « énorme » succès, de nature très substantielle, remporté par les Russes dans une zone qu'ils considèrent comme définitivement à eux, les autres nations arrachèrent aussitôt à la faiblesse de la Chine des concessions soit politiques seulement, soit politico-financières. Allemagne dans le Chañtoung, France en Kouangsi et en Yunnan, Angleterre, Belgique, qui voulut, ou qui put, eut sa part.

Déjà le réseau futur se dessine dans ses grands traits — ligne de Peking à Tientsin, bondée de voyageurs et le long de laquelle des trains dits express parcourent 127 kilomètres en près de 4 heures, soit 32 kilomètres à l'heure; ligne de Peking en Mandchourie, avec rattachement au Transsibérien et embranchements divers, notamment vers la Corée; ligne de Peking à Ningp'o par Nanking, avec embranchements dans le Chañtoung; ligne de Peking à Canton par Hañkoou plus ou moins parallèle, à l'ouest, à celle de Péking à Ningp'o; ligne de Peking à Singan fou (avec prolongement ultérieur vers l'Europe par la Dzoungarie); lignes du Yunnan, soit du Tonkin, soit de Birmanie, vers Yunnan sen et la vallée supérieure du Yangtze kiang, etc., etc. Au total, à peu près 9 000 kilomètres de voies rapides, concédés par la Chine depuis 1896 à la « race audacieuse de Japet ».

Là-dessus « la Russie en compte 1 535 en Mandchourie; l'Angleterre et l'Allemagne, tantôt en association et tantôt séparément, environ 3 000, dans le nord et dans les provinces maritimes situées entre le Petchili et Changhaï; les États-Unis 1 000 entre Hañkoou et Canton; la France seule environ 1 100, tant dans le Kouangtoung et le Kouangsi que le Yunnan, et en association 2 250 qui se décomposent ainsi : Grand Central entre Peking et Hañkoou; les deux tiers du capital sont faits par la France, un tiers par la Belgique; la moitié du matériel doit être demandée aux usines françaises, le personnel d'exploitation sera français. — Ligne de Tchingting fou à Taïwan, affluent du Grand Central, 250 kilomètres, destinée à desservir le fameux bassin houiller de Pingting, concédée au groupe français de la banque russo-chinoise. — Ligne de Singan fou à Kaïfoung, autre affluent du Grand Central, 750 kilomètres, concédée à un syndicat dans lequel les intérêts français et les intérêts belges sont à part égale. Enfin il est probable que dans la ligne américaine, un tiers du capital sera fait par le marché français ».

Quelques-unes de ces lignes avancent très rapidement : celle de Peking à Hañkoou ne tardera guère à être livrée, comme à être prolongée sur Canton, distance d'environ 1 400 kilomètres, avec ascension et descente du col de Tchiling, dans les Nan king, par une double rampe d'un développement d'une dizaine de kilomètres.

Ce qu'on observe sur ces lignes nouvelles confirme l'expérience faite sur le « chemin de fer joujou » : voyageurs, les Chinois usent de la voie ferrée autant qu'ils le peuvent; ouvriers, sous la surveillance d'ingénieurs et de contremaîtres européens, ils font merveille dans les ateliers de construction de Toung chañ près Kaïping, et le matériel roulant qui sort de cette usine est d'excellente qualité; si bien qu'on s'est décidé à compléter l'établissement par une fabrique de locomotives, « probablement la première de ce genre en Asie, sinon qu'on a, par mesure d'expérience, monté depuis quelques années un petit nombre de locomotives au Japon, avec des pièces importées ».

On a constaté que ce qui sort ici des mains chinoises est d'un travail presque achevé, et comme dit M. A. Fauvel, ancien officier des douanes chinoises, « d'un dessin, d'une exécution simples et solides, en dépit de leur bon marché. La construction des navires au Japon, comme celle des chemins de fer en Chine, amène des réflexions qui ne sont pas tout à fait agréables pour nous. On se demande ce que nous pourrons

bien envoyer en Chine, quand les ouvriers chinois auront fait un pas de plus dans cette voie.

Télégraphes, téléphones, postes, se développeront naturellement en même temps que les chemins de fer. Pour les télégraphes, le gouvernement chinois ne s'est pas montré si rebelle que pour les voies ferrées. Depuis longtemps, ce qui veut dire ici dès avant 1880, les ports à traité ont été reliés doublement à l'Europe, par la voie de Singapour, qui contourne le continent au sud, et par celle de Vladivostok, qui le traverse au nord; longtemps aussi (1884) l'on a réuni Peking à Changhaï (distance de 1 500 kilomètres) par deux fils, et le réseau s'est agrandi peu à peu.

Quant aux anciens télégraphes « aériens » ou *tuenta* ils sont désormais abandonnés : c'étaient tout simplement des foyers pyramidaux placés sur de larges socles de pierre et contenant des amas de bouse de vache auxquels on mettait le feu, pour avertir les gardiens des tours correspondantes. Avec de pareils « sémaphores » les combinaisons de signaux n'étaient pas nombreuses; elles ne pouvaient guère avoir d'autre valeur que de mettre le gouvernement sur ses gardes en lui signalant l'existence de troubles dans les provinces éloignées.

Si l'ancien télégraphe était plus que rudimentaire, le nouveau ne se prête guère à la transmission, étant donné le caractère de la langue chinoise, son indigence, ses calembours forcés, ses tons qui changent si souvent le sens des monosyllabes. Il a fallu trouver un biais : on a rangé sous un numéro d'ordre, qui est toujours au nombre de quatre chiffres, les 8 000 idéogrammes qui reviennent le plus fréquemment dans l'écriture : ce sont ceux que comprend le dictionnaire classique dit de l'empereur Kiang hi, et au lieu de « câbler » l'idéogramme, ce qui ne se peut guère, on câble le numéro par les fils. Les Chinois admettent maintenant que le passage des fils télégraphiques n'incommode pas le feng choui.

Le service des postes gouvernementales se fait, comme autrefois chez nous le service des dépêches diplomatiques, par des courriers à cheval, avec relais tous les 40 ou 50 kilomètres. Le service privé est confié à des entrepreneurs dont les « facteurs » se tirent d'affaires comme ils peuvent, dans cet Empire si mal « percé », à cheval, à âne, à mulet, à voiture, à bateau, « et même à dos d'hommes ». Le temps aidant — les Chinois disent si volontiers, comme dans Molière, que « le temps ne fait rien à l'affaire » —, les correspondances sont à la fin transmises avec une fidélité scrupuleuse.

Nul doute que les chemins de fer ne changent à bref délai cette transmission rudimentaire. « Ceci tuera cela! »

## *CHAPITRE SIXIÈME*

# *RELATIONS DE LA CHINE AVEC L'EXTÉRIEUR*

I. LES ÉTRANGERS EN CHINE : LEUR NOMBRE CROISSANT. ‖ II. LE PIDGEON ENGLISH. ‖ III. LES CHINOIS A L'ÉTRANGER : L'ÉMIGRATION CHINOISE. ‖ IV. L'INFLUENCE EUROPÉENNE EN CHINE : LE JOURNALISME. ‖ V. L'INFLUENCE DES LETTRÉS DIMINUE : **Mens agitat molem.**

*I — LES ÉTRANGERS EN CHINE : LEUR NOMBRE CROISSANT*

En proportion de leur influence réelle sur la Chine et de la part décisive qu'ils prennent à ses transformations, les étrangers de diverses nations ne sont que très faiblement représentés dans le Royaume Fleuri.

En 1879, le nombre de leurs maisons de commerce n'était encore que de 451 et celles-ci ne comprenaient que 3 985 personnes; — établissements de commerce et personnel divisés ainsi qu'il suit par nationalités :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Maisons anglaises. . . . . | 229 | Nombre de résidants. . . | 2 070 |
| — américaines . . . | 31 | — — . . . | 469 |
| — allemandes. . . . | 64 | — — . . . | 364 |
| — françaises . . . . | 20 | — — . . . | 228 |
| — russes. . . . . . | 16 | — — . . . | 79 |
| — japonaises . . . . | 2 | — — . . . | 61 |
| etc., etc.. . . . . | 90 | . . . | 714 |
| | 452 | | 3 985 |

En ajoutant à ces 3 985 individus les voyageurs et les missionnaires, mais non les marins qui viennent faire de courts séjours dans les ports, c'est à 5 000 au plus qu'on pouvait alors évaluer les étrangers domiciliés en Chine.

En 1895, leur nombre avait plus que doublé, presque triplé; il y en avait plus de 10 000, ainsi groupés par nationalités :

| | |
|---|---|
| Anglais | 4 084 |
| Américains | 1 325 |
| Français | 875 |
| Allemands | 812 |
| Portugais, la plupart métis | 803 |
| Japonais | 669 |
| Espagnols | 461 |
| Scandinaves | 373 |
| Etc., etc. | 689 |
| | 10 091 |

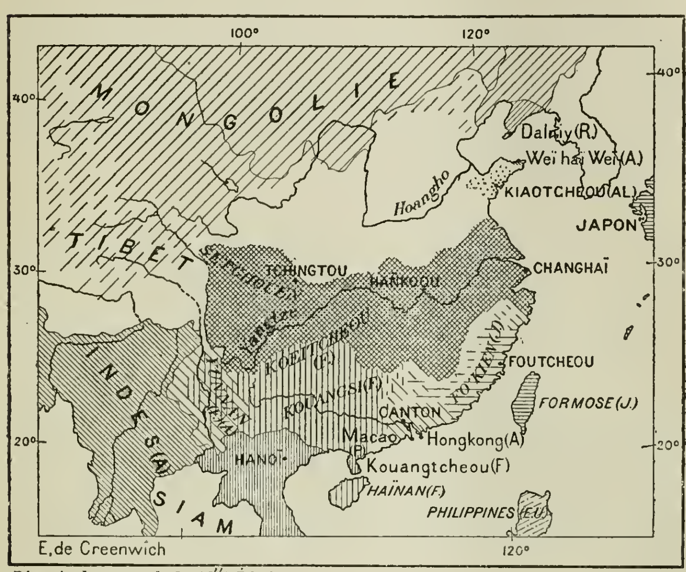
Il est vrai que les Japonais, qui comptent ici pour près des sept centièmes, n'ont aucune espèce de droit à la qualité de Blancs : ce sont des non-Chinois établis dans les ports à traité, mais non des « Barbares de l'Occident » ou des « Diables étrangers ». Cette expression est tellement passée dans l'usage courant, qu'il arrive aux Chinois de la confondre dans des formules de politesse : « Son Excellence le Diable » un tel, Smith, Ferguson, Müller; ou Dupont, Durand, s'ils viennent du Tafa kouo, du « royaume de la Grande Foi », comme les « fils de Han » désignent la France dans leurs pièces officielles ou diplomatiques.

En 1899, on se trouve encore en face d'un nombre presque doublé : pas moins de 17 193 : toujours sans les missionnaires, voyageurs et commis-voyageurs.

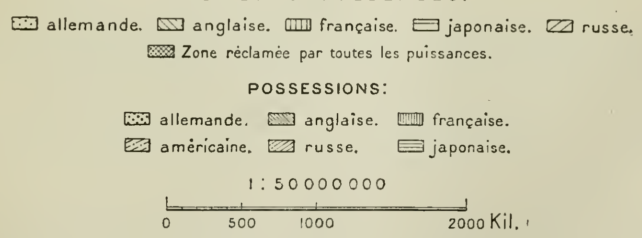
| | MAISONS. | | NOMBRE. |
|---|---|---|---|
| Anglais | 401 | Résidants | 5 562 |
| Japonais | 195 | — | 2 440 |
| Américains | 70 | — | 2 335 |
| Russes | 19 | — | 1 621 |
| Portugais | 10 | — | 1 421 |
| Français | 76 | — | 1 183 |
| Allemands | 115 | — | 1 134 |
| Espagnols | 9 | — | 448 |
| Autres | 38 | — | 1 051 |
| | 933 | | 17 193 |

20 000 environ avec les missionnaires, les ingénieurs et contremaîtres dispersés dans l'intérieur hors des ports à traité, gens employés à la construction des chemins de fer, etc., etc.

Fig. 23. — La Chine et les puissances rivales.




*D'après le texte de la Nlle Édition.*




Mais aussi l'on doit retrancher les 2 440 Japonais du nombre des Européens.

Ainsi, les Diables étrangers originaires du Ying kouo, ou « Pays Florissant », de l'Angleterre, et les Yankees, les gens de langue anglaise ont triplé dans les vingt années 1879-1899; les

gens du pays « de la Grande Foi » ont quintuplé; ceux du « Pays Vertueux », l'Allemagne, ont triplé, toute déduction faite de Kiaotcheou; les gens du Ji kouo ou « pays du Soleil levant » sont quarante fois plus nombreux, et les Russes vingt fois, et encore toute abstraction faite de Port-Arthur et de la Mandchourie.

Très peu nombreux donc, mais augmentant notablement en nombre, sont les « Barbares de l'Occident » et, plus vite augmentés que tous, les cousins haïs de l'archipel du Soleil levant, les Wo, ce qui signifie, paraît-il, et après la guerre sino-japonaise, l'ironie est « énorme » : les Soumis, « ceux qui se tordent dans la poussière ».

*II*
*LE*
*PIDGEON*
*ENGLISH*

Certes, en comparaison des multitudes de la « Nation Centrale », ces 15 000 nouveaux venus (Japonais à part), ces Occidentaux ne sont qu'une menue poignée d'hommes, mais leur présence n'en indique pas moins une révolution dans l'histoire de l'Asie et du monde. Commerce, industrie, mœurs et idées, ils ont tout modifié, beaucoup plus que les Chinois eux-mêmes ne s'en rendent compte. Dans les ports du littoral, ils ont été jusqu'à faire naître une sorte de langue franque, le *pidgeon english*, ou l'anglais d'affaires, qui a déjà quelques prétentions à devenir un idiome littéraire et qui est usité même entre des Chinois de dialectes différents, auxquels il fournit beaucoup de termes pour nombre d'idées nouvelles.

En revanche, bien des mots de la langue usuelle sont entrés dans ce jargon, mais la plupart des expressions sont tellement changées, que ni les Chinois ni les étrangers ne les reconnaissent sous leur forme nouvelle. Exemple suffisant, le nom même de ce parler hybride : comment reconnaître dans *pidgeon* le mot anglais *business*, « affaire », qui n'est lui-même que notre mot français *besogne*?

Le fond de ce patois est plutôt portugais que britannique, et c'est dans l'Inde, à Goa, qu'il faut en chercher la première origine : c'est ainsi que le nom de *joss*, donné sur le littoral aux statues de Bouddha, des dieux et des saints, provient du portugais *Dios*. Dans les « concessions » françaises, on parle aussi un jargon de commerce à fond portugais où se rencontrent quelques mots français, plus ou moins reconnaissables parfois.

La diffusion de ce *pidgeon english* et aussi la place tout à fait prépondérante occupée par le véritable anglais dans le commerce, les relations entre Européens et Chinois, la télégraphie, le journalisme, ont inspiré aux Anglais de véritables dithyrambes et suscité des prophètes qui nous semblent légèrement optimistes. Tel un écrivain bien connu, un voyageur et un politique, G. Curzon. Il s'exprimait ainsi, en 1896, dans ses *Problems of the Far East* :

« Avant tout, l'avenir de prépondérance dévolu à la Grande-Bretagne dans l'Extrême Orient sera facilité par la propagation de la langue anglaise. Déjà parlée dans tous les magasins, de Rangoun à Yokohama, enseignée déjà dans les institutions militaires et navales de la Chine, dans les écoles de Siam et du Japon; employée déjà par le télégraphe en Chine, en Japon, en Corée, gravée sur les pièces d'argent qui sortent des Monnaies de Canton et d'Osaka, usitée déjà chez les Chinois eux-mêmes comme moyen de compréhension entre les habitants des diverses provinces de l'Empire Jaune, elle a pour destinée infaillible de devenir le langage de l'Extrême Orient. Ses sons résonneront dans tous les pays, et ses mots jusqu'à la fin du monde. »

« Que ce splendide avenir ne soit pas un vain rêve de l'imagination, qu'il doive se réaliser avant un temps indéfini, nul n'en doute parmi ceux qui ont voyagé en long et en large dans l'Asie orientale.

Seule, une déchéance morale de la race anglaise pourrait jeter une ombre de doute sur l'avenir de cette régénération de la Chine.

We sailed wherever ship could sail,
We founded many a mighty State;
Pray God our greatness may not fail
Through craven fear of being great!

Nos vaisseaux ont sillonné tout flot navigable,
Nous avons fondé plus d'un État puissant;
Dieu veuille que nous ne perdions pas notre grandeur
Par un lâche effroi d'être trop grands! »

Prédiction semblable aux prophéties du siècle dernier sur l'universalité future de la langue française, encore que bien mieux appuyée sur des faits et des présomptions.

Mais ce cri de victoire détonne à propos d'une Chine qui de plus en plus échappe à la mainmise anglaise et sur laquelle s'étend toujours davantage l'ombre de la Russie; sans rien dire de l'Allemagne dans le Chañtoung et sur le Yangtze kiang,

ni de la France dans les provinces du sud, à la lisière de cette Indo-Chine où l'on admet que déjà 50000 Annamites parlent suffisamment le français.

L'âge d'or de la langue anglaise en Chine est probablement bien moins une chose de l'avenir, qu'une chose du présent et surtout du passé.

*III*
*LES CHINOIS A L'ÉTRANGER; L'ÉMIGRATION CHINOISE*

Par le nombre des individus, l'émigration des Chinois ou des dix-huit provinces du Royaume Fleuri est un phénomène bien autrement considérable que l'immigration des étrangers en Chine, quoiqu'elle reste très inférieure aux déplacements qui se font du royaume Central vers les régions du nord.

Ainsi les Chinois et leurs descendants qui vivent maintenant en dehors de la Grande Muraille, en Mongolie, en Mandchourie, dans le Kansou extérieur, ne sauraient être évalués à moins de treize millions d'hommes, tandis qu'il n'existe probablement pas plus de trois millions de Chinois ou de fils de Chinois dans les pays étrangers.

Dans le mouvement si compliqué de l'exode moderne, les Chinois ne viennent qu'après les Irlandais et les Anglais, après les Allemands d'il y a dix ou vingt ans, les Italiens, qu'on trouve maintenant partout, les Espagnols et les Portugais, ceux-ci surtout qui s'expatrient relativement en si grand nombre. On a souvent exagéré, l'on exagère toujours le nombre de leurs émigrants, l'importance de leur expatriation : on n'a pas tenu compte des retours en Chine, et l'enthousiasme aidant, on a mis au compte du présent ce que verra peut-être l'avenir et l'on s'est imaginé qu'ils remplissaient déjà le monde.

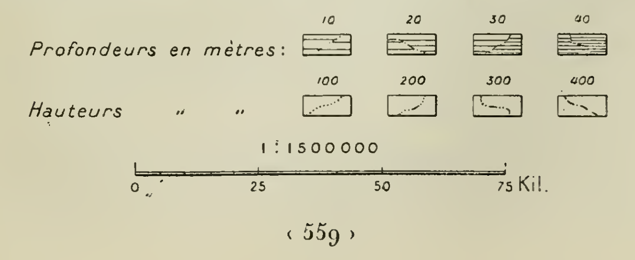
On admettait, voici vingt ou trente ans, que le royaume de Siam contenait 1 500 000 Chinois, on disait même 3 500 000, autant ou plus que de Siamois ou Thaï, et voici que Brenier, le directeur de la Mission Lyonnaise, n'en admet plus qu'un million : encore croit-il ce nombre supérieur à la réalité, tandis qu'Aymonier nous parle de deux millions. Les 250 000 « fils de la fleur du Milieu » supposés installés dans les Philippines se réduisent à un peu plus de 100 000, et d'après le même Brenier, à 20 000 seulement, les métis compris.

Sans doute on les compte par centaines de milliers dans l'Indo-Chine, française ou dite indépendante; on en trouverait, en comptant bien, 500 000 dans les îles de la Sonde, Java, Borneo, etc., et 350 000 dans les Straits Settlements, à Singa-

Fig. 24. — Entrée du golfe de Petchili et Port Arthur.




*D'après Bretschneider et le Sce Géographique de l'Armée Française.*



pour, dans la presqu'île de Malacca, à Poulo-Pinang; mais on n'oserait plus écrire, comme il y a vingt ou trente ans, qu'un torrent toujours grossissant de travailleurs chinois « se jette sur les îles de l'Indonésie », que les « fils de Han » y seront bientôt tout, et les indigènes rien, que l'archipel de la Sonde ne tardera guère à acquérir une importance plus grande encore pour le prolétariat « chinois que l'Amérique pour le prolétariat européen ».

Que sont, sérieusement, les 600 000 « Jaunes » au milieu des dizaines de millions de l'archipel néerlandais où la seule Java n'a pas moins de 27 millions de Javanais, plus de 200 au kilomètre carré : surtout si l'on considère que les émigrants chinois partent généralement sans femmes, et qu'ils s'allient aux familles des pays où ils vont se perdre?

Si l'on compare, autant que faire se peut, le nombre des Chinois à l'étranger, il y a vingt-cinq ans et aujourd'hui, l'on reconnaît que John Chinaman n'augmente indiscutablement ses colonies que dans le lieu le plus naturel de son émigration, au plus près du pays natal, en Indo-Chine et dans les îles de la Sonde.

Ailleurs on lui préfère les coulis de l'Inde, comme plus maniables, moins groupés en sociétés secrètes, moins enclins à instituer sournoisement un État dans l'État. Autre part, en Australie, dans l'Amérique septentrionale, on le proscrit parce qu'on redoute sa concurrence, toujours victorieuse dans les petits métiers, à cause de la sobriété qui lui permet de travailler à un prix dont les Européens ne peuvent se contenter; en ces contrées-là l'on fait payer aux Chinois de terribles droits d'aubaine. Ailleurs encore on a pris le parti de s'adresser plutôt à la main-d'œuvre italienne, qu'on peut comparer à la chinoise en ce que l'Italien, très sobre lui aussi, n'est pas exigeant en fait de salaires. Les « fils de la Louve », sur lesquels nul ne comptait il y a un quart de siècle pour une foule de besognes humbles et dures, semblent à cette heure destinés à prendre la place des Chinois en maintes régions, là où l'on n'espérait guère que dans les « fils de Han » et où l'on parlait, *urbi et orbi*, du travail jaune, et non pas du « péril jaune » : ainsi, par exemple, au Brésil.

Ce n'est donc pas maintenant que la race chinoise déborde réellement sur le monde, et c'était à tort qu'on voyait l'Amérique du Sud, l'Afrique, les îles, on peut presque dire, la terre entière, envahie par elle.

Il faut convenir que jusqu'à ces derniers temps l'expatriation chinoise n'avait rien de spontané; il y avait lieu de la comparer

à une traite des Jaunes, plus ou moins déguisée, beaucoup plus qu'à une émigration vraie. Des centaines de malheureux, racolés sous divers prétextes dans les rues des villes commerciales, ou tout simplement volés sur la côte, étaient embarqués nuitamment, puis enfermés dans l'entre-pont d'un navire, pour être ensuite livrés comme « engagés volontaires » à des planteurs des Antilles, des Guyanes ou du Pérou! Les gros bénéfices réalisés sur ces cargaisons de chair humaine excitaient jusqu'à la folie l'avidité des traitants, ils entassaient les coulis en des cales étroites, sans air, sans lumière, et ne leur donnaient à dévorer que d'innomables débris.

Mais aussi que de révoltes chez ces désespérés, mourants de faim, proie désignée pour le typhus et toutes les maladies qui naissent de la saleté, de la promiscuité, de l'entassement, de la misère, de la faim! Que de drames affreux sur ces navires d'émigrants! Que de fois la chiourme ne fut-elle pas détruite, tout au moins décimée à coups de hache; on l'étouffa même tout entière dans la cale. Et parfois aussi l'équipage, fuyant sur des chaloupes, à force de rames, laissa derrière lui le navire coulant à pic avec ses prisonniers! Il se peut que maintenant encore les grands navires soient aménagés de manière à tenir toute la cargaison de coulis sous la menace des jets de vapeur et d'eau bouillante!

On n'entend plus maintenant parler de tragédies telles que celle du *Dolores-Ugarte*, où l'incendie, volontairement allumé, dévora le bâtiment et où tous ensemble, capitaine, matelots, captifs furent calcinés dans le même embrasement : parce que ces abominables aventures, glaçant de terreur et d'horreur les Chinois, ont rendu de plus en plus difficile, et finalement impossible, la traite des coulis, en même temps qu'elles retardaient pour longtemps l'émigration des *sinkaï* ou « voyageurs libres ».

Fini le temps où la mortalité moyenne par navire d'émigrants dépassait toujours le dixième de la population transportée et où maint navire débarqua seulement le tiers de la cargaison vivante prise au départ. En 1857, les 63 navires de coulis qui prirent des émigrants « volontaires » à destination de la Havane, emportèrent 23 928 individus, sur lesquels 3 342, environ le septième, moururent en route.

Ce qui distingue surtout l'émigration chinoise de celle des colons européens, c'est qu'elle est presque exclusivement composée d'hommes. Lors du peuplement des placers californiens et des « champs d'or » de l'Australie, les foules d'Européens et d'Américains qui se précipitaient à la recherche du métal

étaient presque tous des jeunes gens ou des hommes dans la force de l'âge; mais ce sont là des faits exceptionnels dans l'histoire de l'émigration européenne. La proportion des femmes blanches qui se rendent dans les colonies, soit isolément, soit avec le groupe familial, est presque toujours considérable, et dans l'espace d'une ou deux générations l'équilibre se rétablit entre les sexes.

Quoique on remarque un certain accroissement des émigrantes, on peut dire qu'il n'en est pas de même pour l'émigration chinoise. Les hommes seuls s'expatrient, et jusqu'à maintenant on n'a vu de femmes chinoises dans le Nouveau Monde et en Australie que celles dont les entrepreneurs d'émigration ont payé le déplacement et l'entretien : aucune d'elles n'a fait volontairement ce voyage au delà des mers. La proportion des femmes n'a quelque importance dans l'émigration annuelle que pour les « Établissements des Détroits », voisins de l'Empire du « Milieu » et devenus en réalité des terres chinoises, puisque déjà les Chinois, plus actifs et plus industrieux, y atteignent déjà ou même en certains lieux y dépassent le nombre des Malais.

De ce départ de tant de jeunes gens, de si peu de filles, il résulte un fait douloureux, calamité des provinces littorales du Midi, surtout du Fo'kien, le principal foyer de l'émigration chinoise. Les pratiques de l'infanticide y sont devenues fréquentes — de l'infanticide des filles, s'entend.

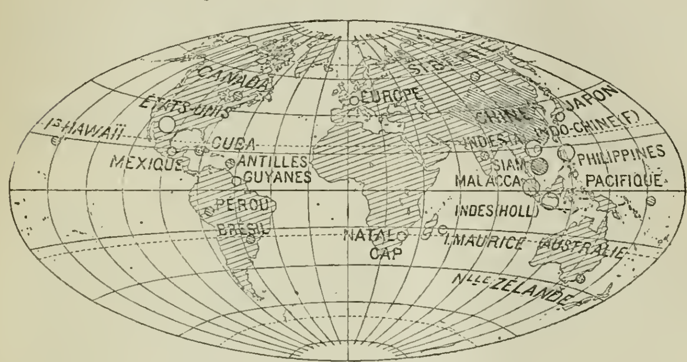
Nombre de parents ne voient d'avenir pour leurs filles que dans le mariage — et il n'y en a vraiment pas d'autre en Chine — ils préfèrent donc les tuer que de les exposer à ne pas trouver d'époux. La femme chinoise, n'étant ni libre, ni propriétaire, ne peut sortir de la maison familiale que par la volonté du père ou du mari, et dans l'intérieur même de l'Empire il est rare qu'on l'autorise à voyager. A l'exception des mandarins déplacés pour les services administratifs, les Chinois emmènent rarement leur famille; presque tous les marchands parcourent la contrée sans se faire accompagner de leurs femmes, et se donnent des familles d'occasion dans les provinces éloignées où ils font des séjours périodiques ou prolongés. Il est même interdit de par la loi de faire sortir une femme des limites administratives du pays. L'épouse suivant presque toujours la destinée du chef de famille, le gouvernement a voulu de tout temps empêcher les Chinoises de se marier avec des étrangers et de contribuer ainsi à perpétuer dans le sein même de la Chine des peuplades allophones.

Mais le gouvernement chinois n'a pas appliqué seule-

ment cette loi au territoire pour lequel elle était faite, il l'a étendue aux pays non chinois, et la coutume s'est établie de retenir les femmes au pays natal : voilà pourquoi si peu de Chinoises quittent la Chine.

Théoriquement, les Chinois ne pouvaient pas quitter non plus leur pays; l'émigration a été longtemps formellement interdite : tout contact « impur » des sujets avec les barbares

Fig. 25. — Émigration des Chinois.




*D'après le texte de la N^{lle} Édition.*

*Nombre d'émigrants:*

*Moins de 5 000. de 10 000 à 25 000. 50 000. de 100 000 à 500 000. 1 000 000.*

1 : 430 000 000

0 5000 10000 15000 Kil.

d'outre-mer était défendu comme fatal aux « cinq vertus » et à la piété filiale : les émigrants devaient s'échapper à l'insu ou malgré l'opposition des autorités locales.

Par malheur pour ce décret de prohibition, les départs devinrent très nombreux, surtout parmi les Hakka du Fo'kien et du Kouangtoung : en moyenne 100 000, 120 000, 125 000 (avec contre-émigration de 50 000 à 80 000 ou 90 000); et l'exportation violente des coulis enlevés des campagnes du littoral priva le gouvernement d'un si grand nombre de sujets et contribuables qu'il fallait aviser sans retard. Le haut mandarinat a donc tâché de régler le mouvement d'émigration d'accord avec les puissances étrangères.

Il était tout à fait impossible qu'à la longue, la facilité toujours plus grande des voyages, la prospérité, l'importance croissante des colonies chinoises ne dussent finir par attirer les « filles de Han » hors du pays chinois — ce dont il y a déjà de petits commencements. Peu à peu les pays de colonisation les plus rapprochés cessent d'être tenus pour une terre étrangère; les émigrants peuvent y fonder une famille et y laisser leurs cendres, certains qu'elles seront honorées par des rites funéraires comme le furent celles de leurs ancêtres. Mais ce serait un crime de laisser le corps d'un compatriote sur une terre lointaine où des enfants ne pourraient lui rendre les derniers honneurs. Les Chinois de Californie, du Pérou, des colonies australiennes, se constituent en sociétés mutuelles pour le renvoi de leurs corps dans la mère-patrie, et des vaisseaux partent, chargés de cercueils pour les ports de la Chine bienheureuse.

Quoique des familles complètement chinoises ne puissent se constituer à l'étranger que d'une manière exceptionnelle, les colons du Royaume Central n'en forment pas moins, dans les pays où ils s'établissent, un des éléments importants de la population, grâce à leur incessant labeur. D'une extrême sobriété, s'accommodant à tous les milieux, exerçant les métiers les plus divers, tenaces dans leurs entreprises, habiles à exploiter les passions, se rattachant les uns aux autres en sociétés publiques ou secrètes, sachant pénétrer partout avec une étonnante souplesse, ils réussissent là où succomberaient des colons d'autres races, et ils fondent des communautés prospères. Dans la lutte pour l'existence, ils ont l'avantage d'apprendre facilement à parler ou à jargonner les langues des divers pays qu'ils visitent, tandis que les étrangers ne se donnent que bien rarement la peine d'étudier le chinois.

La famille que constitue « l'Enfant de Han » dans sa nouvelle patrie devient toujours chinoise, quelle que soit la nationalité de la mère, siamoise, tagale ou javanaise. Comme représentants d'une civilisation supérieure, ayant en général de meilleures manières que les indigènes, les Chinois voient presque toujours, si ce n'est au Japon, leurs propositions de mariage favorablement accueillies. Le sang chinois passe partout pour un « sang fort »; les enfants issus du croisement entre Chinois et étrangère ou même entre Chinoise et étranger ont presque toujours le type sinique; le mélange se fait au profit de la race la plus vigoureuse.

C'est ainsi que les expatriés fondent des communautés

durables à l'étranger, autant de petites Chines, indestructibles, si ce n'est par le massacre. Les régions où ils se sont le plus solidement établis sont les bassins fluviaux qui descendent du Yunnan et du Setchouen dans l'Indo-Chine : de ce côté comme à l'autre extrémité de l'Empire, en Mandchourie et dans la Mongolie intérieure, ils conquièrent le pays de proche en proche, par la culture, le commerce, la civilisation des tribus indigènes. En descendant le cours des fleuves, les colons venus par terre ne peuvent manquer de rejoindre dans le pays de Siam leurs compatriotes arrivés par la voie de mer, et les plus nombreux jusqu'à ce jour de ceux que la Chine a essaimés hors de ses frontières.

Dans les contrées étrangères où les émigrants chinois n'entrent pas en concurrence avec la race dominante, ils deviennent bientôt indispensables. C'est ainsi qu'ils font la prospérité de la colonie anglaise de Singapour; sans eux, tout le mouvement industriel et commercial s'arrêterait aussitôt dans cet énorme emporium.

Mais il est d'autres pays où ils trouvent des rivaux pour le travail et des concurrents qui les maudissent. Ainsi en est-il dans les pays dits « saxons », aux États-Unis, au Canada, en Australie.

Aux États-Unis, ils menaçaient d'envahir à bref délai la Californie et d'y monopoliser une foule de petits métiers au détriment des blancs; ils se montraient jardiniers incomparables et trouvaient à s'enrichir dans les mines d'or abandonnées par les Européens comme trop pauvres ou comme épuisées déjà.

Au Canada, spécialement dans la Colombie Britannique, même réussite des Chinois, mêmes plaintes et mêmes rancunes des aventuriers et des colons de race blanche attirés par la renommée des champs aurifères.

En Australie, un seul des États aujourd'hui confédérés leur a fait quelque temps « risette ». L'Australie Occidentale, très faiblement peuplée et n'ayant pour toute richesse que ses terrains de pâture, demandait des colons chinois pour surveiller ses troupeaux, aménager ses jardins, la doter de quelques industries; mais depuis qu'on y a découvert, en plein désert, les mines d'or « plantureuses » de Coolgardie et autres lieux, on ne s'y soucie plus du tout des « Jaunes »; on les y exécrerait plutôt.

Dans les autres États australiens, Queensland, Nouvelle-Galles du Sud, Victoria, Australie méridionale, on ne les a jamais aimés; on les y a toujours redoutés comme étant trop

laborieux, trop économes, et surtout trop satisfaits d'un salaire dont la médiocrité fait hausser les épaules aux ouvriers blancs. On leur reproche avec aigreur, en dépit de cette sacro-sainte loi de l'offre et de la demande qui fait l'émerveillement des économistes, on leur reproche de monopoliser peu à peu certaines industries, aussi bien celles des femmes, le lavage et le blanchissage, que les pénibles travaux des hommes, l'exploitation des mines : si peu qu'ils gagnent, ils finissent par s'enrichir, tandis que leurs concurrents de race blanche s'appauvrissent; ils ne laissent dans le pays aucune marque de leur passage, et leurs petites épargnes sont régulièrement envoyées dans la mère-patrie par des fondés de pouvoir.

De là, dans tous ces pays, les taxes de capitation imposées au mépris des traités, les mesures vexatoires de toute espèce, et en mainte circonstance les persécutions directes et les massacres qui ont fini par amoindrir et, en certains endroits, par arrêter le courant de l'émigration chinoise vers ces régions de langue anglaise.

C'est pourquoi le gouvernement de Peking a fini par signer avec les États-Unis un traité qui limite le droit d'établissement de ses sujets sur le sol de la « Libre Amérique ».

De même les autorités des Philippines et des Indes néerlandaises n'ont cessé d'opposer toutes sortes d'obstacles à l'arrivée des Chinois, ne leur permettant de s'établir qu'en des lieux désignés, leur interdisant diverses professions, les accablant de taxes particulières, les soumettant à toutes les tracasseries de la police; mais le mouvement qui emporte l'excédent de la population chinoise vers certaines contrées riveraines ou insulaires de la mer des Indes et de l'Océan Pacifique semble désormais impossible à contrarier victorieusement : tout ce qu'on paraît pouvoir essayer, c'est d'en retarder ou d'en déplacer la marche. Cependant l'annexion des Philippines par les Yankees pourra contrarier fortement, arrêter même l'invasion de ce magnifique archipel par les « fils du Grand et Pur Empire » à moins que les nouveaux maîtres ne les regardent comme utiles, voire indispensables, dans une région tropicale où les Anglo-Saxons ne peuvent se livrer aux travaux pénibles.

Il n'est pas jusqu'à la péninsule arabique qui ne commence à recevoir des immigrants chinois : des mahométans du Royaume Central prennent part chaque année au pèlerinage de la Mecque et quelques-uns d'entre eux restent dans le pays.

Quoi qu'on fasse, les relations de race à race deviennent partout de plus en plus fréquentes, et sur mille points à la fois se dresse cette question majeure de la conciliation entre

blancs et jaunes, comme autrefois entre blancs et noirs, différents par l'idéal, le caractère, les traditions et les mœurs.

Combien de Chinois hors de Chine? Question à laquelle on ne peut répondre que par des probabilités plus ou moins hypothétiques, avec erreur du simple au double, ou en quelque cas au triple, voire plus encore.

Il y en a dix mille environ en Sibérie, mais ici la question doit être retournée et passer au futur : combien y aura-t-il de Russes, dans dix, vingt, cinquante ans, parmi les millions de Chinois de la Mandchourie?

Au Japon, ils font un nombre inconnu de milliers; on les rencontre surtout à Yokohama : on ne les y goûte guère, et eux ils n'aiment pas beaucoup leurs petits cousins du « Soleil levant ».

Au Tonkin on en connaît une quarantaine de mille, cinq mille en Annam, une soixantaine de mille en Cochinchine, cent cinquante mille en Cambodge : soit, avec ceux de notre Laos, près de 300 000 Chinois dans l'Indo-Chine française. C'est beaucoup, mais cela ne fait encore qu'un Chinois sur 55 Indo-Chinois, en estimant le peuple de la colonie à 16 500 000 habitants, ce qui paraît être un minimum. Ils ne dénatureront donc pas les Annamites comme d'aucuns font profession de le craindre : d'autant que ceux-ci ont une langue, une civilisation à peu près égale à la civilisation chinoise et de longues traditions ;plus l'appui d'une langue et d'une « politesse » occidentales.

Un million de « fils de Han », plus ou moins, vivent dans le Siam : s'ils peuvent, quelque part dans le monde, dénationaliser un peuple, c'est bien celui des Siamois; mais ceux-ci sont, on peut dire, appréhendés au collet par la civilisation « blanche ».

Dans la presqu'île de Malacca et les îles, formant ensemble les « Établissements des Détroits », ils dépassent 350 000 : ici vraiment prépondérants, sous la domination anglaise, et en réalité maîtres de la chose publique et détenteurs du coffre d'or et d'argent. En 1901, le nombre total des Chinois dans les seuls Straits Settlements était de 228 000 individus, et dépassait une centaine de mille dans les États malais de la presqu'île. La moyenne des arrivées de Chinois s'élève à 145 000 par an en moyenne, mais la plupart s'en retournent, répugnant à épouser des Malaises.

Dans l'Indochine anglaise et dans l'Inde, on estime qu'ils sont 50 000.

Dans les Indes néerlandaises on les évalue à un demi-million ; donc très nombreux, très influents, très riches et s'enri-

chissant toujours, mais pourtant comme perdus dans la foule immense : on les croirait noyés, mais ils surnagent.

Il n'y en a peut-être pas 100 000 dans les Philippines, leurs métis compris, alors qu'il y a vingt ans on les évaluait à 250 000; même on prédisait unanimement que l'avenir leur y réservait la prépondérance, à eux et à leurs métis, les Sangleyes ou mestizos de Sangley.

Aux îles Hawaii, tombées récemment dans les mains des Yankees, ils sont 22 000, sur 109 000 insulaires, soit un cinquième, mais ils ont en face d'eux 24 000 Japonais et 15 000 Portugais.

On suppose qu'il y en a 25 000 dans le reste des îles du Pacifique et de la mer des Indes.

A peine arrivent-ils à 45 000 en Australie et en Nouvelle-Zélande : ce n'est pas plus qu'il y a vingt ou vingt cinq ans : les mesures d'écartement ont réussi.

Elles n'ont pas échoué non plus dans l'Amérique « anglo-saxonne ». Il y a vingt années on les évaluait à 120 000; ils n'ont guère dépassé ce nombre; s'il y en a 150 000, « c'est tout le bout du monde » : là-dessus 120 000 à 130 000 aux États-Unis, 20 000 en Canada; ils ne diminuent pas ou même augmentent un très petit peu par une infiltration « irrégulière », de faux papiers, une intercourse entre territoire Yankee et Puissance, entre Puissance et « Amérique » : en somme l'invasion redoutée a été arrêtée net.

Il y en a 1 000 dans le Mexique, que dans l'instant présent, on parle de leur ouvrir à deux battants pour l'extraction de minerais et la colonisation des haciendas ou grands domaines; 50 000 à Cuba et Puerto Rico, contre 110 000 en 1880; 10 000 dans les Petites Antilles, 25 000 au Pérou, où l'on en compta jusqu'à 70 000, au « beau temps » du guano; 15 000, 20 000 ou 25 000 au Brésil, 5 000 dans les autres contrées de l'Amérique du Sud, 10 000 peut-être en Afrique, à Maurice, la Réunion, Madagascar, le Natal, le Cap; quelques milliers en Europe, à Londres, Paris et Berlin, en Russie.

En somme peu nombreux dans le monde : à peine trois millions, métis compris, Mandchourie et Mongolie à part, et sur ce total modeste, plus de deux millions en Indochine et dans l'Indonésie.

Mais le réservoir des Chinois, la Chine pourrait bien quelque jour inonder tel pays qui ne s'y attend pas, si la force des choses ou si le simple hasard y dirigent le courant de l'expatriation des Jaunes.

Car la force des choses est là : de grands pays à tirer de

l'inculture, de la solitude, ont besoin de piocheurs, laboureurs, terrassiers, ouvriers, hommes de peine; or, la Chine est la première nation du monde pour fournir par millions et, au besoin, par dizaines de millions, les pionniers de défrichement et les « héros » des travaux publics, comme les épanche sur la terre presque entière l'Italie, douze à treize fois moins peuplée que le « Milieu ». Enfin la Chine est en réalité pauvre, non par elle-même, mais parce que trop de familles vivent de sa richesse.

Les Chinois sont exactement ce qu'ils croient que nous sommes : ils s'imaginent que nous n'avons pas de quoi vivre en Europe, que la pauvreté nous « suit et nous talonne », que pour ne pas mourir de faim, nous inventons des machines, nous nous tournons de droite, de gauche, et que nous tomberions d'inanition si nous ne nous emparions pas des richesses du Grand et Pur Empire.

Sans doute, chez nous aussi la faim pousse le loup hors du bois, mais en Chine il y a plus de loups que chez nous, et pour moins de pitance : d'où la fatalité présente, et surtout future de l'émigration en masse.

*IV L'INFLUENCE EUROPÉENNE EN CHINE ; LE JOURNALISME*

Des dizaines de milliers de Chinois quittent chaque année la Chine et l'on admet que tantôt 65, tantôt 70, jusqu'à 75 pour 100 finissent par rentrer au pays natal.

Le séjour de tant d' « enfants de Han » parmi les étrangers et le retour de la moitié, des deux tiers ou des trois quarts d'entre eux ont certainement plus d'importance pour la rénovation de la Chine que la présence d'une vingtaine de milliers d'Occidentaux dans le pays lui-même.

Observateurs patients, les Chinois gardent dans leur mémoire tous les enseignements que leur donne la pénible lutte de la vie et ils savent agir en conséquence, ils modifient leurs procédés et s'approprient les arts étrangers, non avec l'entraînement juvénile du Japonais, mais avec une résolution et une persévérance infinies.

Orgueilleux de leur long passé de civilisation, pleinement conscients de ce que telle ou telle de leurs industries ou de leurs coutumes peut avoir de supérieur aux pratiques étrangères, les Chinois ne sont nullement tentés de se jeter à l'aventure dans l'imitation des modes anglaises; ils ne s'affublent pas des étranges costumes d'Europe, comme les Japonais, pour ressembler aux « Barbares à cheveux roux », mais ils voient

parfaitement quels avantages ils peuvent retirer des inventions occidentales et ne les repoussent nullement à cause de leur provenance.

Les mandarins ont des privilèges a maintenir, des sources visibles ou cachées d'argent à garder par devers eux, un orgueil d' « intellectuels » à préserver du mépris; ils s'efforcent donc de tenir au large les inventions des « barbares », et pour mieux y réussir, les « barbares » eux-mêmes : fortement encouragés par les événements européens à l'affût desquels ils se tiennent fort bien.

Nul ne connaît mieux qu'eux l'incurable mésintelligence entre la Russie et l'Angleterre, les haines réciproques de l'Allemagne et de la France, et tout dernièrement ils ont vu les Français humiliés par les Anglais à Fachoda, les Anglais expier au Transvaal leurs injustices et leurs rodomontades, et surtout l'Italie reculer devant eux, les Chinois, à l'affaire de la baie de San mön. Pourquoi la Chine-Unie ne tiendrait-elle pas tête à l'Europe incurablement divisée sous une apparence de confédération anti-chinoise?

Mais le bon peuple, pour peu qu'on le laisse à lui-même, comprend fort bien tout ce qu'il pourrait gagner à l'étude des sciences et des arts qu'apportent les Occidentaux.

Les malades se pressent en foule dans les hôpitaux de fondation européenne, à Tientsin, Changhaï, Amoï, Foutcheou, Ningp'o; la bizarre pharmacopée chinoise, où les remèdes magiques tenaient une si grande place, se rapproche peu à peu de celle des Occidentaux; la vaccine a remplacé la dangereuse méthode d'inoculation par les narines, et des praticiens sérieux, ayant étudié l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, surgissent çà et là de l'innombrable tribu des empiriques. Des écoles européennes se sont ouvertes dans les villes commerçantes du littoral et les élèves n'ont été trouvés rebelles à aucun enseignement des professeurs étrangers; ils apprennent même volontiers la musique des « barbares », à laquelle on les disait jadis complètement insensibles, et grâce à l'extrême finesse de leur ouïe, ils en deviennent, nous assure-t-on, des appréciateurs très délicats.

Malgré les difficultés, on peut dire redoutables, qu'ils trouvent à lire les ouvrages traduits en un langage si différent de celui dans lequel ils ont été pensés, c'est à des milliers que s'élève déjà le trésor des livres scientifiques ou autres que se sont appropriés les Chinois. On leur refuse en général la compréhension des nombres, et pourtant les ouvrages mathématiques sont ceux qu'ils demandent le plus : la Géométrie d'Eu-

clide ou les « Éléments de la Quantité », dont le missionnaire Ricci commença la traduction en 1608, est devenue classique et de nombreuses éditions en ont été successivement publiées.

Ceux qui croient à l' « incommensurabilité » de l'esprit occidental et de l'esprit chinois, c'est-à-dire à l'absence de commune mesure entre eux et nous, font remarquer que les traductions des ouvrages scientifiques européens ont encore influé très peu sur la Chine.

Cette Géométrie d'Euclide, ou plus exactement les six premiers livres d'Euclide traduits en six volumes, l'Arithmétique en onze volumes, la Géométrie élémentaire, l'Astronomie et la Géographie de ce même père Ricci; les six volumes du père Sabbathinus sur les Machines hydrauliques; la Trigonométrie en deux volumes du père Terentius; l'Astronomie en trente-trois volumes du père Verbiest, etc., etc., les traités plus modernes qui ont remplacé ces livres du XVII^e siècle dans les écoles, aucun de ces ouvrages n'a pénétré bien profondément l'intelligence chinoise, puisque, sauf de très rares exceptions peut-être, ni les lettrés, ni les mandarins, à plus forte raison personne dans le pauvre peuple, ne pense autrement qu'il y a deux à trois cents ans, avant la publication de ces volumes : en géométrie, trigonométrie, astronomie, mécanique, science des nombres, etc., ils n'ont encore fait que peu de progrès; ils ont certainement appris, mais guère.

L'*Almanach impérial* continue à prévenir les Chinois qu'au troisième mois de l'année, les souris se font pigeons, qu'au dixième les faisans, partis à tire-d'aile vers la mer, s'y transforment, avatar hardi, en huîtres comestibles, qu'au sixième les verts luisants naissent d'une décomposition des herbes.

On ne saurait trop insister là-dessus : la faute de cette torpeur scientifique est certainement moins dans l'esprit que dans la langue des Chinois : idiome tellement étriqué, difficile, inserviable que même les livres les plus courants, les ouvrages d'histoire, de description, les siao cho ou « romans » ne se lisent pas sans grand'peine, et que les lettrés s'y découragent parfois; nombreux sont ceux d'entre eux qui préfèrent prendre un volume en langue européenne et le parcourir agréablement, comme en se jouant, non sans en tirer quelque instruction. Ainsi s'explique le développement de l'anglais dans l'Empire, et nul doute que le russe et d'autres idiomes européens n'y avancent plus tard à pas de géant.

De même, dans l'Afrique du Nord, bien des Arabes renoncent à lire en arabe dès qu'ils sont de force à lire en français, par la raison toute simple que le français se lit beaucoup plus couramment que l'arabe, souvent trop concis, presque obscur,

et qui, du moins en écriture cursive, se devine autant qu'il se comprend.

De même encore, entre deux livres d'égale valeur sur le même sujet, on voit des Allemands préférer l'anglais ou le français au germanique, en tant que plus souples, moins enchevêtrés, mieux éclairés.

C'est tout simplement la loi du moindre effort.

En dépit des difficultés de la langue, d'ailleurs bien moindres dans le langage courant que dans le verbe littéraire ou scientifique, le journalisme est né dernièrement en Chine.

Né, ce n'est pas le terme propre, puisque la Chine a depuis plus de douze siècles une gazette officielle; le vrai mot, c'est rénové, rajeuni, et l'on doit dire considérablement augmenté dans ces dernières années.

La *Gazette de Peking*, le *Kin pao*, mot à mot : les *Nouvelles de la Capitale* — à Peking l'on prononce *Tsing pao* — date d'on ne sait quand, mais on sait par certaines mentions en de vieux ouvrages, qu'elle existait déjà du temps de nos derniers Mérovingiens.

Elle comporte vingt à vingt-quatre pages, chacune divisée en sept colonnes verticales, et chaque colonne comprenant quatorze caractères : d'où 98 caractères par page et 2352 caractères par numéro.

C'est un journal fort intéressant dans son genre. En qualité d'officiel, il comprend naturellement les décrets impériaux, les rapports des ministres, des vice-rois de provinces, ceux de la préfecture de police. Dans ses colonnes, dont les caractères se distribuent à la chinoise, c'est-à-dire de haut en bas, de droite à gauche, tout ce qui a trait à l'empereur est sacré, nous dit M. Imbault-Huard, et « une simple « coquille » pourrait être payée par une ou plusieurs têtes ». Parmi ces décrets impériaux il en est de bien curieux qui font de la lecture du *Kin pao* une sorte de cours sur les idées, mœurs, superstitions des gens de la « Fleur du Milieu », sur leurs rites, leur réglementation à outrance, — car, en ce pays, « on ne peut porter telle ou telle botte, tel ou tel pantalon que si l'on y est autorisé, suivant la classe de la société à laquelle on appartient.... Ainsi, depuis un temps immémorial, c'est par décret qu'on doit, à certaines dates, changer de chapeau, le chapeau de paille conique, le chapeau d'été, puis le chapeau d'hiver : à cet effet, deux fois par an,... le département des Cérémonies prie Sa Majesté de vouloir bien penser à la question des chapeaux.... Alors l'empereur, sans se soucier de la température, sans con-

sidérer si la saison est précoce ou tardive, fixe une date par un décret spécial aussitôt promulgué par le télégraphe dans tout l'Empire.... De même, un décret impérial enjoint à l'Observatoire de Peking de choisir un jour propice pour commencer les réparations aux mausolées impériaux. »

On trouve aussi dans cette plus que curieuse gazette les « décrets de canonisation », c'est-à-dire l'érection d'un « miao » ou temple à un grand homme du cru, grand mandarin, grand lettré, riche bienfaisant ou bienfaiteur, élevé à la dignité de génie tutélaire; les félicitations et titres honorifiques dont l'empereur honore tel ou tel génie protecteur qui a détourné une calamité; la dégradation de tel ou tel mandarin qui pourtant garde sa place en attendant qu'il vienne peut-être à résipiscence; les remontrances adressées à tel grand personnage, voire aux princes de la famille impériale quand ils se sont mis dans leur tort; les rapports des censeurs qui parfois n'épargnent pas l'empereur lui-même.... « et d'aucuns ont payé de leur vie, leur franchise, leur amour de la vertu »; bref, le *Kin pao* est une mine inépuisable, et à côté de puérilités extraordinaires, on y rencontre des traits politiques et sociaux qui font le plus grand honneur à la Chine.

Étant purement officiel, et alors le seul journal de l'Empire, le *Kin pao* ne suffisait pas, mais les Chinois le crurent suffisant, ou firent semblant de le croire tel, jusqu'au jour où les Européens, des Anglais, instituèrent en Chine la presse indépendante; non pas dans la Chine absolument chinoise, mais dans la concession britannique de Changhaï où, grâce au principe de l'exterritorialité, Anglais et Chinois ont le droit de dire ce qu'ils pensent, ce qu'ils savent.

C'est donc à Changhaï, il y a un peu plus de trente ans, que parut le *North China Daily News*, feuille anglaise, qui ne tarda pas à s'accompagner d'un supplément chinois; à ce journal quotidien s'en adjoignirent plusieurs autres, également anglais, et c'est à eux que la langue « saxonne » doit surtout sa présente royauté dans le « Milieu »; jusqu'à ce jour il n'y a pour la contre-balancer que l'*Echo de la Chine* à Changhaï, un journal allemand à Kiaotcheou, et deux journaux japonais, l'un à Changhaï, l'autre à Tientsin.

Deux ans après le premier numéro du *North China Daily News*, le premier numéro du premier journal chinois non officiel, le *Chen pao* (pour *Kin pao*) ou *Nouvelles de Changhaï*, et plusieurs autres naquirent et grandirent, en divers lieux, surtout à Changhaï, mais aussi à Hongkong, à Tientsin, à Soutcheou, à Canton, la plupart quotidiens, d'autres hebdoma-

daires, dont un est illustré; une demi-douzaine paraissent tous les jours, sans souci de la censure impériale, car ils ont pour propriétaire apparent, pour prête-nom, pour homme de paille, un Européen quelconque, prêt à user et à abuser de son droit d'exterritorialité; les chrétiens catholiques ont à leur disposition le *Youen lou*, feuille publiée deux fois la semaine à Changhaï par les Jésuites.

Ces journaux chinois sont très bon marché : le plus répandu de tous, en même temps que le plus influent, le *Chen pao*, tire à 12 000 seulement, mais ses numéros sont lus au loin par beaucoup plus de Chinois qu'on ne croirait; le *Bounouanyat pao* ou le *Hérault à circulation universelle*, publié à Hongkong, a aussi beaucoup de lecteurs; les journaux de Canton paraissent à 2 000 ou 2 500. Un exemplaire de chaque feuille doit être envoyé directement à l'empereur, et un autre au conseil des censeurs, avec indication spéciale des articles qui paraissent importants.

Avant la guerre sino-japonaise il ne paraissait à Changhaï que quatre journaux chinois : il y en a vingt aujourd'hui, les revues comprises.

Dans l'intéressante monographie qu'il a consacrée au journalisme chinois, M. Imbault-Huard conclut comme suit, à propos de la diffusion des journaux chinois en Chine et de leur influence profonde sur le développement de la langue aux quarante ou cinquante mille caractères.

« Dans les grandes villes, le journal est déjà devenu un élément indispensable de la vie du mandarin, du commerçant, du boutiquier, du barbier. Il suffit de parcourir, le matin, les rues d'une ville chinoise pour s'en convaincre : on y voit des boutiquiers, debout sur le seuil de leur porte ou accoudés à leur comptoir, leurs larges lunettes de cristal posées sur leur nez aplati, lire la feuille qui vient de paraître, la commenter chacun à sa façon, ou y chercher des renseignements sur le cours des monnaies, le prix des denrées, les heures de départ des navires. Le journal est devenu leur ami et souvent leur oracle. Au point de vue de l'évolution de la langue, le journal a une importance remarquable : pour rendre des idées nouvelles, pour exprimer les noms d'inventions récentes, les rédacteurs ont dû forcément créer des mots qui manquaient jusqu'alors au vocabulaire chinois. Au lieu de forger une périphrase longue et peu compréhensible, seul moyen auquel on peut avoir recours pour rendre un mot étranger, ils ont souvent préféré transcrire phonétiquement ce dernier, l'habiller à la chinoise et introduire ainsi dans la langue des mots non-chinois chinoisés. Je citerai

quelques exemples : au cours du conflit franco-chinois, on a vu apparaître, entre autres, les mots *ou-li-ma-toung*, transcription phonétique de ultimatum, et *sseu-ta-tou-ko*, transcription phonétique de statu quo; quand l'invention du téléphone a été annoncée par les journaux, on a imaginé le mot *to-li-foung*. Ces mots sont écrits avec des caractères chinois qui ont d'ordinaire une signification précise, mais qui dans ces transcriptions ne jouent qu'un rôle purement phonétique. Il y a des siècles, au surplus, que ce procédé a été employé par les Chinois : la langue renferme ainsi un grand nombre de mots sanscrits, tibétains, turcs, persans, espagnols, etc., qui ont été chinoisés. Tous ces mots ont acquis droit de cité dans le vocabulaire chinois. »

*V — L'INFLUENCE DES LETTRÉS DIMINUE : « MENS AGITAT MOLEM »*

La propagande de ces journaux impossibles à supprimer à cause de la qualité d'étrangers de leurs prétendus propriétaires; la critique, bien que modérée, des textes des anciens auteurs pieusement transmis de générations en générations; une sorte de fermentation sournoise dans les esprits; le *mens agitat molem*, en un mot la nécessité a forcé, bien malgré lui, le gouvernement chinois à faire quelques concessions.

Dès 1868, il établit un bureau de traductions dans l'arsenal de Kiangnan, pour publier les principaux ouvrages étrangers relatifs aux sciences, et rien qu'en douze ans il en est sorti 372 volumes dont il s'est vendu près de 85 000 exemplaires; sans doute qu'en 1900, volumes traduits et acheteurs se nombrent par des chiffres plus imposants.

Sous le nom de Toung kouen kouan, ou « Collège des Sciences étrangères », il a fondé à Peking une école administrative où l'on enseigne l'anglais, le français, le russe, l'allemand, et où les cours de physique, de chimie, de médecine, de physiologie, d'astronomie, ainsi que les conférences de législation comparée, sont confiés à des professeurs étrangers, assistés de répétiteurs indigènes; la plupart des cours se font en anglais, mais des exercices continuels entretiennent jusqu'à la fin des études la pratique des autres langues. L'administration de l'Empire se recrute en partie dans cette école, que plus de cent élèves fréquentaient dès 1876.

Il a créé une école militaire à Tientsin, une école navale à Tientsin également, fondé des cours d'art militaire et d'art civil, des sortes d'écoles polytechniques près des arsenaux de

Nanking, de Changhaï, de Foutcheou, autorisé le service des douanes chinoises à ouvrir deux collèges : l'un à Changhaï où des professeurs européens enseignent quatre langues européennes, anglais, français, russe, allemand, diverses sciences, et le droit international, précisément violé si souvent par les « barbares » en Chine; l'autre à Canton, avec un programme beaucoup plus restreint : la langue anglaise et les mathématiques élémentaires.

Enfin le gouvernement, suivant l'exemple qu'avait donné la France par ses écoles de Rome et d'Athènes, avait fondé à Hartford, dans le Connecticut, un magnifique établissement scolaire où une centaine de jeunes Chinois, élevés à ses frais, devaient passer une quinzaine d'années en étudiant les sciences et les arts industriels. Il a dissous cette école en 1881, sur le rapport d'un commissaire lettré qui constata avec effroi combien les jeunes Chinois s'étaient américanisés par les mœurs et les idées; c'est en Europe que doit s'achever désormais l'instruction de ces pupilles de l'Empire.

A ces fondations officielles il convient d'ajouter nombre d'écoles établies par des missionnaires, la plupart anglais ou américains, avec la langue anglaise et un peu de science pour principaux arguments; à Tientsin il y a plus de cinq cents élèves dans une « université », disons : un collège institué par des méthodistes américains.

Tout cela compte, et rien de tout cela n'est de trop, car l'instruction donnée en Chine aux enfants, aux adultes est courte, fautive, et le tiers des hommes n'y savent pas lire — science d'ailleurs très difficile, comme on sait —. C'est le dernier rapport décennal de l'Administration européenne des douanes maritimes qui nous donne ces chiffres, pour onze des dix-huit provinces. 37 pour 100 du sexe fort ne savent pas lire, encore moins écrire ; et dans le beau sexe, 2 pour 100 seulement déchiffrent tant bien que mal les caractères les plus indispensables.

Cependant en chinois le mot *Kiao* s'applique également à l'instruction et à la religion : l'étude est considérée comme un culte. Depuis des milliers d'années, c'est un principe reconnu par tous les habitants du Royaume Central que les parents doivent s'efforcer d'instruire leurs enfants mâles. Toutes les villes et tous les villages doivent être pourvus d'une école, dont les instituteurs sont entretenus aux frais de la commune ou du quartier et librement choisis par le conseil des pères de famille. Les Chinois aisés ont un ou plusieurs précepteurs dans leurs familles; les autres envoient leurs fils aux écoles de jour,

moyennant des honoraires d'une extrême modicité; dans les grandes villes, il y a des classes du soir fréquentées par les garçons qui ont dû s'occuper pendant le jour à gagner leur vie ou celle de leurs parents.

C'est avec une véritable passion que les enfants, naturellement studieux, patients, disciplinés, apprennent à lire les quelques centaines de mots qui leur sont nécessaires dans le commerce habituel de la vie; le temps leur manque pour arriver à la connaissance approfondie des dictionnaires, et le trésor des traditions leur reste fermé; toutefois le moindre signe qu'ils reconnaissent réveille nécessairement une idée dans leur esprit; ce n'est pas un simple son dépourvu de sens comme la syllabe épelée par l'enfant européen : une lecture machinale, comme elle se fait si souvent dans les écoles de l'Occident, serait tout à fait impossible en Chine; il faut penser le mot avant de le prononcer, et c'est un très grand avantage de cette lecture par ailleurs si désavantageuse.

Aussi le respect pour la connaissance des lettres est-il profond chez les hommes du peuple : ils regardent avec une sorte de dévotion les inscriptions et les sentences des bons auteurs qui décorent les appartements, les maisons, les édifices publics, et qui font de la Chine entière comme une vaste bibliothèque; ils vénèrent le papier, comme si les mots qui le couvrent étaient la science elle-même, et vont jusqu'à se constituer en sociétés pour empêcher la profanation des manuscrits épars et des livres dépareillés en les brûlant avec respect.

Les lettrés et le gouvernement qu'ils représentent étaient aussi l'objet de leur révérence superstitieuse; les hommes qui ont eu le bonheur de pénétrer dans les arcanes de l'écriture leur paraissaient presque des demi-dieux. Mais les événements récents n'ont pas pu ne pas diminuer la vénération traditionnelle pour les lettrés. Il a bien fallu reconnaître que leur science est creuse; qu'elle est absolument et irrévocablement fausse; que, comme dit Maurice Courant, d'elle naissent à la fois le scepticisme et la crédulité; enfin que, sans avoir étudié les « cinq Classiques », les étrangers ont réussi à faire des inventions bien autrement précieuses que tel ou tel commentaire sur des paroles de Confucius. Il y a là les commencements d'une révolution morale, qui ne manquera point d'avoir ses conséquences politiques : le « prestige » de l'autorité décroît, et c'est en vain que les mandarins cherchent à le maintenir.

On sait à combien de discussions passionnées et de conflits diplomatiques a donné lieu la question du *koteou*, c'est-à-dire du triple prosternement auquel les ministres étrangers étaient tenus jadis devant la personne de l'empereur, lorsque la Chine, ne consentant pas encore à traiter les puissances extérieures en égales, n'avait pas elle-même accrédité des ambassadeurs réguliers en Occident et dans le Nouveau Monde. A la fin, les envoyés des gouvernements d'Europe, menaçant de rompre toutes relations avec la cour de Peking ou même de revenir en ennemis, ont été dispensés de cet acte avilissant.

C'est avec raison que les mandarins ont considéré comme un des événements les plus graves ce fait, si futile en apparence, qui devait avoir pour résultat nécessaire d'amoindrir la majesté impériale aux yeux de ses sujets. Aussi tâchèrent-ils de le nier; des brochures publiées par leurs soins racontèrent aux lecteurs que les ambassadeurs avaient été comme frappés de la foudre devant la majesté du Fils du Ciel, mais que celui-ci, dans sa clémence inépuisable, avait daigné les faire renaître à la vie.

La suppression du prosternement « triple et un » n'est qu'un épisode marquant dans l'histoire de la déroute mandarinale devant la science des Barbares de l'Occident. Chaque jour les simples paysans, les portefaix, qui n'ont pas employé la meilleure partie de leur existence à l'étude des signes d'écriture, voient diminuer singulièrement la distance qui les séparait de la classe lettrée; le centre de gravité se déplace dans l'Empire, au profit du peuple et aux dépens du pouvoir, et des révolutions politiques sont la conséquence fatale de l'évolution qui s'accomplit dans les esprits du « Milieu ».

Voici donc que la Chine enfin se met en branle : grande, inexprimable surprise pour le vulgaire qui la croit incrustée, à jamais figée, alors que toute son histoire prouve exactement le contraire.

Il est tout à fait injuste de parler encore de l'immobilité de l'Empire du Milieu puisque nulle part plus de révolutions n'ont bouleversé la société, et que nulle part plus de systèmes de gouvernement n'ont été essayés. En changeant ainsi, les fils du « Milieu » se conformaient au principe de l'un de leurs plus anciens sages, cités par Confucius : Pour t'améliorer, renouvelle-toi chaque jour! »

Certes les transformations vont aujourd'hui moins vite en Chine qu'ailleurs, mais la raison en est facile à démêler.

Les habitants du Royaume Central ont pleine conscience d'avoir été longtemps la nation civilisée par excellence, et même ils ont pu croire pendant des siècles qu'il n'y avait point

d'autre peuple policé que le leur; ils n'étaient entourés que de barbares ou de populations auxquelles ils avaient enseigné tout ce qu'elles savaient. Ils pensaient être les seuls dont les annales remontassent dans le lointain des âges, les seuls qui eussent le privilège de la durée.

Et voici que par delà la ceinture des mers, du fond des déserts, du haut des plateaux, ils voient surgir d'autres nations, qui, sans les égaler par l'ancienneté de l'histoire, les dépassent incroyablement en science et en industrie! Vraiment c'est à n'y pas croire! Et subitement le monde s'agrandit et se peuple autour d'eux: ces espaces extérieurs, auxquels ils donnaient une si faible importance dans leurs anciennes cartes, se montrent tels qu'ils sont en réalité, dix fois plus vastes que la Chine et deux fois plus peuplés; la supériorité dans laquelle ils se complaisaient leur échappe à tout jamais!

Il y a donc bien naturellement une profonde amertume dans le sentiment que ce peuple orgueilleux a conçu malgré lui de la réalité des choses : il se croyait la première des nations, le seul Empire véritable, et il se voit ce qu'il est, à son humble rang, à l'école des étrangers qu'il méprisait naguère de toutes les forces de son âme.

Qu'on lui pardonne donc son véhément désir de ne pas déchoir, à ses propres yeux, d'étudier les sciences, les arts de l'Europe sans y mettre la hâte fébrile du Japon, son voisin, de n'être pas l'écolier qu'on frappe de la férule, mais le studieux d'aujourd'hui, le rival de demain.

Il était grand temps qu'une impulsion extérieure vînt forcer la Chine à se renouveler.

La science n'était plus chez elle que l'art de manier élégamment le pinceau pour reproduire « à l'infini » les formules classiques. Fiers de posséder par leurs caractères idéographiques une langue vraiment universelle, les lettrés, qui sont en même temps les maîtres de la nation, en étaient arrivés à considérer la lecture et l'écriture, c'est-à-dire de simples moyens d'acquérir la science, comme étant la science elle-même. Apprendre à lire, c'est à cela qu'ils se résignaient à passer leur vie. Leur réputation était au comble lorsque, à la fin d'une longue carrière d'études, ils avaient pénétré tous les mystères de la langue écrite.

Or c'est ici le cas de répéter la grande formule que la vie est courte, que l'art est long : heureux et souverainement méritant le vieillard chinois qui lit convenablement les anciens auteurs!

Où donc trouver quelques heures, quelques minutes du

jour augmenté de la nuit pour les études indépendantes; ignorants des choses présentes, sans regard pour celles de l'avenir, les lettrés ne s'occupent que du passé; ils ramènent tout à la tradition, aux précédents qu'ils trouvent dans les classiques; ils y cherchent les règles du gouvernement.

Écrire ou déchiffrer les dépêches officielles, retrouver les formules rituelles pour tous les actes de la vie sociale et politique, en un mot, « mâcher du néant », les mandarins n'ont que cette raison d'être. Elle ne suffit plus pour maintenir le prestige qui les environna pendant tant de siècles et pour leur assurer l'obéissance qu'ils réclament.



## CHAPITRE SEPTIÈME

# LE GOUVERNEMENT
# L'ADMINISTRATION

I. PRINCIPES DU GOUVERNEMENT CHINOIS : L'EMPEREUR. || II. LA COUR. || III. LES MINISTÈRES. || IV. LE MANDARINAT : LES EXAMENS, LES MANDARINS. || V. LA JUSTICE CHINOISE. || VI. LES LIBERTÉS MUNICIPALES. || VII. FORCES MILITAIRES. || VIII. LE BUDGET, LA DETTE. || IX. DIVISIONS ADMINISTRATIVES.

*I — PRINCIPES DU GOUVERNEMENT CHINOIS : L'EMPEREUR*

EN théorie, l'État chinois est une grande famille : l'Empereur est à la fois « le père et la mère » de ses sujets, et l'affection que ceux-ci lui doivent est, toujours théoriquement, celle d'une double piété filiale.

Qu'il daigne commander, tous s'empressent d'obéir : s'il lui convient de prendre la fortune ou la vie d'un citoyen, c'est avec reconnaissance que le condamné doit livrer l'une ou l'autre. Le Maître peut même donner des ordres au sol, aux eaux et à l'atmosphère : les Génies de la terre et de l'air accomplissent ses ordres. Il est le « Fils du Ciel », le souverain des « Quatre mers » et des « Dix mille peuples ». Lui seul a le privilège de sacrifier au Ciel et à la Terre comme souverain pontife et comme chef de la grande famille chinoise.

Sans doute, il ne parle de lui-même qu'avec la plus humble modestie; il se dit plus qu'imparfait, et s'il se distingue en quelque chose des grands de sa cour, c'est par un costume plus simple, mais on ne sait qu'inventer pour lui témoigner l'adoration publique et privée.

Qu'il soit présent, qu'il soit absent, il reçoit de ses sujets des hommages divins, et les plus hauts dignitaires se prosternent devant son trône vide ou devant son paravent de soie jaune, qu'ornent la figure du dragon à cinq griffes, symbole du bonheur, et celle de la tortue, emblème de la puissance. Dans les provinces, les mandarins brûlent de l'encens au reçu d'une dépêche impériale et frappent la terre du front en se tournant vers Peking. Le nom de l'Empereur est tellement sacré, que les caractères employés pour le désigner ne peuvent plus servir pour les autres mots et doivent être modifiés par un trait. « Qu'on tremble et qu'on obéisse! » telle est la formule qui termine toutes les proclamations impériales.

Au-dessous de lui tous sont esclaves : le représentant de son pouvoir qu'il avait envoyé au Tibet, à l'époque où Huc et Gabet y voyagèrent, portait des « chaînes de criminel », figurées par un collier d'or; mais ce collier, caché sous les vêtements, n'était pas un signe de satisfaction : il témoignait au contraire du déplaisir impérial.

Et au-dessus de lui, il n'y a qu'un seul maître, Changti, le Haut Dieu du Ciel : aux autres Dieux ou Génies, Esprit du Soleil, Esprit de la Lune, Esprit de la Terre et des Grains, Esprit du Bétail, il parle en égal, plus que cela en supérieur : il leur dicte des ordres. « Tel est son pouvoir, dit le proverbe chinois, que même l'aigle est un poisson, quand le Fils du Ciel l'a décidé. »

La vénération des Chinois pour leur « père et mère » n'est point une simple fiction politique.

Toutes les institutions sont réglées de manière à établir un parallèle exact entre les devoirs d'un fils et ceux d'un sujet; dès la plus tendre enfance, le Chinois apprend que la puissance paternelle appartient au chef de la grande famille, comme à celui de la petite famille dont il fait partie; dans les écoles mêmes, un cercueil sur lequel est inscrit le mot : Félicité! rappelle aux enfants que leur premier devoir sera d'apaiser les mânes de leurs parents. « N'être pas rangé dans sa conduite, c'est manquer au devoir filial; c'est manquer au même devoir de n'être pas fidèle au souverain, de n'être pas circonspect quand on exerce des fonctions dans la magistrature, de n'être pas sincère dans ses relations avec ses amis, de n'être pas vaillant sous les armes. » Le père est toujours considéré dans la famille comme le représentant de l'empereur, et la rébellion domestique est punie avec la même sévérité que le crime de lèse-majesté lui-même.

Les annales sont remplies de récits qui témoignent du soin que met le gouvernement à maintenir ce principe fondamental de l'Empire : les fils coupables de sévices contre leurs parents sont mis à mort et leur maison est démolie, les magistrats du district perdent leurs emplois et les étudiants voient se fermer devant eux les salles d'examen; l'endroit où l'événement a eu lieu reste maudit; même les populations sont déplacées : la cité de Loutcheou, sur le haut Yangtze, est une de ces villes qui ont dû se reconstruire loin de l'ancien emplacement, dont le sol et l'air avaient été souillés par un parricide. D'après la loi, d'ailleurs bien mal observée dans les grandes villes, les vieillards ayant dépassé l'âge de soixante-dix ans doivent être considérés par tous comme des aïeux et soignés par leurs enfants communs : le traitement qu'on leur accorde et les honneurs qu'on leur témoigne doivent augmenter avec leurs années.

Il faut, à tout prix, que l'Empire reste « filial », ainsi s'expriment les édits du souverain. Des seize lectures publiques faites périodiquement au peuple pour lui rappeler ses devoirs, la première se rapporte à l'amour filial. Même les noms officiels par lesquels on désigne les villes, les palais, les places et les rues forment, pour ainsi dire, tout un cours de morale inspiré par les vertus domestiques. Parmi les douze temples, dont la loi prescrit l'érection dans chaque ville, il en est toujours un consacré aux ancêtres; si laids et sales que soient les quartiers, si peu honorables que soient les industries locales, les inscriptions des rues n'en rappellent pas moins tous les devoirs de la grande famille, le respect des vieillards, la bienveillance mutuelle entre égaux et la sollicitude pour les enfants. Il n'est pas une boutique, il n'est pas une auberge de village, dont l'enseigne ne célèbre la justice, la vertu, ou l'harmonie de la Terre et des Cieux.

Les rapports naturels du fils avec le père se confondent dans l'esprit du peuple des « Cent Familles » avec les relations d'obéissance envers l'empereur. Telle est la raison qui a maintenu l'État chinois, en dépit des révolutions intérieures, des invasions étrangères et des changements de dynasties, nationales ou non.

Il ne paraît pas que des révolutionnaires aient jamais eu l'idée de toucher à ce principe du gouvernement de l'Empire Fleuri; même les socialistes les plus ardents — et la Chine n'en manque point — ont tous, sauf Laotze, admis le caractère sacré de la paternité et de la maternité de l'Empereur. C'est dans ces derniers temps, et certainement sous l'influence des idées

étrangères, que des Chinois libres penseurs, peut-être inconscients de la portée de leur révolte, se sont permis pour la première fois de tourner leur maître suprême en dérision, et d'écrire sur les murailles, à l'adresse de sa personne, des paroles outrageantes, que les passants lisent avec stupeur. D'après l'ancienne théorie, le souverain, montant sur le trône au nom du Ciel, était toujours adorable et vénérable, quels que fussent ses vertus ou ses vices.

« Si vieux que soit un bonnet, on le met sur sa tête, et si propres que soient des chaussures, on les met à ses pieds. Kié et Cheou étaient de vils scélérats, mais ils étaient des rois; Tching thang et Wou wang étaient de grands et saints personnages, mais ils étaient des sujets. »

Absolu en principe, puisqu'il est d'essence divine, le pouvoir des souverains du Grand et Pur Empire ne l'est cependant point tout à fait en réalité.

Dans toutes les provinces subsistent encore certaines pratiques de droit coutumier qui ont l'autorité de la vieille, très vieille tradition, et auxquelles n'ose pas toucher le gouvernement.

Puis ses sujets lui échappent par bien des issues :

Par la décentralisation bienheureuse, qui n'est nulle part peut-être aussi complète qu'en Chine, pays où il n'y a d'organisme absolument vivant que la famille, et la commune qui est l'élargissement de la famille. En réalité, l'arrondissement, le département, la province, et même l'État, importent peu aux Chinois;

Par la pratique universelle de l'association, les rejetons de la souche de « Han » étant presque tous liés les uns aux autres en une multitude de corporations, même les mendiants, même les voleurs. L'Empire se divise en une véritable infinité de sociétés, les unes amples et puissantes, les autres toutes petites, et sur ce monde éparpillé, fragmenté suivant des buts, des pensées, des intérêts divers, même contradictoires, la main d'un seul n'a pas de prise;

Par la notion, puisée dans Confucius, et ancrée au fond de la conscience de la nation, que si l'empereur dépasse les bornes, s'il n'agit pas conformément aux rites, « l'insurrection est le plus saint des devoirs ».

L'Empereur doit donc, tout « fils du Ciel » qu'il est, conformer de loin, voire quelquefois de près, ses volontés à l'opinion publique.

Et cette opinion publique, bien que soumise et révérencieuse en fait, n'en est pas moins clairvoyante, et pour elle

« l'empereur et le sujet qui violent la loi sont aussi coupables l'un que l'autre ». — « Obtiens l'affection du peuple, et tu obtiendras l'Empire; perds l'affection du peuple, et tu perdras l'Empire », dit un proverbe populaire.

« Absolu en apparence, l'Empereur de Chine, dit Colquhoun, ne gouverne pas plus despotiquement qu'un monarque constitutionnel ou qu'un président de république. Aux projets de loi qu'on lui soumet il répond par un oui ou par un non, mais en même temps il les envoie au ministère que ces projets concernent avec prière d'examiner à nouveau soigneusement la chose. Sans doute il a le pouvoir d'initiative, mais presque jamais il n'en use. »

Le souverain « fils du Ciel » a sa loi toute tracée dans les « neuf règles », posées par Confucius, qui recommandent aux Empereurs le perfectionnement moral, le respect des sages, des parents, des employés, des magistrats, l'amour paternel envers les sujets, la recherche des savants et des artistes, la cordialité pour les étrangers, et la bienveillance pour les alliés de l'Empire.

Guidé par les censeurs, chargés de lui rappeler ces préceptes, tenu de tous les côtés par les règles inflexibles d'une étiquette dont les prescriptions remplissent deux cents volumes, suivi des vingt-deux historiographes qui écrivent chaque jour pour la postérité ce qu'il lui plaît de dire, de faire ou d'ordonner, l'Empereur doit presque fatalement perdre toute originalité, toute initiative personnelle, pour ne devenir que l'instrument d'un homme ou d'un parti. Il cesse d'être responsable de ses propres actes, mais la fiction gouvernementale ne le rend pas moins responsable de l'heur comme du malheur de ses fils, c'est-à-dire de son peuple.

A cet égard, la théorie du pouvoir impérial est plus logique dans l'Empire du Milieu que dans les autres États monarchiques. Les souverains aiment d'ordinaire à s'attribuer la prospérité de leur nation; ils s'attendent à voir monter vers leur trône la gratitude du peuple pour tous les événements propices; mais il est rare qu'ils s'attribuent avec la même sérénité les revers et calamités qui frappent le pays : pour eux, pour leurs flatteurs, ce sont là des malheurs immérités.

La morale des Empereurs de Chine se tient beaucoup mieux debout. « Le peuple a-t-il froid? disait l'empereur Yao, c'est moi qui en suis cause; a-t-il faim? c'est ma faute; tombe-t-il dans quelque infortune? c'est moi qu'il faut accuser. » De même Yu s'imputait les calamités du peuple : « Pendant les règnes de Yao et de Chun, tous les sujets se faisaient un devoir

de suivre l'exemple de leurs vertus. Il faut que je sois loin de leur ressembler, puisque sous mon règne on voit tant de criminels. » — « Je suis le seul coupable, disait le roi Tchingthang en parlant des calamités de l'Empire; je dois être le seul immolé. » La responsabilité croît avec le pouvoir : aussi Mentze va-t-il jusqu'à permettre le régicide quand le souverain « fait un vol à la justice ». — « Il n'y a point de différence, dit-il, entre le meurtre d'un homme par l'épée ou par une administration injuste. »

Malheureusement, ainsi qu'en tout pays du monde, il y a la théorie et la pratique, et aussi le paraître et l'être. Si bien intentionné que puisse être le « Fils du Ciel », ses parents, sa cour, ses favoris, ses eunuques, ses vice-rois, ses neuf classes de mandarins, pourrissent ses idées, ses sentiments; la direction partie d'en haut devient souvent en bas la direction contraire, et souvent l'impulsion s'arrête au milieu du chemin.

Étant si grand, si haut, si divin, l'Empereur a droit à une foule de noms et de surnoms augustes.

Son titre le plus souvent employé, c'est Houangti ou « l'Auguste Souverain », et, disent les commentateurs, « celui qui est en possession d'une vertu complète et capable d'agir d'après les principes divins »; ils disent aussi que ce nom de Houangti répond à l'idée même de Ciel. Écoutons-les expliquer leur dire : « Le Ciel ne parle pas, cependant les quatre saisons se suivent régulièrement et tout naît et croît. Ainsi descendirent Fouhi, Chinnoung, Houangti; ils n'ouvrirent pas la bouche et le peuple se soumit; leur vertu était insondable, infinie comme le Ciel auguste, et alors on les nomma les Augustes, Houangti « (Wells Williams).

L'empereur a encore d'autres noms : Houangchang ou « le Haut et Auguste »; Tienhouang ou « le Céleste Auguste »; Chinhouang ou « le Sage Auguste », ou encore « l'Infini en savoir complet, en vertu »; Tienti ou « le Souverain Céleste »; Chingti ou « le Souverain Sacré »; Tientze ou « le Fils du Ciel » (car son père est le Ciel, sa mère est la Terre); Chingtientze ou « le Sage fils du Ciel ». On s'adresse à lui en l'appelant Ouan Souiye ou « Seigneur des dix mille années » ou bien Piha ou « Sous le tabouret », ellipse plus qu'elliptique, signifiant à peu près dans la bouche des courtisans : « à peine si nous sommes dignes de nous approcher de vos augustes pieds! » Lui-même, il se désigne par le mot Tchin, c'est-à-dire « moi »; ou par celui de Kouajin, « l'Homme seul »; ou de Kouakioun, « le Prince solitaire »; et pour finir, avec Wells Williams, l'énumération de tant de titres ridicules : il est le frère du Soleil et

de la Lune, le petit-fils des Étoiles, le Roi des rois. Son palais est la Salle d'audience, le Palais d'or, la Neuvième entrée, l'Avenue, la Salle de vermillon, la Salle rose, le Pavillon défendu, le Palais interdit, le Palais incarnat, les Escaliers d'or, les Escaliers de perle, l'Avenue des joyaux, la Porte du Midi, les Escaliers célestes, la Cour céleste, le Grand intérieur, le Pavillon d'érable, etc., etc. Son trône est le Trône du Dragon, l'Objet divin, etc. Le voir, c'est contempler la face du Dragon, et sur ses robes le Dragon à cinq griffes est le blason impérial, interdit aux robes du profane vulgaire, voire des plus glorieux mandarins.

*II*
*LA*
*COUR*

A côté de l'Empereur et participant presque autant que lui aux honneurs divins, il y a l'Impératrice, Houanghcou, dite aussi Kouomou, « la Mère de l'État ». Puis en dessous, très vénérés aussi, le Taïtze ou « héritier présomptif », les Houangtze ou « princes du sang » et les Houangtou, « princesses du sang », « dans les huit familles où la noblesse est héréditaire », les seules de tout l'Empire.

Le gouvernement étant modelé sur la famille, la mère du souverain, de même que l'Impératrice régnante, a droit aux plus grands honneurs de la part de tous les dignitaires. Ainsi que l'Empereur consacre chaque année suivant les rites le sol labourable en traçant trois sillons, de même l'Impératrice régnante préside aux cérémonies relatives à la culture du mûrier et à l'élève des vers à soie; comme son époux, elle a les sceaux d'or et la pierre de jade, insignes du pouvoir suprême; le *fong*, dans lequel les Européens ont vu l'analogue du phénix, est l'animal fabuleux que la poésie lui a consacré. Le souverain lui-même doit témoigner de la déférence à l'Impératrice, et lui rendre une visite officielle tous les cinq jours, en fléchissant le genou devant elle. Conformément à une « loi salique » non promulguée, mais admise par tous, l'impératrice n'a aucun droit au pouvoir, mais on sait que l'influence occulte l'emporte souvent sur les droits le mieux établis.

Les sept autres femmes légitimes doivent parfaite obéissance à l'Impératrice, ainsi que les habitantes du harem, limitées à 130 par le livre des cérémonies, mais en réalité leur nombre est maintenant facultatif.

Ces odalisques, pour emprunter un terme, non de l'Extrême Orient, mais de l'Orient méditerranéen, se recrutent surtout parmi les filles des officiers de la race militaire et conquérante

des Mandchoux. Tous les trois ans le « fils du Ciel » passe en revue, comme jadis Assuerus, ces jeunes beautés (au-dessus de douze ans) et fait son choix : les élues habitent le harem jusqu'à vingt-cinq ans, et à cet âge-là le quittent, à moins que Sa Majesté ne leur doive un ou plusieurs « petits-fils du Ciel »; les « petites filles » ne comptent pas. Légalement les princes n'ont aucun pouvoir quand ils n'ont pas été désignés spécialement par l'Empereur à une charge quelconque.

Ainsi qu'en tout pays monarchique les familles honorées par l'entrée d'une de leurs filles dans l'intime familiarité du monarque ne s'en montrent pas médiocrement fières, et elles en tirent parti, s'il se peut, pour leur avancement politique et leur « rehaussement social ».

Le service du palais est fait par des milliers d'eunuques, D'après le code des cérémonies, « l'empereur a droit à trois mille de ces serviteurs; ses fils et petits-fils peuvent en avoir trente au plus, ses gendres et les princes aussi, « sinon pour le service, au moins pour la montre ou l'ostentation ». Ils se partagent en 42 classes, avec émoluments maximum de douze taëls par mois, soit de 45 à 60 francs, suivant la valeur du taël, soumise à l'agio.

Comme on le pense bien, ce divin Empereur, ces ennuques, ce harem, ces courtisans et parasites, coûtent à la Chine bien plus qu'ils ne lui valent; d'audacieux virements de fonds entretiennent ce luxe et ces inutilités. « Ainsi, dit Pierre Leroy-Beaulieu, pour célébrer dignement le soixantième anniversaire de l'impératrice douairière, on a dépensé, peu d'années avant la guerre avec le Japon, les fonds destinés à la réorganisation de l'armée du Petchili; ainsi encore, afin de détourner une rivière qui aurait gêné le tracé des jardins d'un palais impérial, on n'a pas hésité à ruiner des milliers de paysans en inondant leurs champs. »

Un ministère spécial est chargé de la maison de l'Empereur et dirige l'éducation des princes, qui pour la plupart n'ont de dignités que dans les armées mandchoues; c'est parmi eux que le souverain choisit son héritier, presque toujours un des enfants de l'Impératrice.

Lors du décès d'un Empereur, toute la vie sociale doit être interrompue : les grands revêtent le blanc, couleur de deuil, pour un an, les hommes du peuple pour cent jours, et pendant ce temps, ils ne doivent plus célébrer ni mariages ni fêtes; les étoffes éclatantes sont défendues; chacun doit laisser pousser ses cheveux; les barbiers, dont la profession est frappée d'interdit, deviennent temporairement des pensionnaires de l'État.

*III*
*LES*
*MINISTÈRES*

« Perdu dans la grandeur », le Fils du Ciel délègue ses pouvoirs au *neïko* et au *kioun kitchou*. Le premier de ces grands corps de l'État, dont le nom veut dire à peu près Chancellerie Impériale, ou Grand Secrétariat, a perdu dans ces derniers temps la réalité du pouvoir, qui a passé au second, au Grand Conseil d'État, sorte de Conseil privé de quatre ou cinq membres. Théoriquement, c'est le neïko, composé par moitié de Mandchoux et de Chinois, qui rédige les lois, qui promulgue les décrets et qui en surveille l'exécution.

En vertu du principe qui fait de l'instruction et de la réussite aux examens la source des honneurs, les deux présidents du neïko, c'est-à-dire les chanceliers de l'Empire, sont les directeurs de l'Académie des Hanlin : ce sont eux qui proposent les lois dans les séances du Grand Conseil souverain, eux qui arrêtent la forme des ordonnances, qui soumettent les documents officiels à l'Empereur, afin qu'il les annote de son pinceau vermillon, et qui font publier les décrets dans la *Gazette de Peking*.

Avant d'être présentées, en théorie au Conseil des neïko, en pratique au Conseil des kioun kitchou, les diverses affaires sont soumises à l'examen particulier de l'un ou l'autre des groupes de grands dignitaires : le Tribunal des censeurs, qui a la haute main sur 56 sous-censeurs répartis dans les dix-huit provinces, la Cour supérieure de justice, la Cour des référendaires du neïko et le *Lou pou*.

Le *Lou pou*, c'est l'ensemble des sept ministères :

Ministère des finances, jadis peu occupé, quand la Chine était sans dette publique, alors que le fisc « national » pouvait se montrer sans exigences et laisser le plus gros des revenus aux provinces et aux communes. Il en sera tout autrement désormais, depuis que l'Europe, dans ses démêlés avec le « Milieu », le considère comme un État centralisé, responsable pécuniairement. A grand livre de dette publique, il faut grand ministère;

Ministère du service public ou ministère du personnel, jadis « ministère de la population », qui était en réalité le ministère de la colonisation, alors que les « Cent familles » se répandaient peu à peu sur le pays, à la façon de la tache d'huile;

Ministère des travaux publics, menacé de croissance subite par la construction des chemins de fer, les travaux des mines,

l'invasion brusque de l'Europe avec sa grande industrie dans l'industrie familiale de la Fleur du Milieu : jusqu'à la fin du XIX[e] siècle le budget des travaux publics ne grevait la population qu'en nature;

Ministère de la guerre, qui récemment n'avait pas de budget spécial et qui ne tardera pas à dévorer la substance du peuple, si la Chine tente délibérément de se prémunir contre les « Barbares occidentaux »;

Ministère de la marine, qui aidera celui de la guerre à endetter la Chine de plus en plus;

Ministère des rites, qui s'occupe de l'entretien des grands temples nationaux, temples du Ciel, de la Terre, de la Lumière, etc., et temples de Confucius; il préside aux honneurs qu'on doit à la vieillesse, dirige l'assistance publique, les établissements de bienfaisance subventionnés par le gouvernement, les greniers de réserve du riz et des grains; il distribue les libéralités ou les exemptions d'impôt aux districts ravagés par la sécheresse, l'inondation, l'épidémie, la guerre, etc.;

Ministère des châtiments, ou, si l'on veut, ministère de la justice.

Un ministère nouveau, en dehors des sept directions consacrées par le temps, s'occupe des colonies, c'est-à-dire des possessions chinoises au-delà de la frontière des dix-huit provinces.

Quant au ministère des affaires étrangères, constitué en 1861 et devenu le plus important de tous depuis que le commerce européen s'est accru et que des étrangers se sont établis dans les villes du littoral, il n'avait pas d'existence officielle et se composait de membres des divers ministères, qui furent d'abord au nombre de trois et sont maintenant au nombre de neuf. C'est le Tsoungli Yamen, dont l'Europe connaît très bien l'intelligence, la patience, le patriotisme têtu, la force d'inertie. Nul doute que les accidents, humiliations et malheurs de ces dernières années n'augmentent singulièrement ses attributions et sa puissance : depuis 1901, il est officiel, autonome, et placé au-dessus de tous les autres ministères.

L'Empereur peut supprimer, s'il lui convient, toutes les formalités de la discussion : dans ce cas, il s'adresse à son Conseil privé, qui délibère en secret. Il est vrai que ses actes

peuvent être, en vertu de la tradition, contrôlés par le Tribunal des censeurs ou « grands dénonciateurs », qui ont le droit de remontrance, tout en demandant comme une grâce d'être décapités ou écartelés si leurs paroles ne sont pas justifiées ou s'il leur arrive de les révéler.

On cite réellement des exemples de censures humblement prononcées contre la personne impériale pendant le cours des siècles; l'histoire raconte même que des conseillers présentèrent au souverain le mémoire accusateur après avoir pris soin de faire déposer leur bière à la porte du palais, sachant qu'ils n'en sortiraient pas vivants. Mais le Tribunal des grands dénonciateurs se borne d'ordinaire à faire surveiller par ses espions la conduite publique et privée des mandarins et des sujets; ses fonctions étant d' « améliorer » les mœurs, il a le droit d'espionnage universel et ses agents redoutables voyagent incessamment dans toutes les parties de l'Empire. On comprend quelles sont les conséquences de cette œuvre de « moralisation » : d'ordinaire, les places lucratives facilitent les accommodements entre les fonctionnaires et les censeurs, et les mandarins continuent de pressurer le peuple, à leur profit et à celui de leurs surveillants.

On comprend que des théoriciens aient voué une sorte de culte à la Chine, qu'ils aient vu dans sa constitution sociale, son groupement par familles, sa décentralisation « profonde », sa raison pratique, son respect de la vie des champs, sa loi de n'attribuer les fonctions qu'au seul mérite, le meilleur exemple offert jusqu'à ce jour à l'humanité. Ce Fils du Ciel et de la Terre, qui n'est pas le maître, mais le père de son peuple, le contrôle sévère qui n'épargne même pas l'Empereur de quatre cents millions d'hommes, ces lois qui sont une émanation de la philosophie « vertueuse » du sage Confucius, ce peuple immense régi en 1844 par moins de 13 000 fonctionnaires, en 1852 par un peu plus de 20 000, aujourd'hui par 25 000 ou 30 000 fonctionnaires, avec une armée dont ne se contenterait pas un État européen de troisième ordre, on dirait une machinerie parfaite, bien heureusement imaginée pour durer des millénaires; et vraiment elle les a duré.

Mais nulle part on ne constate mieux que dans le « Milieu » la distance de la théorie à la pratique et du « faisable » au « fait ».

Par vieillesse ou autrement, les rouages sont détraqués, et l'on ne trouverait guère de pays plus mal administré que la Chine, plus pillé à fond par ses savants, qui sont ses dirigeants, plus pourri dans ses intellectuels.

Tous les voyageurs et observateurs sont d'accord là-dessus : gouvernement logique, démocratique, patriarcal; administration coupable, avec extorsions et pots-de-vin, plèbe tondue au plus ras par les mandarins, effroi général des pauvres sires à la vue de la casaque jaune et de la plume de paon qui désignent les grands chefs. Heureusement qu'il y a chez les Chinois relativement beaucoup moins de fonctionnaires et de parasites que partout ailleurs.

C'est à cause des méfaits de ces administrants que Marc Monnier a pu dire que le rêve du Chinois en dehors des « savants » et des « dirigeants » c'est d'être, non pas précisément heureux, mais aussi peu malheureux que possible sous le détestable gouvernement que la fatalité lui impose.

« Le charretier qui, quatorze heures sur vingt-quatre, trottine comme une bête de somme à côté de sa guimbarde et de sa haridelle, le porteur de palanquin, dont les épaules sont tannées par le poids des fonctionnaires ventrus, les bateliers du Fleuve Bleu, qui manœuvrent les lourdes jonques à travers les eaux rapides, tous ces gens-là, terriens ou mariniers, quand ils ont achevé leur journée, soupent d'une écuelle de riz, font une partie de dés, fument une pipe et s'endorment tranquillement, la tête sur une brique ou sur une bûche. Ils souhaitent silencieusement de ne jamais apercevoir de trop près les boutons de cristal, les vestes de soie jaune ou les plumes de paon. Dans le voisinage des mandarins, on ne recueille guère que des ennuis et des horions : impôts arbitraires, coups de rotin sur le dos, gifles appliquées sur la joue avec des semelles de souliers. Les percepteurs, en Chine, sont toujours disposés à prouver la légitimité de leurs exactions par l'argument décisif de la cangue. Les sous-préfets, chargés de rendre la justice à leurs administrés, s'acquittent de leurs fonctions judiciaires avec un sans gêne très expéditif. Un voyageur américain, M. Holcombe, vit, un jour, trois Chinois qui, solidement liés par les poignets, étaient suspendus à un arbre, en plein été, sous un soleil de plomb.

« Que font là ces gens? » demanda-t-il.

Un fonctionnaire, préservé de la chaleur par une ombrelle lui répondit gravement :

« Ce sont des individus que j'accuse d'avoir volé. J'attends qu'ils avouent. »

Les trois patients, après trois heures de suspension, furent descendus à terre. Ils étaient évanouis. Leurs bras étaient luxés, bleuis, effroyablement enflés. Quand on les eut ranimés, ils protestèrent de leur innocence. »

Partout l'immoralité, l'injustice et la concussion des « grands », des « savants », des prétendus « meilleurs ».

Quant au « bon peuple », il garde ses meilleures qualités d'antan, laboriosité, sagesse naturelle, grande sève de propagation, et tantôt la bonne humeur, tantôt la résignation sans murmures.

*IV LE MANDARINAT : LES EXAMENS, LES MANDARINS*

Il n'y a point en Chine de ministère spécial de l'instruction publique parce que, dans son ensemble, le gouvernement est censé n'avoir d'autre but que l'éducation du peuple. Les élèves chinois qui ont acquis les premiers rudiments de la lecture et de l'écriture et qui savent déjà lire les cinq King et les autres classiques, peuvent voir s'ouvrir devant eux la carrière des honneurs et faire rejaillir leur gloire sur leurs parents. En effet une des règles fondamentales de l'Empire est que les places appartiennent au mérite, garanti par des examens et par des diplômes accordés au concours. « Ici on apprend à gouverner le pays », dit une inscription gravée sur la porte du palais académique de Peking. — Et gouverner le pays, c'est observer et faire observer « les trois cents règles de cérémonie et les trois mille règles de conduite ».

Pour conquérir chaque nouveau grade, il faut subir des épreuves successives, en sorte que l'administration tout entière peut être considérée comme une grande école hiérarchique. Il est vrai que le gouvernement, lorsque le trésor est vide, se départit souvent de la règle et commet lui-même le crime prévu par son propre code, de « vendre le droit pour des présents » : nombre de mandarins sont redevables de leur place, non à leurs études ou à leurs talents naturels, mais à leur argent. Toutefois les administrés n'oublient point l'origine de ces fonctionnaires et ne manquent pas de la leur reprocher vivement à l'occasion.

Quant aux mandarins militaires, Mandchoux d'origine, un grand nombre d'entre eux doivent à leur nationalité d'arriver au commandement sans avoir passé par la série des examens; mais, contrairement à ce que l'on voit dans la plupart des autres pays, ils sont considérés comme les inférieurs des employés civils. Dans les fêtes annuelles où les mandarins sont réunis, les lettrés se placent à l'orient, c'est-à-dire du côté le plus honorable, et les militaires se mettent au couchant; dans les temples de Confucius ils ne participent point aux céré-

monies par lesquelles la Terre se met en rapport avec le Ciel Fils des conquérants, ils reconnaissent l'ascendant des Chinois, des fils des vaincus, et la supériorité des arts de la paix sur ceux de la guerre. « A l'Empire qui est sous le Ciel, paix suprême! » telle est la devise que l'on voit répétée partout, dans les temples, sur les murs et jusque dans l'intérieur des maisons.

L'éducation primaire est compliquée en Chine par la difficulté de l'écriture, beaucoup plus qu'elle ne l'est chez nous par ce que, irrespectueux du « Milieu », nous avons nommé les « chinoiseries » de l'orthographe. En général l'enfant n'entre à l'école qu'à dix ans, quand « il sait compter, qu'il connaît les quatre points cardinaux », qu'il s'est imprégné, si c'est un garçon, des préceptes et des exemples contenus dans le Siahohio; et si c'est une fille, de ceux qui se lisent dans le Ninhio : ce sont deux petits livres donnant de courts passages des vieux classiques, proportionnés à l'entendement du jeune âge. A l'école on lui met en mains trois livres : le livre des Trois caractères; le livre des Cent familles; le livre des Mille mots : il apprend ainsi à lire les caractères indispensables. En outre, on lui enseigne, au moyen du Siahio, par les dits et faits mémorables duquel il a débuté, « la source du devoir » et la « rivière qui en est le produit ». C'est là le « Manuel de l'homme et du citoyen ».

De là il passe, s'il suit la voie des concours, à l' « enseignement secondaire », pour finir par les « hautes études ».

Dans toutes les grandes villes, un des principaux édifices est celui qui renferme les lieux d'examen : il consiste en une multitude de salles et de cours entourées de cellules pour les candidats, qu'on y introduit, munis seulement de papier blanc, d'une écritoire et de pinceaux; des sentinelles empêchent toute communication entre les étudiants.

Quelquefois dix ou douze mille individus, même dix-huit, voire vingt mille (à Tchingtou fou), se présentent à la fois, et, pendant plusieurs jours, toute cette population reste prisonnière, occupée à rédiger des essais moraux et politiques, à commenter des textes choisis dans les livres sacrés, à gloser sur des propos attribués à Confucius, à composer des sentences et des maximes en prose et en vers, à résoudre des questions comme celles-ci :

Pourquoi le caractère d'écriture qui représente la lune est-il fermé par le bas, tandis que celui qui représente le soleil est ouvert?

Ou bien à creuser à fond cette phrase de Confucius :

« De quelle manière majestueuse Choun et You n'ont-ils pas régné sur l'Empire, comme si cet Empire n'était rien pour eux ! »

Ou cette autre phrase du même Confucius :

« En vérité Yao était un grand souverain ! Comme il était majestueux ! Le Ciel seul est grand, et seul Yao était digne de lui ! Combien haute était sa vertu ! Le peuple ne savait trouver de mot suffisant pour la louer. »

Il n'est pas bien sûr que des « développements » de ce genre n'aient pas été parfois imposés aux futurs bacheliers ou licenciés de France sur un thème grec ou latin, au lieu d'être « confucien » ; mais la salle de composition comprenait au plus vingt ou trente concurrents, rarement plus de 50, tandis qu'à la session de 1897, à Changhaï, les cellules du palais des examens reçurent 14 000 candidats qui se disputèrent 150 places : d'où un vainqueur sur 94 combattants !

Il arrive parfois que des candidats meurent d'épuisement dans leur cellule ; dans ce cas, on perce la muraille extérieure pour y faire passer les cadavres, sans que les autres étudiants s'en aperçoivent.

A l'exception des individus appartenant aux castes méprisées, aux agents de police, aux comédiens, aux barbiers, aux porteurs de chaise, aux bateliers *tankia*, aux mendiants, à la progéniture des rebelles voués à l'infamie, aux descendants (jusqu'à la troisième génération) des histrions, des bourreaux, des geôliers, des prostituées, tous les Chinois sont admis au concours ; et même les examinateurs des épreuves ferment volontiers les yeux sur la première condition des candidats, pourvu qu'ils aient un domicile fixe.

Il n'y a point de limite d'âge : les « enfants prodiges » et les vieillards, de la vieillesse toute blanche peuvent également se présenter ; mais les examens sont très sévères, et moins d'un dixième des candidats réussissent à passer du rang de *toungchang* ou « étudiant » à celui de *sioutsaï* ou « talent orné », qui correspond au grade de bachelier.

Dès lors élevés au-dessus de la tourbe du commun des mortels, les « talents ornés » ont le droit de revêtir la robe longue, de chausser des brodequins et de se coiffer d'un bonnet d'une forme particulière. Sans avoir encore de fonctions officielles, ils sont devenus presque indépendants de l'autorité communale et ils constituent une classe spéciale dans l'État.

Malheureusement pour eux et pour la Chine, il y a beaucoup trop de titulaires de ce premier degré facile à conquérir.

Beaucoup de sioutsaï grossissent la foule des déclassés, car la plupart, manquant de fortune, ne peuvent subvenir pendant plusieurs années aux frais de leur entretien et de leur instruction, pour se préparer à de futurs examens. C'est parmi eux que se rencontrent surtout les bas employés, les lecteurs qui déclament dans les auberges les récits dramatiques de l'histoire nationale, les marchands de sentences qui rédigent des maximes sur des bandes de papier peint, les candidats perpétuels qui, moyennant salaire, se présentent aux examens à la place et sous le nom de riches ignorants et leur font obtenir le titre de lettrés. Les bacheliers pauvres ont aussi la ressource de se faire maîtres d'école ou médecins, et c'est également dans leur classe qu'il se trouve le plus d'hommes intelligents, à l'esprit ouvert et studieux, qui se développent avec originalité et contribuent le plus au travail incessant du renouvellement national.

Chaque année, le Chancelier délégué par l'Académie des Hanlin ou « Plumes de Phénix rouge » fait une enquête sur les bacheliers de l'année précédente et les classe par ordre de mérite, même avec pouvoir de les dégrader. Mais les examens au degré supérieur, celui de *kiujen* ou « homme promu », c'est-à-dire licencié, ne se font que tous les trois ans, dans la capitale de chaque province, sous la présidence de deux membres de l'Académie des Hanlin.

Derechef on parque les candidats dans les cellules, ces pauvres « bêtes à concours » de rédiger, le pinceau à la main, leur thèse sur un sujet quelconque de philosophie, d'histoire, de politique. On en reçoit relativement très peu — environ 1 300 pour toute la Chine. Les heureux Kiu jen sont d'emblée classés comme hommes importants; ils reçoivent les félicitations des magistrats, et de grandes réjouissances publiques se font en leur honneur.

Enfin, trois ans après, les « hommes promus » peuvent se présenter à l'examen définitif, à Peking, et y subir la thèse qui leur vaut le titre de *tsinsé* ou « docteurs arrivés ». A ce concours, qui consacre les grands esprits de l' « élégant Empire de la dynastie de Ching », les candidats se comptent aussi par milliers : 6 896, par exemple, à la session de juin 1894; et là-dessus 320 admis, soit moins d'un sur vingt et un. Et là aussi, pendant quinze jours, les malheureux émules s'exténuent « à commenter une phrase des classiques, à rimer une pièce de vers; et rien ne les rebute, ni les horreurs du régime cellulaire

en pleine canicule, ni les passe-droits éhontés. A chaque session, plusieurs, succombant à la peine, expirent le pinceau à la main devant la dissertation commencée..... Du petit au grand, tous sont hypnotisés. Des monarques même ont voulu prendre part à ces joutes littéraires; la tradition rapporte que l'Empereur Kienloung ne dédaigna pas de concourir, envoya sa copie, et fut reçu le premier, comme par hasard » (M. Monnier).

Le tsinsé a droit à des habits particuliers; à lui la préséance dans les cérémonies; à lui des honneurs fixés à l'avance par les rites et l'une des hautes dignités de l'Empire. Degré d'honneur inouï, la fille du « Fils du Ciel » elle-même ne déroge pas en unissant son sort à celui du docteur que l'examen a classé le premier. Si l'Empereur n'a pas de fille, il adopte celle de l'un de ses ministres et la donne en mariage au triomphateur.

Le plus heureux des candidats « reçoit immédiatement rang de ministre ou de vice-roi, et il en exerce les fonctions après un voyage de deux ou trois ans dans les différentes provinces. Partout il est reçu avec les honneurs impériaux. Seul, avec les ministres, les vice-rois et les grands inspecteurs de l'instruction publique, il peut habiter les splendides palais des Universités. Toutefois, son premier désir est de venir saluer ses parents, auxquels il est chargé d'offrir des marques de distinction de la part de l'Empereur, et il les remercie des honneurs qu'il doit à leurs premiers soins » (Eugène Simon).

A vrai dire, le concours du doctorat n'est pas absolument la fin finale pour tous : comme couronnement de l'édifice il y a les examens pour entrer dans l'Académie des Hanlin, épreuves où les candidats sont interrogés dans le palais impérial, sous les yeux mêmes du souverain, ou du moins des plus hauts personnages de la cour, parmi lesquels ils briguent une place.

Cette Académie des Hanlin « couronne » la constitution chinoise, à côté de l'Empereur, et jusqu'à un certain point audessus de lui, puisqu'elle fournit les Censeurs qui ont le droit de blâmer le « Fils du Ciel » lui-même et de le rappeler à ses devoirs.

Elle comprend 232 membres, dont aucun n'est nommé par le gouvernement. Ils se recrutent eux-mêmes, comme par exemple chez nous l'Institut, parmi les savants et les lettrés, ce qui veut dire ici, parmi les hommes de l'Écriture, exactement du Pinceau. « Plusieurs femmes en ont fait partie. » Comme « jetons de présence », ils touchent un léger subside du gouvernement et, dit Eugène Simon, l'État assure à chacun d'eux

la jouissance d'une maison avec jardin; le surplus de leurs ressources vient de dotations publiques anciennes et des dons qu'on peut faire à l'institution des Hanlin.

« Et, ajoute cet écrivain, certainement le plus sympathisant avec Chine et Chinois parmi tous ceux qui ont traité de l'Empire Jaune avec connaissance de cause, malgré l'aide qu'elle reçoit de l'État, l'Académie des Hanlin est absolument indépendante : à certains égards on pourrait la comparer à nos vieilles universités; c'est elle qui supplée à l'absence du ministère de l'instruction publique et qui pourvoit aux besoins de l'enseignement supérieur et de celui du deuxième degré, avec la réserve que cette mission ne lui confère aucun monopole. Personne n'est obligé d'aller recevoir l'instruction dans ses collèges, et tout le monde est libre d'ouvrir des écoles semblables aux siennes. Cependant ceux qui veulent entrer dans les carrières officielles doivent se soumettre à ses examens, et ses dignitaires, aussi bien que ses agents principaux, sont les seuls qui aient le rang et les prérogatives honorifiques des fonctionnaires de l'État. Mais au point de vue spécial de l'enseignement, son unique objectif est de stimuler l'instruction dans la nation, et l'on est fondé à croire que ses privilèges n'ont d'autre but que de faciliter sa tâche. »

Enfin et surtout elle fournit à la Chine une institution qui n'a rien d'équivalent dans aucun autre État civilisé. La Cour des censeurs est formée de cinquante-six membres pris au sein de l'Académie, dont plusieurs placés près du souverain et surveillant non seulement les actes de sa vie publique, mais ceux mêmes de sa vie privée qui pourraient être des infractions aux principes fondamentaux de l'État. Parmi ces dernières, les plus grandes, celles qui sont le plus sévèrement censurées, sont ses manquements aux devoirs du culte des ancêtres et de la famille, et il n'est guère de fautes que les censeurs ne trouvent moyen d'y ramener.

Tout compte fait, s'il n'y a pas 40 000 fonctionnaires en Chine, on y dénombrerait plus d'un million de lettrés.

En rapprochant ces deux nombres, et en admettant comme démontré d'avance que la plupart des lettrés, sinon tous, ont en vue les fonctions bien rétribuées, on voit quel danger peut faire courir à l'Empire l'innombrable légion des déçus, des aigris et « fruits secs », de tous ceux qui n'ont pas réussi à prononcer officiellement de « grandes paroles », c'est-à-dire à mentir : chose qui n'a rien de déshonorant en Chine — au contraire, on y voit une preuve d'intelligence et d'habileté.

Il y a quelques années, on comptait près d'un millier de

ces lettrés déclassés, vivant au jour le jour, dans la seule ville de Lantcheou en Kansou.

C'est ainsi que de degré en degré se constitue la hiérarchie gouvernementale. La corporation des lettrés se maintient régulièrement déjà depuis trente-deux siècles; mais avant le VIII[e] siècle de l'ère vulgaire les magistrats étaient encore nommés par le peuple.

C'est à cette époque lointaine que, se défiant des caprices du suffrage public, un prince de la dynastie des Tang voulut que les fonctions fussent désormais attribuées au seul mérite. Telle est l'origine de ce gouvernement de bacheliers et de licenciés, que des écrivains d'Europe ont vanté comme étant la forme idéale de l'administration des peuples, si peu que la réalité réponde au brillant tableau que l'on a fait de ce régime, qui a pour enseigne, mais pour enseigne seulement : « Tout au mérite ». Car, où est réellement le mérite?

Quand même il serait vrai que le pouvoir fût toujours strictement réparti d'après les résultats du concours et que l'argent n'eût aucune part à la distribution des places, on peut se demander comment une heureuse mémoire et la connaissance approfondie des classiques peuvent être chez le mandarin une garantie d'intelligence et de sagacité politiques; il est à craindre au contraire qu'en restant confiné dans ses études à plus de vingt siècles en arrière, au temps de Confucius, le futur homme d'État ne se condamne à un arrêt de développement et ne devienne radicalement incapable de comprendre les choses du présent.

Un « pinceau élégant », telle est la première des conditions imposées au candidat; mais si bien que le magistrat sache former ses caractères, il n'en reste pas moins soumis aux tentations d'arbitraire et de vénalité auxquelles l'expose sa charge, tel qu'on comprend en Chine le mandat officiel.

Le témoignage unanime des voyageurs, aussi bien que les comédies, les chants, chansons et pamphlets populaires, nous disent en effet que le lettré n'est point l'inférieur de l'ignorant mandchou dans l'art d'opprimer ses administrés et de vendre la justice. En général, le peuple redoute moins les mandarins qui ont acheté leur place que les fonctionnaires arrivés par la voie du concours : plus riches, ils sont moins avides; ils connaissent moins de belles maximes, mais ils ont l'esprit plus ouvert et ils traitent plus rapidement les affaires qui leur sont confiées.

Nul mandarin ne peut remplir de fonction dans le pays dont il est originaire. Cette mesure a pour but d'empêcher le

népotisme : elle le réduit peut-être, mais elle n'empêche pas l'arbitraire et le péculat.

En août 1898, quinze décrets de l'empereur modifièrent d'une manière absolue le régime de l'enseignement et celui des examens; mais ces décrets n'ont point été appliqués, peut-être parce qu'ils n'avaient pas été approuvés par l'impératrice et la camarilla. D'ailleurs, il y a décrets et décrets, ceux qui doivent être obéis et ceux que l'on promulgue pour faire patienter le peuple ou pour tromper l'étranger.

Tous les employés civils et militaires, désignés souvent sous le nom collectif de *pé kouan* ou des « cent fonctions », portent le nom générique de *kouang fou*, traduit dans les langues européennes par l'appellation de mandarin, qu'employèrent d'abord les Portugais en prononçant à leur manière le nom hindou des indigènes de Goa, leur colonie de la presqu'île du Gange.

La hiérarchie des fonctionnaires se divise en neuf ordres, distingués les uns des autres par la couleur et la matière du globule, de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui se visse sur le chapeau officiel, en paille, en soie ou en feutre, conique ou à bords relevés; ils se différencient également par la broderie de leur pectoral, « pièce cousue sur le devant de la robe ».

Le mandarin de neuvième classe se reconnaît au globule d'argent du chapeau, au geai à longue queue brodé sur le pectoral.

Celui de huitième classe visse à son chapeau le globule en or travaillé et porte à la poitrine une caille brodée.

Celui de septième classe se manifeste par le globule d'or simple, par le canard mandarin du pectoral.

Celui de la sixième classe arbore la pierre blanche de jade au couvre-chef, l'oiseau aigrette au pectoral.

Celui de la cinquième classe un globule de cristal, un pectoral à faisan argenté.

Celui de la quatrième classe se distingue par le globule bleu opaque turquoise du chapeau, par l'oie sauvage de la broderie.

A celui de troisième classe, le globule bleu transparent saphir et le paon du « devant de gilet ».

Pour celui de seconde classe les marques de son rang sont le globule de corail rouge et le faisan doré du pectoral.

Celui de la première classe triomphe des huit autres par la pierre précieuse rouge adaptée à la coiffure et la grue de Mandchourie au devant de la poitrine.

Un autre signe de distinction moins visible c'est la boucle de la ceinture, qui est de nature différente suivant les neuf rangs de la hiérarchie.

En récompense de leurs « bons et loyaux services » les mandarins reçoivent des « décorations analogues à ce que les philosophes, les dédaigneux, probablement les sages, qualifient chez nous de « ferblanterie ».

Mais en Chine, les signes ne sont pas en métal, en soie, en étoffe. C'est le monde animal qui les fournit, et ils ne se fixent pas à la poitrine, mais au chapeau, comme le saint et sacré globule lui-même : le *koaling*, qui flotte aux vents, c'est la plume de paon à un, deux ou trois yeux; et pour le mandarin militaire, c'est la queue de renard.

Les titres chinois dont on décore les mandarins et auxquels on a trouvé des noms honorifiques correspondants dans nos langues européennes, ne peuvent être transmis à leurs enfants. Devenus nobles, les mandarins n'anoblissent que leurs ascendants, afin que ce soit toujours en qualité d'inférieurs qu'ils rendent les honneurs funéraires à leurs parents. Il est même interdit au mandarin civil d'emmener son père avec lui dans nos gouvernements, car s'il était d'un avis contraire au sien, il se trouverait entre deux devoirs également impérieux, l'obéissance à l'Empereur et la piété filiale. Les fils des fonctionnaires rentrent dans le commun du peuple : pour monter dans la hiérarchie gouvernementale, ils doivent, eux aussi, passer par la série si longue et si fastidieuse des examens.

Les titres héréditaires n'appartiennent qu'aux descendants de Confucius et des Empereurs, mais ceux-ci ne peuvent non plus prétendre aux fonctions publiques s'ils n'ont subi leurs examens réguliers. Les seuls privilèges des parents de l'empereur consistent à toucher une modique pension, à porter une ceinture rouge ou jaune, à décorer leur bonnet d'une plume de paon et à se donner le luxe de huit ou douze porteurs de palanquins; mais ils ne comptent point dans l'État, et des mandarins spéciaux sont chargés de les tenir rigoureusement en sujétion, de les fouetter même, s'ils ne se conduisent pas conformément aux règles tracées. N'ayant qu'une dignité d'emprunt, ils n'ont aucun droit au respect des citoyens : ils sont bientôt perdus dans les énormes remous de la démocratie égalitaire aux 400 millions d'hommes.

Les familles qui se rapprochent le plus de l'aristocratie et que l'on peut considérer comme constituant une véritable

noblesse, ce sont celles qui depuis des siècles ont fourni de père en fils des lettrés à l'Empire du « Milieu ».

Les fonctionnaires de ces familles qui se sont élevés à la fois par leur propre mérite et par celui de leurs ancêtres, ont acquis une sorte de sainteté qui les place au-dessus des lois. Jadis les *taï-fou*, c'est-à-dire les « grands dignitaires », ne pouvaient être jugés que par leurs pairs; nul ne pouvait mettre la main sur leur personne sacrée; dès qu'ils étaient convaincus d'un crime, le soin du châtiment nécessaire leur était abandonné. Le taï-fou criminel se citait lui-même devant les juges et demandait la permission de se donner la mort; puis il revêtait des habits de deuil et se rendait à la porte du palais, portant le sabre qu'il avait lavé dans l'eau pure du bassin des sacrifices. Agenouillé devant ses juges, il attendait qu'on lui accordât l'autorisation demandée. « Faites ce qui convient », prononçait le juge, et le taï-fou coupable s'ouvrait le ventre en se jetant sur son sabre.

Comme l'Empereur, dont ils reflètent l'éclat, les mandarins sont à fois « pères et mères » de leurs administrés : on leur donnait autrefois le nom de « nuages », parce qu'ils « versent la pluie bienfaisante sur les campagnes altérées ». — Mais en realité, ce sont avant tout, sauf honorables et confortantes exceptions, des « tondeurs » et des « écorcheurs ».

Comment en serait-il autrement puisque gouvernants et gouvernés, puisque tout le monde semble admettre que la fonction doit enrichir le fonctionnaire qui l'achète? Car c'est en théorie seulement que les places sont dévolues au mérite. Tel *taotaï* ou « gouverneur » reçoit des émoluments de 21 500 francs par an, alors que son poste lui a coûté la bagatelle de 800 000 ou 900 000 francs de « cadeaux »; or un taotaï, nommé pour trois ans seulement, n'a que ces trois ans pour se dédommager d'abord et s'enrichir ensuite.

Et c'est ici que les devoirs envers la famille influent désastreusement sur la morale et les intérêts de la Chine : tous les membres de la famille étant solidaires, dès que l'un d'eux arrive à quelque place, surtout à l'un des emplois supérieurs, il est tenu, par la coutume, par la bienséance, par l'avis de Confucius, formellement exprimé, de caser, bien ou mal, tous ceux qu'il pourra parmi les gens de son nom, jusqu'aux cousins les plus éloignés. « Cette obligation de pourvoir la parenté, a dit M. de Brandt, est une des grandes plaies sociales de la Chine, et le plus grand obstacle à la prospérité des entreprises industrielles. La famille, qui réclame sa part et mendie sans vergogne a bientôt fait de les mettre en faillite. »

Tous les pouvoirs locaux d'ordre différent sont concentrés dans les mains des mandarins; ils lèvent des impôts, construisent des routes, organisent des milices : ils sont empereurs dans leurs districts; mais la peine de la destitution les menace toujours, et cette crainte seule les empêche de se transformer en de véritables souverains. De même que le père est responsable des fautes de ses enfants, de même le mandarin est considéré comme coupable de tous les crimes des sujets : que des meurtres, des troubles, des révolutions aient lieu dans sa province, c'est à lui, et à lui seul que peuvent s'attaquer les dénonciateurs, ennemis, jaloux, ou simplement justiciers.

Aussi, quoique tenu à la confession annuelle de ses fautes dans un mémoire spécial adressé à l'Empereur, le mandarin cache le plus qu'il peut les désordres survenus dans son district; mais la vérité finit par se faire jour; et si la loi lui était appliquée avec rigueur, il devrait payer de son sang sa mauvaise administration. Il est arrivé souvent que la plupart des condamnés à mort dans tout l'Empire appartenaient à la classe des pe'kouan. Actuellement, la peine ordinaire prononcée contre eux est celle du bannissement, dans la Mandchourie du nord, le Setchouen tibétain, le Koeïtcheou, le Yunnan, la Dzoungarie et l'île de Haïnan : lieux d'exil auxquels s'ajoutait avant la guerre sino-japonaise la magnifique île de Formose.

Récemment, les représentants des puissances étrangères ont porté sans le vouloir un grand coup à la puissance des mandarins et contribué singulièrement à la centralisation politique de l'Empire en refusant de s'entendre directement avec les gouverneurs et les vice-rois et en s'adressant toujours à la cour de Peking.

Habitués en Europe aux transformations rapides, et presque aux changements à vue, nous ne saurions nous étonner qu'une institution vieille de plus de trois mille ans tende manifestement au déclin précurseur de la mort. En attendant l'heure de sa fin, la caste des lettrés chinois se refusera longtemps encore à « marcher avec le siècle ». Comme on l'a remarqué, partout ailleurs au monde, la classe des « intellectuels » appelle de tous ses vœux les changements d'idées, d'institutions, de lois : elle devance le reste de sa nation. En Chine c'est le contraire : les mandarins ont le culte de la stagnation : les mandarins nantis, s'entend; car, comme on le comprend sans peine, les mandarins qui n'ont pas réussi passent à l'opposition intransigeante.

*V LA JUSTICE CHINOISE*

A la fois généraux, administrateurs et juges, c'est en cette dernière qualité surtout que les mandarins sont redoutés. De fait ils sont singulièrement redoutables malgré toutes les mesures édictées contre la vénalité; l'argent des plaideurs passe pour corriger l'insuffisance du traitement des kouang, évalué dans les premiers temps d'après le gain qu'ils auraient pu faire comme laboureurs.

« Les Mandarins, dit le proverbe, s'agitent devant les sapèques, ainsi que les sangsues à la vue du sang. »

Et un autre dicton : « La porte du Yamen (ou palais de justice) s'ouvre au midi (en Chine, la place d'honneur, la grande entrée officielle est de ce côté-là) : n'en passe jamais le seuil si tu as le droit et pas l'argent! »

Et encore : « Ne mets jamais les pieds dans un prétoire, neuf buffles ne réussiraient pas à t'en retirer! »

Ou : « Adresse-toi aux serpents plutôt qu'aux huissiers et aux juges! »

Ou : « Un procès, dix familles ruinées! »

Ou enfin : « Pas de procès : tu y gagnes un chat, tu y perds une vache! »

Sans doute les anciens édits proclament que « tout jugement inique entraîne la mort du juge »; mais en réalité il n'y a point de recours contre le magistrat prévaricateur. « Il est bon, disait l'empereur Kanghi, il est bon que les hommes aient peur des tribunaux. J'entends que ceux qui ont recours aux juges soient traités sans pitié, en sorte que tout le monde tremble d'avoir à comparaître devant eux. Que les bons citoyens s'arrangent en frères, se soumettant à l'arbitrage des vieillards et du maire de la commune; quant aux querelleurs, aux entêtés et aux incorrigibles, qu'ils soient écrasés par les magistrats, voilà la justice qui leur est due. » Semblables à l'empereur Kanghi, nombre d'Européens ne se sont pas gênés pour déclarer que ce qu'il y a de meilleur dans le juge, c'est la terreur qu'il inspire.

En beaucoup d'endroits, les différends sont encore réglés par les chefs de famille, jugeant d'après la coutume. La loi du talion est toujours en honneur. Les vengeances privées s'exercent aussi par le suicide. Le débiteur poursuivi par son créancier, le métayer spolié par son propriétaire, l'ouvrier lésé par son patron, la femme opprimée par sa belle-mère, ont la ressource de se pendre pour obtenir que justice leur soit faite; la société tout entière s'empare de leur cause et les venge sur les coupables. Les voisins accourent, ils mettent un balai dans la main du mort, et cette main fatale qu'ils agitent à droite et

à gauche, armée de son instrument symbolique, balaye la fortune, la prospérité, la famille de la maison criminelle. Ils croient (en détournant le sens de la formule) que « le mort saisira le vif ».

Le code pénal de la Chine est net, clair, logique, mais d'une extrême dureté, et d'avance il autorise le caprice des juges en édictant des peines, non seulement contre ceux qui violent les lois, mais aussi contre ceux qui en méconnaissent « l'esprit ».

La plupart des jugements sont prononcés souverainement après un simple interrogatoire fait en public : il n'y a point d'avocats, et si le mandarin permet à des parents ou à des amis de plaider pour l'accusé, c'est pure condescendance de sa part; il peut même, s'il lui convient, inviter un étranger à le remplacer au tribunal, et souvent, par une attention délicate, il autorise son hôte à remettre les peines édictées par lui contre tel, ou tels coupables.

Cette absence d'avocats, cette puissance du juge permettent les considérants verveux, les jets de justice spontanée, les pittoresques jugements à la Salomon.

Tel celui du juge dont un missionnaire conta l'historiette à M. Dujardin-Beaumetz :

« Une femme remariée, tombée dans la misère, demande à un fils de son premier mariage de l'assister : le fils refuse; c'est son droit en Chine. La mère l'actionne devant les tribunaux. Le juge, très embarrassé, a contre lui le droit et la coutume; cependant il est ému de la situation de la mère; il dit au fils : « Combien pèses-tu? — Tant. — Combien pesais-tu quand tu es né? — Huit livres. — Eh bien! tu ne peux pas faire que tu n'aies pas huit livres de chair de cette femme, je vais te les faire couper, tu les lui rendras, et tu n'auras plus rien de commun avec elle. » Le fils préféra payer une pension. »

Des jugements de ce genre sont communs dans les pays non civilisés ou de demi-civilisation ; on en trouverait beaucoup chez les Arabes, par exemple. Presque toujours ils valent mieux, en véritable équité, que ceux qui se prononcent avec l'attirail pompeux de la justice, conformément à des lois souvent injustes et qui souvent se contredisent.

Les juges, étant proportionellement beaucoup moins nombreux qu'en Europe, prononcent leurs décisions après un examen plus sommaire. Encore armés du droit de mettre les prévenus à la torture, ils l'exercent avec la même rigueur

tranquille, que le faisaient les juges d'Europe à une époque encore récente.

La flagellation, l'arrachement des ongles, l'écrasement des chevilles ou des doigts, la suspension par les aisselles et cent autres supplices ingénieux sont appliqués aux victimes des juges d'instruction pour leur faire prononcer la parole fatale d'aveu ou de dénonciation. Les peines infligées aux condamnés sont atroces, et les condamnations à mort, par la décapitation, la strangulation, le garrot, l'empoisonnement, le suicide commandé, ne suffisent pas aux juges; le code prévoit aussi le supplice de la « mort lente ». Jadis, le martyre, qui durait des journées entières, commençait par l'écorchement de la peau du front, que le bourreau rabattait sur les yeux du supplicié pour éviter son regard; toutefois on se borne maintenant à faire des estafilades sur la figure et les mains du condamné avant d'abattre sa tête.

Il y a mieux encore, et les exemples abondent de l'inconcevable férocité des juges et des exécuteurs. Un officier de la marine danoise vit exécuter à Canton un délinquant politique, et voici comment :

On enterra cet homme hostile au gouvernement de son pays, debout, jusqu'au cou, le menton sur le sol battu, à deux pas d'une énorme fourmilière. On lui passa entre les dents une barre de fer pour lui tenir la bouche ouverte; après quoi, de la fourmilière à sa bouche, on déroula sur la terre un torchon enduit d'une liqueur sirupeuse, d'une sorte de mélasse aimée des fourmis; sirop dont on enduisit aussi le crâne et la face du malheureux. Avant même que le tortionnaire eût achevé, l'armée des fourmis rouges s'avançait joyeusement le long de la mèche grassement imbibée; quelques minutes après, le peuple des bestioles avait conquis le crâne, les yeux, les oreilles, le nez, la gorge du condamné, qui respirait encore au bout de trois jours et trois nuits.

Autre procédé chinois : un poteau planté en terre; lié debout au poteau, l'homme, la figure en pleine lumière, barbouillée de chaux vive; puis les paupières enlevées par le bourreau, qui laisse les yeux intacts, à rôtir au soleil jusqu'à ce que mort advienne.

C'est le vertige de l'esprit du mal, chez un peuple pourtant débonnaire.

Heureusement pour eux le système nerveux des Chinois est beaucoup moins sensible que celui des Européens; les médecins des hôpitaux de Hongkong et de Changhaï parlent tous avec étonnement de l'impassibilité de leurs malades durant les opérations les plus graves.

Le meurtre, le viol, l'adultère entraînent la peine de mort; le vol aussi, pour peu qu'il porte sur une valeur d'au moins deux cents francs, ou si c'est la troisième fois qu'on dérobe. Et les crimes politiques également, tels qu'attentats à la sûreté de l'Empire, lèse-majesté, rébellion, etc., avec déportation dans une dépendance éloignée du « Milieu » pour les complices de culpabilité moindre.

Et jamais de circonstances atténuantes : tout ou rien, c'est une loi stricte.

Pour les simples délits, les peines les plus communes sont le supplice du rotin et celui de la cangue, comme dans l'Indo-Chine française. L'effrayant collier de bois pèse en moyenne plus de 30 kilogrammes, et le malheureux qui le porte doit l'appuyer sur le sol, cherchant vainement une position qui lui permette de trouver l'oubli dans le sommeil : exposé à toutes les intempéries, à la pluie, à la chaleur du jour, au froid et à la rosée de la nuit, il succombe sous le faix, implorant les passants pour qu'ils viennent le délivrer enfin de la vie.

Les prisons ne sont que de hideux réduits où l'on entasse les malheureux, à la merci de geôliers choisis quelquefois parmi les criminels : ceux des prisonniers qui ne sont pas nourris par leurs proches ou par des sociétés de bienfaisance risquent de mourir de faim.

Par exemple, il est rare qu'on punisse les femmes avec rigueur; ce sont leurs maris ou leurs fils qui sont considérés comme responsables des crimes ou délits commis par elles : on ne leur inflige point la cangue, et d'ordinaire on se borne à les frapper sur les joues ou sur la bouche avec des lames de cuir.

Quoique les parents et les domestiques soient encouragés par l'opinion et même par la loi à cacher le crime ou le délit de l'un des leurs, cependant ils en sont tenus fréquemment pour responsables et la famille devient en entier solidaire.

Le principe de la substitution est parfaitement admis dans la jurisprudence chinoise, non seulement quand un fils se présente à la place de son père, mais encore lorsque un inconnu offre de subir la peine du délinquant qui le paye; pourvu que la dette soit acquittée, et quelle que soit la victime, la justice est satisfaite.

Même pour les tortures, même pour la mort, on trouve des suppléants, qui donnent leur vie en échange de quelque bien-être dont profitera leur famille. Lors de l'invasion du Petchili par les troupes anglo-françaises, des assassins chinois ayant été condamnés à la peine capitale, des substituts deman-

dèrent à mourir à la place des criminels, et se récrièrent contre l'injustice du refus qu'on leur opposa. Quand il s'agit simplement de l'application du rotin, les remplaçants accourent en foule. « En Chine, il y a une infinité de gens qui ne vivent que de coups de bâton », a dit Louis Leconte.

On ne prête pas serment devant les tribunaux chinois : seulement le témoin, se croisant les bras devant le mandarin et le regardant bien en face, s'exprime ainsi : « Je prends toute la responsabilité de la déposition que je vais faire : si je ne dis pas toute la vérité, je serai coupable. » (P. D'Enjoy.)

Les juges n'ont pas le droit de prononcer la peine de mort sans l'autorisation du Conseil suprême, « si ce n'est quand le droit commun du pays est troublé par une insurrection ou par une invasion étrangère », mais les punitions qu'ils ordonnent en ces cas exceptionnels suffisent amplement à tuer ceux dont ils veulent se défaire.

La Chine, où toutes les expériences sociales ont été déjà faites, a connu aussi des temps où la peine de mort était abolie. Un des souverains de la dynastie des Thang qui résidait à Singan ayant envoyé près de trois cents condamnés à mort pour aider les paysans des alentours à faire la moisson, mais à la condition qu'ils reviendraient pour subir la sentence, les vit tous apparaître au jour indiqué. Saisi d'admiration, il leur fit grâce et décréta pour l'avenir l'abolition de la peine.

Toutes les condamnations à mort sont examinées par l'Empereur et retardées jusqu'à l'automne, époque de la décision finale : il entoure les noms de ceux auxquels il fait grâce d'un cercle du « pinceau vermillon »; parfois il délègue ce droit souverain de miséricorde à qui bon lui semble.

Dans les époques troublées, révolutions politiques, guerre civile ou guerre étrangère, les gouverneurs de province sont armés de tous les droits de haute et de basse justice; ils se font suivre d'escouades de bourreaux occupés sans relâche à leur œuvre de sang. Lors de l'attaque de Canton par les Anglais, en 1855, le vice-roi se vantait d'avoir fait périr en sept mois 70 000 de ses sujets; parfois 800 individus étaient exécutés en un jour.

Et qui saura jamais ce qu'ont saigné de vies les exécuteurs des hautes œuvres durant les effroyables révoltes des Taïping et des Musulmans? Qu'on n'oublie pas que le nombre *minimum* des morts que causa la guerre des Taïping est de *vingt millions* et que d'aucuns l'ont estimé à *cinquante millions!*

Les juges des tribunaux chinois qui siègent dans les « concessions » européennes, devenues le séjour de multi-

tudes « jaunes », à Changhaï et dans les autres ports ouverts au commerce international, sont assistés par des résidents étrangers : de là le nom de « cours mixtes » sous lequel on désigne ordinairement ces tribunaux. La torture n'y est point appliquée, ou du moins ne l'a jamais été en présence des juges européens, et les condamnés à la peine de la cangue, simple assemblage de planches pesant de 2 à 4 kilogrammes, ne la portent chaque jour que six ou sept heures et dans un endroit abrité; d'ordinaire on leur permet même d'aller passer la nuit dans leur demeure, c'est la cangue pour rire comparée à l'effroyable supplice de la cangue réelle.

Dans la colonie de Victoria ou de Hongkong (mais, à vrai dire, on est ici en Angleterre plus qu'en Chine), les magistrats anglais ont aboli pour les Chinois toutes les peines corporelles effacées de leur propre code dans la mère-patrie.

Quant aux étrangers fixés dans les concessions, dans les ports à traité, ils ne relèvent que de leurs consuls, en vertu du privilège d' « exterritorialité »; mais le gouvernement chinois se plaint que, forts de ce droit, ils se permettent d'ignorer et de violer impunément les lois du pays. C'est même afin de pouvoir reconquérir le droit de justice sur ces étrangers qu'il a fait adoucir graduellement les pénalités infligées à ses propres nationaux; mais il est probable qu'avant longtemps la torture cessera d'être appliquée par les tribunaux chinois.

*VI*
*LES LIBERTÉS MUNICIPALES*

Le pouvoir des mandarins a beau être illimité en théorie puisqu'ils représentent l'Empereur, et que l'Empereur est le père omnipotent de toute la famille; en pratique il leur faut tenir compte de l'opinion publique. Ils sont trop peu nombreux et ne disposent point d'armées assez solidement organisées pour braver le mécontentement des citoyens, surtout dans le Fo'kien, où l'esprit de la population est très indépendant. Comme ils ont l'esprit aiguisé, ils comprennent très bien qu'il y a des moments où il faut se soumettre ou se démettre.

Dans la plupart des dix-huit provinces, il est vrai, les habitants, accoutumés à la soumission, « heureux de boire la rosée de la bienveillance impériale », obéissent volontiers, aussi longtemps que l'oppression ne leur paraît pas intolérable; mais quand leur patience est mise à trop rude épreuve, ils se révoltent, avec un ensemble tel que toute résistance du mandarin devient impossible. Quand les proclamations sont affi-

chées « par ordre de toute la ville », il ne reste plus qu'à s'y conformer. Des assemblées publiques se réunissent, décident l'expulsion du magistrat et lui envoient une députation de notables chargés de lui signifier avec courtoisie l'invitation au départ. Un palanquin, accompagné d'une brillante escorte, attend le personnage banni, qui s'incline cérémonieusement, et n'a d'autre moyen de se réhabiliter un peu qu'en obéissant d'une parfaite grâce, et alors ni l'obéissance, ni la courtoisie de la foule ne lui font défaut. Au contraire, pour peu que la population soit satisfaite de la conduite d'un mandarin qui s'éloigne, elle lui remet des adresses de félicitation, et lui demande ses bottes pour les suspendre en souvenir à la porte de la ville.

En réalité, les Chinois jouissent de libertés traditionnelles qui manquent à la plupart des nations de l'Europe occidentale. Ils peuvent voyager librement dans toutes les parties de l'Empire, sans rencontrer de gendarme qui leur demande des papiers; ils exercent la profession qui leur convient, sans patentes, permis ou autorisations de qui que ce soit; le droit de publication et d'affichage est généralement respecté, et les réunions populaires se tiennent publiquement sans qu'il soit nécessaire d'en avertir la police; même dans la remuante cité de Canton, le gouvernement n'a jamais essayé de fermer les portes du Mingloun tang ou « palais de la Libre Discussion »; toutefois il ne néglige pas d'y envoyer des orateurs qui prennent part aux débats et cherchent à leur donner une tournure favorable aux intérêts des mandarins.

Le principe fondamental de l'État, que la société tout entière doit reposer sur la famille, a maintenu de siècle en siècle l'ancienne autonomie communale.

Dans chaque village, tous les chefs de famille prennent part à l'élection de leur représentant, choisi presque toujours parmi les cultivateurs : il remplit à la fois les fonctions de maire, en veillant à l'accomplissement des lois; celles de notaire et de teneur des registres, en rédigeant les contrats de vente ou d'échange; celles de percepteur en touchant l'argent des impôts; celles de juge de paix en conciliant les différends entre les familles; celles d'intendant des cultures et d'agent voyer, en signalant ceux qui laissent leurs terres en friche ou pratiquent de mauvaises méthodes agricoles; celles même de grand maître des cérémonies, en indiquant les emplacements convenables pour les tombeaux. Ses fonctions sont gratuites, mais il se fait assister dans son travail par d'autres employés, gardes champêtres, arpenteurs ou écrivains, que nomment

également les chefs de famille de la communauté, sans aucune intervention du gouvernement.

Dans les grandes villes, dans les petites, les groupes familiaux se constituent de la même manière : tous les *kiatchang* ou « chefs de maison » d'un quartier, au nombre de soixante à cent, forment un Conseil municipal, qui nomme son maire ou *paotching*, sauf validation de l'élection par le mandarin du lieu, et désigne tous les autres officiers municipaux chargés de veiller aux intérêts communaux et à l'ordre public, de régler les dépenses et les contributions votées par le Conseil, de prendre même des mesures militaires en cas de besoin, et d'organiser les corps francs pour la défense. Pour les intérêts communs de quartier à quartier, les maires nomment parmi eux des représentants de district : à tous les degrés de la hiérarchie gouvernementale, les élus du pouvoir trouvent devant eux dans les villes chinoises les délégués des familles et des groupes de familles.

Quant aux villes tartares, enfermées dans leurs enceintes, elles ne dépendent que du gouvernement.

« Il n'y a pas un seul employé de l'État dans les communes, dit Grunzel : toute l'administration s'y fait par les élus du peuple. Dans les autres divisions administratives, les *hien* ou *hsien*, les *tcheou*, les *fou*, à la tête desquelles se trouvent des fonctionnaires de l'État, les représentants élus par le pays forment une sorte de Conseil des notables et servent d'intermédiaires entre les assemblées populaires et le représentant de l'État. On les consulte dans toutes les circonstances où il faut prendre des mesures nouvelles en matière administrative. »

*VII*
*FORCES MILITAIRES*

Ainsi les antiques institutions civiles de la Chine ont pu se maintenir pour les « Cent familles ».

Il n'en est pas de même de l'organisation militaire.

Sous peine d'invasion et de démembrement, le Royaume Central est obligé maintenant de refondre les armées qui lui suffisaient jadis contre les ennemis du dehors et les rebelles de l'intérieur. De cuisantes épreuves lui ont appris que la force est du côté de la science, non du côté des traditions vénérables, et que la balistique des Occidentaux a toujours raison des droits antiques.

Instruit par l'expérience dès avant le milieu du siècle dernier par la guerre dite anglo-chinoise, et plus durement encore par la guerre anglo-franco-chinoise, le gouvernement du

« Milieu », malheureusement pour lui, s'est hâté avec une si « sage lenteur » qu'il n'a pu tenir devant les Japonais, et qu'il vient encore de se trouver au dépourvu en face de la formidable coalition de 1900.

Forcé par l'évidence même à reconstituer ses forces militaires sur le modèle européen, il pensait ne le faire que très graduellement, à la longue, pour ne pas froisser trop vivement les idées chinoises. L'opinion publique est peu favorable à l'accroissement des armées, car en Chine on répète toujours l'adage de Confucius : « Pour chaque homme qui ne travaille pas, il en est un autre qui manque de pain ! » Les militaires sont en général fort peu estimés ; c'est même, on peut le dire, la classe la plus décriée de la société.

Rien ne prouve mieux le peu de goût des Chinois pour le métier des armes que les œuvres de leurs plus fameux tacticiens, les généraux Suntze et Outze, fameux guerriers pourtant, dont la vie et la mort remontent à deux mille cinq cents ans environ. Ils n'ont pas fait l'éloge de la guerre, comme le maréchal de Moltke, et de la guerre ils n'ont estimé et vanté que les moyens de rendre la bataille inutile. Ce qui leur plaît dans la conduite des armées en territoire ennemi, c'est le stratagème, la subtilité, la ruse, la « cavalerie de Saint-George », dont les Anglais ont si souvent fait un heureux usage.

« Faire la guerre, dit Suntze, c'est, en presque tous les cas, quelque chose de foncièrement mauvais. Les batailles... ont quelque chose de funeste même pour le vainqueur ; il ne faut se battre que si l'on ne peut s'en dispenser. Ne chercher à vaincre que par le seul moyen des batailles, des sièges, c'est ignorer à la fois le devoir du général et le devoir du prince, c'est ne pas savoir gouverner, c'est ne pas savoir servir son gouvernement.... Apprenez à vaincre sans vous battre ; plus vous y réussirez, plus vous vous élèverez au-dessus du bon, plus vous vous approcherez de l'excellent, de l'incomparable. »

Et ailleurs : « Un bon général ne se laisse pas acculer à cette extrémité (de livrer bataille ou d'assiéger une ville forte) : il connaît l'art d'humilier son ennemi sans combattre ; il arrive à se faire ouvrir les portes d'une cité sans répandre une goutte de sang, et même sans faire luire son épée, il arrive à conquérir les royaumes étrangers sans y entrer avec des troupes ; sans user des armées à la tête de ses vétérans il assure au prince qu'il sert une gloire éternelle, le bonheur à ses compatriotes, et au monde le repos et la paix. C'est à ce but que doivent tendre toujours, et sans découragement, les commandants en chef des armées. »

Il dit encore : « Quand un bon général se met en route, l'ennemi est déjà vaincu. S'il y a bataille, il doit à lui tout seul faire plus que tous ses soldats réunis : non pas toutefois par la force de son bras, mais par la sûreté de son commandement, sa prudence, et surtout ses ruses. Il faut qu'au premier signal une partie de l'armée ennemie trahisse et vienne combattre sous ses étendards. »

Et enfin : « N'oubliez pas d'amollir le cœur de l'ennemi par une musique voluptueuse ! »

Pour se conformer à ces sages préceptes, l'armée chinoise possède aussi des bataillons d' « épouvanteurs » — du moins pourrait-on nommer ainsi : des « braves » ayant pour fonction d'effrayer l'ennemi par des cris, des bonds, des rugissements et par les masques horribles dont ils se cachent le visage.

En tout cela les Chinois sont fidèles à leur esprit pacifique, pratique et retors.

Dans ses *Mémoires sur les Chinois*, le Père jésuite Amyot a dit fort justement :

« A les juger par leurs coutumes, par leurs lois, par la forme de leur gouvernement, et en général par tout ce qui s'observe aujourd'hui (au XVII[e] siècle) parmi eux, on conclurait sans hésiter que c'est la nation du monde la plus pacifique et la plus éloignée d'avoir les brillantes qualités qui font les guerriers. Leur génie naturellement doux, honnête, souple et pliant, doit les rendre beaucoup plus propres au commerce de la vie qu'aux actions militaires et au tumulte des armes. Leur cœur, toujours susceptible de la crainte des châtiments, toujours resserré entre les bornes d'une obéissance aveugle envers tous ceux que la Providence a placés sur leurs têtes, doit être comme incapable de former ces projets hardis qui font les héros. Leur esprit, presque étouffé par un nombre infini de petites pratiques, fait que, dans l'âge même le plus bouillant, le sang ne semble couler dans leurs veines qu'avec une lenteur qui fait l'étonnement de tous les Européens. Leurs préjugés ou, si l'on veut, leur bon sens, ne leur font envisager qu'avec une espèce d'horreur cette triste nécessité où les hommes sont quelquefois réduits d'attenter à la vie d'autres hommes. Tout cela doit contribuer, à la vérité, à faire des fils respectueux, de bons pères de famille, de fidèles sujets et d'excellents citoyens, mais ne doit pas inspirer de courage au soldat, de valeur à l'officier, ni de vues au général. »

Comme le fait remarquer M. de Contenson, l'on ne trouve nulle part en Chine, pays essentiellement bourgeois, une arme quelconque, un sabre richement, artistiquement orné, tandis qu'au Japon, pays féodal jusqu'à ces derniers temps, les sabres

sont magnifiques, « leur poignée ciselée avec une finesse sans pareille, leur fourreau recouvert du laqué le plus précieux, leur lame, signée par tel ou tel maître célèbre, une merveille de trempe ».

Étant données cette conception philosophique des choses de la paix et de la guerre, cette aversion innée du métier des armes, et en même temps la prépondérance absolue des lettrés sur les militaires, le gouvernement chinois ne militarise qu'à regret la Chine, et il l'a trop peu militarisée jusqu'à ce jour pour pouvoir lutter utilement contre l'Europe.

L'armée chinoise fait bonne figure : sur le papier, comme on dit.

Elle comprend 1 233 469 hommes, dont pas un dixième, peut-être pas un centième vraiment capable d'affronter en champ clos une troupe européenne égale en nombre.

En tête s'avancent les *Pa Ki*, les « Huit Bannières », troupe spécialement entretenue par la gloire et la grandeur du Milieu, celle qui « mange le riz de l'Empereur ». L'armée des Huit Bannières, qui fut jadis la principale force de la dynastie, est maintenue avec son ancienne organisation ; elle se compose presque uniquement de Mandchoux et de Mongols mariés, possédant chacun son champ ou son jardin et soldés chacun à raison de 5 taëls par mois, soit 10 à 12 francs. Ce sont des colons militaires plus que des soldats. Malgré leur nombre, évalué à 230 000 hommes, ils ne seraient que d'une faible ressource à l'État contre une invasion étrangère. Ils sont peut-être même plus dangereux qu'utiles à la sécurité de l'Empire. Par leur résidence dans les « villes tartares » qui dressent leurs remparts au milieu des villes chinoises, ils rappellent constamment à la nation vaincue la mémoire de sa défaite, et entretiennent ainsi le sentiment de révolte contre le pouvoir mandchou.

Le seul corps tartare qui puisse prétendre à former une véritable armée est le *Hiaokiying*, occupant la capitale et les environs : son effectif comprend 36 000 hommes et 26 000 élèves ; mais il est très difficile d'avoir des renseignements exacts sur ces troupes, qui manœuvrent à l'intérieur des parcs impériaux, interdits soigneusement aux étrangers. Le plus haut grade militaire, celui de *siangkiun*, synonyme du titre de *siogoun* en langue japonaise, ne peut être occupé que par un Mandchou : un général chinois ne saurait dépasser le rang de *titaï*.

La troupe qui garde le palais de l'Empereur, celle qui surveille les nécropoles impériales, celle qui tient garnison dans Peking, la « Compagnie des tigres », la police, etc les *Tchou*

*fan*, qui occupent la Mandchourie la dix-neuvième province, à vrai dire extra-chinoise, le Kansou Sintsian et le Petchili et treize autres des dix-huit provinces « fondamentales » et les Huit Bannières, tout cela monte « nominalement à 230 000 hommes, a-t-on dit : exactement 229 414, recrutés chez les Mandchoux, les Mongols et les Chinois de la Mandchourie et du Petchili septentrional. C'est une troupe archaïque, naïvement armée de la lance, de la hallebarde, de l'arc, et comme arme offensive la plus moderne, du fusil à mèche; armée destinée à tourner casaque, lorsque les temps seront accomplis, le jour venu d'accepter le protectorat moscovite. Déjà les Mongols englobent tous les Européens dans le nom commun d'*Ourus*, Russe; et ils font bon visage aux Cosaques de passage, prêts à acclamer en eux les annonciateurs du maître qui va venir, le *tcha en patr* ou « tsar blanc »; ils ont tout l'air de préférer les Ourous aux Chinois.

On a caractérisé les soldats chinois par deux jeux de mots assez cruels.

Par allusion aux fusées détonantes qu'ils lancent pour effrayer les ennemis, on a dit : « Ils ne tirent pas des coups de feu, mais des feux d'artifice. »

Et par allusion à leur extraordinaire fidélité aux exigences du décorum, tel qu'ils l'entendent : « Dès qu'ils ont envoyé une volée de coups de fusil pour « sauver la face », ils fuient à tire-d'aile pour sauver la vie. »

Viennent en deuxième ligne, les 1 048 988 hommes nominatifs du *Lutying*, de l'Armée du « Drapeau vert », divisée en dix-huit corps : un par province. Ces miliciens sont employés principalement aux fonctions de police, au transport des céréales, à l'entretien des digues, des levées et des écluses, à la réparation des routes; ils ne servent que dans les limites de leurs provinces respectives, et c'est à grand'peine que le gouverneur peut obtenir, dans les circonstances exceptionnelles, de les employer en dehors du territoire qu'ils ont charge de défendre. Drapeau vert ou Bannière verte, cette vaste gendarmerie et police se recrute par engagements volontaires, chacun des dix-huit corps dans sa province propre; et chacun a pour général commandant le *foutaï* ou « gouverneur », qui est toujours un civil, d'après le principe, absolu en Chine, que les armes doivent le céder à la toge.

Ce n'est pas tout encore : il y a les « Braves », depuis l'année 1860. On nomme ainsi des corps d'engagés volontaires formés alors pour résister à la grande insurrection des Taïping,

maintenus après la défaite des révoltés et plus ou moins exercés à l'européenne par des instructeurs européens, la plupart allemands. On les a munis de fusils moins rudimentaires que les fusils à mèche de la Bannière verte : ils ont le fusil à tir rapide, dernier modèle. De beaucoup le meilleur élément de l'armée chinoise, justement en vertu de cette instruction comme de ce « fourniment », on les met en première ligne pendant la guerre; et durant la paix c'est à eux que se confient les gouverneurs de provinces pour leur sécurité personnelle et l'exécution de leurs ordres. Ils veillent aussi aux frontières de l'Empire, Tonkin, Turkestan, Mandchourie.

A noter, enfin, quelques milliers de miliciens mongols et 3 000 hommes de milice tibétaine.

Pas d'État-major, pas de corps du Génie, pas d'Intendance, pas de service de Santé : ainsi se complète l'armée chinoise, dont les futurs chefs étudient dans trois sortes de « Saint-Cyr », à Tientsin (150 élèves), à Ningpo, à Canton. L'examen d'entrée ressemble à tous les autres examens de mandarinat : il est purement littéraire et vide de sens réel; l'examen de sortie n'est guère plus sérieux.

Six arsenaux fournissent l'équipement militaire : cinq en Chine, à Changhaï, Nanking, Foutcheou, Tientsin, Whampoa près de Canton; un en Mandchourie, à Ghirin.

La marine chinoise, presque anéantie par les Japonais, était relativement beaucoup moins inférieure que l'armée du « Milieu ».

En 1880, elle comprenait déjà 40 vaisseaux à vapeur, jaugeant ensemble près de 20 000 tonnes et portant 238 canons, avec un équipage vraiment non dérisoire. La plupart des matelots, originaires de deux provinces du sud, le Kouangtoung et le Fo'kien, sont des marins habiles; en mainte circonstance, ils ont prouvé qu'ils ne seraient point des ennemis méprisables en cas de conflit avec les puissances européennes.

Pour emprunter les termes de Dujardin-Beaumetz, dans son *Commerce de la Chine avec l'étranger* : « C'est une bien belle flotte que la flotte marchande de la Chine (réserve naturelle de sa flotte de guerre), et quel réservoir incomparable d'admirables marins n'a-t-elle pas trouvé dans toute cette population qui navigue dans les dentelures d'une côte, toute parsemée de récifs et d'îlots, au milieu des brumes et des dangers des typhons, et qui est d'une discipline, d'une patience, d'une docilité et d'un courage à toute épreuve. Ce sont des vertus

communes à bien des marins; je doute qu'elles soient poussées plus loin qu'en Chine. Ce grouillement humain qu'est la Chine a débordé sur la mer, et c'est une vision de l'avenir de demain, que de traverser, sur un steamer, toute la flottille des pêcheurs et des caboteurs qui, par milliers, peinent sur ces mers terribles. J'aurai toute ma vie dans la tête le mugissement de notre sirène par le brouillard, auquel répondaient tant de crécelles, de tamtams, de grêles cris de matelots, que nous devions stopper des heures entières, au milieu de cette plainte humaine demandant grâce au géant européen qui les eût broyés. Et au large, bien loin avant d'arriver à la côte, ces jonques abordant un navire en pleine marche, de tous côtés. Ces hommes jaunes lançant leurs crampons et se hissant à bord, comme des pirates à l'abordage, cherchant du travail ou des colis à transborder, s'ils tombent à la mer, c'est la mort, nul ne les sauvera : le démon de la mer a voulu sa proie, qu'il la garde! Si on la repêchait, le mauvais sort remonterait avec elle et chercherait une autre victime! Ces jonques, avec leurs voiles immenses de bambou, leur avant relevé portant des yeux énormes comme des monstres marins, leur château d'arrière aux grandes fenêtres toutes peinturlurées de vives couleurs, leurs flancs arrondis et massifs, on les retrouve partout, par tous les temps, ballottées par toutes les mers; elles portent de gros canons de fonte, pour se défendre contre les pirates, disent-elles; au besoin elles deviendraient pirates, disent les esprits grincheux qui vous montrent, sur le pont même du navire, les fusils chargés, les instructions en cas d'attaque des pirates et les grilles de fer qui vous séparent des passagers chinois. »

La flotte de guerre chinoise puisera donc, quand elle le voudra, dans la réserve d'une héroïque nation de matelots.

Mais l'équipage n'est pas tout : il y a le commandement; et c'est l'infériorité d'icelui qui, dès avant la guerre sino-japonaise, faisait douter les bons juges de l'efficacité de tout cet appareil déjà puissant.

Rien de plus délicat au monde que la tactique navale, et, pour tenir une flotte de guerre en haleine, rien d'aussi compliqué, d'aussi difficile que le maniement des appareils mécaniques, électriques, nautiques, balistiques sans lesquels on coule à fond de soi-même, si l'ennemi ne se charge pas de la besogne. Ce n'est qu'avec des calculs stricts, d'infinies précautions, une surveillance de tous les instants, qu'on arrive à surprendre ou à n'être pas surpris, à vaincre ou à diminuer la défaite, et à ne pas périr corps et biens.

La science seule, dans le sens européen, et encore en ce

qu'elle a de plus sévère, de plus rationnel, permet de faire évoluer des navires de guerre.

Or, les Chinois ne veulent pas de capitaines et d'amiraux européens à la tête de leurs flottes, pas plus que d'ingénieurs pour les construire; ils n'ont pas seulement pour devise : « Tout pour la Chine! » mais aussi : « Tout par la Chine! » Ils ne seront donc redoutables sur mer que dans un long temps, quand ils auront définitivement secoué le joug de leurs classiques « antédiluviens ».

En 1894, l'état de la flotte de guerre se résumait comme suit : 98 bâtiments de guerre, torpilleurs compris, 658 officiers, 6425 hommes d'équipage.

Curzon donne d'autres chiffres : 65 vaisseaux, la plupart construits en Europe, dont 4 cuirassés, 16 croiseurs, 17 canonniers, une trentaine de torpilleurs ou un peu plus, et 6 batteries flottantes : en tout 65 000 tonnes, 490 canons et 7 000 hommes d'équipage.

Aujourd'hui, ses cuirassés ayant été coulés par les Japonais, il ne reste guère à la Chine que des transports et des torpilleurs, divisés officiellement en quatre escadres : l'escadre du Nord, *Pe Yang*; l'escadre du Sud, *Nan Yang* (à Changhaï); l'escadre de Foutcheou; l'escadre de Canton; chacune autonome, aux ordres du vice-roi de la province. Elles sont même à leur grand dam, tellement indépendantes les unes des autres que, par exemple, lors de la guerre franco-chinoise à propos du Tonkin, en 1884, l'amiral Courbet put « crever » l'escadre de Foutcheou dans les eaux de l'île de Formose, sans qu'aucune autre intervînt, ni celle de Changhaï, tout à fait voisine, ni celle de Canton, ni celle du Petchili, la plus puissante; et après la destruction de l'escadre de Foutcheou, celle de Changhaï n'osa pas affronter les vaisseaux de l'amiral français; la règle fut alors : « Chacun pour soi ! »

L'école navale de Tientsin, qui a été fondée en 1890, garde les élèves aspirants pendant quatre ans, et les officiers pendant sept.

Des arsenaux maritimes qui se sont élevés avant la guerre sino-japonaise, deux ont cessé d'être chinois : Port-Arthur, devenu russe, après avoir appartenu par droit de conquête aux Japonais, et Weï haï weï, devenu anglais, de japonais que l'avait fait une guerre heureuse; les trois restés chinois sont Changhaï, Foutcheou et Canton.

Les quatre contre-torpilleurs, que les alliés ont pris en 1900 devant les forts de Takou, et que l'on dit être des œuvres de construction parfaite, ont été distribués entre les quatre nations, France, Russie, Allemagne, Angleterre.

L'Empire avait commencé à fortifier plus ou moins sérieusement ses côtes, notamment à l'embouchure du Peï ho, voisine de la capitale, sur le bas Yangtze kiang et à Canton ; la guerre japonaise et la guerre de 1900 ont tout remis en question.

*VIII*
*LE BUDGET,*
*LA DETTE*

L'Empire du « Milieu » ne fait pas « suer » ses contribuables autant que tel pays d'Europe : taxé à 400 millions d'habitants et comparé, par exemple, à la France, il devrait « s'honorer » d'un budget de 36 milliards en recettes, avec dépenses notablement supérieures aux revenus.

Il est très difficile d'évaluer le budget annuel de la Chine parce que les statistiques n'en sont pas recueillies par un bureau central et qu'il existe en réalité trois budgets distincts, le budget ordinaire qui est celui de l'État, le budget extraordinaire qui est celui de l'Empereur, et le budget des douanes que l'on peut considérer déjà comme étant celui des étrangers. D'après M. de Pouvourville, l'ensemble de ces trois budgets s'élèverait à dix-sept cents millions de francs environ, soit à 4 francs par tête.

Les deux principaux aliments de ce revenu sont l'impôt de capitation et l'impôt sur les propriétés.

L'impôt de capitation se prélève d'après les recensements quinquennaux à tant par adulte mâle et à tant par enfant mâle : c'est là ce qui explique pourquoi les mandarins éprouvent tant de difficulté à produire des recensements exacts, les familles cherchant naturellement à ne pas se laisser inscrire. Ce serait là une raison pour croire que les statistiques de la population sont en général au-dessous de la réalité.

L'impôt sur la propriété s'établit sur les données des registres cadastraux indiquant la nature des terres et les genres de cultures. On recueille aussi des impôts en nature, bois de construction et de chauffage, foin, racines potagères, riz, millet, froment, lin, soie, coton et sel. Le contrôle de la répartition et de la levée est fait par le corps des égalisateurs territoriaux. Chaque fois que les dépenses publiques excédaient la somme des recettes, c'est par la voie de souscriptions volontaires que le gouvernement devait arriver à les couvrir; mais on sait que l'invasion des Européens a changé tout cela : c'est maintenant par la voie des emprunts que l'on procède.

Le budget des dépenses se règle sur celui des recettes. Officiellement, il ne serait que d'environ 330 millions de francs,

comme le budget normal des recettes, mais en fait il est environ quintuplé et dépasse un milliard et demi.

La première remarque suggérée par le budget de la Chine, relativement si vertueux et modeste, c'est l'extrême modicité de l'impôt foncier.

Qu'on juge à quel taux singulièrement bas il fixe la taxe imposée à la propriété agricole : en réunissant l'impôt payé en argent à l'impôt payé en grains et en paille, on obtient un total de moins de 119 millions de francs, ou de 131 à 132 millions d'après Brandt; or, on estime le revenu annuel de l'agriculture chinoise à 46 milliards — ce qui ne fait d'ailleurs que 115 francs par hectare.

En admettant donc 125 millions pour le produit annuel de la taxe, il ressort que la terre n'est imposée qu'au 1/184 de son produit. Le gouvernement chinois augmenterait de bon cœur ce taux fixé dans un temps très ancien; mais les paysans chinois — tous les paysans — sont ultraconservateurs, surtout en matière de débours, et il redoute de fomenter une révolution si peu qu'il touche à cette taxe-là.

Le produit des douanes se distingue avantageusement de celui de l'impôt foncier, de l'impôt du sol et autres monopoles, en ceci que, n'étant pas perçu par des fonctionnaires chinois, la plupart aussi malhonnêtes que malhabiles, il rapporte ce qu'il doit rapporter au gouvernement qui a eu la sagesse, contrainte et forcée, d'en confier la perception à une administration purement européenne, ayant des Anglais à sa tête, et la langue anglaise, non la langue chinoise, pour idiome officiel.

Malheureusement, cette administration, qui dépend du bureau des Affaires étrangères, ne contrôle que les douanes maritimes.

Elle n'a pas à s'occuper des douanes « intérieures », portant sur les échanges qui se font au moyen de jonques de construction chinoise, et ne s'étend pas en dehors de la zone ouverte au commerce général : au sortir des ports du littoral de la mer ou de la rive du Yangtze, commencent les douanes intérieures du *likin* ou « millième », qui doublent, triplent ou décuplent la valeur des objets suivant l'avidité des mandarins.

D'après un article du traité de Tientsin, un droit de 2 et demi pour 100, ajouté à la taxe d'importation de 5 pour 100, devrait exempter les marchandises de tout impôt supplémentaire; mais les hauts mandarins, les gouverneurs de province,

qui gagnent beaucoup au likin, ont eu l'art de rendre cette clause illusoire, par inertie, par ruse, par mauvais vouloir ou autrement; et il faut, comme ci-devant, payer un droit de passage aux portes des villes, sur les routes, sur les canaux et sur les ponts. Le péager réclame telle taxe pour la réparation des pagodes, telle autre pour le succès des prières faites en vue d'obtenir la pluie ou le beau temps, telle autre encore pour le service de la milice, pour un anniversaire ou pour le mariage d'une « illustre » princesse.

Ce sont ces obstacles au trafic intérieur qui empêchent le mouvement des échanges avec l'étranger de prendre son activité normale. Les Chinois achètent volontiers des marchandises étrangères, non seulement pour leur usage personnel, mais aussi pour les fêtes publiques; ils aiment la pompe extérieure, les drapeaux, les riches tentures, les feux d'artifice, et dépensent largement les jours d'apparat; mais des villes du littoral à celles de l'intérieur la valeur des objets d'importation étrangère est parfois décuplée, et même au delà, du fait de la difficulté des transports et de la « méchanceté » du likin. Celui-ci pourrait bien mourir de ses excès et passer avant longtemps sous une administration européenne, qui le régularisera, le fera beaucoup moins onéreux à la nation en même temps que beaucoup plus profitable au gouvernement et aux provinces. Quant à le supprimer, on ne saurait y penser de sitôt, car le budget ne peut guère s'en priver.

Autant peut-être que le likin, le manque de monnaies commodes est une des causes de la rareté des relations directes entre les ports et les villes de l'intérieur. L'ancien système monétaire, qui comprenait l'or, l'argent et le bronze, a cessé d'exister à la suite de toutes les falsifications que l'État s'est permises, et le gouvernement ne fabrique plus d'autre monnaie que des *tchen* ou « sapèques », faites d'un alliage de cuivre et d'étain; monnaie dont on prétend qu'on en use depuis vingt-six siècles avant notre ère.

On appelle sapèques des disques percés qu'on passe dans une ficelle : un millier de ces disques, du poids d'un peu plus de 4 kilogrammes, forme le *tiao*, unité monétaire sujette à un agio constant, tiao comme sapèque n'étant que des noms sans valeur précise, changeant de semaine en semaine, de district en district : ainsi dans telle ville on ne compte que 99, 98, ou 96 sapèques à la centaine; à l'est de Tientsin, un tiao ne vaut que 333 sapèques au lieu de 1 000.

L'once d'argent, *tael* ou *lan*, dont la valeur moyenne est d'environ 1 500 sapèques, est également une monnaie fictive qui,

variant de marché à marché, permet aux changeurs et aux banquiers de prélever un bénéfice, d'autant plus considérable sur toutes les transactions, que le taux légal de l'intérêt est de 30 pour 100 par an, de 3 pour 100 par mois. Avant que le commerce extérieur eût introduit beaucoup de monnaies étrangères dans le pays et eût fait baisser la valeur relative du tael, on donnait dans certaines provinces jusqu'à 3 000 sapèques pour une once d'argent.

D'après la *Cité chinoise* d'Eugène Simon, il se pourrait bien que le poids, l'incommodité de cette singulière monnaie aient été l'une des causes d'où naquit en Chine la monnaie fiduciaire, à peu près à la même époque, suppose-t-on : « On comprend en effet que le poids des sapèques a dû faire songer au moyen d'en éviter le transport. On peut penser aussi que le peu de solidité des maisons chinoises, ainsi que les incendies auxquels les expose le bois qui est beaucoup employé dans leur construction, durent engager dès longtemps les citoyens à réunir leurs épargnes dans des bâtiments spéciaux, sous la garde d'un comptable tenant note de tous les dépôts qui lui arrivaient et faisant les restitutions par virements ». C'était déjà la Banque, le « Clearing house », la « Chambre de compensation ». « Et, ajoute-t-il, les banques actuelles ne diffèrent guère de cette banque primitive. Ce sont surtout des institutions de dépôts et d'escompte..., tellement populaires qu'il n'y a guère de négociant, de fermier, ou simplement d'ouvrier rangé qui n'y ait un compte ouvert, de petit artisan qui n'y apporte ses économies de la semaine ou de la journée. »

Le Service des Douanes maritimes établit ses comptes en taels haïkouan : il y a vingt ans, ce tael valait 7 francs environ, il ne vaut plus dans l'instant présent, que 3 francs 75 centimes, d'après le protocole des négociations internationales : d'où, à 1 500 sapèques par tael, 4 sapèques font un centime. Le même Service ne reçoit le paiement des droits qu'en *saïsi*, c'est-à-dire en lingots d'argent dont la valeur est estampillée. Les lingots d'argent que l'on préfère, à cause de leur pureté de tout alliage, sont les « souliers » de Tchoung tcheng, ainsi nommés de la forme que leur ont donnée les affineurs.

La monnaie la plus usuelle de toutes est la piastre mexicaine, que des négociants font frapper spécialement pour le commerce de la Chine. L'or n'est employé nulle part comme monnaie d'échange; mais le papier-monnaie, appelé jadis « or ailé » ou « monnaie volante », est d'un usage général dans le Royaume Central depuis une dizaine de siècles. A l'exception

de Pingtchouan tcheou, ville du nord du Petchili, il n'est pas une cité chinoise, pas même Peking, dont les négociants signent des billets acceptables dans le commerce ordinaire à plus de 20 kilomètres de leur enceinte.

Pour en revenir à l'Administration européenne des douanes chinoises, elle va certainement servir de modèle à d'autres institutions imposées par l'Europe à la Chine, dans le but de percevoir des droits dont le montant sera consacré au paiement du capital et des intérêts de l'indemnité dont la Chine vient de se reconnaître redevable envers les puissances alliées contre elle.

Sur ses 3 500 ou 4 000 employés il y a 700 Européens, avec une majorité notable d'Anglais.

Elle ne contrôle pas seulement les douanes, mais aussi les phares et les balises : 38 phares, 14 feux flottants, 57 balises éclairées, c'était, à la fin de 1897, une somme de 109 feux sur le littoral et les fleuves de Chine.

Les chiffres donnés ordinairement comme exprimant le revenu annuel de la Chine sont très inférieurs à la réalité : le budget de l'Empire passe sous silence divers impôts, d'un total probablement très dru, que les gouverneurs des provinces prélèvent sur leurs provinciaux. La décentralisation chinoise a fait de ces vice-rois des « sous-empereurs » qui doivent compter sur leur propre caisse plus que sur le trésor impérial — et c'est là une source de malversations et d'iniquités. Au point de vue fiscal, la latitude que leur laisse le pouvoir central va presque jusqu'à l'indépendance : « ils établissent souverainement et recouvrent de même les impôts; ils n'ont d'autre obligation que de transmettre au trésor une somme déterminée, qui ne varie guère d'une année à l'autre; ils disposent donc du surplus comme ils l'entendent », et en général ils l'entendent très mal. « Chacun des agents du trésor, dit A. de Pouvourville, dans son *Empire du Milieu*, réclame aux collecteurs des communes, une somme plus forte que celle que lui indique le vice-roi; et chacun des collecteurs prélève sur les maires des villages plus qu'il ne doit représenter : l'impôt est ainsi grevé d'autant plus d'additions qu'il passe par plus de mains intermédiaires. »

En somme le village enrichit les collecteurs de taxes communales, les agents du trésor, les vice-rois, et, en bas la Commune, en haut l'État sont frustrés d'autant.

La dette chinoise croît et prospère.

Jusqu'à ces derniers temps extrêmement faible, eu égard à

la population, à la richesse latente de l'Empire, elle se double d'un seul coup ou à peu près en ce moment-ci, par l'indemnité, plus ou moins usuraire, consentie par le « Milieu » aux puissances civilisées. »

Au début de la guerre de la Chine contre la Multiple Alliance elle se montait à 1 500 millions de francs répartis de la façon suivante, par emprunts successifs :

| | FRANCS. |
|---|---|
| Emprunt de 1887 (allemand) . . . . . . . . . . . . | 6 250 000 |
| — 1894 (anglais) . . . . . . . . . . . . . . | 40 875 000 |
| — février 1895 (anglais). . . . . . . . . . | 75 000 000 |
| — juillet 1895 (anglais) . . . . . . . . . . | 25 000 000 |
| — — (allemand) . . . . . . . . . | 25 000 000 |
| — — (franco-russe). . . . . . . . | 400 000 000 |
| — 1896 (anglo-allemand) . . . . . . . . . | 400 000 000 |
| — 1898 (anglo-allemand) . . . . . . . . . | 400 000 000 |
| — — (franco-belge), pour les chemins de fer . . . . . . . . . . . . . . . | 67 000 000 |
| — — (anglo-allemand), pour les chemins de fer . . . . . . . . . . . . | 57 500 000 |
| TOTAL . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 496 625 000 |

Les deux derniers emprunts, 134 500 000 francs, voués à la construction de voies ferrées au profit de l'État, doivent, en bonne justice, être soustraits de ces 1 496 625 000 francs : c'est en somme une avance de fonds.

Restent donc 1 362 125 000 francs, payables en annuités dont la plus reculée a pour date future l'an 1943.

C'est une charge bien légère : quelque chose comme 3 francs 40 centimes par Chinois, tandis que la dette « nationale » de chaque Français dépasse 800 francs! Il est vrai que le « Royaume Fleuri » double en ce moment-ci son fardeau : le traité de paix de 1901 l'ayant condamné à une indemnité de 450 millions de taels envers les puissances coalisées : soit pour les 450 millions de taels infligés aux Chinois, environ 1 600 millions de francs, à peu près une année des recettes annuelles du gouvernement, de l'Empereur et des douanes. Il est vrai que la Chine a quarante années pour se libérer avec 4 pour 100 d'intérêt par annuité.

On peut donc dire que les « puissances civilisées », usant du *summum jus*, renouvellent envers la Chine la *summa injuria* des cinq milliards exigés de la France par la Prusse.

La part de la France dans l'indemnité est de 265 millions, dont une forte proportion pour les missions catholiques.

Voilà donc la Chine pourvue d'une dette d'environ trois milliards.

Ce ne serait rien pour un pareil pays, ou plutôt au regard du développement de richesse et de force promis à un pays justement réputé « sans pareil ». Mais ce n'est là qu'un commencement. La Chine n'empruntait pas autrefois, et si elle emprunte maintenant, c'est que les banquiers des deux mondes, sûrs de trouver un placement bien hypothéqué, se sont fait appuyer par les Puissances pour faire accepter leur argent. Ils en feront accepter bien d'autre encore; leur dernier bienfait a été de faire « jouir » la Chine d'une loterie impériale.

*IX DIVISIONS ADMINISTRATIVES*

Le « Fils du Ciel », on le sait, étend son pouvoir sur un territoire beaucoup plus étendu que le Royaume Central : ses troupes sont cantonnées sur les bords de l'Amour, dans la vallée de l'Ili, au pied des Pamir, jusqu'à l'entrée des gorges de l'Himalaya. Notons que les récents événements font des cantonnements chinois le long de l'Amour, en Mandchourie, une garnison plus que précaire, sinon même déjà « décampée ».

En outre, une ancienne fiction permet au maître du « Grand Empire » de revendiquer comme pays vassaux tous ceux qui sont avec lui en relations d'ambassades et de présents annuels. Il suffit qu'un gouvernement étranger accepte l'envoi du calendrier chinois pour qu'il soit considéré comme tributaire : c'est ainsi que le Nepal, le Bhoutan, la Cochinchine, sont tenus pour des vassaux du Fils du Ciel.

Il est vrai qu'à plusieurs époques les Chinois ont pu intervenir dans les affaires intérieures de ces différentes contrées. Pendant le XIXe siècle, tous les rois d'Annam, « regardant, comme le tournesol vers la figure du Soleil, leur seigneur », ont demandé l'investiture au gouvernement chinois, et lui ont envoyé le tribut. En 1880, une ambassade officielle est encore venue le porter à Peking, et lors des affaires du Tonkin le Tsoungli yamen a réclamé contre l'intervention de la France en Annam. De même la Corée n'a cessé de faire acte de vasselage depuis deux siècles et demi. Mais ces pays ne sont que très peu ou pas du tout chinois, sauf la Mandchourie, région hautement agricole, qui se chinoisait de jour en jour, quand la force des choses l'a poussée dans le giron de la « sainte Russie ».

En s'en tenant à la Chine propre, ses dix-huit provinces sont groupées en huit vice-royautés ou gouvernements généraux. Chacune des provinces se divise en départements ou *fou*, qui se subdivisent eux-mêmes en arrondissements ou *tcheou*, partagés en districts ou *hien* ou *hsien* : ces mots sont ajoutés d'ordinaire aux noms des villes qui ont été choisies comme chefs-lieux des divisions et subdivisions. Les communes proprement dites, les *pao* ou *tou*, sont en moyenne au nombre de 50 à 70 par hien.

En outre, un certain nombre de tcheou, dits *tchili tcheou*, ou « Dépendances directes », dépendent immédiatement de l'administration centrale de la province, et troublent ainsi la hiérarchie régulière des cités. Les *ting* ou préfectures militaires sont nombreuses dans les pays de population mixte : on leur donne le nom de *tchili ting*, quand elles sont en rapports immédiats avec l'administration centrale. Certaines tribus d'aborigènes soumis ont aussi leurs communes autonomes, se subdivisant en *tou fou*, en *tou tcheou* et en *tou se*. La ville de Peking se trouve sous une administration militaire spéciale dont la juridiction s'étend à quelques kilomètres dans la banlieue.

Le commandement supérieur appartient au *tsongtou* pour les vice-royautés, au *foutaï* pour les provinces, aux *foutsun* et aux *taotaï* pour les arrondissements ou groupes d'arrondissements. Les commissaires spéciaux sont désignés sous le nom de *kintchaï*.

Ci-dessous la division administrative des CHIPA CHANG ou des dix-huit provinces de la Chine propre, avec les superficies et les populations qu'on leur attribue le plus communément, et qui ne sont, pour le nombre des habitants, qu'une estimation probablement assez lointaine de la vérité.



| NOMS DES PROVINCES | SUPERFICIE en kilom. carrés. | POPULATION probable ou supposée. | HABITANTS par kil. carré. | FOU OU PRÉFECTURES de premier ordre. | AUTRES PRÉFECTURES ET VILLES DE DISTRICT |
|---|---|---|---|---|---|
| 1. Petchili ou Dépendance directe du Nord.<br><br>Gouverneur général des quatre provinces du Petchili, Chañtoung, Chañsi et Honan, résidant alternativement à Paotingfou et à Tientsin. | 300 000 | 19 350 000 | 64 | Chuntien (Peking).<br>Paoting.<br>Chunte.<br>Hokian.<br>Kouanping.<br>Siouanhoa.<br>Taïming.<br>Tientsin.<br>Schingte (Jehol).<br>Tchingting.<br>Yungping. | 6 tchili-tcheou (préfectures indépendantes); 3 ting (préfectures militaires); 16 tcheou (préfect. de 2e ordre); 124 hien (villes de district).<br><br>Tchiangkiakoou (Kalgan). — Toung tcheou. |
| 2. Chañtoung ou l'Est des montagnes. | 145 000 | 25 000 000 | 172 | Tsinan.<br>Laïtcheou.<br>Outing.<br>Taïngan.<br>Tengtcheou.<br>Toungtchang.<br>Tsaotcheou.<br>Tsingtcheou.<br>Yentcheou.<br>Yitcheou. | 2 tchili-tcheou; 9 tcheou; 96 hien.<br><br>Tchefou hien. |
| 3. Chañsi ou l'Ouest des montagnes. | 212 000 | 11 200 000 | 54 | Taïyuan.<br>Föntcheou.<br>Loungan.<br>Ningwou.<br>Pingyang.<br>Poutcheou.<br>Soping.<br>Tatoung.<br>Tsetcheou. | 10 tchili-tcheou; 10 ting; 5 tcheou; 88 hien. |
| 4. Honan ou le Sud du fleuve. | 176 000 | 21 000 000 | 120 | Kaïfoung.<br>Honan.<br>Hoaïking.<br>Juning.<br>Koeïte.<br>Nannyang.<br>Weïhoui.<br>Tchangte.<br>Tchintcheou. | 3 tchili-tcheou; 3 ting; 5 tcheou; 98 hien. |

| NOMS DES PROVINCES | SUPERFICIE en kilom. carrés. | POPULATION probable ou supposée. | HABITANTS par kil. carré. | FOU OU PRÉFECTURES de premier ordre. | AUTRES PRÉFECTURES ET VILLES DE DISTRICT |
|---|---|---|---|---|---|
| 5. Kiangsou<br>ou les Coulées du fleuve.<br>Cette province, avec celles du Nganhoei et du Kiangsi, forme la lieutenance du Kiangnan (Sud du fleuve), dont le gouverneur général réside à Kianning fou. | 100 000 | 21 000 000 | 210 | Kiangien (Nankin).<br>Hoaïngan.<br>Soungkiang.<br>Soutcheou.<br>Sutcheou.<br>Tchangtcheou.<br>Tchingkiang.<br>Yangtcheou. | 3 tchili-tcheou; 2 ting; 4 tcheou; 62 hien.<br><br>Changhaï hien. |
| 6. Nganhoeï<br>ou les Bourgs pacifiques. | 142 000 | 21 000 000 | 148 | Nganking.<br>Fengyang.<br>Hoeïtcheou.<br>Lutcheou.<br>Ningkouo.<br>Taïping.<br>Tchi'tcheou.<br>Yingtcheou. | 5 tchili-tcheou; 1 ting; 4 tcheou; 52 hien.<br><br>Wouhou hien. |
| 7. Kiangsi<br>ou l'Ouest du fleuve. | 180 000 | 24 600 000 | 137 | Nantchang.<br>Foutcheou.<br>Yaotcheou.<br>Souitcheou.<br>Kantcheou.<br>Kientchang.<br>Kingan.<br>Kiukiang.<br>Kouangsin.<br>Linkiang.<br>Nankan.<br>Nank'ang.<br>Yuentcheou. | 1 tchili-tcheou; 3 ting; 1 tcheou; 74 hien. |
| 8. Tchekiang<br>ou le fleuve Roulant.<br><br>Forme avec le Fo'kien la lieutenance de Mintché. | 95 000 | 11 800 000 | 124 | Hangtcheou.<br>Chaohing.<br>Houtcheou.<br>Kiahing.<br>Kinhoa.<br>Kutcheou.<br>Ningp'o.<br>Wentcheou.<br>Taïtcheou.<br>Tchutcheou.<br>Yentcheou. | 2 tchili-tcheou; 1 ting; 1 tcheou; 75 hien. |

| NOMS DES PROVINCES | SUPERFICIE en kilom. carrés. | POPULATION probable ou supposée. | HABITANTS par kil. carré. | FOU OU PRÉFECTURES de premier ordre. | AUTRES PRÉFECTURES ET VILLES DE DISTRICT |
|---|---|---|---|---|---|
| 9. Fo'kien. ou la Région prospère. | 120 000 | 20 501 000 | 170 | Foutcheou. Chaowou. Hinghoa. Kienning. T'aïpé.• Tchangtcheou. Tsouantcheou. Tingtcheou. Yongping. | 2 tchili-tcheou; 5 ting; 66 hien (avant la cession de Formose aux Japonais). |
| 10. Houpé ou le Nord du Lac. Cette prov. forme avec la suivante la lieuten. du Liang' hou ou Houkouang (les Deux provinces Lacustres), dont le gouverneur général réside à Outchang fou. | 185 000 | 30 000 000 | 162 | Outchang. Hañyang. Chi'nan. Hoangtcheou. Hingyang. Nganlou. Tchingtcheou. Tengan. Ichtang (Yitchang). Yunyang. | 1 tchili-cheou; 3 ting; 7 cheou; 60 hien. Hañ koou. |
| 11. Hounan ou le Sud du Lac. | 216 000 | 21 000 000 | 97 | Tchangcha. Hengtcheou. Paoking. Tchangté. Tchentcheou. Yotcheou. Yuantcheou. Yungtcheou. Yungchan. | 4 tchili-tcheou; 4 tchili-ting; 3 tcheou; 4 ting; 64 hien. |
| 12. Kouangtoung ou l'Est de l'Étendue. Cette prov. forme avec le Kouangsi la lieutenance des « Liang kouang », dont le gouverneur général réside à Kouangtcheou fou (Canton). | 559 000 | 29 700 000 | 113 | Kouangtcheou (Canton). Chaotcheou. Houitcheou. Kaotcheou. Liétcheou. Lientcheou. Tchaohing. Chuotcheou. Kioungtcheou (dans Haïnan). | 4 tchili-tcheou; 2 tchili-ting; 7 tcheou; 9 ting; 78 hien. Fochan (Fatchang). Chantoou ou Chachan toou (Swatow), ville indépendante, dans le district de Tchanghaï hien, canton de Tapou sé. Hoïhoou (Kioungtcheou). |

| NOMS DES PROVINCES | SUPERFICIE en kilom. carrés. | POPULATION probable ou supposée. | HABITANTS par kil. carré. | FOU OU PRÉFECTURES de premier ordre. | AUTRES PRÉFECTURES ET VILLES DE DISTRICT |
|---|---|---|---|---|---|
| 13. Kouangsi ou Ouest de l'Étendue.<br>Cette province forme avec le Kouangtoung le Liang Kouang ou les Deux Kouang. | 200 000 | 5 200 000 | 26 | Koeilin.<br>Kingyuan.<br>Liutcheou.<br>Nanning.<br>Outcheou.<br>Pinglo.<br>Sötcheng.<br>Suntcheou.<br>Souen.<br>Taïping.<br>Tchengan. | 2 tchili-tcheou; 1 tchili-ting; 16 tcheou; 6 ting; 49 hien; 29 tou-tcheou (départements d'aborigènes). |
| 14. Yunnan, le Midi Nuageux ou le pays au Sud des Nuages.<br>Forme avec le Koeïtcheou la lieutenance de Yunkoeï, dont le gouverneur général réside à Yunnan fou. | 380 000 | 12 000 000 | 31 | Yunnan.<br>Chunning.<br>Kaïboa.<br>Kiutsing.<br>Kouangnan.<br>Likiang.<br>Lingan.<br>Pouör (Pouöl).<br>Tali.<br>Tchaotoung.<br>Tchingkiang.<br>Tchu'hiung.<br>Toungtchouan.<br>Yungtchang. | 3 tchili-tcheou; 4 tchili-ting; 27 tcheou; 13 ting; 43 hien; 9 départements d'aborigènes (3 tou-fou et 6 tou-cheou). |
| 15. Koeïtcheou, la Région de la Casse ou la Région aimable. | 174 000 | 7 700 000 | 44 | Koeiyang.<br>Chi'kien.<br>Hingyi.<br>Liping.<br>Nganchun.<br>Soutcheou.<br>Sounan.<br>Tating.<br>Tchenyuan.<br>Toungjen.<br>Touyun.<br>Tsounyi. | 1 tchili-tcheou; 4 tchili-ting; 13 tcheou; 10 ting; 34 hien. |

| NOMS DES PROVINCES | SUPERFICIE en kilom. carrés. | POPULATION probable ou supposée. | HABITANTS par kil. carré. | FOU OU PRÉFECTURES de premier ordre. | AUTRES PRÉFECTURES ET VILLES DE DISTRICT |
|---|---|---|---|---|---|
| 16. Setchouen ou les Quatre Rivières.<br>Forme une lieutenance dont le gouverneur général réside à Tchengtou fou. | 566 000 | 45 500 000 | 80 | Tchingtou.<br>Chunking.<br>Kiating.<br>Koeïtcheou.<br>Loungan.<br>Ningyuen.<br>Paoning.<br>Souiting.<br>Sutcheou.<br>Tchoungtcheng.<br>Toungtchouen.<br>Yatcheou. | 8 tchili-tcheou; 6 tchili-ting; 11 tcheou; 8 ting; 113 hien. |
| 17. Chensi ou l'Ouest des Cluses.<br>Forme avec le Kansou la lieutenance du Chenkan. | 195 000 | 8 300 000 | 44 | Singan.<br>Fenghiang.<br>Hañtchoung.<br>Hingan.<br>Toungcheou.<br>Yengan.<br>Yulin. | 5 tchili-tcheou; 8 ting; 6 tcheou; 73 hien. |
| 18. Kansou ou le pays de Kan et de Sou. | 325 000 | 9 300 000 | 18 | Lantcheou.<br>Kantcheou.<br>Kingyang.<br>Koungtchang.<br>Liangtcheou.<br>Ninghia<br>Pingliang.<br>Sining. | 6 tchili-tcheou; 2 tchili-ting; 7 cheou; 13 ting; 53 hien. |
| Total. | 3976000 | 345250000 | 87 | 185 fou. | 68 tchili-tcheou.<br>141 tcheou.<br>23 tchili-ting.<br>103 ting.<br>1312 hien.<br>35 tou-tcheou.<br>3 tou-fou. |

# *BIBLIOGRAPHIE*

*Comme la bibliographie de l'Afrique Australe qui fait suite à la description publiée l'année dernière par MM. Élisée et Onésime Reclus, cette bibliographie de la Chine propre n'a aucunement la prétention d'être complète. On a simplement essayé d'y énumérer, en se conformant aussi exactement que possible au plan suivi par les auteurs, les travaux les meilleurs et les plus utiles qui ont — depuis l'année 1882, date de la publication du tome VII de la* Nouvelle Géographie Universelle — *paru sur chacune des multiples questions traitées ou simplement effleurées dans ce nouvel ouvrage sur la Chine.*

*Il est toujours délicat de dresser une bibliographie choisie, même restreinte dans le temps comme l'est celle-ci; mais peut-être est-il particulièrement délicat de dresser une bibliographie sommaire des travaux les plus substantiels récemment consacrés aux dix-huit provinces de la Chine propre. Beaucoup plus nombreux et complexes, en effet, sont les problèmes qui se posent au sujet de ce pays de civilisation antique et raffinée qu'au sujet de pays neufs tels que l'Afrique*

*Australe; à des questions géographiques, ethnologiques, economiques et politiques, se joignent ici des questions de tout ordre : historique, littéraire, artistique, religieux, etc., qui augmentent la difficulté de la tâche du bibliographe. Nous nous plaisons à espérer toutefois que ce modeste travail pourra, malgré ses imperfections, rendre quelques services aux lecteurs de ce volume, et que ces derniers y trouveront énumérés les principaux ouvrages récents ayant servi de base à la description de MM. Élisée et Onésime Reclus, ceux auxquels il convient de recourir pour se rendre compte de manière plus détaillée de ce que sont la géographie, les races et la civilisation chinoises. Ainsi cette bibliographie sera ce que nous souhaiterions qu'elle fût : un utile appendice à ce volume sur la Chine, et, comme lui, un véritable instrument de travail.*

Henri Froidevaux.



# LIVRE PREMIER

# *VUE D'ENSEMBLE*

## CHAPITRE PREMIER

## *L'EXTRÊME-ORIENT*

1. *BOULGER (Demetrius)* : CHINA'S POSITION IN THE WORLD (*The Calcutta Review*, t. XCVI, 1892, p. 316-323).
2. *RECLUS* (*Elisée*) : EAST AND WEST (*The contemporary Review*, t. LXVI, 1894, p. 475-487).

La série de déserts et de hauts reliefs s'étendant du Béloutchistan à la Sibérie constitue la zone de séparation entre l'Est et l'Ouest, entre les sociétés orientales et le monde européen et néo-européen d'Amérique.

## CHAPITRE DEUXIÈME

## *DONNÉES GÉNÉRALES*

### BIBLIOGRAPHIE

3. *CORDIER* (*Henri*) : BIBLIOTHECA SINICA. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire Chinois (*Publication de l'Ecole des Langues Orientales vivantes*, série I, vol. X, XI et XV). Paris, Ernest Leroux, 1878-1895, 3 vol. in-8 de 2 243 p.

Cette importante bibliographie se divise en cinq parties : I, la Chine proprement dite; II, les Etrangers en Chine; III, relations des Etrangers avec les Chinois ; IV, les Chinois chez les peuples étrangers; V, les Pays tributaires de la Chine. Le tome I est tout entier consacré à la bibliographie de la Chine proprement dite, tandis que les quatre autres parties sont traitées dans le tome II. Quant au tome III, c'est un Supplément qui donne les additions jusqu'en l'année 1894. Un « Index alphabétique des auteurs » doit compléter l'ouvrage et en faciliter le maniement.

4. ORIENTALISCHE BIBLIOGRAPHIE, begründet von August Müller. Herausgegeben von Lucian Scherman, mit Unterstützung der Deutsch. Morgenländischen Gesellschaft. Berlin, verlag von Reuther und Reichard, 1888 et suiv., in-8.

Bien que ce répertoire s'adresse surtout aux philologues et aux historiens, il est susceptible de rendre de grands services aux géographes. La 3e partie en est relative à l'Asie Orientale et à l'Océanie; elle est subdivisée par matières et par régions. C'est un très utile complément à la *Bibliotheca Sinica* de M. Henri Cordier.

5. *T'OUNG PAO* : Archives pour servir à l'étude de l'histoire des langues, de la géographie et de l'ethnographie de l'Asie Orientale (Chine, Japon, Corée, Indo-Chine, Asie Centrale et Malaisie) rédigées par MM. Gustave Schlegel et Henri Cordier, Leide, E.-J. Brill, 1890 et suiv., in-8.

Contient d'excellents comptes rendus critiques et de précieuses listes bibliographiques, indépendamment d'articles de fond relatifs aux différents pays de l'Extrême-Orient. C'est la continuation de l'intéressante *Revue de l'Extrême-Orient* publiée par M. Henri Cordier de 1883 à 1885 (Paris, Ernest Leroux, 3 vol. in-8).

### OUVRAGES D'ENSEMBLE

6. *BABER* (*E. Colborne*) : CHINA, IN SOME OF ITS PHYSICAL AND SOCIAL ASPECTS (*Proceedings of the R. Geog. Soc.*, t. V, 1883, p. 441-458).

7. *BENKO* (*Jerolim von*) : DIE SCHIFFS STATION DER K. UND K. KRIEGS-MARINE IN OST-ASIEN. Reisen S. M. Schiffe *Nautilus und Aurora*, 1884-1888. Wien, Gerold, 1892, in-8 de 990 p.

La seconde partie de cet important ouvrage, la plus considérable, contient de précieuses données statistiques sur le commerce des différents ports des pays visités par les bâtiments de guerre autrichiens le *Nautilus* (1884-1887) et l'*Aurora* (1886-1888) : Siam, Chine et Japon, possessions européennes, ports russes sur le Pacifique, Philippines, Indo-Chine française, Indes néerlandaises. Elle est seule intéressante à signaler à cette place.

8. *BOUINAIS* : DE HANOÏ A PÉKIN. Notes sur la Chine. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1892, in-12 de XLV-376 p.

Quelques renseignements nouveaux sur Hongkong, Changhaï et Pékin.

9. *CHAMBRE DE COMMERCE DE LYON* : LA MISSION LYONNAISE D'EXPLORATION COMMERCIALE EN CHINE, 1895-1897. Lyon, A. Rey et Cie, 1898, in-4 de XXXVI-386-469 p., cartes, plans et grav.

Cet important volume, qui contient l'exposé détaillé des travaux exécutés en Chine par la Mission lyonnaise d'exploration commerciale, a paru sous la direction de M. Henri Brenier, qui succéda à M. Em. Rocher comme chef de la mission. Il se compose de deux parties paginées séparément, dont la première contient deux études : *Récits de voyages*, par H. Brenier (p. 1-346); *Contribution à l'ethnologie des races autochtones de la Chine méridionale et occidentale*, par le Dr R.-P. Deblenne (p. 347-386).

La seconde partie, intitulée *Rapports commerciaux et notes diverses*, se subdivise elle-même en deux séries. Dans la première série (*Rapports et Notes sur les pays et provinces visités par la Mission*), on trouvera les travaux suivants intéressant la Chine : *Notes sur le Tonkin considéré comme voie de pénétration en Chine*, par A. Perre, P. Duclos, H. Brenier (p. 87-127); *Rapport sur le Yun-Nan*, par H. Brenier (p. 129-156); *Rapport sur Hong-Kong*, par L.-M. Rabaud (p. 157-189); *Notes sur le Commerce de Canton et sur Pak-hoi et la province du Kouang-Si*, par H. Brenier (p. 191-206); *Rapport sur le Koui-Tcheou*, par H. Brenier (p. 207-230); *Rapport sur le Se-Tchouan*, par H. Brenier (p. 231-270); *Notes sur le commerce de Han-Kéou*, par A. Vial, E. Rabaud, A. Grosjean, H. Brenier (p. 271-281). La deuxième série contient les *Rapports spéciaux* de MM. P. Duclos sur *les Mines et la Métallurgie* (p. 283-314), R. Antoine et C. Metral sur *la Soie* (p. 315-347), J. Riault, A. Waeles, A. Vial sur *le Coton et les Cotonnades* (p. 349-374), A. Grosjean sur *les Corps gras* (p. 375-398), L. Sculfort sur *la Circulation monétaire en Chine* (p. 399-416). A la suite de quelques courtes notes (p. 417-429), M. H. Brenier a dégagé dans un chapitre final (p. 431-451) les conclusions de l'enquête faite par

la Mission lyonnaise. — Une « carte économique de la Chine » à l'échelle de 1 : 7.000.000, des cartes régionales à l'échelle de 1 : 2.500.000 environ (Kouang-Si et Kouang-Toung, Yun-Nan, Koui-tcheou, Se-Tchouan), une carte séricicole du Se-Tchouan, un « profil des routes de pénétration au Yun-Nan » accompagnent cet important recueil, dont M. L. Raveneau a dégagé les données principales dans une étude intitulée : *La Chine économique d'après les travaux de la Mission lyonnaise* (*Ann. de Géog.*, t. VIII, 1899, p. 62-73, carte).

10. *CHOLNOKY* (*Jenö*) : A Sárkányok országából. Eletképek es uterajzok Khinábal [Au pays des Dragons]. Veszprim, Köves et Boros, 1900, in-4 de xx-365 p., carte et grav.

11. *DE CONTENSON* (*G.*) : Chine et Extrême-Orient. Paris, Plon, 1884, in-18 de 294 p.

12. *GILL* (*William*) : The River of golden Sand : being the narrative of a Journey through China and Eastern Tibet to Burmah; condensed by E. C. Baber, edited with a memoir and introductory essay. London, Murray, 1883, in-8.

13. *MATOUSOVSKII* (*Z.*) : Geografitcheskoïé Obozriénié Kitaïskoï Imperii. (S'*Kartoiou na tchatîrekh listakh.*, avec une carte en quatre feuilles). Saint-Pétersbourg. Topographie de l'Académie des Sciences, 1888.

Ce travail remarquable est résumé et complété dans le petit volume du colonel Poutiata intitulé *Kitaï* (cf. n° 20).

14. [*MAYERS* (*S.-F.*)] : Journey from Peking to Shanghai overland. *Foreign Office Miscell.*, n° 466, 1898, in-8 de 16 p. (*China. Diplomatic and Consular Reports*).

Détails sur les cultures des pays traversés, notamment sur le coton.

15. *MICHAELIS* (*Hermann*) : Von Hankau nach Su tschou. Reisen im mittleren und westlichen China, 1879-1881 (*Pet. Mitteil.*, *Ergzheft* 91). Gotha, Justus Perthes, 1888, in-4° de 58 p., cartes et grav.

16. *MONNIER* (*Marcel*) : Le tour d'Asie **. L'Empire du Milieu. Paris, Plon, 1899, in-12 de vi-373 p., carte, plan et grav.

Excellentes notes de voyage, donnant admirablement l'impression des paysages, des villes et des foules. Cf. le n° 33.

17. *OBRUTSCHEW* (*W.*) : Aus China. Reiseerlebnisse, Natur- und Völker-bilder. Leipzig, Duncker und Humblot, 1896, 2 vol. in-8 de vii-262 et viii-235 p.

18. *OBROUTCHEV* (*V. A.*) : Tsentral'naïa Aziia, Sievernaia Kitaï i Nan Chan'... t. I. Poutevyé dnevniki.... [L'Asie Centrale, la Chine septentrionale et les Nan Chan. Rapport sur le voyage entrepris sous les auspices de la Soc. Imp. Russe de Géographie en 1892-1894, t. I. Journaux de route concernant la Mongolie orientale, les provinces du Petchili, du Chan-si, du Chen-si et du Kan-sou, de l'Ordos, des Ala Chañ et des Nan Chañ orientaux]. Saint-Pétersbourg, typ. M. Stasioulévitch, 1900, in-4 de xxxviii-631 p., cartes et grav.

Cette belle publication contient d'abord, en manière d'introduction, un résumé des résultats de l'expédition, dont les différents chapitres racontent ensuite, sous la forme de journal, l'histoire détaillée. Chaque chapitre est consacré à une unité géographique distincte, et contient des renseignements géographiques et géologiques très précis, et quelques observations météorologiques. Le tout est accompagné de cartes, de « croquis-itinéraires » et d'itinéraires, qui utilisent aussi les documents antérieurs.

19. *PIEPER* (*R.*) : Unkraut, Knospen und Blüten aus dem « blumigen Reiche der Mitte », Gepflückt und zusammengebunden von —. Steyl, Verlag der Missionsdruckerei, 1900, in-8 der 729 p., gr.

Renseignements sur la faune et la flore du Chantoung, etc.

20. *POUTIATA (D.-V.)* : KITAI [La Chine]. Saint-Pétersbourg, V.-A. Bérézovskii, 1895, in-8 de 265 + 83 p., croquis.

Ce travail du colonel Poutiata, attaché à l'Etat-major russe, qui a résidé en Chine, est un ouvrage d'ensemble destiné au grand public russe, et plus particulièrement aux officiers. Il traite de la géograpbie et de l'état économique, administratif et militaire de l'Empire du Milieu. Malgré la sécheresse des chapitres consacrés à la flore et à la faune, le système de transcription des noms chinois en caractères russes, l'absence d'un index, ce livre est utile; à signaler comme particulièrement intéressants les chapitres relatifs au commerce, à l'armée et à la marine, à la colonisation chinoise au nord des Tian-Chañ.

21. *POPOV (P. S.)* : DVIJÉNIE NACELENIIA V KITAIE [Le mouvement de la population en Chine] (*Izviestiia* de la Société Impér. Russe de Géog. de Saint-Pétersbourg, t. XXXII, 1896, p. 226-228).

Chiffres totaux de la population de la Chine en 1894. Pour les chiffres de chaque province, cf. *Geographische Zeilschrifl*, t. III, 1897, p. 239.

22. *ROCKHILL (W. Woodville)* : THE LAND OF THE LAMAS. Notes of a Journey through China, Mongolia and Tibet. London, Longmans and Co., 1891, in-8 de 399 p., cartes et grav.

Voyage à travers les provinces de Chili, Chan-si, Chen-si et le Kansou occidental. Renseignements nouveaux sur Lang cheou fou, Si-ning, Koumboun et Tankar.

23. *VON RICHTHOFEN (Ferdinand)* : CHINA. Ergebnisse eigener Reisen und darauf gegründeten Studien. II[er] Band. Das nördliche China. Berlin, Dietrich Reimer, 1882, in-4° de XXIV-792 p., cartes, profils et gravures.

Tome second de l'ouvrage fondamental sur la Chine; le premier volume, contenant des vues générales sur la Chine et sur l'Asie Centrale et une histoire des progrès de la connaissance géographique du pays, a été publié en 1877.

24. *WOLF (Eugène)* : MEINE WANDERUNGEN. I. Im Innern China. Stuttgart-Leipzig, Deutsche Verlags Anstalt, 1900, in-8 de 298 p., carte et grav.

### CARTES GÉNÉRALES

[Sur la valeur des plus récentes cartes de Chine, cf. A.-A. Fauvel ; *Nouvelle Cartographie chinoise*, dans les *Comptes Rendus* de la XXI[e] session du Congrès National des Sociétés Françaises de Géographie (Paris, 1901), p. 64-83.]

25. *BIANCONI (F.)* : CARTE SPÉCIALE DE LA CHINE [physique et politique, indiquant les lignes de chemins de fer en exploitation, en construction et concédées, les mines, câbles sous-marins, itinéraires de navigation, les missions catholiques et protestantes, et enfin les sphères d'influence politique et économique de la France, de la Russie, de l'Allemagne et du Japon en Chine]. Paris, Armand Colin, 1900, 1 feuille.

A l'échelle de 1 : 5.000.000[e]. « C'est plutôt une carte scolaire qu'un document géographique. »

26. *BONIN (C.-E.)* : TRAVERSÉE DU TIBET ORIENTAL ET DE LA CHINE (*Année cartographique*, 6[e] supplément, année 1896, planche 3).

Carte à l'échelle de 1 : 4.000.000[e], accompagnée d'une notice indiquant les découvertes faites par M. Bonin au cours de son voyage de reconnaissance dans les régions du Yunnan avoisinant le Tonkin et les frontières occidentales de la Chine.

27. *BRETSCHNEIDER (E.)* : MAP OF CHINA AND THE SURROUNDING REGIONS. Engraved and printed by A. Jliin. Saint-Pétersbourg, 1896, 4 feuilles.

Cette carte, destinée à accompagner l'ouvrage du même auteur intitulé *History of European Botanical Discoveries in China* (cf. n° 37), est dressée à l'échelle approximative de 1 : 4.600.000[e]; les hauteurs y sont données en pieds anglais. Abstraction faite de la Corée, elle se restreint à

la Chine propre. Les principaux itinéraires y sont tracés. Une deuxième édition, soigneusement revue et augmentée, dressée d'après les renseignements les plus récents, en a été publiée en 1900. Cette carte d'ensemble a pour complément un fascicule de cartes plus détaillées (*Maps of China*. Supplementary Maps. Engraved and printed by A. Jliin. Saint-Petersburg [London, Edw. Stanford], 1898, 6 feuilles), contenant : I. Part of Northern Chili (1 : 750.000 env.); II. The Mountains West of Peking (1 : 350.000 env.); III et IV. Mid China and the Yang tze River (1 : 2.250.000 env.); V. The Great Rivers of the Canton Province (1 : 1.500.000); VI. Croquis des régions du Yunnan où des collections de plantes ont été faites de 1882 à 1894, par feu le Père J.-M. Delavay.

28. Carte murale des dix-huit provinces de la Chine, 1894.

Cette carte des 18 provinces de la Chine propre — réduction d'une autre carte publiée précédemment à Zi-Ka-Weï — a été dressée en chinois par le P. Stanislas Chevalier à l'usage des écoles; elle mesure 0.73 sur 0.67. Elle ne figure ni les trois provinces mandchoues, ni la Mongolie, ni le Turkestan oriental, ni le Tibet. Elle a pour base les travaux géographiques exécutés de 1707 à 1718 par les Jésuites sur l'ordre de l'empereur K'ang-hi; mais, en dépit de quelques corrections de détail, n'est nullement une œuvre scientifique.

29. *LANGHANS (P.)* : Politisch-militarische Karte von Ost-Asien.... Gotha, Justus Perthes, 1900, 1 feuille.

Carte à l'échelle de 1 : 7.500.000e ; 15 cartons.

30. Les cotes de la Chine d'après les cartes de la marine française, Petermann, Gouin, Reclus et les documents anglais. Paris, Challamel aîné, s. d. (1884), 1 feuille.

31. *MADROLLE (Cl.)* : Atlas de l'Empire Chinois. Paris, 1900-1901 (en cours de publication).

A l'échelle de 1 : 1.000.000e. — Trois feuilles en ont été publiées : Yunnan-fou, Ta-tsienlou et Tchao-tong-fou.

32. *MADROLLE (Cl.)* : Itinéraires dans l'Ouest de la Chine, 1895 (pour accompagner le Journal de l'Auteur dans son « Voyage au Iunnan »). Paris, A. Challamel, 1900, in-4° de 4 p. de texte et 18 cartes.

Ces 18 feuilles donnent l'itinéraire du voyageur de Mong-tsé à Yunnan sen, puis de ce point au Fleuve Bleu et au Tibet, enfin du Tibet à Tchen-tou-fou. Le fascicule contient en outre une carte générale du Yunnan (avec la répartition des troupes chinoises dans cette province) et un plan de Yunnansen.

33. *MONNIER (Marcel)* : *Itinéraires à travers l'Asie*, livrés au cours du voyage accompli durant les années 1895, 1896, 1897, 1898 sur l'initiative et pour le compte du journal *le Temps*. Paris, Plon-Nourrit et Cie [1901], atlas in-folio de 28 feuilles et vol. in-12 de 248 p., grav.

Les 15 premières planches de ces *Itinéraires à travers l'Asie*, publiés sous le patronage de la Société de Géographie, avec le concours du Ministère de l'Instruction Publique, donnent à l'échelle de 1 : 150000e, le tracé du voyage de M. Marcel Monnier en Chine. On en trouvera le commentaire explicatif aux p. 1-83 du volume de texte qui accompagne cet atlas. Cf. aussi plus haut, n° 16.

34. *OXENHAM (E. L.)* : Historical atlas of the Chinese Empire, from the earliest times down to the present or great Ching Dinasty, giving the names of the chief towns and the metropolis of each of the chief dynasties of China. London, the R. Geographical Society and John Murray, 1898, VII p. et 23 doubles cartes.

Seconde édition de l'Atlas historique publié pour la première fois en 1887; à côté des cartes chinoises dressées surtout d'après le « Li Tai Yen Ko T'u », et en regard de ces cartes, elle place les cartes dressées d'après les procédés européens et la nomenclature anglaise. Dans l'Introduction, bref résumé de l'histoire territoriale de la Chine.

35. *SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE* : Asie *à* 1 : 1.000.000e.

Paris, 1899-1901 (en cours de publication).

Sur la façon dont est établie cette carte, de laquelle les feuilles de Pékin, Tcheng-Té-Fou et Nankin sont publiées, v. L. Raveneau : *La carte au millionième du service géographique de l'Armée* (*Ann. de Géog.*, t. IX, 1900, p. 176-177).

36. *SERVICE GÉODÉSIQUE DE L'EMPIRE JAPONAIS* : Tchong wai fang yu ts'iuen t'ou [Carte générale de la Chine propre et des territoires qui lui sont extérieurs]. Tokio, 1894, album plié de format, in-8°.

Cette carte, qui a été publiée en 1894 à l'occasion de la guerre sino-japonaise et mesure 1 m. 95 sur 1 m. 36, tient compte des derniers résultats cartographiques. Elle est dressée à l'échelle approximative de 1 : 2.000.000$^e$, gravée sur cuivre, en caractères chinois, et figure tout le pays compris entre 20° et 66° lat. N. et 76° et 150° long. E. Paris. Elle était à l'époque de sa publication le document le plus exact qu'il fût possible de consulter sur la Chine. 7 cartons donnent les plans de Peking, Changhai, Canton, Soutcheou, Hang-tcheou, Han-K'eou et Nankin.

## CHAPITRE TROISIÈME

## *EXPLORATIONS DE LA CHINE*

37. *BRETSCHNEIDER (E.)* : History of European Botanical Discoveries in China. London, Sampson Low, Marston and Co., 1898, 2 vol. in-8 de xv-1 à 624 et de 625 à 1168 p.

Travail très considérable, dû à un auteur qui avait fait des questions botaniques chinoises une étude particulière, et tenant plus que ne promet son titre. L'ouvrage de Bretschneider ne concerne pas seulement la Chine propre, mais bien tout l'Empire chinois; en outre, il ne parle pas seulement des botanistes voyageurs, mais aussi des botanistes qui se sont occupés des plantes chinoises, et des voyageurs qui ont accessoirement étudié la flore du pays qu'ils visitaient. C'est donc en réalité un répertoire (d'une information très riche et très sûre) des découvertes faites par les Européens en Chine. Une excellente carte d'ensemble et différentes cartes de détail (v. n° 27) sont le complément indispensable de cette étude.

38. *CHAMBRE DE COMMERCE DE LYON. Rapport général sur l'origine, les travaux et les conclusions de la Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine*, présenté par M. Henri Brenier. Lyon, A. Rey, 1897, in-4 de 67 p., carte.

Ce rapport, dû à M. Henri Brenier, devenu directeur de la Mission par suite du départ de M. le Consul Rocher, a pour complément un aperçu des résultats géographiques publiés dans les *C. R. des séances* de la Société de Géographie, 1897, p. 287-291. — Cf. aussi : *la Mission lyonnaise d'Exploration en Chine* (*Annales de Géographie*, t. VI, 1897, p. 273-276). — Intéressant comme travail d'ensemble sur les travaux de la Mission, il ne saurait nullement dispenser de recourir aux monographies publiées dans l'important volume mentionné plus haut sous le n° 9.

39. *CORDIER (Henri)* : Les voyages en Asie au xiv$^e$ siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone, publiés avec une introduction et des notes (*Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII$^e$ jusqu'à la fin du XVI$^e$ siècle*, publié sous la direction de MM. Ch. Schefer et Henri Cordier, t. XII). Paris, Ernest Leroux, 1891, in-8 de clviii-603 p.

La valeur du récit donné de ses voyages par le missionnaire Odoric de Pordenone est très grande : Odoric est en effet un des Européens qui, au moyen âge, ont le mieux connu l'Inde et la Chine, où il a séjourné près de quinze ans. Sa relation, pour être moins importante que celle de Marco Polo, complète cette dernière et la contrôle. C'est ce que M. Henri Cordier a mis en pleine lumière dans son introduction; un commentaire

très abondant, très savant et très précis, accompagne le texte d'Odoric, dont les principales variantes fournies par les manuscrits sont soigneusement indiquées; différents facsimilés (de manuscrits et de gravures) et une carte illustrent cette excellente édition.

40. *CORDIER (Henri)* : L'Extrême-Orient dans l'Atlas catalan de Charles V, roi de France (*Bulletin de Géographie histor. et descript.*, 1895, p. 19-65, pl.).

Le Cathay est fort bien limité sur cet atlas, dont l'auteur a eu pour source principale et même unique le livre de Marco Polo.

41. *CORDIER (Henri)* : Centenaire de Marco Polo. Conférence faite à la Société d' tudes italiennes. Paris, Ernest Leroux, 1896, in-8 de 116 p., fig. (*Bibliothèque de voyages anciens*).

Esquisse d'ensemble, que suit une bibliographie très complète des éditions de Marco Polo et des ouvrages qui lui sont consacrés.

42. *FRESCURA (A.) et MORI (B.)* : Un Atlante cinese della Magliabechiana di Firenze (*Rivista Geografica Italiana*, t. I, 1894, p. 417-422 et 475-486).

Cet Atlas chinois est dû au géographe Ciu-ssu-pen, qui parcourut tout l'Empire en 1311 et 1312 pour dresser ses cartes; mais ce n'en est pas l'édition originale. C'est une édition postérieure de près de trois siècles (elle porte une date correspondante à celle de 1595), vraisemblablement corrigée et améliorée. On trouve dans l'Atlas chinois de Florence des cartes des « quinze provinces » (c'est-à-dire à peu près le territoire actuel des dix-huit provinces) et 25 cartes spéciales relatives soit aux frontières, soit à certaines parties, soit aux pays limitrophes de l'Empire; quant à la carte générale de la Chine et des pays voisins qui devait se trouver en tête de l'Atlas, elle a, de même que la préface, disparu. Chaque carte est accompagnée d'un texte, et l'échelle varie suivant les dimensions de la carte.

43. *HAVRET (H.)* : Les travaux géographiques des jésuites en Chine (*Annales de Géographie*, t. VIII, 1899, p. 172-175).

44. *NORDENSKJÖLD (A. E.)* : the Influence of the « Travels of Marco Polo » on Jacobo Gastaldi's Maps of Asia (*Geographical Journal*, t. XVIII, 1899, p. 396-406).

Les cartes d'Asie de Gastaldi, seules des anciennes cartes de cette partie du monde, présentent (pour l'intérieur du continent) une nomenclature presque identique à celle de Marco Polo. — Cette étude du savant voyageur suédois a paru également (en suédois) dans *Ymer*, t. XIX, 1899, p. 33-43. — Notons ici que, dès 1882, Nordenskjöld s'était occupé des récits de Marco Polo; il a alors publié *Le Livre de Marco Polo*. Fac-similé d'un manuscrit du XIV[e] siècle conservé à la Bibliothèque R. de Stockholm (Stockholm, 1882, in-4 non paginé).

## CHAPITRE QUATRIÈME

## *RELIEF DE LA CHINE*

45. *FUTTERER (Karl)* : Die allgemeinen geologischen Ergebnisse der neueren Forschungen in Zentral-Asien und China (*Petermanns Mitteilungen*, *Ergzheft*, n° 119), Gotha, Justus Perthes, 1896, in-4 de 60 p., carte et grav.

46. *LECLÈRE (A.)* : Sur la continuité tectonique du Tonkin avec la Chine (*Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, t. 131, décembre 1900).

La zone d'affaissement de l'Asie Orientale n'est pas déviée d'une manière définitive vers le Sud-Ouest dans le Kouang-Si. A travers les démantèlements et les déviations locales, cette zone paraît se prolonger jusqu'à l'embouchure du fleuve Rouge en passant auprès de Nan-ning-fou. Il n'existe ainsi aucune limite tecto-

nique entre le Yunnan et le Tonkin. Même la houille rhétienne conserve sa qualité supérieure depuis les régions centrales du Sé-Tchouan jusqu'au Tonkin.

47. *METCHNIKOFF* (*Léon*) : La Civilisation et les grands fleuves historiques. Paris, Hachette, 1889, in-12 de 369 p., cartes.

Le chapitre XI (p. 320-363) est relatif au Hoang-Ho et au Yangtsé-Kiang.

48. *VON RICHTHOFEN* (*F.*) : Über Gestalt und Gliederung einer Grundlinie in der Morphologie Ost-Asiens (*Sitzungsbericht K. Preussisch. Akad. Wissensch.*, t. XL, 1900, p. 883-925).

Tableau général de la morphologie de l'Asie Orientale, d'après les observations de M. A. Leclère et celles de l'auteur lui-même. Il convient d'en rapprocher les *Geomorphische Studien aus Ostasien*, relatives au littoral de l'Asie Orientale, publiés en 1901 dans le même recueil.

49. *WEGENER* (*Georg*) : Versuch einer Orographie des Kwen-Lun (*Zeitschrift der Gesellschaff für Erdkunde zu Berlin*, t. XXVI, 1891, p. 191-296).

Distingue deux parties dans les chaînes des Kouen-Loun ; la partie occidentate fait partie de l'Asie Centrale, tandis que la partie orientale relève déjà de la Chine.

## CHAPITRE CINQUIÈME

## *CLIMAT DE LA CHINE*

50. *CHEVALIER* (*S.*) : Shanghai Meteorological Society. First Annual Report for the year 1892. Zi-Ka-Wei, 1893, in-8 de 50 p., carte.

Le R. P. Chevalier, directeur de l'Observatoire des Jésuites à Zi-Ka-wei et président de la Shangai Meteorological Society, ne se borne pas à fournir dans ce rapport un résumé des principaux événements météorologiques de l'année 1892. Il y étudie aussi d'une manière particulière les nuages sur la côte septentrionale de la Chine (*Fogs along the Northern Coast of China*, p. 18-50).

51. *CHEVALIER* (*S.*) : Shanghai Meteorological Society. Second Annual Report for the year 1893, *on the typhons of the year* 1893. Zi-Ka-Wei, 1894, in-8 de 97 p., diagrammes.

Ne se borne pas à décrire les typhons qui se sont manifestés en 1893 sur les côtes chinoises, mais en indique les caractères généraux, l'époque, et la division en trois groupes, selon qu'ils abordent le littoral au S. W. de Hongkong, dans le détroit de Formose ou près de l'embouchure du Yangtse Kiang. Il convient de rapprocher de cette étude d'ensemble les différentes monographies publiées par le P. Marc Dechevrens (Zi-Ka-Wei, 1882, in-4°) et le P. L. Froc sur certains typhons ou sur chaque région de typhons (Zi-Ka-Wei, 1896, in-4°), ainsi que les travaux de M. W. Doberck : *Die Zugstrassen der Teifune* (*Meteorol. Zeitschrift*, t. XIV, 1897, p. 101-102, carte) et *The Laws of Storms in the Eastern Seas* (aux p. 14-31 des *Observations and Researches made at the Hongkong Observatory in the year* 1897. Cf. plus bas, n° 170.)

52. *CHEVALIER* (*S.*). : Shanghai Meteorogical Society. Third Annual Report for the year 1894. Changhai, printed at the *China Gazette Office*, 1895, in-8 de 48 p., cartes.

Etude sur les « tempêtes d'hiver » sur les côtes chinoises. Du moins sur la côte sud, ces tempêtes peuvent aussi se produire au printemps et à l'automne.

53. *CHEVALIER* (*S.*) : Shanghai Meteorological Society. Fourth annual Report for the year 1895. Zi-Ka-wei, printed at the Catholic Mission Press, 1896, in-8 de 28 p., cartes.

Ce rapport contient un essai sur les variations de la pression atmos-

phérique en Sibérie et en Asie Orientale en janvier et février 1890. Cf. encore sur le même sujet le *Seventh Animal Report for the year 1898* (Zi-Ka-Wei, 1900, in-8 de 90 p., cartes), dû au P. Aloys Froc.

54. *FRITSCHE (H.)* : ZUM KLIMA DER MONGOLEI UND DES NORDOSTENS VON CHINA (*Meteorologische Zeitschrift*, t. XII, 1895, p. 27-34).

D'après des observations poursuivies pendant dix-sept mois seulement à Ouliassoutaï, pendant cinq ans à Si-Wan-Tsé et à Dagou ou Takou, qui se trouve situé sur le golfe du Petchili.

55. *LAUWAERT* : OBSERVATIONS BAROMÉTRIQUES FAITES A HOÏ-HIEN, AU SUD DE (*sic*) KAN-SOU, EN CHINE, EN 1892-1893, ARRANGÉES PAR M. BÉRÉZOVSKII [*Barometritcheskii dnévnik, védennyi v gorodie Khoï-sian, v ioujnoï tchasti provintsii Gan'-sou, v. Kitaie* 1892-1893 *gg. sostavil v. M. M. Bérézovskii*] (*Zapiski* de la Société Imp. russe de Géographie de S[t] Pétersbourg, *Géographie générale*, t. XXXIII, n° 3, 1898, in-8 de 38 p).

Journal [en français] des observations barométriques et thermométriques exécutées à Hoï-hsien par le P. belge Lauwaert du mois de mai 1892 au mois d'avril 1893; dans sa préface [en russe], M. Bérézovskii indique les traits principaux du climat du Kan-sou, et l'opposition que présentent la flore et la faune du N. et celles du S. de la province.

56. *OMORI (F.)* : A NOTE ON EARLY CHINESE EARTHQUAKES (*Seismolog. Journal of Japan*, t. I, 1893, p. 119-126).

57. *RATZEL (F.)* : SCHNEE UND EIS IN SÜDCHINA IM JANUAR 1893 (*Petermanns Mitteilungen*, t. XL, 1894, p. 17-19).

D'après des renseignements fournis par le vice-consul d'Allemagne à Chatoou (Swatow).

58. *RAULIN (Victor)* : REGENFALL IN CHINA, 1886-1892 (*Meteorologische Zeitschrift*, t. XII, 1895, p. 456-457).

59. *SUPAN (A.)* : REGENTAFELN VON CHINA UND KOREA (*Petermanns Mitteilungen*, t. XLII, 1896, p. 205-209).

Excellente étude critique d'ensemble sur les pluies en Chine et leur répartition régionale et saisonnière.

60. *ZI-KA-WEI*. BULLETIN MENSUEL DE L'OBSERVATOIRE MAGNÉTIQUE ET MÉTÉOROLOGIQUE. Zi-Ka-Wei et Changhai, Kelly and Walsh, 1874, et suiv., in-4.

Pour l'étude du climat de la Chine, le plus important et le plus ancien document à consulter est le *Bulletin mensuel de l'Observatoire de Zi-Ka-wei*, qui donne les résultats des observations effectuées depuis l'année 1873 à l'Observatoire magnétique et météorologique fondé par les Jésuites français dans leur mission de Zi-Ka-Wei, situé à 7 milles au S.-O. de Shanghai.

## CHAPITRE SIXIÈME

## *FLORE ET FAUNE DE LA CHINE*

61. *BRETSCHNEIDER (E.)* : BOTANICON SINICUM. Notes on China Botany from native and Western Sources. London, Trübner and Co, 1882-1892, 2 vol. in-8 de 228 et 468 p.

La première partie, extraite du *Journal of the North-China Branch of the R. Asiatic Society*, vol. XVI, 1881, contient différentes études qu'il faut rapprocher du travail de Bretschneider cité au n° 37. Le tome II traite de la botanique des classiques chinois.

62. *BUREAU (Ed.)* et *FRANCHET (A.)* : PLANTES NOUVELLES DU TIBET ET DE LA CHINE OCCIDENTALE RECUEILLIES PENDANT LE

VOYAGE DE M. BONVALOT ET DU PRINCE HENRI D'ORLÉANS EN 1890 (*Journal de Botanique*, 1891, planches).

La flore himalayenne occupe tout le massif montagneux de la province chinoise du Yunnan et se prolonge aussi largement sur la partie occidentale du Sé-Tchuen, franchissant les frontières du Tibet et pénétrant au moins jusqu'à Ta-tsien-lou.

63. *FRANCHET (A.)* : PLANTAE DAVIDIANAE EX SINARUM IMPERIO. Paris, Masson, 1884-88, in-4.

La 1re partie de ce travail est relative aux Plantes de la Mongolie du Nord et du centre de la Chine.

64. *FORBES (Francis Blackwell)* and *HEMSLEY (William Botting)* : AN ENUMERATION OF ALL THE PLANTS KNOWN FROM CHINA PROPER, FORMOSA, HAÏNAN, COREA, THE LUCHU ARCHIPELAGO AND THE ISLAND OF HONGKONG, *together with their distribution and synonimy* [Forts. des « Index Florae Sinensis »] (*Journal of the Linnean Society of London*, Botany, t. XXVI, 1891, p. 1-308).

65. *HARTLAUB (G.)* : EIN BEITRAG ZUR ORNITHOLOGIE CHINAS (*Abhandl. Naturwissenschaf. Verein Bremen*, t. XII, 1891, p. 295-335).

66. *POTANINE (G. N.)* : EXPÉDITION DANS LE HAN-SOU, 1884-1887, POUR L'ORNITHOLOGIE DE LA CHINE, PRINCIPALEMENT DE LA PARTIE MÉRIDIONALE DE LA PROVINCE DE HAN-SOU, par Berezovski et V. Bianchi. Saint-Pétersbourg, typ. de l'Académie des Sciences, 1891, in-4.

Au cours d'un voyage de trois années avec M. Potanine, M. Berezovskii a visité des pays que n'avait encore parcourus aucun zoologiste, et y a recueilli, principalement dans le bassin du fleuve Bleu et dans la partie méridionale de la province de Han-sou, d'importantes collections d'histoire naturelle (1400 échantillons comprenant 267 espèces).

## CHAPITRE SEPTIÈME

## LES CHINOIS

67. *BARD (E.)* : LES CHINOIS CHEZ EUX. Paris, A. Colin et Cie, 1899, in-18 de IV-360 p., grav.

Notes émanant d'un ancien président du Conseil d'administration municipale de la concession française de Shanghaï; elles sont surtout intéressantes au point de vue commercial.

68. *COURANT (Maurice)* : EN CHINE. Mœurs et institutions, hommes et faits. (*Bibliothèque d'histoire contemporaine*) Paris, Félix Alcan, 1901, in-12 de II-275 p.

Contient de très intéressants chapitres sur : les Commerçants et les Corporations; — les Associations; — la Femme dans la Famille et dans la Société; — le Théâtre en Chine; — les rapports entre les Etrangers et les Chinois; — l'Education de la Chine et le rôle que la France y doit jouer.

69. *HIRTH (A.)* : ZUR KULTURGESCHICHTE DER CHINESEN. Nach einem Vortrag. Sonderabdrück a. d. Beilage zur *Allgemeinen Zeitung*... München, Allgemeinen Zeitung, 1898, in-8 de 23 p.

Grâce à ses relations avec le Ferghana et la Bactriane, la Chine a connu dès le IIe siècle av. J.-C. quelques-unes des cultures occidentales : vignes, melons d'eau, etc.

70. *TERRIEN DE LA COUPERIE* : WESTERN ORIGIN OF THE EARLY CHINESE CIVILISATION FROM 2300 B. C. to 200 A. D. London, Asher, 1894, in-8 de 418 p.

## CHAPITRE HUITIÈME

### *LA LANGUE CHINOISE*

71. *DEBESSE (A)* : PETIT DICTIONNAIRE FRANÇAIS-CHINOIS. Chang-Hai, imp. de la Mission Catholique, 1900, in-8 de VI-531 p.

Le même auteur a publié un *Petit Dictionnaire chinois-français* (Chang-Hai, orphelinat de Tou-sé-wé, 1901, in-8 de v-580 p.).

72. *FARJENEL (Fernand)* : LES EUROPÉENS ET LA LANGUE CHINOISE (*Questions Dipl. et Col.*, t. X, 1900, p. 273-280).

73. *IMBAULT HUART (Camille)* : MANUEL DE LA LANGUE CHINOISE PARLÉE, à l'usage des Français, comprenant : 1° les éléments de la langue; 2° des phrases et dialogues faciles; 3° un recueil des mots les plus usités. 2ᵉ éd. revue, corrigée et considérablement augmentée. Hongkong-Paris, Noronbia et Co, Ernest Leroux, 1892, in-4° de III-337 p.

74. *MOUILLESAUX DE BERNIERES* : LEÇONS PROGRESSIVES POUR L'ÉTUDE DU CHINOIS parlé et écrit. Pékin, Pé-T'ang, 1886, in-4° de 231 p.

M. Mouillesaux de Bernières a récemment publié un excellent travail, très clair, sous le titre de *Langue chinoise*. Petit Guide de poche à l'usage des maîtresses de maison. (Tours, Mame, 1899, in-8 de VI-80 p.)

## CHAPITRE NEUVIÈME

### *RELIGION DES CHINOIS*

75. *CORDIER (Henri)* : LES JUIFS EN CHINE (*L'Anthropologie*, t. I, 1890, p. 547-551).

76. *DE GROOT (J.-J.-M.)* : THE RELIGIONS SYSTEM OF CHINA, its ancient Forms, Evolution, History, and Present Aspect, Manners, Astorns and Social Institutions connected therewitch. Leyden, E.-J. Brill, 1892-1901, 4 vol. in-4.

Ce remarquable ouvrage, qui se propose de dépeindre la religion chinoise comme elle est réellement pratiquée et d'indiquer brièvement son influence sur la vie domestique et sociale, compte déjà 4 vol., dont les trois premiers (1892-1897, 3 in-4° de 1 468 p., planches) sont consacrés au cérémonial de la mort. Avec le tome IV (1901, in-4, de x-464 p., pl.) commence une étude sur l'âme et le culte des Ancêtres,

77. *GUNDRY (S.)* : CHINA PRESENT, AND PAST. Foreign Intercourse, progress and resources, the missionary question... London, Chapman and Hall, 1895, in-8 de XXI-414 p.

L'ouvrage de S. Gundry se divise en trois parties, dont la première parle des relations de la Chine avec l'étranger (rapports diplomatiques, droit d'audience, etc.); la seconde s'occupe des conditions économiques (développement industriel et commercial, système monétaire, douanes maritimes chinoises), et la troisième traite des conditions religieuses et sociales (hostilité des Chinois contre les missionnaires, culte des ancêtres, etc.).

78. *IMBAULT HUART (Camille)* : LA LÉGENDE DU PREMIER PAPE DES TAOISTES ET L'HISTOIRE DE LA FAMILLE PONTIFICALE DE TCHANG, d'après des documents chinois, traduite pour la première fois (*Journal asiatique*, 8ᵉ série, t. IV, 1884, p. 391-461).

79. *MICHIE (Al.)*. MISSIONARIES IN CHINA.

Cf., sur cet ouvrage : Jacottet (Henri) : *Les Missionnaires chrétiens*

*en Chine* (*Nouvelles Géogr.*, t. II, 5 mars 1892, p. 45-46).

80. *WYLIE* (*Alexander*) : CHINESE RESEARCHES. Shanghai [London, Quaritch], 1897, in-8 de [II-] 150-101-271 p.

A signaler dans ce recueil de très intéressants articles, composés par un homme qui vécut pendant près de trente années à Changhai, les études relatives aux questions religieuses : *The Nestorian Tablet in Si-Ngan-Foo*, *Israelites in China*, etc.

## CHAPITRES DIXIÈME ET ONZIÈME

### *MŒURS DES CHINOIS. LA FAMILLE CHINOISE*

81. *DOUGLAS* (*R. K.*) : SOCIETY IN CHINA. London, A. D. Innes and Co, 1894, in-8 de XVI-415 p.

Excellent résumé des principaux caractères de la société chinoise. Cf. un C. R. par W. P. Mears dans le *Scottish Geog. Magazine*, t. X, 1894, p. 474-479.

82. *KOROSTOVETS* (*J.*) : KITAJZY I ICH ZIWILISAZIJA [*Les Chinois et leur civilisation*]. Saint-Pétersbourg, Lederlé, [1896], in-8 de VIII-625-III p., carte.

Monographie, relative à la vie domestique, intellectuelle et commerciale de la Chine.

83. [*LY-CHAO-PÉ*] : LE DÉVELOPPEMENT DES CHINOIS (*R. Française*, t. XIX, septembre 1894, p. 552-555).

Examen des causes qui font sans cesse augmenter la population chinoise.

84. *MATIGNON* (*J.-J.*) : SUPERSTITION, CRIME ET MISÈRE EN CHINE (Souvenirs de biologie sociale). Lyon, Storck et C^ie; Paris, Masson, 1899, in-8 de XXX-383 p., grav. (*Bibliothèque de Criminologie*, t. XXI).

Livre émanant d'un médecin attaché à la Légation de France, qui a pu, grâce à sa profession, approcher de très près un grand nombre de Chinois. Précieux renseignements sur les syndicats des mendiants (cf. n° 63), les superstitions et la misère, la médecine et la médecine légale.

85. *SMITH* (*A. H.*) : CHINESE CHARACTERISTICS. London, Kegan Paul, 1895, in-8 de 342 p.

Troisième édition d'un ouvrage publié d'abord à Shanghaï, en 1890, par un missionnaire américain qui a résidé vingt-deux ans en Chine.

## CHAPITRE DOUZIÈME

### *AURORE DES TEMPS NOUVEAUX*

86. *BALFOUR* (P. H.) : SECRET SOCIETIES IN CHINA (*Journal of the Manchester Geog. Soc.*, t. VII, 1891, p. 40-56).

87. *CORDIER* (*Henri*) : LES SOCIÉTÉS SECRÈTES CHINOISES (*Revue d'Ethnographie*, t. VII, 1888, p. 52).

Ce travail se trouve reproduit dans Cordier : *Histoire des Relations de la Chine avec les puissances occidentales (1860-1900)*, t. I, p. 170-192.

88. *HAKE* (*A. Egmont*) : EVENTS IN THE TAEPING REBELLION, being Reprints of MSS. copied by General Gordon, C. B., in his own hand writing. London, W. H. Allen and Co., 1891, in-8 de 531 p., carte.

89. *LEROY-BEAULIEU* (*Pierre*) : LA RÉNOVATION DE L'ASIE. Sibérie, Chine, Japon. Paris, Armand Colin, 1900, in-12 de XXVII-482 p.

La troisième partie de l'ouvrage (p. 321-482), intitulée *Le Problème Chinois*, est consacrée à l'étude des capitales de la Chine, des causes de la décadence et de l'immobilité de l'Empire. Elle traite ensuite du peuple chinois, de son esprit et de son caractère. Les trois derniers chapitres ont trait aux étrangers en Chine, aux relations de la Chine et des Puissances, à l'avenir de la Chine.

# LIVRE DEUXIÈME

## *LA CHINE DU NORD : LE HOANG-HO*

### ÉTUDES GÉNÉRALES

90. *FAUVEL (A.-A.)* : LE COMMERCE DES PORTS NORD DE LA CHINE (*Bull. Soc. Géog. Comm. Paris*, t. XVII, 1895, p. 336-352).

Sur le commerce des ports de Niéou-Tchouang, Tientsin et Tché-fou, les productions et les industries de leurs alentours, d'après les statistiques officielles et les notes recueillies par l'auteur.

91. *VON CHOLNOKY (A.)* : VORLÄUFIGER BERICHT ÜBER MEINE FORSCHUNGSREISE IN CHINA (*Petermanns Mitteilungen*, t. XLV, 1899, p. 8-13).

Résultats d'un voyage en Chine et en Mandchourie exécuté du début de 1897 au début de 1898. Cf. *Kurze Zusammenfassung der wissenschaftlichen Ergebnisse meiner Reise in China und in der Mandschurei in den Jahren 1896-1898* (*Verhandl. Gesellsch. für Erdkunde zu Berlin*, t. XXVI, 1899, p. 251-291, carte, coupes et fig.).

### CARTES D'ENSEMBLE

92. *DE VILLARD* : MAP OF NORTH CHINA, COREA AND PART OF JAPAN. Showing the principal cities, routes and rivers from Shanghai to Moukden and Fusan. Shanghai, 1894.

A l'échelle de 1 : 2.230.000e.

93. [*SERVICE GÉODÉSIQUE DE L'EMPIRE JAPONAIS*] : KIA-LI-TOUNG-YA-IU-TI-TOU [Carte de la Corée et de l'Asie centrale]. Tokio, 1894, 10 feuilles.

Cette carte, gravée sur pierre et dressée à l'échelle de 1 : 1.000.000e, représente la Corse et le Nord-Est de la Chine. Elle est très claire et constitue actuellement le meilleur document qu'on puisse consulter sur les pays qui y sont représentés. Cf. sur cette carte A.-A. Fauvel : *Nouvelle Cartographie chinoise (loc. cit.)*, p. 71-72.

94. *WAEBER (Ch.)* : MAP OF NORTH-EASTERN CHINA, 1 : 1.355.000. Saint-Petersbourg, Heine, 1883, 4 feuilles.

Cette carte, dont l'auteur fut consul de Russie à Tien-tsin, puis ministre de Russie à Séoul (Corée), comprend toute la Chine Orientale depuis le 30° lat. (baie de Hang-tcheou) jusqu'au 43° (au N. de Moukden) et du 125° long. E. Gr. au 113° (Thaï-yuen). Un index des noms chinois ou mongols les plus usités accompagne cette carte (publiée en 2 éditions, anglaise et russe), qu'a examinée feu E. Bretschneider dans *Izviestiia* de la Soc. Imp. Russe de Géog., t. V, 1893, p. 469-476.

# CHAPITRE PREMIER

## *BASSIN DU PEI-HO. LE PETCHILI, PÉKING*

### OUVRAGES

95. *BOURNE (Frederik S.A.)* : NOTES OF A JOURNEY TO THE IMPERIAL MAUSOLEA, EAST OF PEKING (*Proceed. of the Geog. Soc.*, t. V, 1883, p. 23-31).

96. *DELAROCHE-VERNET (Paul)* : LE PEI-HO ET TIENTSIN (*Ann., Ecole des Sciences Polit.*, 1889, p. 687-693).

97. *FAVIER (Alphonse)* : PÉKING. Histoire et Description. Lille, Desclée, de Brouver et C^ie^, 1900, in-4 de 416 p., grav.

Ouvrage divisé en deux parties, dont la première est consacrée, après une courte introduction topographique, à un résumé de l'histoire du peuple chinois (l'auteur insiste sur les relations des peuples occidentaux avec la Chine, sur l'œuvre des missionnaires). Dans la seconde partie, le vicaire apostolique de Péking décrit la capitale de l'Empire du Milieu telle qu'elle était avant les événements de 1900, « non point seulement telle qu'elle fut, mais telle qu'elle se montre à nous, majestueuse encore dans sa décrépitude ».

98. *JAMETEL (Maurice)* : PÉKIN. *Souvenirs de l'Empire du Milieu*. Paris, Plon, 1887, in-16.

99. *LEROY (H.-J.)* : EN CHINE : AU TCHÉ-LY SUD-EST. Lille, Desclée, de Brouwer et C^ie^, 1900, in-4 de xv-458 p., carte et grav.

100. *MINISTÈRE DE LA GUERRE. Service Géographique de l'Armée.* Notice descriptive et statistique du Tche-li (Takou-Pekin-Chan-hai-kouan). Paris, Imp. du service Géographique, 1900, in-8 de vi-46 p.

Notice claire et précise.

CARTES

101. CARTE DE LA MISSION DE LA C^ie^ DE JÉSUS AU TCHEN-LY SUD-EST, publiée par le P. CARREZ d'après les documents chinois, gravée par L. Wuhrer. Paris [1890].

A l'échelle de 1 : 400.000^e^.

102. *MINISTÈRE DE LA GUERRE. Service Géographique de l'Armée* : CARTE DU THÉÂTRE DES OPÉRATIONS EN CHINE, PEÏ-TCHÉ-LI. Paris, Service Géographique de l'Armée, s. d.

Extrait de la carte de l'Asie au 1 : 1.000.000^e^. 1 feuille de 0.75×0.64, en couleurs. Sur cette carte et sur les suivantes, voir : *Les cartes de Chine du service géog. de l'Armée* (*Ann. de géog.*, t. X, 1901, p. 276-277).

103. *MINISTÈRE DE LA GUERRE. Service Géographique de l'Armée* : THÉÂTRE DES OPÉRATIONS EN CHINE, ENVIRONS DE PÉKIN. Paris, Service Géographique de l'Armée, s. d.

Carte à l'échelle de 1 : 300.000^e^ avec carton de Pékin à 1 : 50.000^e^.

104. *MINISTÈRE DE LA GUERRE. Service Géographique de l'Armée* : PLAN DE PÉKIN. Paris, Service Géographique de l'Armée, s. d.

A l'échelle de 1 : 15.000^e^.

## CHAPITRE DEUXIÈME

### *PRESQU'ILE ET PROVINCE DE CHANTOUNG*

OUVRAGES

105. *ARMSTRONG (A.)* : SHANTUNG (CHINA). Shanghai, 1891, in-4 de viii-198 p., carte.

Recueil de notes sur la géographie et l'histoire de la province du Chan-Toung, sur les missions religieuses, etc.; récit d'un voyage au tombeau de Confucius.

106. *FAUVEL (A.-A.)* : LA PROVINCE CHINOISE DU CHAN-TOUNG. Géographie et Histoire naturelle. Bruxelles, Polleunis, 1892, in-8 de 313 p.

Monographie très utile et très intéressante, pour la composition de laquelle M. A.-A. Fauvel, ancien

fonctionnaire des Douanes maritimes chinoises, a consulté les documents chinois, les ouvrages européens, les travaux de ses collègues de l'administration des Douanes, et utilisé de nombreuses observations personnelles. La géologie, l'orographie et l'hydrologie du Chan-Toung, voilà les points particulièrement traités par M. Fauvel, dont le travail est accompagné d'esquisses et de croquis. Cette monographie a d'abord paru dans la *Revue des Questions Scientifiques* de Bruxelles (années 1890, 1891 et 1892), puis a été résumée et remise au courant par l'auteur lui-même dans la *Revue Française*, t. XXIII, 1898, p. 263-276). — On sait que le travail de M. Fauvel a pour complément une carte de la province chinoise du Chan-Toung, dressée dès 1878.

107. *FRANZIUS (G.)* : KIAUTSCHOU. Berlin, Schall und Grund, 1898, in-8 de VIII-142 p., cartes et pl.

108. *GAEDERTZ (A.)* : REISEN IN SCHANTUNG (*Verhandl. der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, t. XXV, 1898, p. 373-410, carte).

Etudes géographiques et économimiques faites par un ingénieur pour déterminer le tracé du chemin de fer qui reliera la baie de Kia-tcheou à la capitale du Chantoung par Wei-hien, avec carte itinéraire à 1 : 1.000.000e. — Cf., du même auteur : *Eine Rekognoszierungsreise in der Provinz Schan-Tung* (*Petermanns Mitteil.*, t. XLV, 1899, p. 49-56, 82-91, 106-113, carte à 1 : 500,000e).

109. *HIRTH (F.)* : DIE BUCHT VON KIAU-TSCHAU UND IHR HINTERLAND. München, Knorr, 1897, in-32 de 21 p. (Vortrag, Dec. 1897, Sonderabdr. a. d. *Münchener Neuesten Nachrichten*).

Sur les productions du Chan-Toung, d'après les textes chinois.

110. *VON RICHTHOFEN (F.)* : KIAUTSCHOU, SEINE WELTSTELLUNG UND VORAUSSICHTLICHE BEDEUTUNG. Berlin, Stilke, 1897, in-8 de 32 p.

Cf. une réponse de M. O. Anz dans *Petermanns Mitteil.*, t. XLIV, 1898, p. 43-44, carte de B. Hassenstein à 1 : 750.000e. On pourra comparer cette étude avec les pages consacrées par M. de Richthofen à la baie de Kiaotchéou dans le t. II de sa *China* (à la fin du chap. relatif au Chan-Toung, p. 173-266) et avec ce qu'il en a écrit dans l'ouvrage suivant.

111. *VON RICHTHOFEN (F.)* : SCHANTUNG UND SEINE EINGANGSPFORTE KIAUTSCHOU. Berlin, D. Reimer (E. Vohsen), 1898, in-8 de XXVII-324 p., cartes et pl.

Cf., sur cet important ouvrage, qu'accompagnent une bibliographie (p. XIII-XVI) et 3 cartes, la note publiée par M. A.-A. Fauvel dans les *Comptes rendus des séances* de la Société de Géographie, 1898, p. 473-474, et F. Hirth : *Schantung und Kiau-tschou* (Sonderabdr. Beil. *Allgem. Ztg.*, München, Allgem. Ztg., 1898, in-8 de 32 p.).

CARTES

112. *HASSENSTEIN (Bruno)* : KARTE DER PROVINZ SCHAN-TUNG mit dem deutschen Pachtgebiet von Kiau-ts-chou. Hauptsächlich nach japanischen und chinesischen Quellen entworfen und gezeichnet von B. Hassenstein. Gotha, Justus Perthes, 1898, 1 feuille.

Cette carte, établie à l'échelle de 1 : 650.000e, est accompagnée d'un texte (4 p.) dans lequel sont énumérés et critiqués les documents employés par le savant cartographe. Cf. la carte du même auteur antérieurement publiée dans les *Petermanns Mitteilungen* (t. XLIV, 1898, pl. IV) à l'échelle de 1 : 750.000e (v. plus haut, n° 108).

## CHAPITRES TROISIÈME, QUATRIÈME CINQUIÈME ET SIXIÈME

## *LE HOANG HO OU FLEUVE JAUNE MONTS ET VALLÉES DU BASSIN DU HOANG HO LA TERRE JAUNE VILLES ET LIEUX REMARQUABLES*

113. *GANDAR (D.)* : LE CANAL IMPÉRIAL. Étude historique et descriptive (*Variétés sinologiques*, n° 4). Chang-Haï, imp. de la Mission Catholique, 1894, in-8 de II-75 p., cartes.

Importante monographie rédigée à l'aide des sources chinoises et de renseignements communiqués par les PP. Léopold Gain et Henri Havret. Historique du Yun-ho ou « canal des Transports » depuis le moment où, en 285 av. J.-C., fut creusé le premier canal sous la dynastie Tchoue; notes sur l'entretien du canal, son système de plans inclinés et d'écluses, ses travaux de réfection, etc.

114. *LARRIEU* : LA GRANDE MURAILLE DE LA CHINE, où il est prouvé que cette muraille telle qu'elle est communément décrite non seulement n'existe pas, mais même n'a jamais existé. Suivi d'un article sur la barrière de pieux de Léao-Tong. (*Revue d'Extrême-Orient*, t. III, 1885, p. 347-363.)

115. *MARTIN (E.)* : LA GRANDE MURAILLE DE LA CHINE (*R. scient.*, t. XLVIII, 1891, p. 499-502, grav.).

116. *POUTIATA* : COMPTE RENDU PRÉLIMINAIRE DE L'EXPÉDITION DU KHINGAN EN 1891 (*Izviestiia* de la Soc. Imp. Russe de Géog., 1892, p. 149-178).

M. D. Aïtoff a, dans les *Nouvelles géographiques* (*Région du Khingan et de l'In-Chan*, t. II, 1892, p. 129-132, carte), dégagé les principaux résultats orographique de l'expédition en déclarant que « l'In-Chan doit être considéré, non comme une chaîne de montagnes, mais comme un haut plateau ondulé dans lequel les cours d'eau ont creusé des lits profonds ». Renseignements sur les différents aspects que présente l'In-Chan dans le pays étudié par le colonel Poutiata.

117. *SOCIÉTÉ IMPÉRIALE RUSSE DE GEOGRAPHIE* : OPISANIE POUTÉCHÉSTVIA V ZAPDNAI KITAI sostavleno G.E. Groum-Grijimaïlo. T. II : *Popérék Beïchaniia i Nan'-chania v dolinou Jeltoï rieki* [Description d'un voyage dans la Chine occidentale. T. II. A travers le Bei-Chan et le Nan Chan, dans la vallée du fleuve Jaune]. Saint-Pétersbourg, 1899, in-4 de VIII-445 p., carte et grav.

Récit du voyage exécuté par les frères Groum-Grjimaïlo de la partie orientale de l'oasis de Khami vers la vallée du fleuve Jaune et les monts Djakhar. Quatre des douze chapitres de l'ouvrage ont trait à l'histoire de la géographie des pays parcourus; dans les autres, données précises sur la géographie physique, la météorologie, l'ethnographie et l'état économique des contrées visitées par les voyageurs. Carte à l'échelle de 1 : 1.680.000ᵉ.

118. *TOUTKOVSKII (P.)* : K VOPROSOU O SPOSOBIE OBRAZOVANIIA LESSA (Sur la question de mode de formation du lœss) (*Zemleviedienié* de N. Anoutchin, 1899, fasc. I-II, p. 213-311).

Sur les caractères géologiques et la distribution géographique du lœss; aux p. 298-311, bibliographie de 318 nᵒˢ.

119. *VON KREITNER (G.)* : DIE CHINESISCHE PROVINZ KANSU (*Mitt. d. Deutschen Gesellschaft für Natur-und Völkerkunde Ostasiens in Tokio*, t. IV, 1888, p. 399, carte).

# LIVRE TROISIÈME

## *LA CHINE CENTRALE : LE YANGTZE KIANG*

---

## CHAPITRES PREMIER ET DEUXIÈME

### *LE YANGTZE OU FLEUVE BLANC*
### *MONTS ET VALLÉES DU BASSIN DU YANGTZE*

120. *BISHOP* (*Isabella L. Bird*) : The Yangtzé Valley and Beyond. An Account of Journeys in China, chiefly in the Province of Szé Chuan and among the Man-tze of the Somo Territory. London, John Murray, 1899, in-8 de xv-557 p., carte.

Sur la vallée du Yangtze-Kiang, le Sétchuen et le pays des Man-tsé (Lolos) au N. W. de cette province; intéressante description, accompagnée d'excellentes illustrations, de l'aspect physique de cette dernière contrée — où M. Bishop a pénétré plus avant que le capitaine W. Gill — et de ses habitants. Carte itinéraire à l'échelle de 1 : 5.800.000$^{e}$. Cf. encore de Mme Bishop, se rapportant au Sétchuen occidental, le n° 137.

121. *BOURNE* (*F. S. A.*) : The New Rapide on the Yangtse (*Geographical Journal*, t. X, 1897, p. 191-195, croquis).

A propos d'un rapide, nouvellement formé sur le Yangtze-Kiang à l'ouest de Koeï-tcheou, rapide dont il a le premier reconnu l'existence, M. F. S. A. Bourne fournit des renseignements sur les obstacles similaires à la navigation reconnus sur le grand fleuve. Entre I-tchang et Tchoun-King, ils ressemblent presque tous, sinon tous, « à des biefs de moulins plutôt qu'à des rapides », et auraient été produits par des éboulements.

122. *CARLES* (*W. R.*) : The Yangtse Chiang (*Geograph. Journal*, t. XII, 1898, 225-240, carte).

Etude très documentée sur le régime du Yangtzé-Kiang.

123. *DE VAULSERRE* : Le Fleuve Bleu de Sui-Fou a la hauteur de Talifou (*La Géographie*, t. I, 1900, p. 449-460, carte et grav.).

Exploration accomplie en juillet 1898 pendant la période des pluies. La carte est à l'échelle de 1 : 1.250.000$^{e}$. Cette étude a pour complément :

124. *DE VAULSERRE* : Chine. Le Fleuve Bleu et son bassin (*R. Coloniale*, 6$^{e}$ année, 1900, p. 741-765 et 822-842).

125. *EYSSÉRIC* (*J.*) : Notes sur les rapides du Yang-tsé-Kiang (*Annales de Géographie*, t. V, 1895-1896, p. 522-526, fig.).

126. *HAVRET* (*Henri*) : L'ile de Tsong-Ming a l'embouchure du Yang-tsé-Kiang. Chang-Haï, imp. de la Mission Catholique, 1892, in-8 de 62 p., cartes et grav. (*Variétés sinologiques*, n° 1.)

Monographie très étudiée et très complète, indiquant de façon minutieuse les modifications survenues depuis les temps historiques dans l'état de l'île de Tsong Ming et de l'embouchure du Yangtzé-Kiang.

127. *LITTLE* (*Arch. J.*) : Through the Yang-tse Gorges, or Trade and Travel in Western China. London, Sampson Low, Marston and Co., 1898, in-8 de xxiv-315 p., carte et pl.

3e édition d'un livre paru en 1888, relatant un voyage exécuté sur le Yangtzé en 1883 entre Changhaï et Chungking et contenant de très précieux renseignements sur l'hydrographie et la géographie physique de la vallée du Fleuve Bleu.

128. *OBSERVATOIRE DE ZI-KA-WEI* : LE HAUT YANG-TSE DE I-TCHANG FOU A P'ING-CHAN HIEN EN 1897-1898. Voyage et Description. Complément de l'*Atlas du haut Yang tse*, par le R. P. S. Chevalier. Shanghai, Lithog. de la Presse Orientale, 1899, in-4 de II-97 + 91 p., croquis.

Le premier fascicule de cet ouvrage, qui accompagne et commente l'important *Atlas du haut Yang-tse* (v. plus bas, n° 133), est relatif à la partie du fleuve comprise entre I-tchang fou et Tchong-king. Dans le second fascicule se trouvent, outre la fin même du voyage exécuté par le P. S. Chevalier, cinq appendices géographique, géologique, astronomique et magnétique.

129. *PERCIVAL* (*William Spencer*) : THE LAND OF THE DRAGOON. London, Hurst and Blackett, 1889, in-8 de VII-338 p., carte.

Voyage sur le bas Yangtzé, qui a été remonté sur une longueur de 1250 milles, de Shanghaï à la gorge de Mitan.

130. *PRAT* (*A.-E.*) : TO THE SNOWS OF TIBET THROUGH CHINA. London, Longmans Grun and Co., 1892, in-8 de 268 p., carte et grav.

Voyages exécutés en 1890, par la voie fluviale du Yangtzé-Kiang. Quelques renseignements botaniques intéressants. Cf. du même auteur l'article inséré dans les *Proceedings of the R. Geog. Soc.*, t. XIII, 1891, p. 329-343.

CARTES

131. *DE VILLARD* (*R.-A.*) : MAP OF THE YANGTSE-KIANG, in 13 sheets, from its mouth to Chungking, and general Chart from mouth to source, with plans of Shanghaï, Chinkiang, Nanking, Wuhu, Kiukiang, Hankow, Ichang and Chungking, Lights, etc. Shanghai, 1895, 13 feuilles.

A l'échelle de 1 : 185.000e.

132. *MINISTÈRE DE LA GUERRE. Service géographique de l'Armée.* BASSIN INFÉRIEUR DU YANG-TSÉ-KIANG, Paris, Service Géographique de l'Armée, s. d.

A l'échelle de 1 : 1.000.000e. C'est en partie une réédition modifiée et améliorée de la feuille *Nankin* précédemment parue (cf. n° 35).

133. *OBSERVATOIRE DE ZI-KA-WEI* : ATLAS DU HAUT YANG-TSE, DE I-TCHANG-FOU A P'ING-CHAN HIEN, par le R. P. S. Chevalier. Shanghaï, lithogr. de la Presse orient., 1899, 3 feuilles de titre et préface et 64 cartes.

Dressé à l'échelle de 1 : 25.000e. Cf. A.-A. Fauvel : *l'Atlas du haut Yang-tsé*, du Père Chevalier (*Annales de Géographie*, t. IX, 1900, p. 259-262). On sait que ce bel ouvrage a pour complément une description du fleuve depuis I-tchang-fou jusqu'à Ping-chan-hien (v. plus haut, n° 128).

## CHAPITRE TROISIÈME

## *CLIMATS, FLORE ET FAUNE DU BASSIN DU YANGTZE*

134. *DECHEVRENS* (*Marc*) : VARIATIONS DE L'AIGUILLE AIMANTÉE PENDANT LES ÉCLIPSES DE LUNE. RÉGIME DES VENTS A ZI-KA-WEI. 1877-1882. Zi-Ka-Wei, 1883, in-4.

Cette étude sur le régime des vents à Zi-Ka-Wei fait suite au travail du même auteur intitulé : *Recherches sur les variations des vents à Zi-Ka-Wei*, d'après les observations faites de 1873 à 1877 (Zi-Ka-Wei, 1877, in-4).

Sur le climat de cette localité, consulter naturellement le *Bulletin mensuel de l'Observatoire magnétique et météorologique de Zi-Ka-Wei* (cf. plus haut, n° 60). A voir aussi *HANN* (*J.*) : Klima von Zikavei (*Shangaï*), dans la *Meteorologische Zeitschrift*, t. XI, 1894, p. 191-192.

135. *HANN* (*J.*) : Klima von Kiu-Kiang, China (*Meteorologische Zeitschrift*, t. XI, 1894, p. 382-384).

Etude, d'après une série de douze années d'observations météorologiques, du climat de Kiu-Kiang, une localité de l'intérieur de la Chine située sur le Yang-tsé-Kiang par 113°46' long. E. et 19°43' lat. N. Cf. encore *KREBS* (*Wilhelm*) : Klima von Kiukiang und Dürren in Ostasien (*Meteorolog. Zeitschrift*, t. XII, 1895, p. 153-154).

136. *POTANIN* (*G. N.*). Otcherk pontéchestviia v Sy-Chouan' i na vostotchnoviou okrainou Tibeta v 1892-1893 g. [Aperçu du voyage dans le Sé-tchuen et la lisière orientale du Tibet, 1892-1893] (*Izviestiia de la Soc. Imp. Russe de Géogr.*, t. XXXV, 1899, p. 363-418, cartes et gr.).

Etude plus particulière de la végétation du pays traversé pour la première fois entre Ta-tsien-lou et Li-fan-fou, avec carte-itinéraire levée à la boussole et au chronomètre (à l'échelle de 1 : 700.000ᵉ). Des notes complémentaires dues à E.-V. Bretschneider accompagnent cet article (p. 427-435), auquel est jointe une carte (à l'échelle de 1 : 1.100.000ᵉ env.) du Sé-tchuen, d'après les reconnaissances de A. von Rosthorn (cf. n° 151).

## CHAPITRE QUATRIÈME

## *POPULATIONS DU BASSIN DU YANGTZE*

137. *BISHOP* (*Is.*). A Journey in Western Szé-Chuan (*Geographical Journal*, t. X, 1897, p. 19-50, carte).

Récit d'un voyage de cinq mois exécuté en 1896 dans une partie du Sé-chuen qui a encore été fort peu visitée. Renseignements sur les montagnards Mantsé. Une bonne carte à l'échelle de 1 : 2.500.000ᵉ accompagne la relation de Mme Is. Bishop.

138. *MEYNERS D'ESTREY* : Notes de voyage au Setchouan et au pays des Man-ze (*Soc. Géog., compte rendu des séances*, 1894, p. 93-97).

Renseignements sur les Man-zé, dont le pays s'étend entre la Chine proprement dite et le Tibet, depuis le grand coude méridional du Yang-tzé-Kiang jusqu'au Koukounor.

139. *VIAL* (*Paul*) : Les Lolos. Histoire. Religion. Mœurs. Langue. Ecriture (*Etudes sino-orientales*, fascic. A). Changhai, imprimerie de la Mission catholique, 1898, in-8 de II-72 p., cartes.

Importante contribution à l'étude ethnographique et sociale des Lolos, par un missionnaire qui les évangélise depuis de longues années.

## CHAPITRE CINQUIÈME

## *VILLES ET LIEUX REMARQUABLES*

### OUVRAGES

[Rappelons pour mémoire que le volume sur *la Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine, 1895-1897* (v. plus haut, n° 9), contient de M. H. Brenier un « Rapport sur le Sé-Tchouan » (p. 231-270), et de MM. A. Vial, L. Rabaud, A. Grosjean et H. Brenier des « Notes sur le commerce de Han-Keou » (p. 271-281).]

140. *BOCK* (*Carl*) : L'île sacrée de Pouto, archipel de Tchou-san ou Chusan, Chine (*Soc. Géog.*,

*C. R. des séances*, 1891, p. 483-485).

Notice sur une petite île consacrée au culte de Bouddha et qu'on peut, en bateau à vapeur, gagner de Chang-haï en dix-huit heures.

141. *BOUFFARD* : NOTES DE VOYAGE AU SÉ-TCHOAN (*Ann. de Géog.*, t. X, 1901, p. 177-181).

Sur les villes et les richesses de la province et son climat chaud et humide.

142. *CARLI* (*M.*) : IL CE-KIANG. Studio geografico-economico. Roma, Forzani ec., 1899, in-8 de XIX-278 p., carte.

Monographie de la province à laquelle l'Italie eût voulu étendre son influence; elle est accompagnée d'une bonne carte à 1 : 1.500.000e.

143. *FAUVEL* (*A.-A.*). LA PROVINCE DU TCHÉ-KIANG (Chine). (*Questions diplom. et colon.*, t. VIII, 1899, p. 22-28.)

144. *FOWLER* (*J.*): HANGCHOW, THE NEW TREATY PORT OF CHINA (*Consular Reports*, LII, n° 192, 1896, p. 23-80).

Etude économique qui ne se restreint pas au seul port de Hang-tcheou, mais s'étend à toute la province du Tché-Kiang.

145. *HAVRET* (*Henri*) : LA PROVINCE DE NGAN-HOEÏ (*Variétés Sinologiques*, n° 2). Chang-Haï, imp. de la Mission Catholique, 1893, in-8 de 130 p., cartes.

Monographie très soignée et très précieuse d'une province chinoise, pour la rédaction de laquelle le P. Havret a recouru aux documents chinois (*Annuaire Officiel*, *Chroniques générales du Ngan-hoeï*). La géographie physique y est écourtée; mais les renseignements relatifs à l'administration et aux routes y sont développés avec ampleur. Cette étude fait suite à celle du même auteur sur l'île de Tsong-Ming (cf. plus haut, n° 126).

146. *HOSIE* (*Alexander*) : THREE YEARS IN WESTERN CHINA; a narrative of three Journeys in Ssu-ch'uan, Kuei-chow and Yün-nan. With an Introduction by ARCHIBALD LITTLE. London, George Philip and Son, 1890, in-8 de XXXIV-302 p., carte.

Cf., du même auteur, *A Journey in South Western China*, from Ssu-Ch'uan to Western Yünnan (*Proceed. of the Geog. Soc.*, t. VIII, 1886, p. 371-385, carte). Voir aussi

147. *HOSIE* : REPORT OF A JOURNEY THROUGH CENTRAL SSU-CHOUAN IN JUNE AND JULY 1884 (*China, Parliamentary Papers*, n° 2, 1885; C. 4247). London, 1885, in-folio.

148. [*LETTON* (*G. J. L.*) :] JOURNEY TO NORTH SSU-CH'UAN. FOREIGN OFFICE MISCELL., n° 457, 1898, in-8 de 46 p., cartes (*China. Diplomatic and Consular Reports*).

Renseignements géographiques et économiques recueillis au cours d'un voyage dans le Sé-Tchouan septentrional et central. De ce rapport il convient de rapprocher les *Notes of a Journey from Yachou to Tachienlu*, rédigées par le même auteur (*For. Off. Misc.*, n° 475, in-8 de 15 p.; carte); on y trouvera des indications utiles sur Ya-tchéou, qui est la clef de la plaine centrale du Sé-Tchouan, et sur Ta-tsien-lou.

149. *ROCHER* (*Emile*) : NOTES DE VOYAGES EN CHINE CENTRALE. D'Amoy à Han-Kao. A travers le Fou-Kien, le Kiang-si, le Hou-nan et le Hou-pé (*Bull. Soc. Géog. comm. Paris*, t. XX, 1898, p. 317-338, 465-513, carte).

Relation d'un voyage exécuté en janvier-mars 1897 par Ting-tcheou, Kan-tcheou et le Kia-Kiang, avec renseignements sur la géographie physique et surtout économique des pays parcourus. Carte-itinéraire à 1 : 3.000.000e.

150. *VANNUTELLI* (*L.*). UNA ESCURSIONE NEL CEKIANG (*Bollett. Societa Geogr. Italiana*, IIIe série, t. XII, 1899, p. 408-418).

151. *VON ROSTHORN* (*A.*) : EINE REISE IM WESTLICHEN CHINA (*Mitteil. der K.K. Geograph. Gesellschaft in Wien*, t. XXXVIII, 1895, p. 285-320, croquis).

Relation d'une reconnaissance exécutée en 1890-91 dans le Sétchouen et à l'entrée du Tibet; Ta-tsien-lou, Tien-tchouen, Ya-tcheou, Tching-tou sont les principaux points visités par le voyageur, dont l'étude est accompagnée d'un bon croquis à l'échelle du 1 : 1.000.000e.

CARTES ET PLANS

152. *GAILLARD* (*Louis*) : NANKIN D'ALORS ET D'AUJOURD'HUI. Plan de Nankin (décembre 1898). (*Variétés sinologiques*, n° 16.) Chang-hai, imp. de la Mission catholique, 1899, in-8 de 11-4 p. et plan en quatre couleurs de 0.93 × 0.72.

Pour ne pas avoir la rigueur d'un levé géodésique, ce plan, à l'échelle approximative de 1 : 15.000ᵉ, n'en est pas moins très précieux au point de vue topographique. Il doit être complété par une série de monographies dont la première, presque exclusivement historique (*Nankin Port Ouvert*), constitue le n° 18 des *Variétés sinologiques*.

---

# LIVRE QUATRIÈME

## *LA CHINE MÉRIDIONALE*

GÉNÉRALITÉS. OUVRAGES

153. *AGASSIZ* (*A.-R.*) : FROM HAI-PHONG IN TONGKING TO CANTON OVERLAND (*Proceedings of the R. Geogr. Soc.*, t. XIII. 1891, p. 249-264, carte).

Précieux renseignements commerciaux, en particulier sur Nan-ning, Pak-hoï et Soun-tcheou; renseignements sur la navigabilité du Si-Kiang. M. Agassiz a mis 50 jours à se rendre de Haï-Phong à Canton en suivant la route jusqu'à Lang-son, puis des sentiers jusqu'à Tchin-nan et Long-tcheou, et en descendant ensuite le Tso-Kiang et le Si-Kiang. On rapprochera de cette dernière partie de l'itinéraire suivi par M. Agassiz le récit publié par M. Bons-d'Anty, consul de France à Long-tchéou, dans le *Bull. Soc. Géog. de l'Est*, t. XIII, 1891, p. 78-104, sous ce titre : *De Canton à Long-tchéou par le Si-Kiang*; cf. aussi le n° 16.

154. *BONIN* (*Charles-Eudes*) : NOTE SUR LES SOURCES DU FLEUVE ROUGE (*Bull. Soc. Géog.*, 7ᵉ série, t. XVIII, 1897, p. 202-206, carte).

La rivière de Mong-hoa est la branche principale du Fleuve Rouge.

155. *BOURNE* (*F. S. A.*) : REPORT OF A JOURNEY IN SOUTH-WESTERN CHINA (*China*, n° 1, 1888). London, H.M's Stationery Office, 1888, in-fol. de 92 p.

Voyage d'enquête sur la situation et les voies commerciales du Sud-Ouest de la Chine en 1885-1886. M. Bourne s'est rendu de Ching-Ching à P'uërh-fou par Yunnan-fou, puis a longé la frontière du Tonkin jusqu'à Nanning-fou, et a visité le Kouangsi, d'où, en traversant le Koueitcheou, il a regagné la côte.

156. *COLQUHOUN* (*Archibald R.*) : THE PROSPECTS OF TRADE EXTENSION BETWEEN BURMAH, THE SHAN COUNTRY AND S. W. CHINA. Special supplement to the *Chamber of Commerce Journal*, novembre 1882, in-4, carte.

157. *COLQUHOUN* (*Archibald R.*) : ACROSS CHRYSÉ, being the narrative of a Journey of Exploration through the South China Border Lands from Canton to Mandalay. London, Sampson Low and Co., 1883, 2 vol. in-8 de XXX-420 et XVI-408 p., cartes et grav. (2ᵉ éd.)

Traduction française par Charles Simond sous le titre de *Autour du Tonkin*. La Chine Méridionale. De Canton à Mandalay. Paris, 1884, 2 vol. in-8. Cf. du même auteur : *Exploration through the South China Borderlands*, from the Mouth of the Si-Kiang to the Banks of the Irawadi (*Proceed. of the Geog. Soc.*, t. IV, 1882, p. 713-730, carte), et encore *Explo-*

*rations in Southern and South Western China (Supplementary Papers of the Geog. Soc.*, t. II, 1887, n° 1).

158. *DEVÉRIA (Gabriel)* : La frontière sino-annamite. Description géographique et ethnographique d'après des documents officiels chinois traduits pour la première fois (*Publication de l'Ecole des Langues Orientales vivantes*, 3e série, vol. 1). Paris, Ernest Leroux, 1886, in-8 de XVII-182 p., cartes et grav.

159. *HOSIE* : Koueitcheou and Yunnan (*Bluebook*, C 3457). London, King, 1883, in-folio de 37 p.

Cf. plus haut, n° 146.

160. *LECLÈRE (A.)* : Géographie générale des provinces chinoises voisines du Tonkin (*La Géographie*, t. I, 1900, p. 267-288, carte et grav.).

Étude d'ensemble indiquant les résultats obtenus au cours de 18 mois d'exploration, pendant lesquels M. Leclère a effectué environ 6000 kilom. de courses géologiques par voie de terre. Il convient de rapprocher de ce travail :

161. *LECLÈRE (A.)* : Exploration géologique des provinces chinoises voisines du Tonkin (*Assoc. Franc. pour l'Avancement des Sciences*, 29e session, Paris, 1900, t. II, p. 916-926, carte).

Résumé des notes présentées par l'auteur les 22 et 29 janvier, 26 février et 3 décembre 1900 à l'Académie des Sciences; itinéraire et résultats géologiques. Cf. *Les houillères des provinces chinoises voisines du Tonkin.* Résultats techniques de la mission A. Leclère (*La Géographie*, t. II, 1900, p. 294-296).

[On trouvera encore différentes études de détail relatives à la Chine méridionale dans *La Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine, 1895-1897.* Cf. plus haut, n° 9.]

CARTES

162. *SERVICE GÉOGRAPHIQUE DES COLONIES.* Chine méridionale et Tonkin, par le Capᵉ Friquegnon... Paris, H. Barrère, 1899, 1 feuille.

Cette carte, à l'échelle de 1:2.000.000e, résume tout ce qui était connu, au moment de sa publication, sur la topographie de la Chine méridionale.

## CHAPITRES PREMIER ET DEUXIÈME

### *L'ORIENT DU NAN CHAN. BASSIN DU SI KIANG LE KOUANGSI ET LE KOUANGTOUNG*

163. *ÉTAT-MAJOR DES TROUPES DE L'INDO-CHINE* (Notices rédigées par l') : Le Kouang-Si. Hanoï, Schneider, 1900, in-4 de 46 p., cartes et croquis.

Notice sommaire mais précise, avec renvoi aux sources.

164. *ÉTAT-MAJOR DES TROUPES DE L'INDO-CHINE* (Notices rédigées par l') : Le Kouang-Toung. Hanoï, Schneider, 1900, in-4 de 76 p., cartes et croquis.

Notice présentant les mêmes qualités que la précédente.

165. *FRANÇOIS (A.)* : De Canton a Long-tchéou (*Bull. Soc. Géog.*, 7e série, t. XX, 1899, p. 433-449, carte).

Relation d'un voyage exécuté en 1896, accompagnée d'une carte à 1 : 200.000e; il convient d'en rapprocher la série de lettres publiées par le même auteur sous ce titre : *De Canton à Yun-Nan-Sen* (*Revue de Paris*, 7e année, 15 juillet 1900). — Cf. plus haut le n° 150.

166. *IMBAULT HUART (C.)* : Le Si-Kiang ou Fleuve de l'Ouest. Étude géographique et économique (*Bull. Soc. Géog. comm. Paris*, t. XIX, 1867, p. 34-61, 177-199, carte).

Excellente étude, due à un très intelligent et très érudit consul de France à Canton (mort en décembre 1897). Une bibliographie intéressante termine ce travail.

167. *IMBAULT-HUART (C.)* : ESSAI SUR LES GISEMENTS MINÉRAUX ET L'INDUSTRIE MINIÈRE DE LA PROVINCE DU KOUANG-TOUNG (*Bull. Soc. Géog. Commerc. Paris*, t. XIX, p. 459-476).

Etude précise, accompagnée d'une carte approximative des gisements minéraux de la province du Kouang-Toung (à l'échelle de 1 : 4.000.000e environ).

168. *SCHROETER (H.)* : BERICHT ÜBER EINE REISE NACH KWANG-SI in Herbst 1886 unternommen. Hongkong, 1887, in-8 de 79 p.

L'appendice économique de cette étude a été traduit en anglais sous le titre de : *The Trade of the Province of Kwang-Si and of the City of Woo-Chow-Foo*. Canton, 1887, in-8 de 20 p.

169. *SCHUMACHER (H.)* : DER WESTFLUSS (HSIKIANG) UND SEINE WIRTSCHAFTLICHE BEDEUTUNG (*Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, t. XXV, 1898, p. 410-430).

Excellente étude, très complète, sur le Si-Kiang, son importance économique, les tentatives faites pour en améliorer la navigation, due à un membre de la mission économique allemande envoyée en Chine en 1897

170. *SVOBODA* : FUTSCHAU-FU AM MINFLUSSE. Von der Reise S. M. Corvette *Aurora* nach Ostasien, [Wien], 1888, in-8.

## CHAPITRE TROISIÈME

## *VILLES ET LIEUX REMARQUABLES*

### OUVRAGES

171. BOLETIM OFFICIAL DO GOVERNO DA PROVINCIA DE MACAO. 2° Supplem. au n° 6, 12 fev. 1898. Macao, 1898, in-4 de 24 p. et 49 tableaux.

Résultats du recensement de la population de la province de Macao, exécuté le 12 février 1896; comparaison avec le recensement de l'année 1878.

172. *DE FRANÇA (B.)* : MACAO E OS SEUS HABITANTES. Relações com Timor. Lisboa, Imprensa Nacional, s. d., in-8 de 286 p., 3 cartes.

Description des possessions portugaises de Macao et de Timor, beaucoup plus développée sur les races, l'état actuel de l'administration et du commerce, etc., que sur la géographie physique et les produits du sol.

173. *DOBERCK (W)* : OBSERVATIONS AND RESEARCHES MADE AT THE HONGKONG OBSERVATORY IN THE YEAR 1897. Hongkong, printed by Noronha and Co., 1898, in. fol. de [1-] 31 [+154] p.

Hongkong se rattache, par ses moyennes pluviales, au bassin du Yangtzé et à la Chine centrale. V. du même : *The Climate of Hongkong* (*Quarterly Journal of the Meteorol. Soc. of London*, t. XVII, 1891, p. 37-40).

174. *IMBAULT-HUART (C.)*: NOTES COMMERCIALES SUR CANTON (*Bull. Soc. Géog. Comm. Paris*, t. XIII, 1896, p. 769-787).

175. *KUTSCHERA (Max.)* : MACAU, DER ERSTE STÜTZPUNKT EUROPÄISCHEN HANDELS IN CHINA. Wien, C. v. Hölzl, 1900, in-16 de VI-69 p.

Sur Macao et sur l'histoire des relations du Portugal avec la Chine.

176. *LOUREIRO (Ad.)* : DE NAPOLES A CHINA. Lisboa, Sociedade de Geographia, 1897, 2 vol. in-8 de 369 et 419 p.

Au tome II, nombreuses considérations géographiques et économiques sur Macao et Hongkong, visités en 1883 par M. Ad. Loureiro, quand il fut envoyé à Macao pour y étudier l'établissement d'un port.

177. *LOUREIRO (Ad.)* : MACAU E O SEU PORTO (*Boletin da Socied.*

*de Geographia de Lisboa*, 15[a] ser., 896, p. 1-44).

Renseignements hydrographiques et météorologiques, sur le port de Macao; indications historiques et statistiques sur la colonie portugaise.

CARTES

178. *DA ROSA* (*Ramiro*) : CARTA CHOROGRAPHICA DOS POSSESSOES PORTUGUEZES AO SUL DO IMPERIO DE CHINA (*Bolet. Soc. Geog. Lisboa*, t. X, 1891, t. X).

Carte à l'échelle de 1 : 40.000[e], qu'accompagne une notice publiée aux p. 289-292 du même volume.

179. KARTE DER ZUR PROVINZ CANTON GEHÖRIGEN KREISE TUNG-KOUN,... einschliesslich der britischen Kolonie Hong-Kong, 1 : 270.000[e]. Bâle, impr. des Missions, 1893, 1 feuille.

## CHAPITRE QUATRIÈME

## *ILE DE HAINAN*

180. *HENRY* (*B.-C.*) : LING NAM, or Interior Views of Southern China, including Explorations in the hitherto untraversed Island of Hainan. London, S. W. Partridge and Co., 1886, in-8 de 511 p., cartes et grav.

Renseignements précis sur le climat, la flore, la faune, la population et l'avenir de Haïnan aux p. 324-511.

181. *MADROLLE* (*Cl.*) : HAI-NAN ET LES INFLUENCES ÉTRANGÈRES (*R. générale des sciences*, t. VIII, 1897, p. 3-4, croquis).

182. *MADROLLE* (*Cl.*) : HAI-NAN. La colonisation chinoise. L'île au point de vue économique et diplomatique (*Questions diplom. et colon.*, t. I, 1897, p. 516-522, croquis).

183. *MADROLLE* (*Cl.*) : ETUDE SUR L'ILE D'HAI-NAN (*Bull. Soc. Géog.*, 7[e] série, t. XIX, 1898, p. 187-288, carte-itinéraire).

Importante étude d'ensemble rédigée par l'auteur à l'aide des notes qu'il a recueillies en 1896 pendant son voyage à Haïnan; elle est accompagnée d'une carte itinéraire à l'échelle de 1:450.000[e], intéressante surtout pour la périphérie de l'île. Toutefois la géographie physique de Haïnan demeure encore assez mal connue. Par contre M. Madrolle fournit des renseignements abondants sur la géographie politique et administrative, ainsi que sur les races de l'île. Cf., du même auteur, sur le même sujet : *L'île d'Hai-Nan*. Aperçu de voyage, 1896 (*Bull. Soc. Géog. comm. Paris*, XIX, 1897, p. 347-367, croquis); *L'île d'Hai-Nan; ses populations* (*Soc. Géog.*, c. r. des séances, 1898, p. 203-205).

184. *MADROLLE* (*Cl.*) : LES PEUPLES ET LES LANGUES DE LA CHINE MÉRIDIONALE. Parlers de l'île d'Hai-Nan et de la presqu'île du Loui-tcheou (Loueitsiou), suivis de quelques expressions des peuples originaires des régions voisines du Tibet. Paris, A. Challamel, 1898, in-8 de 16 p., carte.

Haïnan possède 6 parlers principaux, dont un seul, le *haïnanais*, est compris dans presque tous les centres administratifs.

185. RENSEIGNEMENT SUR HAI-NAN (*Annales de Géographie*, t. VIII, 1899, p. 271-277).

L'auteur anonyme de cet article a contrôlé *de visu* les rengnements recueillies par les PP. Jérémiassen et Henry (Cf. n° 180) et y a ajouté des informations nouvelles.

# CHAPITRE CINQUIÈME

## *LE YUNNAN*

### OUVRAGES

186. *BONS D'ANTY* (*Pierre*) : RELATION D'UN VOYAGE DANS LA RÉGION SITUÉE AU SUD DE SEMAO (*Annales de Géographie*, t. VIII, 1889, p. 40-61, carte et grav.).

Cf., dans *l'Année Cartographique* (3e supplément, pl. 1), l'itinéraire de P. Bons d'Anty au Yunnan méridional (à l'échelle de 1 : 1.000.000e) avec notice détaillée par l'auteur. — A ce même itinéraire se rattache la relation du voyage de M. Bons d'Anty *de Hanoï à Mongtze* (*Bull. Soc. Géog.*, 7e série, t. XX, 1899, p. 414-432).

187. *DUPONT* (*Ch.*) : OUVERTURE DU PORT DE HOKÉOU (*Bull. Soc. Géographie commerciale Paris*, t. XIX, 1897, p. 619-625, croquis).

Ce port (appelé Song-phong par les Tonkinois) est situé sur le fleuve Rouge et ouvert au commerce par substitution à Manhao en vertu de la convention du 20 juin 1895.

188. *ÉTAT-MAJOR DES TROUPES DE L'INDOCHINE* (Notices rédigées par l') : LE YUNNAN. Henri, Schneider, 1900, in-4 de 86 p., cartes et croquis.

Notice précise, renvoyant aux sources, exécutée sur le même plan que celles mentionnées aux nos 163 et 164.

189. *LALLEMANT-DUMOUTIER* (*G.*) : ROUTES COMMERCIALES DE LA PROVINCE DU YUNNAN (*T'oung-pao*, t. IV, 1893, p. 83-85).

190. *PICHON* (*L.*) : UN VOYAGE AU YUNNAN. Paris, Plon, 1893, in-12 de 286 p., carte.

Récit d'un voyage exécuté en avril et mai 1892 sur le fleuve Rouge et au Yunnan. On y trouvera d'intéressants renseignements économiques sur cette province et des indications utiles sur le développement des relations de l'Indo-Chine française avec le Yunnan par la voie du fleuve Rouge.

191. *ROUVIER* (*Gaston*) : LA PROVINCE CHINOISE DU YUNNAN ET LES ROUTES QUI Y MÈNENT (*R. de Géographie*, t. XXXIX, 1896, p. 19-30, 110-116, 192-197, 267-274, 409-414 ; t. XL, 1897, p. 23-29, 81-86, 433-440 ; t. XLI, 1897, p. 26-30, cartes.

« La route du fleuve Rouge est la véritable avenue du Yunnan. » En tête de cette étude, bonne bibliographie de 60 numéros sur le Yunnan.

192. *SALAIGNAC* (*A.*) : RICHESSE ET AVENIR DU YUNNAN, ET LA CONVENTION FRANCO-ANGLAISE DE 1896 (*Revue Française*, t. XXI, 1896, p. 460-476).

### CARTES

193. *HASSENSTEIN* (*Bruno*) : KARTE EINES THEILES DES SÜD-WESTLICHEN CHINA. Haupsächlich nach neueren Forschungen in Ssu-Chuen und Yün-Nan. Entworfen und gezeichnet von Bruno Hassenstein (*Petermanns Mitteilungen*, t. XXIX, 1883, pl. I).

Carte du Yunnan à l'échelle de 1 : 2 000 000e.

# LIVRE CINQUIÈME

## *ÉTAT MATÉRIEL, SOCIAL POLITIQUE DE LA CHINE AGRICULTURE, INDUSTRIE COMMERCE, GOUVERNEMENT ADMINISTRATION, FINANCES*

---

## CHAPITRE PREMIER

### *LES VILLES CHINOISES*

194. *COLTMAN* (*Robert*) : The Chinese, their Present and Future : Medical, Political and Social. Philadelphia and London, 1892, in-8.

Ouvrage dû à un auteur qui, en double qualité de missionnaire et de médecin, a longtemps résidé dans le nord de la Chine.

195. *SIMON* (*G.-Eug.*) : La Cité chinoise. Paris, Nouvelle Revue, 1885, in-8.

Panégyrique enthousiaste de la civilisation chinoise, écrit par un observateur intelligent qui a compris ce qu'il a vu et ce dont il parle.

## CHAPITRES DEUXIÈME TROISIÈME ET QUATRIÈME

### *AGRICULTURE ET INDUSTRIE CHINOISES COMMERCE CHINOIS*

Outre les « Rapports spéciaux » insérés dans le volume publié par la Chambre de Commerce de Lyon sur *la Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine* (v. plus haut, n° 9), il convient de consulter les travaux suivants.

196. *BOURNE* (*F. S. A.*) : Trade of Central and Southern China. For. Office Miscell., n° 458, 1893, in-8 de 99 p., cartes (*China. Diplomatic and Consular Reports*).

Fournit les résultats de la mission commerciale dont le consul Bourne fut chargé en 1896 par la Chambre de commerce de Blackburn. Cf., du même auteur : *Report of the Mission to China of the Blackburn Chamber of Commerce*, 1896-1897 (London, P.-S. King and Son, 1898, in-8 de 538 p., cartes).

197. *DUJARDIN-BEAUMETZ* (*F*) : Le commerce de la Chine avec l'étranger (*Bull. Soc. Géog. commerc. Paris*, t. XIX, 1897, p. 477-511).

Intéressante étude économique, rédigée au retour d'un voyage entrepris en Chine sous le patronage des comités des Forges et des Houillères

de France. Le même auteur lui a donné pour compléments : 1° *Données statistiques concernant la progression du commerce extérieur de la Chine* (s. l. n. d., album de 14 pl.). — Cet album contient la traduction graphique des chiffres fournis par le dernier rapport décennal [de 1882 à 1891] des douanes impériales chinoises) ; 2° *La Chine dans ses rapports avec l'Europe* (*Réforme sociale*, 1897).

198. *FRANDON* (*E.*) : Du développement possible du commerce entre la France et la Chine (*Bull. Soc. Géo. Comm. de Paris*, t. XXII, 1900, p. 575-620, carte).

Contient une précieuse énumération, dans l'ordre alphabétique, des principales branches d'industrie exploitables ; renseignements précis sur chacune d'elles.

199. *FAUVEL* (*A.-A.*) : Les Séricigènes sauvages de la Chine. Paris, Ernest Leroux, 1895, in-4 de 153 p.

Exposé des études faites par M. A.-A. Fauvel pendant son séjour en Chine sur les espèces séricigènes sauvages et sur les textes chinois qui font mention de la soie, dans le but de retrouver l'origine du ver à soie domestique. D'après les textes chinois, la région du Tché-Fou a fourni de la soie de toute antiquité. — Cf. un résumé du travail de M. Fauvel, par cet auteur lui-même, dans la *Rev. Scient.*, 4e série, t. IV, p. 141-143.

200. *GAUTHIER* (*Camille*) : Les douanes maritimes de la Chine (*Bull. Soc. Géog. commerc. de Paris*, t. XIII, 1890-91, p. 380-430, cartes).

Excellent résumé fait d'après les publications officielles du service des douanes chinoises que dirige Sir Robert Hart.

201. *HELDRING* (*E.*) : Oost-Azië en Indië. Beschouwingen en Schetsen [L'Asie Orientale et les Indes. Observations et esquisses]. Amsterdam, J. H. de Bussy, 1899, in-8 de 241 p.

Deux chapitres de la première partie de l'ouvrage recherchent comment le commerce néerlandais pourrait participer à l'exploitation de la Chine.

202. *HOANG* (*Pierre*) : Exposé du commerce public du sel (*Variétés sinologiques*, n° 15). Chang-haï, imprimerie de la Mission catholique, 1898, in-8 de 18 p., cartes.

Législation de la gabelle et liste des endroits où se vend le sel. Une carte générale et 13 cartes de détail accompagnent cet intéressant travail.

203. *VON ROSTHORN* (*A.*) : On the Tea Cultivation in Western Ssuch'uan and the Tea Trade with Tibet via Tachienlu. London, Luzac and Co., 1895, in-18 de 40 p., croquis.

Le thé du Sé-tchouen, de qualité inférieure, est primé dans le pays même par le thé du Yunnan ; il n'est exporté que vers le Tibet, dont le marché semble devoir lui demeurer assuré, même au cas où le Tibet serait ouvert aux importations de l'Inde.

## CHAPITRE CINQUIÈME

## *LES VOIES DE COMMUNICATION*

204. *CHISHOLM* (*G. G.*) : The Resources and Means of Communication of China (*Geog. Journal*, t. XII, 1898, p. 500-519, cartes et coupes).

Article très documenté, qu'accompagne une intéressante carte (à l'échelle de 1 : 10.000.000e environ) indiquant : les principales productions végétales du Céleste Empire, la densité de la population par provinces, l'emplacement des richesses minérales signalées ou exploitées, les points où commence la navigation fluviale aux hautes et aux basses eaux, pour les grands bâtiments et les petites barques, le tracé des chemins de fer en construction.

205. *CHOLNOKY (Jenö)* : Közlekedés a Khinai alföldön [Voies de communication dans la plaine chinoise] (*Mernök es Epitesz Egyl. Közl.*, 1899, p. 1-13, carte et grav.).

Étude sur les voies de communication en Chine, particulièrement sur les canaux et leur construction. Carte (à l'échelle de 1 : 3.000.000e) de la plaine et du delta du Yangtzé.

206. *CORDES (H.)* : Handelsstrassen und Wasserverbindungen von Hankau nach dem Inneren von China. Berlin, E. Siegfried Mitler und Sohn, 1899, in-4 de 21 p., carte.

Etude sur les réseaux des voies navigables (réseau du Han, réseau du Yangtzé-Kiang, réseau du lac Toung-ting) convergeant à Hankéou.

207. *DE MARCILLAC (Jean)* : Les chemins de fer en Chine (*Questions Dipl. et Colon.*, t. VII, 1899, p. 265-274, 321-322, carte).

Cf. Fauvel (A.-A.) : *Les chemins de fer en Chine.* Dernières concessions (*Questions Dipl. et Colon.*, t. IV, 1898, p. 413-419, 457-463, carte).

208. *FAUVEL (A.-A.)* : Les télégraphes et la poste en Chine (*Questions Dipl et Col.*, t. VI, 1899, p. 83-87, 164-169).

V. aussi du même auteur : *Les Télégraphes en Chine* (*Revue Française*, t. XIV, 1891, p. 205-207, carte).

209. *FAUVEL (A.-A.)* : Les voies navigables de la Chine (*Questions Dipl. et Col.*, t. XI, 1900, p. 663-673, carte).

210. Inland Communications in China (*Journal of the China Branch of the R. Asiatic Society*, new ser., t. XXVIII, 1893-1894, p. VIII-1-213, cartes).

Bilan détaillé des routes qui sillonnaient la Chine un peu après 1890, date à laquelle la *China Branch of the R. Asiatic Soc.* envoya aux étrangers résidant dans le Céleste Empire un questionnaire relatif aux voies de communication existant à l'intérieur du pays ; avec les réponses à ce questionnaire a été composé ce précieux ouvrage.

211. *VON KREITNER (G.)* : Die Chinesischen Zukunftseisenbahnen (*Revue Coloniale Internationale*, t. V, 1887, p. 88-108, 145-156, 263-298, carte).

## CHAPITRE SIXIÈME

### *RELATIONS DE LA CHINE AVEC L'EXTÉRIEUR*

212. *BRENIER (Henri)* : L'Illusion jaune (*Annales de l'Ecole des Sciences polit.*, t. XIII, 1898, p. 249-262).

Cf. L. Vignon : *Le Péril jaune* (*R. Polit. et Parlem.*, t. XIV, 10 décembre 1897).

213. *CHAVANNES (Édouard)* : Résultats de la guerre entre la Chine et le Japon (*Annales de Géographie*. t. V, 1895-1896, p. 216-233).

214. *COLQUHOUN (A. R.)* : The Opening of China. Six letters reprinted from *the Times* on the present condition and future prospects of China. With an introduction by S. H. Louttit. London, Field and Tuer, 1884, in-12.

215. *COLQUHOUN (A. R.)* : China in transformation. London and New York. Harper and Brothers, 1898, in-8 de XI-398 p., cartes.

Cf. une bonne analyse de cet ouvrage dans la *Revue française*, t. XXIII, 1898, p. 625-637 (*La Chine en transformation et les prétentions anglaises*, par A. Salaignac).

216. *CORDIER (Henri)* : Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales, 1860 - 1900. Tome I. L'empereur T'oung Tche. Paris, Félix Alcan, 1901, in-8 de 570 p.

Le premier volume de cet ouvrage bourré de documents permet de se

rendre exactement compte du sujet traité entre 1860 et 1875.

217. *CURZON* (*G. N.*) : PROBLEMS OF THE FAR EAST. JAPAN-KOREA-CHINA. London, Longmans, Green and Co., 1894, in-8 de XX 442 p.

Une seconde édition, revue et corrigée, a été publiée en 1895 (London, A. Constable and Co., in-8 de XXIV-444 p.)

218. *FAUVEL* (*A.-A.*) : LES BASES NAVALES EN CHINE (*Rev. Polit. et Parlementaire*, t. XX, 1899, p. 485-519).

Sur les points d'appui des flottes européennes en Chine.

219. *GAUTHIER* (*Camille*) : L'ÉMIGRATION CHINOISE DANS LES PAYS DE L'EXTRÊME-ORIENT (*Bull. Soc. Géog. comm. Paris*, t. 1893, p. 641-648).

220. *GUNDRY* (*R.*) : CHINA AND HER NEIGHBOURS. London, Chapmann, 1893, in-8 de XXIV-408 p., cartes.

Quatre de ces études (ch. VIII-XI) sont relatives aux rapports de la Chine et de la Russie.

221. *KRAUSE* (*Alexis*) : CHINA IN DECAY. A Handbook to the Far Eastern Question. London, Chapmann and Hall, 1898, in-8 de XI-400 p.

222. *PINON* (*René*) et *DE MARCILLAC* (*Jean*) : LA CHINE QUI S'OUVRE. Paris, Perrin, 1900, in-18 de XI-306 p., carte et plans.

223. *VON BRANDT* (*M.*) : DIE ZUKUNFT VON OST-ASIEN. Stuttgart, 1895, in-8.

224. *VON BRANDT* (*M.*) : OSTASIATISCHE FRAGEN. China. Japan. Korea. Altes und Neues. Berlin, Gebrüder Paetel (Elwin Paetel), 1897, in-8 de (VIII-) 359 p.

Sur les modifications politiques qui se sont produites en Extrême-Orient tandis que M. de Brandt était ministre plénipotentiaire d'Allemagne en Chine (1874-1893), et surtout sur la guerre sino-japonaise de 1894-1895.

225. *VON RICHTHOFEN* (*F.*) : DER FRIEDE VON SCHIMONOSEKI IN SEINEN GEOGRAPHISCHEN BEZIEHUNGEN (*Geographische Zeitschrift*, t. I, 1895, p. 19-39).

## CHAPITRE SEPTIÈME

### *LE GOUVERNEMENT, L'ADMINISTRATION*

226. *DE POUVOURVILLE* (*Albert*) : LA CHINE DES MANDARINS. Paris, Schleicher, 1901, in-8 de 167 p. (*Bibliothèque d'Histoire et de Géographie universelles*, n° 5).

Etude très soignée sur la race et sur le parti du gouvernement dans le Céleste Empire.

227. *MAYERS* (*William Frederick*) : THE CHINESE GOVERNMENT; a Manual of Chinese titles, categorically arranged and explained, with an index. Second edition. With addition by G. M. H. Playfair. Shanghai, 1886, in-8.

228. *PARKER* (*E. H.*) : CHINESE REVENUE (*Journal of the China Branch of the R. Asiatic Soc.*, new series, t. XXX, 1895-1896, p. 102-141).

Cf., du même auteur (*id.*, *ibid.*, p. 74-101) : *The financial Capacity of China*. Etudes sur l'administration financière, très compliquée, de la Chine, sur les sources de revenus, les taxes perçues dans chaque province, les différentes façons de percevoir les impôts.

# TABLE DES MATIÈRES


LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

*VUE D'ENSEMBLE*

I. L'Extrême-Orient . . 3
II. L'Extrême-Orient comparé à l'Extrême-Occident. . . . . . . 4
III. Isolement graduel de ces deux pôles du vieux monde. . . . . 7
IV. Relations avec l'Inde . . . . . . . . 9
V. Relations avec les Européens. . . . . . 12
VI. La Russie et la Chine . . . . . . . . 15
VII. Antagonisme de l'Orient et de l'Occident. . . . . . . . . 19

CHAPITRE DEUX

*DONNÉES GÉNÉRALES*

I. Nom du pays et des habitants. . . . . . . 26
II. Étendue de la Chine. 28
III. Nombre d'habitants. 29

CHAPITRE TROIS

*EXPLORATIONS DE LA CHINE*

I. Explorations anciennes . . . . . . . . . 34
II. Reconnaissances récentes. . . . . . . . 37

CHAPITRE QUATRE

*RELIEF DE LA CHINE*

I. Montagnes . . . . . 39
II. Hoang ho et Yangtze kiang. . . . . . 41
III. Chine méridionale. 42

CHAPITRE CINQ

*CLIMAT DE LA CHINE*

I. Climat de la Chine comparé à celui de l'Europe occidentale : sa non-tropicalité . . 44
II. Pluies . . . . . . . 46

CHAPITRE SIX

*FLORE ET FAUNE DE LA CHINE*

I. Flore de la Chine . . 50
II. Faune de la Chine . 53

CHAPITRE SEPT

*LES CHINOIS*

I. Diversité des Chinois. 55
II. Origine des Chinois. 57
III. Provenance occidentale de la civilisation chinoise : les Cent Familles. . . . 59
IV. Antiquité des Chinois. . . . . . . . . 62

CHAPITRE HUIT

*LA LANGUE CHINOISE*

I. Monosyllabisme et pauvreté du chinois : le ching. . . . . . . 64
II. Écriture idéographique . . . . . . . . . 68
III. Lente transformation du chinois . . . 72
IV. Littérature chinoise. 74
V. Patois chinois . . . 76

CHAPITRE NEUF

*RELIGION DES CHINOIS*

I. Le confucianisme. . 77
II. Le feng-choui . . . 84
III. Le taoïsme . . . . 88
IV. Le bouddhisme. . 89
V. Le judaïsme . . . . 93
VI. L'Islam. . . . . . 95
VII. Le christianisme et ses missionnaires. . 100

CHAPITRE DIX

*MŒURS DES CHINOIS*

I. Meilleurs que nous ou pires? . . . . . 108
II. Contrariété de nos usages et des leurs. 110
III. Bonne tenue, politesse, bienveillance, passion du travail. . 111
IV. Absence d'initiative et fatalisme; esprit ultra-pacifique. 116

CHAPITRE ONZE

*LA FAMILLE CHINOISE*

I. La famille chinoise. 120
II. Piété filiale et piété funéraire. . . . . . 122
III. Les garçons et les filles ; infanticide, esclavage. . . . . . . 128

IV. La femme, son infériorité légale et sociale . . . . . . . . 131

CHAPITRE DOUZE
*AURORE DES TEMPS NOUVEAUX*

I. Le formalisme et son antidote . . . . . . . 137
II. Syndicats et sociétés secrètes . . . . . 138
III. Guerre des Taïping . . . . . . . . 139
IV. Entrée en scène de l'Europe . . . . . 142

LIVRE SECOND
*LA CHINE DU NORD : LE HOANG HO*

CHAPITRE PREMIER
*BASSIN DU PEI HO LE PETCHILI, PEKING*

I. Raisons de la prééminence du Petchili . . 143
II. Rivages, monts, fleuves du Petchili . 145
III. Le Peï ho . . . . 146
IV. Peking . . . . . . 149
V. Les environs de Peking . . . . . . . 166
VI. Climat de Peking. 170
VII. Tientsin . . . . . 172
VIII. Autres villes du Petchili . . . . . . 175

CHAPITRE DEUX
*PRESQU'ILE ET PROVINCE DE CHANTOUNG*

I. Autonomie naturelle du Chañtoung . . . . 180
II. Rives et monts du Chañtoung . . . . . 182
III. Le Ta chañ ou Taï chañ . . . . . . . . 184
IV. Climat et produits du Chañtoung . . . 186
V. Les habitants du Chañtoung . . . . . 188
VI. Villes et lieux remarquables . . . . . 190
VII. Kiaotcheou : projets d'avenir . . . . 201

CHAPITRE TROIS
*LE HOANG HO OU FLEUVE JAUNE*

I. Le Hoang ho supérieur . . . . . . . . 206
II. Hoang ho mongol et Hoang ho moyen. 208
III. Hoang ho inférieur . . . . . . . . 209
IV. Inondations et déplacements du Hoang ho . . . . . . 212
V. Le canal impérial. 220

CHAPITRE QUATRE
*MONTS ET VALLÉES DU BASSIN DU HOANG HO*

I. Tsing ling ou Montagnes Bleues . . . 224
II. Monts du Kansou . 227
III. In chañ. Ala chañ. Pays des Ordos . . 228
IV. La Grande Muraille . . . . . . . . 233
V. Monts du Chañsi : l'Outaï . . . . . . . 235

CHAPITE CINQ
*LA TERRE JAUNE*

I. Le hoang tou . . . 238
II. Ses érosions grandioses . . . . . . . . 239
III. Sa fécondité . . . 242
IV. Ses richesses minières . . . . . . . 244

CHAPITRE SIX
*VILLES ET LIEUX REMARQUABLES*

I. Dans le Kansou chinois, le Kansou mongol et le pays des Ordos : le Sintsiang. 246
II. Dans le Chensi : Singan fou . . . . . 257
III. Dans le Chañsi . . 263
IV. Dans le Honan . . 268

LIVRE TROIS
*LA CHINE CENTRALE : LE YANGTZE KIANG*

CHAPITRE PREMIER
*LE YANGTZE OU FLEUVE BLEU*

I. Longueur, nom, bassin, débit . . . . . . 273
II. Le haut Yangtze . 277
III. Le Yaloung . . . 280
IV. Du Yaloung au Min . . . . . . . . . 280
V. Le Min . . . . . . 282
VI. Les Grandes Gorges . . . . . . . . . 284
VII. Le Yangtze inférieur, Toungting, Hañ et Poyang . . . 288
VIII. La fin du Yangtze. 292
IX. Transformations du delta . . . . . . 292

CHAPITRE DEUX
*MONTS ET VALLÉES DU BASSIN DU YANGTZE*

I. Monts tibétains du Yangtze . . . . . . 296
II. Monts du Setchouen occidental . . . . . 298
III. Le Bassin Rouge. 299
IV. Monts et plateaux au sud du Yangtze : les Nan chañ . . . 300

CHAPITRE TROIS
*CLIMATS, FLORE ET FAUNE DU BASSIN DU YANGTZE*

I. Dans le Setchouen occidental . . . . . 306
II. Dans le Bassin Rouge . . . . . . . 308
III. Aux deux rives du moyen et du bas Yangtze . . . . . . 311
IV. Dans le sud du fleuve . . . . . . . 314

CHAPITRE QUATRE
*POPULATIONS DU BASSIN DU YANGTZE*

I. Tibétains, Si-Fan, Mantze . . . . . . . 316
II. Lolo . . . . . . . 319
III. Chinois . . . . . 321
IV. Miaotze . . . . . 322

CHAPITRE CINQ
*VILLES ET LIEUX REMARQUABLES*

I. Dans le Setchouen . 327
II. Tchingtou . . . . . 332
III. Tchoung tcheng. 341
IV. Dans le Koeïtcheou . . . . . . . 342
V. Dans le Houpé. 345
VI. Hañkoou . . . . . 347
VII. Dans le Hounan. Siangt'an . . . . . . 353
VIII. Dans le Kiangsi. 357
IX. Dans le Nganhoeï. 360
X. Dans le Kiangsou :

Nanking . . . . . . 361
XI. Changhaï, Soutcheou. . . . . . . 366
XII. Dans le Tchekiang : Hangtcheou 372

LIVRE QUATRE

*LA CHINE MÉRIDIONALE*

CHAPITRE PREMIER

*L'ORIENT DU NAN CHAN*

I. Monts, fleuves, littoral . . . . . . . . 385
II. Le Fo'kien : originalité de son peuple. 387
III. Villes et lieux remarquables. . . . 390
IV. Foutcheou, Amoï. 392

CHAPITRE DEUX

*BASSIN DU SI KIANG : LE KOUANGSI ET LE KOUANGTOUNG*

I. Monts du bassin du Si kiang . . . . . . 401
II. Si kiang ou fleuve Occidental . . . . . 403
III. Climats et produits du bassin du Si kiang. 409
IV. Peuples du bassin du Si kiang . . . . 411

CHAPITRE TROIS

*VILLES ET LIEUX REMARQUABLES*

I. Dans le Kouangtoung . . . . . . . 416
II. Canton . . . . . . 418
III. Hongkong . . . . 427
IV. Macao . . . . . . 431
V. Kouantcheou ouan. 434
VI. Dans le Kouangsi. 435

CHAPITRE QUATRE

*ILE DE HAINAN*. 437

CHAPITRE CINQ

*LE YUNNAN*

I. Le sol . . . . . . . 445
II. Climat; produits du Yunnan . . . . . . 451
III. Populations du Yunnan . . . . . . 455
IV. Villes et lieux remarquables. . . . 463

LIVRE CINQ

*ÉTAT MATÉRIEL, SOCIAL, POLITIQUE DE LA CHINE. AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE, GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION, FINANCES*

CHAPITRE PREMIER

*LES VILLES CHINOISES*

I. Urbains et ruraux . 477
II. Physionomie des villes. . . . . . . . 480

CHAPITRE DEUX

*AGRICULTURE CHINOISE*

I. Culture intensive ou plutôt jardinage . . 484
II. Principales cultures. Pas de forêts, pas de prairies; diète surtout végétale des « Fils de Han »; le riz, le thé, l'opium . 491
III. Tenure du sol . . 499

CHAPITRE TROIS

*INDUSTRIE CHINOISE*

I. L'industrie chinoise : son caractère artistique . . . . . . . . 508
II. L'art chinois . . 510
III. Intervention de l'Europe . . . . . . 512
IV. Principales industries chinoises . . . 514
V. Les ouvriers chinois . . . . . . . . 516
VI. Industries européennes en Chine. . 517

CHAPITRE QUATRE

*COMMERCE CHINOIS*

I. Vicissitudes du commerce de la Chine avec l'étranger . . . 520
II. L'Angleterre sur mer, la Russie sur terre . . . . . . . . 525
III. Les 36 ports à traité. . . . . . . . 526
IV. Commerce extérieur de la Chine. . 532
V. La soie, le thé, l'opium. . . . . . . 538

CHAPITRE CINQ

*LES VOIES DE COMMUNICATION*

I. Les routes ou plutôt les sentiers. . . . . 543
II. Les canaux. . . . 547
III. Les chemins de fer. 547

CHAPITRE SIX

*RELATIONS DE LA CHINE AVEC L'EXTÉRIEUR*

I. Les étrangers en Chine : leur nombre croissant. . . . . . 553
II. Le pidgeon english. 556
III. Les Chinois à l'étranger : l'émigration chinoise . . . . 558
IV. L'influence européenne en Chine : le journalisme . . . . 569
V. L'influence des lettrés diminue : *Mens agitat molem* . . . . 575

CHAPITRE SEPT

*LE GOUVERNEMENT L'ADMINISTRATION*

I. Principes du gouvernement chinois : l'Empereur . . . . . 581
II. La cour. . . . . . 587
III. Les ministères . . 589
IV. Le mandarinat : les examens, les mandarins . . . . . . . . 593
V. La justice chinoise. 604
VI. Les libertés municipales . . . . . . . 609
VII. Forces militaires. 611
VIII. Le budget, la dette . . . . . . . . 619
IX. Divisions administratives . . . . . . 625

Imprimé

par Paul BRODARD

a Coulommiers



Imp. P. Brodard.




DS
710 Reclus -
R24e L'Empire du
Milieu
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 578 791 6
DS
710
R24e

